This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

600095265X

S. JEAN CHRYSOSTOME,

SES ŒUVRES ET SON SIÈCLE.

SAINT

JEAN CHRYSOSTOME,

SES ŒUVRES ET SON SIÈCLE,

PAR

L'ABBÉ E. MARTIN

(D'AGDE).

TOME PREMIER.

Ὑπὲρ τῆς οἰκουμένης ἁπάσης
ὁ παρὼν ὑμῖν ἀγὼν πρόκειται.

Le combat que nous soutenons est dans l'intérêt du monde entier.

Lettre de S. Jean Chrysostôme au pape S. Innocent I.)

MONTPELLIER

FÉLIX SEGUIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

25, RUE ARGENTERIE.

PARIS

LETHIELLEUX, LIBRAIRE

rue Bonaparte, 66.

TOURNAI

H. CASTERMAN, LIBRAIRE

rue aux Rats, 11.

1860

110. b. 268

BODLEIANA BIBLIOTHECA

Un mot sur les sources où nous avons puisé, et les auteurs qui nous ont guidé dans ce travail. On le sait, Chrysostôme était à peine mort que la vénération du peuple et l'histoire s'emparaient à la fois de son nom. Le peuple l'invoquait comme son plus puissant protecteur auprès de Dieu, ramenait triomphalement ses cendres de leur lointain exil, et battait des mains en voyant le fils d'Arcadius et d'Eudoxie, agenouillé devant elles, demander pardon à haute voix pour son père et sa mère. Quant à l'histoire, pouvait-elle ne pas accorder une sérieuse attention et une grande place à ce personnage imposant, à qui ses vertus, son éloquence, ses travaux, sa popularité, son martyre avaient fait un si haut piédestal, et dont la lutte intrépide contre une cour hypocrite, qui cachait sous les dehors d'un pieux respect ses attentats contre le Sacerdoce, avait profondément ému le monde chrétien? Un disciple, un ami de Jean, un évêque proscrit pour sa cause, Pallade, fut le premier de ses historiens; du moins nous lui devons d'excellents mémoires, en forme de dialogue, où il raconte, en témoin oculaire et véridique, les choses les plus saillantes de l'épiscopat du

Saint, les douloureuses épreuves qui terminèrent sa noble vie, l'atroce persécution qui s'acharna plusieurs années sur ses partisans, c'est-à-dire sur les plus généreux défenseurs de l'indépendance de l'Église. L'antiquité ecclésiastique a fort prisé cet écrit, regardé avec raison comme une des sources les plus fécondes et les plus pures de l'histoire de Chrysostôme. Il est vrai qu'admirateur enthousiaste du grand pontife, Pallade ne parle de ses adversaires qu'avec une indignation qu'il ne prend pas la peine de déguiser. Mais le noble courroux qui flétrit éloquemment l'intrigue et la bassesse, n'altère jamais ni la rectitude de son jugement ni la vérité de ses récits. On sent partout, dans chaque parole de cet homme, l'accent d'une âme honnête que l'injustice révolte, mais à qui le mensonge fait horreur. Eût-il voulu tromper, il ne l'aurait pas pu; car ce dialogue a vu le jour à l'époque où la plupart des témoins et des acteurs des faits qu'il rapporte vivaient encore, et auraient accablé de démentis et de confusion l'impudent narrateur qui eût tenté d'immoler l'honneur des uns à la gloire de l'autre.

Socrate, Théodoret, Sozomène, ont consacré d'intéressantes pages aux vertus, aux travaux, aux combats de Chrysostôme; et ils sont tous les trois contemporains, ou à peu près, de celui dont ils parlent. Socrate, né à Constantinople en 380, avait entendu prêcher l'illustre orateur, et long-temps vécu au milieu des agitations qui suivirent son exil. Malheureusement, et quoi qu'il en dise, il s'inquiète médiocrement de l'exactitude historique; et d'ailleurs, engoué des Novatiens, il a des préventions visibles contre le saint Apôtre des divins

pardons. Sozomène, plus impartial, a le jugement plus sûr; mais il n'est ni plus orthodoxe ni plus versé dans les matières ecclésiastiques, et souvent même il ne fait qu'amplifier ou copier son devancier. Théodoret mérite plus de confiance; il est plus instruit, plus consciencieux, plus grave. Compatriote de Jean, il était tout jeune encore, quand l'éloquent vicaire de Flavien fut enlevé à l'affection du peuple d'Antioche pour être placé sur la chaire périlleuse de Byzance; et s'il ne l'a pas personnellement connu, du moins il avait appris de sa noble et sainte mère ce culte de vénération qu'il professa toute sa vie pour le grand homme dont il ne cessait d'étudier les ouvrages, dont il s'efforçait d'imiter la charité, et sur le compte duquel il a fourni des détails précieux qui ont échappé à Socrate et à Sozomène.

Un autre historien du Ve siècle, Zozime parle aussi de S. Chrysostôme, mais en païen fanatique et rancuneux qu'offusquent toutes les gloires du Christianisme, et qui a pris à tâche de les dénigrer. A ses yeux, l'éloquent archevêque est un démagogue effréné qui soulevait le peuple contre l'impératrice; et cependant il reconnaît volontiers qu'on oublia vis-à-vis de lui toutes les lois de l'équité.

Le diacre Marc, dans son histoire justement estimée de S. Porphyre de Gaza, nous donne sur la vie de Jean quelques mots dignes d'être recueillis. S. Isidore de Peluse, S. Nil, qui fut préfet de Constantinople, et qui tous les deux ont pu voir et entendre le saint orateur, défendent chaleureusement sa mémoire, recommandent la lecture de ses œuvres, et font du clergé, qui lui était hostile, une peinture dont la vérité est aussi

incontestable qu'affligeante. S. Nil reproche à l'empereur d'avoir banni sans sujet, avec une légèreté coupable, un grand docteur, *la lumière de l'univers entier*. S. Augustin justifie contre les Pélagiens l'enseignement de son illustre collègue, loué aussi par des papes et des conciles. S. Jérôme se montre prévenu contre lui.

Au VIIe siècle seulement, apparaît une histoire spéciale de S. Chrysostôme. L'auteur de ce pieux écrit, George, occupait le siège de S. Athanase et de S. Cyrille; il assure avoir puisé ses renseignements aux sources les plus dignes de foi, et n'avoir négligé aucun moyen de connaître à fond l'homme supérieur dont il raconte la vie. « Il est assez ancien, dit Tillemont [1], pour avoir vu les disciples de ceux qui avaient entendu prêcher la *Bouche d'or* », et il était assez haut placé pour donner à ses affirmations une grande autorité. Néanmoins, son travail n'est guère qu'une grossière légende, surchargée de bévues, et propre à désespérer la patience du plus intrépide lecteur.

L'empereur Léon, Siméon Métaphraste, un autre dont on ignore le nom, ont publié aussi des biographies de S. Chrysostôme; mais ils n'ont fait qu'ajouter quelques broderies de leur façon au misérable récit de George; et c'est à peine si l'on trouve dans cet amas confus de fables et de merveilles une parcelle de vérité, un trait de lumière à saisir. Toutefois, sans admettre, sur leur simple témoignage si peu assuré, les miracles dont ils ont parsemé l'histoire de Jean, nous aurions tort de rejeter, toujours et de parti pris, ce qu'ils disent.

[1] Mém, t. 11, p 3.

La légende elle-même se recommande à notre respect, quand elle ne choque pas la vraisemblance et qu'elle s'appuie sur une autorité suffisante.

Photius a parlé des œuvres oratoires bien plus que de la vie de Chrysostôme; mais en jugeant les unes en critique supérieur, il a fourni sur l'autre quelques renseignements qui sont loin d'être sans intérêt. Nous lui devons un abrégé des actes du faux concile du Chêne.

Naturellement, tous les historiens de l'Église se sont occupés de l'illustre évêque de Constantinople, mais aucun avec plus d'attention que Baronius, ni plus de complaisance que Nicéphore. « Quant à moi, disait ce dernier, j'ai leu plus de mille traictes d'icelui, coulans d'une douceur ineffable; aussi, dès ma jeunesse, j'ai grandement aimé ce personnage, voire acquiescé à ses paroles, comme aux divins oracles, en sorte que ce peu que j'ai d'érudition, je recognois et confesse l'avoir apprins de luy[1]. » Malheureusement la critique et la science de Nicéphore ne sont point au niveau de sa bonne volonté.

Je passe sous silence Suidas, Zonare, Cédrenus et d'autres moins anciens dont les récits ne font qu'abréger les auteurs qui les ont devancés. Nous ne donnerons pas plus d'attention à une notice d'Érasme, où l'on est surpris de trouver des erreurs indignes du célèbre critique, qui d'ailleurs aimait peu et n'avait que médiocrement étudié le saint orateur. Enfin, Godefroi Hermant, sous le pseudonyme de Menart, donna, en 1664, « une vraie vie de S. Chrysostôme, dit Tillemont[2], tirée des

[1] Nicéphore Callixte, l. 13, c. 2, trad. de 1537.
[2] Mém., t. 11, p. 4.

propres ouvrages de ce Saint même, de Pallade, et de ce que les monuments de l'Église peuvent y ajouter de plus constant, sans s'arrêter aux narrations ou incertaines ou fabuleuses de George et des auteurs qui l'ont suivi.» Mais Hermant, qui possède les défauts plus que les qualités de l'école de Port-Royal, tout en exagérant peut-être la sévérité de la critique sur quelques points, laisse passer sur d'autres plus d'une faute, et, cédant sans y songer à l'esprit de secte, néglige de mettre en lumière l'un des côtés les plus remarquables de l'épiscopat de Jean. Tout en lui décernant de grands éloges, Tillemont a repris ce travail en sous-œuvre, et écrit à son tour l'histoire de l'éloquent docteur avec cette sagacité, cette profonde érudition, cette méthode rigoureuse, et surtout cette conscience et cette patience qui le caractérisent entre tous les historiens; mais il manquait de quelques documents publiés plus tard par Bernard de Montfaucon.

Le docte Bénédictin a enrichi le 13e volume de sa belle édition de S. Jean Chrysostôme, d'une nouvelle biographie de ce Père, dans laquelle il s'applique à établir le véritable enchaînement des actes et des discours du grand pontife; et presque à la même époque un autre savant de la même école, D. Remi Ceillier, exposait avec une parfaite exactitude dans son *Histoire générale des auteurs sacrés et ecclésiastiques*, la vie et la doctrine de Jean. Mais, quels que soient le talent, la justesse d'esprit, la sûreté de critique de ces deux hommes éminents, ils sont restés au-dessous du P. Stilting, dans son admirable étude de S. Chrysostôme, insérée au 4e volume de septembre de

la collection des Bollandistes. A la suite de telles gens il n'y a plus qu'à glaner.

Inutile de mentionner ici, quel que soit leur mérite, les vies de S. Jean Chrysostôme publiées, soit par les hagiographes modernes, soit par Auger, Dupin, Guillon et plusieurs autres en tête des analyses ou traductions données par eux de celui qu'on a si bien nommé l'*Homère des orateurs*. Ce sont des résumés très-bien faits, mais trop succincts, d'une histoire à laquelle vient aboutir une grande partie du IVe siècle. Le plus complet, à coup sûr, celui qu'on lira toujours avec plus de profit, fait partie de l'*Histoire universelle de l'Église catholique*, par Rohrbacker. Mais de nos jours, Chrysostôme n'a-t-il pas trouvé d'illustres admirateurs et d'habiles historiens? Qui ne connaît les belles pages de M. Villemain dans son magnifique tableau de l'éloquence chrétienne? Le grand écrivain semble avoir mis à peindre cette grande figure toutes les complaisances de son génie. Une brillante thèse, naguère soutenue devant la Faculté des lettres de Paris, a considéré l'archevêque de Constantinople comme orateur populaire; et quoique plusieurs des appréciations qu'elle formule nous paraissent inacceptables, ce n'en est pas moins une étude intéressante et très-remarquable. Nous avions déjà le *Chrysostomus* de Néander, et tout récemment un éloquent missionnaire, habitué à parler au peuple avec le cœur et la langue de Chrysostôme, M. l'abbé Bergier, nous a donné, de ce prince des orateurs sacrés, une histoire écrite de verve, avec autant de talent que d'onction, et à laquelle nous ne trouvons d'autre défaut que de n'avoir pas été conçue dans des proportions plus vastes.

Et, après cela, un nouveau travail sur S. Chrysostôme a-t-il une raison d'être ? Nous sommes-nous trompé en pensant qu'il restait là une lacune à remplir, et que cet illustre Père, si connu qu'il fût, ne l'était pas, à beaucoup près, autant qu'il devrait l'être ? On va nous trouver peut-être bien téméraire ; nous avons voulu venir en aide, sous ce rapport, à ceux de nos frères dans le sacerdoce, que les sollicitudes du saint ministère et les nobles dévouements de la charité détournent des recherches longues et minutieuses. Si c'est, à leurs yeux, une prétention trop haute, qu'ils veuillent bien nous en pardonner la hardiesse et nous permettre de compter sur leur indulgence ; nous aimons à la réclamer.

Notre but est de résumer ici, pour eux, tous les travaux dont la vie et les œuvres de Chrysostôme ont été l'objet, dans un cadre ni trop étroit ni trop vaste, où l'on puisse voir dans son vrai jour l'orateur, l'apôtre, le docteur de la charité, le père des pauvres, le modèle des pontifes et des prêtres, le glorieux témoin de la primauté du Saint-Siège, l'héroïque défenseur des droits et de la liberté de l'Église, et saisir les rapports de cette grande destinée avec les destinées du Catholicisme. Quoi qu'on puisse dire, en effet, Jean ne représente pas un seul homme, mais le sacerdoce tout entier ; il lutte, il est immolé, non sans doute pour l'intégrité du dogme, pour le triomphe de l'orthodoxie, mais pour l'indépendance du pouvoir spirituel menacée par la politique usurpatrice, le despotisme sans bornes des Césars de Byzance, et par conséquent pour la cause même du Christianisme et de l'humanité.

Le seul mérite de cet écrit, s'il en a un, c'est d'être composé, presque en entier, avec les pensées et les paroles de Chrysostôme. Nous avons multiplié à dessein les citations, comme le seul moyen d'apprécier l'orateur et de lire dans l'âme de l'homme. Car, d'une part, des œuvres auxquelles ne préside aucune pensée générale, aucune vue d'ensemble, aucune méthode, qui ne montent guère dans les régions transcendantes de la théologie et professent un fier mépris pour les spéculations philosophiques, ne sont pas susceptibles d'analyse; et, de l'autre, dans ces discours, improvisés pour la plupart au jour le jour, tantôt sortie véhémente d'un apôtre éloquent contre l'erreur et le vice, tantôt effusion brûlante et magnifique d'une âme généreuse que l'enthousiasme de la foi emporte à la suite de S. Paul jusqu'au troisième ciel, ou que la charité répand en consolations sur un auditoire ravi qui verse des larmes ou bat des mains, vous avez, non pas seulement des monuments plus ou moins parfaits d'éloquence et de doctrine, mais le journal intime d'un homme, son portrait photographié par lui-même, à son insu, aussi bien que le plus saisissant panorama de la société dans laquelle il vit. Aussi, après avoir dit avec Tillemont que Chrysostôme est l'historien le plus sûr et le plus ample de sa vie, il faut ajouter qu'il est le peintre le plus fidèle et le plus intéressant des mœurs de son temps. Müller lui a emprunté la plupart des éléments mis en œuvre dans sa dissertation savante sur le siècle de Théodose.

Quel que soit le sort réservé à ce livre, nous le déposons, comme un humble ex-voto, sur la tombe

vénérée de S. Jean Chrysostôme. Surtout, avant tout, nous le soumettons au jugement souverain du Père commun des pasteurs et des fidèles, l'oracle infaillible de notre foi, le chef auguste de cette « Église mère et maîtresse [1], en qui Pierre vit et préside dans ses successeurs et donne la vérité à ceux qui la demandent [2]; heureuse Église, où les apôtres ont répandu avec leur sang [3] toute la doctrine, et à laquelle, à cause de *sa principauté principale,* doivent nécessairement s'unir toutes les églises, c'est-à dire tous les fidèles répandus par toute la terre [4]. »

Ce n'est pas que de si haut le regard du vicaire de Jésus-Christ puisse s'abaisser sur une production obscure et sans importance. Mais nous aimons à nous rendre à nous-mêmes ce témoignage, que toutes nos pensées s'inclinent avec un filial respect et une foi soumise devant son autorité suprême, et que, s'il était échappé à notre inadvertance un mot susceptible de la moindre improbation, d'avance nous le corrigeons, nous le condamnons, nous l'effaçons. Puissions-nous du moins avoir puisé dans une longue étude de S. Chrysostôme un plus ardent amour pour cette sainte Église Romaine vers laquelle, du fond de son exil, il tournait ses regards avec tant de confiance, et dont il implorait l'affection et l'appui « comme son rempart, sa sécurité, le port sans tempêtes, la source d'une joie pure et d'innombrables biens [5]. » Lui, le magnanime

[1] Hincm. Remens, *de divort. Lothar.*
[2] Petr. Chrysol, *ep. ad Eutych.*
[3] Tert., *de præscrips.*, c. 36.
[4] S. Iren., *adv. hær*, l. 3, c. 3.
[5] Chrys., *ep. ad. Innoc.*, t. 3, p. 522.

soldat de la grande lutte entre le sacerdoce et l'empire, entre l'esprit et la force, tombé aux premiers rangs de la bataille, en défendant le glorieux étendard porté si haut par les Grégoire VII, les Innocent III, les Pie IX, comme ses cendres ont dû tressaillir sous la dalle du Vatican, quand tout-à-l'heure l'Épiscopat tout entier se levait comme un seul homme pour entourer son auguste Chef des témoignages de son dévouement, pour protester contre toute atteinte à l'indépendance du Saint-Siège, indépendance sur laquelle reposent la liberté de l'Église, la liberté des âmes, tous les intérêts du Catholicisme, les plus vrais intérêts de la civilisation ! Avec quelle joie il a dû reconnaître dans cette grande voix du Corps épiscopal l'accent de sa propre voix, l'écho de son âme ! Il nous semble l'entendre s'écrier du haut des cieux : Courage ! Le combat actuel est à l'avantage du monde entier [1]. Et en effet, si les destinées du monde se rattachent à celles du Christianisme, les destinées du Christianisme se rattachent à la chaire de Pierre, Arche sainte, au milieu du déluge qui monte et menace tout, vous portez avec les gloires du passé, les espérances de l'avenir. « Qui ne cherche pas le salut en vous, périra dans le cataclysme. Qui n'est pas pour le Christ, est pour l'antechrist [2] ! »

[1] Chrys., *ep. ad Innoc.*, t. 3, p. 522.
[2] S. Hier., *Damas. ep.* 14.

S. JEAN CHRYSOSTOME,

SES ŒUVRES ET SON SIÈCLE.

CHAPITRE PREMIER.

Considérations préliminaires. — Situation respective du Christianisme et du polythéisme. — Néo-Platonisme. — Gnosticisme. — Manichéisme. — Arianisme. — Hérésies et schismes. — Empiètements des empereurs. — Pères de l'Église. — Chrysostôme. — Aperçu général. — Docteur de la charité. — Dignité humaine. — Liberté de l'Église. — Le sacerdoce et l'empire. — Tendances de l'Orient. — L'Église romaine. — Caractère de Jean. — Portrait.

Chrysostôme appartient à cette grande pléiade d'hommes supérieurs, dont les travaux, les vertus, le génie ont exercé tant d'influence sur les destinées du Christianisme, et rempli d'un éclat incomparable le quatrième siècle de son histoire. Sa noble et sainte figure se détache et resplendit entre les imposantes figures d'Athanase, d'Hilaire, de Basile, d'Ambroise, de Grégoire, d'Augustin. C'est une des plus belles gloires d'une époque qui en compte tant, où Dieu se plut à condenser, comme dans un foyer éblouissant, tant de lumière et de sainteté. Tandis que le vieux

monde, s'affaissant dans son impuissance, n'offre plus que le dégoûtant spectacle de toutes les misères unies à toutes les lâchetés, les grands talents, les grandes âmes affluent dans l'Église, et, comme des astres d'une beauté sans rivale, se lèvent en masse dans son ciel pour attester son immortelle énergie et sa divine fécondité. Jamais peut-être l'histoire ne mit en regard, dans un si vif contraste, tant de grandeur et tant de bassesse, tant de ruines accumulées et tant de créations admirables. Jamais peut-être l'infaillible Providence, qui conduit par la main, à travers les tempêtes et les combats, l'Église de Jésus-Christ, ne fit éclore à ses pieds tant de richesses, ni rayonner sur son front tant de splendeur. Il faut le dire aussi : jamais peut-être son œuvre privilégiée, l'œuvre chrétienne, ne réclama de plus grands ouvriers.

L'Évangile venait de clore de ses mains triomphales l'ère sanglante et glorieuse des martyrs. Chose mille fois signalée et digne de l'être toujours! Proscrite aussitôt que connue, la religion du Christ semble d'abord ne se révéler au monde que par l'unanime horreur qu'elle inspire. La haine l'accueille; la calomnie s'attache à ses pas; le genre humain s'inscrit en faux contre elle, et l'accable tour-à-tour de ses colères et de ses mépris. Ses pâles adeptes, contraints de cacher à la clarté du jour, comme des conspirateurs, leurs pieuses réunions et leurs symboles sacrés, sont comme autant de victimes marquées d'un sceau fatal qui les dévoue au glaive des bourreaux, aux bêtes de l'amphithéâtre, aux fureurs de la multitude; et quand trois siècles d'une oppression sans exemple dans l'histoire ont pesé sur son berceau, trois siècles dont elle n'a compté les heures que par les angoisses et les supplices des siens; quand le déchaînement croissant des passions, des intérêts acharnés à sa perte ne lui présagent que l'impossibilité absolue d'atteindre son but, un avortement funeste et prochain, la voilà qui passe tout-à-coup

du chevalet des martyrs au trône des Césars, et, d'une main meurtrie encore du poids des chaînes, saisit, pour ne plus les laisser tomber, les rênes de la destinée humaine! Son sang n'est pas étanché, ses blessures ne sont pas bandées, que ce monde qui lui crachait au visage, qui la traînait dans la boue pour la jeter aux cloaques, qui ne trouvait pas dans l'atroce fécondité de son génie de supplice assez raffiné quand il s'agissait des chrétiens, s'étonne d'être devenu chrétien lui-même; et, s'agenouillant devant la croix maudite, adore ce qu'il abhorrait, jette au feu ce qu'il avait adoré, et déjà dans ses lois, dans ses mœurs, partout, il découvre l'esprit et le sceau de la religion nouvelle! Une telle révolution n'a pas d'analogue dans l'histoire. Les causes humaines ne suffisent pas à l'expliquer; le doigt de Dieu est là, ou il n'est nulle part sur la terre.

Mais ces grands déplacements de l'humanité ne s'accomplissent pas avec la précision d'une évolution militaire, et sans laisser en arrière bien des traînards. Quelque merveilleuse que fût cette transformation inespérée, elle n'atteignit pas de si tôt les profondeurs sociales; et bien qu'elle eût remué et renouvelé bien des cœurs, elle n'avait pas encore changé et refait le cœur humain. Désarmé et vaincu, le paganisme n'était plus redoutable; cependant il comptait encore, surtout dans les campagnes, des adeptes obstinés et nombreux. Soit routine, soit ignorance ou lâcheté du cœur, soit peut-être, de la part de certains esprits, cet orgueilleux besoin de se raidir contre le mouvement qui entraîne les autres, soit enfin que les efforts précipités et maladroits de Constance pour déraciner l'idolâtrie eussent rendu quelques forces à ce corps usé, en soulevant une opposition inattendue, bien des gens restaient fidèles aux dieux tombés, fréquentaient leurs temples, célébraient leurs fêtes [1], se

[1] Théodoret, l. 5, c. 21.

livraient à toutes les pratiques de leur culte, les défendaient à outrance. Long-temps après Constantin, le nombre de ces dévots, plus ou moins sincères, plus ou moins fanatiques du passé, bien qu'il décrût de jour en jour, était considérable. Dans l'armée, les païens se trouvaient à côté des chrétiens, et souvent même les hautes charges de l'État étaient remplies par des païens. La ferveur des disciples de l'Évangile ne pouvait que souffrir d'un contact incessant et inévitable avec ses ennemis.

Il était, d'ailleurs, difficile que, sur tant de conversions au Christianisme que les derniers temps avaient vu s'opérer en masse, il n'y en eût aucune qui ne fût le fruit de la conviction ou le miracle de la grâce. L'exemple du prince, l'esprit de courtisanerie et de servile imitation, des complaisances de famille, chez quelques-uns peut-être le besoin de prendre part à un culte quelconque quand celui de leurs affections était frappé de défaveur, avaient poussé vers l'Évangile une foule de gens qui, l'embrassant sans le goûter, sans le connaître, restaient catéchumènes toute leur vie, ou, admis au baptême, n'étaient jamais que de mauvais chrétiens. S. Athanase ne montre-t-il pas l'épiscopat lui-même envahi par des malheureux sans vocation, sans foi, prosternés la veille encore aux pieds des idoles, ne connaissant ni les livres sacrés des chrétiens ni la doctrine du Christianisme, toujours païens sous le manteau de l'évêque, qui n'étaient dans l'Église que ce qu'ils pouvaient y être, les suppôts naturels des hérésies, le fléau du sacerdoce qu'ils déshonoraient par la bassesse de leurs sentiments et la plus infâme vénalité [1]?

Certes, ces profanations, ces hypocrisies ne laissaient ni éclaboussure ni ombre sur la splendide sainteté de l'Église hautement glorifiée par les touchantes merveilles de

[1] S. Athanase, *Hist. Arian.*, n° 78.

modestie, d'abnégation, de charité, qu'elle faisait éclore de toutes parts. Avec un noble orgueil de mère, elle pouvait montrer à ses ennemis, comme à ses amis, les talents, les vertus, le coûrage, le dévouement de presque tous ses pontifes, l'antique ferveur, l'incorruptible fidélité d'un grand nombre de ses enfants. Et néanmoins, dans son sein même, que d'âmes secrètement vouées à l'idolâtrie ! En vain avait-on dépouillé celle-ci de ses privilèges publics : il lui restait ses séductions intimes. Toutes les faiblesses humaines étaient de son parti. Ses temples déserts ou fermés, elle gardait les cœurs, d'où, comme d'un réduit imprenable, elle opposait à l'ennemi triomphant une résistance muette et passive, plus difficile à vaincre que la résistance légale et armée. Des hommes, dont la persécution eût fait des martyrs, énervés par la paix, retombaient, sans y songer, sous le joug méprisé de l'idolâtrie. Ils se moquaient de Jupiter, de Vénus, de Mercure, et volontiers ils se fussent rués sur leurs autels pour les briser; mais les vices déifiés sous ces noms recevaient leur secret encens, et demeuraient les dieux de leur vie. A côté du spectacle consolant et sublime des travaux de l'apostolat, des immolations de la charité, des saintes associations des vierges et des veuves consacrées au service des malheureux, des mœurs graves et douces de la famille chrétienne, sanctuaire de pureté et de dignité, à côté des magnanimes exemples des Paule, des Mélanie, des Olympiade ; au milieu du mouvement spiritualiste qui emportait au désert, sur les traces des Hilarion et des Antoine, les âmes lasses du monde, éprises d'un ardent amour des choses du ciel; tandis que les lois se modifiaient visiblement au souffle de l'Évangile, et que de nouvelles institutions, empreintes de son esprit, attestaient son influence croissante, on rencontrait à chaque pas le paganisme avec ses souvenirs tenaces, ses fêtes licencieuses, ses vieilles superstitions, son égoïsme, sa luxure, ses vices, sa dureté. L'usure,

l'esclavage, l'amphithéâtre, une foule d'usages horribles d'immoralité ou de cruauté, survivant aux dieux qui les avaient inspirés, aux édits qui les proscrivaient, formaient un contraste scandaleux avec les enseignements de la religion nouvelle, insultée et défiée dans son triomphe.

Il y avait encore trop de sang païen dans les veines du peuple, trop surtout dans celles des princes. Constantin immolait son fils aux fureurs de sa femme, et sa femme au souvenir de son fils. Constance asséyait son trône sur les cadavres sanglants de ses oncles, de ses cousins, des principaux officiers de son père. Valentinien nourrissait de chair humaine deux ourses qu'il traînait partout avec lui. La trahison et l'assassinat étaient la politique de Valens. Gratien inaugurait son règne par l'injuste supplice du défenseur le plus vaillant et le plus dévoué de l'empire, du père de Théodose; et Théodose lui-même, l'ami d'Ambroise, ordonnait le massacre de Thessalonique. D'autre part, la fortune des parvenus, fruit de la délation ou des concussions, avait des insolences et des scandales inouïs. Quelques-uns possédaient des provinces entières, dépensaient des millions de sesterces dans une orgie, et, plutôt que de retrancher de leur faste ou de leurs débauches, réduisaient leurs fermiers désespérés à mourir de faim ou à se faire esclaves. Des pères endettés vendaient leurs fils pour satisfaire d'impitoyables créanciers. On vit des riches, des puissants, exiger sans scrupule leur prétendu droit de mettre à mort leurs esclaves, et de prendre pour concubines les filles de ces infortunés. L'impôt écrasait les campagnes livrées au brigandage des exacteurs. Tout était anarchie et confusion : et à tant de désordres l'ignorance et la superstition en ajoutaient un autre. En dépit des lois terribles portées contre elle, les païens les plus éclairés s'adonnaient à la magie et célébraient son efficacité. Beaucoup de chrétiens en étaient là. Ils croyaient aux présages, consultaient le vol des oiseaux, attachaient au

cou, aux mains de leurs nouveaux-nés les plus étranges amulettes, et substituaient aux prescriptions de la science, dans leurs maladies, les charmes et les enchantements. S. Basile, S. Ambroise, S. Astère, S. Chrysostôme nous ont laissé, des mœurs de leur temps, des peintures si affligeantes, qu'on se demande avec tristesse ce qu'était venu faire l'Évangile dans une société si rebelle à ses enseignements, si incapable de le comprendre. Orgies, débauches, vices infâmes, superstitions ridicules, amour insatiable de l'argent, aplatissement des caractères, servilité honteuse, dureté cruelle envers les pauvres et les petits, voilà ce qu'on rencontre presque partout à chaque pas. Dans les villes, les mendiants encombrent les rues, où, sur leur char d'or ou d'argent, attelé de mules blanches, d'indolentes matrones, couvertes de pierreries, suivies d'un interminable cortège d'eunuques et de valets, courent de l'église à l'hippodrome, du théâtre au bain. Le même peuple, qui le matin entoure les autels du Christ et applaudit à outrance les orateurs sacrés, le soir remplit les cirques, se passionne pour des cochers, et, malgré les édits impériaux, encourage d'une faveur frénétique les combats prohibés des gladiateurs. Les vertus éclatantes des vrais chrétiens font ressortir la dégradation des autres. Des lois sages améliorent le sort des esclaves, donnent des médecins aux pauvres, adoucissent les inflictions criminelles, ordonnent la salubrité des prisons, protègent les droits de la femme et la vie des petits enfants, s'efforcent de rendre au mariage sa dignité : elles annoncent le glorieux lever d'une civilisation nouvelle, mais en présence d'une civilisation funeste, toujours debout quoique sapée dans ses bases, écrasant de son poids toute aspiration vers un ordre meilleur. Les barbares, se précipitant à grands flots sur l'empire, aggravent cette situation, de tous les maux qu'ils traînent avec eux. De là, ce cri de Salvien : « Je ne sais, ô Église de Dieu !

comment il se fait que ta propre félicité se tournant contre toi, tu aies ramassé presque autant de vices que tu as conquis de nations. La foi s'est amoindrie à mesure que le nombre des fidèles s'est accru, et nous te voyons épuisée par ta fécondité, appauvrie par tes richesses, affaiblie et abattue par tes propres forces! [1] »

Ainsi, la grande victoire qui avait donné l'empire au Christianisme ne lui donnait pas le repos. La carrière ouverte à son ambition est hérissée d'obstacles et d'ennemis. Il n'échappe à une épreuve que pour tomber dans une autre. Sa destinée est la lutte. Or, le plus grand effort de cette lutte, sans trève et sans fin, incombait peut-être au IVe siècle. Il ne s'agissait plus, en effet, d'obtenir pour le vrai culte de Dieu la liberté que les martyrs avaient achetée de leur sang, ni de jeter à terre de vieilles idoles vermoulues qui tombaient d'elles-mêmes, dès que la main du pouvoir leur retirait son appui. Vainqueur du polythéisme, assis sur le trône des Césars, l'Évangile avait beaucoup à faire pour que sa sainteté devînt la conscience du monde dont sa doctrine était le flambeau. Il avait à lutter contre l'ignorance, la superstition, les habitudes invétérées, les passions ennemies de son joug, l'invincible penchant de toute chair au plaisir et à la mollesse [2], contre l'invasion subreptice et incessante du paganisme dans l'âme humaine, autant que contre l'invasion violente et sanglante des barbares dans la société. Il avait à consoler le monde d'une longue oppression; à verser sur des blessures anciennes, profondément ulcérées, des trésors d'espoir et d'amour; à guérir des cœurs malades; à briser des chaînes pesantes; à remplacer une législation atroce par un système complet de lois justes, douces, empreintes de son esprit; à arracher du sol et des mœurs cette vieille civilisation, aux inextri-

[1] Salvien, *ad Ecc. cath.*, l. 1, n. 1.
[2] Chrys., *de S. Babylâ*, n° 8.

cables racines, qui avait infecté l'homme jusque dans la moelle des os, vicié les sources mêmes de la vie ; à soulever le poids de la nature déchue ; à enseigner l'humilité aux grands, le désintéressement aux riches, aux petits le sentiment de la dignité humaine, et la liberté des enfants de Dieu à des êtres dégradés de longue main par la servitude ; à rectifier, à épurer une foule de conversions hâtives et imparfaites ; à rendre dignes de leur nom de chrétiens tant d'hommes qui semblaient ne le porter que pour l'avilir et le compromettre ; à leur inculquer son esprit, l'esprit d'abnégation, de mansuétude, de générosité, de dévouement ; à en pénétrer ces masses habituées aux jeux barbares, aux fêtes sanglantes de l'amphithéâtre ; à substituer un spiritualisme délicat et saint au sensualisme grossier, par lequel l'idolâtrie tâchait de se survivre à elle-même ; à établir le règne de la charité sur des cœurs desséchés par l'égoïsme ; à faire goûter, pratiquer sur une vaste échelle le culte sublime de la croix, les hautes doctrines du renoncement et du sacrifice ; à élever le niveau de l'humanité, à lui donner un nouvel idéal, une nouvelle langue, un nouveau cœur ; à reprendre en sous-œuvre, à remanier, dans ses éléments, cette vieille société qui se débattait à ses pieds dans la boue et le sang, pour en faire une société chrétienne, une nouvelle humanité, *à l'image de Jésus-Christ, l'homme parfait, créé selon Dieu dans la justice et la sainteté de la vérité* [1].

Cette œuvre surhumaine de régénération, l'apostolat chrétien l'avait commencée au sortir même du Cénacle ; et, depuis trois siècles, en dépit des bourreaux et des empereurs, en dépit des obstacles dressés sur sa route, il la menait avec un zèle aussi heureux qu'intrépide. Le monde païen, la philosophie elle-même subissaient, en le repous-

[1] S. Paul, *ad Eph.*, c. 14, v. 13 et 24.

sant, l'influence de l'Évangile. Un vif reflet de sa doctrine répandait sur toutes choses un jour nouveau. Mais ce travail rénovateur, si puissant qu'il fût, n'empêchait pas un autre travail, déjà fort avancé, de dissolution et de mort. Deux courants opposés apparaissaient à la surface et agitaient les profondeurs de la vieille société : l'un, qu'accélérait de tout le poids d'une pression immense l'arrivée des barbares, et qui poussait fatalement à la destruction et au chaos ; l'autre, qui partait des autels du Christ, des chaires de ses pontifes, des sanctuaires de ses vierges et de ses ascètes, un contre-courant de vérité et d'amour, pénétrant, recouvrant en partie le premier, et refoulant, d'un choc vigoureux, le double fardeau de la pourriture romaine et de la brutalité barbare. Mais il eût été moins difficile de créer un monde nouveau que de refaire le vieux. La plupart des matériaux de celui-ci, trop pourris pour entrer dans une construction durable, étaient réprouvés de l'architecte divin. C'est pourquoi la Providence emmenait à grands frais et à grande vitesse, des lointaines régions du Nord et de l'Orient, sur le sol où elle voulait bâtir, des races neuves, au sang de feu, qu'aucune digue ne pouvait contenir, aucun échec déconcerter, dont la mission visible était de renverser, de brûler, de détruire, mais pour déblayer et niveler la route de Dieu. Comme à l'origine des choses, l'esprit de Dieu était porté sur le chaos. Il le travaillait, le fécondait ; et, d'un mélange confus d'or et de boue, d'erreurs et de vérités, de vices et de vertus, de sang et de flammes, de vieilles et de nouvelles idées, il s'apprêtait à faire jaillir la lumière et la vie, et tout un monde nouveau.

Et cette fois cependant, il ne voulut procéder qu'avec le concours d'instruments humains. Il créa les Pères de l'Église, et en fit les démiurges, les pères du monde nouveau. Était-ce trop, pour les approprier à son œuvre, de leur donner le talent, l'éloquence, la vertu, le courage, la soif du

bien, la puissance de l'accomplir, la grandeur des vues et du caractère, la triple autorité du savoir, du génie, de la sainteté? Dieu les fit dignes de lui, grands par l'esprit, grands par le cœur. Ils furent plus que de grands hommes; ils furent des saints!

A un autre point de vue que celui des mœurs, la tâche des docteurs chrétiens, à cette époque, était encore très-ardue. Ce n'était pas seulement avec l'ignorance, la routine, le vice, les passions populaires qu'ils avaient à lutter, mais contre la philosophie, éternel adversaire de la foi, devenue maintenant l'auxiliaire inattendu du polythéisme qu'elle avait long-temps conspué. Ce n'est pas que le polythéisme fût le moins du monde philosophique. Amas incohérent de fables grossières, il n'avait rien qui pût attirer ou retenir sous son joug les intelligences. Il avait suffi à l'Évangile de le regarder en face pour le faire chanceler sur ses fondements; et, malgré les fureurs dont la politique impériale l'avait armé, il tombait sous le poids de sa propre absurdité, autant que sous les coups de ses adversaires, quand la philosophie entreprit de lui rendre, sous une autre forme, la vie qui l'abandonnait.

Il est vrai qu'au moment où parut le Christianisme, la philosophie avait perdu son prestige. Ses grandes et célèbres écoles étaient tombées; et, à part quelques rares stoïciens drapés dans leur orgueil, elle semblait ne se survivre à elle-même, et n'était représentée dans le monde que par l'Épicurisme, théorie trop commode du plaisir et du vice pour ne pas compter toujours de nombreux sectateurs. Cependant, au milieu de cette prédominance universelle du sensualisme, bien des esprits restaient tournés vers les spéculations philosophiques, et s'agitaient, sans pouvoir les résoudre, autour de ces grandes questions de Dieu, de l'âme, de l'avenir, dont l'humanité, à aucune époque, même dans ses plus grandes défaillances, ne se détourne

complètement. Un phénomène moral, tel que l'Évangile, dut attirer leur attention. Ils furent frappés de l'austère beauté de ses enseignements, que ses disciples commentaient éloquemment dans leur vie par un courage incontestable et de touchantes vertus. Les plus sincères, les plus logiques embrassèrent, avec une noble ardeur, cette lumière surnaturelle, qui régénérait à la fois leur intelligence et leur cœur. Le plus grand nombre en resta à l'étonnement vis-à-vis d'une doctrine qui, paraissant répondre à quelques-unes de leurs pensées, les renversait toutes. La foi chrétienne demandait trop à leur orgueil. Mais en repoussant son joug, ils ramassaient sur sa route les étincelles de son flambeau. De là, les vérités mêlées à leurs erreurs, et cette élévation de langage, nouvelle dans leur bouche, qui accuse le plagiat. Ils ont beau s'en défendre, leur enseignement s'est modifié d'une manière visible au contact d'un autre enseignement : il a suffi de l'ombre du Christ projetée sur eux pour faire jaillir, dans leurs ténèbres, de précieuses clartés.

Ce fut l'origine de la nouvelle école qui, s'élevant sur les débris des anciennes, à la lumière de l'Évangile, arbora le drapeau de Platon, dont elle altérait la doctrine, et se proposa la double restauration de la philosophie et du polythéisme, en les modifiant l'une par l'autre, et par un compromis impossible entre des idées empruntées aux sources les plus diverses, aux rêveries de l'Orient, aux mythes de la Grèce, aux théories de Platon et de Pythagore, au judaïsme, au Christianisme lui-même qu'elle voulait à la fois imiter et combattre. Quelques-uns, parmi ses maîtres les plus illustres, avaient commencé par être chrétiens ; et, d'ailleurs, le Christianisme occupait dès-lors une place trop élevée et trop vaste dans le monde, il avait saisi trop fortement les intelligences par la grandeur et l'autorité de ses enseignements, pour qu'il fût possible, même à ses adversaires les plus déclarés, de ne pas compter sérieusement

avec lui, dès qu'il s'agissait d'une combinaison doctrinale quelconque. Et n'est-ce pas dans l'orgueilleux désir d'opposer à son influence croissante une barrière intellectuelle savamment calculée, que se trouve, en grande partie du moins, la raison d'être de ce néo-Platonisme, produit hybride du polythéisme dont il fut le dernier soutien, et de la philosophie dont il se disait le plus noble organe et le plus complet résumé?

Partant de cette idée, souvent émise depuis, que les divers systèmes religieux, en crédit parmi les hommes, ne sont que les manifestations passagères et locales d'un besoin unanime et constant de l'humanité, il s'efforça de relier aux conceptions des philosophes les croyances du vulgaire; et en épurant, en expliquant celles-ci, en donnant un caractère religieux à celles-là, de les fondre dans une harmonieuse unité, afin de remplacer le vieux paganisme avili et croulant par un polythéisme nouveau, spiritualisé, ennobli, tel qu'il pût à la fois être accepté des esprits d'élite et devenir la religion universelle des peuples. En même temps qu'il écartait de la théologie païenne les idées trop basses au sujet des dieux, et qu'il présentait les fables des Grecs comme d'ingénieuses allégories sous lesquelles il fallait chercher la science primitive du genre humain, il s'appliquait à découvrir, à mettre en lumière les vérités ensevelies dans les traditions antiques, sous une masse d'erreurs, et à relever le culte des idoles en donnant à ses actes divers un sens moral, propre à porter les âmes à la vertu. Et comme c'était la puissance du Christianisme, attestée par sa rapide propagation, qui le frappait surtout, il n'hésitait pas, tout en l'attaquant avec force, tout en professant pour lui un insolent dédain, à puiser dans ses livres, à copier ses rites, à verser, au milieu des idées philosophiques et des pratiques polythéistes, tout ce qu'il pouvait d'aspirations et de formules chrétiennes, ne prétendant à rien moins qu'à ressusciter le

paganisme à l'aide de l'Évangile, l'erreur par la vérité. Il eut donc, lui aussi, ses saints, ses miracles, ses prophètes, ses codes sacrés, ses abstinences pieuses, sa trinité divine, ses médiateurs invisibles entre l'Être souverain et nous, occupés à lui porter nos hommages, à nous rapporter ses bienfaits, à protéger et guider l'homme de bien dans sa route ici-bas. Il repoussa les sacrifices sanglants, expliqua le culte des images, parla, comme les chrétiens, des ravages du péché, du détachement des sens, de la purification des âmes déchues, du mérite des souffrances et de la prière, de la confiance avec laquelle nous devons nous tourner vers Dieu, comme vers un père, et lui faire de notre vie un holocauste spirituel.

Cet éclectisme mystico-panthéiste, peu goûté des foules, devait plaire à ces esprits incertains, qui, sentant très-bien le vide et l'absurdité du polythéisme, y tenaient cependant par leurs habitudes littéraires et par le fond de leur vie; et, en effet, il eut parmi eux un grand succès. L'idolâtrie une fois purgée de ses vues grossières et comme transfigurée par la philosophie, il leur sembla qu'il n'y avait plus entre le culte des dieux et le Christianisme aucune opposition radicale, et qu'il était facile à l'homme de bien de concilier les tendances morales de l'un avec les pratiques de l'autre. Ils admiraient l'Évangile, comme respirant dans tous ses préceptes la mansuétude et l'équité; louaient les martyrs, *ces victimes de leur constance religieuse, qui, plutôt que d'abjurer leur foi, avaient souffert héroïquement les derniers supplices* [1]; rendaient hommage à ces pontifes chrétiens, *que la frugalité, la modestie, leurs mœurs austères et pures recommandaient à la Divinité et à ses vrais adorateurs* [2]; mais en même temps ils attribuaient aux astres la nature et la vie divines; croyaient aux auspices,

[1] Am. Marc., l. 22. c. 11.
[2] *Id.*, l. 27, c. 3.

aux augures, aux oracles; soutenaient la divination par le vol des oiseaux et les entrailles des victimes; cultivaient la magie comme la plus haute des sciences, et la théurgie, comme l'art merveilleux de gagner, de dominer les dieux inférieurs attachés à la matière, et d'opérer, avec leur secours, des œuvres surnaturelles.

Sans doute, parmi les adeptes de ce polythéisme savant, plusieurs ne pouvant se contenter d'opinions si incertaines, et sentant plus vivement, au fond de leur cœur, le besoin d'une rédemption divine, ne traversèrent le Platonisme que pour arriver à l'Église. Mais, somme toute, et à part de belles et trop rares exceptions, ce mysticisme philosophique était plus nuisible que favorable aux progrès de la vérité. S'il était pour quelques-uns la préparation à la foi et comme le vestibule de l'Évangile, il en retenait un plus grand nombre dans une indifférence funeste, par rapport à leur destinée éternelle. Satisfaits de cette prétendue conciliation entre les droits de la conscience et les habitudes polythéistes mêlées de longue date à toutes leurs pensées comme à tous leurs sentiments, ils s'en tenaient là, et se croyaient dispensés de faire un pas de plus pour s'approcher du vrai Dieu. Cette forme épurée du polythéisme leur apparaissait comme la plus admirable synthèse de tout ce qui était bon et vrai dans tous les autres cultes, y compris celui des chrétiens. La sagesse humaine ne pouvait s'élever plus haut. Leur orgueil, d'ailleurs, se complaisait dans cette pensée, que, successeurs du divin Platon, suprêmes héritiers des grandes écoles philosophiques, ils étaient aussi l'appui le plus honorable et le plus fidèle d'un système religieux, auquel se rattachaient toutes les gloires de l'empire et des lettres; et fiers de leur petit nombre, ils eussent rougi de partager avec la multitude le nom de *chrétiens* [1]. Avec empressement, ils se groupèrent

[1] S. Augustin, *de Civit. Dei*, l. 13, c. 16.

autour de Julien, espérant de la force ce qu'ils n'attendaient pas de la science, et applaudissant de tout leur cœur à sa tentative impuissante, mais furieuse, de restauration païenne.

Ainsi, cette étrange et tardive coalition entre la philosophie et le polythéisme, sans sauver celui-ci, se dressait comme un nouvel obstacle devant l'Évangile, devenait le dernier point d'appui des résistances qu'il avait à vaincre, le dernier prétexte des intelligences pour se soustraire à la foi, et entraînait à de nouveaux combats les docteurs, les pères de l'Église, obligés de faire tête à la fois aux préjugés du peuple et aux prétentions des philosophes, à l'ignorance et à la science, au vice et à la sagesse, et à poursuivre l'erreur sous les mille déguisements qu'elle aimait à revêtir, pour surprendre les âmes et usurper les droits de la vérité.

Mais déjà de plus aventureux penseurs avaient essayé d'un syncrétisme autrement vaste et hardi; et, avec des matériaux empruntés à toutes les doctrines et à tous les sanctuaires, à l'Inde et à la Perse, à la Chaldée et à l'Égypte, à Moïse et à Pythagore, à la Kabale et à l'Évangile, ils avaient élevé en face de l'Église, à ses portes mêmes, les sombres et bizarres constructions de la *Gnose*. La nouveauté étrange et fantastique de ses enseignements; le grandiose et le merveilleux, mêlés partout à l'absurde; l'obscurité même et la mystérieuse horreur de ces labyrinthes sans issue; ce vertige des esprits quand ils se penchent sur l'abîme qu'ils veulent sonder et qui les attire; la prétention d'avoir arraché à la nature tous ses secrets et de résoudre souverainement tous les problèmes qui tourmentent l'esprit humain; les formes imposantes et les noms chrétiens dont il se couvrait; la manière de propager ses erreurs au moyen de commentaires sur les livres saints dont il disait avoir seul la clef, posséder seul le sens allégorique et spirituel caché sous l'écorce des mots et des

faits, et inaccessible au vulgaire; le soin des maîtres de se donner pour les vrais disciples de Jésus-Christ, les vrais héritiers de sa pensée intime, de sa doctrine secrète, apanage exclusif des natures supérieures; le mépris dogmatique et solennel de la matière et des sens, motif d'austérité pour les uns, justifiant aux yeux des autres tous les désordres et faisant de l'immoralité la condition de la dignité de l'homme et de son salut, attirèrent au Gnosticisme d'innombrables prosélytes, et firent de lui, pendant bien des années, l'adversaire le plus dangereux et le plus puissant de la vérité. Il tombait à peine que Manès parut, et tenta un nouvel et suprême effort pour opérer la fusion impossible entre l'Évangile et les religions naturelles de l'Orient. Lui aussi, il prétendit épurer le Christianisme, le dégager de l'alliage qu'il avait subi, lui donner le développement dont il était susceptible. Au fond, il cherchait à l'absorber dans une masse informe de spéculations tirées de toutes les philosophies et de tous les mythes; et c'était dans le but unique de s'ouvrir un accès facile auprès des chrétiens qu'il prit le titre d'*apôtre du Christ*, et voulut mettre une espèce d'étiquette chrétienne à je ne sais quel mélange de panthéisme et de dualisme d'une part, de stoïcisme et de quiétisme de l'autre. Malgré l'absurdité évidente de ses enseignements, le Manichéisme était calculé avec un art profond pour séduire les uns par une apparence de haute sévérité, les autres en consacrant la liberté et la sainteté des passions, un grand nombre en calomniant l'Église et se posant à leurs yeux comme la société des vrais croyants. Aussi, lorsque vers la fin du IIIe siècle, il fut violemment comprimé, il avait déjà fait beaucoup de mal et poussé des racines profondes. On le força à se cacher; on ne put l'anéantir. Il devint une secte secrète, travailla sous terre, avança clandestinement, et, tout en s'apprêtant à faire plus tard une grande explosion, il ne cessa, pendant plus de

cent ans, de fatiguer l'Église par ses sourdes hostilités et de lui disputer les âmes.

Et cependant, à côté de ces vastes systèmes d'erreurs dressant leur masse formidable devant l'orthodoxie catholique, d'autres, moins audacieux en apparence, non moins funestes en réalité, avaient surgi dans le sein même de l'Église, et, sous prétexte d'expliquer ses dogmes, d'en propager la foi, travaillaient ardemment à les ruiner. *Il faut qu'il y ait des hérésies,* avait dit le grand Apôtre [1]. Cette épreuve de la vérité ne manqua jamais au Catholicisme. Du jour où il ouvrit la bouche pour parler au monde, il eut contre lui, outre les adversaires naturels de toute doctrine élevée et sainte, outre la routine, la politique, l'incrédulité, la superstition, le sensualisme, une foule d'ennemis dans ses propres disciples, et parmi ceux-là mêmes que par une consécration spéciale il avait destinés à être les gardiens incorruptibles et les propagateurs de ses enseignements; ennemis d'autant plus dangereux que le zèle de la vérité semblait être leur seul mobile, et qu'ils prétendaient servir l'Église en la déchirant. L'esprit humain est ainsi fait que même en se donnant il se réserve, et qu'en paraissant obéir et s'incliner sous l'autorité de la foi, il marchande l'obéissance, et ne veut recevoir que de lui-même la règle et l'objet de sa foi. Parmi les hommes de spéculation et d'étude que la beauté doctrinale du Christianisme avait frappés, plusieurs se bornèrent à prendre dans cette grande moisson de l'Évangile pour le verser dans la philosophie, et par cette riche adjonction la rajeunir, lui donner une autorité, une vie nouvelles. Leur but était de rendre la philosophie chrétienne. D'autres, plus puissamment attirés et entrés plus avant dans le Christianisme, voulurent y faire entrer la philosophie avec eux, rattacher les

[1] I. *ad Corinth.*, c. 11, v. 19.

conceptions de celle-ci aux enseignements de l'Évangile, ou plutôt plier l'Évangile aux conceptions de la philosophie et se faire ainsi un christianisme philosophique. Et parce que la hauteur des mystères les déconcertait, ils se mirent à les abaisser à la portée de leur raison, à les interpréter selon les données de leur science, à les accommoder aux idées païennes, platoniques ou autres dont ils étaient imbus, à les manier, à les façonner à leur gré, c'est-à-dire que, sous prétexte de les rendre intelligibles, ils travaillèrent à les anéantir.

L'Église, obligée de faire son chemin en présence des glaives levés sur sa tête et des passions acharnées à sa perte, eut plus à craindre des témérités de ses propres disciples que de la haine ouverte de ses persécuteurs. Des esprits obstinés et vains, épris d'eux-mêmes, s'avisèrent de formuler le dogme à leur guise, et de substituer leurs imaginations incohérentes aux antiques et vénérables traditions qui remontaient aux Apôtres. Le travail de falsification ne respecta rien. Les vérités les plus fondamentales furent attaquées. Les sectes se multiplièrent. L'erreur enfanta l'erreur. Les hérésiarques donnèrent la main aux hérésiarques. La curiosité et l'orgueil mirent la division et l'anarchie partout où Jésus-Christ avait mis l'harmonie et l'unité. Arius se leva, et toutes les oppositions à l'enseignement chrétien furent résumées et comme personnifiées en lui. L'Arianisme, en effet, fut moins une réaction théologique contre le modalisme de Sabellius qu'une réaction polythéiste et philosophique contre le principe chrétien, moins une hérésie que la négation même du Christianisme, une forme nouvelle de Gnosticisme et de Platonisme tempérée par l'idée pure de l'unité et de la simplicité de l'Être divin [1]. Il séduisit bien des esprits. L'habileté des chefs,

[1] Ginouilhac, Hist. du dogme, t. 2, p. 259, etc.

leur puissance d'intrigue, leur art profond de dissimuler, leur crédit auprès des Césars de Byzance dont ils flattaient les passions et encourageaient les empiètements sur l'Église, l'appui du despotisme, les vexations prodiguées aux orthodoxes favorisèrent singulièrement l'essor de l'Arianisme, lequel d'ailleurs trouvait un grand auxiliaire dans la disposition d'âme de cette foule d'anciens idolâtres qui, devenus chrétiens par intérêt, politique ou complaisance, plutôt que par conviction, et restés incrédules ou à peu près au fond du cœur, inclinaient naturellement vers une doctrine qui leur apparaissait comme un moyen terme et une espèce de transaction entre le polythéisme, dont ils n'avaient pu se détacher tout-à-fait, et le Christianisme, qu'ils goûtaient médiocrement et n'osaient abandonner. De nouveaux orages fondirent sur l'Église au moment où une grande victoire lui promettait une longue paix. Hypocrisie, violence, bassesses, sacrilèges, atrocités de toute espèce, rien ne coûta à l'Arianisme. En même temps qu'il disputait et subtilisait, il calomnia, il opprima, il versa le sang. D'illustres pontifes furent proscrits, des chaires éminentes profanées par la simonie et par l'intrusion, les monastères dévastés, les cénobites chargés de fers, des femmes orthodoxes, des prêtres vénérables massacrés, des horreurs commises qui rappelaient les plus mauvais jours du temps des persécutions. Même frappée à mort par le concile de Nicée, l'hérésie eut encore, à force de mensonges, d'astuce, d'intrigues, de servilités, de fureurs, quelque temps de succès coupable. Ne pouvant faire mieux, elle se divisa en sectes. Le fleuve empoisonné, en se retirant, laissait ses rives couvertes de mares infectes; le serpent écrasé se survivait dans chacun de ses tronçons, animés de sa malice, pleins de son venin. Sous les noms de Marcel, de Photin, d'Eunomius, d'Apollinaire, Arius continua de fatiguer l'Église tout le IVe siècle et de la tenir dans un qui-vive perpétuel.

La guerre qu'il avait faite au Verbe, Macédonius, avec le même acharnement, la fit au Saint-Esprit. Dans l'agitation produite par ces attaques violentes ou perfides contre le dogme, Bonose, Helvidius, Jovinien, Vigilance s'élèvent contre la vie parfaite du Christianisme et la beauté de sa morale. L'honneur virginal de la Mère du Christ est mis en question, le culte des Saints bafoué; et déjà, dans le crépuscule du siècle, Théodore de Mopsueste fraie la route à Pélage et fait pressentir Nestorius, tandis que le Priscillianisme, impur mélange de manichéisme, de gnosticisme, des plus mauvais éléments des plus mauvaises hérésies, nie la Trinité, l'Incarnation, le libre arbitre, autorise le parjure, condamne le mariage, pousse aux excès les plus immoraux.

Le schisme aggravait la situation. Sans contester le dogme, des esprits moroses et durs s'en prenaient à la discipline, attaquaient la hiérarchie, élevaient autel contre autel; et, sous les apparences d'un zèle ardent pour la pureté des mœurs chrétiennes, sapaient tout principe d'organisation, désespéraient les âmes par les excès d'un rigorisme implacable, disputaient au sacerdoce son titre le plus beau, celui d'être le dispensateur des pardons du Ciel, et mettaient à néant l'Évangile, où respire, avec une connaissance si profonde de la faiblesse humaine, une miséricorde infinie. L'ambition, la vengeance, la jalousie, l'orgueil blessé, l'entêtement étaient au fond de toutes ces dissidences, quel qu'en fût le drapeau, et, en ébranlant le fondement de l'unité, créaient à l'Église des épreuves et des périls non moins redoutables que l'hérésie. Les Donatistes furieux, sous le nom de *circoncellions*, ensanglantaient l'Afrique; et dans quelques villes éminemment chrétiennes, Antioche par exemple, les fidèles eux-mêmes se divisaient dans le choix des pasteurs et formaient deux églises dans une église.

L'habitude des empereurs païens d'être les chefs de la

religion, comme de l'état, entraîna les empereurs chrétiens sur une pente fatale. Il y avait dans le sacerdoce catholique un pouvoir trop élevé et trop obéi pour ne pas exciter leur jalousie, et de bonne heure ils laissèrent voir la prétention de le dominer. Sous prétexte d'éviter à l'état le contre-coup des querelles religieuses, ils s'ingéraient dans la théologie, prenaient parti pour ou contre le dogme, s'arrogeaient le droit d'imposer les croyances, et décoraient du nom de dévouement leurs efforts pour placer l'autorité spirituelle dans un état de tutelle et de dépendance. La protection que l'Église acceptait de leur part, se changeait vite en oppression. L'appui qu'ils prêtaient à la vérité dans quelques circonstances, était tristement compensé par le concours qu'ils donnaient plus souvent à l'erreur. Le servilisme et l'ambition de quelques membres du clergé secondaient cette malheureuse tendance d'une politique sans grandeur et sans portée, et appelaient à chaque instant l'intervention des Césars dans les choses du sacerdoce. Ceux de Byzance furent plus portés que ceux d'Occident à cette usurpation subreptice de la suprématie religieuse; d'abord parce qu'ils n'avaient pas devant eux la grande figure de la papauté pour leur imposer et les contenir; ensuite parce que, dans leur aveugle amour de l'autocratie, ils crurent assurer doublement leur indépendance de Rome, en créant à l'ombre de leur trône, dans la métropole de l'Orient, un grand centre de sacerdoce, sur lequel ils comptaient bien avoir la main. Cette politique de séparation et d'orgueil mal avisé ne leur réussit que trop pour le double malheur de la civilisation et des âmes.

Telle était, au IVe siècle de son histoire, la situation du Christianisme. Il avait vaincu, il régnait. Mais pour asseoir et organiser sa victoire, pour en tirer les fruits divins qu'elle promettait, pour prendre pleine possession de ce monde qu'il venait régénérer, que d'obstacles à sur-

monter, que de prodiges à accomplir! Il avait devant lui, contre lui, le paganisme vivace, des goûts, des mœurs, du langage, attaché aux âmes comme une lèpre rentrée; l'empire démantelé, croulant, qui menaçait d'écraser tout sous ses ruines; une civilisation condamnée, défendant à outrance ses vices et ne conservant de ses anciennes grandeurs que sa corruption; les barbares s'avançant à grands pas, et portant avec eux des espérances inconnues et des malheurs trop visibles; le relâchement, la mollesse, l'ignorance, l'insubordination, l'esprit rétrograde et païen de ses propres disciples; dans l'abaissement des caractères et la dissolution de toutes choses, la fièvre des esprits s'agitant sans prévoyance autour de questions brûlantes, et remplissant de vaines disputes un monde qui avait tant besoin de se reposer dans la vérité; la philosophie recueillant toutes ses rancunes, toutes ses forces, et tentant, à l'aide d'alliances nouvelles, un suprême effort pour ravir l'empire à la foi; les cent têtes de l'hydre de l'hérésie s'acharnant à tous les dogmes, souillant toutes les vérités, et, sous les coups qui l'abattent, versant encore dans les âmes des flots de poison; l'orgueil et l'entêtement du schisme; la politique jalouse et envahissante des empereurs; la disposition d'une partie du clergé à vendre au pouvoir civil, pour quelques avantages temporels, la dignité et la liberté de l'Église; l'infamie des grands, l'abrutissement du peuple, le scepticisme mêlé à la superstition, l'orgueil et l'insolence dans l'avilissement, la soif des jouissances et de l'or rendue plus vive par le malheur des temps; l'éternelle aversion de tous les vices contre la vertu, de toutes les lâchetés contre le courage, de tous les mensonges contre la vérité : voilà quels ennemis entouraient, étreignaient le Christianisme triomphant, embarrassaient sa marche, et menaçaient, s'il n'avait eu qu'une existence humaine, de l'étouffer et de l'éteindre dans sa victoire! Et c'est dans cette fermentation

de tant d'éléments divers, dans le chaos de toutes ces résistances, dans cette immense anarchie des intelligences et des cœurs, qu'il avait à faire prévaloir et fonder l'unité, la charité, la sainteté, l'Évangile!

Au milieu d'une lutte si vaste, si complexe, si animée, si féconde, éclate sa force divine. Comme elle avait suscité les martyrs, elle suscite les docteurs, et jamais les défenseurs illustres ne manquent à la cause de Dieu. Au fort de la mêlée, on les voit surgir à propos, dominant tout de la taille et de la voix. Le chef immortel, dont ils sont les soldats, les arma lui-même de pied en cap pour les grands combats de la parole et de la pensée. Il leur a ouvert *tous les trésors de la science et de la sagesse cachés en Jésus-Christ* [1]. Les grandes âmes des Apôtres et des Prophètes revivent dans leurs âmes. Ils portent au front l'empreinte lumineuse de leurs communications avec Dieu. Quand la poussière de tant d'écroulements, la fumée de tant d'incendies, les nuages condensés de tant d'erreurs enveloppent le vieux monde d'une épaisse nuit, merveilleuses constellations du génie et de la foi, ils montent à l'horizon, versant au milieu de ces ombres des flots de lumière [2], et marquant au ciel le pôle immuable d'un monde nouveau.

Entre ces astres de première grandeur, non loin de S. Athanase, à côté de S. Augustin, apparaît saint Jean Chrysostôme. Son nom, synonyme de la charité aussi bien que de l'éloquence, rayonne dans l'histoire du Christianisme du plus pur éclat. Le Ciel s'était plu à réunir sur cette existence privilégiée tous ces dons de la grâce et de la nature qu'il partage d'ordinaire à plusieurs de ses favoris, la splendeur du talent, la magnificence et la royauté de la parole, une âme intrépide et grande, l'enthousiasme de la foi, la passion du bien, l'amour sublime des âmes qui fait

[1] Paul, *ad. col.*, c. 2.
[2] Grég. le Grand, l. 9, Moral., c. 6.

les apôtres, la science et le sentiment les plus profonds de l'Évangile, une charité féconde en prodiges; et l'on peut dire que l'auréole des Saints a rarement couronné la tête d'un plus grand homme. Rien n'a manqué d'ailleurs à la grandeur de cette vie, ni la hauteur du rôle, ni la solennité des circonstances, ni la persécution, ce piédestal des grandes destinées, ni la suprême consécration du martyre [1].

L'histoire d'un tel homme n'est pas une simple biographie. C'est l'histoire du sacerdoce catholique; une page de cette grande histoire de la lutte incessante et sublime de la vérité contre l'erreur, de l'unité contre l'anarchie, de la charité contre l'égoïsme, de l'esprit chrétien contre le paganisme toujours abattu et toujours vivant, de l'Évangile en un mot, pour l'affranchissement, le progrès moral, la glorification de la nature humaine contre les idolâtries et les tyrannies de toute espèce qui la déshonorent et l'asservissent.

Bien que ce surnom de *Bouche-d'or*, qui lui fut décerné par un peuple enthousiaste et qui est demeuré attaché à sa mémoire comme le rayon du Sinaï au front de Moïse, signale tout d'abord à notre admiration le grand orateur, Jean doit être considéré surtout comme un grand docteur, un grand pontife, un grand apôtre. Il était mort à peine, que son nom faisait autorité dans l'Église. S. Nil, S. Isidore de Peluse, S. Augustin, S. Léon, S. Célestin, les papes, les conciles louaient l'abondance et la pureté de sa doctrine, et l'appelaient à l'envi un grand homme, un docteur éminent, l'honneur du sacerdoce, la colonne de l'Église, le sage interprète des secrets de Dieu, le flambeau de la vérité, la lumière du monde [2]. Parmi ces hommes

[1] Cass., *de Incarn.*, l. 7, c. 30.

[2] S. Nil, *epist.* 199 *et* 265, l. 2, et *ep.* 279, l. 3. — S. Isid. Pelus., *ep.* 152 *et* 156. — S. August., *Jul.*, l. 1, c. 6. — S. Léon, *ep.* 106. — S. Célestin, *ad cler. et pop. Constan.* — S. Cyrille Alex., *ep.* 3. — *Conc. Eph.*, p. 117. — Cassien, *de Incarn. Verbi*, l. 7, c. 30 et 37. — Théod., dial. 1. — Brev. rom., *in* 27 *januarii*.

saintement mémorables, auxquels la vénération des siècles a donné ce grand nom de Pères de l'Église, quelques-uns l'ont surpassé par le génie et le savoir, aucun par la grandeur de l'âme, ni par la beauté des enseignements, ni par l'éloquence unie à la charité, ni par l'ardeur et le courage de la foi, ni par le nombre et la portée des travaux, ni par les lumières et les bienfaits répandus; et soit que l'on considère les pieux triomphes de sa parole, ou ses admirables commentaires sur les saints livres, ou les luttes subies pour l'honneur du sacerdoce et de l'Église, ou le dévouement et les immolations de l'apôtre, ou l'héroïsme et la sainteté du pontife, ou les épreuves qui ont couronné par une grande mort une si grande vie, il est impossible de ne pas admirer en lui l'un des plus puissants instruments de Dieu pour l'éducation et la rénovation du monde par l'Évangile.

De l'orateur, on a tout dit; la critique s'est rangée de l'avis du peuple, et, malgré d'incontestables défauts, Chrysostôme est resté dans l'unanimité des esprits la plus belle personnification de l'éloquence sacrée. L'ampleur, la variété, le mouvement, la souplesse de la parole, l'élévation de l'idée, l'éclat, la beauté des images, la science et l'onction des écritures, la chaleur, la véhémence, l e pathétique, ce je ne sais quoi qui subjugue ou soulève un auditoire, qui fait que chaque parole tombée dans les âmes arrache des larmes, allume des flammes, et, répercutée par tous les échos du cœur, produit un long et saint retentissement dans la vie; en un mot, tous les attributs du grand orateur chrétien, il les possède à un degré éminent. La tribune évangélique n'a rien à lui comparer. Le luxe oriental de sa diction en affaiblit rarement l'énergie. Chez lui, l'onction tempère l'éclat, la charité attendrit l'imagination. Rien ne resplendit dans sa parole, qui ne brûle dans son cœur. Discours ou actions, tout jaillit de la même source, un ardent amour de Dieu et des hommes en Jésus-Christ. Cet

amour, c'est son inspiration, son éloquence, son talent, sa force, sa vie tout entière. On en sent la flamme dans chaque mot qui sort de sa bouche. L'orateur n'est que l'interprète du saint.

L'art de Chrysostôme est de n'en pas avoir. Son discours est l'épanchement de son âme. Tout y est noble et simple, d'un ravissant abandon. Il parle une langue admirable, et il la parle admirablement. Qu'il expose, qu'il discute, qu'il objurgue, qu'il prie, qu'il soit populaire ou sublime, c'est toujours la *bouche d'or*: sa phrase est harmonieuse, sa parole imagée; mais jamais de tension, jamais d'enflure ni de recherche. Rien n'est donné à l'esprit; tout vient du cœur et s'adresse au cœur. Ce qu'il touche, il le rend lumineux; ce qu'il recommande, il le fait aimer. Les foules charmées demeurent suspendues à ses lèvres des heures entières. On ne se lasse pas de l'entendre. Il plaît, il éclaire, il touche, il entraîne. Son âme enveloppe et saisit l'auditoire d'une étreinte magnétique, et toute résistance devient impossible. Les juifs, les païens, venus l'écouter par curiosité, s'en retournaient désarmés de toute objection et convertis à l'Évangile. Jamais parole plus attrayante n'impressionna plus profondément.

On l'a dit avec raison : le génie de Chrysostôme tient de Jérusalem et d'Athènes, de Démosthène et d'Isaïe; il a l'éclat et l'abondance de l'Orient, avec la clarté, le sens positif et pratique de l'Occident. Ses accents, d'une incomparable beauté, tirent un grand prestige de la sainteté de sa vie. Ses vertus sont les plus vives images de ses discours. Mais au fond de ces vertus, les inspirant, les dominant toutes, resplendit la charité. Il semble n'exister que par elle et pour elle, et n'avoir reçu du Ciel la puissance de la parole que pour la célébrer, la propager, pour faire entrer plus avant dans les cœurs et dans les mœurs cette grande loi qui résume tout l'Évangile.

Un monument magnifique a été élevé à la gloire du Christianisme par l'éloquence de Jean. Cependant il ne songeait guère à la postérité. Il n'a pas écrit deux lignes pour elle. Ses œuvres, à très-peu près, ne sont qu'une collection de discours adressés à un peuple ardent et mobile, qui se pressait pour l'entendre, qui aimait à l'applaudir; discours préparés au jour le jour, suivant l'inspiration des circonstances ou les besoins du moment, tantôt pour signaler une erreur, tantôt pour combattre une superstition, tantôt pour extirper un abus, toujours pour affermir et étendre le règne de l'Évangile sur des âmes trop pleines encore des souvenirs et des sentiments du paganisme. Les formes sévères et savantes de l'écrivain n'y paraissent jamais. C'est un pasteur qui parle à ses ouailles, un père à ses enfants. Mais au milieu de la familiarité touchante, de l'admirable désordre de ces entretiens multipliés, vous voyez se dérouler devant vous, dans toute sa magnificence, l'ensemble de la théologie catholique. S. Mathieu, S. Jean, S. Paul n'ont pas eu de plus solide interprète. La pensée, l'âme de Chrysostôme s'est si bien identifiée à la pensée, à l'âme de S. Paul, qu'on croit entendre l'un en écoutant l'autre, et qu'un peuple enthousiaste de son docteur se plaît à dire que le grand apôtre lui-même visite son disciple, et lui révèle le sens, lui dicte le commentaire de ses écrits [1].

Mais nous aimons à le signaler de nouveau, celui des enseignements chrétiens auquel le ministère de Jean paraît plus spécialement consacré, c'est la charité. Jamais le grand orateur ne fut plus beau qu'en plaidant la cause des pauvres, confondue dans son cœur avec la cause de Jésus-Christ. Prêtre, il s'était dépouillé de l'héritage de ses pères, pour en faire l'héritage des malheureux; évêque, toutes les

[1] Brev. rom., *ad* 27 *januarii*.

ressources comme toutes les influences d'une haute position furent employées par lui, avec un zèle incomparable, à développer sur une large échelle, à multiplier sans fin les institutions et les bienfaits de la charité. Il songea quelque temps à l'extinction de l'indigence, et même à établir, dans la ville fastueuse de Constantin, au milieu des chrétiens divisés et dégénérés de Byzance, quelque chose comme la communauté apostolique et la fraternité primitive de l'Église de Jérusalem [1] : rêve généreux d'une belle âme, que les conditions de notre existence ici-bas et les vices de notre nature condamnent à n'être qu'un rêve éternel! Mais toutes les misères du pauvre, toutes ses angoisses, tous ses désespoirs avaient un écho puissant dans ce noble cœur, dans cette bouche éloquente du pontife du Christ, et lui arrachaient des cris de douleur, à faire trembler l'égoïsme et l'orgueil même sur le trône. Disciple d'un maître adoré, dont il fut dit qu'il n'éteindrait pas la mèche fumante et n'arracherait pas le roseau cassé, son discours respire d'ordinaire la mansuétude et l'onction; mais à l'aspect des vices insolents, du luxe stérile et cruel d'une société corrompue, son accent s'élève, il gronde comme une tempête; et l'on serait tenté, à la véhémence, à la sainte audace de ses attaques contre les grands, les riches, les oppresseurs du pauvre, contre la cour elle-même, de l'appeler *tribun de la charité,* si ces deux mots ne se repoussaient l'un l'autre, et si la parole de Chrysostôme, dans ses plus grands emportements, ne reflétait toujours la douceur de l'Évangile et la sérénité de son âme [2]. Il ne fut pas le tribun; il est le docteur de la charité. Toutefois, reconnaissons-le, la nature lui avait donné la parole et l'âme d'un tribun. Il était né pour la lutte. A Athènes, à Rome, sa voix eût rempli le forum, agité la multitude, fait trembler le despotisme. Il se fût

[1] Hom. 9, *in Act. apost.*
[2] Hom. 58, *in Genes., in fin.*

plu aux orages de la liberté, et peut-être se fût-il brisé, lui aussi, à manier, à gouverner les masses ignorantes et mobiles. Mais la charité avait transfiguré la nature, et d'un tribun du peuple fait un apôtre de Dieu. On ne comprend pas, quels que soient l'aveuglement et la fureur de sa haine contre tout ce qui porte le nom de chrétien, que Zozime ait représenté comme une espèce de démagogue un homme à qui sans doute l'éloquence et la vertu avaient donné une grande puissance sur le peuple, mais dont la puissance ne fut jamais qu'au service de la vérité, de la justice, de la charité.

Avec cette flamme divine de la charité, vous respirez partout dans les œuvres de Jean un sentiment profond et puissant de la dignité humaine. Le cloître couvrait encore de ses ombres et de son silence le nom fatal de Pélage : le naturalisme impie de l'hérésiarque n'effrayait pas la foi de l'Église, et rien n'obligeait les docteurs catholiques à défendre plus spécialement les dogmes universellement respectés de la déchéance et de la grâce. Au contraire, les sombres doctrines de Manès, bien que proscrites et contraintes de se cacher, ne comptaient que trop d'adeptes et de fauteurs. Leur influence ressentie au-delà même du cercle de leurs partisans, et les restes vivaces des vieilles croyances païennes à la fortune et au destin, poussaient à l'abandon d'elles-mêmes, à l'insouciance ou au désespoir, une foule d'âmes, abattues déjà sous le poids des malheurs publics, en qui d'ailleurs l'habitude de l'esclavage et la tyrannie de la centralisation romaine avaient singulièrement affaibli tout sentiment de noblesse et de responsabilité personnelle. C'est à peine si, dans ce honteux affaissement, quelques-uns conservaient une vague conscience de leur libre arbitre. C'est pourquoi le saint orateur se plaît à relever si souvent la grandeur et la dignité de la nature humaine, la magnificence des dons qu'il a plu à Dieu de lui conférer, les forces

et la liberté qu'elle conserve même dans la disgrâce et la déchéance[1], et cette étincelle sacrée qui se cache dans ses entrailles malades, prête à jaillir en gerbe de lumière et de feu au moindre choc de la grâce divine. Il parle à des hommes régénérés par le Christ, en pleine possession de tous les biens de l'Évangile, *la loi parfaite de la liberté;* et il lui semble impossible qu'éclairés de cette lumière, pleins de ces espérances, vivants de cette vie, ils puissent connaître les défaillances, les hontes, les désespoirs de la servitude ou du fatalisme. Il les rappelle énergiquement au respect d'eux-mêmes, au sentiment de leur noblesse native, à la grandeur de leur destinée, aux devoirs, à la responsabilité de la liberté; et il ne cesse de leur redire, avec les commentaires les plus saisissants, ces belles paroles de l'Apôtre: *Rachetés à grand prix, glorifiez et portez Dieu dans vos corps*[2]! Du reste, ne voyant l'homme qu'en Jésus-Christ, idéal divin de toute dignité, de toute perfection humaine, que chaque chrétien doit porter dans sa pensée et reproduire dans sa vie, il se plaît à célébrer souvent, avec la foi la plus vive et la plus chaleureuse éloquence, le dogme sacré, ineffable, source de noblesse et de vertu, foyer rayonnant et inépuisable de charité, où l'homme-Dieu se présente, non plus seulement comme le guide et l'oracle, mais comme le pain vivant et céleste de l'homme, appelé à l'union la plus intime avec Dieu, jusqu'à n'avoir qu'une même âme, un même sang avec Jésus-Christ, jusqu'à pouvoir dire avec S. Paul : *Je vis, moi, non plus moi, Jésus-Christ vit en moi*[3]. Ainsi, le panégyriste de la dignité humaine, le docteur de la charité est, par cela même, le prédicateur et le docteur de l'Eucharistie.

Mais une grande préoccupation du pontife, c'est la liberté

[1] *Epist. S. Jac.*, 1.
[2] I. *ad Corinth.*, c. 6.
[3] *Ad Gal.*, c. 2.

de l'Église. Il la voit menacée, autour de lui du moins, par la protection hypocrite et la politique envahissante des Césars de Byzance. Sentinelle avancée, du haut de son poste, il surveille, il signale les manœuvres de l'ennemi, et, de toute l'ardeur d'un dévouement aussi éclairé qu'intrépide, il s'efforce de fermer la route aux usurpations, quelque nom qu'elles prennent, quelques complices qu'elles aient. L'empire, à peine chrétien, jalouse le sacerdoce et aspire à l'asservir, et déjà commence entre les deux pouvoirs cette longue lutte qui agitera les plus beaux siècles du Christianisme. L'Orient laisse voir ses malheureuses tendances : mais Jean s'est élancé [1], l'un des premiers, sur ce champ de bataille, qu'illustreront après lui les Grégoire VII, les Innocent III, les Anselme, les Thomas de Cantorbéry, une foule de pontifes héroïques, champions illustres qui, en combattant pour l'indépendance du principe religieux, s'immolaient pour la liberté et le bonheur des peuples. Blessé dans la lutte, trahi par ses frères, il tombe; mais en tombant il pousse un cri, et ce cri, qui est une invocation à l'évêque de Rome, une solennelle proclamation de sa haute suprématie, signale à ses successeurs dans l'église grecque l'écueil fatal où les poussent un orgueil aveugle et une politique insensée, l'étoile polaire sur laquelle ils doivent gouverner leur route, s'ils ne veulent, par une fausse indépendance, arriver à la plus malheureuse servitude. Héros, martyr de la liberté de l'Église, il fraie la route à d'autres héros, à d'autres martyrs. « Malgré les distances qui nous séparent, écrivait-il du fond de son exil au pape Innocent, je ne suis pas éloigné de Votre Sainteté ; tous les jours je suis auprès d'elle [2]. » Et maintenant que son corps repose à deux pas de la confession de S. Pierre, sous l'œil du

[1] Sa pensée se révèle dès ses premiers ouvrages ; *voy.* liv. de S. Babyl., n° 9, t. 2, p. 551.

[2] *Ep.* 2 *Chrys. ad Inn.*, t. 3, p. 521.

successeur d'Innocent, du fond de sa tombe, sa voix semble crier encore à des oreilles, hélas! trop sourdes : Revenez à l'Église-mère, fondement de la vérité, source de l'unité. *C'est notre rempart, notre sécurité, le port sans vagues, le trésor d'innombrables biens, la cause d'une joie pure et sainte*[1] *!* » Là, est la liberté et la dignité des consciences; là, est le salut; *là, veille un pilote que la tempête ne peut surprendre; là, une charité qui embrasse le monde, lutte pour les églises affligées, pour le clergé opprimé, pour les peuples persécutés, pour l'univers entier*[2]. Et quiconque ne marche pas sous la bannière de cette grande Église, l'oracle et le guide des autres, l'appui et le suprême refuge de tous, marche à l'abyme!

Mais, si grand que soit le docteur, le saint est plus grand encore. Douceur et fermeté, zèle et prudence, courage et modération, grandeur d'âme et sincère humilité, l'austérité de l'ascétisme et l'aménité la plus aimable, l'habitude des hautes méditations et le sens droit d'un esprit pratique, l'amour de la règle, la haine ardente de l'orgueil, de l'avarice, de l'hypocrisie, la sévérité pour lui-même avec une indulgence inépuisable, une immense charité toujours éloquente et toujours active, l'amour tendre et passionné de Jésus-Christ, toutes les qualités, toutes les vertus qui font les grands pontifes, il les résumait en lui d'une manière admirable, et l'on peut sans hésitation le présenter comme un des types les plus accomplis du sacerdoce chrétien.

Dans les relations ordinaires de la vie, Chrysostôme était réservé, presque taciturne. Avare du temps, il en donnait peu aux conversations : solitaire au milieu du monde, il s'était fait de sa pensée un sanctuaire, et il se plaisait dans cette enceinte lumineuse que Dieu avait parée de tant de richesses, dont aucun bruit terrestre, aucune image

[1] *Ibid.*, p. 522.
[2] *Ibid.*

grossière ne venait profaner le silence et la paix : pieux Sinaï de la contemplation et de l'amour, d'où il descendait par devoir et, comme Moïse, le front rayonnant de l'ombre de Dieu. D'une sobriété extrême et qui tenait à la fois de la pénitence et de la délicatesse de sa santé, il n'acceptait aucune invitation, n'en faisait aucune, mangeait toujours seul et oubliait souvent de manger. D'autres étaient obligés de se souvenir pour lui qu'il avait un corps.

L'auteur d'une histoire [1] ecclésiastique, qui avait pu connaître Chrysostôme, mais qui tenait aux Novatiens, et, par conséquent, suspect quand il s'agit d'un évêque catholique, attribue à notre Saint un caractère fier et emporté, dont les écarts furent, selon lui, la source de toutes ses peines. Rien n'est moins vrai. La modération et la charité dominent toute la vie de Jean. S'il naquit avec un caractère hautain et violent, il le dompta si bien par une victoire complète [2] sur lui-même, que la douceur, la sérénité semblait plutôt le facile épanouissement et la physionomie native de son être, qu'une vertu acquise par de laborieux efforts. La paix céleste qui remplissait son cœur se reflétait sur son visage.

Néanmoins il avait, dans ses rapports avec les hommes, l'habitude [3] d'une franchise qu'on trouvait rude tout d'abord, mais qu'on ne tardait pas à apprécier et à aimer. Car cette sainte rudesse n'était que la surabondance de droiture, de sincérité, de délicatesse, d'une vertu qui n'admettait ni la dissimulation ni la défiance, et croyait se retrouver elle-même dans les autres. Chez cet homme éminent la naïveté s'alliait à la grandeur. Cette haute intelligence, habituée aux profondeurs de la science de Dieu, dont le regard jouissait de la vue des anges [4], ne voyait pas sur la terre, à ses pieds, les

[1] Socr., l. 6, c. 3.
[2] *De Sacerd.*, l. 6, c. 12, et l. 3, c. 10.
[3] *De Sacerd.*, l. 1, c. 7.
[4] S. Nil, *ep.* 294, l. 2.

grossières embûches que lui tendait la jalousie; et les manœuvres de ses ennemis le surprirent toujours[1]. Il était incrédule au mal.

Plein d'amabilité dans son langage, et, comme S. Athanase[2], plus aimable encore par ses mœurs, on eût dit cependant qu'à bien des égards, il avait besoin de sa tribune pour être lui-même. Instrument d'enthousiasme, qui ne vibrait qu'au souffle des grandes assemblées, sa place était entre l'autel et la multitude. La chaire était son Thabor. Dès qu'il y paraissait, on ne voyait plus que le prophète, l'apôtre, Jean-Baptiste ou S. Paul aux bords de l'Oronte ou du Bosphore, l'homme de Dieu avec la magnificence, l'autorité, le prestige irrésistible et saint de la parole de Dieu.

Il n'écrivait pas ses discours. D'ordinaire, il parlait après une méditation plus ou moins profonde de son sujet. Quelquefois la parole jaillissait tout-à-coup de son cœur, et fleurissait spontanément et merveilleusement sur ses lèvres. Personne ne l'égala dans l'improvisation[3]. Plongé dans l'étude des livres saints, nourri du Verbe divin qui se révèle au cœur pieux dans chaque mot de l'Évangile et qui est le flambeau du monde et sa vie, il était, lui aussi, esprit et lumière, grâce et amour, et il lui suffisait de se trouver en présence des masses pressées et attentives au pied de sa chaire, pour que son âme éclatât en magnifiques accents ou s'épandît en effusions brûlantes. L'auditoire saisi, transporté, répondait par des applaudissements, par des acclamations, plus souvent par des larmes, des sanglots, des cris d'épouvante, des protestations de repentir, se frappait le front, demandait grâce.

Si l'on peut accepter comme ressemblant le portrait

[1] *De Sacerd.*, l. 6, c. 3.
[2] S. Grég. de Naz., *Orat. paneg. S. Athan.*, n° 9.
[3] Suiv. *in verb. Joan.* — Phot., 17.

qu'a tracé de Jean un évêque grec du XIe siècle[1], il avait la taille de S. Paul et de S. Athanase, c'est-à-dire qu'il était petit[2]; mais le noble port de sa tête semblait le grandir. Il avait l'œil grand, le regard profond, le nez bien fait, le sourire triste mais plein de charme. Son front large et chauve, sa barbe blanche ajoutaient à la majesté calme de ce visage, où respiraient la loyauté et la fermeté de son âme[3]. L'austérité de son maintien rehaussait, au lieu d'exclure, l'attrait des manières et du langage. Les longues veilles, les jeûnes obstinés, le travail de l'intelligence et de la parole avaient creusé ses joues, raréfié sa chair. On eût dit une apparition céleste plutôt qu'un homme. On ne l'approchait pas sans un sentiment de respect, presque de crainte; et il est vrai que son premier abord avait quelque chose de froid Ses ennemis l'accusaient de fierté[4]; mais en le voyant de plus près, on ne trouvait en lui que le plus bienveillant et le plus indulgent des hommes : on l'aimait. C'était une de ces natures douées d'attraction, qui font graviter vers elles, sans le vouloir, les regards, les pensées, les cœurs. Aussi inspira-t-il des amitiés profondes, qui survécurent à toutes les vicissitudes de sa fortune[5], des dévouements qui s'élevèrent jusqu'au martyre. Lui-même, il cultivait avec une sainte tendresse l'affection de ses amis. Ce culte faisait partie de sa piété; car tous ses sentiments rayonnaient d'un même foyer et s'y concentraient : la charité! Quelque grande que fût son intelligence, c'était moins un génie qu'une âme. Il aimait, il bénis-

[1] *Joan.*, *episc. Euchait. ap.* Stilting, t. 4, sept. p. 692.

[2] Jean semble faire allusion à la petitesse de sa taille, quand il dit de S. Paul : « Sa stature était petite, et en cela il n'avait aucun avantage sur nous. » (Lib. *ad Stelech.*, *de comp.*, n° 2, t. 1 op., p. 143.)

[3] Pall., dial., c. 5.

[4] Socr., l. 6, c. 18.

[5] *De Sacerd.*, l. 1. — Pall., *passim.* — *Epist. Chrys. passim.* — Tillem., t. 11, art. 2, p. 5.

sait, il s'immolait : c'était l'Évangile vivant sous les traits d'un homme. Ainsi que le saint Apôtre, son homonyme, dit un ancien qui avait eu le bonheur de le voir de près [1], il tenait sa tête appuyée sur le sein de Jésus, et, dans ce sublime contact, quelque chose de l'âme de Jésus était passé dans son âme.

Tel fut, autant du moins qu'on peut le faire connaître par une esquisse rapide et si imparfaite, l'homme éminent, le grand docteur, le grand pontife dont nous essayons de raconter les travaux et la vie. Puisse-t-il, du haut du ciel, sourire à nos pauvres efforts, et obtenir pour ces pages consacrées à sa mémoire un peu de cette grâce persuasive et sainte qui coulait de ses lèvres et qui semble encore attachée à son nom !

[1] Cassien, *de Incarn. Verbi*, l. 7, c. 31.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Naissance de Jean. — Sa mère. — Ses premières années. — Débuts au barreau. — Succès littéraires. — Le sophiste Libanius. — L'empereur Julien. — Martyrs à Antioche. — Valentinien. — Jean s'éloigne du monde. — Son ami Basile. — Bossuet. — S. Eusthate. — Intrigues des Ariens. — S. Mélèce. — Son discours devant l'empereur Constance. — Schisme d'Antioche. — Paulin et les Eusthatiens. — Lucifer de Calaris. — S. Jérôme. — S. Basile. — Recours à l'Église romaine. — Question des hypostases. — Popularité de Mélèce. — Études sacrées de Jean. — Son baptême. — Diodore et Flavien.

Jean naquit à Antioche de parents nobles et chrétiens [1]. On ne sait pas au juste la date de sa naissance. Avec le P. Stilting, nous croyons devoir la placer de préférence en 344 [2].

Un grand pontife, un grand saint, le pape Jules, gouvernait alors l'Église de Dieu au milieu des plus violents orages qui l'aient jamais assaillie. L'Arianisme, en effet, assis sur le trône de Byzance, ne connaissait plus de mesure. La calomnie, le faux, le sacrilège, le meurtre, aucun crime, aucune infamie ne l'arrêtait. Il excommuniait le pape lui-même. Athanase, Paul, Luce, Eusthate, les

[1] Georges d'Alexandrie écrit que le père et la mère de notre Saint étaient idolâtres, et furent convertis au Christianisme par leur fils, à l'époque de son baptême. C'est un conte de sa façon. Chrysostôme était au berceau quand son père mourut. Lui-même nous apprend *(ad vid. junior.*, et *lib* 1 *de Sacerd.)* que sa mère était chrétienne. Une sœur de son père, Sabinienne, fut diaconesse de l'église d'Antioche ; et, quant à son père, Stilting établit suffisamment qu'il était chrétien, lui aussi. Socrate et Sozomène nous disent expressément (Soc., l. 6, c. 3.; Soz., l. 8, c. 2) que Jean était d'une naissance noble.

[2] Voir la note *A* à la fin du volume.

plus nobles défenseurs de l'orthodoxie étaient exilés, déportés, emprisonnés; les plus grandes églises, veuves de leurs pasteurs, livrées à de misérables intrus. Les George, les Étienne, les Macédonius, c'est-à-dire la cruauté, la simonie, l'impiété, occupaient les chaires ensanglantées d'Antioche, d'Alexandrie, de Constantinople. Les vrais chrétiens en étaient à regretter, avec S. Hilaire[1], sous un fils de Constantin, les jours de Néron et de Décius. Les folies et les crimes des circoncellions épouvantaient l'Afrique. L'Orient tout entier n'était que confusion et désolation; et comme si la nature eût voulu ajouter son courroux au deuil de la religion, des tremblements de terre incessants ravageaient les plus belles contrées de l'empire. Néo-Césarée s'écroulait dans le Pont; l'île de Rhodes était bouleversée; Salamine, Béryte, Dyrrachium, une foule de villes en Italie, en Grèce, ailleurs, n'offraient plus qu'un amas de ruines; mais Rome elle-même ébranlée par des coups souterrains, trois jours et trois nuits, croyait toucher à sa dernière heure.

Au plus fort de la tempête, la Providence répandait à pleines mains les germes puissants des plus hautes consolations, des plus grandes gloires de l'Église. S. Ambroise venait au monde en 340, S. Jérôme en 342, S. Chrysostôme en 344, Théodose en 346, le poëte Prudence, le chantre des martyrs, en 348, S. Porphyre de Gaza et S. Paulin de Nole en 353, S. Augustin en 354, Ste. Mélanie et Ste. Paule en 341 et 347; plus loin, la Mésopotamie voyait S. Éphrem succéder à S. Jacques de Nisibe, et mettre au service de la vérité des trésors d'éloquence, de savoir et de poësie; et déjà l'on pouvait distinguer entre les étudiants de la frivole Athènes, à côté de l'astucieux Julien, deux jeunes hommes, Basile et Grégoire, parfaitement

[1] Hilar. *adv. Const.*

inconnus alors, mais se préparant dans l'obscurité, par la science et la vertu, à porter la succession d'Athanase, et aux grandes luttes qui devaient illustrer leur vie. Au désert fleurissaient Antoine, Pambon, Théodore, Pacôme. De Nitrie, de la Thébaïde, un parfum de grâce et de sainteté s'exhalait sur le monde. En Occident, Optat de Milève combattait avec autant de vigueur que de talent pour l'unité de l'Église; Hilaire de Poitiers commençait à faire entendre sa grande voix; Martin de Tours, attaché par lui aux autels, ouvrait cette série de prodiges qui font de sa vie l'un des plus beaux monuments de ce siècle et peut-être de tous les siècles.

Secundus, le père de Jean, était maître des soldats de Syrie [1], c'est-à-dire qu'il avait un commandement général dans les armées de l'empire en Orient. Il mourut jeune, et laissa sa veuve âgée de 20 ans à peine [2], avec la charge de deux enfants, une petite fille [3] d'environ deux ans, et Jean qui venait de naître.

Anthusa, c'était le nom de cette noble femme, refusa de se remarier, et se dévoua sans réserve à l'éducation de son fils [4], sa fille étant morte en bas âge. D'un grand cœur et d'une haute vertu, mélange de Ste. Paule et de Cornélie, la piété douce de la chrétienne attendrissait chez elle, sans l'affaiblir, la virilité d'une âme romaine. « Jamais femme », dit un pieux auteur [5], « ne fut plus digne de porter le nom

[1] Pall., dial., c. 5.

[2] Chrys., *ad vid. jun.*, t. 1, p. 340.

[3] Pall., *loc. cit.*

[4] On ne dit pas le nom de cette unique sœur de Jean, ni ce qu'elle devint. Il n'en est plus question dans l'histoire du Saint. Le silence d'Anthusa sur ce point dans son discours à son fils (*de Sacerd.*, *lib.* 1.) autorise à penser que sa fille était morte en bas âge. Hermant a cru, à tort, qu'elle vivait encore, ainsi que sa mère, lors de l'exil de Chrysostôme. Ce qui l'a induit à erreur, ce sont deux lettres du prêtre Constantius à sa mère et à sa sœur, faussement attribuées à l'évêque de Constantinople.

[5] Godes., 27 janv.

de mère. » Les païens eux-mêmes la vénéraient. Jean raconte que Libanius, apprenant de lui que sa mère, âgée de 40 ans et veuve depuis 20, n'avait jamais voulu prendre un autre époux, s'écria, saisi d'admiration, en se tournant vers son auditoire idolâtre : « O dieux! quelles femmes il y » a chez les chrétiens [1] ! »

La jeune mère aimait dans son fils la vivante image de son mari [2], et surtout les qualités éminentes qui distinguaient déjà cet enfant. Elle l'éleva elle-même, ne voulant pas que d'autres mains que les siennes touchassent à une âme en qui le Ciel semblait mettre déjà tant de complaisances. Jean fut donc allaité de la foi de sa mère et de son courage; il respira près d'elle, dès le berceau, cette majesté de mœurs, cette piété forte dont le cachet resta sur sa vie. Le soleil d'Orient, le cœur d'Anthusa et les livres saints, où il apprit à lire, versèrent des flots de lumière, de poësie et d'amour sur cette belle âme, ouverte de bonne heure aux grandes impressions de la nature et de la foi. Bien que son baptême, suivant l'usage du temps, fût renvoyé à une autre époque de sa vie, il n'en fut pas moins instruit avec soin de la loi chrétienne, dont les graves enseignements, saisissant fortement sa pensée, la poussaient déjà en brûlantes aspirations vers le Ciel et vers Dieu [3].

D'une intelligence prompte, d'une âme ardente et tendre, d'une sensibilité très-vive, bon, doux, généreux, montrant

[1] Chrys., *ad vid. jun.*, *ibid.*

[2] *De Sacerd.*, l. 1.

[3] Chrys., *de Sacerd.*, l. 1. — Pall., dial., c. 5. — Geor. Al., p. 2, col. 2, — S. Joan. Dam., *Orat. panegyr.*, n. 2. — Tillem., t. 11, pp. 5 et 6. — Herm., c. 3. — A part deux ou trois mots de Pallade et quelques détails fournis par Jean lui-même, nous avons peu de renseignements sur cette première époque de sa vie. Ce qu'en raconte Georges ne mérite guère crédit. Le voyage et les études de Chrysostôme à Athènes sont une de ces fables dont justice a été faite depuis long-temps. Cependant, quand les faits donnés par ce narrateur sont vraisemblables, nous n'avons pas le droit de les rejeter, parce qu'ils viennent de lui.

déjà pour les pauvres cette compassion délicate qui sera l'une des sources de son éloquence, prenant feu pour ce qui lui semblait juste et vrai, mais sans fiel, sans colère, incapable de dissimulation et de lâcheté, d'un caractère ouvert comme son visage, avec un fond de constance rare chez un enfant, il avait quelque chose de décidé, presque martial dans les traits, qui rappelaient son père [1]. En s'accusant, comme il le fait quelque part, de lenteur et de nonchalance [2], il n'accuse que la facilité merveilleuse de son esprit; et certes, cette riche nonchalance, si je peux dire ainsi, se retrouvant plus tard dans ses discours et ses écrits, donnera souvent à sa parole un charme qui en fait oublier les défauts [3].

Georges prétend que, tout petit encore, on le voyait parfois s'arracher tout-à-coup aux jeux de son âge et s'isoler des compagnons de ses ébats, comme pour écouter dans un silence religieux une voix mystérieuse qui lui parlait au fond du cœur. Ce qui est certain, c'est qu'il dut à la piété précoce puisée dans le cœur de sa mère, de conserver intacte cette fleur de jeunesse et de pureté, effeuillée d'ordinaire à tous les vents, sur tous les chemins. Comme ces tiges métalliques qu'il suffit de dresser vers le ciel pour émousser la foudre, cette direction vers le monde supérieur, donnée de bonne heure à la pensée du jeune homme, préserva sa vie des orages qui en brisent tant d'autres. L'exquise sensibilité de sa nature, sa vive et brillante imagination, au lieu de l'égarer, n'aboutirent qu'à une compréhension plus prompte et plus profonde de la divine philosophie de la croix. Il n'était

[1] Pall., *ibid.* — Chrys., *de Sacerd.*, l. 1, c. 1, 5 et 7; — l. 3, c. 14. — Socr., l. 6, c. 3. — Soz., l. 8, c. 3.

[2] *De Sacerd.*, l. 3, c. 12, et l. 6, c 7.

[3] Il en est probablement de ce défaut comme de plusieurs autres qu'il s'attribue (*de Sacerd.*, l. 6, p. 426-430), et dont sa vie n'offre pas la moindre trace : ou c'étaient de pieuses terreurs de son humilité, ou une vertu supérieure l'avait transfiguré.

pas encore catéchumène, que déjà, chrétien fervent, il aspirait aux immolations du désert [1], au martyre [2].

Il avait 17 ans lorsque Julien, arrivé à l'empire et se hâtant de jeter le masque, se mit à persécuter sans relâche le Christianisme qu'il avait professé. Antioche fut le principal théâtre de cette persécution, à la fois hypocrite et violente, qui fit des apostats, mais qui donna de nouveaux et glorieux martyrs à la cause de Jésus-Christ. Le César philosophe, qui mettait son ambition à faire mentir l'Évangile et à restaurer le polythéisme, ne put rester long-temps dans le rôle de modération qu'il s'était d'abord imposé. Sa haine, long-temps étouffée dans son cœur, débordait, malgré lui, dans tous ses discours et dans tous ses actes. Sachant bien, toutefois, par l'histoire des derniers siècles, que le sang des martyrs porte bonheur à la foi, et qu'il n'avait qu'à tirer le glaive contre les chrétiens pour les voir courir joyeusement au supplice, comme des abeilles, disait-il lui-même [3], à leur ruche, il se gardait de leur procurer le retentissement des morts glorieuses, dont la contagion lui semblait si redoutable [4]. Il essaya donc de la ruse et du sarcasme. Installé dans la capitale de la Syrie, il échangeait avec ses habitants des épigrammes et des satires, écrivait des livres contre les miracles et la divinité de Jésus-Christ ; mais en même temps il abolissait les lois favorables au Christianisme portées par ses prédécesseurs, écartait les chrétiens de toutes les positions élevées et influentes, leur interdisait l'enseignement des lettres, les accablait de vexations et d'impôts, forçait les officiers supérieurs de l'armée à renoncer à leurs grades ou à trahir leur foi, donnait pour gouverneurs aux provinces les hommes les plus connus par la haine de

[1] *De Sacerd.*, l. 1.
[2] *Orat. in SS. Juvent. et Max.*, t. 2, p. 579.
[3] Chrys., *in SS. Juvent. et Max.*, t. 2, p. 579.
[4] *Ibid.*, *de S. Babyl.*, *cont. Jul.*, *etc.*, n. 22, p. 574.

l'Évangile, fermait les églises, chassait les prêtres, confisquait les vases sacrés, excitait sous main les habitants des campagnes, encore idolâtres, à se ruer sur les tombeaux et les oratoires des martyrs pour brûler les reliques et détruire les autels; et lorsque, après une expédition de ce genre où le sang avait coulé, un préfet, prenant les lois au sérieux, essayait de sévir contre les meurtriers, il sévissait contre lui, et s'écriait : « Quel mal y a-t-il donc que dix Galiléens succombent sous la main d'un Gentil [1] ? » Cela même ne suffisant plus à ses fureurs, il en vint contre les chrétiens aux derniers supplices; seulement il les faisait tuer sans éclat, au milieu de la nuit, sous l'imputation de griefs imaginaires, autres que leurs croyances, s'appliquant à déshonorer les victimes, s'il l'avait pu, avant de les frapper [2].

Une noble veuve, Publia, que quelques auteurs [3] ont pris à tort pour la mère de Chrysostôme, fut frappée au visage jusqu'au sang, parce que, l'autocrate passant devant sa porte, les vierges qu'elle gouvernait avaient entonné ce psaume de David : *Que Dieu se lève, et que ses ennemis soient confondus* [4] !

Théodoret, prêtre vénérable, conduit les mains liées derrière le dos devant le comte Julien, oncle de l'empereur et renégat comme lui : « Tu es le débiteur du fisc, lui dit le magistrat; honore les dieux et tu seras libéré. — Je ne dois rien à personne, répondit Théodoret, si ce n'est à Dieu, auquel je tâche d'offrir une conscience pure pour obtenir l'effet de ses promesses. — Obéis à l'empereur, poursuivit le comte apostat; car il est écrit que le cœur du roi est dans la main de Dieu. — Oui, répliqua l'intrépide vieillard, le

[1] Greg. Naz., *orat.* 4, t. 1, p. 127.

[2] Greg. Naz., *orat.* 4, t. 1, *passim.* — Socr., lib. 4, c. 14. — Sozom, l. 5, c. 4 et sq. — Théodor., l. 3, c. 7 et sq. — Ruin., *Act. martyr.*, p. 644.

[3] Herm., p. 4.

[4] Théod., l. 3, c. 17.

cœur du roi qui connaît Dieu est dans la main de Dieu, mais non le cœur du tyran qui adore les idoles. Si l'empereur ordonne, et s'il est ce que tu dis, je le tiens non-seulement pour un tyran, mais pour le plus misérable des hommes. » Et le saint prêtre fut battu de verges, étendu sur le chevalet, cruellement torturé, et enfin mis à mort [1].

Deux officiers de la garde impériale, Juventin et Maximin, se plaignaient à table, au milieu de leurs camarades, des injustices et des violences dont les chrétiens étaient l'objet. Dénoncés à Julien et par lui interrogés, ils renouvellent en sa présence leurs plaintes respectueuses. On les jette en prison; leurs biens sont confisqués; caresses, menaces, on emploie tout pour leur arracher une abjuration. Rien n'ébranla leur constance. Le prince, qui se vantait de sa douceur, les fit appliquer à la question, puis décapiter au milieu de la nuit [2].

Ces cruautés, ces assassinats par la main du bourreau indignèrent Antioche, où Julien d'ailleurs était détesté. Jean, qui avait vu tomber ces nobles têtes et recueilli les derniers soupirs de ces héros, sentit profondément les sanglants outrages infligés à la religion de sa mère et de son cœur. Sa foi s'exaltant dans son âme en proportion des périls qu'elle faisait courir, il éprouva, lui aussi, le désir de donner sa vie pour la cause de Jésus-Christ. Plus tard, sur la tombe commune de Juventin et de Maximin, il prononça en leur honneur un admirable discours, pieux dithyrambe où respire l'enthousiasme du martyre [3]. On se demande, à l'entendre, s'il ne fut pas l'un de ces hommes courageux qui bravèrent tout pour enlever les restes sacrés des victimes et les ensevelir honorablement. « Le sang des

[1] *Act. martyr.*, p. 658.
[2] Théod., l. 3, c. 15. — Chrys., t. 2, p. 580 et sq. — *Voir* aussi le martyre des Ss. Bonose et Maximilien à Antioche (*Act. martyr.*, p. 664).
[3] Chrys., t 2, p. 578.

saints, dit-il, parle et crie, et si sa voix ne résonne pas à l'oreille, elle retentit dans la conscience des meurtriers. Mais, poursuit-il, après ce massacre heureux, il y eut des fidèles qui, au péril de leurs jours, retirèrent les glorieux athlètes de la fosse où ils gisaient pour leur donner une sépulture décente, presque martyrs eux-mêmes, car la mort qu'ils n'ont pas subie, ils l'ont souhaitée. Ceux qui étaient là, à qui il fut donné de voir ces corps privés naguère de vie, attestent qu'étendus devant le sépulcre, leurs visages resplendissaient de la même beauté que celui d'Étienne dans le conseil des Juifs, et tous furent saisis d'une sainte frayeur, tant cette vue les impressionnait [1] ! »

Le règne de Julien passa sur l'Église comme une trombe. Jovien lui succéda. Soldat intrépide, chrétien éprouvé, il fit rétablir sur le labarum le monogramme du Christ, rappela de l'exil les évêques bannis par Constance, déchargea les églises des taxes qui les accablaient, et mourut quelques mois après son élévation au pouvoir, sans avoir pu réaliser toutes ses bonnes intentions à l'égard du Christianisme, remonté sur le trône avec lui pour ne plus en descendre. Appelé à prendre les rênes de l'empire dans les circonstances les plus critiques, Valentinien revêtit la pourpre à Nicée le 26 février 364, et pour le malheur du monde s'associa son frère Valens, auquel il donna l'Orient et Constantinople. Administrateur habile, capitaine heureux, caractère droit et ferme, ennemi déclaré des mauvais fonctionnaires, grand et terrible justicier, il gâtait, par les emportements d'une âme indomptable et dure, les plus hautes qualités. Victime, sous Julien, de son attachement à la foi chrétienne [2], il s'efforça de réparer au plus tôt les maux de la dernière persécution, rendit aux chrétiens les chaires et les biens qu'on leur avait ravis, prescrivit la sanctification du dimanche, et

[1] Chrys., t. 2, p. 583.
[2] Théod., l. 5, c. 21.

renouvela la loi de Constance, qui défendait sous peine de mort les pratiques magiques et les sacrifices nocturnes. Et néanmoins, malgré ces mesures et d'autres, le paganisme abattu conservait de nombreux adeptes. Les campagnes s'obstinaient à lui être fidèles. En Orient, le feu sacré brûlait toujours dans les temples, et les fêtes d'Apollon, les mystères de Cérès étaient célébrés pompeusement sur les places publiques[1]. Sous le règne même des fils de Théodose, le fanatisme de l'idolâtrie fit encore des martyrs.

Au moment où Valentinien arrivait au pouvoir, Chrysostôme atteignait sa vingtième année. L'aube de son talent commençait à poindre. Saintement fière de sa mission, Anthusa voyait avec bonheur les brillantes dispositions de son fils se caractériser tous les jours davantage, et se croyait déjà trop récompensée de ses maternelles sollicitudes. Mais le jour était venu où, par une application plus spéciale à la philosophie et à l'éloquence, il devait se préparer au barreau, qui menait, alors plus que jamais, à toutes les positions élevées. Pour cela, il n'eut pas à chercher au loin, comme S. Basile et S. Grégoire, des maîtres qu'il avait sous la main. Antioche était une ville de lettres et de sciences autant que de plaisir, une espèce d'Athènes asiatique. Les rhéteurs et les philosophes y abondaient. Mais dans ce moment, Libanius les éclipsait tous par sa réputation de sagesse et de beau parler.

Né presque en même temps qu'Ausonne et Thémistius, il appartenait à cette classe d'hommes qui, sous le nom encore honoré de sophistes, avaient une importance supérieure à leur mérite. Ausonne, de professeur de belles-lettres à Bordeaux, était devenu comte, préfet de la Gaule, et enfin consul. Thémistius fut préfet et sénateur de la ville impériale, et jouit à la cour, sous les princes les plus

[1] Théod., l. 3, c. 16.

divers, d'un crédit sans égal : Constance lui avait érigé une statue à Constantinople. Victorin, converti plus tard au Christianisme, obtint à Rome le même honneur. Julien professait pour Maxime un profond respect, et appelait aux premières dignités de l'empire Libanius qui n'en voulait pas. Eugène, grammairien à Vienne, ne fut-il pas porté, pour son malheur, de sa modeste chaire au trône des Césars ?

Après avoir professé avec éclat à Nicomédie et à Constantinople, où il avait eu S. Basile pour disciple, Libanius était rentré à Antioche, sa ville natale, et y faisait, par son bel esprit, les délices de ses compatriotes. Esprit étroit et rétrograde, écrivain prétentieux et obscur, païen avant tout, et, au dire de Chrysostôme, le plus superstitieux des païens[1], c'était un de ces hommes qui, le dos tourné à l'avenir, prosternés devant les ruines, mesurent à leurs chétives pensées les desseins de la Providence, et veulent que le monde soit immobile , parce qu'ils ne peuvent marcher. Julien élevé au pouvoir, il crut tous ses vœux accomplis, et le polythéisme réintégré à jamais dans son ancienne puissance. Le prince apostat le prit pour collaborateur dans ses écrits contre les chrétiens. Quand la mort de celui-ci eut détruit ses illusions, il voulut d'abord se percer de son épée ; mais il se résolut à vivre pour célébrer la mémoire de son empereur, et demander grâce pour ses dieux. Du reste, s'il loua Julien, il avait loué Constance, et son encens brûla plus tard pour Théodose. On cite de lui des traits qui l'honorent. Julien, dans un accès de courroux, ayant voulu sévir contre le sénat d'Antioche, Libanius intervint en faveur de ses compatriotes avec une grande liberté de parole. Sur quoi, l'un des courtisans lui faisant observer qu'il était bien près de l'Oronte pour parler ainsi : *Vos*

[1] Chrys., *ad vid. jun.*, t. 1, p. 340.

menaces, répondit-il, *ne sont propres qu'à déshonorer le prince dont vous voulez relever la puissance.*

Comme S. Grégoire fut lié d'amitié avec Thémistius, tout païen qu'il était, S. Basile conserva toujours d'excellentes relations avec son ancien maître, et celui-ci ne cessa de professer respect et admiration pour son illustre disciple. Libanius adresse ses œuvres à Basile, et Basile adresse des élèves à Libanius [1] ; et quand le sophiste païen apprend que celui dont il goûtait si fort le talent vient de renoncer au monde, il n'hésite pas à lui écrire : « Tu n'étais encore qu'un jeune homme, que déjà je te vénérais, à cause de la gravité de tes mœurs digne de la sagesse des vieillards, et cela dans une ville où tant de pièges sont tendus à la vertu ! Et maintenant que te sachant rentré dans ton pays, je me disais : Va-t-il se livrer au barreau ? préfère-t-il l'enseignement ? voilà qu'on m'annonce que tu as pris une route meilleure, et que tu cherches plutôt à devenir l'ami de Dieu qu'à gagner de l'argent. Je félicite les Cappadociens et toi ; toi, d'avoir pris un parti si beau ; eux, d'avoir pour compatriote un si grand homme [2]. »

Jean suivit donc les leçons d'éloquence de Libanius, en même temps que les leçons de philosophie d'Andragathius [3], personnage célèbre en ce temps-là, qui n'a laissé d'autre trace que son nom conservé dans l'histoire de Chrysostôme. L'ancien ami de Julien se prit bientôt d'une vive admiration pour le fils d'Anthusa. « Il vit avec inquiétude, dit M. Villemain, mais sans jalousie, s'élever près de lui ce dangereux adversaire de son culte. Peut-être, ajoute l'éminent écrivain, espérait-il encore le séduire au paganisme par la vertu de ces fables d'Homère, qu'il interprétait éloquemment à

[1] Bas., *epist.* 142, *epist*, 160.
[2] *Id.*, *epist.* 143. — Till., t. 9, p. 23 et 659.
[3] Pall., dial., c. 5. — Socrat., l. 3, c. 6. — Sozom., l. 8, c. 2.

ses disciples [1]. » En tout cas, son espoir fut bientôt déçu, et il est probable qu'au moment où il s'en berçait le plus, Jean se promettait déjà de consacrer à la gloire de Jésus-Christ cette science et cette éloquence [2], qu'il travaillait à acquérir sous un ennemi de Jésus-Christ. L'estime du maître pour l'élève ne souffrit pas de cette déception. L'obstiné polythéiste déplora ce qu'il croyait être un vol fait aux muses et aux dieux ; mais il ne cessa d'admirer et de louer un talent qu'avec douleur il voyait passer sous un drapeau détesté. Plus tard, sur son lit de mort, pressé de désigner lui-même son successeur : « Je n'en voudrais pas d'autre que Jean, s'écria-t-il, si les chrétiens ne nous l'avaient ravi par un sacrilège [3]. »

Toutefois, le jeune orateur ne s'éloignait de l'école du vieux sophiste que pour entrer au barreau, où le poussaient l'usage du temps et la plus légitime ambition. S. Ambroise, S. Paulin, S. Sulpice Sévère payèrent aussi leur tribut au barreau, et généralement c'était le théâtre où venaient se produire et s'éprouver tous les talents, l'indispensable préparation à toutes les fonctions publiques. Jean y fit ses débuts avec éclat [4], sans que l'étude des lois le détournât du culte des lettres. Il publia, vers cette époque, ce qu'on appelait alors une déclamation, c'est-à-dire un discours académique, en l'honneur de jeunes princes [5]. Libanius goûta ce travail, et se hâta de féliciter l'auteur dans une lettre que S. Isidore nous a conservée. « J'ai reçu, lui écrit-il, ton grand et beau discours, et je l'ai lu à des connaisseurs. Tous trépignaient, se récriaient, faisaient éclater en toutes manières leur vive admiration. Je suis ravi qu'aux travaux du forum tu joignes ceux des

[1] Vill, *Éloq. chrét. au* IVe *siècle*, édit. de 1855, p. 150.
[2] Chrys., *de Sacerd.*, l. 2, c. 1. — Socr., l. 6, c. 3. — Sozom., l. 8, c. 2.
[3] Sozom., l. 8, c. 2.
[4] Voir la note *B* à la fin du volume.
[5] Voir la note *C* à la fin du volume.

lettres. Heureux l'orateur qui sait louer ainsi ! Heureux ceux qui ont trouvé pour les louer un tel orateur [1] ! »

Jean ne put se défendre d'un instant d'éblouissement. Il jouit de ses succès, se passionna pour le forum, fréquenta le théâtre, et des nombreux amis qu'il avait, le plus digne et le plus sérieux ne fut pas le plus goûté. Écoutons-le parler lui-même :

« J'avais beaucoup d'amis, vrais et sincères amis, connaissant et pratiquant parfaitement les lois de l'amitié. Dans le nombre, il en était un d'une affection si grande pour moi, que, sous ce rapport, il l'emportait sur tous les autres, autant que ceux-ci sur les indifférents. Il ne m'avait jamais quitté : mêmes études, mêmes professeurs, même ardeur pour les lettres, mêmes goûts nés des mêmes circonstances. Et, non-seulement quand nous fréquentions ensemble les écoles, mais après en être sortis, quand nous eûmes à réfléchir sur le genre de vie plus sérieux que nous devions adopter, nous gardâmes cette parfaite harmonie de sentiments. D'autres causes contribuaient à la maintenir et à l'affermir. Ainsi, nous n'avions pas à nous prévaloir l'un vis-à-vis de l'autre de la grandeur et de l'illustration de notre pays. Je n'étais pas très-riche, il n'était pas très-pauvre [2]. La conformité de nos projets répondait à l'état de notre fortune. Nous étions d'une naissance également honorable, et tout enfin concourait à l'unité de nos vues et de nos volontés. Mais quand le moment fut venu où l'heureux jeune homme dut embrasser la vie des solitaires et la vraie philosophie, notre balance perdit son équilibre. Le bassin de mon ami, plus léger, s'élevait plus haut ; moi, enchaîné par les passions du monde, surchargé des imaginations de la jeunesse, je ne pouvais que

[1] Is. Pel., *ep.* 42, l. 2.

[2] Nous suivons Giacomelli. Montfaucon et autres se sont trompés en faisant dire à Jean que son ami était très-pauvre : la preuve en est dans la phrase suivante (*voir* Giacomelli, not. 5 du 1er livre *du Sacerdoce*).

tendre vers la terre. Notre amitié subsistait toujours, mais nos relations n'étaient plus les mêmes. Et comment, moi qui ne quittais le barreau et les procès que pour me livrer avec ardeur aux plaisirs de la scène, aurais-je pu me trouver souvent avec un homme qui, toujours sur ses livres, ne venait jamais au forum ? [1] »

Mais l'âme sérieuse et profonde de Jean, toute pleine des austères enseignements et des exemples de sa mère, n'était pas de celles que peuvent contenter de stériles succès et de vulgaires plaisirs. Il vit le monde de près, le jugea et s'en dégoûta. Son regard ferme et sûr se détourna vite de ce faux mirage de bonheur et de gloire qui l'avait un instant séduit, et se dirigea vers le ciel. Bientôt toutes ses pensées, toutes ses espérances se concentrèrent dans une vive aspiration vers ce grand idéal de toute créature faite à l'image du Créateur : il cherchait Dieu, il en avait soif, il brûlait de sentir sa présence et de s'entretenir avec lui. De là, l'attrait d'un pieux isolement, et de cette vie cénobitique que le Christianisme semblait avoir créée tout exprès pour des organisations comme la sienne, et dont il entendait raconter autour de lui les saintes merveilles. La solitude avec Dieu sur les montagnes qui semblent rapprocher du ciel, admirable piédestal de l'âme humaine, d'où, sublime stylite, elle regarde la terre d'en-haut et de loin, et, libre, se lance dans l'infini, s'y plonge, l'embrasse, le respire, le possède, sans que rien gêne son essor ; la solitude dans la prière et l'extase lui paraissait le plus beau séjour de l'homme ici-bas, le vestibule du séjour de Dieu, et sa riche imagination lui en retraçait les hautes délices avec une volupté sainte, pleine d'ineffables ravissements.

Ces tendances mystiques trouvaient un aliment quotidien dans le sein de l'amitié. Car Basile, cet ancien compagnon

[1] *De Sacerd*, l. 1, t. 1, p. 362.

de ses études, dont il nous parlait tout-à-l'heure, dès qu'il avait su son retour aux fortes idées qui l'occupaient lui-même, s'était rapproché de Jean, et le poussait dans cette voie[1]. « A peine, nous dit Chrysostôme, eus-je relevé la tête au-dessus des vagues du monde, qu'il me saisit des deux mains. Et cependant nous ne pûmes retrouver notre ancienne égalité. Car, nous ayant précédés dans la carrière et s'y étant porté avec une grande ardeur, il s'élevait au-dessus de moi et planait dans les hautes régions. Mais il était bon et prisait mon amitié. C'est pourquoi il s'éloigna de tous ses amis pour être assidûment près de moi : ce qu'il désirait depuis long-temps, et que mon insouciance l'avait empêché d'accomplir..... Donc, en possession de l'objet de ses vœux, après un long enfantement, il ne me quittait plus d'un instant, et m'exhortait sans relâche à fuir la maison paternelle, pour aller vivre tous les deux d'une vie commune sous le même toit[2]. »

En attendant ce jour, qui ne devait pas arriver, Jean dit adieu à Libanius et aux lettres, au forum et au théâtre, et, prenant, comme son ami, des vêtements de couleur sombre, il se livra d'esprit et de cœur à la lecture des livres saints[3].

Le P. De la Rue dit, en parlant de Bossuet : « Il était déjà rempli des idées des poëtes et des orateurs, lorsque Dieu disposa, comme par hasard, une Bible sous ses yeux, et lui fit sentir si vivement l'élévation de cette divine parole au-dessus de tous les discours humains, que ce moment le frappa pour tout le reste de sa vie. Il demanda le saint livre, et ne cessa point de l'étudier[4]. »

[1] Il serait superflu de faire remarquer qu'il s'agit ici d'un autre que S. Basile le Grand.

[2] Chrys., *de Sacerd.*, l. 1.

[3] Pall., dial., c. 5. — Socr., l. 6, c. 3. — Sozom., l. 8, c. 3. — Chrys., *de Sacerd.*, l. 1, c. 4.

[4] La Rue; *voir* aussi Ledieu, t. 1, p. 12 et 13.

Jean fit plus, peut-être. Dès qu'il eut goûté de cet aliment supérieur, non-seulement il ne voulut plus d'aucun autre, mais il bannit de son souvenir orateurs et poètes. Pas plus que l'ivresse du monde dans sa vie, la littérature païenne ne laissa de trace dans son intelligence. Comme S. Grégoire de Nazianze, il eût pu se comparer au fleuve qui, selon le vulgaire, dit-il, roule ses flots d'eau douce à travers les flots salés de la mer, sans rien perdre de sa douceur[1]. Ce qu'on a dit de lui, qu'il faisait ses délices de la lecture d'Aristophane, jusqu'à le savoir par cœur, est dénué de tout fondement[2].

Ce nouveau genre de vie et le désir du baptême mirent le jeune converti en rapport plus direct avec Mélèce, l'évêque d'Antioche. La riche nature de Jean frappa tout d'abord le regard expérimenté du pontife. *Épris*, dit Pallade, *de la beauté de cette âme, entrevoyant déjà, d'un regard prophétique, les consolations et la gloire qu'en recevrait l'Église*[3], il admit le catéchumène dans sa société intime, et voulut être lui-même son guide et son maître dans l'étude des livres saints.

L'influence de Mélèce sur la destinée de Jean fut trop grande, trop décisive, pour que nous puissions le passer sous silence, dans cette histoire. Arrêtons-nous un instant sur son nom, et disons quel homme c'était.

Né à Mélitène, dans la petite Arménie, Mélèce fut d'abord évêque de Sébaste. Mais n'ayant trouvé dans le peuple confié à ses soins qu'une indocilité désespérante, il s'accusa lui-même de l'insuccès de son zèle, et abdiquant un fardeau qu'il n'avait plus le courage de porter, il se retira à Bœrée, en Syrie, où il vivait dans un doux et profond oubli du monde et des hommes.

[1] Greg. Naz., *Carm. de vit. suâ*, t. 2, p. 687.
[2] *Voir* la note *D* à la fin du volume.
[3] Pall., dial. c. 5.

L'église d'Antioche gémissait alors sous la tyrannie insolente des Ariens. Le dernier de ses évêques catholiques, S. Eusthate, victime des calomnies et des violences de la secte, était mort en exil, déjà depuis plusieurs années. Pontife d'une orthodoxie parfaite, aussi éminent par les vertus que par la science, d'un dévouement héroïque à la cause de la vérité, digne en tout de l'épithète de *grand* que Théodoret lui donne[1], il avait confessé la foi sous les empereurs païens, et fut l'un des premiers à signaler et à combattre l'Arianisme. Il eut dans le concile de Nicée un rôle important, et après le concile il mit le plus grand zèle à en faire prévaloir les décisions. Les prêtres suspects de connivence avec Arius furent exclus de son clergé; et soit du haut de la chaire, soit la plume à la main, il attaqua, avec un redoublement de vigueur, l'hérésie qui redoublait elle-même d'audace[2]. Athanase n'eut pas de plus intrépide émule. Ni les intrigues, ni les fureurs des sectaires, ni leur crédit à la cour, ne l'empêchèrent de démasquer Eusèbe de Césarée, hypocrite corrupteur de la foi de Nicée.

C'était assez pour que la faction jurât sa perte. On l'accusa de sabellianisme, banale accusation jetée tour-à-tour à la face de tous les défenseurs de la consubstantialité; puis on s'en prit à ses mœurs. L'Arianisme ne reculait devant aucune infamie. Prétextant une visite aux saints lieux, et voyageant aux frais de l'empereur, Eusèbe de Nicomédie, avec un grand cortège de ses adhérents qu'il avait ramassés en route, se rendit à Antioche, où il entra en souverain plutôt qu'en évêque. Des misérables apostés et payés par lui l'abordèrent avec des dénonciations contre la foi et la vie d'Eusthate. Malgré l'absurdité frappante de ces imputa-

[1] Théod., his., l. 1, c. 8 ou 7.

[2] Théod., *ibid.* — Sozom., l. 2, c. 19. — Chrys., *hom. in S. Eusth.*, t. 2, p. 603.

tions dénuées de preuve et se détruisant les unes les autres, malgré les protestations des évêques qui connaissaient Eusthate et de la ville entière qui vénérait ses vertus, ses ennemis, se faisant ses juges, le déclarèrent hérétique et de mauvaises mœurs, et le déposèrent[1].

A la première nouvelle d'un acte si audacieux et si révoltant, le peuple s'indigna. On courut aux armes. Des magistrats, des officiers se mirent à la tête du mouvement[2].

Cette démonstration populaire compromit, au lieu de la servir, la cause du pontife. Les Eusébiens en prirent texte pour le représenter à Constantin comme un fauteur de sédition. La force intervint, et le pasteur arraché à son troupeau fut conduit en exil avec plusieurs de ses prêtres et de ses diacres. Il mourut à Philippes, dans la Macédoine.

La chaire illustre qu'avait occupée S. Pierre, fut livrée à ce que l'intrusion avait de plus indigne et l'hérésie de plus furieux, aux Étienne, aux Léonce, aux Eudoxe. La division des catholiques aggrava la situation. Un grand nombre d'entre eux, croyant suivre en cela les conseils d'Eusthate[3], résolurent, tout en gardant l'intégrité de leur foi, de se soumettre aux intrus. Les autres, c'était la portion la plus fervente, ne voulurent entendre d'aucune relation avec la secte, et sous la direction d'un prêtre vénérable, nommé Paulin, ils formèrent une église à part. On leur donna le nom d'*Eusthatiens*.

Les choses en étaient là, quand Eudoxe, emporté par son ambition, abandonna le siége d'Antioche pour aller usurper celui de Byzance. On s'agita pour lui donner un successeur. Ariens et catholiques s'unirent dans le choix de Mélèce. Ceux-ci aimaient la douce gravité de ses mœurs,

[1] Théod., l. 1, c. 21. — Socr., l. 1, c. 24. — Sozom, l. 2, c. 19. — S. Hier., *apol.* 2 *adv. Ruf.*

[2] Eus., *vit. Constant.*, l 3, c. 59. — Socr. et Sozom, *ibid.*

[3] Chrys., *ib.*

je ne sais quoi de noble et de saint qui respirait dans sa personne ; ceux-là, à la réserve où il vivait, l'avaient pris pour l'un d'eux.

L'entrée du nouveau pasteur dans la métropole de la Syrie eut quelque chose de triomphal. La ville en masse se porta à sa rencontre. Les païens eux-mêmes se montraient pressés de voir et de saluer un homme que précédait une haute renommée d'éloquence et de vertu. Les Eusthatiens restèrent à l'écart, et repoussèrent une élection que la coopération des hérétiques rendait nulle à leurs yeux.

Quelques jours après, Constance vint dans la grande église d'Antioche, et demanda aux évêques réunis d'expliquer au peuple en sa présence ce passage célèbre du livre des Proverbes : *Le Seigneur m'a créé au commencement de ses voies*[1], passage sur lequel les Ariens étayaient principalement leur argumentation. Des sténographes devaient recueillir avec soin les paroles des orateurs.

George de Laodicée et Acace de Césarée parlèrent d'abord : le premier en arien déclaré, le second en homme cauteleux qui tâchait de passer entre l'erreur et la vérité[2]. Quand le tour de Mélèce fut venu, l'auditoire redoubla d'attention. Le nouvel évêque d'Antioche débuta par ces mots : « Le sage Ecclésiaste a écrit que la fin d'un discours vaut mieux que le commencement. En effet, il est plus sage et plus sûr de terminer une discussion que de la commencer... D'ailleurs, le corps de l'Église n'est pas un seul membre, mais la réunion de plusieurs qui doivent s'aider, non se combattre. La tête ne doit pas dire aux pieds : *Je n'ai pas besoin de vous ;* mais pour que l'harmonie existe, il faut que chaque partie se conforme à l'esprit de l'ensemble. Par quel autre exorde pouvais-je commencer mon discours que par une exhortation à la paix ? Et n'est-ce pas la paix

[1] C'est la version des Septante. Prov., c. 8.
[2] Théod., l. 2, c. 31.

qui doit être le point de départ et le but de nos paroles et de nos œuvres? » Puis, après quelques mots sur l'unité de l'Église et la charité, il en vient à la question : « Est-ce que vous voulez éprouver la puissance de Jésus-Christ qui parle par ma bouche? [1] » Et il expose d'une manière courte, mais claire et digne, la doctrine du Verbe, *Fils de Dieu, Dieu de Dieu, un seul d'un seul, semblable au Père et son caractère parfait, subsistant par lui-même et permanent, sagesse et puissance au-dessus de toute sagesse et de toute puissance, qui a créé tout cet univers et le conserve à jamais.* Toutefois l'orateur évite par discrétion le mot de *consubstantiel;* et, passant rapidement sur le texte imposé, il l'interprète dans le sens catholique, et s'écrie : « *O profondeur de la sagesse et de la science de Dieu, que vos jugements* sont *incompréhensibles* et vos voies *investigables!* [2] « Après quoi, il dit que l'homme n'a besoin de savoir autre chose, si ce n'est que Jésus-Christ est le vrai Fils du Père, Dieu de Dieu. *Par lui*, poursuit-il, *tout a été fait et rien n'a été fait sans lui* [3]. Ces mots renferment toute la doctrine. Que Dieu nous donne de dire avec le sage Abraham : *Puisque j'ai commencé, je parlerai encore à mon Seigneur, quoique je ne sois que poussière et cendre* [4], afin de ne pas nous enorgueillir comme les cèdres du Liban; car ce n'est point *avec les discours persuasifs de la sagesse humaine* [5], mais par la foi, qu'on acquiert la véritable et pacifique sagesse. Qu'il nous donne, dis-je, de ne pas douter, et, quoi que nous fassions, de plaire au Père avec le Fils, dans le Saint-Esprit [6]. »

Ce discours, auquel S. Épiphane a trouvé quelques

[1] *Ad Corinth.* 2. c. 13.
[2] *Ad Roman.* c 11.
[3] *Joan.*, c. 1.
[4] Gen. 18.
[5] *Ad Corinth.* 1. c. 2.
[6] Epiph., *hær.* 73, n 29.

mots à reprendre, excita de violents murmures et de vifs applaudissements. Les catholiques se félicitaient d'avoir trouvé enfin, après une longue attente, un pasteur intrépide et selon Jésus-Christ. Dès ce moment, ils renoncèrent à la communion des Ariens, c'est-à-dire à leur joug subi depuis long-temps. Ceux-ci, furieux d'avoir égaré leur choix sur un ennemi, poursuivirent Mélèce de calomnies et d'insultes, et se donnèrent un autre évêque dans la personne d'Euzoïus, le plus ancien et le plus intime des amis de l'hérésiarque[1]. Quant à l'empereur, il venait de recevoir une leçon solennelle et méritée. On lui avait dit nettement qu'en qualité de membre de l'Église, il devait apprendre d'elle, non lui dicter ce qu'il fallait croire, et qu'au lieu de mettre fin aux divisions, il ne savait que les entretenir. Sa vengeance ne fut pas différée. Trente jours après son installation, Mélèce, condamné à l'exil, était enlevé de nuit à son troupeau et conduit en Arménie[2]. Il laissait la pauvre église d'Antioche divisée et malheureuse plus que jamais; car les Eusthatiens, que la profession de foi du nouvel évêque eût dû lui concilier, ne voulurent ni reconnaître son autorité, ni admettre dans leur communion ceux de son parti, dont la plupart, disaient-ils, avaient reçu le baptême de prêtres ariens[3].

Le premier exil de S. Mélèce ne fut pas long. Le rescrit de Julien en faveur des prélats bannis par Constance le rendit à son église. Mais bientôt, à la douleur que lui causait la division des catholiques, se joignit un nouveau sujet d'affliction, dans le rétablissement du paganisme par l'empereur apostat. Il s'y opposa avec une vigueur vraiment épiscopale, assista dans leur martyre deux magnanimes

[1] Sozom., l. 4, c. 28 —Théod., l. 2, c. 31.

[2] Epiph., *hær.* 73, n. 34. Ce que rapporte S. Chrysostôme d'un mouvement occasionné par le départ de Mélèce, se rapporte, selon nous, à son troisième exil.

[3] Sozom., l. 4, c. 28.

soldats, Bonose et Maximilien [1], et fut surtout accusé d'avoir sauvé des fureurs de son père un jeune homme qui, fils d'un prêtre des idoles, avait néanmoins embrassé le Christianisme [2]. Banni par Julien en 362, rappelé l'année suivante par Jovien, il reprit, avec le gouvernement de son église, le fardeau de ses douleurs. Le schisme s'envenimait de plus en plus.

Cette déplorable situation affligeait profondément tous ceux qui avaient à cœur l'unité catholique. S. Eusèbe de Verceil et Lucifer de Calaris ou Cagliari, persécutés et proscrits sous Constance, revenaient de la Thébaïde. Tous les deux avaient été légats du pape Libère au concile de Milan, et ils avaient la mission de représenter le chef de l'Église, soit dans le concile d'Alexandrie qui allait se tenir, soit dans les grandes mesures à prendre pour la pacification religieuse de l'Orient [3]. Mais tandis que l'impétueux Lucifer courait à Antioche pour agir de lui-même, Eusèbe, plus calme, se rendait auprès d'Athanase et réclamait son intervention. Sous la présidence du grand patriarche, un concile fut réuni dans la métropole de l'Égypte, concile illustre, presque tout composé de confesseurs de la foi revenus de l'exil. Deux diacres de l'évêque de Cagliari, deux du prêtre Paulin, chefs des Eusthatiens d'Antioche, y étaient avec S. Eusèbe de Verceil et S. Astère de Pétra. L'assemblée résolut de recevoir avec une affection paternelle et de conserver dans leurs fonctions tous ceux qui avaient été engagés dans la communion des Ariens et même dans leurs erreurs, sans leur demander autre chose sinon de professer la foi de Nicée, et de condamner, avec l'hérésie arienne, celles de Sabellius et de Paul de Samosate, et tous ceux qui disaient que le Saint-Esprit est une créature et d'une autre substance que le

[1] *Act. martyr.*, p. 664.
[2] Théod., l. 3, c. 24.
[3] Rohrbach, l. 34, t. 6, p. 523.

Fils. Cette décision du concile fut transmise aux catholiques de Syrie, dans une lettre où respirent l'indulgence et la charité, et que signèrent, avec S. Athanase et les évêques présents, les diacres de Lucifer et de Paulin. S. Eusèbe et S. Astère devaient la porter eux-mêmes à Antioche et en faire exécuter les dispositions.

La précipitation d'un seul homme rendit tant de sagesse inutile. L'évêque de Cagliari, qui avait précédé son collègue en Syrie, s'était flatté de terminer tout seul le différend des catholiques, et il y eût réussi s'il avait pu trouver un évêque agréable aux uns et aux autres. Mais voyant les Eusthatiens obstinés à écarter Mélèce, il consacra évêque leur chef, le prêtre Paulin. Cet acte accompli, en l'absence de Mélèce, sans la participation d'Eusèbe, et contrairement aux vœux du concile d'Alexandrie, aggrava le mal qu'il devait guérir, et devint le point de départ du schisme fatal qui désola l'église d'Antioche presque un siècle durant[1].

Les Méléciens blessés accusèrent Paulin de partager les erreurs de Sabellius et d'Apollinaire, ce qui était faux; car Paulin était un homme doux, pieux, d'une doctrine aussi pure que sa vie, digne en tout de l'épiscopat et du titre de saint qu'on lui a donné. D'autre part, la charité de Mélèce, son esprit de conciliation, ses vertus admirées de tous, la persécution noblement endurée pour la foi, rien ne put lui faire trouver grâce auprès des Eusthatiens : « Puisque nos ouailles ont une même foi, disait-il amicalement à Paulin, rassemblons-les dans une même bergerie; et si le siége épiscopal est cause de notre différend, plaçons-y le saint Évangile, et asseyons-nous aux deux côtés, les premiers au rang des prêtres : celui de nous deux qui survivra aura, après la mort de l'autre, la direction de

[1] Théod., l. 3, c. 5.

tout le troupeau[1].» Le parti de Mélèce approuvait cet arrangement, celui de Paulin le refusa.

De grands Saints se trouvèrent engagés dans cette querelle : S. Basile, S. Grégoire de Nysse, S. Grégoire de Nazianze, une foule de prélats renommés s'attachèrent inébranlablement à la communion de Mélèce. S. Athanase, S. Épiphane se déclarèrent pour Paulin, dont le parti était relevé par des lettres venues de Rome, qui lui accordaient le titre d'évêque et rejetaient Mélèce[2]. S. Jérôme, ordonné prêtre par Paulin, embrassa vivement sa cause. La confusion fut à son comble quand les disciples d'Apollinaire, quoique peu nombreux, voulurent aussi se donner un évêque, et mirent à leur tête Vitalis. C'est alors que le grand solitaire de Bethléem écrivait au pape Damase : « L'église d'Antioche, divisée en trois partis, s'efforce de m'attirer à elle. Moi, je m'écrie : S'il y a quelqu'un ici qui soit uni à la chaire de Pierre, je suis avec lui. Mélèce, Paulin, Vitalis prétendent qu'ils te sont unis. Je pourrais le croire si un seul le disait. Mais il y en a deux qui mentent, s'ils ne mentent tous. C'est pourquoi je supplie ta Béatitude de me faire savoir, par ses lettres, quel est celui avec lequel je dois communier[3]. »

S. Basile, de son côté, ne réclamait pas avec moins d'ardeur, l'intervention du chef de l'Église romaine, comme le grand remède à tous les maux de l'Orient. « C'est mon avis, écrivait-il à Mélèce, que tu envoies un diacre à Rome, afin d'en obtenir des légats pour visiter l'Orient[4] » ; et à S. Athanase : « Il nous a paru convenable d'écrire à l'évêque de Rome qu'il considère ce qui se passe ici, et de lui conseiller d'user de son autorité[5]. » Et cependant, dévoué

[1] Théodoret, l. 5, c. 3. — S. Ambroise attribue cette proposition à Paulin (*ep.* 13).
[2] Bas., *ep.* 214.
[3] S. Hier., *ep.* 15 *ad Dam.*
[4] Bas., *ep. ad Mel.* 89 *aliàs* 57.
[5] *Ibid.*, *ep.* 69 *aliàs* 52.

à Mélèce, il demandait qu'on lui réunît toutes les parties de l'église d'Antioche. « Ce sont, disait-il au saint patriarche d'Alexandrie, les vœux de tout l'Orient, et je le souhaite en particulier, comme étant uni en toutes manières à cet homme désirable, dont la foi est aussi pure que la vie, auquel personne ne peut être comparé. On trouvera quelque expédient pour contenter les autres et apaiser le peuple. Vous n'ignorez pas, ajoute-t-il, que les Occidentaux, qui vous sont le plus unis, sont du même sentiment[1]. »

Inutiles efforts : on s'éloignait de plus en plus de cette pacification que tous désiraient : c'est que l'opposition était entre des hommes d'une sainteté éminente. Mélèce, sincèrement catholique, avait donné des gages éclatants de la pureté de sa foi ; mais ordonné par les Ariens, on le soupçonnait d'en retenir quelque chose, et S. Athanase lui reprochait d'avoir mal répondu aux avances qu'il lui avait faites[2]. Paulin, d'autre part, était un homme exemplaire, vénéré des Ariens eux-mêmes ; mais il n'avait pour lui que la moindre portion des catholiques d'Antioche, et ses adversaires, nous l'avons déjà dit, lui imputaient sans fondement des opinions suspectes.

La question nouvellement soulevée des *hypostases* ajoutait à l'irritation des esprits. Il s'agissait de savoir si ce mot, appliqué aux personnes divines dans la sainte Trinité, n'avait pas l'inconvénient de ramener à Arius pour éviter Sabellius. La discussion n'eût été ni longue ni amère, si, comme S. Athanase et S. Grégoire[3], on se fût placé au-dessus des paroles pour s'attacher au sens. Mais la situation était tendue. « L'aigreur s'en mêla, une minutie, dit S. Grégoire, devint un monstre, et le monde fut sur le point d'être mis en lambeaux avec des syllabes[4]. » On s'accusa récipro-

[1] Bas., *ep.* 68 *aliàs* 50.
[2] *Ibid.*, *ep.* 57 *aliàs* 89, et *ep.* 258.
[3] Voir la note *E* à la fin du volume.
[4] Grég. *orat.* 21, n. 35.

quement d'hérésie. Pierre, patriarche d'Alexandrie, et le prêtre Dorothée, envoyé de S. Basile et de S. Mélèce, eurent à Rome, devant le pape, une violente contestation. Dorothée manqua de respect à Pierre; Pierre traita d'hérétique Mélèce d'Antioche et Eusèbe de Samosate, exilés l'un et l'autre dans ce moment. S. Basile en ressentit une grande peine et l'exprima vivement : il accusait les Occidentaux d'orgueil, et de ne pas savoir la vérité dans les affaires d'Orient. « Jamais, ajoutait-il, on ne pourra nous persuader de méconnaître Mélèce, ni d'oublier l'église dont il est le chef[1]. » D'autre part, S. Jérôme écrivait au pape : « On me demande si j'admets trois hypostases. Je demande ce que ces mots signifient; on me répond que ce sont trois personnes subsistantes. Je dis que je l'admets ainsi: on prétend que cela ne suffit pas, on veut que je dise le mot. Nous crions tout haut : Si quelqu'un ne confesse pas trois hypostases dans le sens de trois personnes subsistantes, qu'il soit anathème. Et parce que nous n'employons pas le mot sans explication, l'on nous traite d'hérétiques. Nous disons, d'un autre côté : Si quelqu'un entendant par hypostase essence ne confesse pas une hypostase en trois personnes, il est étranger au Christ. Et l'on nous accuse de confondre les trois personnes en une. Décide donc, je t'en conjure... Ta grandeur m'effraie, mais ta bonté m'attire. Brebis, je demande secours au pasteur. Arrière donc, envie! arrière, dignité et grandeur de Rome! Je parle au successeur du pêcheur et au disciple de la Croix. Ne suivant d'autre chef que le Christ, je suis uni de communion à ta Béatitude, c'est-à-dire à la chaire de Pierre. Je sais que sur cette pierre a été bâtie l'Église. Quiconque n'est pas dans l'arche de Noé périt par le déluge... Je ne connais pas Vitalis, je rejette Mélèce, j'ignore ce qu'est Paulin. Celui qui n'amasse pas avec toi

[1] S. Bas, *ep.* 321 et 349 (éd. Paris).

disperse ; c'est-à-dire, qui n'est pas pour le Christ est pour l'Antechrist [1]. »

Et en même temps qu'il s'abandonnait ainsi aux nobles élans de sa foi, il maltraitait les Méléciens, et les insultait [2] de cette épithète de *campenses* (*campagnards*) qui leur venait des Ariens : injure glorieuse, car c'était à cause de leur résistance à la secte que celle-ci les avait chassés des églises, et qu'ils étaient contraints de tenir leurs assemblées hors de la ville, au milieu des champs [3], d'où par dérision ce nom de *campagnards*, qu'un docteur catholique devait d'autant moins leur infliger, qu'ils suivaient les enseignements de S. Basile avec la même fidélité que la communion de Mélèce.

Au milieu de ces dissensions malheureuses, Mélèce affligé [4], mais conservant toujours l'inaltérable douceur de son caractère, s'appliquait à épurer son clergé, à fortifier la foi de son peuple, à faire fleurir dans son église les antiques vertus du Christianisme. « La sainteté respirait sur son visage, dit Chrysostôme; son seul regard était une prédication [5]. » Vénéré autant qu'aimé, il jouissait à Antioche d'une popularité sans égale. Chaque fois qu'il quittait la cité, c'était un deuil public ; chaque fois qu'il y rentrait, une fête. Les mères donnaient son nom à leurs enfants. On voyait, chez les orthodoxes, son image peinte ou gravée partout, sur les cachets, sur les bagues, sur les meubles, sur les lambris [6]. « Homme sans art, dit S. Grégoire de Nazianze [7], de mœurs simples, plein de Dieu, portant dans son cœur le calme auguste de ses traits, il avait souffert

[1] S. Hier., *ep.* 14 *ad BB.*, t. 4, alt. p., p. 19.
[2] *Id.*, *ep.* 14, t. 4, alt. p., p. 21.
[3] Théod., l. 2, c. 31 ; — l. 3, c. 4.
[4] Voir la note *F* à la fin du volume.
[5] Chrys., *in S. Melet.*, t. 2, p. 520.
[6] Chrys., *ibid.*
[7] Greg. Naz., t. 2, p. 755.

pour la cause de Jésus-Christ. » S. Basile professait pour lui un culte de tendre vénération. « Si ta piété savait, lui disait-il dans une lettre charmante, quelle joie tu me procures en m'écrivant, tu ne manquerais, j'en suis sûr, aucune occasion de le faire. Ne sais-tu pas quelle récompense le Ciel réserve aux consolateurs des affligés? Or, ici tout est en proie à la douleur, et la seule diversion à nos maux, c'est ta pensée.... Aussi quand je reçois une de tes lettres, je regarde d'abord si elle est bien longue, et je l'aime d'autant plus qu'elle renferme plus de lignes. Je suis heureux tant que je la lis; dès qu'elle est finie, je rentre dans ma tristesse. Si, par l'intervention de tes prières, je pouvais obtenir de ne pas terminer mon pèlerinage ici-bas sans te voir, sans recueillir de tes lèvres la doctrine du salut, et m'approvisionner près de toi pour la vie présente et la vie future, je le regarderais comme un grand bien et la preuve de la bonté de Dieu pour moi[1]! »

Quoi qu'en dise l'historien Socrate [2], Chrysostôme resta fidèle toute sa vie à la communion de Mélèce, son maître dans les études sacrées et son père selon la grâce.

Alors vivaient près de l'évêque d'Antioche, honorés de sa confiance, deux hommes que distinguaient une grande science, une grande vertu, et surtout la haine violente des Ariens : c'étaient Flavien et Diodore. Nous les verrons, Mélèce proscrit, veiller sur son église veuve, et, à force de courage et de dévouement, y maintenir intacte, au milieu de rudes épreuves, la foi de Nicée[3]. Jean les vit, les goûta, s'aida de leurs conseils, et, sous leur direction,

[1] S. Bas., *ep.* 56.

[2] Socr., l 6, c. 3. — *Voir* Tillem., Chrys., n. 13.

[3] Théodoret (l. 6, c. 24) prétend qu'ils introduisirent la coutume de chanter les psaumes à deux chœurs, qui d'Antioche se répandit jusqu'aux extrémités de la terre. — Socrate (l. 6, c. 8) fait remonter cet usage à S. Ignace. Toutefois, le chant fut employé dans les assemblées religieuses des chrétiens, dès l'origine même du Christianisme (S. Paul, *ad Eph.*, c. 5;

fit de rapides progrès dans la science des livres saints. Du reste, cette noble amitié retentit dans toute sa vie; car Flavien, devenu évêque d'Antioche, lui imposa les mains et lui confia le ministère de la parole, c'est-à-dire qu'il plaça la lampe sur le candélabre, le génie sur son piédestal. Quant à Diodore, qui fut plus tard évêque de Tarse, il jouit, de son temps, comme interprète des Saintes-Écritures, d'une grande réputation. Estimé de S. Athanase [1], loué par S. Basile [2], suspecté plus tard dans son orthodoxie, il eut pour disciple S. Chrysostôme [3]. Cartérius, le chef célèbre d'un monastère près d'Antioche, fut aussi l'un des maîtres de notre Saint [4]. Il se forma près d'eux à cette manière simple et lumineuse d'expliquer le texte inspiré, qui donne tant de prix à ses commentaires. Sans doute, il faut regretter que les maîtres, préoccupés de l'abus des interprétations allégoriques reproché à l'école d'Alexandrie, aient dirigé trop exclusivement, vers le sens littéral, l'esprit si élevé de leur disciple. Cependant la forte trempe de cet esprit éminemment chrétien, sa foi humble et vive, le préservèrent des inconvénients et des périls de la méthode trop humaine de Diodore et de l'école d'Antioche, auxquels tant d'autres n'eurent pas le bonheur d'échapper.

Entre un tel pasteur et de tels amis, Jean marchait d'un pas ferme dans les voies de Dieu. Chaque jour était marqué par un triomphe de la grâce. Son talent, qu'il ignorait seul, le faisait moins aimer que sa douceur et sa modestie poussée jusqu'à la timidité [5]. Cet homme, dont la tribune

ad Coloss., c. 3; — *Apocalyp.*, c. 5; — Plin., *ep* 97, l. 10; — Euseb., l. 5, c. 28), et il est bien évident qu'il était en usage à Antioche, dès le temps de Paul de Samosate, qui remplaça le chant des psaumes par des chants à sa louange (Euseb., l. 7, c. 30).

[1] S. Ath., *op. B. B.*, t. 2, p. 1295.

[2] S. Bas., *ep.* 157.

[3] Socr., l. 6, c. 3.

[4] Sozom., l. 8, c. 2.

[5] *De Sacerd*, l. 3, p. 390.

devait être l'orgueil du Christianisme, se défiait excessivement de lui-même. Il parlait peu et avec hésitation. Son regard, comme sa pensée, ne semblaient plus voir que le ciel. Sa grande préoccupation était son baptême. Comme S. Basile, comme S. Grégoire, il avait différé de le recevoir, pour s'y préparer par une connaissance plus profonde de l'Évangile et l'exercice des plus hautes vertus [1]. Aucun noviciat ne lui semblait suffisant pour l'établir d'une manière solide dans cette vie selon Jésus-Christ, dont il n'envisageait qu'avec une pieuse terreur les devoirs et la sainteté. Il voulait apporter à son Dieu un cœur digne de lui, propre à devenir un incorruptible témoin de sa grâce. Tout ce que le Christianisme inspire d'abnégation et de pureté, il le pratiquait depuis plusieurs années, lorsque Mélèce lui conféra, près de partir pour un autre exil, le signe divin des initiés [2]. Le baptême fut à cette âme généreuse comme l'eau du ciel à la terre bien cultivée. Il fit épanouir dans toute sa splendeur ce que la nature et l'esprit saint y avaient semé. Le fils de Secundus, devenu le fils de Dieu et le frère du Christ, s'appliqua avec un zèle heureux à détruire en lui le vieil homme, jusqu'à la moindre faiblesse; et telle fut, depuis ce jour, sa surveillance sur lui-même, qu'il ne mentit ni ne médit de sa vie : jamais la haine n'approcha de son

[1] Ces délais du baptême n'étaient ni rares ni surprenants dans la primitive Église. Quand la persécution grondait, et que la trahison d'un faux frère pouvait tout compromettre, une grande prudence était nécessaire dans l'admission des catéchumènes. Il fallait de longues épreuves pour s'assurer de leur sincérité et prévenir une apostasie. Les néophytes eux-mêmes, se faisant une juste mais haute idée des effets du baptême, aimaient à garder en réserve, pour les derniers jours de leur vie, une grâce si puissante qui devait leur ouvrir les portes du ciel : de là, le baptême des *cliniques* ou des mourants. L'Église condamnait ces calculs humains d'âmes indécises et lâches, qui voulaient s'assurer le bonheur des Saints en se dispensant d'avoir leurs mérites. S. Grégoire de Nazianze (*orat.* 40) et S. Chrysostôme (t. 2, p. 26 et 27; t. 9, p. 11 et p. 190) se sont élevés avec force contre cet abus.

[2] Pall., dial. c. 5.

cœur [1] ; jamais sur ses lèvres une plaisanterie indigne d'une bouche consacrée à la vérité et à Dieu. Il redoutait, à l'égal d'un crime, la faute la plus légère [2]. L'onde sacrée avait été, dans toute la force du mot, l'onde régénératrice : elle avait créé en lui, suivant la parole de S. Paul, *l'homme nouveau; à la ressemblance de Dieu, dans la justice et la sainteté de la vérité ; elle l'avait revêtu de Jésus-Christ* [3].

[1] Chrys., *De Sacerd.*, l. 3. — Pall., dial. c. 19. — Mosch., *Prat. spirit.*, c. 191. — *Vit. patr.*, p. 693.
[2] Chrys., t. 4, p. 582.
[3] *Ad Eph.*, c. 4. 24. — *Ad Gal.*, c. 3.

CHAPITRE TROISIÈME.

Persécution des catholiques. — Chrysostôme *lecteur*. — Exil de S. Mélèce. — Affection du peuple d'Antioche pour son pasteur. — Souffrances des catholiques. — Aphraates. — Valens sévit contre les philosophes. — Mort de Théodore. — Antioche inondée de sang. — Perquisition des livres de magie. — Péril de Chrysostôme. — Il veut se retirer au désert. — Discours de sa mère. — Il reste auprès d'elle. — Voyages de Jean. — Ste. Mélanie. — La mer Morte. — Jérusalem. — Pèlerinages aux saints lieux. — Amis de Jean. — Maxime et Théodore. — Lettres de Jean à Théodore. — Théodore, évêque de Mopsueste.

La paix donnée à l'Église par Jovien n'avait été, en Orient du moins, qu'une trève de quelques mois. Valens, devenu par la grâce de Valentinien le maître de la moitié du monde, ne partageait ni la foi religieuse ni les hautes qualités de son frère. Cœur bas, esprit court, caractère violent et timide à la fois, Arien surtout et Arien fanatique, il fut le séide couronné de l'Arianisme, et mit au service de la secte sa tyrannie et sa cruauté. Un prince chrétien fit plus de mal au Christianisme que les plus ardents ennemis du nom chrétien.

Dissimulée d'abord et restreinte à quelques faits déplorables mais isolés, la persécution contre les catholiques prit, dès l'année 370, un caractère général et atroce. S. Grégoire de Nazianze en a résumé les horreurs en quelques mots, dont la forme oratoire n'infirme en rien la vérité.

« La postérité, dit-il en apostrophant les Ariens, conservera le souvenir de votre barbarie, et vous infligera, je ne crois pas me tromper, la note d'une éternelle infamie. Que peut-on dire de semblable des catholiques? Avons-nous déchaîné contre vous une populace insolente, armé des soldats

pour vous combattre, envoyé à votre poursuite un général plus furieux que ceux dont il remplissait les ordres, assiégé comme une ville ennemie une pieuse assemblée qui levait les mains au ciel et n'était occupée qu'à prier? Avons-nous étouffé le chant des psaumes par le bruit des trompettes, mêlé au sang mystique de Jésus-Christ le sang des massacres, et aux gémissements de la pénitence les cris lamentables des blessés et des mourants? Avons-nous changé les maisons de prière en sépulcres, et livré à des mains criminelles les vases du sacrifice? Aimables autels, maintenant autels déshonorés, avons-nous fait monter sur vous de jeunes impudiques pour vous insulter par des gestes lascifs et des postures infames? Chaire vénérable, où se sont assis tant d'hommes illustres, où tant de saints prêtres ont enseigné les choses divines, avons-nous élevé sur vous des païens, des impies, pour tourner en ridicule les vérités chrétiennes? Chasteté des vierges, vous qui ne souffrez pas même le regard des hommes les plus purs, aucun des nôtres vous a-t-il outragée par des horreurs dignes des flammes de Sodome? Quelles bêtes féroces avons-nous lancées sur les corps des Saints, comme l'ont fait ces profanateurs de la nature humaine à l'égard de personnes dont le seul crime était de repousser leurs dogmes impies, ou d'avoir donné la sépulture à des restes humains que les bêtes fauves avaient respectés? Qui donc a déchiré avec les ongles de fer ces évêques cassés de vieillesse, en présence de leurs disciples qui n'avaient que des larmes pour les secourir? Qui sont ces prêtres que l'eau et le feu, les éléments les plus contraires, séparèrent les uns des autres, et qui furent consumés par les flammes avec la barque qui les portait? Et, pour passer sous silence la plus grande partie de nos maux, quels sont ceux qui ont été accusés de cruauté par ceux mêmes qui servaient leurs fureurs[1]? »

[1] Greg. Naz., *orat.* 33, *aliàs* 25.

Ces traits, qui semblent exagérés, ne sont que de faibles allusions aux atrocités à peine croyables qui, durant plusieurs années, souillèrent et ensanglantèrent tout l'Orient, et que tous les historiens sont unanimes à rapporter[1].

L'orage grondait sur Antioche au moment où Chrysostôme reçut le baptême; et peut-être ce fut pour ce cœur intrépide un motif de plus de presser son initiation. C'en fut un de moins, pour le vénérable Mélèce, d'attacher au sanctuaire son jeune et brillant néophyte. Du jour où il l'avait connu, le vieux pontife avait pressenti le docteur et l'apôtre dans le pieux transfuge des lettres et du barreau; et au moment où il allait laisser son église veuve, il crut ne pouvoir mieux la consoler qu'en lui donnant Jean comme une divine promesse de bonheur et de gloire. Il se hâta donc de lui faire monter le premier degré du sacerdoce, en lui conférant l'ordre de *lecteur*[2] : c'était le plus important et le plus considéré des ordres mineurs. On n'y admettait que des hommes sûrs, recommandés par leur vertu et des aptitudes à la science. Ils vivaient dans la société de l'évêque, l'aidaient dans ses travaux bibliques, et lui servaient de secrétaires. Leurs fonctions ne consistaient pas seulement à lire en public pendant la liturgie le texte sacré; ils avaient aussi dans leurs attributions la garde des saints livres. C'étaient comme les bibliothécaires de la communauté chrétienne: circonstance qui, dans des temps orageux, ouvrait aux *lecteurs* le glorieux chemin du martyre. On leur confiait en outre l'école des catéchumènes, dont on sait la haute importance, et qui fut si souvent dirigée par des hommes éminents[3]; généralement, on les regardait comme

[1] Théod., l. 4, c. 13, 17, 21, 24, 25. — Socr., l. 4, c. 16, 17, 18, 19, etc. — Sozom., l. 6, c. 10, 14, 18, 20.
[2] Pall., dial. c. 5.
[3] Eus. de César., hist. c. 3 et 6.

des ministres secondaires de la parole de Dieu et du salut des âmes [1].

L'ordination de Jean fut le dernier acte épiscopal de Mélèce, et la satisfaction qu'il en eut adoucit l'amertume de son départ. Mais le peuple qui l'aimait ne consentit pas si volontiers à le voir s'éloigner. Il se jeta sur l'officier impérial qui l'emmenait dans son char, et qui eût infailliblement péri sous une grêle de pierres, si l'évêque proscrit ne lui avait fait rempart de son corps [2], et ramené ses ouailles à des sentiments plus chrétiens.

Plus tard, Chrysostôme se plaira à rappeler à ses compatriotes leur courageuse persévérance dans ces jours d'épreuve et de lutte. « Chose admirable! leur dira-t-il, le pasteur chassé, les brebis restaient fidèles; le pilote enlevé, le vaisseau ne sombrait pas. Ni les douleurs, ni les périls, ni le temps n'ont pu affaiblir votre affection pour Mélèce. On voulait séparer le père de ses enfants, et c'est le contraire qui arriva. Car il vous emporta tous dans son cœur au fond de l'Arménie; et vous-mêmes, bien qu'enfermés dans ces murailles, vous partiez tous les jours sur les ailes de la charité, pour aller visiter au loin le pasteur bien aimé, jouir de son regard, entendre sa voix, vous pénétrer de son esprit [3]. »

Diodore et Flavien gouvernaient, en l'absence de Mélèce, les catholiques de sa communion; et l'on peut dire d'eux, qu'au milieu des plus grandes difficultés, ils ne furent jamais au-dessous de leur mission. Flavien ne prêchait pas alors, dit Théodoret [4], mais il fournissait à Diodore les matériaux de la prédication. N'ayant tous les deux qu'une même

[1] Chard., Hist. des sacr., t. 5. — Thomass., Anc. et nouv. discipline, part. 1re, l. 2, c 30, nº 2, nº 11, nº 12; et c. 31, nº 1.
[2] Chrys., t. 2, p. 520.
[3] *Id.*, t. 2, p. 520.
[4] Théod., l. 4, c. 25.

pensée, et leur science égalant leur zèle, ils maintinrent dans leur troupeau, en dépit des fureurs de la secte, la pureté et la ferveur de la foi; chassés des deux églises qu'ils possédaient, les fidèles, sous la conduite de ces chefs intrépides, s'assemblèrent au pied de la montagne d'Antioche, dans je ne sais quelles grottes où S. Paul s'était caché autrefois. On leur disputa cet asile, et ils se réunirent tantôt aux bords de l'Oronte, tantôt au champ de Mars, partout persécutés et traqués, partout inébranlables dans leur attachement à la foi de Nicée et à leur pasteur [1]. Valens se vengeait en Néron de ces nobles résistances; il faisait noyer dans l'Oronte ceux des orthodoxes qui le gênaient [2].

Au nombre des hommes généreux qui bravaient le courroux du tyran et enflammaient de leur courage l'église opprimée d'Antioche, était le grand solitaire Aphraates. Persan de naissance et d'une famille illustre, il avait embrassé le Christianisme, et, pour le pratiquer dans sa perfection, il était venu s'établir près d'Édesse, dont l'église comptait alors presque autant de saints que d'enfants. Au premier bruit des troubles d'Antioche, il se rapprocha d'elle, et se bâtit aux portes de la cité une pauvre demeure où tout le monde accourait pour le voir ou le consulter. Là, dans un grec barbare, il expliquait à ses nombreux auditeurs les vérités sublimes qu'il brûlait de répandre. La sainteté de sa vie, l'ardeur de ses convictions, l'étrangeté même de sa parole donnaient du succès à ses enseignements et attiraient les foules. Un morceau de pain, mangé le soir au coucher du soleil, était sa nourriture unique. Un jour, un de ses amis, qui fut plus tard celui de Chrysostôme, Anthémius, revenant d'une légation en Perse, crut faire une chose agréable à l'anachorète en lui portant

[1] Théod., l. 3, c. 4.
[2] Socr., l. 4, c. 17.

une tunique de son pays : Aphraates la déposa sur un siége dans sa cellule; mais bientôt, comme si la présence de cet objet eût réveillé dans son âme un remords : « Serait-il raisonnable, s'écria-t-il, de renvoyer un vieux compagnon de ma solitude pour en prendre un nouveau, sous prétexte que ce dernier serait mon compatriote? Car j'ai bien résolu de n'avoir qu'un ami près de moi. — Non, répondit le visiteur. — Eh bien! reprends cela, poursuivit le vieillard, j'ai une tunique qui me sert depuis seize ans. La tienne est plus belle, la mienne m'est plus chère; je ne veux pas en avoir deux [1]. »

L'Oronte baignait au nord le palais de l'empereur. Du côté du midi, un grand portique à deux étages, flanqué de deux tours, touchait aux murailles de la ville. Entre le palais et le fleuve une route menait aux jardins suburbains [2]. Du haut du portique, Valens aperçut Aphraates vêtu d'un pauvre manteau et se dirigeant à la hâte vers le champ de Mars : « Où vas-tu, lui cria le prince. — Je vais, répondit l'anachorète, prier avec mes frères pour la prospérité de ton empire. — Mieux vaudrait garder ta cellule, répliqua le César. — C'est ce que j'ai fait jusqu'à ce jour, ô empereur! tant que les brebis du Christ étaient en sûreté. Mais à présent que des bêtes féroces se jettent sur elles, je dois tenter tous les moyens pour les sauver. Dis-moi, ô empereur! si j'étais une jeune fille vivant dans le gynécée et gardant la maison de mon père, et que je la visse devenir tout-à-coup la proie des flammes, devrais-je rester enfermée et laisser l'incendie dévorer tout, ou me précipiter au-dehors pour crier au secours, pour apporter l'eau, et m'opposer au mal de mon mieux? Ta réponse, César, n'est pas douteuse. Eh bien! C'est toi qui as mis le feu à la maison de mon père, et je cours

[1] Théod., Philoth., c. 8. — *Vit. patr.*, p. 615.
[2] *Id.*, hist., l. 4, c. 26.

l'éteindre. » Valens regarda le solitaire d'un œil menaçant et se tut[1].

Les malheurs de la religion et l'oppression du monde réagissaient en sentiments douloureux sur l'âme généreuse et fière de Chrysostôme. Ce spectacle d'une société en lambeaux, dont l'esprit de secte, en dépit de l'Évangile, hâtait la décomposition, affaissée dans la servitude jusqu'à n'avoir plus conscience d'elle-même, heureuse de vivre au jour le jour, sous tous les jougs et sous tous les maîtres, devait faire mal à un cœur en qui la foi à l'homme-Dieu exaltait le sentiment de la dignité humaine, et le remplir de dégoût, d'amertume et de pitié.

Valens, qui laissait les barbares s'avancer impunément jusqu'au cœur de l'empire et ravager la Thrace, du Danube à la Propontide, ne savait tourner ses armes et n'avait de cœur que contre les évêques catholiques et les philosophes païens. Ces derniers étaient devenus depuis peu le principal objet de ses fureurs, et voici à quelle occasion :

Deux misérables, Palladius et Héliodore, l'un empoisonneur, l'autre astrologue, et tous les deux voleurs des deniers publics, s'étaient rachetés d'une condamnation imminente en dénonçant une conspiration contre l'empereur. Sur leurs indications, on arrêta deux hommes de bas étage, espèce de devins, lesquels mis à la question déclarèrent que, de concert avec des personnes d'un rang plus élevé, ils avaient demandé au sort, au moyen de la magie, quel successeur il réservait au prince régnant. Le sort, disaient-ils, ayant répondu par ces quatre lettres, *th, e, o, d,* tous les assistants avaient prononcé le nom de Théodore. Or, l'un des grands officiers de l'empire portait alors ce nom. Homme de belle mine et de beau langage, joignant à une grande position de grandes qualités, païen surtout, et fort populaire parmi

[1] Théod., hist., l. 4, c. 26.

les adeptes de la philosophie et du paganisme, il personnifiait, aux yeux de ces malheureux investigateurs de l'avenir, les promesses du destin; et toutes les espérances du polythéisme défaillant se tournaient vers lui, comme vers un autre Julien. Lui-même souriait à ces avances de la fortune; absent au moment de la consultation, mais informé de la réponse du sort, il avait écrit à ses amis qu'il acceptait le présent des dieux et se préparait à remplir sa destinée.

Au rapport qu'on fit à Valens de l'affaire, sa férocité naturelle s'enflamma tout-à-coup comme un météore destructeur. Théodore mis à mort, elle se jeta sur ses prétendus complices. Une foule de grands personnages, tous les philosophes connus furent traités comme tels et livrés au dernier supplice. Maxime, le maître et le conseiller de Julien, eut la tête tranchée; Simonide périt par le feu. Une multitude de tous rangs, englobée dans le filet de l'accusation, fatigua le bras du bourreau, pour le peu qui leur restait de vie après le fouet et la torture. Il y en eut d'exécutés pendant qu'on discutait encore s'ils iraient au supplice. Sans prendre la peine d'articuler une charge, on prononçait la peine de mort, et jeunes ou vieux, dispos ou perclus, marchaient ou étaient portés à l'échafaud. C'était une véritable boucherie. Antioche, inondée de sang, restait muette d'horreur. Chacun voyait le glaive suspendu par un fil au-dessus de sa tête. Une amulette de vieille femme, une recette absurde de philtre, un livre de magie trouvé dans une famille, la dévouait toute entière au trépas. Les délateurs exploitaient à leur gré un genre d'accusation d'une portée indéfinie, et flattaient à la fois la vengeance et la cupidité du maître, lequel, de son côté, n'avait qu'une préoccupation, celle de voir une seule victime échapper à sa rage [1].

[1] Am. Marc., l. 29, n° 1, 2, etc. — *Eunap. in Max.* — Zosim., l. 4. — Sozom., l. 6, c 35. — Socr., l. 4, c. 19.

Pour donner aux massacres une couleur moins odieuse, dit Amnien [1], on rassembla en monceaux des livres et des cahiers trouvés dans diverses maisons, et on les brûla publiquement comme traitant de sujets illicites, tandis qu'en réalité ce n'étaient guère que des ouvrages de littérature ou de droit. Non-seulement l'esprit chrétien fut étranger à ces excès [2], mais les vrais chrétiens déploraient, à l'égal des païens, une tyrannie dont le joug sanglant n'avait pas cessé de peser sur eux. Seuls, de vils courtisans applaudissaient à ces fureurs, où s'engraissait leur fortune, et criaient à la faiblesse quand une voix, par hasard, se faisait entendre en faveur de l'humanité. Héliodore et Palladius étaient devenus les plus grands amis du maître, et méritaient de plus en plus son amitié par leurs infamies.

Chrysostôme conserva toute sa vie un douloureux souvenir de ces jours de terreur. « J'étais jeune alors, disait-il un jour sur la chaire de Constantinople. Un soupçon fatal plana sur Antioche; on l'entoura de soldats, et l'on se mit à rechercher partout les livres de prestiges et de magie. L'auteur d'un de ces livres ayant jeté son ouvrage inachevé dans le fleuve fut pris et sommé de le donner, ce qu'il ne put faire. Chargé de chaînes, on le traîna en prison, en attendant la mort qu'il ne tarda pas à subir. En ce moment, je me dirigeais avec un de mes amis vers un oratoire de martyr, situé dans les champs, et nous traversions les jardins qui bordent l'Oronte. Mon compagnon voyant quelque chose flotter sur l'eau s'approcha et le saisit : c'était un livre. Je me mis à lui contester en riant la propriété de sa trouvaille. Voyons, dit-il, ce que c'est, et, dès les premières lignes, il reconnut des signes de magie. Un soldat passait à notre côté. Mon ami, tremblant de frayeur, cacha le livre. Qui nous aurait crus, quand nous aurions affirmé que ce

[1] Amn., l. 29.
[2] Beugnot, Hist. de la décad. du paganisme, t. 2, p. 25

volume venait de tomber par hasard dans nos mains? On emprisonnait les gens même les moins suspects. Nous ne savions quel parti prendre. Dieu nous sauva de ce péril [1]. »

Cette situation déplorable attristait Jean de plus en plus, et redoublait dans son âme le dégoût du monde et le désir de la solitude. Trop jeune encore pour être d'un secours efficace à l'église d'Antioche, il ne songeait qu'à s'éloigner de ce théâtre douloureux d'oppression, d'injustice et de lâcheté. Basile, son ami, l'entretenait dans ces sentiments. Pas un jour ne s'écoulait sans que les jeunes enthousiastes n'eussent ensemble quelqu'un de ces entretiens où leurs cœurs se mêlaient et se confondaient dans une ardente aspiration vers cette vie de contemplation et d'extase, loin des hommes, dans le silence auguste du désert, en face de la nature et de ses grandeurs, sous le seul regard de Dieu. Un projet fut concerté entre eux; ils allaient quitter la ville et s'enfuir dans les montagnes, pour y mener la vie des ascètes et s'abandonner à la sainte passion qui les dévorait [2].

Le secret de ce dessein, couvé sous l'aile de l'amitié, fut surpris par la mère de Jean. Sa tendresse s'alarma. Vêtue de deuil, le visage pâle, elle entra chez son fils, le prit silencieusement par la main, et l'ayant conduit dans sa chambre, le fit asseoir à son côté, près du lit où elle l'avait mis au monde. Après quelques instants employés à le regarder et à pleurer : « Mon fils, dit-elle, je n'ai pas joui long-temps des vertus de ton père : telle fut la volonté de Dieu! Sa mort, qui suivit de près ta naissance, nous laissa, toi orphelin, moi veuve de trop bonne heure, avec ces difficultés du veuvage que celles-là seules peuvent comprendre qui les ont éprouvées. Non, aucune parole ne peut

[1] Chrys., *hom.* 38 *in Act*, t. 9, p 293 — Dans son livre *ad vid. junior.*, il raconte la mort de Théodore, comme un des plus tristes exemples de l'inconstance des choses humaines.

[2] *De Sacerd*, l 1, c. 1 et 2.

dire dans quel tourbillon, dans quelle tempête se trouve jetée une jeune enfant, lorsque, sortant à peine du toit paternel et sans aucune expérience des affaires, elle est frappée tout-à-coup d'une horrible douleur, et condamnée à des sollicitudes au-dessus de son âge et de son sexe. Il lui faut avoir l'œil ouvert sur ses serviteurs, se garder contre les mauvais desseins de ses parents, supporter avec courage les vexations et la barbarie des percepteurs de l'impôt. Quand un père en mourant lui laisse une fille, c'est pour elle un souci très-grand, exempt néanmoins de fortes dépenses et de craintes; mais un fils, quelles appréhensions, quelles sollicitudes il cause à sa mère, sans compter ce qu'il en coûte pour lui donner une éducation libérale! Tu l'as vu, mon fils, aucun de ces embarras ne m'a fait penser à un autre mariage, ni à introduire dans la maison de ton père un autre époux. J'ai affronté seule l'orage, et n'ai point cherché à fuir le creuset de fer de la viduité. D'abord, un secours céleste me soutenait; ensuite, j'éprouvais beaucoup de consolation à te voir sans cesse, et à contempler dans tes traits la vivante image de mon mari qui n'est plus. Oui, tout petit encore, avant que ta langue pût prononcer un mot, âge où les enfants font les délices de leurs parents, tu fus pour moi une grande consolation. Et tu ne peux pas dire qu'ayant supporté courageusement la perte d'un époux, j'aie amoindri, dans les difficultés du veuvage, les biens laissés par ton père, malheur que bien des pupilles ont éprouvé. Tú as reçu ton patrimoine intact. Cependant, pour t'élever d'une manière honorable, je n'ai reculé devant aucun sacrifice, et c'est sur mes biens, sur la fortune apportée de la maison de mon père, que j'ai pris ces dépenses. Certes, si je rappelle ce que j'ai fait, ce n'est pas pour te le reprocher. Mais, en retour, je te demande une seule grâce: ne me rends pas veuve une seconde fois; ne réveille pas une douleur assoupie. Attends ma mort; peut-être viendra-t-elle

bientôt. La jeunesse peut espérer une longue vie; mais nous qui avons vieilli, nous n'attendons plus que la fin. Quand tu m'auras ensevelie et mêlé mes cendres à celles de ton père, entreprends de longs voyages, navigue sur telle mer que tu voudras; personne alors ne t'empêchera. Mais tant que je respire encore, ne dédaigne pas de vivre avec moi. N'encours pas témérairement la colère de Dieu, en précipitant dans un abyme de maux une mère qui ne t'a fait que du bien. Du reste, mon fils, si tu peux me reprocher de t'avoir engagé dans les embarras du monde, de t'avoir contraint à t'occuper de tes propres affaires, oublie, j'y consens, les lois de la nature, celles de la reconnaissance, et ta vie près de moi; fuis ta mère comme une ennemie. Mais s'il n'est rien que je ne fasse pour t'assurer les loisirs de la piété, à défaut d'autres liens, que cette considération du moins te retienne; car, mon fils, tu peux avoir de nombreux amis, mais nul ne t'assurera autant de liberté que moi, parce qu'il n'en est aucun à qui l'honneur de ton nom soit plus cher qu'à moi [1]. »

Ces prières, ces larmes, cette noble douleur désarmèrent Jean de sa résolution. Il n'eut pas le courage d'affliger sa mère, et, malgré les instances de son ami [2], il se décida à continuer auprès d'elle sa vie de recueillement et d'étude. Anthusa avait arrangé toutes choses autour de son fils pour que rien ne vînt l'arracher aux célestes enivrements de la prière ou à ses travaux sur les livres saints. Il trouvait la solitude dans la cité; mais sa mère était l'ange de cette solitude bénie, toute pleine de sa tendresse. Entre elle et Dieu, Jean s'abandonnait à toutes les inspirations de sa piété. Il jeûnait souvent, couchait sur le pavé nu, dormait le moins possible [3], et s'efforçait, par toute sorte de rigueurs contre

[1] *De Sacerd.*, l. 1.
[2] *Ibid.*, l. 3, p. 389; — l. 6, p. 426.
[3] *Ibid.*, p. 426.

lui-même, d'amoindrir la chair, d'éluder, pour ainsi dire cette loi de la pesanteur qui nous écrase, afin que l'âme moins chargée de matière pût s'élever plus librement à Dieu. Une retraite presque absolue [1] protégeait ses sens contre les impressions du dehors, en même temps qu'une oraison incessante gardait son cœur contre les défaillances au-dedans. Dans un de ses écrits, postérieur de plusieurs années, revenant sur cette époque de sa vie, il décrit avec complaisance les charmes et les avantages de cette existence austère et douce sous les yeux de sa mère. « Ici, dit-il, la langue des méchants ne peut se déchaîner contre moi. Et qui donc s'occuperait à divulguer mes vices et à m'accuser? Ce toit, cette chambre? mais ils ne parlent pas. Serait-ce ma mère, qui, mieux que personne, connaît toutes mes actions? Mais il n'y a rien de commun entre elle et moi, et nous n'avons jamais eu de contestation. Quelle serait d'ailleurs la mère assez dénaturée, assez barbare pour flétrir, pour attaquer la réputation de son fils?..... Sans doute mes passions ne sont pas éteintes, mais il m'est plus facile de les combattre. Assailli par la vaine gloire, je m'aperçois plus vite de ses pièges. Le feu des désirs déréglés est d'autant moins violent, que mes yeux ne rencontrent aucune matière inflammable. Je suis préservé de dire ou d'entendre dire du mal, car je n'ai personne avec qui je puisse converser....., personne qui me provoque à la colère; ou si quelquefois un bruit lointain des hommes et de leurs injustices soulève en moi comme un flot d'indignation, je m'apaise aussitôt, en pensant combien il est ridicule de s'emporter contre les fautes des autres quand on a les siennes à corriger. Mon âme est faible, étroite, facile à entraîner, sujette à la plus amère des passions, à l'envie : elle ne peut supporter avec modération ni les injures ni les hommages..... De même que les bêtes

[1] *De Sacerd.*, l. 1, n° 6, p. 364.

féroces, bien nourries et bondissantes, terrassent facilement ceux qui les attaquent, surtout s'ils ne sont ni forts ni habiles; mais que si on les exténue par la faim, leur fureur s'assoupit et leur force s'éteint en grande partie : ainsi, celui qui affaiblit les passions de l'âme les soumet au joug de la raison; celui qui les nourrit avec soin les rend si terribles, qu'il passe toute sa vie dans la crainte ou dans l'esclavage. Or, quels sont les aliments de ces monstres? De la vaine gloire, les louanges et les honneurs; de l'orgueil, la puissance et les dignités; de la jalousie, la réputation des autres; de la volupté, les plaisirs et le commerce assidu des femmes..... Si je me présentais dans le monde, tous ces monstres se jetteraient sur moi, déchireraient ma vie, m'entraîneraient dans une guerre formidable. Enfermé dans ma solitude, j'ai des efforts à faire pour les dompter; cependant, par la grâce de Dieu, je les dompte, et je n'entends plus que leurs lointains hurlements. Voilà pourquoi je garde ma cellule et la tiens close à tout visiteur[1]. »

Ainsi, dans sa douce sécurité, il attachait plus de prix tous les jours à sa retraite, et tous les jours aussi il la rendait plus étroite. Sa mère lui tenait la parole donnée, et s'appliquait avec une touchante sollicitude à lui assurer, aux dépens de sa propre liberté, celle dont il avait besoin lui-même, la sublime liberté d'être à Dieu. Grâce à cette providence du foyer domestique toujours cachée et toujours agissante, affranchi de toutes les préoccupations de la vie physique, libre de ces lourdes pensées qui exercent sur l'âme une fâcheuse compression et la refoulent au-dedans d'elle-même sous un fardeau qui la profane en l'écrasant, les yeux fermés au monde des phénomènes, endormi pour ainsi dire dans un divin magnétisme, toutes ses forces vitales, tous ses sens internes se dirigeaient librement vers l'autre

[1] Chrys., *de Sacerd.*, l. 6, c. 7 et 8.

côté de l'existence, vers le monde supérieur et la lumière incréée, sans que rien vînt le rappeler à la conscience de sa matérialité et de sa servitude terrestre. L'ombre des visions célestes flottait autour de son front : un reflet du jour éternel colorait sa vie. Ses amis regrettaient cet isolement : on l'accusait de misanthropie, et il eût bien voulu éviter ces mille propos tenus sur son compte. « Que puis-je faire, écrivait-il, pour me justifier ? Je subis ces reproches avec douleur ; j'en souffre. Mais il n'est pas aisé d'être d'un commerce agréable avec les hommes, et de garder en même temps la paix et la sécurité dont je jouis. Aussi, ajoute-t-il à son ami, loin de me blâmer, prends pitié d'un homme dans une position si difficile [1]. »

Ainsi s'écoulait sa jeunesse libre, pure, studieuse, extase de la pensée, hymne de l'amour, printemps sans orages, ivresse sans trouble, flamme sans fumée, colloque intime et délicieux entre Dieu, l'âme et la nature, aux confins de la terre, aux portes du ciel ! Plus tard, ses ennemis voulurent fouiller dans ce passé pour jeter à la face du pontife les fautes du jeune homme ; mais il leur avait fait d'avance une réponse si péremptoire qu'ils en restèrent écrasés [2]. Ce fut le rare et beau privilège de cette noble vie d'avoir appartenu tout entière et toujours à Dieu, sans qu'il en restât rien sur le chemin glissant de l'adolescence, sans que le souffle du monde, un instant respiré, en eût terni l'éclat, sans qu'une seule goutte du fleuve fût détournée de son cours et absorbée ailleurs que dans l'océan de l'infini, son aspiration et son but. *La Charybde de luxure,* pour parler comme S. Jérôme [3], ne put dévorer un seul jour de cette existence ; *Scylla, de sa figure de vierge qui sourit pour tromper,* n'entraîna pas une seule fois le naufrage de sa

[1] *De Sacerd.*, c. 12, *aliàs* 8, p. 432, t. 1.
[2] Pall., c. 49.
[3] Lettr., t. 1, p. 39.

vertu[1]. Sourd à la voix de la syrène, l'intrépide voyageur ne sortit pas de sa route, ne se prépara pas un regret. Il ne perdit ni un atome de ses forces, ni une pensée de son cœur. Jamais, dans cette conscience radieuse, le sentiment du devoir ne fut obscurci par la convoitise. Et plus tard, quand il écrivit son beau *Traité de la virginité*, il n'eut qu'à célébrer ce qu'il goûtait, ce qu'il aimait, ce qu'il avait toujours pratiqué. Mieux que personne il avait le droit de s'écrier : « Qu'y a-t-il de plus doux que la virginité, de plus glorieux, de meilleur? Elle a des splendeurs plus belles que les rayons du soleil; et, après nous avoir affranchis des ennuis du siècle, elle nous permet de porter notre regard épuré sur le soleil de la justice et de la paix[2]. » Ce soleil, en effet, n'eut pas d'éclipse pour Chrysostôme : il remplit son œil et sa vie des clartés les plus douces. Jean n'était pas tristement condamné comme Jérôme à faire précéder ses éloges à la vertu de cette confession *ingénue mais humiliante, qu'il exalte dans les autres ce qui lui manque à lui-même*[3]. *La fleur de la virginité*, pour parler son propre langage, *était restée le vêtement de son âme*[4]. Aucune ronce ne l'avait déchiré, aucune éclaboussure sali. La sandale de ses pieds n'avait pas une tache. Son livre n'était que le parfum de sa vie. L'encens était digne de l'encensoir. L'hymne et l'autel étaient faits l'un pour l'autre.

Si profonde que fût la retraite du saint jeune homme, elle n'allait pas jusqu'à le priver de ses relations précieuses avec Flavien. Il continuait près de lui ses fonctions de *lecteur*, commencées près de Mélèce, heureux de travailler sous un tel guide, de ne faire ses premiers pas dans le noviciat des apôtres qu'au flambeau d'une orthodoxie inflexible et

[1] *Ibid.*

[2] *De virg.*, c. 21, t 1, p. 283.

[3] *Ingenua et verecunda confessio est quo ipse careas in aliis prædicare.* (S. Hier., *ep.* 30, t. 4, *alt. par.*, p. 242.

[4] *Ibid.*, t. V, p. 180. *Oper. Chrys.*

sainte. Sa porte s'ouvrait aussi pour Basile [1] et deux ou trois amis parfaitement sûrs, dont la noble affection n'était qu'un aliment de plus pour sa piété. Seuls, ils avaient le droit d'enfreindre cette clôture austère et de venir dans cet autre cénacle s'embraser des feux qui le remplissaient.

Il semble toutefois qu'il ait fait à cette époque quelques voyages. Rien sans doute ne l'indique positivement dans ses écrits; mais on peut inférer d'une lettre adressée d'Arabisse à Chéréas, Théodote et Aphtonius, solitaires illustres des bords de l'Euphrate, qu'il avait parcouru ces contrées et visité ces hommes de Dieu, afin de contempler de plus près les merveilles du spiritualisme chrétien et s'encourager à de plus hautes vertus par de plus nobles exemples de pénitence et d'abnégation [2].

A peu près au même moment [3], un autre voyageur illustre, aux convictions ardentes, au génie orageux et puissant, emporté par un *soudain tourbillon* de son cœur [4], s'arrachait courageusement à l'Italie qu'il aimait et à ses amitiés les plus chères [5], et, chargé de livres ramassés à grands frais [6], il traversait la Thrace, le Pont, la Bythinie, la Cappadoce, la Cilicie *au climat brûlant* [7], s'efforçant de se fuir lui-même et se retrouvant partout, mais partout observant, étudiant, interrogeant pour contenter sa noble ardeur d'apprendre et de s'édifier. Enfin, après de longs circuits et bien des souffrances, il s'arrêtait en Syrie *comme dans un port après le naufrage* [8]. La réputation d'Apollinaire l'attira à Antioche, celle de Dydime à Alexandrie : il profita de la

[1] T. 1, p. 367.

[2] *Epist.* Chrys. 70, t. 3, p. 631. — Le monastère de ces religieux était situé à Zeugma sur l'Euphrate. (Théodoret, *Vit. patr.*, c. 5.)

[3] An 372 ou 373. — Tillem., t 12, p. 15.

[4] *Subitus turbo convulsit* (*ep.* S. Hier. 1, t. 4, *alt. p.*, p. 2).

[5] Hier., *ep.* 5.

[6] *Ibid.*, *ep.* 18, p 42.

[7] *Ibid.*, *ep.* 1, p. 2.

[8] *Ibid.*, *ep.* 1, p. 42.

science de ces deux hommes sans rien prendre de leurs erreurs, revint à Jérusalem et à Bethléem [1], et, le cœur brisé plutôt que dompté, il se jeta dans le désert de Chalcis, demandant à la solitude la paix que le monde et son âme lui refusaient. « O désert, s'écriait-il, tout couvert des fleurs de Jésus-Christ ! O solitude où naissent ces pierres dont est bâti dans l'Apocalypse le palais du grand Roi ! O sauvage demeure où l'on jouit familièrement de Dieu ! Que fais-tu dans le monde, frère, toi qui es plus grand que lui ? Jusques à quand resteras-tu écrasé sous l'ombre des toits, enseveli dans la prison de ces villes enfumées ? Crois-moi, je jouis ici de je ne sais combien plus de lumière. Qu'il est doux de s'arracher aux chaînes du corps, pour s'envoler vers ces régions pures et brillantes de l'Éther [2] ! » Mais ces délices saintes n'endormaient ni son cœur ni sa vigilance. Les souvenirs de Rome venaient le poursuivre au désert, d'où lui-même, sentinelle avancée, soldat sublime de la foi, il poursuivait de sa haine éloquente et implacable les ennemis de la vérité, devenus ses ennemis personnels : lion couché devant le berceau du Christ, dont les rugissements remplissaient le monde !

Il n'y avait pas très-long-temps encore que Basile de Césarée avait fait à peu près le même voyage. Son but était de trouver quelqu'un qui voulût embrasser avec lui la vie parfaite de l'Évangile [3]. C'est pourquoi il parcourait la Palestine, la Cœlésyrie, la Mésopotamie, faisant halte dans tous les monastères pour mieux étudier ces familles de saints, admirant partout comment par la prière et le travail l'homme peut s'élever à ce degré de spiritualisme, où il domine tellement les appétits de la chair qu'il semble plutôt un ange qu'un homme [4]. Il passa en Égypte, s'arrêta

[1] *Ibid.*, *ep.* 41, p. 342.
[2] *Ibid.*, *ep.* 5, p. 11.
[3] *Ep.* S. Basil. 79, t. 3, p. 141 ; éd. de Paris.
[4] *Ibid.*

à Alexandrie pour voir Athanase qui n'y était plus, et le philosophe Eusthate [1] qu'il cherchait partout et ne trouvait nulle part, se rendit à Jérusalem, à Jéricho [2], et visita ces lieux vénérés des chrétiens où l'empreinte des pas du Sauveur était encore visible.

Il n'était pas rare d'ailleurs, à cette grande époque du Christianisme, de voir des hommes généreux, épris de la beauté de l'Évangile, s'en aller le bâton à la main, comme autrefois Pythagore et Platon, non plus pour connaître les mœurs des peuples et des cités, ni pour recueillir les oracles de Memphis ou les traditions des écoles, mais pour s'instruire d'une philosophie plus haute, et de pays en pays, d'église en église, de désert en désert, visiter les pasteurs et les solitaires renommés, recueillir de leur bouche même des enseignements qui, *donnés de vive voix, résonnent plus fortement dans l'âme qui les reçoit* [3], contempler les monuments primitifs de la foi, toucher, baiser d'augustes reliques, s'abreuver aux plus pures sources de la prière et de la vertu, et, pour quelques jours du moins, respirer, loin des routes battues du vulgaire, où ils suaient, où ils étouffaient, l'air pur et vital de la solitude et de la liberté. Leur regard et leur cœur se reposaient, au milieu de ces grands horizons de la nature et de la pensée, si calmes et si beaux, de ce spectacle dégoûtant de décomposition et de servitude qu'ils rencontraient partout ailleurs. Car ce monde prosterné devant les caprices du despotisme ne pouvait, au prix même d'une telle abdication et de tant d'abaissement, acheter la moindre sécurité, ni contre l'anarchie au-dedans, ni contre les barbares au-dehors.

Jean, moins que personne, dut résister à cet attrait

[1] Tillem., t. 9, p. 25.
[2] Bas., t. 1, p. 470, et t. 3, p. 11.
[3] S. Hier.

puissant qui saisissait les natures élevées, et répondait à leur dégoût des misères du siècle, à leur ardente aspiration vers une patrie meilleure, vers une terre de paix, d'affranchissement, d'immortalité. Il visita, lui aussi, les monastères de la Syrie [1], de la Mésopotamie, de la Palestine, la Terre-Sainte, les environs de la mer Morte, qu'il décrit avec l'accent d'un homme à qui l'aspect de cette grande désolation a laissé une horreur profonde et durable. « Si quelqu'un de mon auditoire a visité la Palestine, dit-il, et certainement il en est ici, qu'il rende témoignage de la vérité de mes paroles. Au-delà d'Ascalon, au-delà de Gaza, à l'endroit où le Jourdain finit, il était autrefois une plaine, vaste et fertile, qui eût rivalisé de beauté avec le Paradis..., et maintenant c'est le désert des déserts. On y trouve des arbres, et ces arbres ont des fruits, mais ces fruits eux-mêmes attestent la colère de Dieu. Ce sont des grenades que leur belle apparence invite à cueillir, et qui ne laissent dans la main qui les ouvre que poussière et cendre. Tel le sol, tel l'air, telles les pierres. On sent que le feu du ciel est passé là, qu'il a tout ravagé, tout détruit, pour ne laisser debout que les monuments de la colère de Dieu, présages du jugement futur.... Si quelqu'un doute de l'enfer, qu'il songe à Sodome, à Gomorre, à ce supplice épuisé qui dure toujours [2]... »

Chrysostôme dut voir aussi Jérusalem : il y a lieu de le croire, à la façon dont il en parle [3]. Peut-être s'y trouva-t-il

[1] Il visita le double monastère de Saint-Publie, à Zeugma, sur l'Euphrate, fondé par S. Publie, et composé d'un monastère grec, présidé par un Grec, et d'un monastère syrien, présidé par un Syrien, séparés par l'église, qui leur était commune, où Grecs et Syriens se succédaient pour les offices publics. (Tillem., t. 8, p. 338.— Chrys, t. 3, *ep.* 70.) Jean conserva jusqu'à la fin de ses jours un commerce de lettres avec ces pieux solitaires. (*Ep.* 93 et 146.)

[2] *De perfect. charit.*, *op.* Chrys., t. 6, p. 297, et *hom.* 8, *in I. ad Thess.*, t. 11, p. 481.

[3] *In Is.*, c. 7, t. 5.

en même temps que Jérôme, sans le savoir [1]. Peut-être lui fut-il donné de connaître et d'admirer Mélanie l'ancienne, qui était venue enfouir [2] dans la tombe du Christ l'orgueil de sa naissance, les regrets de son cœur, ses larmes, sa beauté, sa jeunesse, sa fortune. Issue du plus illustre sang des Romains, son origine et son opulence l'avaient jetée, encore bien jeune, dans les liens du mariage, où elle n'avait trouvé qu'une maternité douloureuse et de précoces déceptions. Dans l'espace d'un an, elle avait perdu deux fils et son mari. Absente de Rome au moment de ses malheurs, elle n'y rentra que pour ensevelir avec les cendres de ses ancêtres tous les débris de son bonheur, et dire à son pays un adieu éternel. Un jeune fils lui restait. Elle l'arracha de son sein, et l'ayant déposé en des mains chrétiennes, sous la tutelle du préteur, elle descendit le Tibre et s'embarqua pour l'Orient [3]. Ce qu'elle était venue chercher là, le merveilleux spectacle de la vie austère que les sages du Christianisme menaient au désert, Mélanie l'y apportait elle-même. Ses immolations n'eurent point d'égales. Elle couvrit la Palestine de ses bienfaits, et fit de Jérusalem l'hospice du monde. Les victimes de la cour de Byzance, les grandes infortunes de Rome, les solitaires, les évêques persécutés par le fanatisme arien se donnaient rendez-vous aux pieds du Calvaire. Mélanie était là pour les accueillir, pour être la consolation et la providence de tous. Elle étonnait, des prodiges de sa charité, cette terre qui avait vu tant de prodiges.

En ce moment d'ailleurs, la vieille métropole de l'univers, en proie à de sinistres pressentiments, versait à Bethléem, à Nazareth, les débris de ses grandeurs. Elle quittait le Capitole pour Gethsémani. L'heure fatale appro-

[1] An 373 ou 374. — Tillem., t. 12, p. 17 et 19.
[2] S. Hier., *ep.* 22 *ad Paulam*, t. 4, *alt. p.*, p. 58.
[3] *Ibid.*

chait. Le mont de Sion, la vallée de Josaphat s'emplissaient d'hôtes illustres apportés de loin par la vague des tempêtes, ou chassés par les premières raffales de l'ouragan. Ils venaient chercher dans le silence sacré de ces lieux, dans la grotte bénie où naquit le Sauveur des hommes, le salut qu'il avait promis à la terre, un peu de cette paix annoncée par les anges et toujours plus exilée d'ici-bas. Des prélats, des confesseurs de la foi, des hommes éminents versés dans la science de l'Évangile se rendaient aussi de tous côtés à Jérusalem, persuadés, dit S. Jérôme, qu'*il eût manqué quelque chose à leur vie* s'ils n'avaient adoré le Maître divin dont ils professaient la doctrine, à l'endroit même où son regard mourant avait tracé la route du ciel à l'humanité du haut de la croix [1].

Jean raconte que, de son temps, l'univers tout entier accourait à Bethléem pour voir le lieu où le Sauveur était né, où son divin corps avait d'abord reposé [2]. Comment lui, avec son christianisme ardent et tendre, eût-il résisté à cet entraînement universel vers les sources sacrées de l'Évangile? Rien sans doute ne restait plus de la cité de David; mais la charrue de Titus, qui avait effacé jusqu'au dernier vestige du temple, avait respecté les souvenirs des chrétiens. Le rocher suintait encore le sang du Christ. La vertu qui s'exhalait autrefois de ses vêtements et qui guérissait les malades, s'exhalait encore, en parfum d'amour et de piété, de cette terre si privilégiée et si désolée. Ce parfum, l'âme de Chrysostôme devait l'aspirer et le goûter plus qu'une autre. Avec quelle effusion il pria sous ces arbres qui avaient entendu la prière du Christ, prêté leur ombre à son agonie! Lui, qui ne pensait pas sans tressaillir aux chaînes de S. Paul, qui eût tant voulu les voir, les toucher, faire le voyage de Rome pour baiser la cendre vénérée de l'Apôtre,

[1] S. Hier., *epist.*, t. 4, *alt. p.*, p. 550.
[2] Chrys., t. 1, p. 561.

quel transport il dut éprouver devant ces reliques augustes du Seigneur, cette croix imbibée de son sang, qui avait reçu son dernier soupir, qui semblait redire encore ses dernières paroles, ce sépulcre, berceau d'une nouvelle humanité, qui avait gardé trois jours le cadavre divin, rançon de notre salut! Il crut embrasser les pieds du Sauveur en baisant cette pierre qu'il avait touchée, cette terre qui l'avait porté; prier avec lui en priant sur cette colline où il avait prié, où il était mort; le voir lui-même en voyant les lieux qu'il avait vus, qu'il avait rendus témoins de ses prodiges, de ses vertus, de ses douleurs. Jean garda toute sa vie une impression douce et sainte de ce voyage. Nul doute que son amour pour Jésus-Christ n'ait pris là quelque chose de plus tendre, de plus passionné, qui se montre dans ses discours comme le cachet de sa piété.

Quoi qu'il en soit, sa grande âme se révélait de plus en plus, et comme il arrive toujours aux vertus supérieures, la sienne entraînait dans son orbite tous ceux qui avaient quelques rapports avec lui. L'impulsion qu'il avait reçue de Basile, il la transmit à deux autres de ses amis, Théodore et Maxime. Élèves de Libanius comme lui, ils avaient débuté, non sans succès, dans la carrière des honneurs. Mais en voyant celui de leurs compagnons d'étude, qui les surpassait tous en talents, renoncer avec tant de courage aux plus brillantes espérances, ils éprouvèrent une telle impression, qu'ils voulurent, eux aussi [1], quoique âgés tout au plus de vingt ans, dire adieu au monde, pour embrasser ce qu'on appelait alors la philosophie chrétienne, c'est-à-dire la vie solitaire, et entrer dans cette voie des abaissements, de la pauvreté, de l'abnégation, où se précipitaient les âmes aimantes et généreuses: voies de la paix et du salut pour elles, voies de la régénération

[1] Socr., l. 6, c. 3. — Sozom., l. 8, c. 2.

pour le monde, car il s'en fallait bien que ces exemples renouvelés tous les jours fussent perdus pour le monde. Cette fièvre de spiritualisme était un symptôme heureux et une crise désirable. Le levain sacré agissait plus vivement sur la masse, et faisait fermenter tout ce qui restait de germes de vie dans cette pourriture universelle. De toutes ces cellules d'anachorètes cachées sous les palmiers du désert, suspendues aux flancs du Liban ou du Sinaï, de tous ces ermitages, de tous ces oratoires jetés comme des nids d'aigles sur les corniches avancées, sur les dents aiguës des montagnes; de toutes ces grottes, de toutes ces alvéoles taillées dans le marbre et dans le granit, à toutes les hauteurs, ruches de saints, il sortait je ne sais quel attrait, quel parfum, quel pieux murmure, quel rayonnement de vertu qui gagnait de proche en proche, et réveillait partout l'idée assoupie de Dieu et de l'immortalité.

Maxime, fidèle à ses engagements, devint plus tard évêque de Séleucie, et laissa dans l'Église une mémoire honorée. Un de ses successeurs le qualifie d'homme admirable et divin[1]. Quant à Théodore, dont l'imagination inquiète et mobile agita la vie et troubla la foi, il embrassa d'abord la vie des ascètes, et l'abandonna bientôt pour rentrer dans le monde auquel il avait renoncé.

Ses amis pleurèrent sa désertion, à l'égal d'une apostasie. Jean fit plus : il entreprit de ramener sous les drapeaux le transfuge de Dieu, et dans ce but il écrivit deux lettres, ou plutôt deux traités, où il déploie tout ce que la nature avait mis en lui de grâce persuasive, et la charité de sainte tendresse. C'était en 373, l'année même où le jeune Augustin lisait à Carthage l'*Hortensius* de Cicéron, et commençait à sentir au fond de son cœur l'attrait de la vérité[2].

[1] Tillem., t. 11, p. 9, art. 4.

[2] Stilting a établi, contre l'opinion de Montfaucon, que ces lettres ont été écrites en 373, et non en 369 (t. 4, Sept. Boll., p. 416).

Quoi qu'en dise Tillemont[1], ces deux lettres sont bien adressées à Théodore, et c'est avec raison qu'elles comptent parmi les ouvrages les plus célèbres de Jean. Néophyte des lettres et de la foi, il y tient la plume d'une main ferme : la conviction supplée à l'autorité, l'apôtre inspire l'écrivain. On y sent la chaleur de cette âme en qui revit l'enthousiasme des temps apostoliques ; et l'on respire dans quelques mots empreints d'un parfum antique la sainteté de l'Église primitive, et, si je peux dire ainsi, ce stoïcisme chrétien, qui diffère de celui de la Grèce et de Rome, autant que l'amour diffère de l'égoïsme, et la foi au Dieu des miséricordes du fatalisme et de l'orgueil.

« Celui-là seul est libre, dit-il, qui vit pour Jésus-Christ. Aucune peine ne peut l'atteindre. Qu'il ne se nuise pas à lui-même, et nul ne viendra à bout de lui nuire. Supérieur à toutes les vicissitudes d'ici-bas, la perte de ses biens ne le rend pas malheureux ; car il sait que, venu au monde sans rien porter, il doit en sortir de même. Ses vœux, ses espérances sont au ciel. L'ambition ne l'agite pas, les injures ne l'irritent pas. Il n'y a pour lui qu'un malheur, l'offense de Dieu. Tout le reste est secondaire. La mort elle-même, si horrible au grand nombre, lui paraît plus douce que la vie. Comme un homme du haut d'un rocher voit sans péril la mer furieuse bondir à ses pieds, tandis que ceux qui naviguent sur ces flots en courroux luttent vainement contre la tempête, les uns engloutis sous la vague, les autres brisés contre les écueils, ceux-ci s'efforçant de gagner à la nage la terre trop éloignée, ceux-là s'attachant à un débris du vaisseau mis en pièces ; ainsi le chrétien, enrôlé sous les drapeaux du Christ, échappe au bruit et aux orages de la vie, placé qu'il est dans un lieu dont la sûreté égale l'élé-

[1] L'opinion de Tillemont, contraire à celle de Fronton et de Saville, a été réfutée par Montfaucon (t. 1, Chrys., préface des lettres à Théodore) et par Stilting (*loc. cit.*).

vation. Et qu'y a-t-il de plus haut, de plus sûr, que de s'attacher à une seule pensée : plaire à Dieu? Tu as vu bien des naufrages, Théodore; fuis la mer, redoute ses caprices; cherche une position où la vague ne puisse monter jusqu'à toi. Le jour du jugement viendra. En quittant ce monde, nous aurons tous à comparaître devant le tribunal de Jésus-Christ. Non, la menace des supplices éternels n'est pas une vaine menace, ni la promesse des biens infinis un mensonge... Les joies d'ici-bas ne sont qu'une ombre : elles n'apportent avec elles que périls, soucis, servitude. Je t'en supplie, ne sacrifie pas du même coup le bonheur du présent et celui de l'avenir, quand l'un et l'autre sont à toi, si tu le veux[1]. »

« Reprends, lui dit-il ailleurs, le chemin du salut. Ce que je te demande, ce n'est pas de remonter tout d'un coup au faîte de la vertu, mais de ne pas ajouter à tes maux déjà si grands. Pourquoi hésiter? Pourquoi t'enfoncer davantage? D'autres ont vécu dans ces délices, dans ces enivrements, dans ces mensonges de la vie présente: où sont-ils maintenant? Tant de jeunes hommes qui étalaient leur orgueil sur le forum, au milieu de nombreux amis, qui se vêtissaient de soie, se couvraient de parfums, nourrissaient des parasites, ne quittaient pas le théâtre, où sont-ils? Qu'est devenu ce grand étalage? Les repas de grand prix, les musiciens, la clientèle des flatteurs, les rires fous, cet abandon de l'âme, cette vie molle, oisive, livrée au luxe et au plaisir, qu'est devenu tout cela? Qu'ont-ils fait de ce corps servi avec tant d'empressement, soigné avec tant de recherche? Viens au tombeau : regarde cette poussière, ces cendres, ces vers, la hideur de ce lieu, et soupire! Encore si tout finissait là! Mais du sépulcre et des vers, porte ta pensée à ce ver immortel, à ce feu inextinguible, à ces ténèbres sans fin, à ces douleurs sans

[1] Chrys., t. 1, p. 40.

consolation, à cette parabole du Lazare et du Riche, qui implore, sans l'obtenir, une goutte d'eau[1] ! »

Après quelques mots profondément sentis sur ces supplices éternels et ineffables, il élève au ciel ses regards et les repose avec complaisance sur le bonheur des élus. « Quoi ! s'écrie-t-il, pour nous épargner la peine d'un moment, nous renoncerions à cette immortelle félicité ! Pour moi, quand il me faudrait mourir mille fois par jour, souffrir même l'enfer pendant quelque temps, je regarderais cela comme rien, pourvu que je pusse voir Jésus-Christ dans sa gloire et être mis au nombre des Saints[2] ! »

S. Germain, patriarche de Constantinople, victime des iconoclastes, aimait à répéter, au milieu de ses épreuves, ces paroles de son illustre prédécesseur.

Chrysostôme continue : « Écoute, dit-il à son ami, ce mot de S. Pierre sur le Thabor : *Seigneur, nous sommes bien ici*. Que si une vue rapide et obscure de la gloire du ciel ravit l'Apôtre et lui fait tout oublier, que sera-ce quand la vérité elle-même sera devant nous ; quand, les portes de la demeure royale ouvertes, il nous sera donné de voir le roi lui-même, non plus en énigme et comme dans un miroir, mais face à face, non plus par la foi, mais en réalité ? Bien des gens, absurdes dans leur manière de juger, ne souhaitent que d'échapper aux supplices de l'enfer ; pour moi, je regarde comme un moindre malheur d'être condamné à l'enfer, que d'avoir perdu le ciel et d'être privé de sa gloire[3] ! »

« Je sais, poursuit le pieux écrivain mettant le doigt sur la plaie, que la beauté d'Hermione te ravit. Tu ne vois rien sous le soleil qu'on puisse lui comparer. Mais toi-même, mon ami, si tu le veux, tu l'emporteras sur cette

[1] Chrys., p. 12.
[2] *Ibid.*, p. 16.
[3] *Ibid.*, p. 17.

beauté, autant que la statue d'or l'emporte sur celle d'argile. Qu'est-ce que la beauté du corps, qui passe si vite, en comparaison de celle de l'âme, qu'il nous est donné de rendre tous les jours plus parfaite, et par laquelle nous pouvons rivaliser de splendeur avec les anges?..... Si tu pouvais la voir celle-là, combien l'autre te paraîtrait méprisable! C'est elle qu'il faut aimer, qu'il faut obtenir à tout prix [1]!..... Ne songe pas à couvrir tes erreurs du voile du mariage. Sans doute, c'est une chose légitime que le mariage, mais pour l'homme qui est libre encore : tu ne l'es plus. Ton âme a été mariée au céleste époux. Rompre ces liens sacrés, c'est être adultère..... Si tu n'étais qu'un simple chrétien, personne, à coup sûr, ne t'accuserait de désertion. Mais tu ne t'appartiens pas, enrôlé que tu fus sous les drapeaux d'un empereur qui est Dieu. Tu n'es plus maître de ton corps, et, de quelque nom que tu veuilles couvrir ton union avec une femme, elle sera toujours criminelle [2].

» Pense à tes amis, à Valérius, à Porphyre, à Florentius;.... ils déplorent ta chute; ils prient sans cesse pour ton retour, et déjà ils l'auraient obtenu si tu voulais t'arracher quelque peu aux mains de l'ennemi. Est-ce donc que *celui qui est tombé ne peut se relever* [3]? C'est un oracle divin : veux-tu le faire mentir? Non, je t'en supplie, ne trompe pas nos espérances; ne pousse pas à bout notre douleur [4]. Prends pitié de nos larmes. Oui, nous pleurons; car nous avons fait une perte immense,.... et si une lettre pouvait contenir des soupirs et des pleurs, celle-ci en serait toute pleine [5]. »

Puis, craignant d'avoir frappé trop fort et d'aboutir au

[1] *Ibid.*, p. 22.
[2] *Ibid.*, p. 38.
[3] Jerem.. 8, 4.
[4] Chrys., *ibid.*, p. 39.
[5] *Ibid.*, p. 35.

désespoir pour exciter le repentir, il s'efforce de prémunir son ami contre cette réaction dangereuse de l'âme sur elle-même, au moment où elle commence à comprendre la grandeur de sa chute. En médecin habile, il tempère l'effet trop vif de remèdes puissants, parle avec effusion des miséricordes de Dieu, ouvre à son regard les trésors du pardon; et par les paraboles de l'Évangile qu'il rappelle, par des exemples frappants qu'il cite, lui démontre que le découragement serait la pire des fautes, qu'une pénitence courageuse produit des merveilles, et que, pour être tombé bien bas, il n'en est pas moins sûr, s'il le veut, de reprendre son rang entre les amis les plus chers de Dieu [1], et d'obtenir auprès de lui tant de crédit par ses vertus que les autres même trouvent un protecteur dans celui qui n'était tout-à-l'heure qu'un criminel. Il termine ainsi : « L'arme la plus dangereuse de Satan, c'est le désespoir : brise-la dans ses mains; crois à la bonté divine, et tu seras sauvé. J'ai dépassé sans doute les bornes d'une lettre : daigne le pardonner à ma tendresse et à ma douleur. On me disait de tous côtés : peine perdue, tu sèmes sur les pierres ! Je n'ai prêté l'oreille à aucun de ces propos. J'ai l'espoir, pensé-je en moi-même, que mes lettres seront utiles; mais, ce qu'à Dieu ne plaise ! s'il en était autrement, mon silence, du moins, ne me sera pas imputé à crime. Ne soyons pas plus durs que des matelots. A la vue d'un navire en perdition, ils arrêtent le leur, jettent l'ancre, lancent leur chaloupe, et font tout pour sauver des hommes souvent inconnus, qui n'ont d'autre titre à leur intérêt que le péril où ils sont. Les malheureux s'obstineraient à leur perte, qu'il y aurait toujours du mérite à se dévouer pour eux. Voilà ce que je fais, je cours à ton aide autant que je peux; j'espère qu'avec la grâce de Dieu tu feras, toi aussi, de

[1] Chrys., p. 34 et *passim*.

généreux efforts pour échapper à ta perte, et que bientôt nous te retrouverons plein de vie et de force dans le troupeau du Christ, unissant tes prières à nos prières. O tête bien-aimée! souviens-toi de nous, et si ton cœur ne nous a pas complètement oubliés, écris-nous bientôt, et que ta lettre nous comble de joie [1].»

Ce noble et affectueux langage, ce mélange d'ascétisme et de philosophie, de hautes considérations et de pieuses insistances, de saintes rudesses et de consolations, de menaces et d'encouragement, de sévérité et d'indulgence, cette conviction, cette charité, ces prières, ces larmes produisirent leur effet. Ce premier essai du jeune ascète fut aussi le premier triomphe du grand orateur. Théodore, tout épris d'une passion funeste, ne put résister aux supplications de son ami. Dieu et le remords lui parlaient d'ailleurs comme l'amitié. Il s'arracha tout en pleurs, quoique bien jeune encore, aux charmes qui le captivaient, et reprit le joug sacré. Devenu le compagnon assidu de celui dont il était la conquête, ils se livrèrent ensemble, avec Basile et Maxime, aux travaux sérieux de l'exégèse sacrée [2], où ils portaient toutefois un esprit bien différent. Théodore, qui écrivit plus tard un livre intitulé: *De l'allégorie et de l'histoire contre Origène* [3], exagérant jusqu'au rationalisme le plus hardi la méthode de Diodore de Tarse, et repoussant le flambeau de la tradition pour le libre examen, se jeta dans les plus grands écarts. Mais, caractère faible autant qu'imagination aventureuse, il masquait ses erreurs, les rétractait au besoin et se fit un nom par ses prédications et son zèle contre les partisans d'Arius et d'Apollinaire. Devenu évêque de Mopsueste en Cilicie, il fut le maître de Nestorius, le protecteur des premiers Pélagiens, et l'on a signalé avec raison, dans

[1] *Ibid.*, p. 41-42.
[2] Sozom., l. 8, c. 2.
[3] Tillem., t. 12, p. 438.

ses écrits, la source empoisonnée d'où sortirent le Pélagianisme et le Nestorianisme. Il est le véritable auteur, le père de l'un et de l'autre. Les sociniens, les rationalistes modernes doivent saluer en lui leur plus ancien précurseur et leur patriarche. Grâce à sa dissimulation, il mourut dans la paix de l'Église et la possession de son siége; mais sa mémoire, non moins orageuse que sa jeunesse, fut solennellement condamnée dans le cinquième concile général [1].

Jean conserva toujours [2] un bon souvenir de Théodore. Mais l'amitié pieuse qui avait inspiré de si belles pages au jeune écrivain, n'égara jamais le pontife sur les dangereuses traces de son ami. L'orgueil de l'un avait trouvé dans l'école d'Antioche des écueils que la foi humble et ferme de l'autre n'y pouvait rencontrer, et la doctrine de Jean fut toujours aussi pure que sa vie [3].

[1] Mari. Mercat., *Mign. patr.*, t. 48, p. 258 et 1043, 1063 *et passim*.
[2] Chrys., *ep.* t. 3, p. 655.
[3] Boss., Def. de la trad., œuv. t. 5, p. 198, éd. de Vers.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Jean et Basile appelés à l'épiscopat. — Sainte terreur qu'inspirait cette dignité. — S. Martin, S. Ambroise, S. Paulin. — Ordination de Basile. — Jean se dérobe au fardeau imposé à son ami. — Plaintes de celui-ci. — Réponse de Jean. — Dialogues sur le sacerdoce. — Date de ce livre. — Difficultés qui entourent l'épiscopat. — Vertus qu'il exige. — Pouvoir de lier et de délier. — Le prêtre à l'autel. — Abus dans les élections ecclésiastiques. — Paroles amères de S. Grégoire de Nazianze. — Science et éloquence nécessaires à l'évêque. — S. Paul — Conclusion du livre *du Sacerdoce*. — Lettre de S. Isidore de Peluse. — Diverses opinions sur l'interlocuteur de ces dialogues.

Nous arrivons à l'année 374. Tandis qu'à Milan une acclamation populaire faisait Ambroise évêque, à Antioche une réunion de prélats appelait Jean et Basile à l'épiscopat. La nouvelle inattendue de cette promotion jeta les deux amis dans un trouble indicible.

Il faut voir dans les écrits de cette époque ce qu'était le sacerdoce aux yeux des hommes les plus éminents, et combien ils en redoutaient le fardeau. Pas de pieux stratagème qu'on n'employât pour se dérober à cette haute responsabilité. On prenait la fuite ; on se calomniait soi-même pour dépister l'estime publique, pour dérouter une candidature menaçante. L'intrigue, si l'on peut dire ainsi, s'exerçait en sens inverse de l'ambition : c'était l'intrigue de la modestie, la cabale de l'humilité. On s'agitait, on suppliait pour se faire exclure, pour être déclaré incapable, pour échapper, n'importe comment, à une dignité dans laquelle on ne voyait que le péril des périls. Il fallait employer la contrainte vis-à-vis de cette poltronnerie magnanime, poursuivre dans leur

retraite ces nobles fuyards, amener de force à l'autel ces touchantes hosties, qui, après avoir reculé devant le sacrifice, se dévouaient avec le plus complet abandon.

S. Martin fut arraché à son monastère, et conduit à Tours, sous bonne garde, comme un criminel au supplice. S. Ambroise essaya de se faire passer pour cruel, et, n'ayant pas réussi, il sortit nuitamment de la ville, où la Providence le ramena malgré lui. S. Paulin ne se laissa élever aux ordres qu'après une résistance désespérée, et sous la pression du peuple qui faillit l'étouffer. Mais laissons parler Chrysostôme :

« Aussitôt que j'eus connaissance du projet des évêques, je fus frappé de crainte et de surprise: crainte qu'on n'employât contre moi la violence ; surprise, car je ne pouvais m'expliquer comment les Pères électeurs avaient été conduits à de telles vues sur nous. Plus je m'examinais moi-même, moins je me trouvais digne de cet honneur. Mon généreux ami, étant venu me trouver en particulier, et m'ayant communiqué la nouvelle comme si je l'ignorais, me pria de ne rien faire cette fois encore que d'un commun accord entre nous, prêt à me suivre dans le parti que je prendrais, qu'il fallût fuir ou céder.

» Sûr de ses dispositions et convaincu que je porterais un grand préjudice à l'Église si, à cause de ma faiblesse, je privais le troupeau de Jésus-Christ d'un pasteur si capable de le gouverner, je lui cachai ma pensée, moi qui l'avais habitué à lire jusqu'au fond de mon cœur. Je lui répondis donc qu'il fallait prendre le temps de réfléchir, que rien ne pressait, et lui laissai croire qu'en tous cas je serais du même avis que lui.

» Quelques jours après arrive celui qui devait nous imposer les mains. Je me cache. On s'empare de Basile, qui, ne sachant pas ce que j'avais fait, se courbe sous le joug, persuadé, d'après ma promesse, que j'allais suivre son

exemple, ou plutôt qu'il suivait le mien. Quelques-uns, en effet, parmi les assistants, le voyant exaspéré de la violence qu'on lui faisait, se mirent à dire tout haut qu'il était absurde, quand celui des deux qui passait pour le plus intraitable (c'est moi qu'ils désignaient) s'était soumis avec une modestie parfaite au jugement des Pères, que l'autre, plus modéré, plus sage, s'emportât, résistât, se montrât si opiniâtre et si orgueilleux.

» Il se rendit à ces paroles. Mais quand il sut que j'avais pris la fuite, il vint me trouver dans un profond abattement, et, s'étant assis près de moi, il essaya de me raconter la violence qu'il avait subie; mais la douleur l'empêchait de parler, et les mots expiraient sur ses lèvres. Le voyant couvert de larmes et dans un grand trouble, moi, qui savais la cause de tout cela, j'éclatai de rire, et, prenant sa main, je voulus l'embrasser et rendre gloire à Dieu du succès de mon stratagème. A la vue de mon contentement, et comprenant que je l'avais trompé, sa douleur redoubla avec son indignation [1]. »

Jean répondit à Basile et s'efforça de justifier sa conduite. Le dialogue qui s'établit entre les deux amis est devenu sous la plume de Chrysostôme le *Traité du sacerdoce,* c'est-à-dire le plus estimé et certainement le plus beau de ses ouvrages.

Quand l'a-t-il écrit? D'après Socrate [2], ce serait pendant son diaconat, ce qu'on ne peut guère admettre. Il est plus vraisemblable que ce fut sur la montagne, dans le silence et les loisirs de la solitude, assez près toutefois de l'évènement qui en a fourni le thème, pour que l'impression en fût

[1] Chrys., *de Sacerd.*, l. 1, c. 3, *aliàs* 6.

[2] Socr., l. 6, c. 3. Ce chapitre de l'historien grec fourmille de fautes. Quoi de plus absurde, par exemple, que de prendre l'ami de Jean pour Basile de Césarée! Et quel est ce Zénon qui confère à notre Saint l'ordre des lecteurs? etc., etc.

encore vive dans son esprit[1]. Mais s'il y a partage d'opinions quant à la date du livre, rien n'est unanime comme l'admiration qu'il a inspirée. Nulle part peut-être tant d'élévation ne fut unie à tant de charme et de grâce. Ainsi que le porte son titre, cet immortel dialogue roule sur la dignité et la sainteté du sacerdoce. L'auteur en expose les devoirs, et il fait de l'évêque, selon l'Évangile, un tel portrait, que l'on comprend la terreur des plus saints devant le fardeau de l'épiscopat, et cette fière parole du grand évêque de Césarée à ce préfet impérial étonné d'une résistance qu'il n'avait jamais rencontrée, disait-il : « C'est que jamais vous n'avez rencontré d'évêque. »

« Tu n'aimes pas Jésus-Christ, disait Basile à son ami, puisque tu refuses de soigner son troupeau !

» — Je l'aime, répond Chrysostôme, et ne cesserai pas de l'aimer, mais je crains d'irriter celui que j'aime.... Oui, je crains, si je prenais le troupeau de Jésus-Christ, ce troupeau si vigoureux et si beau, que mon peu d'expérience ou ma lâcheté le faisant dépérir ne m'attirât la colère de celui qui l'a aimé jusqu'à se sacrifier lui-même pour sa rançon et son salut[2]. »

Et là-dessus, avec l'accent d'une humilité convaincue, il confesse à son ami ses faiblesses, ses passions, ses misères, toutes les infirmités d'une nature pour laquelle il demande grâce, et qu'il nous contraint d'admirer. Puis, il suit le pasteur pas à pas dans la carrière de ses travaux, à la tribune sacrée, au milieu des pauvres, dans ses rapports avec

[1] Stilting croit que l'ouvrage fut composé de suite après l'ordination de Basile. Un mot de Pallade, mais qui ne se trouve que dans une des traductions latines de ses *Dialogues*, autorise à penser que ce fut pendant le séjour de Jean au désert. Il est certain que cette composition n'est pas un écrit de circonstance. Elle a été méditée sérieusement et soigneusement écrite. On concilie les deux opinions, en se rappelant que Jean s'enfuit au désert dès la fin de 374, quelques mois après la pieuse discussion avec son ami.

[2] Chrys., *de Sacerd.*, l. 2, c. 3.

les vierges et les veuves consacrées aux autels, dans l'administration des deniers de l'Église et des fonds de la charité, dans le maniement des esprits et la direction des consciences, économe, docteur, médecin, juge, consolateur des affligés, dispensateur des pardons célestes, conseiller de toutes les situations depuis le pauvre esclave jusqu'à celui qui commande à de nombreux serviteurs, depuis la mère de famille jusqu'au magistrat chargé de fonctions publiques et difficiles, guide et modèle du saint troupeau aux yeux duquel il doit être l'image vivante et le continuateur de Jésus-Christ, ambassadeur des hommes auprès de Dieu, représentant de Dieu au milieu des hommes, obligé de lutter sans cesse contre mille obstacles au-dehors, mille tentations au-dedans, affaibli par toute sorte de tempêtes et de périls, révoltes des sens, suggestion de la vaine gloire, défaillances du cœur, inconstance et caprice du peuple plus mobile que les flots de la mer et dont la fureur n'est pas moins redoutable que l'injustice. Est-il une mission plus haute et plus délicate, qui impose plus de sacrifices, rencontre plus de difficultés, s'accommode moins d'une vertu médiocre, exige un plus rare assemblage de prudence, de fermeté, de douceur, d'instruction, de dévouement, de courage, de pureté ?

« Il n'est pas possible que les défauts d'un évêque échappent aux regards; les plus petits même sont aussitôt mis au grand jour. Tant qu'un athlète se tient chez lui et ne se mesure avec personne, il peut cacher sa faiblesse et sa lâcheté; mais à peine a-t-il quitté ses vêtements pour lutter dans l'arène, qu'il est aussitôt jugé : ainsi des hommes qui vivent dans la retraite et le repos. Cette vie solitaire jette un voile sur leurs défauts. Mais sont-ils introduits dans le monde, ils sont forcés de quitter la solitude, comme s'ils quittaient leur manteau, et d'exposer leur âme nue aux regards de tous. Comme leurs vertus allument dans les fidèles une noble émulation, ainsi leurs vices éteignent dans

les autres le zèle du bien, et leur lâcheté engendre la lâcheté. Il faut donc à l'âme du prêtre une beauté resplendissante, qui répande la lumière et la joie sur tous ceux qui le regardent. Les fautes des hommes vulgaires, commises pour ainsi dire dans l'ombre, ne perdent que leurs auteurs; mais le scandale d'un homme élevé au-dessus du peuple et connu de lui porte à tous un commun préjudice; il encourage le péché des uns, il détourne les autres du bien. Les fautes des premiers auraient même de l'éclat, qu'il n'en résulterait pour personne un grand mal. Mais ceux qui siègent au faîte du sacerdoce sont d'abord exposés à tous les regards, et, pour peu qu'ils s'oublient, les plus petites faiblesses sont regardées comme de grands crimes; car, généralement, ce n'est pas à la nature de l'action, mais au rang de celui qui pèche, qu'on mesure la grandeur du péché. Il est nécessaire qu'un zèle incessant, une grande vigilance sur lui-même, soient pour le prêtre comme une armure fortement trempée qui le protège tout entier, afin qu'on ne trouve pas en lui un seul endroit faible et découvert par où l'on puisse lui porter un coup mortel; car autour de lui, et les ennemis déclarés, et ceux qui feignent d'être ses amis, tous sont prêts à le frapper et à l'abattre. Il faut donc choisir des âmes semblables aux corps de ces jeunes saints que la grâce divine garda intacts dans la fournaise de Babylone. Mais il s'agit d'un feu qui s'alimente, non de sarments, de poix ou d'étoupes, mais de matières plus inflammables. Ce feu non matériel, c'est l'envie qui enveloppe le prêtre de ses flammes dévorantes, qui sonde, qui pénètre sa vie tout entière. Oui, que l'envie trouve dans sa conduite le moindre brin de paille à saisir, elle s'y attache aussitôt, dévore cette partie défectueuse de l'édifice; et tout le reste serait-il plus resplendissant que les rayons du soleil, elle le couvre d'une épaisse fumée[1].

[1] Chrys., *de Sacerd.*, l. 3, c. 11, *aliàs* 14.

« Il faut à l'évêque, poursuit-il, beaucoup plus de pureté qu'au solitaire, parce qu'il est exposé nécessairement à plus d'occasions qui peuvent le souiller, s'il ne défend l'accès de son âme par une vigilance continuelle et une grande fermeté. En effet, la beauté du visage, la grâce des mouvements, une démarche étudiée, une voix douce, la peinture des yeux, le fard des joues, de belles tresses, des cheveux habilement teints, la somptuosité des vêtements, la variété des parures, l'éclat des pierreries, les parfums et tant d'autres choses propres aux femmes, peuvent troubler le cœur, s'il n'est comme endurci par une austère chasteté. .. Souvent même, par des moyens tout contraires, le démon peut atteindre les âmes, et voilà une chose étonnante. Il en est qui, après avoir évité les pièges que je viens de signaler, ont été pris à d'autres tout-à-fait différents : ainsi, un visage négligé, des cheveux mal tenus, la pauvreté des vêtements, la simplicité des manières et du langage, le défaut de fortune et d'appui, le délaissement, après avoir incliné à la pitié le témoin de ces disgrâces, l'ont entraîné à la plus déplorable ruine [1].... Chargé de tout le troupeau, le pasteur ne peut exclusivement s'occuper des hommes et négliger les femmes, dont la direction demande d'autant plus de sagesse que nous portons en nous l'inclination au péché. Il faut les visiter dans leurs maladies, les consoler dans leurs afflictions, stimuler l'indolence des unes, aider la faiblesse des autres ; et, pendant l'accomplissement même de ce devoir, l'ennemi trouve mille moyens de pénétrer dans le cœur si l'on ne fait une garde sévère. Le regard de la femme chaste n'est pas moins redoutable que celui de l'impudique. Les flatteries amollissent, les hommages asservissent, et la charité elle-même, source de tous les biens, devient la source de tous les

[1] *Ibid.*, c. 2, p. 122.

maux pour qui ne sait pas la pratiquer[1].... Et non-seulement les hommages des femmes ont leur péril, ceux des hommes livrent celui qui les reçoit sans une grande fermeté d'âme, à deux maux opposés, la servilité de l'adulation et la folie de l'arrogance; car, forcé de ramper devant ceux qui le flattent, il se prévaut de leurs complaisances pour dédaigner ses inférieurs, et il est entraîné dans l'abyme d'un orgueil insolent[2].

» Pour être digne de son ministère, il ne lui suffit pas d'être pur, il faut encore beaucoup de savoir et d'expérience. Il faut connaître les choses de la vie humaine autant que ceux qui sont le plus mêlés au monde, et en être en même temps plus dégagé que les solitaires qui se sont réfugiés sur les montagnes. Ayant des rapports nécessaires avec des hommes de toute condition, les uns engagés dans le mariage, les autres assis au pouvoir, ceux-ci nageant dans l'opulence, ceux-là chargés d'enfants, le prêtre a besoin d'une conduite variée, non qu'il doive être dissimulé ou flatteur; mais, sans porter atteinte à l'indépendance de son caractère ni à la vérité, il faut qu'il sache se plier au besoin des circonstances, tantôt indulgent et tantôt sévère. Le même mode, en effet, ne convient pas pour gouverner tous les esprits, pas plus que les médecins ne prescrivent les mêmes remèdes à tous les malades, et que les pilotes n'opposent les mêmes manœuvres à tous les vents[3]. »

A propos de la direction des âmes, Chrysostôme exalte en termes magnifiques le pouvoir donné au prêtre sur les consciences qu'il délie, qu'il guérit, qu'il absout. Nous citons d'autant plus volontiers ses belles paroles sur ce sujet, qu'elles jettent un jour désiré sur quelques passages obscurs de ses homélies, et qu'on y trouve un témoignage

[1] Chrys., *de Sacerd.*, p. 428.
[2] *Ibid.*, p. 423.
[3] *Ibid.*, l. 6, c. 4, p. 425, t. 1.

indirect, mais formel et précieux, de la foi des temps antiques par rapport à la doctrine catholique de la pénitence.

« Qui peut y penser sans étonnement?..... s'écrie-t-il. Des hommes qui ont leur séjour sur la terre, dont l'existence y est attachée, ont été commis à la dispensation des choses du ciel; ils ont reçu un pouvoir que Dieu ne donna ni aux anges ni aux archanges. Ce n'est pas à ces esprits purs qu'il fut dit, en effet : *Ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel*[1]. Les princes d'ici-bas ont bien la puissance de lier et de délier, mais les corps seulement; tandis que le lien dont je parle avec l'Évangile saisit l'âme même et se rattache aux cieux, et tout ce que les prêtres font ici-bas, Dieu le ratifie là-haut : le maître confirme la sentence du serviteur. Que leur a-t-il donné par ces paroles, si ce n'est la toute-puissance des choses célestes? *Les péchés seront remis*, leur dit-il, *à qui vous les remettrez; ils seront retenus à qui vous les retiendrez*[2]. Qu'y a-t-il de supérieur à un tel pouvoir? *Le père a donné au fils tout jugement*[3] : et je vois le fils transmettre ce droit tout entier à ses prêtres, comme si déjà transportés aux cieux, supérieurs à la nature humaine et libres de nos passions, ils avaient été revêtus à ce titre de cette autorité suprême[4]..... A eux fut confié l'enfantement spirituel des âmes, à eux de les faitre naître par le baptême. Par eux, nous sommes revêtus de Jésus-Christ, nous sommes ensevelis avec le Fils de Dieu, et nous devenons les membres de ce divin chef..... Guérir les corps de la lèpre, ou plutôt constater seulement la guérison et non l'opérer : voilà ce que pouvaient les prêtres chez les Juifs, et tu sais avec quelle ambition on briguait alors la dignité

[1] Math., 18.
[2] Joan., 5, v. 42.
[3] Joan., évang., c. 20.
[4] *De Sacerd.*, l. 3, n° 5, p. 383, — *aliàs* c. 4.

sacerdotale. Les prêtres de la nouvelle loi ont reçu pouvoir, non de constater mais d'opérer la guérison, non de la lèpre du corps mais de la souillure des âmes. Ceux donc qui les méprisent sont coupables et méritent un plus grand châtiment que Dathan et les siens..... La puissance que Dieu leur a donnée sur nous est bien plus grande que celle de nos propres parents. Entre les uns et les autres la différence est la même qu'entre la vie future et la vie présente. Les parents nous engendrent à celle-ci; les prêtres à celle-là. Les uns ne peuvent nous préserver ni de la mort ni des maladies ; les autres, au contraire, ont sauvé plus d'une fois les âmes malades et prêtes à périr ,... . et, soit dans le sacrement de la régénération, soit après, ils ont toujours le pouvoir de remettre les péchés [1]. »

Mais, lorsque parlant des fonctions les plus hautes du sacerdoce, il soulève le voile du sanctuaire et montre le prêtre à l'autel, calvaire mystique, apportant au Très-Haut l'holocauste spirituel du monde, tenant dans ses mains la rançon de l'humanité, le sang de Jésus-Christ, nouveau Moïse, nouveau Jésus, Messie perpétuel de toutes les expiations, de tous les vœux, de toutes les espérances ; alors le langage de l'écrivain prend un éclat surnaturel, sa parole semble sortir fulgurante d'un autre Sinaï, sa foi éclate comme une poësie sublime, comme un hymne angélique, comme une soudaine apparition des séraphins qui entourent le trône de Dieu. C'est l'apothésose du prêtre, mais apothéose à le faire trembler et s'anéantir sous le poids de ses devoirs et dans le sentiment de son insuffisance, à lui faire tourner la tête , non d'orgueil, mais de frayeur et d'humilité.

« Le sacerdoce, dit-il, s'accomplit sur la terre, mais il fait partie des choses célestes. Ce n'est pas un homme, ce

[1] *De Sacerd.*, l. 3, c. 6, *aliàs* 5, p. 384.

n'est pas un ange, ni un archange, ni aucune puissance créée, mais le Paraclet lui-même qui a institué ce grand ministère; c'est lui qui l'a ainsi voulu; des êtres plongés encore dans la chair ici-bas sont appelés à remplir les fonctions des anges! Il faut donc qu'il soit pur celui qui entre dans le sacerdoce, pur comme s'il vivait au ciel, au milieu des puissances célestes..... Et, en effet, quand tu vois le Seigneur immolé, étendu sur l'autel, le sacrificateur en prières, penché sur la victime, et tous les fidèles empourprés de ce sang précieux, je te le demande, crois-tu être encore sur la terre parmi les hommes? N'es-tu pas plutôt transporté dans les cieux, et, toute pensée charnelle bannie, comme si tu étais un esprit pur, dépouillé de la chair, ne vois-tu pas devant toi les choses mêmes du ciel! O prodige! ô bonté de Dieu! Celui qui est assis là-haut, à la droite du Père, en ce moment même se laisse prendre par la main de tous, il se livre à quiconque veut l'embrasser et le recevoir. Voilà ce qui se passe aux regards de la foi. Ces merveilles te semblent-elles dignes de mépris? Sont-elles de nature à être foulées aux pieds par qui que ce soit? Veux-tu en juger l'excellence, représente-toi Élie : une foule immense l'entoure, la victime est placée sur les pierres, tous attendent et regardent immobiles et silencieux, le prophète seul élève la voix pour prier, et tout-à-coup la flamme tombe du ciel et s'empare de l'holocauste. Voilà, certes, un grand prodige et bien étonnant! Mais de ce sacrifice passe à la célébration de nos mystères, et tu verras non pas seulement des prodiges, mais des choses au-dessus de tous les prodiges. Le prêtre est debout, portant non pas un feu qui s'éteint, mais l'Esprit-Saint lui même; il prie long-temps, non pour qu'un jet de flamme tombant du ciel vienne consumer les offrandes, mais pour que la grâce, descendant sur l'hostie, embrase par elle les âmes de tous et les rende plus brillantes que

l'argent purifié par le feu. Qui donc, à moins d'être dans un accès de délire, oserait mépriser un mystère si redoutable? Ne sais-tu pas que jamais âme humaine n'a pu soutenir l'action de ce feu céleste, et que nous serions promptement anéantis sans un secours puissant de la grâce de Dieu[1]?.....

» L'homme, poursuit le futur pontife du Christ, l'homme qui se lève devant Dieu au nom de tous les hommes, le député, non d'une ville, non d'un peuple, mais du genre humain, qui parle pour les morts et pour les vivants et demande grâce pour tous, celui-là, quel homme doit-il être? Ni l'assurance de Moïse, ni celle d'Élie, ne lui suffisent pour une telle supplication. Comme si le monde entier lui était confié, comme s'il était le père de tous, il se présente à Dieu pour demander l'extinction de toutes les guerres, l'apaisement de tous les troubles, le règne de la paix, la prospérité universelle, le prompt éloignement des malheurs publics et privés, dont la menace est toujours suspendue sur la tête de tous. Il faut donc qu'un pasteur montre en tout, et par rapport à tous ceux pour lesquels il prie, la supériorité de mérites qui doit distinguer le chef du sujet.

» Mais lorsque, invoquant l'Esprit-Saint et célébrant le très-redoutable sacrifice, il tient dans ses mains le souverain Seigneur de l'univers, je le demande, à quel rang le placerons-nous? Qu'elle pureté, quelle piété nous avons droit d'exiger de lui! Qu'elles doivent être chastes ces mains, cette langue par lesquelles s'accomplit un si grand mystère! Quelle doit être éminente la sainteté de cette âme qui reçoit l'Esprit infini! Alors les anges accourent d'en-haut, ils environnent le prêtre, ils remplissent le saint lieu; toute la hiérarchie céleste se précipite là, autour de l'autel où gît la victime, et proclame sa gloire. Qui donc en pourrait douter s'il songe à la grande chose qui s'accomplit?

[1] *De Sacerd.*, l. 3, c. 4, *aliàs* 3, p. 382 et 383.

» Pour moi, j'ai entendu raconter qu'un vieillard, homme admirable, habitué aux révélations, assurait l'avoir vu un jour : il avait vu, pendant l'action sainte, autant du moins que de terrestres organes peuvent y suffire, une multitude d'anges revêtus de robes éclatantes, rangés autour de l'autel, le front courbé comme des soldats en présence de l'empereur : je le crois volontiers. Je tiens aussi d'une autre personne qui le savait, non par ouï-dire, mais pour l'avoir vu elle-même, qu'au moment de quitter cette vie, alors que s'exhale le dernier soupir, les âmes qui ont eu le bonheur de participer avec une conscience pure aux mystères saints, sont escortées par les anges dans leur passage à l'éternité, en l'honneur du sacrement qu'elles ont reçu.

» Et tu ne frémis pas d'engager une âme comme la mienne dans un ministère si saint ; d'élever à la dignité des prêtres un homme aux vêtements souillés, que Jésus-Christ a exclu du banquet ! L'âme du prêtre doit resplendir comme le flambeau qui éclaire le monde, et la mienne, enveloppée des ténèbres d'une conscience impure, n'ose ni ne peut élever un regard assuré vers son divin maître. Les prêtres sont le sel de la terre, et mon peu de sagesse, mon insuffisance en toutes choses, qui pourra les supporter sans peine, si ce n'est vous, mes amis, qui m'avez voué depuis long-temps une affection sans bornes[1] ? »

Avec ce sentiment de la mission et de la dignité du sacerdoce, Jean devait regretter plus amèrement que personne les fautes, les passions, les contre-sens à l'esprit évangélique qui troublaient dès-lors et désolaient le sanctuaire. Tandis que de hautes vertus jettent sur l'Église un éclat divin, l'ambition et l'orgueil se montrent au pied de l'autel. Ce que les hommes éminents, la piété sincère, le vrai mérite redoutent et fuient comme un péril, la médiocrité présomptueuse

[1] Chrys., *ibid.*, l. 6, c. 4, *aliàs* 3, pp. 424, 425.

le convoite sans pudeur. Aux yeux de quelques-uns, le sacerdoce n'est qu'une haute position entourée d'hommages, une magistrature puissante qui donne une influence considérable, de nombreux clients. La cabale en assiège les avenues. Ce ne sont plus ses bourreaux, ce sont ses disciples qui tirent au sort la tunique de Jésus-Christ. De là, les accusations amères de S. Grégoire de Nazianze et de S. Jérôme contre le clergé de leur temps; de là aussi, les plaintes non moins éloquentes, quoique moins acerbes, de Chrysostôme, et la force avec laquelle il signale, lui, encore sans autorité et sans nom, les abus, les manœuvres de toute espèce qui déshonoraient souvent le choix des évêques.

« Rends-toi, dit-il, à ces fêtes populaires où se font les élections ecclésiastiques. Les électeurs se divisent; les prêtres même ne sont pas d'accord. Chacun fait bande à part: l'un donne sa voix à celui-ci, l'autre à celui-là. Et pourquoi? C'est qu'on ne considère point la seule chose qu'on devrait considérer: les vertus du candidat. Un tel doit être élu parce qu'il est d'une famille illustre; un tel, parce qu'il est riche; celui-ci, parce qu'il est venu de nos adversaires à nous; celui-là, parce qu'il est mon parent. Quant à celui qui est vraiment digne, personne n'y songe[1]. On allègue quelquefois des motifs plus absurdes. Il faut admettre ceux-ci de peur qu'ils ne passent dans les rangs ennemis; ceux-là, parce qu'ils sont méchants et que, dédaignés, ils peuvent faire beaucoup de mal. Des êtres pervers, chargés de vices, sont élevés à la dignité sainte de prêtres, par le motif même qui devrait leur interdire le seuil du temple!... Et après cela, je le demande, chercherons-nous les causes de la colère de Dieu, quand nous livrons ainsi les plus redoutables mystères à des hommes aussi méchants qu'incapables?

[1] Chrys., *ibid.*, p. 392, et l. 3, c. 15.

» Je traitais autrefois les princes d'absurdes, parce que, dans la distribution des honneurs, ils ont égard moins au mérite qu'à la fortune et aux protections. Mais depuis que le même abus a fait irruption dans l'Église, qu'y a-t-il d'étonnant que des hommes du monde, pour qui la faveur publique et l'argent ont un si grand prix, tombent en de pareils désordres, quand ceux qui professent l'exemption de ces misères n'ont point de meilleurs sentiments, et qu'ils traitent des intérêts éternels comme ils traiteraient d'un arpent de terre, confiant à des hommes vils, pris au hasard, le gouvernail de l'Église pour laquelle le Fils unique de Dieu a bien voulu se dépouiller de sa gloire, se faire homme, être supplicié comme un esclave et mourir?

» Mais ce n'est pas tout : non-seulement on choisit les indignes, on repousse les bons... Le but de cette conduite, c'est que l'Église ne puisse trouver de consolation nulle part et gémisse dans l'oppression. Cela ne mérite-t-il pas mille fois les foudres du ciel, ou tous les feux d'un enfer plus terrible que celui dont nous menacent les Écritures? Et cependant il supporte, il souffre ces maux affreux, celui qui ne veut pas la mort du pécheur, mais sa conversion et sa vie. Pourrions-nous jamais admirer assez sa clémence?

» Les enfants du Christ ruinent l'héritage du Christ avec plus d'acharnement que ses ennemis; et le Christ, toujours bon, leur ouvre son cœur et les invite à la pénitence! Gloire à vous, ô Seigneur! Gloire à vous! Quel abyme de miséricorde vous êtes, ô mon Dieu! Quels trésors de patience vous possédez! Des hommes qui, à la faveur de votre nom, se sont élevés de la misère et de l'obscurité au faîte des honneurs, tournent contre vous vos bienfaits; ils osent ce qu'on ne peut oser. Profanateurs insolents de vos saints mystères, ils rejettent les bons, pour que des méchants, des êtres perdus de mœurs, avec une entière

liberté, avec une parfaite impunité, bouleversent tout au gré de leur malice.

» Si tu veux connaître les causes de ce désordre, tu découvriras que leur racine, leur mère commune, c'est l'envie. Mais leur forme n'est pas la même; il y a sur ce point beaucoup de variété. Celui-ci est tout jeune, écartons-le, dira-t-on; celui-là manque de souplesse. Un autre déplaît à un tel; certain personnage verrait avec peine élire ce candidat et rejeter celui qu'il a présenté. Un autre est bon, plein de mansuétude et de charité; un autre est sévère pour les pécheurs. Pour des prétextes, on n'en manque pas; ils en ont tant qu'ils veulent; et quand ils n'en ont pas d'autres, ils s'attaquent à la fortune. Il ne faut, disent-ils, élever personne tout d'un coup à une pareille dignité, mais avec précaution et par degrés !... Chaque jour voit former de nouvelles cabales. Mille traits malins pleuvent sur les élus, tant qu'enfin on fait exclure ceux qu'on n'aime pas et admettre ses créatures. Un évêque dans une pareille situation est comme un pilote qui aurait dans son vaisseau, pour compagnons de voyage, des pirates épiant l'occasion de le surprendre, lui, les matelots et les passagers[1]. »

Ce tableau, qui paraît chargé, est pâle cependant auprès de ces quelques mots de Grégoire de Nazianze. « On dit, s'écrie-t-il, que l'aigle pour éprouver ses aiglons leur fait regarder fixement le soleil; s'ils clignottent, il les jette. Pour nous, plus faciles, nous plaçons sur le trône épiscopal le premier venu, sans nous occuper ni de son présent ni de son passé, ni de ses paroles ni de ses actions; c'est un coup de dé. Les choses divines sont livrées au hasard du jeu. Mettez un masque de théâtre au dernier des hommes, le voilà tout-à-coup un homme pieux. Hier parmi les histrions et dans les coulisses, aujourd'hui en spectacle dans le temple de Dieu. Hier avocat, vendant la justice, aujourd'hui

[1] Chrys., *ibid.*, l. 3, c. 12.

un autre Daniel. Hier, l'épée nue, assis sur un tribunal dont tu faisais un brigandage, aujourd'hui modèle de mansuétude. Hier danseur efféminé et le plus habile à boire, aujourd'hui directeur des vierges et des épouses. Hier Simon le Magicien, aujourd'hui Simon Pierre[1]. »

Ces scandales déplorés par Chrysostôme, flagellés par Grégoire, cet envahissement de l'épiscopat par l'ambition et la cupidité, trouvaient une grande compensation dans les vertus éminentes du plus grand nombre des évêques. Jamais le diadème de l'Église ne resplendit de plus de lumière et de sainteté. Loin d'altérer ou d'obscurcir l'idéal chrétien, les passions ruées sur le sanctuaire, par les hautes protestations qu'elles inspiraient, faisaient mieux ressortir sa beauté divine. Les vapeurs condensées à l'horizon n'empêchaient pas l'astre de briller au zénith et de remplir l'univers de ses feux.

Dans un livre sur le sacerdoce, Jean ne pouvait passer sous silence ce qui est l'un des plus grands moyens d'action et des devoirs les plus considérables du sacerdoce : je veux dire le ministère de la parole. Serait-il sans intérêt de rechercher comment cette question a été traitée par un homme qui devait être bientôt la gloire et le premier maître de la tribune sacrée ?

Il établit d'abord la nécessité pour l'évêque d'unir à une doctrine profonde un talent convenable d'exposition et d'enseignement. « Pour arriver à la guérison des maladies corporelles, les médecins ont des moyens divers. Nous, pour obtenir celle des âmes, nous n'en avons qu'un, l'instruction par la parole. Remèdes et régime, tout est là. Elle fait l'office du fer et du feu. Qu'elle soit inefficace, tout le reste n'est rien. Aurait-on le don des miracles, son secours serait nécessaire encore[2]. »

[1] Greg. Naz., t. 2, pp. 799 et 801.
[2] Chrys., *de Sacerd.*, l. 4, c. 3.

Mais, s'écrie son ami Basile en l'interrompant : « Si l'éloquence a tant de prix, pourquoi le bienheureux Paul l'a-t-il dédaignée? Pourquoi s'est-il fait gloire de son ignorance à cet égard ? »

« Hélas! répond Chrysostôme, c'est là précisément ce qui a causé la ruine de plusieurs, en leur faisant négliger l'étude de la vraie doctrine. Incapables de s'élever à la hauteur des pensées de l'Apôtre, ni de saisir le sens véritable de ses paroles, ils ont passé leur vie entière dans la somnolence, attachés non pas à cette ignorance dont se vantait S. Paul, mais à celle dont nul homme sous les cieux ne fut plus éloigné que lui. Mais supposons le glorieux Apôtre aussi peu instruit dans l'art de parler qu'ils le disent, que s'ensuit-il pour les hommes de notre temps? Paul, en effet, possédait une puissance supérieure à celle de la parole. Il n'avait qu'à se montrer, et, sans dire un mot, il faisait trembler les démons. Aujourd'hui tous les hommes réunis dans un même lieu se répandraient en prières et en larmes, ils n'auraient pas le pouvoir qu'avaient jadis les vêtements de Paul. Par ses prières, Paul ressuscitait les morts. Il faisait de tels prodiges, que les païens le prenaient pour un Dieu. Avant de quitter la terre, il mérita d'être ravi jusqu'au troisième ciel. Et les hommes de nos jours... mais je ne veux rien dire de blessant pour personne. Je suis étonné seulement qu'on se compare à un si grand homme. Que si nous mettions de côté ses miracles pour ne considérer que ses mœurs angéliques, nous verrions cet athlète du Christ triompher plus encore par elles que par les miracles. » Et, après quelques mots sur les vertus de l'Apôtre, sur son apostolat et sa charité : « Maintenant, poursuit-il, je prouverai que Paul ne fut pas un ignorant. Sans doute il n'est question ici ni du fini d'Isocrate, ni de la fierté de Démosthène, ni de la gravité de Thucydide, ni de l'élévation de Platon; je fais grâce des ornements étudiés des auteurs profanes. Je ne

tiens ni à l'élocution ni à l'action. Qu'on n'aille pas cependant, pour excuser sa propre négligence, ravir à cet illustre Saint l'une de ses qualités les plus grandes. Et comment confondait-il les Juifs de Damas lorsqu'il n'avait pas encore commencé de faire des miracles? Comment terrassa-t-il les Hellènes? Pourquoi fut-il relégué à Tarse? N'est-ce pas pour avoir triomphé d'eux par la puissance de la parole? N'est-ce pas pour les avoir pressés si vivement, que ceux-ci, indignés de leur défaite, s'acharnèrent à le faire mourir? A Antioche, quel genre de combat livra-t-il, pour la défense de la vérité, à ceux qui voulaient judaïser? Et à Athènes, dans cette ville le foyer de la superstition, n'est-ce pas après avoir entendu une allocution de Paul qu'un membre de l'aréopage et sa femme quittèrent tout pour s'attacher à lui? Que ne fit-il pas à Thessalonique, à Corinthe, à Éphèse, à Rome même? Il consacrait sans relâche les jours entiers et les nuits à l'interprétation des Écritures. Faut-il dire ses luttes avec les disciples d'Épicure et de Zénon? Si donc nous le voyons, soit avant d'opérer des miracles, soit lorsqu'il en opérait, faire un si grand usage de la force de la parole, comment aurait-on eu l'impudence de traiter d'ignorant celui qui excitait l'admiration de tous par ses controverses et par ses discours? Pourquoi les Lycaoniens le prirent-ils pour Mercure? Les miracles purent bien faire passer Paul et Barnabé pour des dieux: mais que Paul fût pris pour Mercure, ce n'est pas aux miracles, c'est à l'éloquence qu'il faut l'attribuer. Qu'est-ce qui a valu à ce bienheureux apôtre la gloire de son nom, qui vole de bouche en bouche par tout l'univers? N'est-ce pas la vertu divine de ses épîtres, où les fidèles de tous les temps ont puisé et puiseront comme à une source qui ne tarira point tant que le genre humain subsistera? Ses écrits sont comme un rempart indestructible qui entoure toutes les églises de l'univers. Lui, comme le plus vaillant des héros, il est encore debout au milieu d'elles,

enchaînant toute pensée aux pieds du Christ, abattant tout orgueil qui s'élève contre la science de Dieu. Et tout cela, il le fait par ces admirables épîtres qu'il nous a laissées et qui sont pleines de la divine sagesse. Les prenant pour guides, les chefs des églises enrichissent d'une beauté spirituelle cette chaste Vierge que Paul nous représente comme la fiancée de Jésus-Christ, repoussent les maux prêts à fondre sur elle, et lui conservent une santé inaltérable. Tels sont les remèdes que cet ignorant nous a légués, et telle est leur vertu démontrée par l'expérience. De tout ceci, concluons que Paul s'était sérieusement appliqué à l'étude de l'éloquence[1]. »

Après avoir détruit l'objection de son interlocuteur, après avoir établi, dans les chapitres suivants, qu'un évêque doit être profondément instruit de la doctrine pour la communiquer aux autres et porter remède aux controverses qui s'élèvent sur les dogmes[2], il insiste sur la nécessité de consacrer un grand travail au discours qu'on adresse au peuple du haut de la tribune sacrée. « La plupart des auditeurs, dit-il, viennent, non pas avec les dispositions des disciples à l'égard de leurs maîtres, mais comme des oisifs qui assistent aux représentations du théâtre ou aux luttes du cirque. On prend parti pour un orateur ou pour un autre, et l'on n'écoute que pour applaudir ou critiquer. Et ce n'est pas tout: s'il arrive à un prédicateur de faire entrer dans son discours des pensées d'autrui, il subit plus d'humiliations que le dernier des voleurs. Souvent même, quoiqu'il n'ait rien emprunté à personne, il suffit qu'on le soupçonne de l'avoir fait, pour le traiter comme un homme surpris en flagrant délit de vol. Que dis-je? on ne lui permet pas même la fréquente répétition de ses propres idées. La foule des auditeurs cherche plutôt le plaisir de l'oreille que le salut de l'âme. Il faut donc un esprit élevé, qui puisse mettre

[1] Chrys., c. 4. *aliàs* 7.
[2] *Ibid.*, c. 5 et 6.

un frein à cette jouissance infructueuse de la multitude, et tourne son attention vers un objet plus utile, si bien que les brebis suivent le pasteur avec docilité, loin que celui-ci se laisse guider par leurs caprices. Or, c'est une chose qu'on ne peut obtenir qu'à la double condition de mépriser les louanges et de posséder la puissance de la parole. Si l'une des deux vient à manquer, l'autre toute seule devient inutile. Si l'orateur qui dédaigne les louanges expose la doctrine dans un langage dépourvu de grâce et de sel, il sera généralement dédaigné et ne retirera de la noblesse de ses sentiments aucun fruit. Un autre manie bien la parole, mais il est esclave de la faveur populaire ; pour lui comme pour ses auditeurs le préjudice est le même, car, avide de louanges, il songe à plaire plutôt qu'à sauver. Et de même que celui qui résiste aux attraits de la vaine gloire, s'il manque du talent de bien dire, quoiqu'il ne soit pas le jouet des caprices du peuple, se met, par la pénurie de ses moyens, dans l'impossibilité de lui procurer un bien réel ; ainsi, celui qui se laisse entraîner par l'amour des éloges, pouvant, par la doctrine et l'éloquence, rendre le peuple meilleur, ne songe qu'à lui plaire et à exciter de vains applaudissements. Il faut donc qu'un excellent pasteur soit parfait sous ces deux rapports et fasse marcher de front ces deux qualités. Alors seulement, il aura la pleine liberté de se montrer indulgent ou sévère..... Possédât-on à un degré supérieur le talent de la parole (ce qui est le privilège du petit nombre), on ne serait pas dispensé pour cela de travailler sans relâche. Puisque c'est de l'étude plutôt que de la nature que vient l'éloquence, se serait-on élevé sous ce rapport au faîte de la perfection, on en descendra vite, si l'on ne cultive ce talent par une application soutenue et un exercice continuel. D'où il suit que les plus habiles sont aussi ceux qui ont le plus à travailler [1].... »

[1] Chrys., l. 5, c. 1, 2, 4.

« En effet, poursuit Chrysostôme, on ne pardonne pas à un orateur cette faiblesse commune à tous les hommes, qui est de ne pas réussir toujours également. Si ses discours ne répondent pas exactement à sa réputation, il se retire accablé des reproches, des traits malins de l'auditoire. Personne ne songe qu'une peine subite, une vive préoccupation a troublé peut-être la pureté de son intelligence, et ne lui permet pas d'enfanter des idées claires et précises; que l'orateur est un homme, et que par conséquent il lui est impossible d'être toujours égal à lui-même, et qu'il est, au contraire, fort naturel de faillir quelquefois et de rester au-dessous de ses moyens..... Au talent de la parole, au travail assidu, il faut joindre une grande patience. L'orateur est entouré de jaloux; s'ils n'ont rien à lui reprocher, ils s'irritent de l'estime générale dont il jouit..... Ils le diffament, le calomnient, le poursuivent de leur malice et en public et en particulier. Si à chaque trait qu'on lui lance son âme s'afflige, s'irrite, elle succombera bientôt au chagrin.... Souvent on choisit un misérable orateur, qu'on porte aux nues par des éloges exagérés, et cela dans le but, non d'exalter un homme sans mérite, mais de rabaisser celui qui en a..... Outre ces ennemis, le défenseur de la vérité aura souvent à lutter contre l'ignorance de tout un peuple. En effet, un auditoire ne se compose pas entièrement d'hommes instruits : ils y sont d'ordinaire en petit nombre... Aussi le meilleur discours n'est-il pas le plus goûté... Il faut se résigner d'avance à ces absurdes jugements, excuser, pardonner le défaut d'instruction, aussi bien que la jalousie, et être convaincu que ni l'un ni l'autre ne peuvent ôter le talent à celui qui en est doué. Un peintre éminent dans son art verrait son tableau, celui qu'il a le plus soigné, critiqué par des personnes étrangères à la peinture, qu'il n'en éprouverait aucun découragement. De même, leur enthousiasme ne lui ferait pas prendre pour un chef-d'œuvre

un travail réellement mauvais. Que le talent soit lui-même le juge de ses productions, et ne s'arrête pas à l'opinion peu éclairée et peu sûre des autres.

» Ainsi celui qui a embrassé la mission d'enseigner dans l'Église, ne doit pas s'attacher aux suffrages de la multitude et tomber dans l'abattement s'ils lui manquent. Après avoir médité ses discours, pour plaire à Dieu, et c'est là le seul but de ses travaux, non les applaudissements et les éloges, s'il vient à être approuvé des hommes, qu'il ne repousse pas cette approbation; si elle lui manque, qu'il y renonce sans se plaindre. Une assez grande consolation de ses peines, la plus grande de toutes, c'est la conscience de n'avoir employé son instruction, son talent, sa parole, qu'à entrer dans les vues de Dieu et à le glorifier [1]. »

Le livre *du Sacerdoce*, que ces citations déjà trop longues n'ont pu cependant faire connaître qu'imparfaitement, finit, comme il avait commencé, par une effusion d'humilité et d'amitié. Basile en pleurs dit à Chrysostôme :

« J'étais venu te demander la réponse à faire à tes accusateurs, et tu me congédies avec une autre préoccupation; car ce qui m'inquiète à présent, ce n'est pas ce que je répondrai pour toi, mais ma propre justification devant Dieu. Je t'en conjure, si mes intérêts te touchent un peu, s'il est pour moi quelque consolation en Jésus-Christ, quelque reste de tendresse ou de pitié,.. tends-moi la main, aide-moi de ta parole et de ton exemple. Ne consens jamais à m'abandonner même un instant, et vivons ensemble, plus étroitement unis que dans le passé [2]. »

Jean lui répondit en souriant : « De quel secours serai-je pour toi dans cette foule immense de devoirs? Mais puisque tu attaches à cela quelque prix, ô ami bien-aimé! prends courage, et tous les instants dont tu pourras disposer après

[1] Chrys., *de Sacerd.*, l. 5, c. 5.
[2] *Ibid.*, l. 6, c. 10.

les travaux d'un grand ministère, je les passerai près de toi; je te soutiendrai de mes consolations; mon dévouement ne te fera jamais défaut.

» A ces mots, poursuit Chrysostôme, il fondit en larmes et se leva. Et moi, l'embrassant et lui donnant un baiser au front, je l'accompagnai, et l'exhortai à supporter avec courage ce qui était arrivé. Oui, lui dis-je, j'ai la confiance en Jésus-Christ, qui t'a lui-même appelé à la conduite de son troupeau, qu'en récompense de ton saint ministère, tu jouiras d'un assez grand crédit auprès de lui pour me sauver du péril au jour solennel de sa justice, et m'introduire avec toi dans sa demeure éternelle [1] ! »

Nobles amis! Sainte amitié! On en respire la fleur avec délices dans ces paroles embaumées d'une céleste charité. Chrysostôme s'est peint là, tel qu'il fut avec sa foi ardente, son humilité convaincue et profonde; cœur aimant sous un visage sévère, austère chrétien et délicieux ami. On comprend qu'un tel homme dut être aimé, et que si son génie, ses vertus, sa haute loyauté, je dirai presque la noble imprudence de son caractère, lui suscitèrent des jaloux et des ennemis, il n'inspira jamais d'attachement médiocre. Ces âmes-là, quand une fois vous êtes entrés dans leur sphère d'attraction, vous enchaînent à elles à jamais : elles vous entraînent dans la vie, dans la mort, dans l'éternité.

Du reste, cet admirable traité sur le sacerdoce est trop célèbre pour qu'il soit utile d'en parler plus long-temps. Tous les siècles chrétiens ont souscrit à l'éloge qu'en a fait S. Isidore de Péluse, contemporain et disciple de Jean. Écrivant à l'un de ses amis : « Je t'envoie, lui dit-il, le livre que tu m'as demandé, et j'en attends pour toi le fruit qu'il produit pour tout le monde : sa lecture pénètre les âmes et les embrase du divin amour. Son but est de montrer le

[1] Chrys., *de Sacerd.*, l. 6, c. 10.

sacerdoce comme saint, vénérable, d'un accès difficile, et imposant de graves devoirs. Jean, ce sage interprète des secrets de Dieu, ce grand évêque de Byzance et l'œil de toutes les églises, l'a écrit avec tant de prudence et de soin, que tous, tant ceux qui remplissent selon le cœur de Dieu les fonctions saintes du sacerdoce, que ceux qui s'en acquittent avec négligence, y trouvent, les uns, de quoi nourrir leur vertu, les autres, de quoi corriger leurs vices[1]. »

Quant à l'interlocuteur de ces dialogues, on n'en sait guère plus que ce qu'ils en disent. Ceux qui ont vu dans l'ami de Chrysostôme, l'illustre évêque de Césarée, son homonyme, sont tombés dans une méprise grossière[2]. Né en 329, Basile le Grand ne fut pas, ne put être le compagnon d'étude de Jean d'Antioche. L'un était revêtu de l'épiscopat que l'autre n'avait pas reçu le baptême.

Photius, en désignant Basile de Séleucie en Isaurie, n'a pas été plus heureux; car ce Basile de Séleucie assistait en 451 au concile de Calcédoine, et écrivait en 458 à l'empereur Léon. Il est difficile de croire qu'il eût été sacré évêque, comme l'ami de Jean, en 374, c'est-à-dire quatre-vingt-quatre ans avant sa mort, d'autant plus que son prédécesseur occupait encore le siége de Séleucie en 431[3].

Ménard émet l'opinion que Basile, celui dont il est ici question, pourrait bien être le même personnage que Maxime, cet autre ami de Jean, que nous avons vu figurer dans sa société intime avec Théodore, et qui mourut évêque de Séleucie sur mer, près d'Antioche. Mais cette hypothèse, absolument gratuite, n'a pour elle aucune vraisemblance.

Il n'y a d'admissible que l'opinion de Baronius, adoptée

[1] Isid. Pelus., *ep.* 156.

[2] Socr., l. 6, c. 3. — Érasme a répété cette erreur dans sa vie de S. Chrysostôme. — Chrys., *op.* t. 1; édit. de Paris, 1556.

[3] Phot. Bibl., p. 378. — Stilting, t. 4, sept., p. 425. — Herm., p. 50. — Montf., t. 1. p. 361. — Tillem., t. 11, p. 13.

par Montfaucon et soutenue par Stilting, d'après laquelle l'ami de notre Saint serait l'évêque de Raphanée, en Syrie, signé au concile de Constantinople, en 381, sous le nom de Basile [1]. Raphanée était une petite ville de la Séleucie maritime, entre le château d'Antaradam et l'Oronte, à quelques pas d'Antioche [2]. Le voisinage permettait aux deux amis de se voir aussi fréquemment qu'ils se l'étaient promis, et presque de vivre ensemble.

[1] Montf., *ibid.* — Stilting, *ibid.* — Bar., *ad an.* 382, n° 69.
[2] Cell., Geog. anc., t. 2, p. 258.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Jean quitte la ville et se retire au désert. — Mouvement général à cette époque vers la solitude et la vie monastique. — Cénobites. — Organisation du monastère. — Charité des solitaires. — Travail réhabilité. — Résultats sociaux. — S. Antoine. — Anachorètes. — Pierre le Galate. — Zénon. — Eusèbe de Télédan. — Siméon l'Ancien. — Macédonius. — Hésitations de Chrysostôme. — Luttes intérieures. — Bonheur de la solitude. — Lettres sur la componction. — Providence. — Confession. — Peines éternelles.

Le but des évêques qui avaient imposé les mains à Basile n'était qu'à moitié rempli. Il est probable qu'ils firent de nouvelles instances auprès de Jean, et que le désir de s'y dérober fut pour beaucoup dans la détermination qu'il ne tarda pas à prendre. La terreur de l'épiscopat le poursuivant sans cesse, et le toit maternel ne lui offrant pas un asile assez sûr contre sa naissante renommée, il résolut de quitter la ville pour se faire oublier.

Sa mère, vaincue enfin par ses prières réitérées, et préparée de plus longue main au sacrifice, se résigna-t-elle à une séparation jusque-là redoutée, ou lui-même plus aguerri contre ses propres attendrissements, plus fort contre son cœur, eut-il le courage de résister aux supplications et aux larmes de sa mère? Il est probable qu'elle était morte. Un historien l'affirme[1], et tout porte à croire qu'un fils aussi pieux ne délaissa pas la vieillesse vénérée d'une telle mère.

[1] Georg. Alex., *in vitâ Sancti*. Ce que dit Fleury, d'après Hermant, qu'elle vivait encore lors du départ de Jean pour l'exil, est complètement erroné.

Cette mort, et l'exil prolongé de Mélèce, en laissant dans l'existence du jeune homme un vide plus grand, lui rendirent plus triste le séjour de la ville, et précipitèrent son départ. Il prit donc le chemin de la montagne, et se retira dans cette *cité de la vertu*[1], comme il dit, toute pleine de sages, d'hommes intrépides, affranchis des passions d'ici-bas, exclusivement occupés de Dieu, comme Adam dans le paradis, ou comme les anges dans le ciel[2].

Un grand mouvement se faisait alors dans le monde des âmes, sous la double impulsion du spiritualisme chrétien, et du spectacle de tristesse et de dégoût qu'offrait dans sa dissolution la vieille société romaine. Une immense tempête, tourbillonnant en rafales de sang, de flammes et de crimes, brisait, emportait toutes choses. Les houras des barbares, les acclamations du cirque, les chants de l'orgie, l'écroulement des cités, les horreurs de la guerre étrangère et de la guerre civile, les révolutions et les bassesses du palais et de l'armée, se mêlaient dans un affreux tumulte qu'aucune parole humaine ne pouvait dominer. L'empire s'affaissait dans la boue. La Providence détournait les yeux de cette agonie.

Un tel spectacle attristait profondément les esprits élevés et sérieux, et les poussait à chercher, loin de cette horrible anarchie, au fond du désert, au sommet des montagnes, la paix du monde spirituel, un abri solide, où ils pussent se reposer dans les délices du silence et de la pensée, de tant de bruit, d'agitation, de douleur, et se dérober la vue de cette immense ignominie. Quand tout à leurs pieds était ruine et déshonneur, leur regard s'élevait vers Dieu, centre de tous les êtres, source de toute vie, éternelle vérité, éternel amour, dont la beauté rayonnante remplit de splendeur et d'harmonie les régions supérieures où ne montent

[1] Chrys., *hom.* 72 *in Math.*, t. 7, p. 705.
[2] *Ibid.*, p. 678.

pas les passions des hommes. Pauvres passagers sur un esquif en perdition, ils avaient lutté quelques jours contre la tempête; mais fatigués, découragés, convaincus de l'impuissance humaine à conjurer la catastrophe imminente, ils étaient heureux d'échapper à ces vagues souillées et à ces naufrages, et de s'envoler sur les ailes de la foi vers ces hauteurs sereines, voisines du firmament, où ils se baignaient et se berçaient dans son éther lumineux et embaumé, n'entendant que la voix des anges dans la prière, ne respirant que le parfum des âmes unies à Dieu, fleurs immortelles du ciel.

Ce serait mal apprécier ce grand mouvement que de l'attribuer tout entier à une cause purement humaine. Le noble désir, allumé par la grâce de Dieu dans une foule de cœurs, d'arriver à une pratique plus parfaite des vertus chrétiennes, de s'affranchir le plus possible des liens du monde et du poids de la chair pour suivre de plus près Jésus-Christ; une aspiration ardente, presque irrésistible vers les choses saintes et éternelles, vers cette vie transcendante révélée à l'homme par l'Évangile; un sublime besoin d'expier et de s'immoler, furent les premiers éléments du monachisme.

« Il existe dans certains hommes, dit Mœlher, une qualité accordée de Dieu, en vertu de laquelle l'attrait vers ce qui est spirituel et divin est si fort, qu'ils ne s'attachent plus à ce qui est temporel et fini que par un fil extrêmement léger. La partie de leur nature qui est en rapport avec Dieu se met tellement en évidence, que la partie opposée disparaît dès cette vie. La vie de ces hommes est avec Jésus-Christ cachée en Dieu [1]. »

Jean fut de ce nombre. Il subit l'entraînement de sa piété bien plus que l'influence de son siècle. Mais personne

[1] Mœlh. Athan., l. 4, vers la fin.

mieux que lui n'a décrit les travaux et les charmes de cette vie outre-nature, avant-port de l'éternité, où l'homme victorieux de la plupart des lois qui le courbent vers la terre voit s'ouvrir devant lui des horizons vastes et libres, seuls dignes de sa pensée qui s'y repose et s'y dilate, éblouie et attirée par les plus radieuses perspectives de l'infini. On dirait qu'il acquiert ainsi une autre organisation physique, d'autres conditions d'existence, un plus grand empire sur le monde et sur lui-même, et qu'il vit déjà de lumière, de vérité, d'amour, comme sous l'ère de la résurrection dans le royaume de Dieu [1].

Les solitaires se levaient avant le soleil. Leur premier sentiment, leur première pensée, leur premier regard montait à Dieu. Debout, autour du Père, c'est à-dire du chef, le visage souriant, la conscience pure, le cœur plein d'une douce joie, ils entonnaient l'hymne des anges: *Gloire à Dieu, paix aux hommes!* ou le cantique de David: *Il est bon de louer le Seigneur et de chanter votre nom, ô Dieu Très-Haut! Il est bon de célébrer votre miséricorde durant le jour et votre vérité durant la nuit. Vos merveilles m'ont pénétré de joie, et j'ai tressailli devant l'œuvre de vos mains. Qu'elles sont magnifiques vos œuvres, ô mon Dieu! que vos pensées sont profondes* [2]! Puis ils fléchissaient le genou, appelant les pardons et les bontés du Ciel sur tous les hommes, implorant pour eux la grâce d'honorer Dieu par une vie sainte et de n'être pas exclus de ses miséricordes au dernier jour [3].

La prière durait ainsi jusqu'au lever du soleil; après quoi, chacun allait au travail [4]; car aux champs ou dans les cellules tout le monde travaillait, les plus âgés comme

[1] Chrys., t. 7, p. 674 et p. 693; t. 11, p. 630.
[2] Ps. 91.
[3] Chrys., t. 7, p. 674; t. 11, p. 630.
[4] *Ibid.*

les plus jeunes [1]. On mesurait à l'amour du travail le progrès dans la vertu. Ceux-ci bêchaient la terre, semaient les légumes, arrosaient les plantes, greffaient les arbres [2]; ceux-là tressaient des nattes et des corbeilles de jonc, fabriquaient des éventails de palmier, des voiles de navire, de grossières étoffes de poil de chameau [3]; d'autres sciaient le bois, charriaient l'eau, servaient les malades et les voyageurs [4], copiaient les manuscrits [5]; quelques-uns étudiaient les saints livres [6]. Quiconque eût parlé de suppléer au travail par la prière eût été traité de Massalien et d'hérétique. Le mot de S. Hilarion à son corps était proverbial parmi eux : « Si tu ne veux pas travailler, tu ne mangeras pas, et si tu manges présentement, ce n'est que pour mieux travailler. »

Le jour était partagé en quatre parties, qu'ils désignaient sous les noms de *tierce, sexte, none* et *vêpres* [7]. Chacune commençait par le chant d'un hymne ou d'un psaume, et ainsi les saints cantiques [8] se mêlaient à tous les travaux, et le désert ressemblait à un temple où la louange de Dieu ne se tait jamais.

Au milieu des cellules éparses par groupes dans le vallon ou sur les flancs de la montagne, s'élevait la modeste église où, deux fois le jour, les tribus réunies venaient se retremper et se rafraîchir à l'ombre du sanctuaire [9]. Le dimanche et le samedi, on y célébrait les saints mystères, et les

[1] Chrys., *hom.* 8 *in Math.*, t. 7, p. 127.
[2] S. Hier., *ep. ad Rust.*, t. 4, alt. part., p. 773 et p. 45. — Chrys., t. 7, p. 706.
[3] S. Hier., *ibid.* — Chrys., *ibid.*
[4] Chrys, *ibid.*, p. 705.
[5] Chrys., t. 11, p. 630. — Hier., *ibid.*
[6] Chrys., t. 11, *loc. cit.* — Hier., *loc. cit.*, p. 46.
[7] Chrys., t. 11, p. 631.
[8] *Ibid.*
[9] A Nitrie l'église était desservie par huit prêtres. Il y avait quatre églises dans le désert de Scétis.

frères, déposant la ceinture et le manteau, le sourire des anges sur les lèvres, recevaient la manne des âmes tombée pour eux au désert. Quelquefois aussi le sacrifice spirituel était offert pour les morts. Le jour du Seigneur se passait tout entier dans la lecture et la prière [1]; mais, ce jour excepté, et à part les quelques moments accordés aux besoins du cœur ou aux exigences du corps, le travail ne cessait pas. Le monastère était une manufacture chrétienne où chacun avait sa fonction et sa place dans un ordre parfait. Une sage organisation par tribus et décades avait écarté à la fois les périls d'une solitude extrême et la confusion des rassemblements nombreux. Un décurion veillait sur neuf moines; un centurion sur dix décuries; un supérieur, qui portait le nom de *Père*, sur tout le désert. Au travail, comme au repas, on allait par décuries. Le décurion distribuait et réglait le travail, encourageait ou réprimandait les travailleurs, et chaque soir rendait compte à l'économe, qui lui-même, tous les mois, rendait compte avec la plus grande exactitude au supérieur ou au Père [2]. Chaque chef de section répondait de la famille confiée à ses soins, y maintenait jour et nuit l'ordre et la règle, et pour chacun de ses membres était un guide, un consolateur, un ami. La charité la plus parfaite unissait les subordonnés aux chefs, et, la pensée de Dieu vivifiant le travail, le travail nourrissait dans les âmes la pensée de Dieu.

Les solitaires ne portaient que des vêtements grossiers à la façon d'Élie ou de Jean [3]. Le *tien*, le *mien*, « cette froide parole, » dit Chrysostôme, leur était inconnu [4]. Ils ne possédaient rien, si ce n'est en commun. Une fraternité touchante, une mutuelle prévenance confondaient dans une

[1] Hier., *ibid.*, p. 46.
[2] *Id.*, *ibid.*, p. 45.
[3] Chrys., t. 1, p. 59; t. 7, p. 674.
[4] Chrys., t. 1, p. 94, et t. 7, p. 705.

parfaite égalité les esprits divers. Même pauvreté, même obéissance. Au fond, nul ne commandait, tous se dévouaient. Pas le moindre vestige d'orgueil : chacun se regardait comme inférieur à son frère; c'était à qui s'occuperait des offices les plus bas et les plus pénibles, à qui se montrerait plus humble et plus charitable [1]. Quelque nom qu'il eût porté dans le monde, quelque rôle qu'il y eût joué, chacun devenait à son tour et par semaine [2] le serviteur de sa décurie, coupait le bois, portait l'eau, soignait les malades, lavait les pieds des étrangers [3]; car ces hommes, si rudes pour eux-mêmes, exerçaient admirablement l'hospitalité. La vénération du peuple leur attribuait le don des miracles et le pouvoir de guérir toutes les maladies; aussi leur amenait-on de loin les infirmes, les estropiés, les incurables; du moins ils les consolaient et les bénissaient. Le monastère était l'infirmerie universelle de la contrée, l'asile aimé de toutes les souffrances de l'âme et du corps [4].

Habituellement les ascètes ne mangeaient que le soir après le coucher du soleil [5], et rien n'était frugal comme leur repas. L'eau d'une source pure désaltérait leur soif; le pain gagné par le travail apaisait leur faim. Un peu d'huile et quelques fruits, ajoutés au pain, étaient le régal des fêtes [6]. Aux infirmes, aux vieillards, aux hommes trop jeunes, aux tempéraments délicats, on concédait l'usage des légumes frais et d'un peu de vin [7]. Souvent, comme Jésus au banquet qu'il donna dans le désert, ils s'asseyaient sur l'herbe pour prendre leur nourriture, sans autre voûte sur leur tête que celle du ciel, sans autre lampe pour leur

[1] Chrys., t. 7, p. 705.
[2] Hier., *ibid.*, p. 45.
[3] *Id.*, *ibid.* — Chrys., t. 7, p. 705.
[4] Chrys., t. 1, p. 132; t. 7, p. 706.
[5] Chrys., t. 7, p. 560.
[6] Chrys., t. 7, p. 684 et 692, et t. 11, p. 631.
[7] Hier., *ibid.*, p. 45.

table que la lune [1], sans autre diversion au silence religieusement gardé que le chant des oiseaux, le bruit des cascades et le murmure du vent dans les arbres [2]. Et cependant la vie de ces hommes se prolongeait calme et sereine, comme un beau jour d'automne, jusqu'à la plus extrême vieillesse. Nul besoin de médecin parmi eux [3]. La plupart des maladies qui sont l'apanage des gens du monde, leur étaient inconnues; et l'on eût dit qu'un reflet de cette vie future, où leur pensée plongeait sans cesse, en se répandant sur leur âme, communiquait à leur organisme même une immortelle jeunesse [4].

Le repas du soir finissait par cet hymne que Chrysostôme nous a conservé : « Béni soit le Dieu qui a pris soin de moi dès ma jeunesse, et donne à toute chair sa nourriture! Remplissez notre cœur d'allégresse, afin que, forts de votre grâce, nous abondions en toute bonne œuvre en Jésus-Christ, notre Seigneur, à qui la gloire, l'honneur, l'empire, dans tous les siècles. Amen! Gloire à vous, ô Seigneur! Gloire à vous, ô Saint! Gloire à vous, ô Roi! qui nous donnez notre pain dans une joie pure. Donnez-nous aussi votre esprit, pour qu'à vos yeux, nous trouvions grâce quand vous viendrez nous juger [5] ! » Le chant cessait : l'un prenait Isaïe, l'autre S. Paul : ils s'entretenaient avec ces grandes âmes, cueillant sans effort, dit Chrysostôme, le miel délicieux de ces fleurs divines [6]. Quelques-uns conversaient entre eux, et se communiquaient l'un l'autre les impressions du jour. On laissait éclater l'admiration longtemps contenue pour les œuvres du Créateur en présence de cette nature si grande, sous un ciel si splendide, au

[1] Chrys., t. 7, p. 684.
[2] Chrys., t. 7; p. 706.
[3] Chrys., t. 11, p 632. — Sozom., l. 6, c. 34.
[4] Duffieu, Nature et virginité, p. 393.
[5] Chrys., *hom.* 55 *in Math.*, t. 7, p. 561.
[6] *Ibid.*, *hom.* 68, p. 676.

milieu de ce recueillement si profond [1]. On philosophait doucement sur Dieu, sur le monde, sur les choses visibles et invisibles, sur la vileté de la vie présente, sur la grandeur de la vie future [2]. C'était une assemblée de sages, délibérant, entre le ciel et la terre, des plus hauts intérêts de l'humanité; hommes surhumains, ressuscités, pour ainsi dire, avant d'être morts, et plus semblables aux habitants de l'éternité qu'à ceux du temps [3]; fantômes vénérables, enveloppés d'une vapeur lumineuse, et prêts à s'évanouir dans le dernier rayon du soleil qui éclairait ces nobles visages transfigurés et ces grandes scènes de la nature.

La journée finissait, comme elle avait commencé, par un chant sacré [4], peut-être l'hymne du soir des premiers chrétiens : « Lumière joyeuse de la sainte gloire du Père, immortel, céleste, saint, bienheureux, ô Jésus-Christ! Venus ici au coucher du soleil, en contemplant les clartés du soir, nous célébrons le Père, et le Fils, et le Saint-Esprit de Dieu [5]. » D'écho en écho, de montagne en montagne, la nuit disait à la nuit ces belles paroles; puis tout redevenait silence. Les pères se couchaient tous vêtus sur une natte étendue à terre [6], et dormaient quelques heures d'un sommeil léger [7], jusqu'à ce que le premier chant du coq, le premier souffle de l'aurore, vînt réveiller l'hymne assoupi sur leurs lèvres. Chaque jour était une nouvelle strophe de cet hymne d'amour que l'éternité seule doit achever. Ils l'entonnaient dès le matin [8], reprenant chaque fois avec une ardeur plus grande leur obscure et noble

[1] Chrys., *hom.* 68, p. 676.
[2] *Ibid.*, et p. 685.
[3] Chrys., *ibid.*, p. 685 et 693.
[4] *Ibid.*, t. 11, p. 631.
[5] Cruice, Histoire de l'église de Rome, p. 76.
[6] Chrys., t. 11, p. 629, 630, 631.
[7] Chrys., t. 7, p. 564 et 693.
[8] Chrys., t. 11, p. 630.

mission, la plus noble que l'homme ait reçue ici-bas, celle de bénir Dieu au nom de la création, de l'invoquer au nom de l'espèce humaine, de l'adorer, de le prier pour ceux qui oublient de le prier et de l'adorer, et de s'offrir à sa justice, comme les hosties émissaires de tous les péchés et la propitiation du monde.

Cette vie plus que sobre était loin d'absorber le produit de leurs travaux. Le superflu d'un si strict nécessaire appartenait aux malheureux [1]. On ne travaillait pas seulement pour subjuguer le corps, mais pour exercer la charité [2]. « Les moines, disait S. Pacôme, ne sont faits que pour secourir leurs frères [3] », et cette parole était la règle de leur conduite. On eût dit qu'ils se regardaient comme les fermiers des pauvres : admirables fermiers qui se refusaient tout à eux-mêmes, et, avec une persévérance héroïque, défrichaient le désert, fécondaient les rochers, pour créer des revenus à des hommes qui n'avaient rien. Le pauvre était accueilli chez eux comme un ami, presque comme un maître ; on l'entourait de soins affectueux ; on se disputait l'honneur de le servir, de préparer sa couche, de veiller près de lui s'il était malade. Le monastère était aussi l'asile des orphelins. « Nous approuvons, disait S. Basile, qu'on y reçoive les enfants dès leur première jeunesse, afin que nous prenions sous notre conduite ceux qui ont perdu leurs parents, et que, selon l'ardente charité de Job, nous devenions les pères des orphelins. Il faut les élever, poursuit-il, avec toute sorte de charité, comme les enfants de la famille religieuse [4]. »

Ainsi, la pénitence volontaire dans la vie monastique

[1] Chrys., *hom.* 8 *in Math.*, t. 7, p. 127, et *hom* 68, p. 675. — S. Aug., *de Morib. Eccl.*, t. 1, *oper.*, p. 711. — Athan., *vit. Anton.*, n. 44.

[2] S. Bas., *Reg. fus. tract.*, interrog. 37.

[3] Tillem., *Mem.*, t. 7, p. 192-205.

[4] S. Bas., *Reg. fus. tract.*, interrog. 15.

n'était pas seulement une manière d'accomplir cette loi d'expiation imposée à la nature humaine, et devenue dans le Christianisme la loi de salut et de vie. Elle n'avait pas pour unique but d'apprendre à l'homme à vaincre des appétits tyranniques, à redresser des instincts pervers, à se donner sur lui-même une puissance nécessaire, à pratiquer la patience, le désintéressement, l'abnégation, vertus qui devaient régénérer le monde. On lui doit aussi ce résultat important et justement remarqué d'avoir réhabilité le travail dont l'esclavage avait dégradé le caractère et arrêté le développement.

Dans la société païenne, en effet, l'esclave avait supprimé l'ouvrier. Le patricien, le riche propriétaire trouvait sous sa main, parmi ses esclaves, tous les talents et tous les métiers. De là, l'horreur des hommes libres pour l'industrie et le travail, horreur que la loi elle-même avait consacrée. « Nous regardons comme sordides et bas, disait Cicéron, les métiers des mercenaires et de tous ceux dont on achète le travail; car le salaire même est pour eux un contrat de servitude. Les artisans, ajoutait-il, sont tous, par leur profession, gens vils et méprisables, et il ne peut y avoir rien de noble dans une boutique ou un atelier [1]. » Et, avant l'orateur romain, le philosophe de Stagyre parlant de la classe ouvrière n'avait-il pas dit: « Leur existence est dégradée, et la vertu n'a rien à faire avec les occupations habituelles des artisans, des marchands et des mercenaires [2] » ?

Mais, quand des hommes que la vénération publique regardait comme les élus de Dieu, eurent voué leurs mains libres et saintes au travail; quand on vit des magistrats, des sénateurs, des personnages d'illustre lignée, possesseurs de fortunes immenses, quitter tout pour devenir, vêtus de

[1] Cic., *de Offic.*, 1, 42.
[2] Aristot., *Polit.*, 6, 4.

bure, d'humbles ouvriers du monastère et passer leur vie à bêcher la terre, à tresser des joncs, à tisser le chanvre ou le poil de chameau; quand les législateurs des communautés religieuses eurent posé le travail comme une règle de la vie parfaite, on ne rougit plus des occupations manuelles, les métiers ne furent plus une flétrissure, et l'on commença à apprécier, à honorer le travail, qui, selon la belle pensée de S. Chrysostôme, continue dans le monde l'œuvre de Dieu, et n'est pas seulement pour l'homme une expiation du péché, mais un préservatif contre ses atteintes, une source pure de bonnes œuvres et de vertu [1].

Et de même que, dans le paganisme, l'esclavage avait avili et paralysé le travail; dans le Christianisme, le travail libre réagissait à son tour sur les esclaves, et en diminuait le nombre.

Ainsi, la vie monastique, inspirée par des motifs de l'ordre surnaturel, opérait dans l'ordre social une heureuse révolution. Elle était en outre un merveilleux instrument de charité [2]. Chaque panier, chaque filet sorti des mains des solitaires, chaque épi arraché à la montagne, en sus de leurs besoins si réduits, se vendait au profit des pauvres; et de ces pieux bénéfices, produit mixte et sacré de la pénitence et de la charité, on formait, en faveur des infirmes, des vieillards, des indigents de la contrée, une caisse d'épargne et de prévoyance, toujours ouverte et prête à intervenir pour combler ces cruels déficits que l'âge, la maladie, des circonstances malheureuses laissent si souvent dans l'existence d'un grand nombre d'hommes. Et voilà comment, sans tempêtes et sans violences, sans déchaîner la horde sauvage des convoitises, sans ébranler une assise ni une pierre de l'édifice social, en partant de la seule idée

[1] Chrys., *in illud : salutate Priscam*, § 5, t. 3, p 178 à 180.

[2] S. Aug., *de Morib. Eccl.*, t. 1, p. 711. *Oneratas naves in ea loca mittant, quæ inopes incolunt.*

d'abnégation et de sacrifice, avec ces deux mots incessamment répétés à l'oreille du riche et du pauvre : *Expiez vos péchés ; aimez-vous les uns les autres, comme Jésus-Christ vous a aimés ;* voilà, dis-je, comment le Christianisme changeait peu à peu la face du monde, et jetait au sein de l'humanité de nouveaux principes vivificateurs.

L'Égypte avait vu la première explosion de l'esprit monastique. « Cette terre, qui fut, dit Chrysostôme, la patrie et la mère des poëtes, des philosophes, des magiciens, qui inventa ou propagea tous les genres de prestiges et de tromperies, en donnant asile à Jésus fugitif, avait contracté avec lui une espèce d'intimité qui la rendit plus docile à la voix de ses apôtres, plus prompte à se pénétrer de son esprit [1].» Avec une rapidité merveilleuse, l'exemple de S. Antoine alluma dans une foule d'âmes le désir de tout quitter pour s'agréger à son *céleste institut* [2]. Bientôt « les montagnes se couvrirent de monastères tout remplis de *chœurs divins,* qui chantaient, étudiaient, priaient, se réjouissaient dans l'espérance des choses futures, cherchaient dans le travail une source d'aumônes. La concorde et la charité régnaient parmi eux : on eût dit un monde à part habité par la justice et la piété [3]. » « Là, dans ce désert plus beau que le paradis, vous ne voyez que des milliers d'anges sous une forme humaine, des peuples de martyrs, des réunions de vierges, et le règne de Jésus-Christ dans toute sa splendeur. Là, les femmes disputent aux hommes la palme de la sagesse et de l'héroïsme, et la pureté de la foi est égale à la sainteté des mœurs. Le ciel étincelant d'étoiles frappe moins mon regard que cette solitude d'Égypte avec ses innombrables cellules de religieux. Débarrassés des sollicitudes de la vie présente, crucifiés au monde, ils tra-

[1] Chrys., *hom.* 8 *in Math.*, t. 7, p. 126.
[2] Athan., *in vit. S. Ant.*, n 14. — Chrys, *ibid.*, p. 128.
[3] Athan., *in vit. S. Ant.*, n. 44.

vaillent avec ardeur pour subvenir aux besoins des pauvres; car, parce qu'ils veillent et jeûnent, ils ne s'abandonnent pas pour cela à l'oisiveté; mais après avoir consacré la nuit aux hymnes, ils passent le jour dans la prière et le travail des mains [1]. » « A la vue d'une organisation si admirable, ajoute S. Athanase, on ne peut que s'écrier : *Que vos pavillons sont beaux, ô Jacob! Que vos tentes sont belles, ô Israël! Elles sont comme des vallées couvertes de grands arbres, comme des tentes que le Seigneur même a affermies, comme des cèdres plantés sur le bord des eaux* [2]. »

L'histoire de S. Antoine, écrite par S. Athanase, et rapidement propagée, répandit au loin dans tout le monde chrétien l'idée et le désir de cette vie merveilleuse. La Palestine se peupla de monastères. La Syrie devint une seconde Thébaïde. Le Liban et l'anti-Liban, l'Amanus qui sépare la Syrie de la Cilicie, le Casius qui domine Antioche du côté du midi et que les anciens appelaient aussi le *mont du soleil*, parce que le grand astre, d'après eux, y était visible trois heures avant de se montrer à l'horizon de la plaine [3], le Télamissus, dont les bras allongés, couverts de lauriers, de myrtes, de térébinthes, enceignaient de leur vaste croissant une plaine superbe, où de nombreuses villas et une admirable végétation rivalisaient de splendeur et de luxe: tout cela était couvert de cellules, dit Chrysostôme [4], et, suivant l'expression de Théodoret, *émaillé, comme une prairie, de fleurs célestes* [5].

En dehors des cénobites et de la loi du monastère, on comptait, aux environs d'Antioche, un grand nombre

[1] Chrys., *hom.* 8 *in Math.*, p. 126 et 127.

[2] *Num.* 2, 4, 5, 6.

[3] Amn Marc., l. 22, n° 14. — L'empereur Adrien passa une nuit sur le Casius pour voir le lever du soleil. Julien, avant son expédition de Perse, vint y offrir des sacrifices.

[4] Chrys., t. 7, p. 382.

[5] Theod., *hist.*, l. 4, c. 28.

d'anachorètes. Ces hommes à part avaient poussé la guerre contre les sens à un degré difficile à comprendre. Une cabane, une grotte, une tombe vide, comme il en existait beaucoup sur les flancs du Casius, un ravin, une fissure dans le marbre de la montagne, leur servaient d'asile. Un gros cilice et un pauvre manteau, appelé *sisyra,* étaient leur seul vêtement. Ils couchaient sur la paille, souvent sur la terre nue, chargeaient leur corps de chaînes de fer, mangeaient et dormaient à peine, et l'on eût dit qu'il n'y avait ni austérité ni supplice qui pût assouvir leur étrange soif de souffrir et d'expier [1]. Toutefois, rien n'était moins stérile pour la cause de l'Évangile et le salut de l'humanité, que ces actes extraordinaires qui, aux yeux du monde, faisaient ressembler leur vertu à la folie. Le spectacle d'hommes si détachés des intérêts d'ici-bas, morts aux plaisirs et aux passions, d'une vie si pure, d'un calme si imposant, qui portaient sur leur front pâle un visible reflet du ciel, faisait toujours sur les foules une grande et sainte impression. Ils allaient dans les villages, où régnait encore l'idolâtrie, parler de Jésus-Christ et de son royaume. Mal accueillis souvent, repoussés quelquefois, ils finissaient par vaincre, à force de douceur et d'humilité, les résistances les plus opiniâtres. Il y a tant de force dans l'oubli de soi-même! C'est là ce qui rendait leurs discours si puissants. Grâce à eux, le Christianisme s'établit dans des contrées jusque-là rebelles [2].

Parmi les hôtes pieux de la montagne, au milieu desquels vint s'abriter le fils d'Anthusa, on comptait alors Pierre le Galate, Macédonius le Crithophage, Romain, Sévère, Zénon, Eusèbe de Téledan, Malchus, Aphraate, et une foule d'autres dont les noms, ignorés des hommes, sont connus de Dieu [3].

[1] Chrys., t. 3, p. 267, n. 9.
[2] Sozom., l. 6, c. 34.
[3] Theod., l. 4, c. 28.

Pierre était venu de Galatie en Palestine pour voir les lieux, dit Théodoret, où le Sauveur a souffert, et repaître ses yeux de vestiges adorés. « Car, poursuit le pieux narrateur, c'est le propre de ceux qui aiment de se plaire dans la vue, non-seulement de l'objet aimé, mais de toutes les choses qui lui ont appartenu ou servi, telles que sa maison, ses vêtements, sa chaussure. Pierre, comme l'épouse des Cantiques atteinte de la blessure d'amour, poursuivait l'ombre même de son bien-aimé; il voulait voir la source d'où le salut avait jailli sur le monde [1]. » Sa piété satisfaite, il vint à Antioche et se fixa sur la montagne. Ayant avisé là un sépulcre vide, élevé sur un grand socle et auquel on ne pouvait arriver qu'au moyen d'une échelle, il l'adopta pour sa demeure. Il ne mangeait que tous les deux jours; un peu de pain et d'eau composait son repas. Il possédait le don des miracles : l'imposition de ses mains, le simple contact de ses vêtements guérissait les malades. Aussi le piédestal de cet autre stylite était-il sans cesse entouré. On venait de tous côtés réclamer sa bénédiction, et il profitait de cet empressement populaire pour parler de Dieu et prêcher son amour. La plate-forme de son sépulcre était sa tribune : ses discours roulaient sur l'observation de la justice, sur le crime de l'usure, sur les égarements de l'orgueil et l'abus des richesses, sur le devoir de l'aumône et la charité, sur l'obligation de songer au bonheur des autres en songeant à soi-même. Sa parole, qui venait du cœur, remuait les cœurs. On ne l'entendait pas sans se sentir entraîné à aimer la vertu, à détester le vice. Une femme jeune et pieuse, la mère de Théodoret, vint un jour au pied de cette étrange demeure demander une grâce à l'homme de Dieu; elle était vêtue de soie, parée et fardée suivant l'usage du temps; car, ajoute son fils, *elle n'avait pas encore atteint la per-*

[1] Theod., *vit. pat.*, c. 9.

fection qu'elle pratiqua depuis, et n'avait que vingt-trois ans.

« Écoute, ma fille, lui dit l'anachorète : supposons qu'un peintre du premier mérite ait fait, suivant toutes les règles de l'art, un portrait magnifique, et qu'un ouvrier ignorant vienne, d'une main inhabile, promener le pinceau sur cette œuvre, retouchant les sourcils, corrigeant les paupières, mettant du blanc au front et du rouge aux joues ; penses-tu que le véritable artiste supportera sans se fâcher cette profanation de son œuvre ? Eh bien ! ma fille, Dieu se fâche aussi quand il vous voit, vous autres femmes chrétiennes, ajouter de prétendus embellissements au chef-d'œuvre de ses mains. Avez-vous donc la prétention de faire mieux que lui ? Son art est-il en défaut ? Voulez-vous l'accuser d'ignorance ? Laissez, de grâce, ces ajustements et ce fard qui altèrent la pensée du Créateur, et ne vous attachez pas à une beauté menteuse, funeste même à la vertu [1]. »

Zénon était attaché à la maison militaire de Valens : la catastrophe de son maître l'impressionna si fort, qu'il dit adieu au monde et vint habiter la montagne d'Antioche. Lui aussi, il prit un ancien sépulcre pour sa cellule. Ame élevée et contemplative, dès qu'il eut rompu avec la terre, la terre cessa d'exister pour lui. Dieu seul occupa sa pensée : ses jours, ses nuits furent des extases. Possesseur d'une grande fortune, il vivait dans la plus rigoureuse pauvreté. Une poignée d'herbes sèches sur la pierre était sa couche ; la moitié d'un pain de six onces, sa nourriture de chaque jour. Il allait chercher au loin l'eau qui lui servait de boisson. Théodoret visitant la montagne le rencontra, comme il revenait de la fontaine, écrasé sous le poids de deux cruches pleines ; et ne le connaissant pas : « Où est l'admirable Zénon, lui dit-il ? — Admirable Zénon ! répondit le solitaire, personne ici ne

[1] *Ibid.*

porte ce nom-là. » Son humilité même le fit reconnaître à son visiteur.

En 404, les Isaures se répandirent comme un torrent sur la Syrie. Ils pillaient les monastères, égorgeaient les moines : rien n'échappait à leur fureur. Zénon, à genoux dans le tombeau qui lui servait de demeure, et tout entier à sa prière, ne vit, n'entendit rien de ce qui se passait autour de lui. Des anges veillaient à sa porte, et repoussèrent les ravageurs [1].

Au fond de l'anse formée par le Télamissus, entre une multitude de villas opulentes, se montrait un bourg populeux appelé Télédan, étagé sur les dernières pentes de la montagne toute couverte de myrtes, de lauriers, de pins et de cèdres jusqu'à la base d'un pic énorme qui la surmonte, alors couronné des ruines pittoresques d'un temple païen. Au milieu de ce bois, en face de la mer qu'on voit resplendir au loin, le solitaire Amnien avait réuni une colonie d'ascètes. La voix de leurs cantiques se mêlait aux soupirs du vent dans les cèdres, et la montagne entière était comme une grande harpe aux sublimes accords. Eusèbe fut mis à la tête du monastère; mais son exemple seul tenait lieu de commandement. Son regard allumait dans les âmes les plus lâches le feu de la sienne. Plein d'indulgence pour tous, il était impitoyable pour lui-même. Un jour, assis sur un rocher à côté d'Amnien, ils lisaient l'Évangile ensemble, suspendant la lecture de temps à autre pour se communiquer mutuellement les saintes pensées qu'elle faisait naître dans leur cœur. Au bas, dans la plaine, des laboureurs traçaient les sillons de leurs champs. Eusèbe, distrait, les suivait machinalement de l'œil; il n'entendit pas les derniers mots que venait de lire Amnien. Cette distraction lui parut un crime. Pour s'en

[1] Theod., *ibid.*, c. 12.

punir, il se condamna à ne plus sortir de l'étroit sentier qui menait de sa cellule à l'oratoire du monastère, et se garrotta si bien tout le corps avec des chaînes, qu'il lui fut impossible de porter ses regards sur le vallon ni de les élever vers le ciel. Il passa ainsi quarante ans; et quand on lui demandait la raison d'une austérité si étrange, il répondait en souriant : « J'amuse le démon à ces petites choses, où il gagnerait peu, quand même il me vaincrait, afin qu'il ne m'attaque pas sur l'humilité, la justice ou les autres vertus essentielles [1]. »

Quelques années plus tard, Siméon le Stylite vint dresser là sa colonne.

En ce moment, un autre Siméon, surnommé l'Ancien, remplissait la Syrie du bruit de sa sainteté. Après avoir fondé sur le mont Amanus deux monastères, qui devinrent sous sa direction deux grands foyers d'apostolat, il s'était retiré dans une caverne, « où, seul à seul avec Dieu, disait-il, il ne parlait qu'avec lui, ne voyait, n'entendait que lui. » Son visage portait l'empreinte de ces divines communications, et son âme avait retrouvé cet empire sur la nature, qui fut le privilège du premier homme avant le péché. Les bêtes féroces elles-mêmes, subjuguées par son regard, obéissaient à sa voix. On raconte que deux voyageurs juifs s'étant égarés au désert, au milieu d'une horrible tempête, vinrent chercher asile dans sa grotte, où les accueillit une charité ravissante. L'orage passé, le Saint fit un signe, et deux lions se présentèrent avec le regard et l'attitude dociles de deux chiens. « Allez, leur dit Siméon, et conduisez mes hôtes au terme de leur voyage. » Et ses ordres furent exécutés ponctuellement [2].

Macédonius se nourrissait de grains d'orge trempés dans l'eau, d'où son nom de Crithophage. Il n'avait pas de cellule;

[1] Theod., *ibid.*, c. 4.
[2] *Ibid.*, c. 6.

un ravin de la montagne lui servait de retraite et d'abri. Devenu vieux et infirme, il se permit de manger un peu de pain. « Car, disait-il, si pour m'être refusé quelques aliments, j'abrégeais ma vie, j'abrègerais aussi mes combats, et Dieu me traiterait comme un lâche qui déserte la bataille au moment décisif. Vivre dans l'immolation est encore mieux que mourir d'inanition. » Nous verrons plus tard, lors du malheur d'Antioche, cet homme sans lettres voler au secours de la ville menacée, et, avec cette audace sainte que la charité seule inspire, braver le courroux de l'empereur et faire entendre de fières et belles paroles. L'évêque Flavien, pensant qu'une si haute vertu serait une riche parure du sanctuaire, imposa les mains à Macédonius, et l'ordonna prêtre ; et telle était la simplicité de l'anachorète, qu'il laissa faire le pontife sans trop savoir ce qu'on voulait de lui. Quand il le sut, il éclata en reproches ; car, à aucun prix, il ne voulait quitter sa solitude chérie. Il en reprit donc le chemin, et s'y attacha plus que jamais. Privé de la lecture des saints livres, il travaillait et priait sans cesse.

Un chasseur l'ayant rencontré sur la montagne, et lui demandant ce qu'il faisait là, toujours seul : « Et toi? lui dit le solitaire ; tu chasses? Moi aussi. Mais, au lieu de courir après les bêtes fauves, je cours à la poursuite de mon Dieu. Je voudrais le saisir, le posséder, le voir. De cette belle chasse je ne me lasserai jamais[1]. »

Voilà quels étaient les hommes auprès desquels Jean prenait le parti de fixer sa demeure. Il allait réaliser enfin le rêve de ses jeunes années et vivre au gré de ses nobles désirs. Mais, au moment de franchir le seuil paternel, il hésita. Quelque attrait qui le poussât vers la solitude, il ne pouvait s'arracher à ce toit qui avait abrité une si belle

[1] Theod., *ibid.*, c. 13.

part de sa vie, sanctuaire de paix et de bonheur, consacré par les larmes et la chasteté de sa mère.

Au déchirement d'un grand adieu se joignaient une foule de petites appréhensions. Sa résolution chancelait entre ses regrets et ses craintes. Après avoir long-temps aspiré à cette vie d'obéissance et de sacrifices, il ne comprenait plus qu'elle fût possible. « Je me demandais à moi-même, écrit-il, comment je ferais pour avoir mon pain frais tous les jours; si je ne serais pas condamné à me servir pour mes aliments de la même huile que pour ma lampe; si je ne tomberais pas entre les mains d'un supérieur impitoyable qui m'obligerait à bêcher la terre, à scier le bois, à porter l'eau, à travailler comme un mercenaire, à ne manger que de mauvais légumes [1]; et, en un mot, j'étais fort préoccupé de mon corps. »

Il s'indigna de sa faiblesse et se précipita au désert. Un saint vieillard, austère entre les plus austères, se chargea de l'initier à cette nouvelle existence. Mais en quelques mois l'élève était le rival [2] du maître. Tout ce que la vie des ascètes avait de plus âpre aux sens, de plus propre à mâter l'orgueil, à briser la volonté, Jean l'embrassa de toute l'ardeur de son âme. La souffrance, plus vivement sentie dans une organisation délicate et frêle, lui donnait une plus vive soif de souffrir. Il savourait le martyre qu'il avait redouté.

Quatre ans s'écoulèrent ainsi, sur lesquels nous avons peu de renseignements [3]. Connut-il, lui aussi, ces tempêtes de l'âme qui troublaient au milieu de ses travaux le grand solitaire de Calcis? Ces quelques mots, écrits à cette époque, ne nous permettent pas d'en douter. « Ici même, dit-il, dans le silence et la paix qui m'entourent, d'absurdes

[1] Chrys., *de Compunct.*, t. 1, p 132.
[2] Pall., dial., c. 5, t. 13 *op.*, p. 17.
[3] Pall., *ibid.*

passions viennent m'attaquer [1]. » Il est vrai qu'il ajoute aussitôt : « Le feu que n'alimente pas le regard donne une flamme moins vive [2]. » Et, sans doute, dans une nature comme la sienne, riche d'imagination et de sentiment, mais sereine et radieuse, et de bonne heure établie dans le monde de la pensée et de la prière, la lutte devait être moins orageuse et moins longue. Le bruit des fêtes à peine entrevues n'avait laissé dans sa vie qu'un faible écho, et il n'avait pas, comme Jérôme, à se garder sans cesse contre d'importunes apparitions et d'obstinés souvenirs. Mais il portait dans sa poitrine un cœur d'homme, le plus opiniâtre des ennemis; et si la victoire fut complète, elle fut aussi disputée [3]. Plus tard, en effet, courbé sous le poids des ans et de l'apostolat, il aura à soutenir encore de rudes assauts, et, du haut de la chaire de Byzance, il en fera publiquement le touchant aveu. « Viens à moi, dira-t-il au pécheur, et recouvre avec moi la santé. Car moi aussi je suis homme, et soumis comme toi aux passions de la nature humaine : j'ai besoin de paroles qui allègent le poids de ces lourdes chaînes. Moi non plus, je ne mène pas une vie paisible, sans soucis et sans troubles. Je suis bouleversé par les orages de la concupiscence, en proie aux flots soulevés [4]. »

Quoi qu'il en soit, le jeune cénobite devint bientôt l'admiration des anciens. On lui décerna la présidence du monastère, qu'il refusa [5]. Mais son humilité, qui déclinait cet honneur, ne l'empêcha pas d'être, malgré lui, l'oracle et le modèle de tous les hôtes de la montagne. George d'Alexandrie, et les hagiographes qui le suivent, nous le montrent, comme un autre Antoine, remplissant le désert de prodiges. D'un mot, il rend la vue aux aveugles, la

[1] Chrys., *de Sacerd.*, l. 6, n. 12, t. 1, p. 431. — Pall., *loc. cit.*
[2] Chrys., *ibid.*
[3] Pall., *loc. cit.*
[4] Chrys., *hom. habit. in martyr.*, t. 12, p. 325.
[5] Georg. Alex., *in vit. S.*

santé aux malades. Au milieu de la contrée que ravage un lion, il fait dresser une croix, et la bête féroce vient tomber morte au pied de la croix [1]. Mais, pour admettre de tels récits, il faudrait une autre autorité que celle de George. Ce qui est plus certain, c'est que nul, entre les ascètes qui l'entouraient, ne goûta mieux que Jean le charme ineffable de cette vie libre et sainte, en présence de la nature, dont le sentiment était si profond chez lui, et de Dieu, dont la pensée remplissait son cœur [2].

Il est aisé de comprendre, d'ailleurs, qu'un homme de cette trempe, avec sa foi vive, avec sa belle imagination, et cette âme de feu dont toutes les ardeurs s'étaient toujours concentrées sur un seul objet, dut aspirer à Dieu plus que jamais dans la solititude, se porter à Dieu avec plus d'énergie à mesure qu'il s'arrachait plus complètement aux influences terrestres et que l'atmosphère des hommes pesait moins sur lui. Immatérialiser son corps, ne pouvant s'en affranchir, c'était son ambition; et il put croire parfois qu'elle avait atteint son but. Aux triomphes remportés sur ses sens, au silence prolongé des passions, à l'essor brûlant de sa prière, il put croire que la montagne touchait au ciel, et que, mêlé déjà aux pures Intelligences, il commençait

[1] Georg., *ibid.* — Suri., 27 janv.—Ribadeneyra, 27 janv.—Le P. Stilting écarte ces faits comme dénués de fondement. (*Boll.*, t. 4, sept., p. 435, n. 163.)

[2] Humboldt a remarqué, avec raison, que le Christianisme, occupé à l'affranchissement civil de la race humaine et à la réhabilitation des classes inférieures, affranchissait aussi la nature en élargissant ses horizons. « Les yeux, dit-il, n'étaient plus constamment fixés sur les formes des divinités païennes.... Les esprits, autrement disposés, cherchaient dans l'ordre du monde et dans la beauté de la nature le témoignage de la grandeur et de l'excellence du Créateur..... Cette tendance à glorifier la Divinité par la contemplation enthousiaste de ses œuvres, amena chez les chrétiens le goût des descriptions poëtiques.... Il cite un passage de Chrysostôme, et il ajoute: Il semble que l'éloquence, retrempée à la source de la nature, eût retrouvé son élément, la liberté, dans les contrées boisées et montagneuses de la Syrie et de l'Asie-Mineure.» (*Cosmos*, trad. franç., t. 2, p. 26 et 32.)

à vivre de leur vie, il avait saisi, il possédait, comme elles, le Dieu dont la soif sublime le dévorait. Aussi s'enivrait-il sans fin du bonheur de penser à lui, de n'aimer que lui, de ne plus vivre que pour lui. Sa vie n'était qu'un hymne, une flamme, un délire, chaste et doux délire digne du ciel et des séraphins; et, plus d'une fois, il dut s'écrier avec le Prophète : *Ceux que vous aimez, ô mon Dieu! vous les abreuvez au torrent de vos voluptés*[1].

Le reflet de ce bonheur est visible sur toutes les pages tombées de sa plume à cette époque. Il en emporta le parfum, imprégné pour ainsi dire dans ses vêtements, partout et toujours après avoir quitté la montagne. On le sent, on le respire dans ces paroles écrites beaucoup plus tard :

«Comparez, dit-il, la vie de ces hommes qui se sont crucifiés eux-mêmes, à celle des hommes du monde, la plus douce même et la plus délicate. L'une est la mer avec ses tempêtes; l'autre, le port avec sa sécurité. Loin des villes et du forum, loin de tout bruit, les solitaires mènent sur la montagne une vie qui n'a rien de commun avec la vie d'ici-bas; ils ne sentent plus les passions humaines. Plus de sollicitudes de la fortune, plus de soucis ni de douleurs: plus de trahison, ni de jalousie, ni d'attachements criminels, ni rien de semblable. A l'ombre des bois, au bord des fontaines, au sommet des montagnes, dans une paix profonde, ils pensent au ciel, ils s'entretiennent avec Dieu. Leur toit est à l'abri de toute agitation, leur âme exempte de souillure et de maladie, libre de toute chaîne, affranchie de tout fardeau, plus pure que l'or le plus pur. Leur travail est celui d'Adam dans l'état primitif, avant le péché, lorsque, vêtu de gloire, il vivait dans l'intimité de Dieu, et que sa demeure était pleine d'une parfaite félicité. En quoi, en effet, leur condition est-elle inférieure à celle du

[1] Ps. 35.

premier homme quand il fut placé dans le paradis pour y travailler? Comme lui, ils sont sans sollicitude; comme lui, leur conscience pure parle à Dieu et même avec plus de liberté que lui, car ils ont reçu du Saint-Esprit une grâce plus grande [1]. »

Hâtons-nous de le remarquer, Jean n'était pas seulement un homme de contemplation et de prière. L'esprit toujours plongé dans la pensée de Dieu, il s'adonnait au travail des mains, cette prescription essentielle de la vie monastique, et, comme S. Jérôme [2], il gagnait à la sueur de son front le pain des pauvres et le sien. Peut-être tressait-il des nattes de palmier et des corbeilles de jonc? Peut-être était-il attaché à la culture du jardin? Mais toujours, aux travaux manuels il unissait ceux de l'intelligence. Exténué par le jeûne, par l'insomnie, par des fatigues auxquelles son corps était peu préparé, il écrivit, sur la montagne, ses admirables dialogues sur le sacerdoce.

Les deux livres sur la componction sont de la même époque [3]. Ils sont adressés l'un à Démétrius, l'autre à Stéléchius, personnages obscurs, dont nous ne savons autre chose sinon qu'ils furent les amis et les admirateurs de Chrysostôme, et qu'ascètes eux-mêmes, ils avaient prié le jeune ascète d'écrire en leur faveur sur la componction, afin d'allumer dans leur âme, à l'aide de sa parole, le feu sacré qui brûlait la sienne. Jean ne céda qu'à leurs instances réitérées, en exaltant la piété de ses amis, en déplorant sa tiédeur. Il écrivit d'abord à Démétrius.

« Quand je te vois, bienheureux Démétrius, me demander avec tant d'instance quelques mots sur la componction,

[1] Chrys., *hom.* 68 *in Math.*, n. 3, t. 7, p. 673.

[2] S. Hier., *ep.* 15, t. 4, alt. part., p. 21.

[3] Baronius, Hermant, Montfaucon, etc., sont unanimes à cet égard. Le texte, lu avec attention, ne permet pas de penser autrement. Tillemont seul a élevé contre cet avis des objections qui ne sont pas fondées, et qu'il n'a pas cru lui-même assez fortes pour le déterminer à l'opinion contraire.

j'admire la pureté de ton âme. Ce désir, en effet, ne peut venir qu'à un homme déjà purifié des souillures du vice et supérieur aux pensées du siècle. Il est facile de te convaincre que ceux qu'enflamme un semblable désir, dégagés des sollicitudes, affranchis des liens d'ici-bas, ont pris leur essor vers le ciel comme vers le terme naturel de leur être. Ce bonheur est rare dans la vie; mais toi, tête bien-aimée, je sais que tu brûles toujours de ce feu sacré de la componction. J'en prends à témoin tes nuits sans sommeil, tes larmes intarissables, ton amour croissant pour la solitude. La preuve de ta ferveur, c'est l'humilité même avec laquelle tu t'accuses de n'être qu'une âme rampante, quand déjà tu t'es placé au faîte de la vertu; une âme de pierre, quand des ailes puissantes t'emportent dans les plus hautes régions. Souvent prenant ma main, la couvrant de baisers et de larmes: Brise, me dis-tu, ce cœur endurci. Si c'est de ta part une ruse pieuse pour m'arracher à ma tiédeur, j'admire ta sagesse. Si c'est dans ton intérêt que tu parles, je ne sais comment on pourrait mieux prouver que tu n'as pas besoin de moi. Je t'obéirai cependant; mais aide-moi de tes prières, afin que je puisse à la fois corriger ma propre vie et concourir à relever les âmes abattues, à enflammer celles qui sont tièdes [1]. »

Après cet exorde si modeste, le pieux écrivain entre en matière, et prenant pour texte ces paroles du Sauveur: *Malheur à ceux qui rient! Heureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés* [2]! il fonde la nécessité de la componction sur ce que le péché règne partout sur la terre, et que les plus sages eux-mêmes, s'aveuglant sur leur état, vivent dans un contraste déplorable avec l'esprit et les préceptes de l'Évangile.

Jetant un rapide coup-d'œil sur la scène du monde, il

[1] Chrys., t. 1, p. 122
[2] Math., c. 6.

n'y voit que désordre et confusion. A peine quelques traces de vertu. Les hommes se conduisent en insensés. Les lois de Jésus-Christ sont foulées aux pieds par ses propres enfants. Jusque dans le sanctuaire du désert, l'ascète cherche son repos plus que son Dieu [1]. Parcourez les différents préceptes de l'Évangile, et comparez-en la teneur avec la vie de la plupart des chrétiens. Que de médisances et de calomnies ! Que de parjures ! Quelle fureur de vengeance ! Que d'orgueil, d'égoïsme, de sensualité ! Quelle horreur des sacrifices ! Quel peu d'estime des intérêts éternels ! Quelle lâcheté dans tout ce qui tient à la vie à venir ! Les bonnes œuvres elles-mêmes sont souillées par la vanité ! « A cette vue, pouvons-nous contenir nos larmes ? La perte de tant d'âmes et la nôtre peut-elle nous laisser sans douleur ? Qu'y a-t-il pour un croyant de plus naturel que la componction ? Elle est le contre-poids nécessaire aux égarements du monde, l'expiation et le remède de nos propres erreurs [2]. »

Après avoir établi le devoir de la componction, Chrysostôme s'indigne de ne la trouver nulle part. « Que de gens je connais, dit-il, que la perte de leurs proches jette dans une immense douleur ! Tout ce qui leur avait plu, leur devient odieux. La fortune perd ses enchantements, le monde ses attraits. Ils n'ont qu'une pensée, ils ne voient qu'une image. Ils se nourrissent de leur deuil. Et nous, nous perdons notre âme et le ciel sans y songer ! Et quand nous avons tant de torts à expier, tant de vices à corriger, tant de larmes à répandre, tant de grâces à implorer, tant de vertus à acquérir, nous vivons dans une indifférence aussi criminelle qu'inexplicable [3]. »

Il cite ensuite l'exemple de S. Paul : « Épris de la beauté du ciel, il ne pensait plus à la terre. Son amour pour

[1] Chrys., t. 1, p. 124-132.
[2] *Ibid.*, p. 133 *et passim*.
[3] *Ibid.*, p. 139 *et passim*.

Jésus-Christ était si ardent, que si pour lui plaire il eût fallu souffrir des tortures éternelles, il n'eût pas hésité à s'y dévouer. Ce n'était pas un sentiment comme le nôtre, mercenaires que nous sommes, toujours mus par la crainte des châtiments et l'espoir des récompenses. Plein d'un amour plus noble et plus heureux, il faisait tout, souffrait tout, pour le seul motif de plaire à Jésus; pour lui il eût renoncé au ciel, au bonheur; il eût consenti avec plaisir à être anathème à jamais. Entendez-le s'écrier: *Qui nous séparera de l'amour de Jésus-Christ? L'affliction, la persécution, la nudité, la faim, le péril, le glaive* [1]? Et ne comptant pour rien les épreuves d'ici-bas, il ajoute: *Ni les Anges, ni les Principautés, ni les Puissances, ni les choses présentes ni les futures, ni ce qui est au plus haut des cieux ni ce qui est au fond des enfers, nulle créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu qui est en Jésus-Christ* [2].

Chrysostôme termine ainsi sa lettre à Démétrius: « Je pouvais m'étendre davantage sur ce sujet; mais comme l'obéissance seule et non le besoin de ton âme m'a engagé à écrire, il n'est pas nécessaire d'aller plus loin. Je finis donc et te conjure de m'accorder en retour tes prières, afin que je puisse non-seulement bien parler de la componction, mais la pratiquer. Car la doctrine sans les œuvres n'est pas seulement inutile, elle est funeste, dans ce sens qu'elle prépare une condamnation éternelle à celui qui aura vécu dans la lâcheté. En effet, il est écrit: *Ce ne sont pas ceux qui disent: Seigneur, Seigneur! qui seront sauvés, mais ceux qui auront fait la volonté du Père qui est au ciel* [3].

Cette lettre, répandue dans le désert parmi les solitaires, y fit une grande impression. L'auteur, pressé de tous côtés

[1] *Ad Rom.*, c. 8.
[2] *Ad Rom.*, *ibid.* — Chrys., *ibid.*, p. 135 et 136.
[3] Math., 5, 19. — Chrys., *ibid.* p. 140.

d'écrire de nouveau sur le même sujet, céda aux instances de Stéléchius, un autre de ses amis, et prit la plume en ces mots :

« Et comment puis-je faire ce que tu m'ordonnes, saint homme de Dieu? Comment avec une âme infirme et froide puis-je écrire sur la componction? Pour dire quelque chose de bon sur cette matière, il faut brûler, être embrasé de cette flamme, afin que les paroles, comme un fer incandescent, puissent s'imprimer fortement dans les cœurs. Or, je n'en ai pas même une étincelle; en moi, tout est cendre et poussière, le péché s'est abattu sur mon âme comme un épais brouillard. C'est à toi, qui commandes, de me dire comment je dois m'y prendre pour t'obéir [1]. Volontiers, je te prêterai le ministère de ma parole : mais prie celui qui guérit les cœurs brisés, qui donne aux pusillanimes le courage, qui tire les pauvres de leur bassesse, d'allumer en moi ce feu qui dévore le péché, qui arrache l'âme endormie au sommeil de la chair, et lui donne des ailes pour s'élever au ciel ! »

Après avoir consacré la première lettre à démontrer la nécessité de la componction, Chrysostôme en retrace dans la seconde les caractères et les effets. Mêlant, comme toujours, avec un art admirable, les textes de l'Écriture à ses propres raisonnements, il fait le portrait de l'homme vraiment pénétré de componction.

« Quand on est parvenu, dit-il, au sommet élevé d'une montagne, on n'entend plus, on ne voit plus ce qui se fait ou se dit en bas dans la ville; c'est tout au plus un bourdonnement lointain qui arrive aux oreilles, confus et désagréable comme celui d'un essaim de guêpes. Ainsi, quand on a renoncé aux choses du monde pour s'appliquer à la philosophie divine, on est peu touché de ce qui se passe

[1] Chrys., *ibid.*

sur la terre. Tant que l'âme est occupée des choses d'ici-bas, le corps et les affections du corps la tiennent enchaînée dans mille liens; les plaisirs la couvrent d'un épais nuage; la vue, l'ouïe, le tact, l'odorat, la langue attirent sur elle une foule de maux. Mais quand elle s'élève en haut et qu'elle se consacre aux choses spirituelles, alors elle écarte les pensées mauvaises, elle ferme la porte des sens, et force ceux-ci à la suivre dans son essor. Une maîtresse sévère et impérieuse, qui veut préparer un parfum de grand prix, y emploie toutes ses servantes : l'une tient la balance, l'autre broie, l'autre tamise, l'autre fait le mélange, l'autre l'approche du feu, l'autre prépare les vases, et l'œil de la maîtresse veille sur toutes ; ainsi, l'âme, quand elle veut produire cet exquis parfum de la componction, doit appeler à elle tous les sens, les appliquer à l'ouvrage qu'elle médite, et ne leur permettre ni négligence ni distraction. Ni les yeux, ni les oreilles, ne doivent rien apporter qui détourne du but poursuivi; et elle est tellement absorbée dans la pensée de Dieu, qu'elle ne voit plus, qu'elle n'entend plus. Les fonctions des sens restent suspendues; et comme si déjà elle habitait les cieux, aucune perception ne lui reste des objets d'ici-bas[1]. »

« Tel était, poursuit Jean, le bienheureux Paul. Au milieu des grandes cités, il leur était aussi étranger que nous le sommes pour un cadavre. Il l'était plus encore, car il ne dit pas seulement : *Le monde est mort pour moi;* mais il ajoute : *Je suis mort pour le monde*[2]. Paul était tellement mort au monde, qu'il ne vivait plus sur la terre, mais au ciel..... Son amour pour Jésus s'élevait même au-dessus de tous les cieux. Il était petit de taille; mais, par l'amour spirituel qui remplissait son cœur, il se montrait plus grand qu'aucun homme. Si je

[1] Chrys., *ibid.*, p. 142.
[2] *Ad Gal.*, 6.

comparais sa passion sublime à un vaste incendie qui embraserait la surface de la terre entière, monterait jusqu'à la voûte du ciel, traverserait l'espace qui est au-dessus, air ou autre chose, remplirait l'intervalle des deux cieux, et, ne s'arrêtant pas là, se lancerait au troisième, faisant de tout un bûcher aussi large que la terre, aussi haut que le firmament, cette image serait inférieure encore à la vérité [1]. »

L'auteur continue à développer sa pensée par d'autres exemples. Puis, comme nouveau motif de componction, il met en regard de l'ingratitude de l'homme les innombrables bienfaits de Dieu. « Est-ce donc, s'écrie-t-il, que nos plus belles vertus, nos plus généreux sacrifices peuvent acquitter ce que nous lui devons [2] ? » Et, dans une pieuse et poëtique effusion, il décrit les merveilleuses attentions de la Providence pour nous.

« Voyez comme, n'ayant aucun besoin de nous et se suffisant à lui-même, il nous a fait être quand nous n'étions pas.... Pour nous, il a déployé le ciel, étendu la terre comme un tapis, allumé de magnifiques flambeaux. Pour nous, il a fait jaillir les sources et couler les fleuves; il a émaillé la terre de fleurs, et le ciel des groupes variés des étoiles. Il a voulu que la nuit ne fût pas moins utile que le jour; car le sommeil, non moins que les aliments, nourrit notre corps, répare nos forces, tempère le feu que les ardeurs du jour et la fatigue ont allumé dans nos sens, nous rafraîchit, nous fait revivre pour de nouveaux labeurs.... Comme une mère quand elle veut endormir son enfant qui pleure, l'entoure de ses bras, lui couvre les yeux d'un pan de sa robe pour appeler plus tôt le sommeil; ainsi, la Providence étend le voile de la nuit sur l'univers pour inviter les hommes au repos. Trop de soucis, trop de passions dévore-

[1] Chrys., *ibid.*, p. 143.
[2] Chrys., *ibid.*, p. 148.

raient notre existence, si cet ordre divin n'imposait à nos âmes aussi bien qu'à nos corps ce délassement nécessaire...

» Que dire des facilités du commerce? De peur que la grandeur des distances ne nuisît à la fraternité humaine, il a voulu les abréger au moyen de la mer, comme si le monde entier n'était qu'une maison. Nous pouvons nous visiter de peuple à peuple, échanger mutuellement les avantages qui nous sont propres, et, dans un petit coin de la terre, jouir en maîtres des biens de tout l'univers : ainsi, dans une riche table, les convives se passent les mets l'un à l'autre, et chacun peut goûter à tout. Considérez l'infinie variété des semences, des légumes, des fleurs, des plantes qui croissent sur les montagnes ou dans les plaines, au désert ou dans nos terres cultivées.... Le ciel, la mer, la terre, toutes les choses visibles ont été faites pour nous. Dieu a placé l'homme dans le monde comme dans un magnifique palais, resplendissant de pierreries et d'or, et merveilleusement éclairé, non par de riches candélabres, mais par des lampes suspendues au ciel, qui répandent la joie avec la lumière. La voûte n'en est pas de pierre, mais d'une matière plus précieuse; quant au pavé, c'est une table admirablement servie. Et Dieu a prodigué tous ces biens à celui dont il n'avait reçu aucun bien [1] ! »

La conclusion de Jean, c'est l'amour de Dieu. « Tout nous l'inspire, dit-il, tout nous y porte ; et, sous ce rapport, aucune faute n'est petite, car il n'en est aucune qui ne soit une ingratitude. A la pensée des bontés divines, David s'écrie : *Qu'est-ce que l'homme, ô mon Dieu! pour que vous ayez pensé à lui* [2] ? Et tout-à-coup, se rappelant combien peu nous avons de reconnaissance envers l'auteur de tant de biens, il ajoute : *Hélas! l'homme n'a pas compris vos*

[1] Chrys., *ibid.*, p. 148.
[2] Ps. 8.

desseins sur lui; il s'est ravalé jusqu'à la brute et lui est devenu semblable [1]. »

« Je t'en supplie, dit enfin Chrysostôme à Stéléchius en terminant cette lettre, je t'en supplie par le crédit que tes bonnes œuvres t'ont donné près de Dieu, tends-moi la main dans mes prières, aide-moi à me débarrasser du lourd fardeau de mes fautes. Que je puisse après l'expiation et le deuil entrer dans la voie heureuse, dans celle qui mène au ciel, et n'être pas entraîné dans l'enfer, là où ***la confession n'est plus possible,*** où nul ne viendra nous arracher au supplice. Ici, nous pouvons échanger entre nous une précieuse assistance. Mais là, plus d'amis, plus de frères, plus de pères pour nous aider et nous consoler; il n'y a qu'épaisses ténèbres, affreux désespoir, douleur éternelle, flammes dévorantes qui ne consumeront jamais leurs victimes [2]. »

[1] Ps. 13. — Chrys., *ibid.*, p. 150.
[2] *Ibid.*, p. 153.

CHAPITRE SIXIÈME.

Mort de Valentinien. — Valens persécute les catholiques. — Pierre successeur de S. Athanase. — Intrusion de Lucius. — Horreurs qui l'accompagnent. — Les solitaires attaqués dans le désert de Nitrie. — Le philosophe Thémistius. — Martyrs d'Édesse. — Quatre-vingts prêtres brûlés sur mer. — Guerre aux moines. — S. Basile. — Douleur et courage de Chrysostôme. — Livres *contre les ennemis de la vie monastique*. — Corruption générale. — Éducation chrétienne. — Services rendus par le monastère. — Bonheur de la solitude. — *Comparaison du solitaire et du roi*. — Les Goths menacent Constantinople. — Prophétie d'Isaac. — Bataille d'Andrinople. — Mort de Valens. — Son règne et son caractère. — Dangers de l'empire. — Gratien et Théodose. — Jean anachorète. — Attrait de la solitude — Vision prophétique.

L'orage grondant sur l'Église arracha bientôt l'ascète, trop heureux, à la douceur de ses travaux, aux célestes enivrements de la solitude et de la prière.

Valentinien venait de mourir; un accès de colère l'avait tué [1]. Prince éclairé, vaillant soldat, heureux capitaine, administrateur intègre, politique déloyal, caractère étrange pétri de sagesse et de fureurs, de grandeur d'âme et de barbarie, homme de sang qui faisait des lois d'humanité, il avait donné, sous Julien, de nobles gages à la foi chrétienne, et sacrifié sans hésitation sa fortune à son devoir. De sages rescrits empreints de l'esprit de l'évangile, valurent des éloges à sa mémoire, sur laquelle ses emportements et ses cruautés ont laissé d'horribles taches de sang [2].

Son frère Valens, qu'il avait couvert de sa pourpre et qui

[1] 17 nov. 375. — Amn. Marc., l. 30, c. 6.

[2] Amn. Marc., l. 27, c. 7; — l. 29, c. 3; — l. 30, c. 8, etc. — S. Ambr., t. 2, p. 213, *ep* 13.

régnait sur l'Orient, ne lui ressemblait que par ses défauts. Esprit sans lumière et sans portée, tyran vulgaire, arien fanatique, n'ayant d'autre génie que sa cruauté, d'autre politique que sa perfidie, il mit autant d'ardeur à faire prévaloir ses idées de sectaire, que Valentinien mettait de soin à laisser aux évêques l'enseignement et le domaine entier de la religion [1]. La mort de celui-ci le débarrassa d'une tutelle nécessaire qui pesait à sa médiocrité vaniteuse, et lui permit de s'abandonner sans ménagement à la haine farouche qu'il nourrissait contre les catholiques. Baptisé par l'arien Eudoxe, il avait avec l'Arianisme des engagements solennels qu'il tint largement [2]. Albia Dominica, sa femme, l'eût d'ailleurs empêché de les oublier. Il se mit donc à frapper sur les orthodoxes avec une fureur qui rappelle les premiers persécuteurs du Christianisme. Chaque victoire de ses lieutenants sur les barbares se traduisait en proscriptions, en spoliations de ceux de ses sujets qui professaient la foi de Nicée. Le sang des catholiques était l'holocauste de sa reconnaissance au Dieu des armées, le *Te Deum* de l'empereur. En revanche, les païens, les juifs, les hérétiques jouissaient de la pleine liberté de leur culte. L'encens brûlait dans les temples des idoles; le paganisme remplissait de ses fêtes et de ses orgies les places publiques : il n'y avait de persécutés que les adorateurs de Jésus-Christ. Les évêques étaient chassés de leurs siéges, les solitaires de leurs cellules. Encouragés à la violence, les Ariens ne connaissaient plus de mesure.

Après quarante-six ans d'un épiscopat admirable et pendant lequel il n'avait cessé d'être, au milieu des plus grandes épreuves, le fléau de l'erreur, le flambeau de l'orthodoxie,

[1] S. Ambroise cite de lui cette parole : qu'il ne lui convenait pas de se faire juge entre des évêques. Malheureusement, elle ne fut pas toujours la règle de sa conduite.

[2] Theod., l. 4, c. 12.

Athanase était mort; mais au moment de mourir, cédant aux instances de son clergé, il avait désigné pour son successeur Pierre, l'intrépide et fidèle compagnon de ses travaux, de ses voyages et de ses périls, homme vénérable par l'âge et les vertus, d'une sagesse et d'une éloquence admirées. L'Église d'Alexandrie applaudit unanimement à ce choix que le pape approuva, et l'intronisation du nouveau pontife fut célébrée comme une fête publique. Valens ne put le souffrir. Pendant que Pierre, arraché à son troupeau, chassé de la ville et de l'Égypte, se rendait à Rome, centre sacré du catholicisme, noble asile de tous les persécutés; un prêtre arien, Lucius, escorté de soldats, vint prendre possession de la chaire de S. Athanase. Cette installation à main armée fut le signal d'impiétés et d'atrocités sans exemple. Un jeune libertin, vêtu en femme, monta et dansa sur l'autel avec des gestes obscènes, que les assistants accompagnaient d'éclats de rire et de blasphèmes. Un comédien parut tout nu dans l'ambon, et, aux applaudissements de son infâme auditoire, prêcha la débauche et la sodomie [1]. On viola l'asile des vierges, et ces nobles femmes, dont la vie, selon l'expression de Théodoret, retraçait celle des anges, dépouillées de leurs vêtements, furent traînées dans les rues à travers les regards profanateurs et les insolences de la populace. Plusieurs moururent de douleur et de honte; on tua les autres à coups de bâton [2]. Des soldats placés auprès des cadavres empêchaient les fidèles de rendre les honneurs funèbres à leurs martyrs. Il fut défendu de les plaindre.

Un ordre de l'empereur bannissait d'Alexandrie et de la province tous ceux qui seraient désignés par Lucius comme tenant à la foi de Nicée. On fit main basse sur les chefs du clergé. Conduits devant le lieutenant de Valens et pressés

[1] Theod., l. 4, c. 22. — Soc., l. 4, c. 20.
[2] Theod., *ibid.*

d'embrasser l'arianisme, ils dédaignèrent promesses et menaces, et se déclarèrent inébranlablement orthodoxes. Digne émule des fureurs de son maître, le proconsul les fit passer par les verges et par le chevalet ; puis ils furent entassés sur une vieille barque et déportés à Héliopolis, ville entièrement idolâtre, où l'accueil des habitants devait aggraver la situation des martyrs. Des femmes osèrent pleurer : la police impériale s'indigna de cette audace ; elle saisit les malheureuses, les fit flageller en place publique par la main du bourreau ; après quoi, on les envoya aux travaux forcés. Des solitaires vénérés, des vieillards consacrés à Dieu furent égorgés sur les marches de l'autel ou pendus à la porte de leurs églises. On n'épargna pas même les enfants. Les cadavres, jetés à la mer et rejetés sur la plage, furent réclamés en vain par les familles désolées, auxquelles on défendit de couvrir d'un peu de terre ces restes mutilés et sanglants. Quiconque était convaincu de pitié payait de sa tête ce crime nouveau [1].

Lucius, à la tête d'une troupe de soldats, alla poursuivre dans les déserts de Nitrie les Pambon, les Héraclide, les Isidore, la nombreuse famille de S. Antoine dont les vertus et le travail étaient l'édification et la providence visible de la contrée. Au moment où les sbires de l'hérésie se jetaient sur la demeure des solitaires, on apportait un pauvre perclus qui venait demander aux saints de Dieu sa guérison ou l'hospitalité jusqu'à la mort. Un des cénobites, ayant pris de l'huile d'une lampe qui brûlait devant l'autel, toucha le malade et dit : Au nom de Jésus-Christ, que Lucius blasphème, lève-toi et retourne à ta maison. Le malade, guéri instantanément, se leva et partit [2]. Mais l'impiété des envahisseurs ne fut ni guérie ni émue. Tout entiers à l'œuvre d'extermination, ils traînaient les moines

[1] Theod., l. 4, c. 22. — Greg. Naz., *orat.* 25, n. 12.
[2] Soc., l. 4, c. 24. — Sozom., l. 6, c. 20.

par les cheveux, les frappaient, les foulaient aux pieds. Les victimes n'essayaient pas de se défendre, ne levaient pas la main pour écarter le glaive; elles courbaient la tête et mouraient en priant Dieu pour leurs bourreaux [1].

Les païens eux-mêmes s'indignèrent de ces horreurs. L'un d'eux, Thémistius, ne prenant conseil que de la pitié, osa parler en faveur des opprimés. Dans un discours d'apparat prononcé à Antioche en présence de Valens, il lui représenta qu'il ne fallait pas s'étonner de la diversité de sentiments parmi les Chrétiens, puisqu'elle était plus grande chez les Hellènes [2], qui comptaient plus de trois cents opinions différentes. La harangue du philosophe parut modérer un peu le tyran; mais sa nature et son fanatisme le poussèrent bientôt à de nouvelles fureurs. Il ne s'était radouci que pour se déchaîner avec plus de rage. On put se croire aux beaux jours de Domitien et de Galérius; on regretta Julien. Les rescrits de l'empereur, modèles d'arbitraire et de tyrannie, étaient exécutés par ses agents avec des raffinements de violence et de cruauté qui charmaient le maître. Lui-même, il excitait leur zèle, et s'emportait contre une velléité de clémence, au point de souffleter le préfet du prétoire en présence de ses soldats, pour n'avoir pas exécuté rigoureusement des ordres impitoyables.

Venu à Édesse, il apprend que les orthodoxes chassés des églises s'assemblent dans les champs. Ordre aussitôt de faire marcher des troupes sur la paisible Synaxe, de la cerner et de l'écraser. Le préfet Modestus, qui est arien, mais qui est homme, avertit secrètement les catholiques du sinistre projet formé contre eux, et les conjure de ne pas se réunir le lendemain. Mais le péril exaltant le courage, les fidèles accourent de bonne heure au pieux et terrible rendez-vous: ils étaient plus nombreux que jamais. Modestus hésite:

[1] Soc., l. 4, c. 17 et 19. — Theod., lib. 4, c. 22.
[2] Soc., l. 4, c. 32. — Sozom., l. 6, c. 36.

Valens réitère ses ordres, et les cohortes armées en guerre s'avancent pour livrer bataille à une assemblée sans défense. Les colonnes débouchaient d'une des rues de la ville, quand tout-à-coup une femme s'élance hors de sa maison, les vêtements en désordre, et cherche à traverser les longues files de soldats: elle conduisait par la main un petit enfant qui la suivait à grand'peine. — Où vas-tu? lui dit le préfet. — Où vont mes frères, répondit-elle. — Tu ne sais donc pas qu'ils seront égorgés tout-à-l'heure? — Je le sais, reprit la femme, et c'est pourquoi je me hâte, ne voulant pas arriver trop tard. — Mais cet enfant, pourquoi l'entraîner avec toi? — C'est mon fils, il partagera la mort et le bonheur de sa mère [1].

Le gouverneur terrifié courut porter ces paroles à l'empereur, le suppliant, les larmes aux yeux, d'abandonner une entreprise lâche et cruelle où la honte serait le prix du sang. On décida de laisser le peuple et de mander les prêtres. — Êtes-vous fous, leur dit-on, de vouloir résister au prince? Entrez au plus tôt dans sa communion. — Les prêtres répondirent : L'empereur n'a pas reçu le sacerdoce avec la pourpre; nous n'entrerons pas dans sa communion. — Le gouverneur les fit enchaîner et transporter dans la Thrace. Ils étaient au nombre de quatre-vingts [2]. Sur leur route, on allait au-devant d'eux, on baisait leurs mains, on les félicitait d'avoir confessé la foi : leur passage à travers les villes était une ovation. La police de Valens s'en émut, et renonçant à moitié chemin à l'exil trop doux de la Thrace, elle les fit conduire deux à deux, la chaîne au cou, les uns au fond de l'Arabie, les autres dans la Thébaïde. La déportation, c'était la mort [3].

Du reste, Valens s'était surpassé lui-même en infamie, en

[1] Theod., l. 4, c. 16. — Soc., l. 4, c. 14.
[2] Theod., *ibid.*
[3] *Id.*, l. 4, c. 16.

cruauté, dans une expédition récente. Quatre-vingts prêtres de Constantinople étaient venus à Nicomédie, où il résidait, exposer dans une humble supplique les avanies de toute espèce que les Catholiques essuyaient chaque jour de la part des Ariens, et demander à sa pitié ou à sa justice un appui quelconque contre une tyrannie devenue intolérable. L'empereur les reçut, les écouta et dissimula sa colère. Mais il ordonna au préfet du prétoire de s'emparer d'eux et de les faire mourir.

L'exécution publique de quatre-vingts personnes, que leur caractère sacré et leurs vertus rendaient vénérables, eût ému et peut-être poussé à la sédition le peuple de Nicomédie. On recourut à la ruse. Les prêtres furent embarqués comme pour être menés en exil. Mais, à peine au large, les matelots, exécutant l'ordre reçu, mirent feu au navire et se sauvèrent dans la chaloupe [1]. Deux jours après, la vague jetait sur la grève, au fond du hâvre de Dacidize, quatre-vingts cadavres noircis, mutilés, conservant à peine la forme humaine. Cette agonie n'avait pas eu de témoins: nul n'avait entendu les cris des victimes ; aucune voix ne s'éleva pour protester au nom de l'humanité contre ce lâche et sauvage attentat. Mais, quelques années plus tard, Valens vaincu, fugitif, enfermé par les Goths dans une masure et prêt à périr, lui aussi, dans les flammes, se souvint peut-être de cet horrible bûcher dressé sur les flots aux quatre-vingts prêtres de Byzance. Si cette vision traversa son agonie, elle dut la désespérer! Le crime a beau s'asseoir sur un trône et porter la pourpre, il n'en impose pas à Dieu. La Providence ne permet pas à l'homme de la trouver en défaut : si par moments elle semble fermer les yeux et dormir, elle se réveille toujours à propos. Un jour, une heure suffit à la venger, et il se trouve qu'à la

[1] Soc., l. 4, c. 13. — Theod., l. 4, c. 22. — Sozom., l. 6. — Greg. Naz., *orat.* 25, n. 10, et *orat.* 43, n. 46. — Tillem., t. 6, p. 555.

fin le crime s'est dressé à lui-même le piège où il doit tomber.

A l'époque où nous sommes arrivés, c'est-à-dire en 376, Valens, délivré des conseils et des remontrances de son frère, éprouvait une recrudescence de fanatisme et de cruauté. Mais dans cette guerre acharnée qu'il faisait aux Athanasiens (c'est ainsi qu'il appelait les catholiques), il eût voulu surtout en finir par une mesure radicale avec les solitaires, dont les maisons étaient un foyer d'éducation religieuse et de propagande orthodoxe. Il ordonna donc de les enlever de leurs monastères à main armée, de les enrôler bon gré mal gré dans les légions, et, en cas de résistance, de les immoler sans pitié [1]. Nous avons vu comment cet ordre s'exécutait en Égypte. En Syrie, la présence du maître, qui tenait sa cour à Antioche, donnait plus d'insolence aux valets. C'était après la Pâque de cette année 376. On envoya des tribuns avec des troupes dans les montagnes peuplées d'ascètes. Comme d'ordinaire, les soldats traînaient à leur suite ces bandes d'oisifs, de vagabonds, de faméliques, parasites des grandes villes dont ils sont la lèpre, qui flairent de loin le désordre, toujours prêts à jeter la boue à quiconque tombe, à vanter tout ce qui dégrade la dignité humaine, parce qu'ils croient ainsi se venger et s'absoudre de leur propre dégradation. Les monastères furent envahis et saccagés, les cellules abattues, les moissons incendiées [2], les solitaires roués de coups, chargés de fers, traînés en prison. On en massacra plusieurs ; d'autres, en grand nombre, ne durent leur salut qu'à la fuite. La plume se refuse, dit Théodoret, à retracer les excès de toute espèce,

[1] Paul. Oros., l. 17, c. 33. — S. Hier. *in chronic.* — S. Bas., *ep.* 200, *aliàs* 250.

[2] Socr., l. 4, c. 14, 19, 27. — Sozom., l. 6, c. 17. — S. Bas., *ep.* 200, *aliàs* 250.

les brutalités, les atrocités qui accompagnèrent cette exécution [1].

S. Basile avait succédé à S. Athanase dans la confiance et l'admiration des catholiques de l'Orient ; il en était l'oracle et le guide. Les regards se tournaient vers lui dans la tourmente, comme sur un pilote familier avec les tempêtes, habile à les manier. Valens d'ailleurs n'osait plus se mesurer avec cette grande personnalité devant laquelle il s'était senti vaincu. Le saint pontife espéra donc que les pieux fugitifs viendraient s'abriter sous sa houlette, à Césarée, et qu'il aurait la consolation, en les embrassant, *de recueillir leurs sueurs pour s'en faire un titre devant Dieu, un baume contre ses propres souffrances* [2]. Trompé dans son attente, il écrivit deux lettres aux proscrits de la foi, moins pour les consoler que pour les féliciter et recommander à leurs prières la paix des Églises, qu'il ne désespérait pas de voir bientôt rétablie, quoique troublée alors plus que jamais [3].

Il y a dans l'humanité, à côté des plus nobles instincts, je ne sais quoi de lâche et de misérable qui attriste et dégoûte. Le despotisme le plus brutal trouve toujours des hommes disposés, ceux-ci par poltronnerie, ceux-là par calcul et par intérêt, à l'approuver dans tous ses excès. Le coup qui frappe les autres leur semble sagesse et justice, jusqu'au moment où la main qu'ils ont encouragée se tourne contre eux et les écrase à leur tour. Les choses en étaient là à Antioche : Ariens et païens battaient des mains aux fureurs de Valens contre les moines, et ne songeaient pas au lendemain. De mauvais orthodoxes s'associaient à ces hideux sentiments [4], croyant se venger, par de lâches quolibets et des railleries cruelles, du reproche tacite que la vertu des

[1] Theod., l. 4, c. 20.
[2] S. Bas., *ep.* 200.
[3] *Id.*, *ibid.*
[4] Chrys., t. 1, p. 47, *adv. oppugn. vit. monast.*, n. 2.

solitaires adressait à leur vie. Ils se vantaient du mal qu'ils n'avaient pas fait : C'est moi, disait l'un, qui ai découvert la cellule d'un tel. — J'ai été le premier, disait l'autre, à mettre la main sur lui. Je l'ai traîné à la prison et recommandé aux juges. — N'est-ce pas indigne, ajoutait un troisième, que des hommes libres, d'une condition élevée, pouvant vivre comme tout le monde, choisissent un genre de vie si humiliant? Cela seul ferait renoncer à la foi. — Tels étaient les propos tenus à toute heure, même par des Chrétiens, dans les galeries de la ville, sur la place publique, dans les pharmacies [1], partout où les désœuvrés d'alors avaient l'habitude de s'assembler. Le malheur des ascètes bafoués, traqués, égorgés par les soldats de Valens et la canaille d'Antioche, n'excitaient qu'une brutale hilarité. Les vrais fidèles gémissaient et n'osaient parler, car un mot en faveur des proscrits entraînait les peines les plus sévères [2].

L'invasion n'avait pas atteint encore la retraite reculée de Chrysostôme. Tout entier à l'étude et à la prière, il ne se doutait nullement de ce qui se passait à deux pas de lui ni de son propre péril, quand les tristes nouvelles apportées par un de ses amis vinrent l'arracher tout-à-coup au calme profond de sa vie. « Est-ce vrai? s'écria-t-il ; est-ce possible? Quoi! sous des empereurs chrétiens, dans une ville chrétienne, à la face du jour et des lois, comme si nous vivions au milieu des barbares! » Et sa douleur indignée éclata en larmes. « Larmes vaines! répliqua le pieux visiteur : tes larmes n'éteindront pas l'incendie qui dévore tout; elles ne rendront pas la vie à ceux qu'on a tués ou qu'on égorge tous les jours. Il faut du courage et non des sanglots. Élève la voix, et qu'elle soit entendue au loin [3]! »

Jean se dévoua, et, sans se préoccuper ni des rescrits de

[1] Chrys., *adv. oppugn. vit. monast.*, t. 1, p. 47.
[2] *Id.*, *ibid.*, p. 56.
[3] *Id.*, *ibid.*, p. 45, 46.

Valens ni de ses menaces, il prit la plume et se mit à écrire d'un trait les trois livres *contre les ennemis de la vie monastique* : noble protestation d'une âme généreuse et convaincue, où, à défaut de cette fermeté de parole et de style qui fit de lui plus tard le premier des orateurs chrétiens, on trouve au moins cette intrépidité de cœur qui n'a pas défailli une seule fois dans sa vie.

Dès le début, l'avocat des ascètes annonce qu'il écrit dans l'intérêt des persécuteurs, bien plus que dans celui des victimes. « Celles-ci, dit-il, à leurs souffrances gagnent le ciel ; le succès de ceux-là ne leur présage que l'enfer. Comparez S. Paul à Néron, Néron qui inventa de nouvelles impudicités, Paul à qui il reprochait les mêmes torts qu'on impute aux cénobites ; car il avait arraché au vice et gagné à la vertu une femme aimée du tyran, ce qui lui valut la prison et la mort. Quel mal en est-il advenu au supplicié? Quel bien à celui qui ordonna le supplice? Tout le bénéfice de cette mort n'a-t-il pas été pour S. Paul, tout le mal pour Néron ? A ne parler que de la vie présente, l'un par tout l'univers est loué comme un ange de Dieu, l'autre exécré comme un infame et un démon [1]..... On me dira, poursuit-il, que pour éviter l'enfer, nul n'a besoin de quitter sa maison. Et plût à Dieu qu'il en fût ainsi ! Plût à Dieu que les monastères cessassent d'être une nécessité publique, et que les lois et la vertu prévalussent si bien dans les villes que personne n'eût à demander à la solitude protection et abri ! Mais, puisque tout est sens dessus dessous, puisque les villes, malgré les tribunaux et les lois, regorgent d'injustices et de crimes, et que la vraie sagesse fructifie au désert, faut-il blâmer ceux qui s'efforcent d'arracher quelques âmes à ce grand naufrage pour les conduire au port? Blâmez, au contraire, ceux qui rendent les villes

[1] Chrys., p. 48, 49, *adv. oppugn. vit. monast.*, n. 3.

inhabitables à la vertu [1]..... Non, que je veuille changer les villes en désert, ni transférer le genre humain dans la solitude ou sur la montagne : je voudrais plutôt voir entre les hommes une paix si parfaite, que les hôtes de la solitude éprouvassent le besoin de rentrer dans la ville, et que les habitants de la ville n'eussent plus à songer au désert. S'il n'en est pas ainsi, est-ce ma faute ? Je ne veux pas du moins arracher au monastère ceux qu'il abrite, de peur de les arracher en même temps au calme et à la vertu [2]. »

Chrysostôme termine le premier livre par ces mots, qu'il eût pu payer de sa vie : « Si faire le mal sans remords est le dernier terme de la perversité, dans quelle catégorie mettrons-nous ces nouveaux législateurs, les auteurs de cette loi insensée, qui traitent les maîtres de la vertu comme on ne ferait pas de ceux du vice, qui attaquent avec plus d'ardeur les hommes qui travaillent à empêcher le mal que ceux qui le font ? Car pour ceux-ci, non-seulement ils ne les blâment pas, mais ils les voient avec plaisir ; ceux-là, ils les supportent à peine, et, par leurs actes comme par leurs discours, ils disent à tous qu'il faut s'attacher exclusivement au crime, ne retourner jamais à la vertu, et punir non-seulement ceux qui la pratiquent, mais ceux-là même qui osent en parler [3]. »

Dans le second livre, l'intrépide écrivain s'adresse à un père idolâtre, outré de douleur parce que son fils s'est jeté dans la vie monastique. Il lui montre, réalisé surabondamment dans le solitaire chrétien, tout ce que Platon, Socrate, les poëtes et les philosophes du paganisme ont dit de plus beau sur la vertu, sur le bonheur et la dignité du sage ; d'où il conclut que la vie des ascètes, si redoutée, est la plus vraie et la plus belle philosophie. Aux souvenirs

[1] Chrys., *adv. oppugn. vit. monast.*, p. 53, n. 7.
[2] *Ibid.*, p. 55, n. 8.
[3] *Ibid.*, p. 56.

qu'il invoque, aux allusions qu'il fait, aux séductions de son style, on voit qu'il est préoccupé de plaire aux lecteurs païens auxquels il s'adresse, et que, pour arriver à son but de dissiper leurs préventions, il ne veut employer que des autorités qu'ils aiment et des raisons qu'ils comprennent. C'est pourquoi il se place à un point de vue plus terrestre pour retracer les charmes et la quiétude de cette existence à part où l'*on ne craint rien, parce qu'on ne tient à rien;* où l'on jouit d'une indépendance *que le trône ne donne pas,* d'une joie plus vraie que toutes les voluptés du monde : existence sombre et odieuse au premier aspect, qui, vue de plus près, rappelle *en quelque sorte les Champs-Élysées de la Fable, avec leurs îles, leurs prairies, leurs myrtes, leur air embaumé et les chœurs vêtus de blanc qui chantent des hymnes*[1]. »

« Partout, dit-il, le solitaire est chez lui : pour le bannir de sa patrie, il faudrait le bannir de la terre. Les sources, les fleuves, les lacs fournissent à sa boisson, et pour sa nourriture il a les plantes, les légumes, le pain qu'il trouve partout. Il ne redoute pas la pauvreté ; il n'a pas le souci des richesses. Nul ne lui porte envie. N'ayant ni villas, ni contrats, ni argent, il n'a ni procès ni querelle : personne n'a d'intérêt à lui nuire ; il n'est au pouvoir de personne de le rendre malheureux. Sous le rapport de la santé, il a mille avantages sur l'habitant des villes ; car il respire l'air le plus pur, il boit une eau délicieuse, il vit au milieu des fleurs et des parfums. L'homme de la cité, au contraire, vit presque dans la boue ; aussi est-il plus faible de tempérament et plus sujet aux maladies. La vie du sage chrétien, préférable à ce point de vue, l'est aussi sous un autre : elle procure plus de plaisir. S'asseoir sur l'herbe épaisse, au bord d'une claire fontaine, à l'ombre des arbres touffus,

[1] Chrys., *adv. oppugn. vit. monast.*, p. 74.

loin du bruit et de toute agitation, repaître son regard d'un ravissant spectacle, se posséder soi-même dans le sentiment d'une joie plus pure que la lumière du ciel, je le demande, n'est-ce pas mille fois plus doux que de rester enfermé tout le jour dans une maison? Non, riches, non, vos marbres splendides n'ont pas la fraîcheur de cet air qu'on respire ici; l'ombre de vos toits ne vaut pas celle de ces arbres; vos mosaïques ne seront jamais aussi belles que ce pavé des champs émaillé de fleurs. Vous le pensez vous-mêmes, vous qui voudriez avoir des arbres jusque dans vos appartements, et qui préférez une vaste prairie à vos plafonds dorés, aux splendeurs merveilleuses de vos murailles. N'est-ce pas pour cela que vous quittez la ville aussitôt qu'il vous est permis, et que, laissant là toutes ces beautés artificielles, vous en cherchez d'autres plus vraies à la campagne [1]?..... Ainsi, poursuit le jeune docteur, au fond de son désert, le solitaire est le plus heureux des hommes. Nul roi ne l'égale en puissance: car il commande à toutes ses passions, il est supérieur à toutes les faiblesses, à toutes les exigences d'une nature gâtée par le séjour des cités. Les écueils, où le bonheur des autres fait si souvent naufrage, il ne les craint pas. Il vole comme l'aigle au faîte des airs, et ne se prend jamais aux pièges des passereaux. La mort elle-même, loin de l'effrayer, lui sourit; car elle vient ouvrir à ses désirs la porte d'une vie meilleure, dont l'espérance est le mobile de ses travaux et de toute son existence ici-bas [2]. »

Le troisième livre est adressé aux pères chrétiens, qui, mal disposés à l'égard de la vie monastique, se plaignaient de voir étouffer dans la retraite de légitimes espérances et les projets les plus chers aux familles. Jean y traite avec étendue des avantages et de la nécessité d'une éducation

[1] Chrys., t. 1, p. 64, 65.
[2] *Ibid.*, p. 68.

chrétienne. Il déplore que tant de parents ne s'occupent de leurs enfants que pour développer dans ces jeunes âmes les germes des passions, l'amour de l'argent et l'orgueil, deux sources empoisonnées qui versent sur le monde toute sorte de maux. A cette éducation frivole, sensuelle, païenne par les études comme par les tendances, il attribue la corruption des mœurs de son temps, dont il fait un horrible tableau. Des vices infames, des crimes dont le seul nom est une insulte à la nature et à la pudeur, s'étalaient au grand jour, au milieu d'une jeunesse blasée par de précoces débauches, pervertie jusqu'à la moelle des os, qui avait perdu avec le sens de la vertu celui de la volupté. L'écrivain indigné s'étonne que le feu du ciel qui tomba sur la Pentapole n'ait pas dévoré Antioche, qu'il appelle une autre Sodome [1]. « Mais, poursuit-il, comment les hommes seraient-ils meilleurs, quand l'éducation qui a pour but de les former à la vertu ne leur apprend que le contraire de l'Évangile, quand la passion du théâtre et de l'hippodrome s'appelle urbanité, la vaine gloire grandeur, la fortune indépendance, l'injustice force, la profusion humanité, et que l'on traite la tempérance de rusticité, la modestie de faiblesse, la justice de niaiserie, et le pardon des injures d'absurdité [2] ? »

Il ne veut pas qu'on le prenne pour un ennemi de toute instruction littéraire ; mais il ne veut pas non plus que cette instruction soit le tombeau de l'âme. C'est pourquoi il redoute pour les jeunes gens les écoles où l'on puise le vice avec la science ; où pour obtenir ce qui est de moindre prix, on perd ce qui est plus précieux, la vigueur morale et l'esprit chrétien [3]. « L'homme vicieux, dit-il, est d'autant plus à plaindre qu'il possède davantage l'art de bien parler. La vertu peut se passer d'éloquence ; mais l'éloquence sans la

[1] Chrys., t. 1, p. 88, 89.
[2] *Ibid.*, p. 87.
[3] *Ibid.*, p. 94, 95 et 96, n. 11.

vertu, à quoi sert-elle? A bouleverser la société, à la mettre en question, à la déchirer. N'est-ce pas le manque d'une saine philosophie, c'est-à-dire d'instruction chrétienne, qui a tout gâté, tout perdu? D'où viennent donc les séditions, la guerre civile, la convoitise du bien des autres, les meurtres, l'esclavage, et ces voluptés contre-nature, et la rigueur nécessaire des lois, et tous les fléaux qui dégradent et désolent l'humanité, si ce n'est d'une fausse éducation [1]? Cette croyance au destin, à l'influence des astres, au hasard, cette guerre faite à la Providence, ces propos insensés de l'homme contre son Dieu, n'est-ce pas de la même source que sort tout cela [2]? »

De là, suivant Chrysostôme, l'utilité des monastères comme école pour former la jeunesse à la vertu sous une discipline sévère et sainte, et propager, avec la connaissance des lettres sacrées, les enseignements de l'Évangile, l'esprit de dévouement et de charité. Les familles chrétiennes l'avaient compris, et l'usage d'envoyer leurs enfants passer cinq ans, dix ans dans ces gymnases de la piété, était généralement établi. L'écrivain approuve cet usage [3]. Selon lui, l'enfant est capable, dès l'âge de dix ans, d'un travail sérieux sur lui-même. On ne peut donc commencer de trop bonne heure à l'habituer aux pratiques de la vertu, à faire pénétrer la vérité dans sa conscience [4]. Les objections élevées contre ce système d'éducation [5] ne doivent pas empêcher les pères de famille de l'adopter avec confiance, ni de laisser leurs fils le plus long-temps possible dans cette atmosphère pure de la solitude où l'air est si vital, où leur tempérament prendra plus de vigueur, d'où

[1] Chrys., t. 1, p. 91, 92.
[2] *Ibid.*, p. 92.
[3] *Ibid.*, p. 109.
[4] *Ibid.*, p. 107.
[5] *Ibid.*, p. 95 et 99, n. 12.

ils sortiront prémunis contre la contagion du siècle, pleins des trésors de la piété, qu'ils verseront autour d'eux. Ils seront, dit-il, les flambeaux de leurs frères, la joie de leurs parents, et ceux-ci n'auront plus à regretter une séparation momentanée; car, heureux et fiers de tels fils, ils admireront en eux les fruits d'une divine philosophie [1].

Enthousiaste de cette vie de recueillement, de fraternité, d'extase, loin des hommes, aux portes du ciel, Jean s'abandonne volontiers à l'admiration qu'elle lui inspire, et en décrit le bonheur avec complaisance. « C'est le port, dit-il, où les fureurs de la mer ne peuvent vous atteindre, où vous vivez comme au ciel, au milieu des anges. Entre ces esprits célestes point d'inégalité : même paix, même joie, même gloire. Ainsi, dans la solitude; nul n'y est humilié par la pauvreté, nul ne s'enorgueillit de la richesse. Le tien et le mien en sont exclus. Tout est commun à tous, la table, la demeure, le vêtement. Que dis-je ? Il n'y a entre tous qu'une seule et même âme. Tous sont nobles de la même noblesse, esclaves de la même servitude, libres de la même liberté; même richesse pour tous, la vraie richesse; même gloire pour tous, la véritable gloire; mêmes voluptés, mêmes désirs, même espoir; tout est balancé et pondéré admirablement dans leur existence; tout y est ordre, accord parfait, harmonie, affection réciproque, source intarissable de joie; ils ne font rien, ils ne souffrent rien qui ne soit propre à leur procurer du plaisir : la peine partagée entre tous est légère à chacun; mais le bonheur de chacun contribue au bonheur de tous [2]. »

Tel est, en substance, cet ouvrage écrit d'entraînement et à la hâte, sous la pression de douloureuses nouvelles, et comme un défi jeté au tyran bigot qui eût voulu déshonorer les victimes en les frappant, et tuer du même coup la liberté

[1] Chrys., t. 1, p. 109.
[2] *Ibid.*, p. 94.

de la parole et celle de la prière, et jusqu'à la liberté de la pitié. Néanmoins, on n'y sent ni frayeur ni colère: cette plume n'a pas un soubresaut. La pensée de Dieu enveloppe l'écrivain d'un nuage qui le rend invisible à ses ennemis, inaccessible à leurs passions. La paix du ciel est passée de son cœur dans son livre.

Chrysostôme alla plus loin : il publia, à la même époque et sous la même impression, un petit écrit travaillé avec soin portant ce titre : *Comparaison d'un roi et d'un moine.* Il met en présence l'un de l'autre un monarque sous la pourpre et un moine sous la bure. Celui-là, aux yeux du vulgaire, est le plus heureux des hommes : il a des flatteurs, il a des gardes; dès qu'il paraît quelque part, tous les yeux se tournent vers lui, il est entouré d'hommages. Celui-ci, au contraire, a l'air d'un misérable auquel personne ne voudrait ressembler. La pensée du vulgaire n'est pas celle de Chrysostôme. Pour lui, il n'y a rien au-dessus du philosophe chrétien, c'est ainsi qu'il désigne le solitaire, et il s'efforce, dans un parallèle prolongé, de justifier sa prédilection évidente. «Le roi commande aux peuples, dit-il, au sénat, aux armées; l'autre commande à ses passions frémissantes et subjuguées, empire plus sûr et plus beau. Si l'un remporte des victoires sur les barbares, l'autre met en déroute les démons, adversaires les plus redoutables de l'homme. Si l'un combat pour des frontières, pour de l'argent, pour l'orgueil, pour l'injustice, pour l'usurpation, l'autre ne tire le glaive que pour Dieu, pour la vertu, pour arracher des villes ou des hameaux à l'erreur. Si l'un n'a pour entourage que des courtisans ou des soldats dont il prend les mœurs corrompues, l'autre vit dans la société de Paul, de Moïse, d'Isaïe, des Prophètes et des Apôtres, et, plein de leurs pensées, il imite leur conduite. Si l'un est à charge aux peuples par les impôts qui ravagent comme un torrent le petit domaine du pauvre, s'il se met souvent

au-dessus des lois pour exiger ce qu'il veut, s'il accable de mille maux ses sujets, également funeste à leurs intérêts dans les voyages et dans le repos, dans la guerre et dans la paix, par les victoires et par les défaites, l'autre, autant qu'il le peut, se rend utile à tout le monde; et tandis que les commis de l'impôt, sans égard pour la veuve, sans pitié pour l'orphelin, traitent en pays ennemi leur propre pays, réclament du laboureur désespéré ce que la terre ne produit pas, le philosophe chrétien est le protecteur dévoué des pauvres et des petits. Le roi ne peut donner que de l'or, le solitaire donne la grâce du Saint-Esprit. Le premier, s'il est bon, peut bannir la pauvreté de ses états, le second délivre les âmes de la tyrannie de Satan. L'infortuné que possède l'esprit mauvais, ne s'adresse pas au roi pour être guéri, mais il court à la demeure du moine; et le monarque lui-même, sous le coup du malheur, vient implorer l'homme de Dieu, comme le pauvre en temps de famine implore le riche. Le roi tombé de son trône ne trouve qu'abandon, il a besoin de tous et tous s'éloignent; l'ascète porte avec lui son salut, car l'Évangile a dit: *Le royaume de Dieu est au-dedans de nous*[1]. Mais c'est la mort surtout qui met une grande distance entre l'un et l'autre. Le solitaire qui méprise les richesses, les plaisirs, tout ce qui attache l'homme à la vie, la quitte sans regret et s'élance radieux au-devant de son juge pour recevoir la couronne. La mort, au contraire, est redoutable au roi; car, s'il a gouverné avec justice et bonté, ce qui est rare, il sera récompensé, mais sa gloire sera inférieure à celle de l'humble et fervent disciple de Jésus-Christ; s'il a été le fléau de ses peuples, qui pourrait dire les supplices qui l'attendent!... Donc, conclut le pieux écrivain, quand vous verrez un homme puissant, richement vêtu, resplendissant d'or,

[1] Luc., 17.

porté sur un magnifique char, entouré d'une suite imposante, ne vous hâtez pas de dire que cet homme est heureux; car son bonheur d'un jour cesse avec la vie. Mais lorsque vous rencontrerez le philosophe chrétien, à la démarche modeste, en qui tout respire l'humilité, la mansuétude, qui porte sur ses traits la paix de son âme, dites que celui-là est heureux et souhaitez de lui ressembler [1].»

Le sentiment de la dignité humaine ne pouvait que gagner à de pareils enseignements qui contrastaient si fort avec le servilisme de l'époque, et cette adoration universelle de la richesse et du pouvoir, si abjecte dans les uns, si insolente dans les autres. Il y avait aussi quelque courage à dire à ces grands, à ces puissants du siècle, habitués aux prosternements de la multitude, que la bure du moine valait plus à bien des égards que cette pourpre et ces titres étalés avec tant d'orgueil; à percer à jour ces fausses grandeurs; à rabaisser au niveau de leur néant ces faux dieux rongés et souillés sous leur manteau d'or; à élever jusqu'à eux, dans leur arrogance, cette pauvreté odieuse et méprisée où ils affectaient de voir le signe d'une infériorité de race et une dégradation native. Cette glorification des insignes de la pauvreté relevait dans leur conscience, réhabilitait à leurs propres yeux les classes inférieures. Avec moins de bruit, cela faisait plus pour elles que tant de déclamations débitées depuis sur l'égalité.

Cependant un bruit formidable, venu des confins de l'empire, arracha Valens à sa guerre contre les moines. Les Goths venaient de remporter sur les Romains une de ces victoires dont l'effet moral est plus funeste aux vaincus que le désastre matériel. Ils marchaient sur Constantinople. Alains et Huns grossissaient ce sauvage torrent. L'Hémus était franchi, Andrinople assiégée. Toute la Thrace, du

[1] Chrys., t. 1, p. 119, etc.

Danube jusqu'à la Propontide, n'était plus qu'un théâtre de massacres et d'horreurs. Les chemins étaient couverts de femmes, de filles, que les barbares traînaient enchaînées à la selle de leurs chevaux, ou qu'ils chassaient devant eux à coups de fouet comme des troupeaux. Ivres de sang et de débauche, les hordes dévastatrices inondaient le plat pays, et n'étaient plus qu'à trois marches de la seconde Rome. La ville menacée s'indignait contre un chef sans cœur, qui faisait assassiner des moines dans le désert, et laissait l'empire, démantelé, envahi, déshonoré, devenir la proie des barbares.

Il partit enfin d'Antioche et parut dans sa capitale, d'où les clameurs de la foule l'obligèrent bientôt de sortir. Sur la route, un solitaire nommé Isaac s'avança vers lui, et, saisissant la bride de son cheval : « Empereur, lui dit-il, tu fis la guerre à Dieu, et Dieu t'abandonne; ni toi, ni ton armée, vous ne reviendrez. — Faux prophète, dit le César, je reviendrai et te punirai. » Il ne revint pas [1]. Les malédictions de Constantinople l'accompagnèrent, et il était résolu, s'il y rentrait vainqueur, de la détruire de fond en comble pour se venger de son insolence.

Cependant, à l'approche de l'empereur, les Goths se replièrent à la hâte, non sans subir plus d'un échec. Enivré de ces succès partiels, Valens s'avança jusqu'à Andrinople, prit position dans un camp retranché sous les murs de la ville, le quitta bientôt, et, de peur d'avoir à partager avec Gratien, qui accourait à la tête de forces imposantes, une victoire dont il se croyait sûr, il se hâta de marcher sur l'ennemi, qui l'attendait à douze milles de là dans une attitude formidable. La bataille, engagée témérairement, fut perdue [2]. Les légions, abandonnées de la cavalerie, enveloppées, égorgées sans pouvoir se défendre, restèrent en monceaux sanglants sur le champ du combat. Ce fut le Cannes de

[1] Theod , Hist. eccl., l. 4, c. 30.
[2] Amn. Marc., l. 31, c. 12.

l'empire : jamais, depuis ce terrible jour, pareil carnage ne s'était vu. L'empereur, atteint d'une flèche, fut porté sur les bras de ses serviteurs, à travers des mares de sang et des tas de cadavres, dans la maison d'un paysan. Mais les Goths survinrent, se ruèrent sur la maison barricadée, et, ne soupçonnant pas la riche proie qu'elle leur gardait, ils y mirent feu. Valens périt dans les flammes. Un seul homme échappa de là pour porter au monde la nouvelle du grand désastre : c'était le 9 août 378.

Le monde, terrifié de la catastrophe d'Andrinople, ne donna pas une larme à Valens. Les païens, bien qu'ils eussent retrouvé sous son règne la liberté de leur culte, ne lui pardonnèrent jamais le massacre des philosophes. Quant aux orthodoxes, ils ne virent dans cette mort que les représailles de Dieu. Cette tyrannie avait été trop lourde et trop longue pour qu'on ne fût pas heureux de respirer et d'espérer. Seul, l'Arianisme avait droit d'être triste; le coup de foudre qui tuait Valens, venait de le tuer lui-même.

Soldat sans cœur, empereur sans talent, administrateur sans probité, le frère de Valentinien n'avait de grand que son ignorance et son fanatisme. Il employa quinze ans de toute-puissance à peser sur la pensée humaine, à ensanglanter les chaires et les autels, à proscrire des philosophes, des moines et des évêques. Le César qui livrait bataille aux anachorètes, qui prenait les églises d'assaut, tremblait de tous ses membres dès qu'en sa présence on venait à parler des barbares. Avait-il le pressentiment de périr de leurs mains? Et pourtant, c'est lui qui ouvrit aux Goths les portes de l'empire et les établit dans la Thrace, leur assignant d'avance le champ de bataille où il devait tomber sous leurs coups. Sous ce règne funeste, le nom des Huns fut prononcé pour la première fois ; le monde ne devait plus l'oublier [1].

[1] Paul. diac., l. 12. — Amm. Marc., l. 31.

Sinistre coïncidence : avec l'apparition effrayante de cette race nouvelle de barbares eut lieu le tremblement de terre le plus vaste que les annales du globe aient enregistré. La mer, se repliant sur elle-même, s'éloigna brusquement de ses rives pour revenir sur elles avec une colère immense, les submerger et les briser. Des villes entières [1] disparurent sous la vague : on eût dit que le monde allait sombrer dans un autre déluge. Valens, qui était poltron et croyait aux présages, dut être ému de celui-là. L'antique civilisation y vit un avertissement de sa fin prochaine, et la première oscillation de la grande secousse qui devait jeter Rome à terre et submerger l'univers de barbares. En présence des dangers de l'empire, l'empereur dormait, jouissait de son indolence aimée au-dessus de tout, et s'emportait contre toute chose ou tout homme qui dérangeait son repos. Il se délassait de sa paresse en débitant çà et là des harangues qu'un rhéteur composait pour lui et l'apprenait à déclamer. Quoiqu'il régnât sur Athènes et sur Antioche, il ne savait pas un mot de grec. Grand parleur de justice, il la recommandait dans ses édits, et n'en connut jamais d'autre que son caprice. Il affectait de protéger les paysans contre les soldats habitués à les piller, et contre les agents du fisc dont il réprima les exactions; mais comme s'il n'eût vu dans la justice à rendre aux uns qu'une vexation à infliger aux autres, il frappait à coups redoublés sur les riches. Il feignait d'amoindrir les impôts, et, tandis qu'il en supprimait quelques-uns avec éclat, il en créait subrepticement une foule d'autres; les peuples se croyaient soulagés, et n'étaient que mystifiés. Avare et fastueux, il réparait les routes, creusait des ports, bâtissait des thermes qui portaient les noms de ses filles, et il voulait qu'en même temps ses coffres particuliers regorgeassent

[1] Amn. Marc., l. 31. — Oros., l. 7.

d'or. Aussi, pour en avoir, il confisquait; pour confisquer, il tuait. Son premier ministre des finances était le bourreau. Il avait trouvé mieux que cela. Deux hommes incomparables, l'astrologue Héliodore et l'empoisonneur Palladius, exploitaient, pour son compte, des accusations d'une portée indéfinie, qui leur permettaient d'enlever, d'un seul coup de filet, bien des têtes à la fois. On poursuivait les uns pour fait de sortilège, les autres comme complices d'attentat à la majesté du trône. Les femmes, dit Amnien, n'avaient pas le temps de pleurer leurs maris. Dès qu'une dénonciation était lancée, arrivaient des agents qui, sous prétexte d'apposer les scellés, glissaient parmi les effets du prévenu quelque papier suspect, une ridicule amulette, une recette de philtre: autant de pièces de conviction devant les tribunaux où, sans défense écoutée, on prononçait la confiscation et la mort. Cet horrible artifice fut tant de fois répété, il causa la mort de tant d'innocents, que bien des familles en Orient prirent le parti de livrer aux flammes leurs livres et leurs titres, tant la terreur s'était emparée de toutes les âmes[1]! Quand Héliodore mourut, Valens, désolé, obligea les premiers personnages de l'empire à escorter, pieds nus, mains jointes, le cercueil de ce misérable jusqu'au lieu de sa sépulture.

La fourberie et la cruauté étaient les traits saillants de cette nature. Il ne prisait et ne récompensait dans ses lieutenants que la félonie. L'un d'eux invita à sa table un jeune roi allié de l'Empire, et le fit assassiner à son côté avant la fin du repas. Ces infamies répétées, qui faisaient les délices de l'empereur, achevaient de déshonorer la majesté du nom romain, si tant est qu'une ombre de majesté romaine existât encore. La nature sévère à Valens n'avait dissimulé ses défauts sous aucun prestige. Ses traits

[1] Amn. Marc., l. 29, c. 2.

avaient la sècheresse et la dureté de son âme, ses jambes étaient arquées, son ventre proéminent, sa démarche lourde, son teint brun, un de ses yeux couvert d'une taie [1]. A Antioche, où il résida long-temps, le peuple le détestait et le méprisait; et son nom, objet de toutes les imprécations, était aussi le synonyme de toutes les injures. Son règne n'a laissé dans l'histoire qu'une large tache de sang et de feu [2].

Jamais l'empire romain n'avait été plus près de sa ruine. Il avait perdu dans les plaines d'Andrinople, avec ses meilleures troupes, sa confiance en lui-même et l'ascendant de son nom. Les frontières du Tibre et de l'Euphrate étaient menacées par les Perses, les Ibères, les Arméniens; l'Illyrie et la Thrace ravagées par les Goths, les Alains, les Huns, les Taïfales, barbares entre les barbares; le Rhin et le Danube forcés par les hordes de la Germanie, les Francs, les Allamans, les Suèves. *L'univers s'écroule* [3], disait S. Jérôme. Et, en effet, c'était fini de la capitale de l'Orient et de l'empire lui-même. Mais l'heure de la Providence n'avait pas sonné. Théodose fut proclamé empereur.

Son père avait rendu naguère, en qualité de général, les plus signalés services, et n'avait reçu pour récompense que la mort de la main du bourreau. Il venait de pacifier et de sauver l'Afrique, après avoir soumis et pacifié la Grande-Bretagne, quand, sur un ordre de Gratien indignement trompé, il fut arrêté à Carthage au milieu de son triomphe et décapité [4]. Le comte Théodose ne demanda ni grâce ni justice : il implora le baptême et mourut. Son fils, encore jeune, mais illustré déja par de hauts faits d'armes et des

[1] Amn. Marc., l. 31, c. 14.

[2] Amn. Marc., l. 31. — Zosim., l. 4 et 5. — Theod. *vit. pat.*, c. 8. — *Id.*, Hist. eccl., l. 4. — Vict. epit. — Oros., l. 7. — Themist., *orat.* 8. — Paul. diac., l. 12.

[3] S. Hier., l. 8 *in Ezech. præfat.*

[4] Oros., l. 7, c. 33.

victoires sur les Sarmates, se retira en Espagne [1], son pays natal, et il y vivait dans une obscurité splendide, gouvernant en sage et en chrétien sa fortune immense. A la mort de Valens, Gratien, resté maître du monde et trouvant le fardeau trop lourd pour une tête de vingt ans, tourna les yeux vers celui dont il avait tué le père; et, bourreau de l'un, il voulut partager l'empire avec l'autre.

Théodose, rappelé de l'exil, eut à gouverner Constantinople, l'Orient, la Mésie, l'Épire, la Grèce et les îles adjacentes. *L'histoire,* dit un écrivain, *n'offre pas un second exemple d'une élévation si pure et si honorable* [2]. Sans doute, la pénurie d'hommes, les périls publics, la situation extrême, pesèrent sur les délibérations de Gratien, et le poussèrent à cette résolution nécessaire mais courageuse qui mettait son orgueil et son sceptre à la merci d'un homme qu'il avait mortellement offensé. Il fallait cependant quelque chose de plus; il fallait que le caractère de l'illustre disgracié commandât une assez haute estime pour lui livrer ainsi, avec le suprême pouvoir, l'instrument d'une vengeance qui pouvait sembler légitime, dont peut-être il épiait l'occasion. Théodose pouvait-il s'asseoir sans arrière-pensée sur un trône croulant, à côté du meurtrier de sa famille, et mettre sa main dans les mains qui fumaient encore du sang de son père ? Pouvait-il oublier qu'avant cet oripeau qu'on lui jetait sur les épaules en un jour de détresse, l'empereur l'avait décoré d'une autre pourpre? La pourpre de Théodose, c'était le sang de son père versé par Gratien : il avait à l'honorer celle-là, et à la venger! Gratien crut à la magnanimité de son futur collègue : il eut raison. Le noble espagnol ne voulut pas jouir de l'humiliation d'un maître emmené à ses pieds par l'imminence des évènements [3].

[1] Amm. Marc., l. 29, c. 6. — Theod., l. 6, c. 5.
[2] Gibbon, c. 26.
[3] Themist., *orat.* 16. — Zosim., l. 4.

Au lieu de voir dans ce retour étonnant et forcé ce que tout le monde y voyait, une vengeance du Ciel, il n'y vit qu'un grand devoir à remplir, un grand dévouement à la cause publique et à la civilisation en péril : il accepta sans orgueil comme sans hésitation.

Du reste, il portait au rang suprême, avec le sang impétueux de sa race, une intelligence vaste et cultivée, un cœur intrépide et ferme, l'héroïsme et les talents d'un grand capitaine, les mœurs et le caractère d'un sage, l'âme d'un grand homme et la foi pure d'un chrétien. Il avait trente-trois ans; sa figure était noble, sa taille imposante, son regard profond et doux; son profil rappelait celui de Trajan sur les médailles. L'empire et le catholicisme lui criaient d'une même voix : Sauvez-nous, et il les sauva. Du moins sa main puissante retarda la chute de l'empire, et l'Église, sous ce règne protecteur, se dédommagea des épreuves et de l'oppression du règne précédent. A peine avait-il saisi les rênes de l'État, qu'il força les Goths à demander la paix, les Huns et les Scythes à repasser le Danube. Le monde respira et se crut sauvé. Mais il ne s'agissait plus de contenir, par des digues désormais impuissantes, ce flot de barbares qui se changeait en déluge. Il n'y avait qu'à purifier ces eaux chargées d'immondices et de sang, à les rendre limpides et vivifiantes, et c'était l'œuvre réservée aux apôtres de l'Évangile. Théodose le comprit; et cette pensée inspira sa politique vis-à-vis des barbares, sa conduite dans les rapports de l'Église avec l'État. Se déclarant hautement pour l'orthodoxie, il rendit le célèbre édit du 28 février, où il établit que ceux-là seuls sont réputés chrétiens qui sont attachés à la foi de S. Pierre.

Revenons à Chrysostôme. Cette vie, utilement et saintement occupée, parut trop douce et presque mondaine à cette âme enthousiaste, altérée de pénitence et d'immola-

tions. Dans cette solitude peuplée de sages, à laquelle la mort de Valens avait rendu la paix et ses habitants, il ne trouvait ni assez de silence ni assez d'isolement. Bien des regards se tournaient vers lui; il était moins oublié qu'il eût voulu l'être. Trop près des hommes, il brûlait d'être seul à seul avec Dieu. Après quatre ans de séjour au milieu des cénobites, il les laissa sous la règle du monastère, et s'enfonça plus avant et tout seul dans la montagne [1]. Une grotte fut sa demeure. Il y vécut de la vie de ces sublimes misanthropes qui, sous le nom d'anachorètes, s'immolaient pour les hommes qu'ils avaient fuis, et, ajoutant sans cesse sacrifice à sacrifice, souffrance à souffrance [2], eussent voulu combler l'enfer de leurs expiations, l'éteindre de leurs larmes, s'ils l'avaient pu, pour en épargner le malheur à leurs frères.

Il est vrai de le dire : sous ce beau ciel de la Syrie, dans ce climat pur et doux, en présence de cette nature privilégiée, où Dieu avait accumulé toutes les magnificences de la Création, le séjour de l'ascétisme, n'avait rien d'effrayant: au contraire, il devait attirer, captiver par un charme puissant des hommes d'une imagination ardente, d'une foi profonde, agités par les grandes pensées de la religion, et mal à l'aise au milieu d'un monde dont leur organisation délicate supportait difficilement les rudes contacts. Pour eux, la solitude était pleine de Dieu; ils l'y sentaient partout avec une impression ineffable de rafraîchissement et de paix. Ils se sentaient là dans le sanctuaire du recueillement, de l'extase, de l'adoration, où, suivant l'expression d'un prophète, Dieu se plaît à attirer l'âme humaine quand il veut *lui parler au cœur* [3], où l'on trouverait peut-être, s'il en restait sur la terre, les traces de ce paradis qui

[1] Pall., p. 41.
[2] Chrys., t. 3, p. 267.
[3] *Lactabo eam, et ducam in solitudinem, et loquar ad cor ejus.* (Osée, c. 2, v. 14.)

fut la première demeure de l'homme ici-bas, alors que son Créateur s'entretenait familièrement avec lui.

D'ailleurs, en ces temps de malheur et de trouble, dernier jour d'un empire condamné par la Providence, le besoin de la solitude se faisait plus vivement sentir aux cœurs, lassés et dégoûtés du spectacle d'agonie et de décomposition qu'ils avaient sous les yeux. Là seulement, on se possédait soi-même dans sa liberté et sa dignité ; il n'y avait que ce refuge contre l'anarchie, l'oppression et le découragement. La Providence retrempait silencieusement dans le désert l'énergie humaine : c'était le laboratoire caché où elle refaisait en sous-œuvre l'humanité. Il est impossible, en étudiant cette époque de l'histoire, de n'être pas frappé de ce fait : tous les hommes qu'on voit apparaître au milieu des autres avec la puissance des œuvres et de la parole, ceux qui ont le courage de lutter contre la tyrannie des rois et la corruption du peuple, qui contribuent à la rénovation sociale, élus du génie et de la sainteté pour éclairer, dominer, entraîner le siècle dans les voies de Dieu, ont vécu au désert [1]. « Tout ce qui est grand, tout ce qui est fort, disait S. Ambroise, se retire sur la montagne avec Jésus [2]. » C'est là qu'on apprenait le mépris des sens et l'oubli de soi, sans lesquels nulle puissance n'est vraie, nulle œuvre féconde. Le flot de boue qui submergeait tout, n'atteignait pas ces hauteurs privilégiées, d'où s'épanchait sur l'univers l'esprit qui devait le changer. La solitude était l'école des grands hommes et des fortes vertus, la pépinière de la Providence : elle abritait dans son ombre sacrée l'espérance du genre humain.

Chrysostôme passa deux ans dans cet exil volontaire, loin de tout être vivant, au milieu de rochers inacces-

[1] Villem., Éloq. chrét., art. Chrys.

[2] *Omnes magni, omnes sublimes montem ascendunt.* (S. Ambr. *in Luc.*, l. 4, c. 16.)

sibles, dans la partie la plus sauvage de la forêt. Là, ne comptant pas plus son corps que s'il l'avait déjà dépouillé [1], il s'abandonnait, comme un pur esprit, aux sublimes délices de l'étude et de l'adoration. Il avait retrouvé, sur son Oreb, le buisson de Moïse; et, du sein des flammes, Dieu lui parlait. La vie de l'esprit étant, à quelques égards, en raison inverse de celle du corps, nulle part elle n'a plus d'intensité que dans la solitude, qui l'affranchit de presque tous les liens terrestres, et concentre ses forces dans une seule pensée. C'est là qu'elle remonte directement à sa source, sans que rien la détourne de son but, sans qu'aucun frottement ralentisse son essor. Aucune affection grossière, aucune brume venue des sens ne voile à l'âme son soleil; elle a franchi la région des nuages, l'infini seul est devant elle; elle suit son attrait, elle désaltère sa foi, elle s'abreuve de Dieu; elle croit le voir, l'entendre, le toucher, converser avec lui; elle le respire, elle vit de lui. *Le Verbe de Dieu se fit sur Jean, fils de Zacharie, au désert* [2]. Il en fut ainsi du fils d'Anthusa.

Dérobé à tous les regards, ne voyant qu'un seul homme, l'ami qui venait lui porter tous les jours le morceau de pain dont il vivait, ne descendant de sa retraite que le jour du Seigneur pour aller manger à la table des anges un pain plus substantiel, sa grotte était le sanctuaire de ses méditations, l'autel de ses holocaustes, le nid d'aigle de son âme, d'où elle s'élançait vers l'éternel foyer de la lumière, essayant de le fixer, et jouissant avec délices de son propre éblouissement. Étendre son corps fatigué sur une natte ou sur la pierre nue, lui semblait déroger à la noblesse de l'homme, le seul être de la Création, dit un grand orateur, qui ait reçu le privilège de se tenir debout devant Dieu [3].

[1] Joan. Damas., *or. paneg.*, n. 6, 8.
[2] Luc., c. 3, v. 2.
[3] Lacordaire, Éloge du bienheureux Fourier.

Il dormait sans se coucher, sa tête sur ses mains, ses mains appuyées sur une corde qui tombait de la voûte de la caverne [1], et il n'accordait au sommeil que quelques instants, heureux de devancer de son hymne celui de l'aurore, et de pouvoir dire avec le Prophète : « Dès avant le jour, ô mon Dieu ! je vous cherche ; mon âme a soif de vous ; pour vous sans cesse ma chair se consume [2] ! Mon cœur et ma chair ont tressailli de joie dans le Dieu vivant [3] ! »

Son temps, d'ailleurs, se partageait rigoureusement entre la prière, le travail des mains et la méditation des saints livres, les seuls qu'il eût portés au désert. Il les apprit par cœur d'un bout à l'autre [4]. Le texte sacré ne devint pas seulement le moule de sa pensée, mais sa pensée même. Le feu du ciel, que tant de fois il avait appelé sur sa tête [5], l'embrasait et le consumait comme un pur holocauste [6] : il ne restait de l'homme qu'une flamme embaumée, un vivant cantique.

Dieu ramena sur la terre par la chaîne du devoir cette vie impatiente qui se précipitait au ciel avant l'heure. Pour lui aussi, le Thabor précédait le Calvaire : les saintes visions le préparaient au combat.

Un pieux solitaire, le même qui avait guidé ses premiers pas dans la vie monastique, vit un jour, dans le ravissement de l'oraison, son jeune disciple qui priait à genoux, le regard élevé au ciel. Deux hommes vêtus de blanc, le visage rayonnant de lumière, s'approchèrent de lui, et, le prenant par la main, lui dirent : Jean, c'est Jésus-Christ qui nous envoie vers toi. Et l'un d'eux, lui présentant un livre ouvert, ajoutait : Je suis Jean l'Évangéliste, qui

[1] Pall., c. 5, p. 17. — Metaphr. *in vit. S.*
[2] Ps. 91.
[3] Ps. 62.
[4] Pall., *ibid.*
[5] Chrys. *ad stel.*, t. 1.
[6] Joan. Damas., *orat. paneg.*

reposai ma tête sur le sein du Sauveur; prends le livre des divins oracles : je t'obtiendrai la grâce de le comprendre et de l'expliquer. En même temps l'autre lui mettait dans les mains les clefs symboliques, en disant : C'est moi qui eus le bonheur de reconnaître et de confesser, pendant qu'il était sur la terre, la divinité de Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant. Prends ces clefs qui ouvrent et ferment le ciel. Toi aussi, tu auras le pouvoir de délier et de pardonner. Et tous les deux lui montraient le sanctuaire ouvert et paré pour le recevoir [1].

C'était l'investiture prophétique du pontife et du docteur : c'étaient les deux parrains de son sacerdoce qui présentaient Chrysostôme à l'autel. Et, en effet, le reflet de leur vie resta sur la sienne : il eut la foi de S. Pierre et la charité de S. Jean.

[1] Georg. Alex , *loc. cit.*, p. 9.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Chrysostôme quitte le désert. — Situation de l'Église. — Retour de Mélèce. — Apollinaire. — Vitalis. — Concile d'Antioche. — Églises rendues aux Méléciens. — Engagements des chefs du parti. — Chrysostôme diacre. — Concile de Constantinople. — Prélats qui le composent. — Mort de Mélèce. — Ses funérailles. — Avis de S. Grégoire. — Élection de Flavien. — Continuation du schisme. — Chrysostôme s'attache à la communion de Flavien. — Stagyre. — Consolation ou livres sur la Providence adressés à Stagyre.

Les forces physiques de Jean ne répondaient pas à l'énergie de son âme. L'humidité de sa grotte, l'excessive austérité de sa vie, une contention d'esprit trop ardente et trop constante ruinèrent vite une santé naturellement délicate. Il tomba malade, et fut contraint de quitter la montagne et de rentrer à Antioche. Cette maladie, dont il ne guérit jamais bien, laissa sur son corps, en traces ineffaçables, les stigmates de la pénitence[1].

Certes, ces six années de retraite n'avaient pas été plus stériles pour l'Église que pour lui. Outre son admirable traité sur le sacerdoce, outre ses belles publications sur la vie monastique et la componction, Jean avait complété ses études sur les saints livres, et il revenait de cette haute école du désert avec un talent mûri par des travaux sérieux, et ces fortes vertus qui font les grands pontifes et les grands saints.

Mais pendant qu'au faîte de la montagne il oubliait la terre et les hommes, l'Église faisait, dans la personne de

[1] Pall., dial., c. 5, p. 17.

S. Basile, une perte immense. S. Éphrem et S. Eusèbe [1], ses amis, Ste. Macrine, sa sœur, l'avaient suivi de près au ciel. L'apparition de nouvelles hérésies aggravait la douleur des cœurs catholiques. Apollinaire, en effet, désolait par sa chute et ses erreurs Antioche et la Syrie; on commençait à parler des Massaliens; et, sous le nom de Priscillianisme, une secte abominable infectait l'Espagne et la Gaule, et frayait la route aux Vaudois et aux Albigeois. L'Arianisme lui-même, quoique vaincu, n'était pas découragé : il avait perdu Valens, mais gagné les Goths, et il se promettait de refluer sur l'empire avec les barbares. Ceux-ci, comme un torrent qui a brisé toutes ses digues, laissaient partout sur leur passage la dévastation et d'immenses calamités. « Depuis vingt ans, disait S. Jérôme, entre les Alpes Juliennes et Constantinople, des flots de sang coulent tous les jours. La Scythie, la Thrace, la Macédoine, la Dardanie, la Dacie, la Thessalie, l'Achaïe, l'Épire, la Dalmatie, toutes les Pannonies sont ravagées. Les Goths, les Sarmates, les Quades, les Alains, les Marcomans, les Vandales et les Huns ravagent, pillent, déchirent ces malheureuses contrées. Que de nobles femmes, de vierges consacrées à Dieu ont été la proie de ces bêtes fauves! Que d'évêques réduits en esclavage, de prêtres égorgés, de saintes reliques profanées, d'églises abattues! Les autels du Christ ont servi de crèche aux chevaux. Partout le deuil, la désolation, l'image de la mort sous toutes ses formes. Le monde romain s'écroule, et nous portons haut la tête [2] ! » Mais au milieu de ces épreuves et de ces désastres, que de consolations! Deux princes unis de vues, animés d'un zèle égal pour le bien, réparaient les désastres du règne précédent, rendaient aux catholiques les églises ravies par les Ariens et s'inspiraient de l'Évangile

[1] S. Eusèbe de Samosate.
[2] S. Hier., *ad Heliod. ep.* 35, t. 4, alt. part., p. 274.

pour faire de sages lois, noblement empreintes de son esprit. De grands évêques, S. Optat, S. Pacien, S. Gaudence, S. Philastre, S. Grégoire de Nysse, S. Amphiloque glorifiaient la vérité par leurs écrits et par leurs vertus. S. Ascole baptisait Théodose, S. Paulin se consacrait à Dieu, S. Jérôme commençait à publier ses grands travaux d'exégèse ; S. Martin, S. Victrice, S. Épiphane remuaient le monde par leurs miracles ; S. Ambroise, thaumaturge et docteur, était l'Athanase de l'Occident ; S. Grégoire de Nazianze, à force de courage et de talent, relevait l'Église de Constantinople ; Ste. Paule, s'arrachant au monde, entrait dans cette voie héroïque où elle devait porter si haut le drapeau de Jésus-Christ ; Ste. Mélanie remplissait l'Égypte et la Palestine des nobles profusions de sa charité ; Ste. Fabiola ouvrait à Rome le premier hôpital qu'ait vu la capitale du monde chrétien ; Ste. Marcelle, Ste. Marcelline, prodiges de pénitence et de charité, faisaient fleurir au sein des plus grandes familles les plus hautes vertus de l'Évangile. La vie chrétienne prenait en Occident des développements admirables. Pierre rentrait à Alexandrie, Mélèce à Antioche, Cyrille à Jérusalem, et par-dessus tout, le pape S. Damase, du haut de sa grande chaire, confondait l'hérésie, et, pasteur des pasteurs, conseillait et dirigeait les évêques de l'Occident et de l'Orient, qu'il appelait ses fils bien-aimés [1].

Antioche avait donc retrouvé Mélèce, et l'avait accueilli comme une famille accueille son père après une absence trop prolongée. La ville entière s'était portée à sa rencontre : on se jetait à ses pieds, on baisait ses mains. Ceux qui ne pouvaient fendre la foule pour aller jusqu'à lui, s'estimaient heureux d'entendre sa voix, d'apercevoir son visage : il leur semblait qu'une grâce divine s'exhalait de ses vêtements, et

[1] Theod., l. 5, c. 10.

que même de loin son aspect, comme l'ombre des apôtres, guérissait les malades [1].

Le vieux pontife, en revoyant sa ville bien-aimée, la trouvait plus que jamais en proie à la division. Outre le malheureux partage des catholiques en deux communions, des erreurs, long-temps couvertes d'un nom respecté et discrètement répandues, venaient de déchirer le voile et jetaient l'Orient dans une agitation nouvelle. Apollinaire était la cause de cet orage. Habile à manier la parole et la plume, il avait consacré ses talents et son savoir à la vérité. On le comptait parmi les flambeaux de l'orthodoxie. Ses traductions des saints livres en vers grecs, d'autres travaux oubliés aujourd'hui célèbres alors, et en particulier une belle apologie du Christianisme persécuté sous Julien, l'avaient placé très-haut dans l'estime dn monde catholique. Mais plein de confiance en lui-même, dédaigneux de la tradition et de l'autorité, voulant défendre le dogme à sa guise, il enseignait que le Verbe éternel, en s'unissant à la nature humaine, avait pris le corps de l'homme sans prendre son âme; du moins qu'il n'avait pris qu'une âme purement sensitive, sans intelligence et sans raison. Il ajoutait que le corps de Jésus-Christ était consubstantiel au Verbe, qu'il l'avait apporté du ciel sur la terre, et qu'ainsi il n'était pas né du sein de Marie, et n'avait souffert, n'était mort et ressuscité qu'en apparence.

Ces erreurs combattues par S. Athanase, désavouées tout d'abord par leurs partisans, avaient fini par s'étendre, et faisaient secte à Antioche. Le mal s'accrut par l'adjonction de Vitalis, prêtre de la communion de Mélèce, honoré entre tous pour la pureté de ses mœurs, mais vain et rancuneux, lequel, se croyant dédaigné de son collègue Flavien, n'imagina rien de mieux pour se venger que d'embrasser la cause

[1] Chrys., t. 2, p. 521.

d'Apollinaire, qui le fit immédiatement évêque d'Antioche. Les Vitaliens eurent leurs synaxes, leurs rites particuliers, surtout leurs cantiques, ceux-ci composés avec un art perfide, ne respirant que la confiance en Dieu, et sous la piété cachant le venin. On les chantait partout, dans les maisons, dans les gynécées, les hommes au repos et au travail, les femmes en tissant le lin et la soie [1].

Cet état de choses émut profondément le pieux Mélèce. A peine rendu à son siége, il réunit sous sa présidence cent cinquante prélats, désireux comme lui de trouver un remède au mal. Mais le remède était trouvé. Rome avait parlé : elle avait condamné l'hérésie et prononcé la déposition de l'hérésiarque. Le Concile n'eut qu'à souscrire l'exposition de foi adressée par Damase aux évêques de l'Orient, et la question fut irrévocablement terminée. Aux yeux de tous, la chaire de Rome était le centre de l'unité et l'oracle suprême de la foi [2].

Cependant, un officier de l'empereur, Sapor, vint à Antioche pour faire restituer les églises à ceux qui étaient de la communion du pape. Paulin assurait qu'il communiquait avec Damase ; Apollinaire, accouru au secours des siens, en disait autant; Mélèce gardait le silence. Alors Flavien, prenant la parole, dit à Paulin en présence de Sapor: «Si tu communiques avec Damase, professe avec lui trois hypostases dans une seule essence, et reçois les églises selon la loi.» Puis, se tournant vers Apollinaire : «Oses-tu, lui dit-il, trahir à ce point la vérité? Damase enseigne que le Verbe s'est uni à un homme parfait, et tu prétends qu'il n'a pris de l'homme que le corps ! Si tu es calomnié, prouve-le, en souscrivant à la doctrine de Damase, et que les saints temples te soient livrés.» Sapor, ayant tout pesé, remit les églises à Mélèce. Mais les Eusthatiens blessés

[1] Theod., l. 5, c. 3.
[2] Theod., l. 5, c. 3.

s'emportèrent, et la contestation allait dégénérer en émeute quand les deux partis s'arrêtèrent à cet accord. On prit dans tout le clergé de la ville les six prêtres réputés les plus dignes de l'épiscopat, entre lesquels Flavien, et on leur fit promettre par serment que si l'un des deux évêques venait à mourir, nul ne se mettrait sur les rangs pour le remplacer, et que tous reconnaîtraient pour unique pasteur le dernier survivant [1]. Cette convention apaisa les esprits, et pour quelque temps du moins amoindrit les effets du schisme.

Telle était la situation religieuse d'Antioche au moment où Chrysostôme y rentrait. Son retour fut une joie inespérée pour Mélèce. Cet homme, jeune encore mais déjà renommé, auquel il avait ouvert les portes du sanctuaire, dont il avait dirigé les premiers travaux et prédit la destinée, lui revenait du désert, dans la plénitude de la force et du talent, pour être l'appui de sa vieillesse et partager avec lui les combats du Seigneur. Avec quelle effusion il l'embrassa et le bénit! Comme il se hâta de le faire avancer d'un pas de plus vers le sacerdoce! Jean, s'inclinant avec un respect filial sous une autorité qu'il aimait, fut ordonné diacre [2].

L'ordination de Chrysostôme fut le testament de Mélèce; car presque aussitôt, sur l'invitation de l'empereur, il partit pour Constantinople, où l'attendait la mort. Théodose, en effet, venait de convoquer dans la métropole de son empire les évêques de son obéissance, c'est-à-dire de la Macédoine, de l'Illyrie, de l'Égypte et de l'Orient. Cent cinquante environ se rendirent. S. Grégoire de Nazianze nous donne de la plupart de ces prélats la plus triste idée. « Les uns, dit-il, trafiquant de la foi, issus de quelque scribe de l'impôt, ne rêvaient que calculs frauduleux; les autres avaient quitté la charrue ou la pioche, la rame ou le sabre pour se faire évêques..... Plusieurs, naguère artisans et

[1] Socr., l. 5, c. 5.
[2] Pall., dial., c. 5, p. 17.

forgerons, étaient noirs encore de charbon et de suie, et, tels que des esclaves qui n'ont pas encore payé à leurs maîtres le prix de leur liberté, pour avoir su ameuter en leur faveur quelque portion de la populace, se montraient les plus insolents..... Inconstants dans la doctrine comme les flots de la mer, ils ne savaient que flatter les femmes et flairer les dîners, lions à l'égard des petits, chiens à l'égard des grands. L'un vantait sa noblesse, l'autre sa faconde; celui-ci sa fortune, celui-là sa famille; plusieurs n'ayant rien faisaient parade de leur méchanceté [1]. »

A côté de ces misérables, honte et fléau du sacerdoce, figuraient les hommes les plus éminents par la science et la vertu : S. Grégoire de Nysse, S. Pierre de Sébaste, S. Amphiloque d'Iconium, S. Pélage de Laodicée, S. Optime d'Antioche en Pisidie, S. Euloge d'Édesse, S. Cyrille de Jérusalem, Gélase de Césarée en Palestine, son neveu, Vittus de Carrhes, Denis de Diospolis, Abraham de Batne, Bosphore de Colonie, Otrée de Mélitène, Antiochus de Samosate, successeur et neveu de S. Eusèbe, S. Ascole de Thessalonique et beaucoup d'autres d'un rare mérite, parmi lesquels plusieurs avaient confessé la foi et souffert pour elle sous Constance et sous Julien [2].

Théodose, à la veille d'être associé à l'empire par Gratien, eut un songe, qu'il prit volontiers pour une prophétie. Un pontife à cheveux blancs, l'évêque d'Antioche, lui était apparu dans le sommeil, et lui avait mis sur les épaules le manteau impérial, sur la tête le diadème. Les traits qui l'avaient frappé dans cette vision, restèrent gravés dans sa mémoire; et plus tard, lorsque Mélèce arrivé à Constantinople se présenta devant l'empereur, celui-ci le reconnut dans la foule des prélats, sans l'avoir jamais vu autrement

[1] Gr. Naz., t. 2, p. 787. — S. Grégoire de Nysse dit en moins de mots les mêmes choses (*in cant. hom.* 13).

[2] Socr., l. 5, c. 8. — Sozom., l. 6, c. 7. — Theod., l. 5, c. 8.

qu'en rêve, et courant droit à lui, le serra sur son cœur, lui baisa respectueusement la main, les yeux, la poitrine, lui raconta sa vision, et l'entoura, jusqu'à la fin, des empressements et des hommages d'une filiale vénération [1].

Le concile, présidé par Mélèce, eut d'abord à donner un évêque à Constantinople. Théodose, grand admirateur de l'éloquence et des vertus de S. Grégoire de Nazianze, ne trouvait personne qui fût plus digne que lui de cette haute position. Tout le monde fut de son avis. Grégoire résista mais se laissa vaincre, et fut solennellement installé sur la chaire de Byzance. Des discours célébrèrent cette installation comme une fête; mais les joies de la fête furent vite troublées par la mort de Mélèce. Le noble vieillard mourut au moment où sa grande expérience, son esprit si conciliant, la douce autorité de son âge et de ses vertus, étaient le plus nécessaires à cette orageuse assemblée. Sa perte fut un deuil public [2]. S. Grégoire de Nysse prononça son éloge funèbre dans l'église de Sainte-Sophie, en présence de l'empereur et de ses collègues, et n'hésita pas à dire que déjà, *face à face devant Dieu, Mélèce demandait grâce pour ses frères et pour les ignorances du peuple* [3]. On lui fit des funérailles magnifiques, au milieu d'un immense concours de peuple, du chant des psaumes à deux chœurs et en plusieurs langues, et d'une telle profusion de luminaire que la ville semblait en feu. Son corps embaumé, couvert de lin et de soie, fut provisoirement déposé dans l'église des Apôtres. On passait sur son visage des linges dont les fidèles se partageaient les lambeaux comme autant de gages des célestes bénédictions. La translation de ses reliques à Antioche fut une longue et touchante ovation. Partout, sur la route, les populations catholiques allaient à leur rencontre

[1] Theod., l. 5, c. 6 et 7.
[2] Soc., l. 5, c. 9. — Sozom., l. 7, c. 10
[3] Gr. Nyss., *de Mel.* — Tillem., Mem., t. 8, p. 375.

et les escortaient processionnellement. La métropole de la Syrie les reçut avec des hymnes et des pleurs, comme un riche trésor et le plus beau legs d'un père [1]. Il fut enseveli auprès du martyr Babylas, dans l'église qu'il lui avait dédiée, où, cinq ans après, Chrysostôme célébra l'anniversaire de cette translation [2] et la mémoire bénie de celui qu'il appelait son père.

Mais la mort du saint vieillard, qui devait être la fin du schisme, ne fit que l'aggraver. S. Grégoire de Nazianze proposa de laisser Mélèce sans successeur, et de réunir les deux partis sous la houlette de Paulin. « Tant que cet homme divin est resté parmi nous, disait-il, nous avions à le défendre contre les Occidentaux; et l'on était pardonnable de leur opposer quelque résistance. Maintenant que la tempête cesse, et que Dieu donne la paix à son Église, assurons le trône épiscopal à celui qui le possède. La mort apportera bientôt la solution des difficultés. Paulin arrivera au terme de sa vie; et nous, aidés du Saint-Esprit, avec l'assentiment du peuple et des évêques, nous placerons sur la chaire d'Antioche quelqu'un qui rétablira la concorde au milieu du troupeau divisé. Cette mesure, d'ailleurs, nous rapprochera de l'Occident, qui nous est, je le vois, trop étranger [3]. »

Ce sage avis, loin de prévaloir, mit en fureur les jeunes évêques, que S. Grégoire compare [4], dans cette circonstance, à un troupeau de geais croassant tous à la fois, ou à un essaim de guêpes sautant au visage de quiconque les approche. L'esprit des Photius et des Michel Cérulaire commençait à poindre. Entraîné par une minorité irréfléchie et passionnée, le concile céda à un malheureux sentiment

[1] Gr. Naz., t. 2, p. 756, v. 1575.
[2] Chrys., *in S. Melet.*, t. 2.
[3] Gr. Naz., t. 2, p. 758.
[4] Gr. Naz., t. 2, p. 763.

d'opposition à l'Occident, et Flavien, qui avait suivi Mélèce à Constantinople, fut nommé à sa place évêque d'Antioche. S. Grégoire quitta l'assemblée avec indignation, se démit de son siége et gagna, pour ne plus en sortir, sa solitude chérie d'Arianze. Mais que dire de Flavien et comment expliquer sa conduite, surtout si la convention dont nous avons parlé, d'après Socrate, existait réellement entre les deux communions et qu'il y eût adhéré avec serment[1] ? Le concile pouvait-il le relever d'un engagement précis et sacré ? Si l'esprit de parti n'avait troublé son jugement, il aurait suivi l'exemple que lui donnait en ce moment l'illustre ami de S. Basile, et se fût effacé comme lui. Il n'y avait pas autre chose à faire. Accepter l'épiscopat dans de telles conditions, ce n'était pas s'immoler au bien public, mais prolonger indéfiniment des discordes déjà trop longues. L'opposition de l'Église romaine qu'il avait à braver et qui lui refusa sa communion, devait, ce semble, l'éclairer assez et le faire reculer. Un nuage, sans doute, obscurcit sa vue et mit en défaut sa bonne foi.

Du reste, son ordination produisit l'effet qu'il fallait en attendre : elle augmenta la mésintelligence entre l'Orient et l'Occident, et la division entre les catholiques d'Antioche[2]. L'élu du concile, adopté par les évêques de Syrie, de Palestine, de Thrace, de Cappadoce, de Galatie, eut contre lui Chypre, l'Égypte, la Macédoine, l'Illyrie, l'Arabie, l'Italie, Rome surtout et S. Ambroise. A Antioche, le schisme ruinait la discipline, chaque parti ménageant les siens aux dépens des canons, dans la crainte qu'une sévérité trop grande ne jetât les faibles dans le parti opposé[3].

[1] Admettons que le fait de cette convention ne soit pas suffisamment établi : n'était-il pas évident que succéder à Mélèce du vivant de Paulin, c'était perpétuer et aigrir le schisme, en même temps qu'affliger l'Église romaine ?

[2] Theod., l. 5, c. 23. — Plusieurs personnes qui suivaient la communion de Mélèce la quittèrent alors pour celle de Paulin (Soz., l. 5, c. 11).

[3] Chrys., *hom.* 11 *ad Eph.*, t. 11.

Chrysostôme, attaché à la communion de Mélèce, embrassa celle de Flavien, qui, à ses yeux, ne faisait que continuer Mélèce. Sa profonde vénération pour la mémoire de l'un, pour les vertus de l'autre, l'empêchait-il de voir ce qu'avait de défectueux l'ordination de Flavien? D'ailleurs, en laissant celui-ci hors de sa communion, Rome ne l'avait frappé d'aucune censure [1].

Avant tout, Jean était l'homme de la charité; aussi ne cessa-t-il de s'employer de toutes ses forces pour amortir des rivalités funestes, et opérer une réconciliation qui ne devait avoir lieu que beaucoup plus tard, mais qui fut due en partie à son intervention persévérante.

Est-ce dégoût de ces divisions, est-ce mauvais état de sa santé, qui se rétablissait lentement et difficilement, il ne quittait pas sa demeure. Une faiblesse extrême et de grands maux de tête le condamnaient à une inaction non moins fatigante que la maladie [2]. Néanmoins son diaconat fut loin d'être perdu pour la charité. Il nous en reste entre autres une œuvre immortelle, dans ses trois livres *de la Providence*, écrits pour l'ascète Stagyre.

Né de parents nobles et riches, Stagyre avait trouvé dans sa maison et dans sa fortune trop de facilités à satisfaire ses passions pour avoir résisté à leur attrait. Son père, quoique chrétien, lui donnait le fâcheux exemple de toutes les dissipations [3]. Cependant il eut à peine connu le monde, qu'il s'en dégoûta. Jeune, il eut le courage de s'arracher aux séductions qui l'environnaient, et, malgré la vive opposition de sa famille, il se retira dans les montagnes d'Antioche et embrassa la vie monastique. Mais il portait dans la solitude, avec de généreuses pensées, une nature faible, amollie par une éducation trop mondaine. On le trouvait lâche à accom-

[1] Voir la note *G* à la fin du volume.
[2] Chrys., t. 1, p. 154.
[3] Chrys., t. 1, p. 183.

plir ses devoirs, plus occupé des arbres du verger que des saints livres, infatué de sa naissance et de lui-même, se pliant difficilement aux austérités de la règle et à l'obéissance [1]. Puis, tout-à-coup, la tiédeur fit place à la plus affreuse tristesse. Chrysostôme, qui l'avait connu sur la montagne et s'était lié avec lui, apprit avec un profond chagrin, de la bouche d'un ami commun, qu'un jour, pendant la prière des cénobites, le malheureux Stagyre, terrassé par le démon, s'était roulé à terre, les yeux renversés, la bouche écumante, avec des convulsions et des hurlements horribles, et que, la nuit suivante, on avait vu l'esprit mauvais sous les traits d'un animal immonde, couvert de boue, se lancer furieux sur l'infortuné, dont les cris lamentables consternaient le monastère [2]. La pensée d'être possédé du démon, partagée autour de lui, jeta le pauvre ascète dans une indicible douleur. Il se tourna vers Dieu, multiplia les prières et les jeûnes, redoubla de ferveur, courut auprès de divers solitaires renommés au loin par la sainteté et le don des miracles, visita les tombeaux des martyrs, implora nuit et jour sa délivrance [3], et, n'obtenant rien, il tomba dans le désespoir. L'infortuné, qui se croyait perdu, accusait le Ciel d'injustice. La pensée d'en finir avec la vie l'obsédait sans cesse [4]. Enfin, n'en pouvant plus, il quitta le désert, et vint se réfugier à la ville [5]. Mais ce mal mystérieux et terrible le suivait partout.

Chrysostôme, qui l'aimait, eût voulu courir à lui et le consoler; mais, empêché par ses propres souffrances, il écrivit pour son malheureux ami les trois livres dont nous parlons, où les considérations les plus hautes se mêlent à la plus affectueuse pitié. Il y développe admirablement, par

[1] Chrys., t. 1, p. 178.
[2] *Ibid.*, p. 156.
[3] *Ibid.*, p. 179.
[4] *Ibid.*, p. 156.
[5] Voir la note *H* à la fin du volume.

les paroles de l'Écriture et les exemples des Saints, ce grand enseignement du Christianisme, que tous les évènements d'ici-bas, même ceux qui nous affligent le plus, sont disposés providentiellement dans notre intérêt éternel, tantôt comme de précieux moyens d'expier le péché, tantôt comme de salutaires épreuves de la vertu, et qu'une foi éclairée ne peut y voir que les marques de cette divine bonté qui tire le bien du mal, et par les souffrances nous mène au bonheur.

« Nous devrions être près de toi, dans ton affliction, bien-aimé Stagyre, pour t'aider de nos paroles et de nos services, et, autant qu'il est en nous, adoucir tes maux; mais, puisqu'une santé misérable et de violentes douleurs de tête nous privent de cet avantage et nous forcent à garder la maison, nous voulons au moins ne rien négliger de ce qui peut contribuer à ta consolation et à la nôtre. Une lettre peut-être te fera plus de bien que nos paroles, et, dans le cas que nos efforts soient sans succès, nous aurons rempli notre devoir et évité tout reproche..... Si j'étais du nombre de ces hommes qui, plus rapprochés de Dieu par leurs vertus, ont aussi plus de crédit près de lui, je ne cesserais de le prier, de le supplier pour une tête si chère ; mais la multitude de mes péchés m'enlève cette confiance et il ne me reste pour te venir en aide que mes discours. Sans doute, c'est au médecin de soulager, de guérir le malade : cela empêche-t-il des serviteurs dévoués de l'entourer de paroles affectueuses et consolantes? Si donc je puis dire quelque chose qui calme ton immense douleur, mes vœux seront satisfaits. Si je ne sais trouver rien de semblable, celui-là, sans nul doute, me tiendra compte de ma bonne volonté, qui, par la bouche de S. Paul, nous a ordonné de pleurer avec ceux qui pleurent et de compatir aux affligés.

» L'unique cause de ton chagrin paraît être la fureur de cet affreux démon qui te tourmente : en y réfléchissant,

on voit que c'est la racine de tous tes maux ; je l'ai conclu des plaintes mêmes que j'ai recueillies de ta bouche quand j'étais près de toi. Tu me disais qu'heureux dans le monde, c'était après l'avoir abandonné que le terrible mal t'avait fait sentir ses atteintes; que d'autres, au contraire, tombés sous ses coups au milieu des folies de la jeunesse, mais promptement revenus à la santé, s'étaient mariés, avaient des enfants, et jouissaient sans trouble de tous les biens d'ici-bas; que pour toi seul les prières des Saints restaient impuissantes; que tu résistais à peine au désir de terminer tes jours par un suicide; que le bonheur de tes frères dans la solitude, où tu souffrais tant, redoublait tes souffrances; que tu tremblais sans cesse que ton père, à qui les pieux stratagèmes d'une mère excellente dérobaient la connaissance de ton état, ne se portât, s'il venait à l'apprendre, à des excès envers les solitaires qui t'avaient accueilli et n'abusât contre eux du crédit que lui donne sa fortune; enfin, et c'est le comble du malheur, tu déclarais n'avoir plus l'espoir de guérir... J'étais absent quand le démon se jeta sur toi et te renversa à terre, et je rends grâces à Dieu qu'il m'ait épargné ce douloureux spectacle; mais j'ai tout su par Théophile d'Éphèse, notre ami commun.... Ce récit, je l'avoue, m'a causé autant de peine que l'ennemi t'a fait de mal; même après être revenu à moi, rien de la terre ne m'intéressait plus. Sans doute il y a long-temps que je connais et méprise le monde et ses vanités; mais ce qui t'arrive augmente ce mépris, en même temps que ma tendresse pour toi. Les infortunes de nos amis, en effet, nous les rendent plus chers, et souvent même celles d'un ennemi nous font oublier ses torts..... Pense donc à ce que j'ai souffert quand j'ai su que mon meilleur ami était en proie à de telles tortures, et ne crois pas que si je cherche à te consoler c'est que je ne sens pas tes maux; car, bien que, par la grâce de Dieu, je sois à l'abri de ces terribles

assauts du démon, je n'en partage pas moins ta douleur; et ceux-là en seront convaincus qui savent aimer[1]. »

Après cet exorde dicté par son cœur, Jean relève une à une les plaintes de son ami contre la Providence. Pourquoi la puissance du diable? Pourquoi les souffrances de l'homme? Pourquoi les justes sont-ils plus affligés que les méchants? Pourquoi tant de crimes impunis, quand tant de vertus sont méconnues et bafouées? Pourquoi lui-même, Stagyre, est-il plus malheureux depuis qu'il est plus fervent?

Le premier livre est la réponse à ces objections. Chrysostôme y démontre que la bonté divine préside à la destinée de l'homme, et que les afflictions des justes sont les preuves mêmes de cette bonté, qui seule a créé, seule gouverne le monde, et qui, même en nous châtiant, ne songe qu'à notre bonheur.

« Au commencement, dit-il, avant toute création, Dieu était : il était lui seul le principe et la source de son être, son éternelle et souveraine félicité. Et bien qu'il se suffît à lui-même, il créa les anges, les archanges, les substances incorporelles, sans autre motif de les créer que sa bonté; car, n'ayant pas besoin de leurs hommages, il ne les eût jamais créés s'il n'était infiniment bon. Après les purs esprits, et pour le même motif, il fit l'homme et le monde; et ayant rempli le monde de toute sorte de biens, il en donna la royauté à cette petite et chétive créature, voulant qu'elle fût sur la terre ce qu'il est lui-même dans le ciel. Il fit du paradis le palais de l'homme, conduisit à ses pieds tous les animaux pour recevoir de lui leur nom et reconnaître sa suprématie, l'institua médiateur de l'une et de l'autre nature, et créa la femme pour compléter son bonheur. Il lui conféra, en outre, la parole, la connaissance de Dieu, le

[1] Chrys., t. 1, p. 155, etc.

privilège de s'entretenir avec lui, l'immortalité, une sagesse supérieure, la grâce, le don de prédire l'avenir, et tout cela sans le moindre mérite de sa part.

» Comment l'homme a-t-il répondu à tant de bontés? Il a préféré son ennemi à son bienfaiteur, écouté le perfide qui voulut le perdre et désobéi à celui qui l'avait créé. Est-ce que Dieu a détruit sur-le-champ cet être ingrat qui débutait par un acte de rébellion? La justice l'eût exigé; Dieu n'écouta que la miséricorde, et continua à combler l'homme de ses bontés. En effet, l'exclusion du paradis, la condamnation à mort, qui semblent n'annoncer que colère et vengeance, sont autant de traits de cette inépuisable bonté, qui, en châtiant le coupable, en le dépouillant de prérogatives imméritées, ne songeait qu'à le corriger et à le sauver [1].

» Impuni, l'homme eût été tenté d'accuser le Créateur de jalousie et de mensonge; il eût pris le séducteur, l'auteur de tous ses maux, pour son bienfaiteur et son ami, et n'eût mis ni mesure ni terme à ses désordres. Condamnés au travail et à l'affliction, nous péchons encore; à quel excès ne se fût pas portée notre audace, si Dieu offensé nous eût laissés dans les délices et le repos [2]? En nous laissant vivre, mais en nous châtiant, il n'a suivi que l'impulsion de son amour; et tout est disposé pour que le péché ne soit puni que d'un châtiment paternel, propre à nous préserver, si nous le voulons, d'un châtiment plus terrible [3].

» Quant au démon, s'il lui permet de nous tenter, c'est aussi dans notre intérêt. L'esprit pervers, en effet, ne pouvant nous contraindre, ses efforts n'aboutissent qu'à donner à nos vertus le mérite d'une victoire. Quoi! parce qu'il y a des lâches qui succombent, les cœurs généreux ne pourraient

[1] Chrys., t. 1, p. 157-158.
[2] Chrys., t. 1, p. 159.
[3] *Ibid.*, p. 162.

montrer leur valeur? Parce que quelques-uns redoutent le combat, les autres devraient rester sans mérite et sans gloire[1]? Si nous reprochons à Dieu de permettre les tentations qui nous sont parfois funestes, reprochons-lui également de nous avoir donné des yeux et une bouche, puisque les yeux peuvent lancer des regards criminels et la bouche prononcer des blasphèmes; reprochons-lui la lumière, l'air, les parfums, les boissons, les aliments, toute la création, puisqu'il n'est rien dans la création dont nous n'abusions quelquefois. Vous voyez à quelle absurdité on arrive en procédant ainsi[2].

» Ce qui est certain, c'est que les tentations excitent notre vigilance, aguerrissent notre courage, et, par la crainte du péril, nous font chercher Dieu avec plus d'ardeur. L'enfant effrayé par un objet hideux se jette dans les bras de sa mère, s'attache à sa robe, implore sa protection. Quand il n'a plus à craindre, il est indocile et revêche, et plus d'une fois la mère, qui n'obtient rien par ses supplications, simule la peur et crie au fantôme afin de contraindre le jeune mutin à revenir à elle. Dieu fait ainsi vis-à-vis de nous[3].

» Les tentations, comme les afflictions, domptent et rabaissent l'orgueil, bannissent la tiédeur et la paresse, nous donnent, avec une connaissance plus vraie de nous-mêmes, plus de ferveur pour notre salut. Les plus grands amis de Dieu ont été aussi les plus éprouvés.

» On demande pourquoi les gens de bien souffrent, tandis que les méchants sont heureux: question vaine et ridicule, quand on sait que la vie présente n'est que le prélude de la vie à venir, et que la récompense de la vertu se donne, non pas ici-bas, mais au ciel. On sera traité dans l'éternité suivant qu'on aura mérité dans le temps. Pourquoi donc

[1] Chrys., t. 1, p. 162.
[2] *Id.*, *ibid.*
[3] *Ibid.*, p. 163.

s'alarmer si les biens et les maux sont inégalement répartis sur la terre? Dieu exerce par plus d'afflictions ses plus fidèles serviteurs, parce qu'il réserve à leurs vertus plus éprouvées une part plus belle. Que de fois, d'ailleurs, les gens de bien jouissent ici-bas de la fortune, du repos, de l'estime publique, tandis que les méchants sont plongés dans l'adversité! Ce fait détruit en grande partie l'objection, puisqu'il est faux de dire que les amis de Dieu sont toujours les plus maltraités et ses ennemis les plus heureux. Admirez la Sagesse suprême dans sa conduite vis-à-vis des hommes : à ceux qui nient la vie future, il donne, dès la vie présente, un aperçu de sa justice ; mais pour que la nécessité et la vérité de la vie future soient plus senties, il laisse le mal se mêler au bien, en telle sorte que nous appelions de nos vœux le jour de la justice, le jour qui rendra à chacun selon ses œuvres. L'impunité du méchant sur la terre est le présage d'un châtiment éternel dans l'enfer. Les souffrances du juste sont le gage d'une récompense infinie dans le ciel [1]. »

Cette doctrine si chrétienne est admirablement développée dans ce livre. Jean s'appuie sans cesse d'exemples empruntés aux saintes Écritures, qui devaient frapper et toucher son pieux ami. Il finit par faire remarquer à Stagyre qu'il est lui-même une preuve évidente des avantages de la tentation et de l'affliction, puisque, tiède, négligent, plein de lui-même avant ses épreuves, il est devenu, après ses tribulations, l'édification et le modèle de tous les religieux. « Ainsi, lui dit-il, loin de te décourager et de te plaindre, tu dois bénir le Seigneur qui, par l'humiliation et la souffrance, t'a ramené dans les voies du salut. S'il a souffert que tu sois traité de la sorte, c'est uniquement dans ton intérêt, et ce que tu as pris pour un signe d'abandon de sa part est une preuve de sa tendresse [2]. »

[1] Chrys., t. 1, p. 173-174.
[2] *Ibid.*, p. 179.

Dans le second livre, Chrysostôme s'occupe plus spécialement de l'état personnel de son ami, des sombres pensées qui l'obsèdent et le poussent au suicide [1], et il cherche à lui faire comprendre que c'est moins à Satan qu'à lui-même qu'il doit s'en prendre de son désespoir et de ses maux. « Ces noirs desseins, lui dit-il, te sont inspirés non par le démon seul, mais par ta tristesse plus que par le démon, et peut-être exclusivement par ta tristesse. Combien qui, sans être possédés du démon, et sous la seule influence d'un grand chagrin, ont porté atteinte à leurs jours ! Chasse de ton âme cette funeste mélancolie, et l'ennemi cessera de te suggérer ces pensées ; car il fait comme ces voleurs qui profitent des ténèbres de la nuit pour se glisser dans les maisons qu'ils veulent piller ; il commence par répandre la tristesse, en guise de nuit, sur l'âme qu'il veut perdre, et après lui avoir dérobé tous ses appuis, quand il la voit seule et au dépourvu, il fond sur elle et l'écrase. Celui qui, plein de confiance en Dieu, tient son âme ouverte au soleil de justice, celui-là fera trembler le démon au lieu de le craindre. Mais, dis-tu, je ne puis guérir de mon chagrin sans être préalablement arraché au démon. Erreur, mon cher Stagyre ! Ce n'est pas le démon qui engendre ta tristesse ; c'est elle qui attire le démon et t'inspire tes funestes pensées. Quel mal cet esprit pervers peut-il nous faire par lui-même ? Mais le chagrin tout seul pousse quelquefois aux plus grandes extrémités. Non, ils n'étaient possédés que de leur chagrin tant d'infortunés qui ont mis fin à leurs jours, soit par le fer, soit en se précipitant dans les flots ou de toute autre manière. Que faire, ajoutes-tu, et comment ne pas être triste dans l'état où je suis ? — Ce qu'il faut faire, mon ami, c'est de t'affranchir des opinions du vulgaire pour te laisser conduire par les maximes du Ciel. Ta position ne

[1] Chrys., t. 1, p. 179.

te semble affreuse que parce que le vulgaire le pense ainsi. Mais si tu veux te débarrasser de ces faux préjugés et juger sainement la chose, tu verras que tu n'as pas à te désoler[1].»

Après la source du mal, Chysostôme en indique le remède, la confiance en Dieu, et il consacre au développement de cette pensée le troisième livre. La démonstration, si nous pouvons dire ainsi, est purement historique. Il n'emploie, pour faire comprendre sa pensée, que des exemples empruntés aux saints livres. Mais ces exemples sont présentés avec un art si parfait, il mêle avec tant de bonheur aux traits de l'Écriture ses propres observations souvent si profondes, et aux paroles sacrées les effusions de son noble cœur, qu'il était impossible au pauvre Stagyre de ne pas éprouver à cette lecture, comme Saül aux chants de David, une impression de lumière et de paix. Dans ces pages écrites pour un seul homme quel trésor de consolations pour toutes les douleurs! C'est le *livre des affligés*.

On a justement remarqué ce passage où Jean se montre aussi habile médecin que grand moraliste[2] : «Je t'en prie, dit-il à son ami, rends-toi à l'hospice des étrangers et demande à être conduit près des malades qu'il renferme, afin de voir la racine de tous les maux, de nouveaux genres d'infirmités et toutes les causes de chagrin. De là passe à la prison, et, après avoir examiné toutes les parties de cette demeure, rends-toi au vestibule du bain, où sur la paille et dans l'ordure gisent des malheureux, tous nus, en proie au froid, à la maladie, à la faim, qui, par leur seul aspect, par le tremblement de leur corps, par le claquement de leurs dents qui s'entrechoquent, sollicitent la pitié des passants, et n'ont pas même la force d'articuler un mot, d'étendre la main, tant ils sont écrasés sous le poids de la souffrance! Ne t'arrête pas là : va jusqu'à l'hôtellerie des pauvres, à

[1] Chrys., t. 1, p. 179-180.
[2] Villem., Tabl. de l'éloq. chrét. : *Chrysostôme*.

l'entrée de la ville, et tu verras que ton malheur est en comparaison un port fort tranquille. Te parlerai-je de tant d'hommes, de tant de femmes, dévorés par la lèpre ou par le cancer, deux maladies longues et incurables qui excluent ceux qu'elles ont atteints, des thermes, de la place publique, de la ville entière? Que te dirai-je de ces victimes de l'injustice humaine, condamnées, sans l'avoir mérité, aux travaux publics des mines? Tous ces infortunés souffrent de plus atroces tourments que ceux qui sont possédés du démon. Tu ne le crois pas, et je ne saurais m'en étonner; car nous ne jugeons pas de la même manière nos maux et ceux d'autrui; et les nôtres, quoique souvent plus légers, nous semblent plus graves et plus intolérables que tous les autres [1]. »

Le diacre était là dans son domaine, la charité; il en connaissait la puissance, et il s'en sert avec une touchante habileté. Noble et heureuse idée que de composer avec les larmes essuyées sur le front du pauvre le baume le plus salutaire aux plaies intimes du riche, de rattacher la guérison de l'un aux services rendus à l'autre, d'enchaîner l'égoïsme à la charité! Sainte et savante hygiène, nécessaire plus que jamais à une époque où tant de gens, souvent les privilégiés du talent et de la fortune, sont en proie à ces tristesses sans cause, à ces lassitudes sans travail, à ces nausées de bonheur qu'on appelle mélancolie, à ces désespoirs repus de plaisirs et d'hommages qui n'exhalent que la satiété: véritable possession par le doute et l'ennui, deux démons attachés pour mâter son orgueil aux flancs d'une civilisation trop éprise d'elle-même et vouée au culte des sens!

Chrysostôme prévoit une objection et la réfute d'avance. « Tu vas me dire, poursuit-il, que les maux dont je parle

[1] Chrys., t. 1, p. 223.

n'atteignent que le corps, et que ta maladie s'attachant à ton âme est bien plus cruelle. Eh bien! par cela même je la déclare plus légère ; car elle ne dévore pas le corps comme les autres, et elle ne trouble l'âme que pour peu de temps. Les maladies que je rappelais tout-à-l'heure ont leur point de départ dans le corps, d'où elles remontent à l'âme, qu'elles tourmentent sans cesse par la douleur et l'accablement.... L'excès de la tristesse est plus pernicieux que la possession du démon. Car, si le démon s'empare de quelqu'un, c'est par elle, et, en la supprimant, on met le démon dans l'impuissance de nuire... Comment faire, vas-tu me demander, pour m'affranchir de ma tristesse? Et moi, je te demande, à mon tour, comment tu peux n'en être pas affranchi? Si ta conscience était chargée d'un adultère, d'un homicide, d'un de ces crimes qui ferment le royaume des cieux, ton chagrin serait légitime, et personne ne blâmerait tes larmes. Mais si, par la grâce de Dieu, tu n'as rien à te reprocher, pourquoi ce désespoir sans cause? Après tout, Dieu a mis le chagrin dans notre nature, non pour que nous nous consumions mal-à-propos et sans motifs, mais pour que nous en tirions avantage. Ce n'est pas du mal qui nous arrive que nous devrions nous affliger, mais du mal que nous faisons. Or, c'est le contraire qui a lieu: nous commettons sans la moindre douleur d'innombrables fautes, et, à la moindre disgrâce, à la moindre injustice, abattus, découragés, nous voudrions au plus tôt être débarrassés de la vie [1].... Veux-tu voir dans tes souffrances la punition de tes fautes? Alors cesse de te plaindre: réjouis-toi plutôt, car si tu expies tes péchés dans ce monde, tu n'auras pas à les expier dans l'autre. Regrettons, non d'avoir à souffrir, mais d'avoir offensé Dieu. Le péché, en effet, nous sépare de Dieu, il l'arme contre nous: la souffrance

[1] Chrys., t. 1, p. 224.

l'apaise et nous rapproche de lui. Mais non, ce n'est pas un châtiment que tu subis, et dans tes peines tu ne dois voir que la matière de ton triomphe, la source des récompenses qui t'attendent au ciel... Chasse donc ces ténébreuses pensées ; oppose-leur une raison ferme et d'incessantes prières. C'était à le grand remède de David contre les maux qui l'accablaient. Tantôt il priait et s'écriait : *Les tribulations de mon cœur se sont multipliées, sauvez-moi, Seigneur, de mes angoisses* [1] ; tantôt il se raisonnait lui-même, et se disait : *Pourquoi es-tu triste mon âme, et pourquoi me troubles-tu? Espère en Dieu, car je le louerai encore* [2] ; puis, mêlant aux raisonnements les prières, il ajoutait : *Laissez-moi, mon Dieu, me reposer un peu avant que je m'en aille, et bientôt je ne serai plus* [3] ; ou passant des prières aux raisonnements : *Qu'y a-t-il au ciel, et que puis-je vouloir sur la terre* [4], *si ce n'est vous, ô Seigneur?* S. Paul se servait de ces deux moyens pour relever le courage de ses frères opprimés et persécutés. *Si vous ne connaissez pas les châtiments*, disait-il, *vous n'êtes pas enfants légitimes. Est-il dans le monde un fils que son père ne corrige* [5]? *Mais Dieu est fidèle, et il ne souffrira pas que vous soyez tentés au-dessus de vos forces* [6]. Et encore : *Il est juste que Dieu afflige à leur tour ceux qui vous affligent, et qu'il vous console avec nous, vous qui êtes dans l'affliction* [7]. Ainsi, par l'emploi de ces armes, en combattant la tristesse par des sages raisons, en t'appuyant sur tes prières unies aux prières de tes amis, tu éprouveras l'efficacité des remèdes que je te présente, et il se trouvera qu'à la fin, ton âme devenue plus forte

[1] Ps. 24.
[2] Ps. 42.
[3] Ps. 38.
[4] Ps. 72.
[5] *Ad Hebr.*, 12, v. 8.
[6] 1. *ad Corinth.*, 10, v. 13.
[7] *Ad Thessal.*, 11, c. 1, v. 6.

affrontera les vicissitudes de la vie, sans qu'aucune puisse te briser ou t'ébranler [1].»

Le livre de Jean fut-il pour Stagyre un heureux exorcisme? Quelques mots de S. Nil, qui lui aussi avait connu l'infortuné solitaire, donnent lieu de croire qu'il continua bien des années encore à être pour ses amis un sujet d'affliction par ses maux, d'édification par sa patience et ses vertus [2]. Chrysostôme revenu à la santé put donc le visiter dans sa demeure, le presser sur son cœur, et lui prodiguer, avec les consolations de la parole vivante, les témoignages précieux d'une tendre charité. Quant à ce beau traité, dont le pauvre ascète fut l'occasion, le diacre d'Antioche y déploie déjà les éminentes qualités qui distingueront bientôt le grand orateur et le saint pontife, la science des Écritures, la connaissance du cœur humain, et une ravissante onction. C'est à la fois un hymne à la Providence et un commentaire historique et éloquent de cette parole du Sauveur : *Heureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés* [3]! Ces mots du prophète le résument et peuvent lui servir d'épigraphe : *L'esprit du Seigneur est sur moi... pour guérir ceux qui ont le cœur brisé,.... pour adoucir toutes les larmes* [4].

[1] Chrys., t. 1, p. 226-227.
[2] S. Nil., l. 3, *ep.* 19.
[3] Math. c. 5.
[4] Isaïe, c. 61, v. 1

CHAPITRE HUITIÈME.

Jean catéchiste. — Consolation à une jeune veuve. — Évènements contemporains et tragiques. — Situation extrême de l'empire. — Découragement général. — Charité, source de consolation. — Livre de Sénèque à Marcia. — Conseils à une jeune veuve. — Secondes noces. — Avilissement du mariage chez les Romains. — Dignité de la femme. — Livre *de la Virginité*. — Pères de l'Église qui ont traité du même sujet. — But qu'ils se proposent. — Gloire de la virginité dans l'Église. — Objections. — La virginité ne tend pas à déconsidérer le mariage. — Elle ne nuit pas au progrès de la population — Loi Julia contre le célibat. — La propagation de l'espèce humaine liée à la dignité des mœurs. — Le péché d'Adam a-t-il produit un changement radical dans les lois qui régissent la transmission de la vie ? — Tableau de la vierge chrétienne. — Influence de l'enseignement de l'Église. — Livre *contre Julien et les Gentils*. — Histoire de S. Babylas. — L'empereur Philippe. — Dèce. — Translation des cendres de S. Babylas. — Julien. — Temple d'Apollon à Daphné. — Résumé de l'Écriture-Sainte.

Ainsi, quoique traversé et paralysé par la maladie, le diaconat de Jean ne laissait pas d'être actif et fécond.

On a dit qu'il avait commencé de prêcher étant diacre : cette assertion est démentie par Jean lui-même[1]. Mais s'il n'aborda que plus tard cette tribune sacerdotale qu'il devait tant illustrer, il préludait déjà au grand ministère de la parole par les modestes fonctions de catéchiste. On peut croire, en effet, que c'est de lui-même qu'il parle dans le passage suivant d'une de ses homélies :

[1] Chrys., t. 1, p. 438. — Baronius (*ad ann.* 382) a voulu établir que Jean avait prêché étant diacre, en vertu d'une dispense particulière et d'un commandement exprès de son évêque, et que c'est alors qu'il avait prononcé, entre autres, son discours sur l'anathème. Outre que le raisonnement du savant cardinal conclut très-peu dans cette circonstance, nous croyons que rien ne peut être opposé à l'affirmation précise de notre Saint, lequel, dans son premier sermon après son élévation au sacerdoce, déclare que c'est la première fois qu'il parle au peuple, et que jusqu'à ce jour il était resté dans le rang des auditeurs (*ibid.*, *loc. cit.*). D'autres passages, bien que moins explicites, aboutissent à la même conclusion (*Hom.* 16, *ad p. Antioch.*)

« La colère de Dieu menaçant la ville [1], une foule de gens demandaient le baptême. Or, l'évêque étant absent [2] et les prêtres n'y portant pas une attention suffisante, on baptisait à la hâte, dans une seule nuit, des milliers de personnes qui ne savaient rien et qu'on ne songeait pas à instruire. Un de mes amis, qui était jeune et dans le rang des diacres, se mit à réunir ces nouveaux baptisés, par cent, par deux cents, pour leur apprendre les saints mystères. Nul autre qu'eux n'assistait à ces explications tout-à-fait élémentaires. Certains esprits, cependant, blamèrent l'entreprise du diacre, et dans son zèle ne virent que l'intention de primer [3]. »

Mais des travaux d'un autre genre attestaient, avec la charité, le talent de Chrysostôme : nous citerons sa *Consolation à une jeune veuve* [4].

Le nom de la jeune veuve est inconnu. On sait seulement que son mari, Thérasius, appelé par sa naissance et ses brillantes qualités aux postes les plus éminents avait été enlevé, après cinq ans de mariage, à la tendresse d'une femme dont il faisait le bonheur.

Jean voulut, en relevant le courage de l'affligée, lui apprendre à sanctifier sa douleur, et c'est l'objet de ce livre, où se montre déjà l'homme consommé dans l'art si difficile de la guérison des âmes.

« Oui, votre malheur est grand : le trait lancé d'en-haut vous a frappée dans la partie la plus vitale de votre être. Tout le monde en convient..... Mais puisque c'est un devoir de ne pas consumer sa vie entière dans le deuil et les pleurs, et qu'il faut donner quelques soins à des blessures qui, négligées, s'aigriraient de plus en plus et deviendraient

[1] Par un tremblement de terre.
[2] Mélèce était à Constantinople avec Flavien pour le concile.
[3] T. 9, p. 349.
[4] T. 1, p. 336.

la source de plus grands maux, ne trouvez pas mauvais qu'on cherche à vous consoler, et suspendant pour quelques instants le cours de vos larmes, confiez-vous à ceux qui viennent en aide à votre douleur. Pour moi, au moment de sa plus grande violence, quand la foudre venait de vous frapper, je me suis tu. J'attendais que votre affliction, assouvie de pleurs, vous permît de porter vos regards au-dessus de ces ténèbres, et d'écouter au moins quelques mots; car on redouble la peine que l'on veut trop tôt combattre.... Les impressions de la douleur sont toujours plus profondes chez la femme : mais lorsque, condamnée au milieu de sa jeunesse à une viduité précoce, il lui faut passer tout d'un coup des plaisirs et des fêtes aux affaires et aux soucis, le chagrin envahit son âme avec tant de force, que, sans un secours céleste, il y a péril pour elle de succomber à son découragement. Et ici je trouve une grande preuve de la bonté de Dieu envers vous; car si le poids de tant de maux ne vous a pas brisée, vous le devez, non à une assistance humaine, mais à celui dont la puissance est infinie, la sagesse insondable, qui est le père des miséricordes et le Dieu de toute consolation. C'est lui *qui nous a châtiés*, dit le prophète, *et c'est lui qui nous guérira; il nous a frappés, et il fermera nos blessures* [1]. Tant que Thérasius vivait près de vous, vous jouissiez de ses soins, de son affection; vous participiez à sa gloire; tout ce que l'homme peut donner de bonheur, vous le trouviez en lui. Mais Dieu, qui l'a rappelé, s'est mis à sa place [2]. »

Après quelques mots sur le mérite du veuvage saintement gardé, sur le respect religieux dont l'Église entoure les veuves, *vraiment veuves*, suivant l'expression de S. Paul; après avoir rappelé l'admiration des païens eux-mêmes pour ces femmes chrétiennes qui, séparées de leurs maris par la

[1] Ose., c. 6, v. 2.
[2] Chrys., t. 1, p. 838 et suiv.

mort, n'en veulent plus d'autres que Dieu, le sage consolateur poursuit ainsi :

« Je conviens avec vous que, dans le monde entier, on eût trouvé peu d'hommes comparables à Thérasius par la bonté, la probité, la modestie, la loyauté, la prudence, la pureté des mœurs. S'il était mort tout-à-fait et tombé dans le néant, vos larmes ne devraient pas tarir; mais s'il est entré au port, où règne un calme parfait, s'il n'a fait que rejoindre son roi, il y a plutôt à se réjouir qu'à pleurer. Cette mort, en effet, n'est pas la mort : c'est un changement de domicile; le passage d'une condition inférieure à un meilleur état, de la terre au ciel, des hommes aux anges et aux archanges, à Dieu lui-même, le roi glorieux des anges et des archanges. Car ici-bas, au service de l'empereur, il était exposé à bien des périls; il avait à se garder contre les pièges de l'envie, et le nombre de ses ennemis croissait en proportion de sa considération et de son influence. Maintenant il n'a plus rien à craindre de semblable. C'est pourquoi autant vous regrettez que Dieu ait appelé à lui un homme si bon, si aimable, autant vous devez vous réjouir qu'affranchi de ces dangers, hors de ce tumulte, il ait trouvé la sécurité, la gloire, la paix la plus parfaite. Qu'y a-t-il de plus absurde que de pleurer ceux qui vont au ciel, quand on sait que le ciel vaut infiniment mieux que la terre? Sans doute, si ce bienheureux Thérasius avait été de ces hommes qui vivent honteusement et dans la disgrâce de Dieu, il faudrait déplorer sa vie autant que sa mort; mais puisqu'il est, lui aussi, l'un des amis du Seigneur, que vos félicitations s'adressent non-seulement aux vertus de sa vie, mais encore au bonheur de sa mort.....

» Mais peut-être désirez-vous entendre sa voix, jouir de votre amour; peut-être regrettez-vous la splendeur, la gloire, la félicité qu'il faisait rejaillir sur vous. La perte de tant d'avantages vous afflige; un nuage épais enveloppe

votre âme de ténèbres. Cependant il ne tient qu'à vous de conserver avec lui la même amitié. Une véritable affection ne mesure pas son empire à la portée des yeux : à travers les distances, elle rapproche et unit les cœurs, et ni le temps ni l'absence ne brisent les nœuds qu'elle a une fois formés. Et puisque votre plus grand désir est de revoir celui que vous avez perdu, gardez-lui une inviolable fidélité, faites reluire dans votre vie la pureté de la sienne, et, sans nul doute, vous le retrouverez, vous habiterez avec lui, non pas cinq ans, non pas vingt, non pas cent, non pas mille, mais des siècles sans nombre : car c'est la ressemblance des vertus, non l'alliance du sang, qui ouvre ces régions du bonheur. Si une vie conforme à celle d'Abraham a conduit dans son sein le pauvre Lazare, vous n'avez qu'à vivre comme Thérasius, et vous serez admise au séjour heureux qu'il habite, et vous le verrez un jour, non pas avec cette beauté du corps qu'il avait sur la terre, mais avec une autre splendeur, avec une beauté dont l'éclat fait pâlir les rayons du soleil...

» Si quelqu'un vous eût promis pour votre mari l'empire du monde, à condition de rester séparé de vous pendant vingt ans, au bout desquels il vous serait rendu décoré de la pourpre et du diadème et vous ferait partager avec lui le rang suprême, je vous le demande, n'auriez-vous pas souscrit à la condition, porté ce veuvage avec dignité, et regardé cette séparation comme un avantage inappréciable et digne de tous vos vœux? Montrez donc la même patience quand il s'agit, non d'un empire terrestre, mais du ciel, non d'un manteau de pourpre et d'or, mais d'un vêtement de gloire et d'immortalité... Que la longue attente ne vous épouvante pas; car il est à présumer qu'il viendra vous visiter, vous entretenir dans vos songes, et vous montrer son noble visage. Ces apparitions vous tiendront lieu de lettres, et vaudront mieux que des lettres. Dans celles-ci,

en effet, il n'y a que des caractères froids; dans celles-là, vous reconnaîtrez ses traits, sa démarche, son doux sourire et sa voix si aimée[1]. »

Puis, craignant que le regret d'une haute fortune manquée ne prît une part trop grande dans la douleur de la jeune veuve, le sage consolateur lui rappelle en quelques mots vivement sentis des évènements contemporains et tragiques, propres à faire hésiter la plus intrépide ambition.

« Songez à tant de personnages célèbres qui, parvenus au rang le plus élevé, ont fini misérablement leur vie. Théodore de Sicile, que sa beauté, sa taille, son crédit élevaient au-dessus de tous ses rivaux, ne sut pas modérer l'orgueil de sa fortune, conspira et périt de la main du bourreau. Sa veuve, qui ne vous était inférieure ni en éducation ni en naissance, dépouillée de tous ses biens, privée de sa liberté, réduite à la condition de fille de chambre, est condamnée à vivre avec des servantes, dont elle ne se distingue que par la grandeur incomparable de sa chute qui arrache des pleurs à tous ceux qui la voient. Artémise, la femme d'un homme qui aspirait à l'empire, précipitée du faîte des grandeurs dans la misère, a perdu la vue par l'abondance de ses larmes, et se fait traîner de porte en porte pour avoir le morceau de pain nécessaire à sa vie. Que de familles je pourrais nommer tombées de la plus haute fortune et anéanties!.. Mais ce ne sont pas les maux des autres qui peuvent adoucir nos malheurs; et je n'ai cité ces exemples que pour vous rappeler le néant des choses humaines et la vérité de ces paroles du prophète : *La gloire de l'homme n'est pas plus que la fleur des champs*[2]. Plus haut elle monte, plus terrible sera la chute. Souverains ou sujets, sous ce rapport, c'est tout un. Encore serait-il difficile de trouver dans la demeure des

[1] Chrys., t. 1, p. 341 et suiv.
[2] Ps. 40.

particuliers les infortunes qui remplissent celle des rois, les morts violentes, les viduités précoces, les orphelins désespérés, et toutes ces calamités, tous ces crimes qui font le sujet des tragédies.

» Sans fouiller dans les siècles passés, sur neuf empereurs qui ont régné de notre temps, deux seulement n'ont pas péri de mort violente. Celui-ci est tombé sous les coups d'un usurpateur, celui-là sur le champ de bataille; l'un victime de la perfidie de ses gardes, l'autre sous des poignards payés par celui-là même dont il tenait la couronne et la pourpre [1]. Leurs épouses sont mortes ou de chagrin ou par le poison, et, parmi celles qui survivent, l'une tremble sans cesse pour un fils qu'un soupçon de la Cour peut à chaque instant dévouer à la mort, l'autre n'est revenue de l'exil qu'à force d'intercéder [2]. Des deux impératrices régnantes, celle-ci commence à respirer de ses maux, mais sa joie est empoisonnée par la crainte que l'empereur, jeune et inexpérimenté, ne succombe aux pièges qui l'entourent sans cesse; celle-là, en proie à de mortelles frayeurs, passe sa vie plus tristement qu'un condamné à mort, parce que, du jour où il a ceint le diadème, son mari ne vit plus qu'au milieu des combats et des périls..... Chose inouïe jusqu'à ce jour ! les barbares ont envahi le sol de l'empire: ils brûlent les campagnes, ils prennent les villes, et sont bien décidés à ne plus rentrer chez eux. Et comme s'il s'agissait de fêtes, non de batailles, ils se moquent de nos soldats, qui se laissent égorger, disent-ils, plus facilement que des moutons.... Cette guerre atroce a fait une multitude de veuves... Vous du moins, noble femme, vous avez pu

[1] Voir la note *I* à la fin du volume.

[2] On peut voir là, avec Tillemont suivi par Montfaucon, la veuve de Jovien, dont le fils Verronien ressemblait trop, pour son malheur, à un prétendant, et Severa, la première femme de Valentinien, répudiée et exilée par lui. D'autres pensent que la seconde des impératrices désignées ici est Albia Dominica, la veuve de Valens.

recueillir les dernières paroles de votre mari, ses derniers conseils, preuves touchantes de sa sollicitude pour vous; vous avez pu l'entourer des témoignages de votre tendresse, l'embrasser, lui fermer les yeux, rendre à ses restes les honneurs funèbres; et, dans votre douleur, n'est-ce pas une consolation que de visiter quelquefois son tombeau? Les autres ne s'étaient séparées de leurs époux qu'avec l'espérance de les revoir, et voilà qu'à la place de ceux qu'elles attendaient, elles ont reçu la nouvelle de leur mort, mais sans aucun détail sur leurs derniers moments, sans qu'il leur ait été possible de réclamer leurs corps ensevelis et méconnaissables sous des monceaux de cadavres... L'empereur lui-même enfermé dans une chaumière avec quelques soldats, ne pouvant ni sortir ni se défendre, est devenu la proie des flammes allumées par les barbares. Sa suite, ses chevaux, les planchers, les murs, tout a été consumé avec lui... Non, les plus belles choses du monde n'ont pas plus de valeur qu'une décoration de théâtre, ou que les fragiles fleurs du printemps[1]. »

Le souvenir d'Andrinople terrifiait encore le monde. Les plus sinistres récits volaient de ville en ville, de province en province : on ne s'entretenait que de massacres, d'incendies, de cités pillées ou détruites, de populations passées au fil de l'épée ou traînées en esclavage. La frayeur grossissait des malheurs trop réels et des périls incontestables; il semblait aux imaginations consternées qu'aucune digue ne pouvait plus arrêter les barbares, que c'en était fait de l'empire et du monde, et qu'on touchait aux derniers jours de l'humanité. On estimait les morts très-heureux de n'être pas témoins de ces scènes lamentables, et l'on se consolait avec cette pensée de la perte de ses proches et de ses amis. Ce que S. Chrysostôme écrivait à une jeune veuve, S. Jérôme le disait, plus vivement encore. « Mon

[1] Chrys., t. 1, p. 343 et suiv.

âme est saisie d'horreur en pensant aux maux de notre époque [1]. Bethléem voit arriver chaque jour de nouveaux fugitifs, naguère nobles et riches, aujourd'hui mendiants, auxquels nous ne pouvons porter aucun secours. Nous gémissons, nous pleurons, nous n'avons pas le courage de poursuivre nos travaux [2].... Consterné, je me tais, ne pouvant penser à autre chose jour et nuit qu'au malheur de tous [3]. Partout des villes en cendres et des cadavres amoncelés. Les oiseaux, les quadrupèdes disparaissent, le sol se couvre de ronces. Des contrées qu'animaient des populations nombreuses sont changées en désert [4]... Le monde touche à sa fin [5]... L'Orient semblait à l'abri de ces maux, et voilà que depuis un an les loups, non de l'Arabie, mais du Septentrion, se sont précipités du Caucase sur ces belles provinces. Que de monastères envahis! Que de fleuves dont l'eau a été changée en sang! Antioche et toutes les villes qu'arrosent l'Halis, le Cydnus, l'Oronte, l'Euphrate, sont assiégées. Les barbares emmènent tous les jours de nombreux troupeaux de captifs. La terreur paralyse la Palestine, la Phénicie, l'Égypte. *Quand j'aurais cent langues, cent bouches, une voix de fer* [6], je ne pourrais suffire à raconter tous ces maux.... Heureux Népotien qui ne les voit pas, qui n'a pas entendu ces récits! Nous malheureux de souffrir de telles calamités, ou de voir nos frères les souffrir! Et cependant nous voulons vivre, et ceux qui ont échappé à ces horreurs, nous les pleurons quand nous devrions les féliciter. Nous sentons que Dieu est offensé, et nous ne songeons pas à le fléchir. Ce sont nos péchés qui font la force des barbares [7].»

[1] S. Hier. *ad Heliod.*, *ep.* 35, t 4, alt. p., p. 274.
[2] S. Hier. *in Ezech.*, l. 3, prolog.
[3] S. Hier. *in Ezech.*, l. 1, prolog.
[4] S. Hier. *in Sophon.*
[5] S. Hier *in Ezech.*, l. 8, prolog.
[6] Virg., Énéid., l. 6.
[7] S. Hier., *ad Heliod.*, *ep.* 35, *aliàs* 3; — t. 4, alt. part., p. 274.

Mais revenons au livre de Jean. Les sages conseils y sont entremêlés partout aux consolations. A cette âme affligée et souffrante, il indique le remède puissant déjà conseillé à Stagyre, la charité. Il voudrait que l'ambition de sa foi fût la grande diversion de son deuil. « Cherchez le royaume de Dieu, lui dit-il, et sur la terre rien ne pourra vous nuire, à moins que vous ne vous nuisiez à vous-même. Si vous tenez à mettre en sûreté votre fortune et même à la grossir, je vous en indiquerai le moyen; je vous désignerai un lieu où ne pénètreront jamais les fourbes occupés à tendre des pièges à la probité : ce lieu, c'est le ciel; confiez vos richesses à votre mari, et dans ses mains nul n'y touchera..... Voyez quels avantages vous obtiendrez ainsi : d'abord, la vie éternelle, les biens que Dieu a promis à ceux qui l'aiment, ces biens que l'œil n'a pas vus, ni l'oreille entendus, ni le cœur de l'homme soupçonnés.... Ensuite, vous retrouverez, pour le posséder à jamais, l'homme excellent dont vous pleurez la perte[1].... et vous lui serez unie par des liens plus forts que ceux du mariage. Car ceux-ci n'enchaînent que les corps, ceux-là plus doux et plus beaux unissent une âme à une âme[2]. »

Nous voudrions qu'il nous fût permis de mettre en regard, sans trop sortir de notre sujet, le livre de Chrysostôme avec d'autres *consolations* adressées par des hommes célèbres du paganisme à leurs parents ou à leurs amis, celles de Sénèque, par exemple, à Polype ou à Marcia[3]. Certes, on trouve dans celles-ci, avec un magnifique langage, de grandes et belles pensées. Mais le philosophe romain, en s'imposant le rôle de consolateur, ne se dépouille pas de son amour-propre d'écrivain, et avant tout il est occupé de faire un beau livre. Jean, dans quelques paroles simples

[1] Chrys., t. 1, p. 347.
[2] *Ibid.*, p. 349.
[3] S. Hier., *ep.* 35, t. 4, alt. part., p. 268.

et vraies, cherche à ranimer l'espérance dans un cœur abattu; s'oubliant lui-même, il ne veut qu'essuyer ou sanctifier des larmes, et son livre est encore plus une bonne action qu'un livre. Sénèque s'élève par moments à de hautes considérations; mais, comme si son œil ne pouvait soutenir l'éclat de la vérité, il se trouble aussitôt, et se démentant lui-même, après avoir célébré l'immortalité, il célèbre le néant. Il écrit d'abord ces belles lignes : « Il ne s'agit point, Marcia, de courir au tombeau de ton fils. Là, tu ne trouveras que ses cendres, qu'une dépouille grossière et gênante qui ne faisait pas plus partie de lui que son vêtement. Sans rien perdre, sans rien laisser à la terre, il a pris son essor, il s'est dérobé tout entier, et après avoir quelque temps séjourné sur nos têtes pour se purifier, pour se laver de la souillure des vices inhérents à toute vie mortelle, il s'est élancé au plus haut des cieux, où il plane au milieu des âmes heureuses [1]. » Et, un moment après, il n'hésite pas à dire : « La mort nous rend au sommeil tranquille dont nous jouissions avant de naître. Si vous pleurez les morts, pleurez aussi ceux qui ne sont pas nés. La mort n'est ni un bien ni un mal; car, pour être un bien ou un mal, il faut être quelque chose : or, la mort n'est rien, et elle réduit tout à rien [2]. » La belle consolation à donner à une mère que de lui apprendre qu'il ne reste de son fils qu'une cendre froide! Quelle dureté, d'ailleurs, dans ces paroles : « Si tu pleures parce que ton fils est mort, tu as dû pleurer toujours, parce que tu as toujours su qu'il devait mourir [3] » ! Quel vide dans celles-ci : « Quand les temps seront venus où le monde s'éteindra pour renaître, les astres viendront heurter les astres, et tout se consumera dans un même brasier. Alors

[1] Sen., *ad Marc.*, n. 25.
[2] Sen., *ad Marc.*, n. 19.
[3] *Ibid.*

nous, âmes heureuses, nous irons nous confondre dans les antiques éléments [1] » !

Qu'il y a loin de là, à ce noble et touchant langage de Chrysostôme parlant de l'immortalité avec assurance, du ciel comme s'il en descendait, et montrant à l'âme affligée qui pleure un fils ou un frère, celui qu'elle a perdu, vivant et heureux au séjour des élus, et dans le sein même de la félicité souveraine occupé avec une tendre sollicitude de ses amis d'ici-bas, qu'il se plaît à protéger, à guider, qu'il aime toujours! Le souffle de la tombe est passé dans les pages du philosophe; le souffle de l'immortalité fait palpiter celles du chrétien. La charité, d'ailleurs, est inséparable de l'espérance, et la foi, qui donne la plus vive intuition de l'avenir, inspire la plus délicate compassion du présent. Nul ne sait mieux consoler les douleurs de la terre que celui dont la pensée habite le ciel. S'il gronde doucement l'épouse ou la mère qui s'affaisse sous le poids de son deuil, il commence par pleurer avec elle, et s'il écrit pour la consoler, *son livre est écrit tout entier avec ses pleurs* [2].

Revenons aux travaux du saint diacre. La lettre que nous venons d'analyser fut suivie, bientôt après, d'une autre à la même adresse [3]; lettre non plus de consolation, mais de conseil et de direction, pour détourner la jeune veuve d'un second mariage. Jean y développe les mêmes considérations que S. Jérôme dans ses admirables lettres à Salvine et à Furia [4], et S. Augustin, dans son beau traité *du Veuvage*, écrit pour l'illustre veuve Julienne [5], mère de Démétriade.

Cet éloignement du Christianisme pour les secondes noces, Rome païenne l'avait partagé tant que Rome païenne eut des mœurs. La vénération unanime de la cité récompensait

[1] Sen., *ad Marc.*, n. 26.
[2] S. Hier., *ad Paul. ep.* 22, t. 4, alt. part., p. 54.
[3] Voir la note *J* à la fin du volume.
[4] S. Hier., t. 4, alt. part., p. 663 et 554; — *ep.* 85 et 47; — *aliàs* 9 et 10.
[5] S. Aug., *de bono viduitatis*, *op.* t. 6, p. 369.

alors la veuve fidèle qui se refusait à de nouveaux liens, et l'épithète d'*univira*, inscrite sur sa tombe à côté de son nom, était la plus belle épitaphe d'une femme honorée. Mais depuis long-temps l'esprit de famille, le respect des traditions, les vertus domestiques avaient fait place à la plus hideuse corruption. Par la liberté et l'extrême facilité du divorce, le mariage dépouillé de dignité et de consistance n'était plus qu'un marché à temps, résilié pour la moindre cause, une espèce de prostitution. On se prenait pour se quitter, on se quittait pour se reprendre, et les scandales de ces unions de quatre jours se répétaient dix fois dans la vie [1]. Cicéron n'a-t-il pas fait gloire à sa fille des maris qu'elle s'était successivement donnés [2]? Combien de femmes, et des plus nobles, qui eussent pu, au dire de Sénèque, compter leurs années, non par le nombre des consuls, mais par celui de leurs maris [3]! On faisait du divorce la condition et parfois le but du mariage [4]. L'adultère était la plus décente espèce de fiançailles [5]! Nul homme ne se donnait une épouse qu'il ne l'eût enlevée [6]; nulle femme un époux que pour piquer un amant [7], et celles-là étaient des provinciales arriérées qui ne savaient pas que l'adultère avec un seul s'appelait mariage [8]. «Combien, dit S. Jérôme, qui n'avaient des maris que de nom, des maris loués pour couvrir leurs désordres, ou ne pas perdre, en restant célibataires aux yeux de la loi, un legs ou un héritage [9]!»

[1] S. Hier., *adv. Jovinian.*, l. 1, t. 4, alt. part., p. 291. — Suet., *in Jul. Cæs.*, 43. — Mécène épousa et répudia vingt fois la même femme. (Sénèq., *ep.* 114. — Xiphil., *in Aug.*)

[2] *Primariis adolescentibus nuptam.* (Cicer., *ep.* t. 9, 11.)

[3] Sen., *de benef.*, l. 3, c. 16.

[4] *Id.*, *ibid.* — Tertull., *apolog.* 6.

[5] Sen., *ibid.*, l. 1, c. 9.

[6] *Id.*, *ibid.*

[7] *Id.*, *de benef.*, l. 3, c. 16.

[8] *Id.*, *ibid.*

[9] S. Hier., *ibid.*, p. 192. Il cite Sénèque.

Le Christianisme, qui devait remonter ce courant, refaire cette société, avait à s'occuper sérieusement du mariage, pour le relever de la boue, pour lui rendre son unité, sa force, sa sainteté. C'est pourquoi, non content d'avoir marqué d'un sceau sacré l'union des époux, de l'avoir déclarée indissoluble, il se plaisait à exalter la virginité et le veuvage, à détourner des secondes noces. Quand le sensualisme pesait d'un côté de tout le poids de ses désordres, il pesait de l'autre par la grandeur de ses enseignements, par la beauté de ses exemples, par les aspirations et les conseils d'un spiritualisme sévère et ardent, mais sage et nécessaire. Jamais, cependant, il n'oppose un excès à un autre. A l'égal des immoralités du paganisme, il réprouve les folies des Docètes, des Encratites, des Manichéens, aussi bien que les orgueilleux anathèmes de Montan et de Tertullien contre les secondes noces. S'il les déconseille, il est loin de les condamner [1]. Mais quand il recommande aux veuves une inviolable fidélité à leurs premiers liens, il entend honorer le mariage en le couronnant comme d'une auréole de vertus : il veut aussi relever la condition de la femme, trop abaissée sous la loi païenne.

Chrysostôme regarde, comme fausse et funeste, la persuasion commune que la femme est trop faible pour porter à elle seule le fardeau des affaires et le gouvernement de la maison. « Que de femmes, dit-il, mieux que les hommes, ont administré leurs biens, élevé leurs enfants, conservé et accru leur fortune ! Non, Dieu n'a pas voulu que tout dans la vie dépendît de l'homme, et que la femme inutile ne fût qu'un objet de mépris. De l'un à l'autre sexe il n'a mis aucune infériorité ; et cette intention est manifeste dans ces mots du Créateur : *Donnons à l'homme une aide qui lui ressemble* [2]. Par là, il a montré que les affaires d'ici-bas ont

[1] S. Aug., *de bon. viduit.*, t. 6, p. 376.
[2] Genes., 2.

autant besoin de la femme que de l'homme, et il en a partagé la direction entre les deux : à l'homme le forum, à la femme la famille. Renversez cet ordre, il n'y a plus sur la terre que confusion [1]. » En parlant ainsi, l'éloquent diacre songeait à sa mère. « Ce n'est pas la nature, dit-il ailleurs, c'est l'éducation qui fait la faiblesse de la femme [2]. »

Du reste, le livre de Jean, inférieur en verve et en éclat aux œuvres de S. Jérôme sur le même sujet, l'emporte par la modération, le sens pratique, la connaissance du cœur humain, par cette dignité et cette sérénité de langage qui est comme le reflet habituel de cette âme si lumineuse et si pure. Le traité de S. Augustin [3] cité tout-à-l'heure, et le livre *des Veuves* de S. Ambroise [4], si complets qu'ils soient, ne lui sont pas supérieurs.

Nous n'hésitons pas à rapporter à la même époque, c'est-à-dire au diaconat de notre Saint, son grand et bel ouvrage sur *la Virginité*. Qu'il l'ait écrit à Antioche, c'est indubitable. Lui-même nous l'apprend dans une de ses homélies sur la première épître aux Corinthiens : homélies, que de l'aveu de tous [5], il a prêchées dans la métropole de la Syrie, avant d'être évêque. « Je n'insiste pas sur ce sujet, dit-il à son auditoire à propos de la virginité, parce qu'ayant publié là-dessus un livre où j'ai mis la plus grande application, un plus long discours serait superflu [6]. » D'autre part, il est probable que ce travail a précédé sa promotion à la prêtrise, époque où ses loisirs étaient moindres, où d'ailleurs il avait l'habitude de ne rien publier que sous forme d'homélie [7].

Ce thème de la virginité, brillant et délicat, a attiré et

[1] Chrys., t. 1, p. 354.
[2] Chrys., t. 12, p. 275.
[3] S. Aug., *ibid.*
[4] S. Amb., t. 2, p. 185.
[5] Chrys., t. 10, p. 188.
[6] Chrys., *hom.* 19, *in* 1. *ad Corinth. in fin.*
[7] Voir la note *K* à la fin du volume.

inspiré les plus beaux génies du Christianisme, à l'époque dont nous parlons. S. Ambroise, S. Grégoire de Nysse, S. Chrysostôme, S. Augustin y ont consacré d'admirables traités [1]; S. Methodius, son *Banquet des vierges* [2]; S. Grégoire de Nazianze, l'un de ses plus élégants poëmes [3]; S. Jérôme, sa lettre célèbre à Eustochium, son premier livre contre Jovinien [4], et en grande partie celui contre Helvidius. Nous ne croyons pas nous avancer trop, en affirmant qu'entre ces œuvres remarquables à plusieurs titres, celle de Chrysostôme occupe peut-être le premier rang.

Le but des saints docteurs dans ces écrits est d'encourager, de propager le culte de la virginité, en même temps que de diriger par de sages conseils les âmes qui l'ont embrassé. Quelle que soit la diversité de leurs arguments, ils sont unanimes dans la plupart des assertions, dans celle-ci entre autres : que la vertu qu'ils célèbrent, bien que connue des anciens dans une certaine mesure et par eux entourée d'une religieuse vénération, est cependant, tout considéré, une vertu chrétienne, née de l'embrassement du Verbe divin avec la nature humaine.

S. Athanase y voit une preuve saisissante de la vérité du Christianisme; car il n'y a, dit-il, qu'une religion divine qui ait pu enseigner et répandre une vertu si fort au-dessus de la nature, et qu'on dirait l'apanage exclusif des anges. Et qui donc, en voyant ces phénomènes surnaturels de la virginité et de la charité éclore de toutes parts au souffle de l'Évangile, comme des fleurs au souffle du printemps, n'admirerait cette mystérieuse puissance capable de trans-

[1] S. Ambr., t. 2, *op. BB de virginit. — de virginib. — de instituend. virgin.* — S. Aug., t. 6, p. 341. — S. Chrys., t. 1. — S. Cyprien les avait devancés (*Tract. de habit. virgin.*).

[2] S. Method., *Convivium. virg.* — Cailleau, *Collect. Ss. Patr.*, t. 19, p. 5. — Rien n'est beau comme l'hymne final.

[3] S. Greg. Naz., t. 2, *op.*, p. 298.

[4] S. Hier., t. 4, alt. part., p. 27, 141 et 144.

figurer, d'angéliser la chair humaine, et ne reconnaîtrait la main de Dieu? D'autant plus que pendant trois siècles la virginité ne fut, suivant l'expression de Tertullien, que le noviciat du martyre. Combien de jeunes filles payèrent de leur vie cet insigne honneur d'être les épouses de Jésus-Christ! Elles allaient au supplice, le sourire sur les lèvres, comme d'heureuses fiancées à l'autel qui va ratifier leur bonheur. Comparez à de telles femmes les vestales du paganisme. Des unes aux autres, il y a la même distance que de la terre au ciel [1].

Un autre point sur lequel nous avons aussi l'unanimité des docteurs chrétiens, c'est le prix attaché par l'Église, de tout temps, à la virginité. *La fleur de la virginité*, disait S. Chrysostôme, *est le vêtement de l'Église* [2]. Elle en fit, dès l'origine, la parure du sanctuaire, la condition du sacerdoce, et ne confia qu'à elle l'apostolat et la charité. Un cœur vidé sans cesse par les canaux des sens dans les ivresses du plaisir peut-il comprendre le prix des âmes, le cœur de Jésus-Christ et ses sublimes angoisses? L'homme enchaîné à une famille, fût-il le plus pieux des hommes, ira-t-il au-delà des mers chercher des sauvages pour les arracher à l'enfer, voudra-t-il mourir pour des inconnus? L'Église imposa donc la virginité aux ministres de ses autels, et voulut aussi en faire la décoration et la gloire de ces nobles femmes qu'une foi plus tendre, une piété plus expansive portent à devenir les auxiliaires du sacerdoce par la prière et la bienfaisance. A côté de la grande milice vouée aux combats et aux conquêtes de la vérité, elle composa de vierges une milice plus modeste, principalement destinée à faire contre-poids par ses saintes immolations aux

[1] S. Ambr., *de virginib.* l. 1, c. 14, n. 15. D'après Sainte-Croix (*Rech. sur les myst.*, II, 2), l'impureté présidait au culte même des vestales. (*Voir* à cet égard le chapitre 4 du 28e livre de Pline.)

[2] Chrys., t. 5, p. 180.

entraînements du monde, à être, sous une direction supérieure, l'instrument le plus souple, le plus délicat, le plus actif de la charité. Ces lis de Jésus-Christ, comme dit S. Ambroise, dont le céleste parfum est si salutaire à l'humanité, formaient autour du sacerdoce proprement dit un sacerdoce secondaire. L'évêque bénissait les vierges en leur imposant les mains, et, soit que consacrées à Dieu elles continuassent à vivre dans leurs familles, soit qu'elle vécussent en commun sous la même règle et le même toit, leur modestie, leur douceur, leur pureté, leur vie recueillie, austère, dévouée, toute à Dieu et aux pauvres, justifiait cette parole de S. Cyprien : « La virginité est ici-bas l'image de la sainteté de Jésus-Christ[1]. » L'Église s'occupait d'elles avec une sainte fierté de mère, comme de la plus précieuse portion du troupeau du Seigneur, et c'est pour elles que les Pères écrivaient leurs beaux livres sur la virginité. S. Ambroise exprimait la pensée de tous quand il disait qu'une vierge est un don de Dieu, la gloire et la joie de ses parents; qu'elle exerce au milieu de sa famille le sacerdoce de la chasteté; que, victime volontaire, chaque jour immolée, elle apaise la colère du Ciel par son sacrifice.....; enfin qu'elle est reine, soit comme épouse du plus grand des rois, soit parce que, domptant ses passions, elle exerce sur elle-même le plus grand empire[2]. »

Toutefois on pouvait adresser, et l'on adressait dès-lors à l'enseignement chrétien deux reproches[3] : le premier, de se rapprocher par ses tendances, sans le vouloir, des doctrines gnostiques et autres contre le mariage, et d'avilir ainsi une institution divine sur laquelle repose la société; le second, de nuire à la propagation de l'espèce, et, contrai-

[1] S. Cyprien, *de hab. virg.*

[2] S. Ambr., l. 1, *de virginib*, c. 7, et p. 154 et 155.

[3] Montesquieu les a reproduits : *Esprit des lois*, l. 23, c. 21, p. 457, 467, 468, 469 et 470, édit. de Paris (Freret), 1827, t. 3.

rement aux vues du Créateur d'inspirer un sentiment qui, s'il venait à prévaloir, dépeuplerait vite le monde. Les Pères se défendent énergiquement sur ces deux chefs. « Moi, condamner le mariage ! s'écriait S. Ambroise, je le condamne si peu que je blâme hautement les hérétiques qui le censurent, et que je ne cesse de proposer comme modèles d'une vertu parfaite les Sara, les Rébecca, tant de saintes femmes de l'Ancien Testament. Qui condamne le mariage réprouve la société [1]. »

« Blâmer le mariage, disait Chrysostôme, c'est tomber dans l'erreur de Marcion, de Manès, de Valentin.... Jésus-Christ ne parlait point par leurs bouches.... Ils n'ont été que les organes du démon, père du mensonge, homicide des âmes [2].... Parce que je trouve la continence plus sainte que le mariage, je ne condamne pas pour cela le mariage; au contraire, je l'honore, je le loue. Pour ceux qui en usent légitimement, c'est le port de la vertu, une digue opposée aux flots des passions. Mais il y a des gens qui n'ont pas besoin de ce secours pour être chastes, auxquels les jeûnes, les veilles, les pénitences suffisent pour dompter la nature: ceux-là je les exhorte à ne pas se marier, sans toutefois leur interdire le mariage. Entre un conseil et une prohibition il y a la même distance qu'entre la nécessité et la liberté. J'ouvre un avis, mais vous pouvez ne pas le suivre. J'exprime ma préférence, je n'improuve pas ceux qui en ont une autre. Si je blâmais le mariage, si je le déclarais mauvais, je prendrais le rôle de législateur, non celui de conseiller. A Dieu ne plaise qu'il en soit ainsi ! Mais en admirant ceux qui s'enrôlent sous les drapeaux de la virginité, je me garde bien d'accuser ceux qui ne l'ont pas adoptée. L'homme qui se contente d'une vertu médiocre, sans aspirer plus haut, n'a pas droit à être loué et admiré, autant que l'homme

[1] S. Ambr., *de virginib.*, c. 7, n. 34, t. 2, p. 155.
[2] Chrys., t. 1, p. 270 et 271.

supérieur qui s'élève à la sainteté; mais il a droit à ne pas être blâmé. Puisque je ne condamne pas ceux qui se marient, en quoi prétendrait-on que je prohibe le mariage? Je réprouve la fornication et l'adultère; et ceux qui s'en rendent coupables, je les punis, je les exclus de la communion de l'Église. Mais j'honore le mariage comme étant d'institution divine, et en cela même je rends un hommage plus éclatant à la vertu que je préfère. Condamner le mariage, en effet, c'est dégrader la virginité. Ce qui n'est bien que comparativement à une chose mauvaise, n'est pas absolument bien; mais ce qui l'est comparativement à une chose reconnue universellement comme bonne, l'est avec une incontestable supériorité. L'apologie du mariage tourne à l'honneur de la virginité, comme la censure de l'un retombe sur l'autre. Le mariage est bon, mais la virginité est meilleure; elle l'est dans la proportion du ciel avec la terre, des anges avec les hommes. De même que ces pures intelligences ne connaissent ni le poids de la chair, ni la servitude des aliments, ni les orages des passions, ni les illusions des sens, et que, semblables au soleil en plein midi quand aucun nuage ne voile son éclat, rien n'altère la transparence de leurs natures sans tache; ainsi les vierges, affranchies du joug du mariage, n'ont d'autres soins que de servir Dieu. Si, enchaînées au corps, elles sont forcées de rester sur la terre, elles ont du moins la consolation de recevoir sur la terre le Roi du ciel, car elles sont saintes d'esprit et de cœur. Voyez-vous ce que c'est que la virginité? Par elle, les habitants d'ici-bas deviennent semblables aux habitants des cieux : des êtres vêtus d'un corps égalent les êtres incorporels et rivalisent avec les anges [1]. »

« On accuse la virginité, poursuit Chrysostôme, de nuire à la propagation de l'espèce humaine. Dites plutôt que ce

[1] Chrys., t. 1, *de virgin*, c. 9 et 10, p. 274 et suiv.

sont les désordres des mœurs, les conjonctions illicites, les profanations du mariage..... Si l'espèce humaine s'affaiblit et se dégrade, accusez, non la virginité, mais le péché [1]. »

Chrysostôme avait raison : épurer les sources de la vie, ce n'est pas les appauvrir, c'est les féconder. En cela, le pieux écrivain devançait de quelques siècles, cette parole profonde de Montesquieu : que *la continence publique est naturellement jointe à la propagation de l'espèce* [2]; et celle-ci, d'un médecin philosophe : que *la chasteté est une des causes principales de la fécondité des sexes, tandis que la stérilité accompagne nécessairement le libertinage* [3]. Vérité de fait, que S. Ambroise avait signalée quand il disait que, de son temps, là où la pureté chrétienne était moins en honneur, la population était moindre, et qu'au contraire, les villes où elle prenait plus d'essor comptaient aussi plus d'habitants [4].

En thèse générale, il est impossible de le méconnaître, tout ce qui relève l'humanité dans l'ordre moral l'améliore dans l'ordre physique. En célébrant la virginité, le Christianisme fit plus pour l'accroissement des générations en vigueur et en nombre, que la loi Julia ou autres, qui enjoignaient, sous des peines sévères, le mariage et la paternité. Certes, elles s'attaquaient à un mal sérieux, à ce célibat funeste, fruit du libertinage et de l'égoïsme, plaie rongeante de la société qui, par le dégoût du mariage et de la famille, produit l'affaiblissement et le dépérissement des peuples. Mais, plus vexatoires qu'efficaces, elles rendaient le mariage odieux, en l'imposant, en substituant au culte de la famille, aux plus doux sentiments du cœur

[1] Chrys., t. 1., c. 18, p. 282.
[2] Montesquieu, Esprit des lois, l. 23, c. 2.
[3] Dict. d'hist. natur., 1re édit (an III), t. 11, p. 176.
[4] S. Ambr., *de virginit.*, c. 7, n. 36. *Ubi paucæ virgines, ibi pauciores homines.*

humain, l'esprit de spéculation, et la pire espèce de mercantilisme. « Les Romains, disait Plutarque, cité par Montesquieu, se marient pour être héritiers, non pour avoir des héritiers [1]. » Or, le Christianisme, du même coup, abolit l'impraticable et humiliante loi Julia, et remit le mariage en honneur. Le célibat, qu'il célébrait, d'après S. Paul, était une vie de dévouement, d'austérités, d'immolation, sanctifiée par la prière, par la charité, par la pratique des plus hautes vertus, une vie d'ange au milieu des hommes, et par conséquent la vocation du très-petit nombre. Sans préjudice réel pour le développement des nations, il réalisait dans l'humanité l'idéal le plus haut de la dignité des mœurs; et à mesure que la notion de cet idéal entrait plus avant dans les âmes, à mesure que de plus grands exemples lui donnaient une lumière plus vive, elle faisait monter le niveau moral de la société. Plus que la loi d'Auguste, elle écartait le célibat du vice, poussait au mariage ceux qu'une vocation plus sainte n'enrôlait pas sous un autre drapeau, et en écartant de celui-là l'immoralité, les profanations, en lui donnant le frein de la chasteté, le rendait aussi plus fécond [2].

Chrysostôme, dans le cours de ce livre, émet une opinion qui, sans lui être absolument personnelle, compte peu de partisans dans les saints docteurs. Selon lui, les lois qui régissent la reproduction de la race humaine ont subi, par l'effet du péché, un changement radical. « Dans le paradis, dit-il, Adam et Ève vivaient comme dans un autre ciel, et ne cherchaient rien au-delà du bonheur de s'entretenir avec Dieu. Point de désirs sensuels, point d'enfantements douloureux; la virginité, leur parure, s'épanchait de leur cœur,

[1] Esprit des lois, l. 23, c. 21, p. 460. — Plut., Œuvr. moral. de l'amour des pères envers les enfants.

[2] *Voir* Champagny, Césars, t. 1, p. 387, et Duffieu, Nature et virginité, p. 111, 470, 478, 481. Il est à remarqrer que l'éloge de la virginité, chez les Pères, entraîne toujours celui du mariage. (*Voir* S. Chrys., *de virg.* — S. Ambr., *de virg.*, — et S. Aug., *de bono conjugali*.)

comme un beau fleuve d'une source limpide..... Mais après qu'ils eurent désobéi au Créateur, et qu'ils furent condamnés à devenir cendre et poussière, ils perdirent le privilège de la virginité avec celui du bonheur..... Vaincus, punis, dépouillés de ce vêtement royal, de cet auguste diadème, ils furent dévoués aux souffrances, au trépas, et le mariage commença, signe de servitude et de mortalité. Ce qui l'a rendu nécessaire, c'est le péché, c'est la mort; car, là où est la mort, là est le mariage.... Si l'homme, persévérant dans l'obéissance, eût dédaigné l'arbre de la volupté, le genre humain se serait multiplié par une autre voie. Quel moyen Dieu eût-il employé pour arriver à son but? Je ne saurais l'expliquer; mais il est certain qu'il l'eût fait sans le secours du mariage [1]. »

Cette opinion, singulière et naïve, est partagée par quelques Pères. S. Grégoire de Nysse a dit : « Si l'homme n'eût pas péché, s'il ne fût pas déchu de son état presque angélique, la propagation charnelle n'eût pas été nécessaire à la perpétuité de la race humaine. Le péché a fait succéder la loi des brutes au mode presque angélique par lequel la génération aurait eu lieu dans le paradis [2]. »

S. Jean Damascène est du même avis [3]. Les Pères qui le suivent se sont fondés sur les paroles de la Genèse : qu'*Adam et Ève étaient nus et ne rougissaient pas*, et sur celles-ci du psalmiste : *L'homme, élevé en honneur, n'a pas compris sa dignité; il s'est comparé à la brute, et lui est devenu semblable.* « Si ce n'est pas le péché, disent-ils, qui a changé le mode de reproduction, pourquoi, avant le péché, n'est-il pas question du mariage? Pourquoi l'homme n'approcha-t-il pas de sa femme dans le paradis? Pourquoi la femme n'a-t-elle

[1] Chrys., *de virg.* c. 14, 15 et 17 *in fin.* S. Chrysostôme a exprimé le même avis dans la dix-huitième homélie sur la Genèse (t. 4, p. 155).

[2] S. Grég. Nyss., *de opif. hom.*, c. 17 et 22, et *de Provid*, l. 8, c. 8.

[3] S. J. Dam., *de orthod. fid.*, l. 2, c. 11, et l. 4, c. 25.

pas connu les douleurs de l'enfantement avant la malédiction [1] ? » Partant du fait révélé de la perfection et de l'immortalité de l'homme primitif, et supposant que son corps lui-même était dans un état voisin de celui des corps glorifiés, ils en ont conclu que la transmission de la vie humaine, dans le plan primordial, devait être unie à la gloire de la virginité. Une autre manière de la concevoir leur semblait incompatible avec cette pureté parfaite et cette quiétude céleste du paradis.

S. Augustin embrassa d'abord cette opinion [2], mais il ne tarda point à l'abandonner; et généralement il enseigna que la loi de la génération, pour le genre humain, était, dans l'état d'innocence, ce qu'elle est aujourd'hui depuis le péché, avec cette différence toutefois que, dans l'état d'innocence, l'union des sexes se fût accomplie, par le seul commandement de la volonté, avec une parfaite tranquillité de corps et d'esprit, sans le cortège des mouvements désordonnés qui la troublent présentement, sans que l'homme ressentît en sa chair l'aiguillon de la volupté, ni que la virginité de sa femme en souffrît aucune atteinte. « La génération, dit-il, se serait accomplie avec la même facilité que l'accouchement; car la mère aurait enfanté sans douleur, et l'enfant serait sorti du sein maternel sans aucun effort, comme un fruit, quand il est mûr, se détache de l'arbre qui le portait [3]. »

S. Cyrille d'Alexandrie [4] a pensé là-dessus comme S. Augustin, et leur opinion, suivie par S. Thomas et par S. Bonaventure [5], est l'opinion générale des théologiens. Il est difficile de ne pas reconnaître avec eux que le sentiment contraire tend à avilir le mariage, en le présentant comme la conséquence et la punition du péché.

[1] Chrys., *de virg.*, c. 15, p. 180, t. 1.
[2] S. Aug., *de retract.*, l. 1, c. 13, n. 8, t. 1, p. 21, et l. 2, c. 22, p. 49.
[3] S. Aug., *de Civit. Dei*, l. 14, c. 26.—Voir la note *L* à la fin du volume.
[4] *Adv. Jul.*, l. 3.
[5] *Sum.* 1. *P. quæst.* 98, art. 2. — S. Bon., *in* 2. *distinct.* 20. q. 1.

Quoi qu'il en soit, Chrysostôme, éloigné par le caractère de son esprit des vaines recherches et des hypothèses curieuses, insiste peu sur cette question, et n'établit l'excellence de la virginité que par une série de hautes et belles considérations entremêlées aux avis pratiques les plus sages.

« Prenons garde, dit-il, nous exposerions à tomber dans l'abyme de l'impureté ceux que nous pousserions témérairement à la virginité. Toute âme n'est pas faite pour prendre son vol aussi haut.... Je sais quels efforts, quels combats exige cette vertu. Une guerre pareille ne peut être soutenue qu'à l'aide d'un grand courage, d'une grande résolution, d'un grand éloignement des plaisirs. Il faut marcher sur le feu sans se brûler, passer au travers des épées sans recevoir de blessures; car telle est la force de la concupiscence, qu'elle est plus redoutable que le fer et le feu, et si l'on n'est disposé à tout braver pour la vaincre, on est sûr de se perdre. Nul espoir de résister si l'on n'a une patience extrême, une vigilance incessante, une volonté aussi inattaquable que le diamant, si l'on n'entoure son âme de murs, de fossés, de boulevards, d'une garde attentive et puissante, et surtout si l'on n'a pour soi la faveur du Ciel; car, *si le Seigneur ne garde lui-même la ville, c'est en vain que l'on veille pour la garder* [1]. Cette faveur, nous ne l'obtiendrons qu'à condition d'unir à nos bons sentiments de généreux efforts, les jeûnes répétés, le respect des commandements, l'observation exacte de la loi. Surtout défendons-nous d'une confiance téméraire en nous-mêmes, et, quoi que nous fassions, restons pénétrés de ces paroles : *Si le Seigneur ne garde lui-même la ville, c'est en vain que l'on veille pour la garder*. Notre lutte, en effet, *n'est pas seulement contre la chair et le sang, mais contre les principautés et les puissances infernales, contre les princes du monde, c'est-à-dire*

[1] Ps. 126.

des ténèbres de ce siècle, contre les esprits de malice répandus dans l'air [1]. Que, jour et nuit, nos pensées soient debout et sous les armes, pour tenir à l'écart les passions audacieuses. A la moindre négligence, le diable est là, le feu à la main, prêt à incendier le temple de Dieu. Il nous importe de nous fortifier de tout côté; car la virginité est un combat contre la tyrannie de la nature, une imitation de la vie des anges, une lutte de sainteté avec les vertus incorporelles. Cendre et poussière, nous devons égaler les habitants des cieux; mortels, nous devons disputer la palme de l'immortalité [2]. »

Toutefois, et le saint docteur développe cette pensée avec un art admirable, la lutte, si pénible et périlleuse qu'elle soit, est moins fatigante que le prétendu bonheur du monde, bonheur mêlé d'ennuis, de contradictions, d'embarras, de sollicitudes de toute espèce, où l'on ne goûte pas un plaisir qui ne soit la source d'une peine [3]. Comment s'arracher à cette servitude si ce n'est en se tournant vers Dieu? Plus on se dépouille de soi, plus on gagne en liberté [4]. La virginité allège le joug des passions et le poids du corps, donne à l'esprit plus de fécondité, à la volonté plus de vigueur, élève l'âme au-dessus des nuages, au-dessus de l'atmosphère terrestre, dans une région où l'air est plus pur, la respiration plus libre, où rien ne s'interpose entre l'œil et la vérité, entre le cœur et Dieu : la virginité, c'est *la lumière du visage de Dieu* sur le front de l'homme [5].

« La vierge, dit le saint docteur, ne doit aucun de ses attraits aux ajustements de la vanité. Sa beauté, toute intérieure et immatérielle, ne craint aucune altération, et n'a

[1] *Ad. Eph.* 6, 12.
[2] Chrys., *de virgin.*, c. 26 et 27.
[3] *Ibid.*, c. 28 et 40, *et passim.*
[4] *Ibid.*, c. 49, 65, 66, 68, 69 *et passim.*
[5] Chrys., *ibid.*, c. 65, 68, etc.

besoin d'aucun artifice. Si elle est unie à la beauté corporelle, elle la rend beaucoup plus belle. Quant à la laideur, elle la change en beauté par les parures qu'elle emploie. Et, en effet, ce ne sont ni les pierreries, ni l'or, ni les vêtements somptueux aux couleurs éclatantes et variées, ni toutes ces choses futiles et périssables qui embellissent les âmes ; ce sont les jeûnes, les saintes veilles, la douceur, la modestie, la pauvreté, le courage, l'humilité, la patience, le mépris des biens d'ici-bas. L'œil de la vierge est si beau, qu'il charme, au lieu des hommes, les anges et le maître des anges : il est si limpide et si pénétrant, qu'il voit, au lieu de la beauté qui tombe sous les sens, la beauté incorporelle elle-même ; il a tant de sérénité et de suavité, que rien n'irrite son regard, doux et bon même envers les insolents et les ennemis. La vierge est si modeste, qu'à son aspect toute pensée criminelle est déconcertée, le vice a honte de lui-même et rougit. De même qu'une suivante attachée au service d'une femme honnête contracte, même sans le vouloir, les habitudes vertueuses de sa maîtresse; ainsi, il n'est pas jusqu'au corps de la vierge qui ne se modèle sur une âme d'une si haute sagesse. Le regard, le langage, le maintien, la démarche, tout est en harmonie avec l'intérieur et en retrace la beauté; et, tel que le parfum dont l'exquise émanation s'échappe du vase qui le contient et embaume l'air au loin, le parfum de la virginité se répand par tous les sens de la vierge, et fait apprécier la vertu cachée au fond de son cœur. Sa modestie dirige avec un frein d'or tous les mouvements de son être : sa langue, pour qu'elle n'ait pas un mot à regretter; ses yeux, pour que rien n'en souille la pureté; ses oreilles, pour qu'une mélodie lascive n'y entre jamais. Elle veille même sur ses pieds, et règle sa démarche qui ne sera ni affectée ni négligée, mais simple et naturelle. Loin d'elle les recherches de la toilette, les rires bruyants et légers à tout propos : une

gravité imposante et douce respire sur son visage, plus disposé à pleurer qu'à rire. Et quand je parle de larmes, ne vous imaginez rien de lugubre ; ces larmes, en effet, portent avec elles plus de plaisir que les joies du monde [1]. Affranchie de toute importunité, tranquille dans sa maison comme dans le port le plus calme, au milieu d'un silence profond, dans une parfaite sérénité, la vierge a le bonheur de s'entretenir avec Dieu et de le contempler sans cesse. Et qui pourrait mesurer une volupté de cette nature! Quel discours pourrait exprimer la joie d'une âme ainsi impressionnée ! Ceux-là seuls qui mettent en Dieu leurs délices, peuvent apprécier une félicité pareille et savoir combien elle est au-dessus de toute comparaison [2]. »

En résumé, ce livre, où l'on respire la fleur la plus exquise du spiritualisme chrétien, et tout entier écrit de verve, malgré les détails de mœurs qu'il renferme, malgré l'argumentation serrée de l'auteur, est presque autant un hymne à la virginité qu'un traité sur cette vertu. En dehors du point de vue surnaturel où il fut écrit, rien n'avait alors plus d'à-propos: car il s'agissait de poursuivre en ses derniers retranchements le sensualisme païen. Le culte de la virginité était l'antipode du culte des dieux. Le propager sur la terre, le préconiser avec succès, c'était la manière la plus brillante et la plus sûre à la fois de combattre l'idolâtrie, un moyen plus direct et plus prompt d'en finir avec elle, que la *Cité de Dieu* de S. Augustin et le *Discours contre les Gentils* de S. Chrysostôme. L'effort d'une vertu commune ne suffisait pas à soulever l'humanité affaissée sur elle-même, à guérir ce grand malade. Pour la sauver, il fallait renouveler l'air empoisonné qu'elle respirait, verser dans ses poumons de l'oxygène, dans ses veines pourries quelques gouttes au moins d'un sang virginal; il fallait la

[1] Chrys., *de virgin.*, c. 63, 64.
[2] *Ibid.*, c. 68.

pénétrer, la saturer de spiritualisme. Le monde avait échoué dans la boue, il y sombrait. Pour le renflouer, pour l'arracher à l'abyme, le spiritualisme le plus intense était nécessaire. Pour que l'homme redevînt homme, il fallait que quelques hommes se fissent anges.

De là, les anachorètes, la foule des vierges et des veuves consacrées à l'autel et aux pauvres, le célibat ecclésiastique, et les écrits de Chrysostôme et des autres Pères sur la virginité. C'était la réaction nécessaire de l'esprit chrétien contre le paganisme, l'élan de l'âme régénérée par l'Évangile, heureuse d'échapper le plus possible à un ordre de choses qui la souillaient et la dégradaient, et, dans le bonheur de sa liberté, prenant son vol jusqu'à la hauteur des anges. Le chrétien qui poursuit, comme le plus noble but de son existence, son union à Dieu, se fût dépouillé de ses sens, s'il l'avait pu, pour être plus complètement et plus tôt consommé en un avec Jésus-Christ. La virginité était le moyen et le commencement de cette transformation. Elle amoindrissait la chair, elle la purifiait et semblait la spiritualiser.

Du reste, le livre de Jean fut accueilli avec faveur dans le monde religieux. On peut dire qu'il contribua à fonder sa réputation et à préparer ses succès apostoliques. Il compte à bon droit parmi les œuvres les plus belles du saint docteur. Lui-même, il le citait du haut de la chaire, non sans complaisance, et engageait à le lire [1].

Nous croyons pouvoir rapporter aussi au diaconat de Chrysostôme un autre écrit, assez long, mais inférieur à bien des égards à ceux déjà cités: je veux dire le livre sur *S. Babylas contre Julien et les Gentils* [2]; livre diffus, négligé, où il n'a guère fait que jeter d'une main rapide les notes sur lesquelles il avait le projet de travailler. On regrette

[1] Chrys., t. 10, p. 168; — *hom.* 19 *in* 1. *ad Corinth.*, *in fin.*
[2] Voir la note *M* à la fin du volume.

qu'il ait parlé de S. Babylas sur des bruits populaires plutôt que d'après des documents authentiques. Néanmoins, ce qui manque à ce travail n'empêche pas qu'il n'ait, au point de vue historique, un véritable intérêt, et qu'il ne renferme des pages d'une admirable énergie et tout-à-fait dignes du grand orateur.

S. Babylas, successeur de Zébin et douzième évêque d'Antioche, gouverna cette église depuis l'an 237 environ jusqu'à l'an 250, sous les empereurs Gordien III, Philippe et Trajan-Dèce. « Cet homme admirable, dit notre Saint, si toutefois nous pouvons l'appeler un homme, illustra son épiscopat par un acte de courage digne d'Élie et de Jean-Baptiste[1]. »

« Un empereur régnait à cette époque, poursuit Chrysostôme, qui s'était souillé d'un crime affreux. Sans respect pour la foi jurée, sans pitié pour la faiblesse et l'innocence, foulant aux pieds l'honneur, la religion, la nature, il mit à mort un jeune enfant déposé dans ses mains, comme un gage de paix, par un prince allié de l'empire, qui croyait confier son fils à un ami et le livrait à une bête féroce[2]... ... Quand je pense à ce scélérat, avec ses armes, avec son épée nue, quand je vois à ses pieds la victime sans défense, ne pouvant ni fuir ni se venger, recevant le coup fatal, se débattant sur le pavé, l'inondant d'un ruisseau de sang, mes entrailles se déchirent, ma pensée s'obscurcit, un nuage s'étend sur mes yeux. Mais le monstre n'est pas autrement ému que s'il venait de frapper un mouton ou un veau. Et l'enfant gisait, mort de sa blessure; le meurtrier, fier de son crime, en préparait un autre... Il osa, l'impudent, l'endurci, se présenter à l'église[3]. Mais Babylas gouvernait le peuple de Jésus-Christ. Sans s'inquiéter du

[1] Chrys, *de S. Babyl.*, n. 6, t. 2, p. 544
[2] *Ibid.*, n. 5, t. 2, p. 542.
[3] *Ibid.*, p. 544.

titre ni de la puissance du coupable, il le chassa du saint lieu avec autant de calme que le berger chasse du troupeau une brebis galeuse[1] pour ne pas infecter les autres. Il montrait ainsi, conformément à la parole du Sauveur, que celui-là seul est esclave qui fait le péché, esclave même quand il porterait cent diadèmes et qu'il verrait le monde à ses pieds, tandis que le plus humble des sujets, s'il a sa conscience pure, est plus roi que tous les rois[2].... Un vieillard, un homme pauvrement vêtu arrêta sur le seuil de l'église un empereur, le chef d'un grand empire, le maître d'une grande armée, comme il aurait fait d'un homme de rien. Traversant la foule des gardes, des tribuns, des courtisans, il fut droit à l'autocrate, lui mit la main sur la poitrine[3] et lui enjoignit de se retirer. L'œil divinement éclairé, le généreux pontife ne vit dans cette pompe impériale qu'une peinture, une ombre, un songe. Cet éclat d'une majesté terrestre, loin de l'éblouir ou de le troubler, le faisait penser à cette majesté souveraine dont le trône est assis sur les Chérubins, à ce grand tribunal qui ne fait aucune acception de personnes. Il monta en esprit de la terre aux cieux; et comme s'il eût entendu le juge terrible condamner et repousser cet affreux criminel, il le séquestra du bercail[4]... Mais, aussi sage que ferme, il fit voir par sa modération que sa liberté n'était ni témérité ni violence, mais l'accomplissement d'un devoir. Il ne dit que ce qu'il fallait dire, et se borna à mesurer le remède à la grandeur du mal. Par là il apprenait à tous, païens ou fidèles, que dans l'église de Jésus-Christ, quand il s'agit de correction et de punition, les plus grands ne sont pas au-dessus des plus petits. En même temps il donnait une grande leçon aux

[1] Voir la note *N* à la fin du volume.
[2] Chrys., l. *de S. Babyl.*, n. 6, t. 2, p. 545.
[3] *Id.*, *ibid.*
[4] *Ibid.*, p. 546.

rois et aux prêtres futurs, abaissant l'orgueil des uns, relevant le courage des autres, et déclarant que le prêtre préside aux choses d'ici-bas plus véritablement que celui qui porte la pourpre, et qu'il doit se laisser dépouiller de la vie plutôt que de renoncer au pouvoir qu'il tient de Dieu[1]. »

Selon notre Saint[2], la sagesse du pontife fut perdue pour le tyran. Furieux contre celui qu'il eût dû bénir[3], il le fit jeter en prison et mettre à mort[4]. Babylas avait demandé à être enterré avec ses chaînes[5], et les voilà, dit Chrysostôme, à côté de ses cendres pour exhorter tout ce qui est chef dans l'Église à souffrir avec empressement, avec bonheur, la prison, la mort, tous les maux, plutôt que de trahir ou de déshonorer la liberté sainte qui leur a été confiée[6].

Un siècle s'était écoulé lorsqu'en 351 le césar Gallus fit transférer les reliques du martyr à Daphné. Il voulait sanctifier un lieu que profanaient depuis long-temps les fêtes licencieuses et les orgies impures du paganisme. Là, à côté du temple du Soleil, une église fut dédiée au vrai Dieu, et l'on y déposa le corps de S. Babylas. Dès ce jour, l'oracle d'Apollon garda le silence. Julien, venu à Antioche en 362, voulut lui rendre la parole et n'épargna rien pour cela: il multiplia les libations et les victimes, couvrit de sang les autels de Daphné, ajouta aux hécatombes de bœufs les sacrifices humains[7]. Le Dieu s'obstinait à se taire. A la fin, il retrouva la voix pour demander l'éloignement des morts qui le gênaient, et là-dessus *l'histrion* couronné, dit Chrysostôme[8], enjoignit aux chrétiens d'emporter au plus tôt les

[1] Chrys., *de S. Babyl.*, n. 9, p. 551.
[2] *Ibid.* — Eusèbe dit au contraire que Philippe se soumit à la pénitence imposée. (Eus., *ibid.*)
[3] Chrys., *ibid.*, n. 9, p. 552.
[4] Voir la note *O* à la fin du volume.
[5] Chrys., *ibid.*, n. 11, p. 554.
[6] *Ib.*, *ibid.*
[7] Chrys., *ibid.*, p. 560, n. 14.
[8] *Id.*, *ibid.*, p. 562, n. 16.

cendres de leur martyr. La châsse qui les renfermait fut placée sur un char, que les fidèles se disputèrent l'honneur de traîner eux-mêmes, et ramenée triomphalement à Antioche au milieu d'un immense concours de peuple, chantant des psaumes et répétant de temps à autre, en forme de refrain, ces paroles du prophète : *Que tous ceux qui adorent les idoles soient confondus ! Qu'ils soient couverts de honte, ceux qui mettent leur espérance dans les faux dieux !*

Julien blessé de cette démonstration résolut d'en punir les auteurs. Il fit arrêter et appliquer à la question un certain nombre de chrétiens. Sur le chevalet, livrés au bourreau, ils répétaient d'un visage calme et riant les cantiques de la veille : *Qu'ils soient confondus les adorateurs des idoles, ceux qui mettent leur gloire dans les faux dieux !* Quelques jours après, la foudre tomba sur le temple d'Apollon. La statue du dieu fut brisée en morceaux et la toiture de l'édifice réduite en cendres ; le feu du ciel n'épargna que les quatre murs et les colonnes qui les entouraient. L'autocrate furieux essaya de tromper l'opinion publique en lui persuadant que ce fatal incendie était le fait de la négligence des prêtres des idoles, ou de la criminelle vengeance des chrétiens. Il n'y réussit pas. On resta convaincu que la foudre seule avait abattu le dieu et son sanctuaire. Aux yeux des païens c'était un sinistre présage. Julien, qui avait sur les bras son expédition dans la Perse, différa sa vengeance jusqu'à son retour, qui n'eut pas lieu, et se borna, pour le moment, à fermer la grande église d'Antioche, après l'avoir dépouillée de ses ornements les plus riches et de ses vases sacrés [1].

Quant aux reliques du saint martyr, la ville ne voulut plus s'en séparer. Mélèce bâtit, pour leur servir de demeure, une belle église, dont il pressa la construction avec tant

[1] Chrys., *de S. Babyl.*, n. 14, 15, 16, 22, etc. — Sozom., l. 5, c. 19 et 20. — Theod., l. 3, c. 9 et 10. — Ruffin., l. 10, c. 36. — Liban., *orat.* 6. — Am. Marc., l. 22, n. 13.

de zèle qu'il y mettait les mains lui-même comme un simple ouvrier. Plus tard son propre corps y fut déposé à côté du corps de S. Babylas.

Ces faits sont devenus, sous la plume de Chrysostôme, son traité *contre Julien et les Gentils*, c'est-à-dire une démonstration de la vérité du Christianisme à l'adresse des philosophes d'Antioche. Les efforts de Julien pour restaurer le polythéisme déchu leur avaient inspiré tant de confiance, que rien n'égalait leur abattement depuis que leurs prévisions étaient démenties. Jean se moque de leur désespoir, et, sans respect pour son ancien maître, il tourne en ridicule les longues lamentations de Libanius sur la chute des dieux. Quelle joie dédaigneuse, quelle verve ironique quand il met en regard l'absurdité, l'immoralité du polythéisme avec la beauté et la sainteté de la morale chrétienne, quand il oppose à la honteuse agonie de l'un les progrès croissants et irrésistibles de l'autre ! « Vous aviez pour vous, dit-il, les lois, les empereurs, le peuple, tous les intérêts, toutes les passions, des habitudes prises depuis des siècles, et vous deviez écraser sous le poids de vos haines et de votre puissance une religion naissante qui avait tout contre elle. Un pêcheur de poissons, un fabricant de tentes, des hommes de rien, voilà les chefs dont elle osait se glorifier devant un monde ennemi. Et cependant l'erreur des Gentils, si fortement protégée, jamais persécutée, s'éteint et s'écroule d'elle-même comme un corps rongé par un mal ancien qui tombe en pourriture [1]. Vos dieux ne se soutenaient que par la faveur des Césars. Leurs prêtres, en effet, ceux à qui incombe la garde des mystères, révèrent les Césars plus que des maîtres, plus que des dieux. La seule crainte de l'empereur les retient aux pieds des idoles; et en vérité, ces méchants démons ne doivent qu'aux

[1] Chrys., *de S. Babyl. contr. Jul.*, n. 3.

empereurs la grâce d'être honorés. Mais qu'un prince monte sur le trône avec une religion différente, aussitôt les temples sont délaissés. Entrez-y, vous verrez les murs tapissés de toiles d'araignées, et la statue du dieu couverte d'une telle couche de poussière qu'on ne peut distinguer ni le nez, ni l'œil, ni aucun des traits du visage. De l'autel, il ne reste plus que des débris, et l'herbe y pousse si épaisse qu'à moins de savoir qu'il y eut là un autel, on dirait un tas de fumier [1]. Quelle différence avec les chrétiens ! Ce qu'ils ont plus à redouter, c'est la faveur des rois. La paix les énerve, la persécution les grandit. Vienne un empereur ennemi qui les accable de disgraces, c'est alors qu'ils prospèrent, alors qu'éclate dans toute sa splendeur la divine vertu de leur foi. On cite des villes fidèles aux idoles. Mais d'abord elles sont en petit nombre ; et puis, faut-il le dire, ce sont les danses, les festins, les orgies, les obscénités qui attirent encore quelques adorateurs à ces autels déshonorés. Leurs dévots sont des paresseux, des parasites, qui vivent des restes des sacrifices. Chez nous, ceux qui ne sont pauvres que par le fait de leur lâcheté sont invités à travailler. Nous ne nourrissons que les infirmes, les estropiés, les vieillards ; nous ne connaissons ni vos fêtes, ni vos banquets, ni vos orgies ; nulle trace de ces turpitudes parmi nous ; on ne nous apprend que ce qui est grave, ce qui est chaste, ce qui est juste, ce qui est digne, tout ce qui inspire la vertu, tout ce qui honore l'humanité [2]. »

Quelle énergie encore, quel éloquent mépris dans ce tableau de la restauration du polythéisme par l'empereur apostat ! *Les pieds sur la terre,* dit-il, *il aboyait contre le Ciel, à la manière des chiens enragés, qui se jettent sur ceux-là mêmes qui les ont nourris* [3]. « Devins, sorciers,

[1] Chrys., n. 5, t. 2, p. 548.
[2] Chrys., *ibib.*, n. 8.
[3] Chrys., *de Hier. martyr. S. Babyl.*, n. 1, t. 2, p. 532.

magiciens, aruspices, augures, tous les ateliers de sorcellerie, étaient accourus de partout. Il fallait voir le palais impérial regorgeant d'esclaves fugitifs, d'hommes infames. Tous ceux qui mouraient de faim, qui avaient été condamnés pour maléfices et empoisonnements, tous les échappés des prisons et des mines, ceux qui gagnaient leur vie à grand'-peine dans de honteux métiers, étaient transformés en pontifes, en prophètes, et comblés d'honneurs. Quant aux généraux, aux gouverneurs de provinces, Julien les tenait à l'écart, il les méprisait. En revanche, il traînait à sa suite par la ville et dans les rues les plus vils débauchés et des courtisanes tirées des lieux de prostitution. Le cheval impérial et les prétoriens suivaient par derrière à une grande distance. Tout ce que le vice a de plus hideux marchait à côté de l'empereur, avec des éclats de rire et des paroles dignes d'une telle société. La postérité croira difficilement qu'on ait porté à ce point la turpitude et l'absurdité. Le plus obscur des hommes, le plus vil, n'en viendrait pas là. Mais les témoins oculaires vivent encore; ils sont au milieu de nous. Aucun ne m'accusera de vouloir faire accroire des mensonges. Jeunes et vieux, je les adjure de dire si j'ajoute quelque chose à la vérité. Je puis omettre, je n'ajoute pas.... Qui pourrait dénombrer les opérations magiques auxquelles ce misérable s'est livré, les enfants qu'il a immolés? Car les sacrifices humains, abolis depuis l'avènement de Jésus-Christ, il a essayé de les rétablir [1]. »

Du reste, le thème de ce livre, qui n'est d'ailleurs que l'ébauche d'un livre, avait été traité déjà avec autant de talent que de succès par Lactance dans ses *Institutions divines;* par Eusèbe, dans sa *Démonstration évangélique*, trésor d'érudition en tout genre; par Maternus, dans son

[1] Chrys., *de S. Babyl. adv. Jul.*, n. 15, p. 559.

livre des *Religions profanes,* écrit avec tant de chaleur; par S. Athanase, dans ses admirables discours *contre les Gentils* et sur l'*Incarnation du Verbe*, où il montre dans la chute originelle le principe et le point de départ de l'idolâtrie et de l'éloignement de Dieu. Un peu plus tard, ce fut le sujet d'un des beaux ouvrages de S. Augustin, *la Cité de Dieu,* magnifique apologie et la seule complète du Christianisme, où le grand docteur ne se borne pas à réfuter les divers systèmes de mythologie, celui des poëtes, celui des politiques, celui des philosophes, non plus qu'à combattre le Néo-Platonisme avec son idolâtrie quintessenciée et sa théurgie; mais où il présente dans toute sa beauté la cité de Dieu, en commençant par la création, et poursuivant la destinée de la race humaine et le développement de la pensée divine depuis l'origine des temps jusqu'à l'éternelle félicité des élus dans le ciel.

Certes, le livre de Jean, qui, tout inachevé qu'il est, impressionna vivement ses concitoyens, est loin de ces grands et savants travaux. Au surplus, il semble avoir traité Julien comme il méritait de l'être : tant les objections du sophiste roi et de ses amis trahissaient une inconcevable ignorance du Christianisme, de ses dogmes, de sa nature, de son esprit ! La polémique, d'ailleurs, n'avait qu'un médiocre intérêt pour la grande masse des sectateurs du paganisme. Ce n'était point une aversion prononcée de l'Évangile qui les retenait dans l'erreur, mais plutôt leur indolence morale, le poids des habitudes, l'absence de besoins religieux. Une observation du saint docteur en est la preuve frappante : il assure que, de son temps, les écrits des philosophes païens contre la religion de Jésus-Christ étaient en grande partie perdus, et qu'on n'en retrouvait les restes que chez les chrétiens [1].

[1] Chrys., *de S. Babyl.*, n. 2 *in fin.*, t. 2, p. 539.

En tout cas, Jean traite la philosophie avec autant de dédain que le polythéisme. « A quoi a-t-elle servi? dit-il. De quelle vérité, de quelle vertu le genre humain lui est-il redevable? Quelles misères a-t-elle soulagées? Quels vices a-t-elle guéris? L'homme de bien doit régler ses actions sur l'utilité générale; il doit avoir pour but l'amélioration de ses semblables. Or, les philosophes n'ont été que des rêveurs, des égoïstes, des hommes pleins d'eux-mêmes, dont les plus belles actions n'avaient pour mobile que l'orgueil. Diogène était un jongleur. Zénon légitimait l'inceste. Platon regarde comme chose indifférente de se nourrir de chair humaine. D'autres ont enseigné et pratiqué des amours infames [1]. » En général, la discussion savante, profonde, n'est pas le fait de Chrysostôme: elle manque complètement à ce livre, qui, par quelques pages du moins, ressemble plutôt à un pamphlet qu'à un traité sérieux de controverse religieuse.

Ajoutons, pour être juste, que cet écrit, si imparfait, renferme des beautés de premier ordre [2], et que si, d'ailleurs, il pèche par défaut d'exactitude et de précision, les faits qu'il rappelle étaient tellement présents à tous les esprits, que Jean les commente en orateur pour le besoin de sa polémique, bien plus qu'il ne les raconte en historien. Quant aux souvenirs de S. Babylas, Antioche les aimait tant, que le diacre devenu prêtre les célébra dans un beau discours, qui est l'abrégé éloquent et substanciel de ce livre [3].

Clorons-nous ce chapitre sans mentionner la *Synopse* [4] de l'Écriture-Sainte [5]? Le P. Montfaucon l'a éditée le premier,

[1] Chrys., *de S. Babyl.*, n. 9 et 10, t. 2, p. 549-550.
[2] Albert, Thèse sur S. Jean Chrysostôme, p. 371.
[3] Chrys., t. 2, p. 531.
[4] Σύνοψις τῆς παλαιας τε καί καινῆς.....
[5] Chrys., t. 6, p. 314.

d'après des manuscrits qu'il signale, et, selon nous, il en établit suffisamment l'authenticité [1]. C'est une analyse succincte, mais très-bien faite, d'un certain nombre de nos livres divins. Les autres avaient été analysés de la même manière; mais une partie de ces précieux résumés, et en particulier ceux du Nouveau-Testament, n'ont pu être retrouvés. Nous devons regretter cette perte. Les études intimes d'un homme supérieur le font souvent mieux connaître que des livres élaborés avec soin pour le public. On y voit les tendances de son talent, et ce qu'il en coûte au génie lui-même de recherches et d'efforts pour arriver à cette hauteur sereine où il semble s'être élevé d'un seul bond. Du reste, la date de ce travail n'est pas certaine. Jean l'avait-il apporté du désert? Est-ce un souvenir de la grotte, où il passa deux ans, loin de tous les hommes, à étudier, à méditer, à apprendre par cœur le texte inspiré? Très-probablement, il l'a fait à Antioche, pendant son diaconat, au moment où il se préparait d'une manière plus prochaine au grand ministère de la parole. Du moins on peut l'induire de son attention à signaler les passages qui lui semblent plus propres à combattre les ennemis de la foi [2]. On dirait qu'avant d'entreprendre ces vastes commentaires qui devaient être son œuvre capitale, il a tenu à jalonner lui-même avec soin la route qu'il voulait parcourir.

[1] Voir la note *P* à la fin du volume.
[2] Chrys., t. 6, p. 311.

CHAPITRE NEUVIÈME.

L'évêque Flavien. — Ordination de Jean. — Flavien lui confie le ministère de la parole et une partie de son autorité. — Origine de la ville d'Antioche. — Sa situation. — Son importance. — Mœurs et caractères de ses habitants. — Histoire de Pélagie, surnommée *la Perle*. — Église d'Antioche. — Maison de S. Paul. — Épiscopat de S. Pierre. — Premiers évêques d'Antioche. — École d'Antioche. — Ses hommes illustres. — Ses tendances. — Son opposition à l'école d'Alexandrie. — Paul de Samosate. — Attachement de l'Église d'Antioche à l'Église Romaine. — Richesses et juridiction de l'Église d'Antioche — Décadence d'Antioche. — Premier discours de Chrysostôme. — L'église d'Or. — La Palée. — Concile de la Dédicace. — Jours de prédication.

Tels furent, du moins en partie, les travaux de Jean pendant les cinq années de son diaconat. Ils le préparaient à ce grand ministère redouté de sa modestie, dont il avait retracé en de vives peintures les devoirs et les périls, mais dont il ne pouvait plus décliner le fardeau.

Nous l'avons dit : Mélèce descendu dans la tombe, Flavien lui avait succédé. Son élection, combattue par S. Grégoire de Nazianze dans le concile de Constantinople, inspirée à la majorité de cette assemblée par un déplorable esprit d'opposition à Rome et à l'Occident, était un malheur; et, même en supposant qu'il ne fût pas lié par une convention antérieure, on ne s'explique pas qu'un homme d'un caractère aussi élevé, d'une piété si sincère que Flavien, ait consenti à s'asseoir sur la chaire d'Antioche, au moment où il ne le pouvait, dit Tillemont, *qu'avec scandale et en troublant la paix de l'Église* [1].

[1] Tillem., t. 10, p. 528.

Certes, si quelque chose pouvait racheter le vice et les inconvénients d'une pareille situation, c'était le mérite personnel de Flavien. Nul dans le clergé d'Antioche n'avait rendu plus de services, ni donné plus de gages à l'orthodoxie. Simple laïque, il combattait pour elle avec un courage redouté des Ariens. Devenu prêtre, il fut, pendant de longues années de périls et d'orages, en l'absence du pontife exilé, l'appui, le guide, le salut de l'Église d'Antioche. Elle s'était habituée à le vénérer et à l'aimer, et il lui semblait que la succession de Mélèce ne pouvait échoir à un autre. Flavien avait soixante-et-dix ans le jour de sa consécration; mais l'épiscopat, loin d'écraser sa vieillesse, parut le rajeunir. La charité lui rendant les forces que l'âge éteignait, on le vit, vingt-trois ans durant, suffire à tout par l'abondance de son zèle et la sagesse de son administration. Orthodoxe inflexible, il chassa du pays la secte impure des Massaliens : espèce d'illuminisme grossier qui condamnait le travail, interdisait toute autre occupation que la prière et la mendicité, et prétendait conduire à une vertu assez consommée pour qu'on pût, en se livrant à tous les désordres, ne commettre aucun péché. Mais à la rigide fermeté des principes, Flavien joignait la mansuétude et la charité. Sous ce rapport, personne plus que lui ne pouvait remplacer Mélèce. Le peuple d'Antioche, léger et mobile, qui conservait, en dépit de sa nature frivole, un profond souvenir de son vieux pontife, *et entourait sa tombe comme les abeilles une ruche* [1], croyait le voir, l'entendre, lui obéir dans la personne de son successeur. On aimait dans celui-ci *sa splendide vieillesse*, sa figure imposante, son langage sans éclat, mais plein d'à-propos et de charme, l'humilité dans la grandeur, la charité surtout. Né dans l'opulence, il s'était dépouillé de sa fortune en faveur des pauvres, et n'avait

[1] Chrys., *in S. Melet.*, t. 2, p. 522.

conservé de ses biens qu'un petit logement pour sa sœur et lui, dans la maison paternelle convertie en hospice. Là, étaient accueillis avec amour, servis avec soin, tous ceux qui avaient combattu et souffert pour la vérité. L'exemple du pasteur entraînant la cité, l'Église d'Antioche, enrichie par la générosité des fidèles, nourrissait trois mille pauvres, et ne laissait sans secours aucune misère [1].

Hâtons nous de dire que le plus bel acte, le plus fécond de cet épiscopat, ce fut la promotion de Chrysostôme au sacerdoce. Elle eut lieu dans les premiers mois de 386 [2], année mémorable à plusieurs titres, mais signalée surtout par la conversion de S. Augustin [3].

L'ordination de Jean fut une fête pour Antioche, un deuil pour lui. Agé de quarante-deux ans [4], il se trouvait trop jeune [5] pour un ministère dont rien, à ses yeux, n'égalait la difficulté et l'élévation; et il fallut une longue insistance et l'ordre exprès de Flavien pour vaincre son intraitable humilité. George d'Alexandrie et l'empereur Léon ont raconté qu'un ange était venu du ciel enjoindre au pontife d'imposer les mains au diacre Jean, et à celui-ci de se rendre au vœu du pontife. Ils ajoutent que, le jour de l'ordination, au moment où Flavien, revêtu de ses habits pontificaux, bénissait le nouveau prêtre prosterné à ses pieds, une colombe blanche, descendant de la voûte du temple, s'était reposée sur la tête de Jean, en présence du peuple ravi. Mais ces faits et d'autres qui complètent ce récit [6], reposent sur des autorités trop peu sérieuses, et nous ne

[1] Chrys., t. 1, p. 493 et suiv.; t. 2, p. 260, 463, 526; t. 4, p. 650. — *In Math. hom.* 67.

[2] Voir la note *Q* à la fin du volume.

[3] Voir la note *R* à la fin du volume.

[4] Nous suivons l'opinion du P. Stilting, qui place en 344 la naissance de Jean. Selon Montfaucon et autres, il n'avait alors que 39 ans.

[5] Il se traite d'enfant : μειρακίσκος. (*Hom. postq. presb. ord.*, t. 1, p. 436.)

[6] Georg. Alex., *Vit. S.* — Leo imp., *Vit. S.*

les mentionnons ici que pour constater la profonde impression que les vertus et l'éloquence de notre Saint avaient laissée dans l'esprit des populations chrétiennes de l'Orient. Il leur semblait impossible que la supériorité d'un tel homme n'eût pas un caractère surnaturel.

Ce qui est certain, dit Tillemont [1], et où l'on peut voir comme une série de prodiges, c'est que pendant douze ans qu'il resta attaché comme prêtre à l'Église d'Antioche, il ne cessa de l'éclairer par sa doctrine, de l'édifier par ses vertus, de la consoler par sa charité, et, suivant l'expression de Pallade, *d'y faire couler avec abondance les eaux vives du Saint-Esprit* [2].

Flavien, dont l'âge affaiblissait la voix, le chargea d'exercer à sa place le ministère de la parole. Nul doute qu'il ne lui ait confié aussi une grande partie de son autorité; et c'est ce qui explique pourquoi Jean, dans plusieurs discours, parle au peuple, non pas seulement avec l'affectueuse bonté d'un père et d'un ami, mais comme un homme investi du grand pouvoir d'exclure de l'autel, de chasser de l'église ceux qu'il croit dignes de cette peine. Il fut donc à la fois *la bouche et la main* de l'évêque. Mais, plus spécialement chargé de le représenter à la tribune sainte, il s'acquitta, douze ans durant, de cette grande tâche avec un éclat, un succès auxquels rien, dans ce genre, ne saurait être comparé.

Antioche, surnommée la Grande pour la distinguer de ses homonymes au nombre de dix ou douze, était une vaste et magnifique ville fondée par Séleucus-Nicater, après la bataille d'Issus, trois siècles avant Jésus-Christ. Il lui donna le nom de son père Antiochus, comme il avait donné le nom de sa femme, celui de sa mère et le sien aux villes dont il dota et sema, pour ainsi dire, cette belle contrée de l'univers [3].

[1] Tillem., mém., t. 11, art. 13.
[2] Pall., dial., c. 5.
[3] Séleucie, Apamée, Laodicée.

Bâtie d'abord sur une des rives de l'Oronte, Antioche passa vite sur l'autre, et, dans ses rapides accroissements, couvrit la plaine et les coteaux qui l'enceignent, sur lesquels elle étagea et déploya par gradins ses nombreux et somptueux monuments. On eût dit qu'elle voulait rivaliser, par ses magnificences architecturales, avec celles de la nature qui l'entourait, la plus belle peut-être du monde. Un ciel pur, un climat enchanté, où l'hiver dure à peine quelques jours, où l'été ressemble au printemps, un sol fertile arrosé par quatre rivières [1] et tout couvert de grenadiers, de pistachiers, de vignes suspendues aux arbres, d'oliviers grands et larges comme des hêtres, de palmiers, de figuiers, de pêchers, de citronniers; un paysage superbe, où les toits dorés des villas étincelaient entre les masses vertes des arbres, et dont les perspectives infinies portaient l'œil de bosquet en bosquet, de coteau en coteau, par une série de plans admirablement dégradés jusqu'aux sommets lointains et sourcilleux de l'Amanus, du Casius et du Liban; le voisinage de la mer, celui de Daphné aux belles eaux, aux magnifiques ombrages, tout cela faisait d'Antioche un séjour délicieux, incomparable, qu'on eût voulu ne quitter jamais. On eût dit un coin de l'antique Éden, oublié par la colère de Dieu, embelli par le génie de l'homme.

Vue à vol d'oiseau, la ville avait la forme d'une ellipse arrondie, dont le grand diamètre était d'une lieue et demie de long. Son enceinte, encore reconnaissable à quelques débris restés debout, n'avait pas moins de quatre ou cinq lieues de circuit, et renfermait quatre villes dans une. Du moins, les quatre quartiers qui formaient la ville entière étaient clos chacun de murs et de portes comme une ville à part. Le plus ancien, le plus vaste, berceau des autres, portait le nom de *Palée*, et communiquait avec la ville

[1] Strab., l. 16, c. 2, n. 7. L'Oronte, l'Arceuthus, le Labotas et l'Œnoparas.

nouvelle au-delà de l'Oronte, ou dans une île du fleuve, par cinq ponts de pierre magnifiques [1].

Ammien, qui était d'Antioche, l'appelle avec raison la belle métropole de l'Orient [2], et en parle avec orgueil comme d'une ville connue et admirée de tout l'univers, sans rivale par les richesses de son sol et par celles qu'y faisait affluer le commerce. Capitale du royaume de Syrie sous les successeurs d'Alexandre, elle avait vu toutes les merveilles de l'Asie et de la Grèce affluer dans les palais de ses rois, et nul souverain ne pouvait étaler aux yeux éblouis de Rome tant d'or, de pierreries, de chefs-d'œuvre [3]. Tombée à son tour sous le joug qui courbait tous les peuples, elle devint le siége de l'administration romaine en Orient, et César la décora du titre de cité sainte et à jamais mémorable [4]. Les empereurs aimaient à la consoler de sa déchéance en la comblant de privilèges. Tibère avait fait creuser pour elle le port de Séleucie, auquel elle se reliait par l'Oronte, et qui n'était en définitive que le port d'Antioche.

Et, toutefois, cette contrée si riante était une oasis sur un volcan. Un tremblement de terre la renversa de fond en comble au moment où Trajan y tenait sa cour. L'empereur, qui faillit périr dans ce grand désastre, la releva de ses ruines et la rendit plus belle que jamais. Elle était devenue déjà et continua d'être une résidence aimée des autocrates romains. Constance en faisait ses délices ; il l'orna de statues, de fontaines, de thermes, de palais, de magnifiques galeries, séjour royal des loisirs du peuple, et fit exécuter au port de Séleucie, pour le rendre plus sûr et d'un abord plus facile, des travaux grandioses. On trancha la montagne ; un immense bassin fut taillé dans le roc. Antioche

[1] Strab., l. 16, c. 2. Liban. *in* Antioch.
[2] Amm., l. 24, c. 8; l. 22, c. 9.
[3] Cicer., *in Verr. orat.* 6, n. 61, 67.
[4] Gibbon, c. 51, t. 14, p. 28; d'après Jean Malala.

atteignit alors le plus haut point de prospérité commerciale. Émerveillée de tant de faveurs et de munificence, elle rêva le sort de Constantinople et parla de changer son nom contre celui de *Constancia*. Cette adulation ne prit pas.

Au temps de Chrysostôme, elle était, selon lui, la tête, la mère, la plus grande ville de l'Orient[1]; et cependant il ne porte qu'à deux cent mille le chiffre total de ses habitants, que généralement on porte beaucoup plus haut[2]. Divers de religion, ces hommes l'étaient aussi d'origine. Les uns, descendant des anciens Syriens, conservaient quelques restes de la langue syriaque, parlée encore comme patois dans les campagnes[3]. Les autres, c'est-à-dire le plus grand nombre, étaient Héllènes, parlaient grec, et gardaient, sous le ciel de l'Asie, l'esprit, le caractère et le sang de la Grèce. Par l'activité de son commerce, par la beauté de ses édifices, par le luxe et l'élégance de ses habitudes, par ses écoles philosophiques et littéraires, par la joyeuse animation des fêtes qui remplissaient sans cesse ses places et ses rues où la nuit illuminée de mille feux avait la splendeur du jour[4], elle était à la fois la Rome et l'Athènes de l'Orient, alliant à la mollesse d'une cité asiatique le culte des arts, l'amour des sciences, et surtout l'esprit vif et frondeur, l'imagination ardente et mobile d'un peuple aussi impatient de servitude qu'incapable de liberté, et qui se croit amplement dédommagé par des sarcasmes et des épigrammes de l'oppression qui pèse sur lui.

Adrien, blessé de ses railleries, en conçut contre elle tant de haine, qu'il voulut séparer la Phénicie de la Syrie afin qu'Antioche ne fût plus appelée la métropole de tant

[1] Chrys., t. 2, p. 23 et 36.

[2] *Id.*, t. 2, p. 597. Il dit ailleurs qu'elle comptait cent mille Chrétiens (t. 7, p. 810), et dans d'autres endroits, que les Chrétiens formaient la majeure partie de la population (t. 1, p. 598).

[3] Chrys., t. 2, p. 189, 651.

[4] Amm. Marc., l. 14, n. 1. — Chrys., t. 1, p. 701. — *Id.*, t. 2, p. 178.

de villes[1]. Sévère, contre lequel elle avait pris parti pour Niger, la dépouilla de ses privilèges et la réduisit au rang de bourgade sous la juridiction de Laodicée. Sa puissance et ses titres lui furent bientôt rendus; mais, surprise par les Perses au moment où ses habitants réunis au théâtre s'amusaient à applaudir un pantomime, elle fut pillée, saccagée, à moitié détruite. Valérien la rétablit. Dioclétien la maltraita de nouveau et fit mettre à mort ses principaux sénateurs. Gallus et Valens la couvrirent de sang et de crimes. Julien, détesté de ses habitants, répondait à leurs satires par des pamphlets, et écrivit dans ses murs le célèbre *Misopogon*. C'était entre les sujets et le prince une guerre de quolibets; mais le prince qui tenait la plume d'une main avait le glaive dans l'autre, et, malgré ses prétentions à n'être que philosophe, il devint persécuteur. Sa mort fut célébrée dans Antioche comme une fête publique, avec des danses et des festins. Au théâtre, la foule criait: *Où sont vos oracles, insensé Maxime?* Le polythéisme n'avait repris le diadème un instant que pour le déposer à jamais dans la tombe sanglante de Julien.

Le peuple d'Antioche était avide de beau parler. Il courait après les philosophes dans les galeries publiques, remplissait l'école où Libanius débitait ses harangues académiques, se pressait autour d'Apollinaire pour entendre ses explications aventureuses du texte sacré, et ses dialogues, à la façon de Platon, sur les Évangiles et les écrits des Apôtres. Paul de Samosate abusa de cette disposition curieuse et frivole d'un peuple discoureur, pour jeter le scandale et le trouble dans l'Église dont il était l'évêque et le guide. Là aussi avait pris naissance la première controverse entre les Chrétiens : celle des observances légales tranchée par le concile de Jérusalem. La foule qui applaudissait à l'église

[1] Spart., *in Adr.*, c. 13.

les homélies de Chrysostôme, allait applaudir au théâtre la danseuse Pélagie, surnommée *la Perle;* on l'entourait, on l'escortait comme une reine quand elle parcourait la ville, assise sur son âne à la façon de l'Orient, la tête étincelante de pierreries, les pieds nus d'où retombaient des chaînes d'or, au milieu de jeunes gens qu'enivrait un de ses regards [1].

Un jour la célèbre actrice, suivie de son joyeux cortège, passait devant l'église de Saint-Julien, au moment où plusieurs évêques assis sur la porte conversaient entre eux. Elle avait les épaules découvertes; un riche collier brillait à son cou; l'air sur son passage restait embaumé des parfums qui s'exhalaient de ses vêtements. Les prélats baissèrent les yeux. Un seul, Nonnus, d'Héliopolis, osa la regarder et dire : Est-ce donc que cette beauté ne vous a pas plu? Ses collègues gardaient le silence. Il baissa la tête et pleura. Puis, avec un profond soupir, cette beauté me plaît, s'écria-t-il. Car Dieu l'a choisie pour être l'ornement de son trône, et nous, peut-être, nous serons condamnés!..... Combien pensez-vous, reprit-il après un instant de silence, que cette femme a employé d'heures à se laver, à se parfumer pour plaire à ses adorateurs? Et nous, appelés à contempler dans le ciel le royal et magnifique époux de notre âme, à partager son bonheur, nous ne faisons rien pour embellir cette âme et la rendre digne de lui [2]!...

La nuit qui précéda le dimanche, Nonnus eut un songe: Une colombe noire voltigeait dans l'église autour de l'autel; et lui, la saisissant de sa main, la jetait dans le bassin d'eau du parvis, d'où elle ressortait resplendissante de blancheur. Le matin venu, il se rendit à la synaxe. Après la lecture de l'Évangile, l'évêque lui en remit le livre et le pria de parler au peuple. Or, Pélagie, qui avait figuré jadis parmi

[1] *Vit. Patr.*, p. 287.
[2] *Ibid.*, p. 288.

les catéchumènes, eut la fantaisie d'entrer ce jour-là dans le temple des Chrétiens. Elle écouta le saint orateur et se sentit émue. Bientôt ses yeux se remplirent de larmes, la grâce avait brisé son cœur. Rentrant chez elle dans une indicible agitation, elle rejeta avec dépit ses parures et écrivit au pontife, dont la voix venait de la remuer si profondément, une lettre pleine de repentir et de larmes, où elle implorait la permission de se présenter chez lui. Nonnus consentit à la recevoir en présence des autres évêques. Les pleurs de la pécheresse, ses humbles mais énergiques protestations, parurent à tous un gage suffisant de conversion. Elle fut instruite et baptisée. Une sainte diaconesse d'Antioche, Romaine, fut sa mère spirituelle, et le vieux pontife voulant célébrer par un festin cette heureuse naissance, fit ajouter un peu d'huile et de vin à son repas [1].

Trois jours après, Pélagie apporta à Nonnus tout ce qu'elle avait d'or, de pierreries, de vêtements somptueux. Voilà, dit-elle, les richesses que je tenais de Satan, fais-en ce qui te plaira; je ne veux plus que celles de Jésus-Christ. Mais le sage prélat manda l'économe des pauvres et lui confia l'opulente dépouille, l'adjurant, par de terribles paroles, de n'en rien détourner pour l'église et de distribuer tout aux veuves et aux orphelins. Le même jour, la généreuse convertie affranchit ses esclaves, donna à chacun d'eux une chaîne d'or, les exhorta vivement à s'affranchir eux-mêmes du siècle mauvais pour se retrouver tous avec elle un jour dans la vraie vie, et ayant échangé sa robe blanche de néophyte contre un cilice, présent de Nonnus, elle disparut.

Deux ou trois ans s'étaient écoulés, quand un diacre d'Héliopolis, voyageant en Terre-Sainte et entendant parler de l'ascète Pélage, désira le connaître. Il vint au Mont des Oliviers, où résidait l'austère reclus, et frappant à la petite

[1] *Vit. Patr.*, p. 289.

fenêtre de sa cellule, il l'appela long-temps par son nom. Nulle voix ne répondit à sa voix; il poussa la fenêtre et vit étendu par terre, sur une natte, un cadavre couvert d'un cilice. On s'assemble, on brise la porte, on relève le corps du frère Pélage; mais quand on voulut l'embaumer avec la myrrhe, on reconnut une femme. C'était Pélagie, dont le diacre de Nonnus, à une autre époque, avait aussi admiré la beauté.

En quittant le théâtre de ses erreurs, l'intrépide pénitente s'était retirée à Jérusalem, sur la montagne où son divin Sauveur avait prié et souffert pour elle; et là, sous le vêtement d'un homme et sous le nom de Pélage, elle avait livré sa frêle existence aux plus sévères immolations. Les larmes de la jeune femme s'étaient mêlées au sang de Jésus, sur cette terre où il avait posé sa tête dans l'agonie, où Pélagie posait la sienne dans la mort [1].

Antioche s'arrachait par intervalles à ses plaisirs et à ses folies pour prêter un moment d'attention aux prodiges de la grâce divine. Elle allait, au désert, écouter Aphraate ou Zénon, contempler le Stylite sur sa colonne; puis elle reprenait ses joies et ses fêtes, ou plutôt sa vie était une fête incessante. Son fleuve, son ciel, son horizon, l'air qu'on y respirait, la plaine où elle était assise, jardin embaumé de l'Asie, et jusqu'aux fables dont le génie des Grecs avait placé là le théâtre, tout concourait à la tenir dans une perpétuelle ivresse des sens. Le vent de Daphné énervait les âmes. Ce lieu, consacré par une religion qui déifiait le plaisir, était le rendez-vous général de la volupté, le *Baies* de la Syrie. Là était le temple d'Apollon, et la fontaine de Castalie, et la grotte célèbre de la Matrone [2]. Là tout était séduction et péril pour la vertu: les eaux, les fleurs, les ombrages, les statues, les chants, les danses, les souvenirs, la nature

[1] *Vit. Patr.*, p. 290. — Tillem, t. 12, p. 379.
[2] Chrys., t. 1, p. 595; t. 2, p. 178, 677, 721; t. 5, p. 271; t. 11, p. 746.

et la religion. Vainement le Christianisme avait opposé le culte des martyrs à celui du plaisir : Daphné entraînait les Chrétiens eux-mêmes, non pour faire acte d'idolâtrie, mais pour voir les fêtes païennes, dont les folles joies finissaient par les gagner eux aussi. Les foules bruyantes et avinées qui revenaient de ses mystères ou de ses orgies, se croisaient avec les graves marchands et les caravanes de l'Égypte, de l'Arabie, de l'Inde, qui apportaient à la métropole de l'Orient les produits variés des climats lointains, les épices, l'ivoire, la soie, les perles, la poudre d'or; tandis que, dans la ville, les rues étaient encombrées par des légions d'esclaves, qui, richement costumés et armés comme les anciens licteurs de Rome, marchaient à pied devant leurs maîtres à cheval, pour crier leurs noms et écarter les passants. A travers les bandes faméliques d'un peuple en guenilles, d'indolentes matrones, couvertes de diamants, à demi couchées sur des chars somptueux, aux roues d'or, aux brillants attelages de mules blanches, couraient du théâtre au bain, du bain à l'hippodrome, de l'hippodrome à l'église. Les philosophes à la grande barbe, le bâton à la main, l'*exomide* sale sur les épaules, se promenaient dans les longues et belles galeries de la ville, à l'abri du soleil dans le jour, à la clarté des illuminations dans la nuit, et discouraient avec les désœuvrés toujours nombreux pour les entendre. Ici on pariait pour un cheval, pour un cocher, pour une danseuse; là on dissertait à grand bruit sur un passage d'Homère, sur un mot de S. Jean. L'un s'échauffait pour Arius, l'autre pour Apollinaire; un troisième essayait de ressusciter les rêveries de Saturnin. On s'abordait en se disant à l'oreille le quolibet du jour contre le prince régnant. Les disputes théologiques se mêlaient à la discussion des nouvelles, le nom de Manès à celui de Platon, les hymnes des dieux au chant des psaumes. On quittait les philosophes pour se grouper autour du baladin au coin de la rue.

Après avoir suivi l'évêque aux tombeaux vénérés des martyrs dans les champs, on désertait la synaxe inachevée, pour aller prendre place au grand cirque, et l'on y passait la nuit pour ne pas manquer, le matin, la course des chars. Tout était spectacle pour ce peuple intelligent et frivole. Il avait rendu toutes les villes tributaires de ses plaisirs. Tyr et Béryte lui fournissaient des comédiens, Laodicée des conducteurs de chars, Césarée des pantomimes, Héliopolis et Ascalon des chanteurs et des lutteurs, Castaballa des danseurs de corde et des jongleurs. De brillants étalages, déployés dans les rues et sur l'*agora*, offraient au regard ébloui toutes les fantaisies du luxe, les produits et les splendeurs de toutes les parties du monde connu. Rien n'était saisissant comme l'aspect de cette cité moitié grecque, moitié asiatique, commerçante, chrétienne, lettrée, voluptueuse, ivre de doctrines et de plaisirs, s'endormant dans ses rêves joyeux au bruit des fêtes et du marteau, bercée par les oscillations menaçantes du sol sur le bord d'un abyme.

L'Église d'Antioche avait été l'une des premières et des plus brillantes créations de l'Évangile. Fondée par S. Paul et S. Barnabé, elle eut pour premier évêque S. Pierre [1], qui la gouverna sept ans, jusqu'au jour où, par l'ordre du Ciel, il transférait à Rome, avec sa chaire pontificale, le centre immortel de la catholicité. S. Luc, qui a consacré quelques pages à l'Église d'Antioche, sa mère, nous la montre prospère et florissante dès sa naissance [2]. On n'y comptait presque que des prophètes, des apôtres et des martyrs : c'était digne de la seconde des Églises-mères, de celle que l'on peut appeler le second berceau du Christianisme, dont les membres ont été les premiers à porter le

[1] Eus., *Hist.*, l. 3, c. 36. — Chrys., t. 3, p. 70. — *Id*, t 2, p. 597 — Tillem., t. 1, p. 168.

[2] Act. des Ap., c 11 et 12.

nom de *Chrétiens*. Paul aimait à la visiter, et y séjourna une année entière. On montrait encore, au temps de Chrysostôme, la maison qu'avait habitée le grand Apôtre [1], et la grotte où quelquefois il fut obligé de se cacher. A part l'Église de Rome, nulle autre ne pouvait se glorifier de compter tant de saints parmi ses pontifes, ni d'avoir donné tant de martyrs à la cause de Dieu. Évodius, Héron, Théophile, Sérapion, Asclépiade, Babylas, Philogone, Eusthate, et par-dessus tous le grand Ignace, avaient perpétué sur ce siége éminent la doctrine et l'âme de S. Pierre. Pourquoi faut-il que le nom de Paul de Samosate se trouve mêlé à de si beaux noms ?

La campagne d'Antioche était toute couverte d'oratoires consacrés à la mémoire des martyrs et dépositaires de leurs reliques. C'était, suivant une parole de Chrysostôme, le diadème de la cité. Mais quels joyaux dans ce diadème que les noms de Lucien, de Barlaam, de Théodoret, de Nicéphore, de Julien, de Domnine avec ses deux filles, de Bonose et Maximilien, les magnanimes soldats, de Romain, qui, la langue coupée, parlait encore de Jésus-Christ, de Pélagie, l'héroïque enfant, qui se précipita du faîte de sa maison dans le sein de Dieu pour sauver son honneur avec sa foi ! Le désert, même au-delà d'Antioche, était d'une sublime fécondité. Pierre, Zénon, Aphraate, Macédonius s'efforçaient de vivre sur la terre à la manière du ciel, et rivalisaient avec les plus grandes figures de la Thébaïde et du Sinaï.

Placée sur un grand confluent de doctrines, l'Église d'Antioche eut à préserver son enseignement du contact corrupteur des enseignements qui l'environnaient. Toutes les écoles de philosophie, toutes les sectes judaïques étaient représentées dans la brillante capitale de l'Orient. Ébion et

[1] Chrys. t. 9, p. 743, *hom.* 9. *in ep. ad Rom.*

Cérinthe s'y glissèrent de bonne heure entre le Judaïsme et l'Évangile. La gnose de Saturnin y établit son siége principal : celle de Marcion y poussa des racines profondes ; les Manichéens et les Encratites y tinrent école. Mais la plus grande épreuve de cette fille-aînée de S. Pierre lui vint de son propre pasteur, quand Paul de Samosate, niant la divinité de Jésus-Christ, effaçant les personnes divines, essaya de substituer un rationalisme impie à l'antique foi de son troupeau. Parvenu à l'épiscopat on ne sait comment, cet homme alliait avec le titre d'évêque celui d'inspecteur des impôts, et, cupide, sans probité, sans honneur, il s'était ramassé en peu de temps, à force d'exactions et de concussions, une fortune considérable. Sa vie était aussi scandaleuse que ses enseignements; mais sa haute position dans l'Église, ses grandes richesses, son habileté à dissimuler ses erreurs en les propageant, le rendaient dangereux. Il connivait aux faiblesses des uns, il achetait l'approbation des autres; bientôt il eut des partisans assez fanatiques pour remplacer, par des hymnes en son honneur, les hymnes chantées jusqu'alors à la gloire du Sauveur ; et pendant plusieurs années, il tint dans une vive agitation la Syrie chrétienne et tout l'Orient[1].

Mais la foi d'Antioche trouva d'autres périls dans le sein même de l'école destinée à l'expliquer et à la défendre. Fondée après celle d'Alexandrie, l'école exégétique d'Antioche compta parmi ses maîtres ou ses disciples de grands saints et d'illustres docteurs : S. Théophile, S. Sérapion, venus tous les deux du paganisme et tous les deux célèbres par leurs travaux, S. Asclépiade, élève de Clément d'Alexandrie, S. Eusthate, S. Mélèce, l'évêque Flavien, Jean, le grand orateur, le martyr S. Lucien, qui publia une édition revisée de la Bible des Septante, Malchion, qui

[1] Eus., *Hist.*, l. 7, c. 29.

démasqua Paul de Samosate, S. Dorothée[1], qui professa les saintes lettres avec éclat, Diodore de Tarse, qui fut le maître et l'ami de Chrysostôme, mais aussi de Théodore de Mopsueste, Théodoret, dont l'orthodoxie est moins incontestable que la vertu; mais rivale de l'école d'Alexandrie, dont elle n'eut ni la célébrité ni la puissance, elle mit sa gloire à opposer une méthode à une autre, l'interprétation littérale du texte sacré à l'interprétation allégorique chère aux docteurs alexandrins. Plus sage au premier aspect, ce système, trop réaliste, amoindrissait la portée des divins oracles, renfermait implicitement le dédain de la tradition, véritable clef des écritures, et glissait sur la pente du libre examen et du rationalisme. On le vit par Paul de Samosate, par Lucien, regardé comme le précurseur d'Arius[2], et plus tard, par Apollinaire, Théodore de Mopsueste, Jean d'Antioche et Nestorius, sortis tous de la même école; en sorte qu'on a pu la signaler, non sans raison, comme le vrai berceau de l'Apollinarisme, du Pélagianisme, du Nestorianisme, peut-être même de l'Arianisme[3]. L'esprit de Paul de Samosate lui survivait dans l'école d'Antioche et n'en disparut jamais[4].

Mais les hérésies qui purent troubler, opprimer cette grande Église fondée par le chef des apôtres, ne purent lui ravir la pureté de sa foi. Siége primitif de S. Pierre, elle avait avec l'Église Romaine une parenté trop intime pour s'en séparer. Un hérésiarque s'assit sur la chaire de ses pontifes, et, loin de réussir à l'égarer, il lui fournit l'occasion de réunir dans son sein d'illustres conciles, où l'erreur

[1] Eus., l. 7, c. 32.

[2] D. Ceillier (t. 4, p. 51), Rohrb (l. 30, t. 7, p. 14) établissent que ce Lucien, ami d'Eusèbe et disciple de Paul de Samosate, qui resta exclu de l'église sous trois évêques (Lettre de S. Alexandre. — Theod., lib. 1, c. 4), n'est pas le saint martyr de ce nom.

[3] Theod., l. 1, c. 4. — Philostorg., l. 2, c. 14 et 15.

[4] Mar. Mercat. dans la patrol. de Migne, t. 48, p. 258.

fut confondue, la vérité proclamée, où fut attestée par une décision célèbre la prééminence de Rome comme centre de l'unité catholique et tête de l'épiscopat [1]. Les Ariens, qui l'envahirent malgré l'intrigue et la violence, malgré l'appui des Césars et la proscription des évêques, malgré l'astuce et la fureur des Léonce et des Eudoxe, n'y eurent pas plus de succès. Antioche se souvenait de S. Ignace, le premier de ses pasteurs après S. Pierre, et gardait les sentiments de ce grand homme, lorsque, écrivant à l'Église Romaine, qu'il appelle *la présidente de l'union d'amour,* il termine sa lettre par ces mémorables paroles : Souvenez-vous de l'Église de Syrie dans vos prières, et qu'elle n'ait d'autre évêque que Jésus-Christ et votre charité [2]. Ce fut là sa boussole au milieu des tempêtes qui l'agitèrent. Elle traversa toutes les épreuves, sans cesser d'être digne de l'affection et des lettres de S. Athanase et de S. Basile [3].

Au temps de Chrysostôme, après tous les ravages de l'hérésie, malgré le scandale du schisme et le relâchement des mœurs, elle comptait cent mille orthodoxes [4], et donnait au monde chrétien de grands exemples de charité. Comme patriarchat, elle étendait sa juridiction sur quinze provinces, entre lesquelles Chypre, les deux Phénicies, la Mésopotamie, l'Arménie-Majeure et l'Arabie. Nulle Église peut-être n'était plus riche que celle d'Antioche : mais elle faisait de ses richesses un admirable usage, et sa charité était célèbre dans tout l'Orient [5].

Que reste-t-il de la ville de Séleucus et de Chrysostôme? Saccagée plusieurs fois par les Perses, possédée par les Mahométans, conquise par les Croisés, reprise par les Turcs,

[1] Voir la note *S* à la fin du volume.
[2] Cotel., *pat. apost.*, t. 2.
[3] S. Ath., t. 2, p. 1295. — S. Bas., *ep.* 60 et 199.
[4] Chrys., t. 7, p. 810.
[5] Chrys., t. 7, p. 808; t. 10, p. 190.

renversée par le tremblement de terre de 447 qui détruisit tant de villes, rebâtie avec splendeur par Théodose le Jeune, engloutie ou brûlée presque tout entière en 526, dans cette horrible catastrophe où deux cent cinquante mille personnes trouvèrent la mort [1], elle se relevait à peine de ses ruines, quand une nouvelle secousse, en 589, n'en fit qu'un monceau de décombres sous lesquels soixante mille habitants restèrent ensevelis [2]; et, toutefois, les convulsions de la nature lui ont été moins funestes que l'oppression musulmane. On reconnaît à peine son nom dans celui d'*Antakié* que porte son ombre. Quelques pans de ses murs d'enceinte sur les coteaux aux bords de l'Oronte, des débris d'aqueducs et de catacombes vides dans la campagne, indiquent seuls la place qu'elle occupa. Les ruines elles-mêmes ont péri [3].

C'est sur ce théâtre bruyant et mobile, à ce peuple élégant et frivole, partagé entre la foi du Christ et l'attrait des folies païennes, avide d'éloquence, de paradoxes, de controverses, des plaisirs de l'esprit et des sens, que Chrysostôme venait annoncer dans une langue mélodieuse les plus austères enseignements. Une grande réputation le précédait à la tribune sacrée; aussi le premier jour qu'il y parut, on fit foule pour l'entendre. C'était le lendemain de son ordination. L'orateur, plus humble encore qu'éloquent, fut profondément ému. « Ce qui m'est arrivé, s'écria-t-il, est-il bien vrai? N'est-ce pas un songe? Fait-il jour? Sommes-nous éveillés? Eh! qui croira qu'en plein jour, tout le monde étant éveillé et attentif, un jeune

[1] Jean de Malala. — Anast. — Lebeau, t. 8, p. 570. — Le tremblement de terre eut lieu au moment où une fête avait attiré à Antioche un grand nombre d'étrangers.

[2] Evag., l. 6, c. 8. — Lib., t. 2, p. 432. — La grande église, détruite en 526, avait été rebâtie; elle s'écroula de nouveau en 589.

[3] C'est aujourd'hui une chétive petite ville, que le tremblement de terre de 1822 a cruellement éprouvée.

homme[1] obscur et sans mérite ait été élevé à une dignité si haute? Que de pareilles erreurs aient lieu pendant la nuit, on peut l'admettre. Souvent des hommes mutilés, manquant de tout, se sont figuré en dormant qu'ils étaient beaux, bien faits, assis à la table des princes; mais ce n'est là que l'effet du sommeil et l'imposture d'un songe, car le songe, de sa nature, crée des chimères et se repaît de choses merveilleuses et fausses. Tout change avec le jour, et la vérité prend alors la place de l'illusion. Mais ici, ce qui est arrivé, ce qui est un fait bien réel, ce que vous voyez de vos propres yeux est plus incroyable qu'un rêve. Et voilà une cité importante, célèbre, un peuple nombreux et admirable, qui se presse autour de moi, avide de mes paroles, et attend de ma faiblesse quelque chose de grand et de beau! Or, quand mon discours devrait couler comme un fleuve intarissable, quand des sources d'éloquence jailliraient de mes lèvres, l'aspect de cette multitude accourue pour m'entendre suffirait, en m'intimidant, à arrêter la source et le fleuve. Mais loin de trouver en moi cette abondance et ces torrents, je ne suis pas même une petite pluie; puis-je donc ne pas être troublé? Me voilà comme un homme frappé de terreur qui laisse tomber de ses doigts ce qu'il tenait, ce qu'il étreignait dans sa main. Je crains que mon esprit ne subisse le même sort, et que les pauvres pensées que j'ai recueillies avec beaucoup de peine ne s'évanouissent de ma mémoire et ne laissent mon imagination au dépourvu. Je vous supplie donc tous, et vous qui commandez, et vous qui obéissez, puisque vous avez causé notre embarras par votre empressement, de nous inspirer la confiance par la ferveur de vos prières, et d'obtenir de celui qui donne la puissance de la parole au prédicateur de son Évangile, qu'il veuille bien diriger ma langue

[1] Il avait plus de 40 ans.

dans ce jour où j'ouvre la bouche pour la première fois [1]. Il vous est facile, à vous qui êtes en si grand nombre et qui avez tant de crédit auprès de Dieu, de rendre l'assurance à un jeune homme déconcerté par la crainte; et il est juste que vous vous prêtiez à mes demandes, puisque c'est à cause de vous que je cours une telle chance. Oui, c'est votre bienveillance, dont l'empire est si puissant sur mon âme, qui m'a déterminé à parler en public, quand je n'ai aucune habitude de la parole; à entrer dans cette lice de l'enseignement, quand je me suis tenu jusqu'à ce jour parmi les auditeurs, dans un loisir silencieux [2]. Nous avions besoin du secours d'en-haut, même autrefois, alors que nous menions dans la solitude une vie libre de tout souci; mais à présent qu'élevé au sacerdoce par la faveur de Dieu ou par l'affection des hommes (je ne conteste pas avec vous sur ce point, afin qu'on ne m'accuse pas de parler avec dissimulation ou ironie), à présent, dis-je, qu'élevé au sacerdoce, il nous faut courber la tête sous un joug pesant et difficile à porter, nous avons besoin de beaucoup d'aides et de prières, afin de pouvoir rendre au Seigneur le dépôt qu'il nous a confié, au jour où il demandera compte à chacun des talents qu'il lui prêta [3]. »

Mais du fond même de son humilité des flots de poësie montent à ses lèvres. « Je voulais, dit-il, offrir les prémices de mes discours à celui dont la bonté souveraine m'a donné la parole. Mais hélas! le sage m'impose silence en me disant : *La louange n'est point belle dans la bouche du pécheur* [4]. Et comme dans les couronnes il ne suffit pas que les fleurs soient pures, si la main qui les tresse ne

[1] Chrys., *Serm. cùm ess. ordinat.*, t. 1, p. 436.
[2] *Id.*, *ibid.*, p. 437.
[3] *Ibid.*, p. 443.
[4] *Eccl.* c. 15, v. 9.

l'est aussi ; de même dans les hymnes sacrés il ne suffit pas que les paroles soient saintes, si l'âme qui les chante ne l'est encore. Or, mon âme est souillée : la confiance me manque.... » Mais tout-à-coup il lève la tête : la grande voix des mondes chante à son oreille la gloire de Dieu. « Louez le Seigneur, habitants des cieux, louez-le dans les hauteurs du firmament. Anges, archanges, séraphins, puissances célestes, formez ensemble un seul chœur. Que toutes les créatures s'unissent à ce concert, les visibles et les invisibles, les supérieures et les inférieures; qu'elles exaltent dans un hymne sans fin le roi suprême de l'univers. Louez-le, habitants de la terre; louez-le, dragons, abymes des eaux; feu, grêles, vents, tempêtes, louez le Seigneur.... Le monde est une lyre; mais il y a dans cette lyre une corde discordante et à retrancher, c'est le pécheur.... Que faire donc? Garderai-je le silence? Personne ne me permettra-t-il de célébrer mon maître et mon Dieu? Sera-ce en vain que j'aurai réclamé vos prières? Non, ce n'est pas en vain. Elles ont brillé à mes regards comme un astre dans les ténèbres. Grâce à elles, j'ai trouvé une manière de glorifier le Seigneur : c'est de louer mes frères et mes semblables[1]... »

Ce discours, qui respire d'un bout à l'autre, avec une humilité sincère, un sentiment profond de la grandeur et des devoirs du sacerdoce, est aussi un hommage solennel à la charité de Flavien et à la mémoire vénérée de Mélèce. Il fut accueilli par la faveur unanime des auditeurs. Cet accent de piété, dans une bouche éloquente, avait touché et ravi tout le monde. La puissance de l'orateur était désormais assurée.

Antioche possédait plusieurs églises, entre autres celle de Saint-Babylas, celle de Saint-Julien, la Palée, et la grande

[1] Chrys., t. 1, p. 438-439.

église qu'on appelait aussi l'*église d'or*. Commencée par Constantin en 326, terminée par Constance en 341, la grande église, dédiée à S. Pierre, était un superbe vaisseau de forme octogone, entouré de portiques et couronné d'une haute coupole, dans le style nouvellement inauguré au Saint-Sépulcre et à Bethléem. On y avait prodigué les marbres précieux, les riches mosaïques, les peintures à fond d'or, toutes les splendeurs de l'art byzantin. Des lames de cuivre doré recouvraient sa toiture, d'où lui venait son nom d'*église d'or* [1].

La dédicace de cette basilique avait été l'occasion et le prétexte de ce malheureux concile d'Antioche, où S. Athanase fut déposé et Grégoire de Cappadoce élu à sa place. Ce fut là, dans cette déplorable assemblée, dont le chef de l'Arianisme, Eusèbe de Nicomédie, était l'âme, que fut invoqué contre le grand évêque d'Alexandrie ce prétendu canon qui, plus tard, devait être appliqué avec la même injustice à S. Chrysostôme, savoir : que si un évêque déposé par un concile rentre dans son siége sans s'être justifié devant un autre concile, on doit le chasser de l'église sans l'entendre même dans sa défense. Personne, dit Socrate, n'avait jamais entendu parler de ce canon, que la secte fabriqua sans doute pour la circonstance. « Du reste, ajoute le même historien, Jules, évêque de Rome, n'assistait pas à cette réunion, et n'y avait envoyé personne à sa place, *bien que, suivant une ancienne règle ecclésiastique, il ne soit pas permis de rien ordonner dans l'Église sans le consentement de l'évêque de Rome* [2]. »

Long-temps possédée par les Ariens, la grande église fut attribuée aux catholiques et remise à Mélèce, après la mort de Valens, par les commissaires de Gratien. Elle était devenue depuis lors le siége patriarcal d'Antioche.

[1] Eus., *in vit. Const.*, l. 3, c. 49, *aliàs* 50. — Chrys., t. 11, p. 77 et 78.
[2] Socr., l. 2, c. 8. — Voir la note *T* à la fin du volume.

Chrysostôme y prêchait quelquefois en présence de Flavien. Mais c'est à la Palée qu'il se faisait plus souvent entendre.

La Palée, ainsi nommée à cause de son antiquité, ou peut-être pour sa situation dans la vieille ville, était l'église apostolique, et, comme dit Chrysostôme, l'église-mère. Les fidèles d'Antioche la préféraient à toutes les autres. C'était là qu'ils se réunissaient, en des temps moins heureux, quand les Ariens, maîtres de la grande église, faisaient peser sur leurs adversaires la plus dure oppression. On croyait, d'ailleurs, que les apôtres eux-mêmes l'avaient fondée. Du moins, il semble qu'elle ait remplacé la pauvre maison où S. Pierre et S. Paul avaient souvent réuni les premiers hommes qui portèrent le nom de Chrétiens [1]. Détruite et rebâtie plusieurs fois, elle fut abattue de nouveau sous Dioclétien. Mais, la persécution finie, Vitalis, digne successeur des grands pontifes d'Antioche, s'empressa, selon l'expression de Baronius, de réunir les pierres éparses du sanctuaire [2], et de relever de ses ruines cet antique berceau de la foi, consacré par de si grands souvenirs. L'œuvre qu'il avait commencé en 315, S. Philogone l'acheva en 319, à la même époque où Paulin de Tyr édifiait la magnifique église célébrée par Eusèbe de Césarée. Sans pouvoir rivaliser avec la basilique d'Or, la Palée était cependant fort belle, et remarquable par son pavé de mosaïque et la hauteur de ses plafonds. Depuis que Jean y prêchait, on la trouvait petite; et, quoique très-aérée, on se plaignait d'y étouffer. Socrate remarque qu'elle n'était pas orientée [3].

C'est là que Chrysostôme avait son ambon, sa tribune, son trépied; là, que l'inspiration s'emparant de son âme la versait en flots de lumière et d'harmonie sur un peuple

[1] Chrys., t. 3, p. 60. — Tillem., t. 6, p. 197.
[2] Baron., *ad ann.* 314, § 77. — Theod., l. 1, c. 3.
[3] Chrys., t. 3, p. 109, 160; t. 4, p. 42; t. 8, p. 16.— Socr., l. 5, c. 22.

impressionnable, enthousiaste, avide des nobles plaisirs de l'oreille et de la pensée, autant que de spectacles et de fêtes. Il prêchait le dimanche et le samedi [1] ; plus souvent, quand se rencontraient dans la semaine des fêtes de martyrs à célébrer. On voit, par les *Homélies sur la Genèse*, qu'il parlait quelquefois cinq jours de suite [2]. Dans le Carême, les prédications étaient habituellement plus nombreuses, et aux environs de Pâques elles avaient lieu tous les jours [3]. D'ordinaire les synaxes se tenaient le matin et finissaient avant midi [4] ; cependant, dans quelques circonstances, on se réunissait encore le soir [5]. Chrysostôme avait presque toujours un auditoire immense [6].

[1] Chrys., t. 8, p. 143.
[2] *Id.*, t. 4, p. 99 et 645.
[3] *Id*, t. 2, p. 377; t. 4, p. 694; t. 5, p. 504; t. 8, p. 5 et 143; t. 9, p. 335.
[4] *Id.*, t. 1, p. 494.
[5] *Id.*, t. 2, p. 97; t. 4, p. 662.
[6] Voir la note *U* à la fin du volume.

CHAPITRE DIXIÈME.

Carême de 386. — Explication des premiers chapitres de la Genèse. — Création de l'homme. — Triple servitude dans l'humanité. — Succès de Jean. — Applaudissements. — Prédication des Pères. — Prédication de Chrysostôme. — Qualités et défauts. — Sainte popularité. — Affection d'Antioche pour Chrysostôme. — Redites de l'orateur. — Longueur des exordes. — Variété et clarté. — Appréciations par MM. Villemain et Albert. — Science des Écritures. — Commentaires de Jean. — Soin qu'il donne à ses discours. — Son genre de vie. — Promenades. — Consolations et découragements. — Surnom de *Bouche-d'or*.

Le carême de 386 suivit de près l'ordination de Jean et inaugura sa carrière apostolique [1]. On lisait alors dans l'assemblée des fidèles les premières pages de la Genèse : l'orateur en fit le thème de ses discours. C'est le sujet traité par S. Basile sous le nom d'*Hexaëmeron;* mais Chrysostôme s'occupe plus des origines de l'homme que de celles de la nature, dont il parle à peine. Du reste, des homélies prononcées dans cette circonstance, huit seulement sont venues jusqu'à nous [2]. Elles eurent à Antioche le plus grand succès. Le peuple se précipitait aux synaxes pour entendre cette merveilleuse parole qui le charmait en l'instruisant; et, peu maître de ses impressions, il laissait éclater en bruyants transports son admiration indiscrète [3].

L'orateur débute par quelques mots pleins de charme

[1] Le carême commençait, à Antioche, le lundi de la Quinquagésime, lequel, cette année, si l'on peut s'en rapporter aux tables pascales, était le 16 février.

[2] On les a placées, dans le 4e vol. des œuvres du Saint, à la suite de son grand commentaire sur la Genèse.

[3] Chrys., t. 4, p. 674.

sur le retour du carême. « Le printemps, dit-il, est agréable aux nautonniers, agréable aux laboureurs, mais il a pour eux moins de charmes que n'en a, pour ceux qui aspirent à la sagesse, cette époque de jeûne, qui est le printemps spirituel des âmes, la belle saison des pensées. Le printemps plaît aux laboureurs, parce qu'alors la terre se présente à leurs yeux couronnée de fleurs et parée d'un riche manteau de verdure; il plaît aux nautonniers, parce qu'il leur permet de sillonner sans péril la plaine liquide, où les dauphins jouent librement sur les flots apaisés et souvent même viennent bondir autour des vaisseaux. Pour nous, le printemps du jeûne est aimable, parce qu'il calme les agitations, non de la mer, mais de nos passions, et qu'il nous tresse une couronne, non de fleurs, mais de grâces spirituelles. *Tu orneras ta tête*, dit le Sage, *des dons de la grâce comme d'une couronne* [1]. Le retour de l'hirondelle ne chasse pas l'hiver, plus sûrement que le retour du jeûne n'écarte de nos âmes les tempêtes des affections tumultueuses. Plus de combats entre la chair et l'esprit : l'esclave ne se soulève plus contre son maître. Donc, puisque nous jouissons de la paix et d'un calme parfait, mettons en mer la nacelle de l'instruction, et du port des Écritures conduisons-la dans celui de vos attentions bienveillantes. Courage, bien-aimés ! attaquons le sens caché de nos Livres Saints, et philosophons sur le ciel, sur la terre, sur la mer, sur la nature entière. La lecture du jour nous y invite. Mais à quoi bon, direz-vous, parler de la Création? C'est pour nous, mes bien-aimés, d'une grande importance; car si la grandeur et la beauté des choses créées fait connaître le créateur, plus nous étudierons cette grandeur et cette beauté, plus nous avancerons dans la connaissance de celui qui en est l'auteur. Oui, il importe de se faire des idées

[1] Prov, c. 1, v. 9.

exactes de la créature et du créateur, de l'ouvrage et de l'ouvrier. Si les ennemis de la vérité avaient eu là-dessus les notions qu'il faut avoir, ils n'auraient pas tout brouillé et confondu comme ils l'ont fait..... Les Manichéens n'auraient pas regardé la matière comme éternelle..... Les idolâtres n'auraient pas rendu à la créature l'honneur qui n'est dû qu'au créateur..... Le Ciel est beau, le soleil est beau; mais ils n'existent l'un et l'autre que pour vous faire admirer et adorer celui qui les a créés. Si vous ne voyez que la beauté qui frappe vos regards, sans remonter à la cause, la lumière s'est changée pour vous en ténèbres, ou plutôt c'est la lumière elle-même qui vous jette dans les ténèbres. Voyez-vous combien est avantageux de savoir la raison des choses créées? Ne manquez donc pas l'occasion qui vous est offerte, mais portez à l'enseignement la plus grande application; car je vais vous parler non-seulement du ciel, de la terre, de la mer, mais aussi de notre origine, et vous expliquer d'où vient la mort, d'où viennent nos labeurs, nos tristesses, nos sollicitudes..... C'est pour se justifier sur tous ces points que Dieu nous a envoyé les livres sacrés; car Dieu ne dédaigne pas de se justifier, mais il dit par le Prophète : *Venez, et discutons ensemble* [1].... Au commencement, il parlait directement aux hommes, autant du moins que les hommes peuvent entendre Dieu. Il s'entretint avec Adam; il interpella Caïn; il donna des ordres à Noë.... Mais parce que notre nature s'est tournée au mal et jetée elle-même dans un déplorable exil, il nous écrit comme à des voyageurs dans une région lointaine, et l'on dirait qu'il veut, au moyen de lettres, renouveler sa vieille amitié avec nous. Ces lettres, c'est Dieu qui nous les adresse : c'est Moïse qui les a portées. Or, que disent-elles? *Au commencement, Dieu créa le ciel et*

[1] Isaïe, c. 1.

la terre[1] : Voilà une parole bien brève, bien simple, qui suffit pour jeter à terre tous les échafaudages de l'ennemi. Prêtez votre attention. Le Manichéen vient et dit : La matière est éternelle. Répondez-lui : *Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre;* et à l'instant même vous verrez son arrogance abattue. — Mais il ne croit pas aux Écritures ! — Alors écartez-le, repoussez-le comme un fou. Comment admettre, en effet, qu'il n'est pas fou celui qui refuse de croire à Dieu quand Dieu parle, et qui accuse la vérité de mentir ? — Mais, répliquez-vous, comment de rien a-t-on pu faire quelque chose ? — Et moi, je demande, à mon tour, comment d'une matière préexistante on a pu faire ce que nous voyons ! Qu'avec de la terre on forme des briques, des tuiles, des vases d'argile, je le conçois ; mais comment former avec de la terre des nerfs, des veines, des artères, des cheveux, de la chair ? Personne ne le dira. Vous ne pouvez expliquer ce qu'il y a de plus simple, et vous avez la prétention de comprendre ce qu'il y a de plus élevé ! Parlons des choses qui sont à notre portée. Vous mangez du pain tous les jours : eh bien ! dites-moi, comment la substance du pain se change-t-elle en sang ? L'un est solide, l'autre est liquide ; l'un est blanc, ou couleur de blé, l'autre est rouge ; comment cela se fait-il ? Vous n'en savez rien. Et quand vous êtes dans l'impuissance de me rendre compte de ce phénomène quotidien, vous demandez compte à Dieu de la création ! N'est-ce pas la plus insigne extravagance ?..... Laissons de côté nos faibles raisonnements, et appuyons-nous sur cette pierre ferme : *Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre;* reposons notre esprit sur ce fondement inébranlable, et gardons-nous de l'abandonner aux flots mouvants des pensées humaines. *Les pensées des hommes,* dit le Sage, *sont timides et*

[1] Chrys., t. 4, p. 645, etc.

incertaines[1]. Ne quittons pas ce qui est solide, pour établir le salut de notre âme sur des considérations vaines et fallacieuses. Restez fidèles aux enseignements reçus, et dites sans cesse : *Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre*. Viennent Marcion, Manès, ceux qui sont atteints de la folie de Valentinien, vienne tout autre novateur, vous n'avez qu'à leur opposer ces quelques mots. S'ils rient, tenez-les pour des insensés. Leur visage est pâle, leurs yeux sont baissés, ils affectent une grande modestie de langage : que ces apparences ne vous trompent pas ; reconnaissez le loup sous l'enveloppe de la brebis ; haïssez-les d'autant plus, qu'en se montrant doux et pleins de bonté pour leurs compagnons de servitude, ils attaquent avec la fureur de chiens enragés le maître commun de tous les hommes et font au Ciel une guerre implacable. Repoussez loin de vous ce poison mortel, détestez ces funestes breuvages, et gardez avec soin ce que vos pères vous ont transmis, la foi et la doctrine des Écritures[2] : *Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre*. »

Telle est au fond la première homélie, éloquemment terminée par une chaleureuse exhortation à l'aumône.

L'orateur a consacré la seconde à l'homme. Il en relève la dignité par les termes mêmes dans lesquels sa formation est racontée. Bossuet, dans ses *Élévations*, s'est visiblement inspiré de Chrysostôme. « *Dieu a dit : Faisons l'homme à notre image et ressemblance*. Or, je demande d'abord pourquoi ce langage? Pourquoi Dieu, qui, dans la création du ciel, de la lumière, de tout le reste, s'est servi de ce seul mot : *Fiat*, parle-t-il autrement quand il s'agit de l'homme? Pourquoi dit-il : *Faisons*, et tient-il conseil, et délibère-t-il avec un autre lui-même? Quel est donc ce personnage qui, même avant d'exister, est l'objet de tant de déférence et

[1] Sap., c. 9, v. 14.
[2] Chrys., t. 4, *serm.* 1, *in Genes.*, p. 648-649.

d'honneur? C'est l'homme, cet être si grand, si admirable, qui, dans la pensée de Dieu, l'emporte sur toute créature; l'homme pour qui la terre, la mer, toutes les choses visibles ont été faites; dont Dieu a tant aimé le salut que pour lui il n'a pas épargné son propre fils. Au moment de le créer, Dieu consulte et délibère, non qu'il ait besoin de conseil, mais pour montrer par ces paroles quel prix il attache à cette créature nouvelle... Mais pourquoi, dira-t-on, si l'homme est d'une condition supérieure à celle du monde, est-il créé après le monde? Précisément, parce que sa condition et sa nature le mettent fort au-dessus du monde. De même que l'empereur, quand il doit arriver dans une ville, est précédé de préfets, de généraux, de gardes, d'une foule de serviteurs, avec la mission de préparer sa demeure et de tout disposer pour lui faire une réception triomphale; ainsi, à l'entrée de l'homme dans ce monde dont il est roi. Le soleil a précédé, le ciel a couru en avant, la lumière est venue d'abord, toutes choses ont été créées et arrangées, et c'est alors que l'homme a été solennellement introduit dans son royal et magnifique palais [1]. »

Le saint orateur montre ensuite que dans ces paroles: *Faisons l'homme,* Dieu s'adresse, non pas aux anges, mais à son propre fils; et il soutient que l'image de Dieu dans l'être humain est le pouvoir reçu par celui-ci de commander à tous les animaux.

Il revient sur cette idée dans le troisième discours, et, rappelant une homélie qui avait dû précéder celle-ci, mais que nous n'avons pas, il dit que les animaux sur lesquels l'homme est appelé à dominer, ce sont ses passions, et qu'il ressemble à Dieu surtout par la pratique de la vertu, quand il imite sa clémence et sa bonté. A l'objection des païens, qui arguaient de mensonge l'écrivain sacré, sous

[1] Chrys., t. 4, p. 652.

prétexte que l'homme n'a pas la puissance qu'il lui attribue sur les animaux, Jean répond que l'homme conserve une partie de cette puissance, puisque son seul regard suffit souvent à subjuguer les bêtes les plus féroces, et que s'il ne l'a plus tout entière, c'est le péché qui l'en a dépouillé.

La quatrième homélie traite des suites du péché, au nombre desquelles il place ce qu'il appelle trois genres de servitude : l'esclavage proprement dit, la sujétion de la femme à l'homme dans le mariage, celle des particuliers au prince dans l'état. « De même, dit-il, qu'un père ami de ses enfants, quand il les voit négliger leurs devoirs et dédaigner l'autorité paternelle, les confie à des précepteurs, à des maîtres sévères; ainsi, Dieu se voyant méprisé par la nature humaine l'a livrée aux rois, comme à des précepteurs et à des maîtres, pour la corriger [1]. » Non certes que Jean blâme les institutions sociales; il en proclame la nécessité quand il dit : « S'ils n'avaient des chefs pour les gouverner, les hommes se mangeraient entre eux comme des poissons [2]. » Son unique but est de montrer que, sans le péché, l'humanité n'eût été qu'une grande famille, où l'amour fraternel et la vertu eussent rendu à jamais inutiles les tribunaux, les supplices, les gouvernements.

Il en était là de son discours quand il s'aperçut que l'auditoire lui échappait tout-à-coup, tous les yeux s'étant machinalement tournés vers les lampes qu'on allumait en ce moment. Ce fut l'à-propos d'une improvisation charmante. « Quoi! s'écrie-t-il, nous vous expliquons les divines Écritures, et vous détournez de nous vos regards pour vous occuper des lampes et de celui qui les allume! Peut-on porter à ce point la distraction et l'indifférence? Moi aussi, je fais jaillir le feu caché dans nos saints livres, et res-

[1] Chrys., t. 4, p. 661.
[2] *Id.*, *ibid.*

plendir dans notre langue la lumière de la doctrine, lumière plus utile et plus belle que celle-là. Et, en effet, ce n'est pas une mèche trempée dans l'huile que nous allumons comme cet homme, ce sont des âmes imbibées de piété que nous enflammons de l'ardeur d'apprendre. Paul prêchait dans un cénacle. — Que personne ne s'imagine que je veux me comparer à Paul, car je ne suis pas insensé; et si je cite le grand Apôtre, c'est pour vous faire comprendre avec quelle attention vous devriez écouter. — Paul donc parlait dans un cénacle, et le soir, comme à présent, à la clarté des lampes. Or, pendant qu'il parlait, Eutychius tomba d'une fenêtre; et ni cette chute, ni la mort qui s'ensuivit, rien ne put troubler ni distraire l'auditoire absorbé par la parole qu'il entendait. Et vous, pour vous rendre inattentifs, il ne faut pas un évènement merveilleux ou étrange, il suffit de la vue d'un homme qui remplit son office de tous les jours! Y a-t-il une excuse pour une pareille légèreté? Que personne cependant, mes bien-aimés, ne s'offense de ces observations; car ce n'est pas là colère, mais ma sollicitude pour vous qui les a dictées; et il est écrit que *les blessures faites par un ami valent mieux que les baisers d'un ennemi* [1]. Donc, écoutez, je vous en prie, et, sans faire plus d'attention à ce feu matériel, ouvrez votre âme à la lumière des saints livres [2] ! »

Dans l'homélie suivante, l'orateur revient sur ce triple assujettissement de la nature humaine, et fait voir premièrement qu'il n'a rien d'injuste, car s'il est la conséquence de la faute de nos premiers parents, il est aussi le châtiment de nos propres fautes; en second lieu, que l'homme, par la vertu, peut alléger son joug, s'élever à la liberté, et, dans la plus humble situation, devenir l'égal ou le supérieur des rois; enfin, que si la chute du père de l'humanité

[1] Prov., c. 17.
[2] Chrys., t. 4, p. 662.

nous a dépouillés de grands biens, Jésus-Christ le nouvel Adam nous en a assuré d'infiniment plus considérables. « Que regrettez-vous? fait-il dire au Sauveur. Le paradis! — Faites le bien, et je vous ouvre le ciel; je vous promets que la prévarication du premier homme sera sans inconvénient pour vous. — La domination sur les animaux! Je vous soumets les démons eux-mêmes : vous pourrez fouler aux pieds les serpents, les scorpions, et toutes les forces de l'ennemi.—Ève a mis les femmes sous le joug de l'homme? Moi, si elles veulent, je les égale aux anges en dignité. — Ève vous a condamné à perdre la vie présente? Moi je vous appelle à une vie durable, immortelle, pleine de tous les biens [1]. »

Le carême de 386 fonda définitivement la réputation et la puissance de Chrysostôme. Il fut dès-lors l'orateur et presque le pasteur d'Antioche. On ne voulait entendre que lui. Long-temps avant l'heure des synaxes, l'église était pleine; on se pressait, on se disputait les premières places autour de l'ambon [2]. Il ne cache pas le plaisir que lui cause cette affluence. « Rien, dit-il, non rien n'anime plus un orateur, n'est plus propre à lui fournir une grande abondance de pensées que l'empressement de ses auditeurs à l'entendre [3]... J'aime, s'écrie-t-il autrefois, j'aime ces flots vivants, plus beaux à contempler que les flots de la mer. Ceux-ci, l'insolence des vents les agite; ceux-là, le désir d'entendre. Ceux-ci, plus ils s'amoncellent les uns sur les autres, plus ils effraient le navigateur; ceux-là, dès qu'ils apparaissent, remplissent de confiance l'homme qui va parler. Les uns annoncent le courroux de la mer; les autres, les joies douces de l'âme. Les uns, en se heurtant aux rochers, rendent un son terrible; les autres, brisés

[1] Chrys., t. 4, p. 667.
[2] *Id.*, t. 3, p. 107; — t. 8, p. 16.
[3] *Id.*, t. 4, p. 28, et p. 456 et 99; et t. 3, p. 71.

par la parole de la doctrine, ne font entendre qu'une aimable harmonie. Ainsi, le souffle du zéphir, en passant sur un champ d'épis, courbe et relève leurs têtes, imitant sur la terre les vagues de l'océan. Mais ici, j'ai une plus belle moisson, et ce n'est pas le souffle du vent, mais la grâce de Dieu qui excite et enflamme vos âmes [1]. »

Après douze ans d'incessantes prédications à Antioche, la parole de Chrysostôme n'avait rien perdu de son premier attrait. Quelques jours exceptés, où le cirque faisait oublier l'église, le peuple accourait à ses discours avec le même empressement. Absent, on le réclamait; malade, on assiégeait sa maison pour le voir et obtenir de lui quelques mots. On le suivait dans les champs, au tombeau des martyrs [2], et il fallait que, debout sur la porte des oratoires consacrés à leurs reliques, il parlât en plein air aux foules enthousiastes qui bravaient tout pour l'entendre. Souvent les applaudissements de l'auditoire interrompaient l'orateur, qui se fâchait doucement [3]. « Que me revient-il de vos acclamations, de vos louanges, de tout ce bruit, disait-il? La vraie manière de me louer est de mettre en pratique ce que je vous dis; je serai content, je m'estimerai heureux, non quand vous aurez accueilli mes paroles par vos applaudissements, mais lorsque, avec une sainte ardeur, vous conformerez votre conduite aux conseils qu'on vous donne ici [4]. » L'auditoire se vengeait de ses reproches par de nouveaux applaudissements [5]; et le prédicateur avoue que ces marques de la faveur populaire qu'il blâme, qu'il voudrait supprimer, ne laissent pas que de lui faire plaisir [6].

La chaire chrétienne est entrée, depuis deux ou trois

[1] Chrys. *Hom. 6 de pœnit.*, t. 2, p. 317.
[2] *Id.*, t. 2, p. 688.
[3] *Id.*, t. 1, p. 470; t. 2, p. 25, p. 247; t. 9, p. 236, et *aliàs pass.*
[4] *Id.*, t. 2, p. 25; t. 7, p. 193; t. 3, p. 157.
[5] *Id.*, t. 9, p. 239.
[6] *Id.*, t. 9, p. 239; t. 2, p. 247.

siècles, dans une voie qu'il ne nous appartient pas de juger, mais qui l'éloigne singulièrement des premiers maîtres de l'éloquence sacrée, c'est-à-dire des Pères de l'Église. « Les discours de ceux-ci, dit Fleury, sont simples, sans art qui paraisse, sans divisions, sans raisonnements subtils, sans érudition curieuse, quelques-uns sans mouvement, la plupart fort courts. Il est vrai, ces saints évêques ne prétendaient point être des orateurs, ni faire des harangues ; ils prétendaient parler familièrement comme des pères à leurs enfants et des maîtres à leurs disciples. C'est pour cela que leurs discours se nomment *homélies* en grec, et en latin *sermons*, c'est-à-dire entretiens familiers. Ils cherchaient à instruire en expliquant l'Écriture, non par la critique et les recherches curieuses, comme les grammairiens expliquaient Homère et Virgile dans leurs écoles, mais par la tradition des Pères, pour la confirmation de la foi et la correction des mœurs. Ils cherchaient à émouvoir, non pas tant par la véhémence des figures et les efforts de la déclamation, que par la grandeur des vérités qu'ils prêchaient, par l'autorité de leurs charges, leur sainteté personnelle et leur charité. Ils proportionnaient leur style à la portée de leurs auditeurs [1]. »

C'est avec cette méthode, ou plutôt cette complète absence de méthode, que procède Chrysostôme. Point de plan, point de cadre, point de règles; aucun dessein arrêté, si ce n'est, d'une manière générale, *la confirmation de la foi et la correction des mœurs;* aucune espèce d'unité. C'est l'abandon, l'imprévu, le désordre de la conversation. Souvent il entre en matière sans préambule ; parfois il fait l'un sur l'autre deux ou trois exordes, inspirés par la première circonstance venue, l'affluence qu'il a sous les yeux, les pauvres qu'il a rencontrés sur sa route, l'évènement qui

[1] Fleury, Mœurs des chrét., 3e part., c. 31. — *Voir* aussi Fénel., t. 21, p. 107, éd. de Vers.

a ému la cité la veille ou le matin. A part les panégyriques et quelques discours sur un sujet spécial, il explique le passage de l'Écriture qu'on vient de lire du haut de l'ambon. L'explication est simple, littérale, solide. Esclave du texte, il en fait valoir tous les mots. Quelques phrases lui suffisent pour poser le dogme, répondre aux questions, écarter les difficultés. Il s'interrompt au milieu de son commentaire pour une pensée qui le frappe, pour une digression qui l'entraîne, quelquefois pour donner un avis, pour faire un reproche, pour prendre à partie tels ou tels de ses auditeurs. Puis, tout cela finit par une exhortation morale, peu liée d'ordinaire à ce qui précède, mais toujours en rapport avec les besoins de l'auditoire, et dans laquelle il s'abandonne à sa verve et déploie tous les trésors de son éloquence. Du reste, pas plus de façons dans le style que dans la composition. Grand, large, d'une belle et fière simplicité, quelquefois naïf, quelquefois sublime, il tombe par moments dans la trivialité, et se traîne sous le poids des redites, des images inutiles, des petits détails. Jamais, à coup sûr, de prétention ni de recherche : on y trouve plutôt une négligence délibérée, et s'il y a quelque art en tout cela, c'est dans la négligence elle-même. Pasteur, il s'entretient librement et saintement avec ses ouailles, caresse, gronde, discute, plaisante, raconte, interroge avec une familiarité paternelle et affectueuse, souvent très-piquante; mais de temps à autre le ton s'élève, la parole éclate, la conviction déborde, et l'auditoire subjugué bat des mains, pousse des cris, verse des larmes, et proclame à haute voix sa résolution de se convertir.

On peut, à la rigueur, trouver dans Chrysostôme quelque chose de la liberté et de la vigueur de Démosthène, du nombre et de l'abondance de Cicéron, des grands éclairs de Bossuet, de l'onction pénétrante de Massillon. Au fond, il n'a d'analogie avec personne, et ne ressemble qu'à lui-

même. Si on pouvait le comparer à quelqu'un, ce serait plutôt à S. Basile ou à S. Grégoire, qui parlent la même langue, s'adressent au même peuple, attaquent les mêmes erreurs, et dont la prédication, comme la sienne, n'est que l'explication de l'Écriture en forme d'homélie. Mais si ces grands orateurs sont plus soutenus, plus travaillés, plus profonds, s'ils sont lus avec plus de profit ou de charme, ils n'ont jamais eu son prestige ni exercé sa puissance. Bossuet, qui l'appelle *Démosthène chrétien* [1], le déclare « l'un des plus illustres prédicateurs, et sans contredit le plus éloquent qui ait enseigné l'Église [2]. » Chrysostôme a gouverné douze ans par la parole l'ardente et capricieuse cité d'Antioche. Nulle popularité plus constante et plus vraie que la sienne.

Sans doute, il la cultive avec soin ; car il y voit un point d'appui nécessaire à ses travaux apostoliques, un heureux indice des progrès de l'Évangile dans les âmes. Mais jamais les chétives préoccupations de l'amour-propre ne troublent ce grand cœur. Il aime le peuple, il l'aime sincèrement et sérieusement comme un ami son ami, comme un père ses enfants ; il se plaît à le lui dire, et le dit d'une façon ravissante. Avec lui, il pense tout haut ; point de défiance ni de réserve ; il lui rend compte de ses pensées, de ses joies, de ses peines, de ses craintes, de ses espérances, de toute sa vie. Est-il obligé de gronder, c'est à regret ; et avec quel empressement, par quel affectueux langage ne tempère-t-il pas l'amertume nécessaire de ses reproches ! S'il recommande aux pauvres la résignation, s'il les met en face de leurs vices ignobles, il signale aussitôt le péril et l'écueil des richesses, il tonne contre le faste et l'avarice des grands. Qu'il expose les saintes sévérités de la loi, il insistera sur l'abondance des divines miséricordes,

[1] Boss., 5e Avert. au protest., n° 31, t. 21, p. 402.
[2] *Id.*, Serm. sur la par. de Dieu, t. 12, p. 351, éd. de Vers.

sur les facilités du pardon, et nul ne sera plus indulgent aux pécheurs que cet homme si rude à lui-même. Dans l'église, il a tout disposé avec une aimable prévenance pour que ses auditeurs n'aient à souffrir ni de la chaleur ni d'une attente trop longue, et la durée de ses homélies est toujours mesurée à l'attention qu'elles obtiennent. Il tient à être écouté sans fatigue, compris sans effort : de là, son usage de consacrer plusieurs séances au même sujet, afin d'embrasser moins de matière dans ses discours ; de là aussi, les redites, les termes populaires, les images accumulées, les détails surabondants, les digressions fréquentes, le soin d'écarter les discussions subtiles, les exposés ou les arguments trop savants, tout ce qui le ferait valoir dans l'esprit des doctes, sans profit pour les masses. Il s'abaisse, se rapetisse, s'efface, et le plus grand emploi de son talent est de le cacher. Avant tout, il s'agit pour lui de retenir aux pieds de sa chaire cet auditoire qu'il veut manier et travailler à son gré, et pour atteindre ce but rien ne l'arrête, ni une expression vulgaire, ni un tableau peu digne de sa gravité, ni une figure de mauvais goût, ni même un sarcasme. Le luxe de sa parole, qui contraste si fort avec l'austérité de sa vie, tient au même motif. Que lui importent l'art et ses règles? Il ne pose pas pour l'avenir : il veut instruire, toucher, rendre meilleur ce peuple qu'il aime, et ses défauts y réussissent autant que ses qualités.

Ces défauts, au surplus, ne sont que des concessions volontaires à sa popularité ; mais cette popularité, s'il la recherche, s'il la soigne, ce n'est pas comme un ambitieux, comme un tribun, pour s'en faire un instrument ou un marche-pied, mais comme un apôtre qui brûle de l'amour des âmes et voudrait avoir assez d'empire sur sa chère Antioche pour l'arracher à ses préjugés, à ses grossières superstitions, aux misères morales qui la dégradent, aux

ténèbres honteuses où elle se complaît, à toutes ces coutumes, fruits de l'ignorance, restes de l'idolâtrie qui déshonorent encore la société nouvelle, aux folies du cirque, aux obscénités du théâtre, aux orgies des tavernes, pour lui inculquer cette douceur, cet amour du travail, cet esprit de dévoûment, cette dignité de mœurs, ces vertus qui font les vrais chrétiens. Ce genre de popularité, Chrysostôme en avoue l'ambition; mais il ne l'achètera ni par une lâcheté ni par une faiblesse. Il lui sacrifiera la rhétorique, le goût quelquefois, jamais la dignité de son ministère, jamais le respect de lui-même; et, tout en exprimant à ce peuple son profond attachement, à cause même de cet attachement, il ne cessera de lui reprocher ses erreurs, d'attaquer ses vices, de lui faire honte de ses penchants. Du reste, ce n'était pas seulement sur l'attrait de sa parole que reposait la popularité de Jean, mais aussi et surtout sur l'estime de son caractère et de ses vertus. Le peuple aimait l'homme plus que l'orateur : il aimait sa franchise, son courage, son noble désintéressement, cette austérité de mœurs unie à la plus parfaite indulgence, son infatigable dévoûment aux souffrances, aux besoins, aux intérêts de ses frères, cette grande charité qui l'avait dépouillé de tous ses biens en faveur des pauvres, et se manifestait tous les jours par de nouveaux bienfaits. Il le voyait à l'œuvre ; il pouvait suivre pas à pas cette existence toute d'amour et d'immolation, et il savait que l'orateur parlant en chaire de sa tendresse pour le peuple ne faisait qu'exprimer le sentiment qui remplissait et inspirait sa vie toute entière. Si donc il n'y eut pas de popularité plus soutenue, c'est qu'il n'en fut jamais de plus pure; et tout en lui proteste contre cette qualification de démagogue et de tribun qu'on a osé lui donner.

Quant à sa prédication, Chrysostôme en explique volontiers les procédés. S'il se répète souvent, c'est, dit-il, que

« lorsqu'on veut extirper de l'âme une passion qui s'y est enracinée, il faut du temps et de la peine, et, au lieu de parler un jour ou deux sur le même sujet, y revenir à plusieurs reprises et pendant bien des jours, à moins qu'on ne prêche par vanité et pour le plaisir de ceux qui écoutent, non pour leur profit. C'est à cause de cela que je vous ai entretenus plusieurs fois de suite sur les serments, et que je vais en faire autant à propos de la haine; car, selon moi, la meilleure manière d'instruire est d'insister sur les mêmes vérités, jusqu'à ce que nos paroles aient produit quelque effet. L'orateur qui parle aujourd'hui de l'aumône, demain de la prière, après-demain de la modération, ne fera entrer aucune de ces vertus dans l'âme de ses auditeurs; mais s'il attend quelque fruit de ses discours, il doit ne pas quitter le sujet qu'il traite avant que ses premières instructions aient pris racine chez eux. Ainsi, les maîtres qui apprennent à lire aux enfants, ne les font passer aux syllabes que quand ils connaissent les lettres[1]. »

S'il distribue en plusieurs discours les sujets plus étendus, c'est qu'il ne veut pas charger d'un fardeau trop lourd l'attention de son auditoire. « La parole, l'ouïe, tous les sens, dit-il, ont des règles et des bornes qu'on ne peut enfreindre ni franchir impunément. Quoi de plus doux que la lumière! Et cependant si l'œil en soutient l'éclat trop long-temps, il en éprouve de la souffrance. Tant il est vrai que partout l'excès fatigue, tandis que l'usage modéré est aussi agréable qu'utile[2]! C'est pour cela que nous cherchons moins à vous dire beaucoup de choses à la fois, qu'à bien graver nos instructions dans votre mémoire; et, loin de vous verser d'un seul trait la coupe de la doctrine, nous la faisons durer plusieurs jours, laissant reposer votre attention dans les intervalles, afin que les premiers enseignements déposés dans

[1] Chrys., t. 4, p. 748.
[2] *Id.*, t. 1, p. 480.

votre esprit y soient gardés fidèlement, et que les nouveaux que nous avons à y mettre soient reçus avec une âme libre et déjà fortifiée [1]. La pluie qui tombe avec force glisse sur la terre sans la pénétrer; mais celle qui tombe doucement s'imbibe, comme l'huile, dans ses entrailles et les remplit d'une humidité féconde. Ainsi, je vous distille peu à peu l'Écriture, afin que, semblable à une pluie spirituelle, elle arrive goutte à goutte jusqu'au fond de vos cœurs [2]. »

Si d'ordinaire il fait de trop longs exordes, il en donnera les raisons. « Je parle, dit-il, à une multitude nombreuse, à des hommes qui ont une femme, des enfants, un ménage, qui gagnent leur vie par un travail quotidien, qui sont tout occupés d'intérêts matériels; et ce qu'il y a de plus fâcheux, ce n'est pas qu'ils soient continuellement occupés, mais nous ne les recevons ici qu'une fois par semaine. Donc, pour leur rendre nos paroles plus faciles à comprendre, nous cherchons par nos exordes à donner plus de clarté à l'enseignement. Celui qui n'a d'autre souci que l'étude des Écritures, n'a besoin ni d'exorde ni de préparation; il comprend sans efforts tout ce qui se dit. Mais celui qui consacre la plus grande partie de son existence aux affaires du siècle et ne paraît ici que rarement et quelques instants, a besoin de préambules et d'explications qui lui préparent la voie, sinon il se retire sans aucun profit. Un second motif non moins important, c'est que sur un si grand nombre d'auditeurs, les uns viennent habituellement, les autres font souvent défaut. Il est donc nécessaire de donner des éloges à ceux qui viennent, de blâmer ceux qui ne viennent pas, afin d'encourager les uns à être plus zélés encore et de pousser les autres à sortir de leur apathie. D'ailleurs, la matière à traiter est quelquefois trop abondante pour être épuisée en un jour, et souvent il faut trois ou quatre expositions

[1] Chrys., t. 1, p. 736.
[2] *Id.*, t. 5, p. 585.

sur le même sujet. Il est donc indispensable de reprendre le second jour ce qu'on a dit le premier, afin de rattacher un discours à l'autre et de mettre dans l'enseignement une suite qui le rende plus clair [1]. »

Aux yeux de Jean, la clarté est la première qualité du discours. On raconte qu'une femme du peuple venue l'entendre, au début de son ministère, sortit du sermon en disant : Voilà des paroles perdues, je n'ai pas compris. Ce mot rapporté au prédicateur [2] fut un trait de lumière ; il ne songea plus qu'à proportionner son langage à ses auditeurs, et courageusement il se dévoua aux reproches qu'on devait lui faire et qu'on lui a faits d'être *trop simple et trop populaire* [3].

Mais l'abaissement du talent atteste la grandeur de l'âme. Nous devons ajouter que si simple et si populaire qu'il soit, sa diction reste toujours pure et correcte. Bossuet, donnant des conseils pour la prédication, veut qu'on joigne ensemble comme sujets d'étude S. Augustin et S. Chrysostôme. « L'un, dit-il, élève l'esprit aux grandes et subtiles considérations, et l'autre le ramène et le mesure à la capacité du peuple. Le premier ferait, peut-être, s'il était seul, une manière de dire un peu trop abstraite, et l'autre, trop simple et trop populaire ; non que ni l'un ni l'autre ait ces vices, mais c'est que nous prenons, ordinairement, dans les auteurs ce qu'il y a de plus éminent. Dans S. Augustin, on trouvera toute la doctrine ; dans S. Chrysostôme, l'exhortation, l'incrépation, la vigueur, la manière de traiter les exemples de l'Écriture et d'en faire valoir tous les mots et toutes les circonstances [4]... Ses sermons sont les plus beaux qui nous soient restés de l'antiquité [5]. »

[1] Chrys., t. 3, p. 120.
[2] *Metaph. in vit. S.* — Baron., *ad ann.* 386, § 57.
[3] Boss. dans Floquet, t. 2, p. 521.
[4] Boss., Écrit. inéd. dans Floq., t. 2, p. 521.
[5] Boss., t. 30, p. 505.

Instruire, améliorer le peuple, le rendre chrétien d'esprit et de cœur aussi bien que de nom, c'était la grande, l'unique préoccupation de Chrysostôme. Mais ce peuple, pour agir sur lui, il fallait l'attirer, le captiver autour de la chaire, le disputer jour par jour à ses goûts frivoles ou grossiers, à son inguérissable passion des fêtes, du théâtre, du cirque, et le saint orateur y emploie tout son talent, toute sa charité. Heureux quand sa parole tombe au milieu d'une grande affluence, triste quand elle n'est entendue que d'un petit nombre, il s'applique non-seulement à éviter à son auditoire toute contention d'esprit, mais à l'intéresser et à le charmer par l'agrément et la variété du discours. « Car, disait-il quelquefois, il ne faut pas tendre constamment l'attention des auditeurs, ce serait les fatiguer. On ne doit pas non plus les amuser toujours, ce serait s'exposer à les amollir; mais il faut employer une diction tantôt plus vive et plus serrée, tantôt plus populaire et plus agréable [1]. » Là précisément était la difficulté. Comment répandre la variété et l'agrément sur une explication de textes, presque toujours littérale et par conséquent sèche et froide? Chrysostôme y excelle. Son auditoire ne connaît pas un moment d'ennui. L'ironie, la peinture satirique, les tableaux grâcieux, l'objurgation véhémente, la digression pleine d'intérêt, les détails de mœurs, l'épanchement affectueux, l'évènement du jour, le récit biblique se succèdent, s'entremêlent, et d'un commentaire aride font un discours attachant. Quelquefois l'orateur plaisante [2]. « Voici quelque chose, dit-il, qui vous fera rire, je le sais; je le dirai cependant, et d'autant plus que vous en concevrez plus d'éloignement pour l'erreur des Marcionites. Quand un de leurs catéchumènes vient à mourir, ils font cacher un homme vivant sous le lit du mort; puis ils s'approchent de celui-ci, et lui demandent

[1] Chrys., t. 5, p. 130.
[2] *Id.*, t. 10, p. 172 e. 239.

s'il veut être baptisé. Le mort se taisant, l'homme caché sous le lit répond d'une manière affirmative, et alors commencent des cérémonies qui ne sont, en vérité, qu'une scène de théâtre. Quand on leur reproche cette absurdité, ils se défendent avec les mots de l'Apôtre où il est question du baptême pour les morts [1]. » Mais après avoir fait rire un instant ses auditeurs, Jean les rappelle bien vite aux pensées sérieuses. Un jour il avait cité ce mot de Socrate à propos de sa femme : qu'elle ne lui avait été donnée que pour exercer sa patience et adoucir son caractère. L'assemblée partit d'un éclat de rire. « Vous riez, s'écria l'orateur, et moi je gémis ; oui, je gémis de voir que des Grecs sont plus sages que nous, à qui il a été ordonné d'imiter les anges, et même de rivaliser avec Dieu, par la pratique de la douceur [2]. »

L'auteur d'une thèse remarquable sur S. Jean Chrysostôme considéré comme orateur populaire, a très-bien décrit ses procédés oratoires dans l'explication du texte inspiré. « Chrysostôme, dit-il, fut moraliste et orateur en même temps qu'interprète. L'attention du public est fatiguée : mais tout-à-coup se présente une de ces longues et touchantes histoires de l'Ancien-Testament, une parabole de l'Évangile, simple mais profonde et pathétique, celle de Lazare par exemple. Le prédicateur fait ressortir avec un bonheur infini les moindres circonstances du récit. La narration si chère aux Orientaux, la narration vive, colorée, égayée de piquantes applications, se substitue tout-à-coup à la sècheresse du commentaire... C'est dans ces analyses dramatiques qu'éclate surtout le génie oratoire de Chrysostôme. On trouve en lui, comme dit Bossuet, *la manière de traiter les exemples de l'Écriture et d'en faire valoir tous les mots et toutes les circonstances* [3]. Il commente les faits ; son imagination en

[1] Chrys., t. 10, p. 378.
[2] *Id.*, t. 10, p. 239.
[3] Floq., Étud. sur Boss., t. 2.

est vivement frappée; les personnages s'animent, ils agissent, ils parlent; Chrysostôme est l'interprète de leurs sentiments, ou plutôt le plus souvent il supplée à la sobriété du récit par d'éloquentes mais confuses additions. Des plus simples détails il fait jaillir une lumière inattendue; du moindre mot il tire un enseignement. Le récit primitif, simple et nu, disparaît sous les éclatants ornements dont il le couvre. Mais toute digression a son but. Job est oublié, Lazare est oublié, S. Jean-Baptiste est oublié, mais les auditeurs ne le sont pas. C'est pour venir à eux qu'il a quitté ces patriarches et ces saints. Il n'est plus dans les temps antiques, au berceau du monde, sur les rives du Jourdain, à la cour d'Hérode. On le sent auprès de soi; sa parole vibrante, émue, ironique ou terrible, pénètre avant dans le cœur. Il a cessé d'expliquer, il prêche; ce n'est plus le commentateur qu'on entend, c'est le moraliste passionné, c'est l'orateur, c'est l'apôtre [1]. »

Dans son admirable tableau de l'éloquence chrétienne au IVe siècle, M. Villemain apprécie avec autant d'élévation que de justesse la manière de notre Saint. « La prédication de Chrysostôme, dit-il, savante mais populaire, saisit presque toujours ses auditeurs par des images présentes et liées aux incidents de leur vie. Attentif à tout ce qui peut émouvoir ou distraire Antioche, il est un conseiller public pour la ville, en même temps qu'un guide et un consolateur pour chaque âme fidèle : de là s'est formée une nature d'éloquence et de pouvoir dont le génie même de nos grands orateurs du XVIIe siècle ne peut donner l'idée. Plus courtes et moins habilement composées que leurs sermons, les homélies du prêtre d'Antioche n'ont en rien la méthode puissante, le raisonnement profond et serré de Bourdaloue; elles n'avancent pas dans un ordre régulier, par des divisions subtiles

[1] Paul Albert, Thèse sur S. Jean Chrys., p. 176 et suiv.

exactement suivies, vers la démonstration complète d'une vérité de morale ou de foi. Non, l'imagination de l'orateur chrétien de Grèce et d'Asie veut rester plus libre. Sa parole a plus d'effusion; il ne saurait l'assujettir à cette lente dialectique; il croit trop vivement pour avoir besoin de preuves; il aime avec trop d'ardeur son Dieu et son Église pour raisonner si patiemment. N'est-il pas d'ailleurs encore tout inspiré de l'enthousiasme des premiers jours, et comme rayonnant de leur lumière, à peu de distance du berceau miraculeux de la foi, dans la ville où elle a pris son nom? N'est-ce pas d'Antioche qu'est parti, dans le premier siècle, l'éloquent martyr qui vint chercher les lions du cirque à Rome et *jouir de leurs morsures?* Et ses restes rapportés, du temps de Chrysostôme, dans sa ville natale, n'ont-ils pas, traversant comme en triomphe les foules chrétiennes d'Asie, ressuscité l'âge héroïque de l'Église encore si récent, et ranimé toute la ferveur de sa foi naïve? Enfin, près d'Antioche,... l'idolâtrie vaincue ne garde-t-elle pas encore dans le temple et les bocages de Daphné les dernières hontes de son antique corruption, comme pour faire éclater par le contraste la sainte pureté du culte nouveau?

» Tout permet donc à Chrysostôme plus d'ardeur que de logique, plus d'images que d'arguments; il émeut; il passionne, il attendrit des âmes d'avance convaincues, et qui, dans les tremblements de terre de leurs villes d'Asie, croyaient entendre encore la voix prolongée des miracles du premier siècle. Devant cette foi vive, l'orateur n'a point à démontrer le dogme, mais il célèbre et inspire la vertu. Pour cela, il est familier, persuasif, en intelligence avec ses auditeurs. Il leur parle de tout ce qui les occupe: tantôt il se loue de leur pieuse attention, de leurs larmes plus précieuses pour lui que leurs éloges; tantôt il se plaint de leur froideur, de leurs fréquentes absences et des distractions que leur donne le théâtre. Il les suit de ses inquié-

tudes hors de l'église ; il pressent leurs fautes, dont ni ses paroles ni leur ancien repentir ne les préserveront ; il soutient leur courage et les rappelle à lui, dussent-ils faillir encore. On ne peut se figurer l'intérêt puissant et pathétique de ce dialogue entre une âme charitable et forte et tant d'âmes faibles, mobiles, que la passion, le préjugé, l'habitude disputaient à leur propre conviction et à la main de leur guide évangélique. C'est à la fois l'action de la tribune populaire et du confessionnal ; c'est le forum et le sanctuaire, l'union de ce qu'il y a de plus élevé dans la parole oratoire, de plus pénétrant et de plus intime dans la direction secrète des consciences et des cœurs [1]. »

Aux grandes qualités qui font l'orateur, Chrysostôme joignait une science profonde de l'Écriture. Jeune, il l'avait étudiée sous Mélèce, puis sous Diodore et Cartérius. Plus tard, pendant six ans, au désert, il n'eut dans ses mains d'autre livre que la Bible ; il ne s'occupa d'autre chose que du texte sacré. Lu et relu, appris par cœur mot pour mot, il fut jusqu'à la fin de ses jours l'objet constant de ses méditations. Disciple de l'école d'Antioche, Jean ne repoussait pas la lumière qui lui venait d'ailleurs, et n'était étranger à aucun des travaux célèbres des écoles de Césarée, d'Édesse, d'Alexandrie. Il avait étudié Eusèbe d'Émèse [2], était pénétré d'admiration pour S. Athanase, et connaissait Origène, auquel il fait de fréquents emprunts sans le nommer. En un mot, il possédait à fond les saints livres, et se les était tellement appropriés et assimilés, qu'ils étaient devenus le fond même de son esprit et comme sa substance intellectuelle. « Nul orateur chrétien, dit encore l'éminent écrivain cité tout-à-l'heure, ne fut plus pénétré de l'Écriture-Sainte, plus coloré de ses feux, plus empreint de

[1] Villem., Tabl. de l'éloq. chrét., p. 179 et suiv.
[2] S. Hier., *de vit. illustr.*

son génie [1]. » De là, le charme sacré, l'onction puissante de son langage. On éprouvait, en l'entendant, comme les pèlerins d'Emmaüs dans la conversation du divin Maître, je ne sais quelle chaleur douce et sainte qui devenait lumière dans l'esprit et vertu dans le cœur : c'est l'impression qu'il produit encore aujourd'hui quand on le lit. On sent la parole de Dieu sous sa parole, et il est impossible de ne pas admirer avec le Bréviaire Romain *la piété et la splendeur de ses discours et de ses écrits, surtout sa manière d'interpréter les saints livres et d'en exposer le sens* [2]. Fénelon avait raison quand il disait que sur l'explication de l'Écriture on ne peut mieux faire que d'imiter la solidité de S. Chrysostôme [3]. Ses œuvres, en effet, forment le commentaire le plus sûr, le plus beau, le plus complet du Nouveau-Testament et d'une grande partie de la Bible. Et l'Église, le jour de la fête de S. Jean Chrysostôme, remercie le Seigneur *de l'avoir glorifiée par les vertus et les enseignements* de ce grand pontife.

Sans s'astreindre à écrire ses discours, Jean, quand la chose était possible, n'abordait la chaire qu'après de sérieuses méditations. Toutefois, les circonstances l'obligeaient souvent à parler sans préparation, et sa parole improvisée n'en avait que plus de chaleur et de mouvement. Elle coulait de sa bouche, dit un ancien, avec plus d'abondance que les cataractes du Nil [4]. Des notaires ou sténographes recueillaient le discours à mesure qu'il était prononcé; puis on présentait ce travail à l'orateur, qui le revoyait et quelquefois le publiait. C'est ainsi que furent éditées entre autres les belles homélies sur S. Jean et sur S. Mathieu [5].

[1] Villem., Tabl., etc., p. 184.
[2] *Brev. Rom.*, 27 *januar.*
[3] Fénel., t. 21, p. 118.
[4] Suid., *in verb. Joann.*
[5] Chrys., *hom.* 7, *in* 1 *ad Corinth.*, t. 10, p. 53.—Stilt., t. 4. Sept., p. 488.

Ainsi que nous l'avons remarqué, les enseignements du saint prêtre tiraient de sa vie leur plus grande autorité. Dévoué sans réserve au service de l'Église, non-seulement il n'en recevait pas une obole [1], mais il avait distribué aux pauvres son patrimoine, et ne s'était réservé que le strict nécessaire à sa subsistance pour n'être à charge à personne [2]. En tout cas, ce nécessaire était bien restreint; car il avait tellement plié son corps aux exigences de son âme, qu'il semblait lui aussi se nourrir et vivre à la manière des esprits. « Que faut-il à un homme pour sa nourriture de tous les jours? disait-il. Un pain et un cotyle [3] de vin lui sont plus que suffisants. » Pour lui, il fallait moins encore, ayant à peu près supprimé le vin. On a dit qu'il rougissait d'avoir à manger [4]. Et cependant, malgré ce régime exténuant, malgré qu'il souffrît fréquemment de l'estomac et de la tête, il poursuivait sans interruption son apostolat. Comme orateur, comme prêtre, il suffisait à des travaux qui eussent absorbé plusieurs vies.

Il était très-maigre. C'était moins un homme qu'une voix, la voix de la charité. « Sa vie, dit Tillemont, n'était pas seulement très-pure et très-sobre, mais encore sainte et parfaite en toutes choses, et un historien dit qu'il vivait d'une manière toute divine [5]. Ce qui donnait un grand poids à ses discours, lui étant d'autant plus aisé de persuader la vertu qu'il la pratiquait excellemment [6]. »

Sa piété avait la noble simplicité de son éloquence. Admirateur de la vie érémitique, qu'il avait quittée à regret, il en avait l'esprit sans en afficher les dehors. Étaler l'humilité lui semblait le pire orgueil. « On ne le voyait aller ni pieds

[1] Chrys., t. 7, p. 375.
[2] Pall., dial. — Tillem., t. 11, p. 38.
[3] Cotyle, mesure de capacité équivalant à 0,26 litre.
[4] Pall., *ibid.*, c. 17.
[5] Sozom., l. 8, c. 2.
[6] Tillem., t. 11, p. 38.

nus, ni avec une seule tunique, ni avec les autres marques de dénûment et de pauvreté que Jésus-Christ avait demandées quelque temps à ses apôtres [1]. » Mais il aimait et pratiquait d'autant plus l'ascétisme intérieur et réel, qu'il en redoutait davantage l'ostentation et la prétention.

Il s'absentait peu d'Antioche; car chaque absence inquiétait le peuple, qui avait mis en lui son affection et sa gloire, et lui-même il souffrait loin d'un auditoire aimé, dont la confiance et la sympathie étaient un besoin de son cœur [2]. Cependant la fatigue d'une prédication incessante et sa pauvre santé le contraignaient à prendre parfois un peu de repos. Il allait alors respirer l'air des champs [3], visiter ces montagnes bien-aimées, toutes pleines des amis et des souvenirs de sa jeunesse, dont les échos semblaient lui redire les hymnes, les prières, les saintes joies de ses belles années, et il jouissait avec délices de cette paix profonde et divine de la solitude, de son silence éloquent. A Antioche, il sortait peu ; les tombeaux des martyrs, dans la campagne, étaient le but ordinaire de ses promenades. Là, seul, loin de tout bruit et de tout regard, il se repaissait de la pensée de ces morts illustres, du souvenir de leurs paroles et de leurs vertus, et son âme s'élevait avec leurs âmes vers le séjour de Dieu [4]. Aussi préférait-il l'été à l'hiver. « Comme les matelots, disait-il, après les fatigues et les privations de la mer, sont heureux d'apercevoir la terre et le port, les sommets lointains des montagnes, la fumée qui s'élève dans les airs, les troupeaux qui paissent sur le rivage, ainsi je me félicite en voyant approcher la belle saison, non-seulement parce que c'est l'époque où le zéphir a des souffles si doux, mais parce qu'elle nous ramène les fêtes des martyrs,

[1] Tillem., t. 11. — Chrys., *hom.* 33, *in mult.*, t. 7, p. 374.
[2] Chrys., t. 2, p. 279; t. 3, p. 362.
[3] *Id.*, t. 3, p. 340.
[4] *Id.*, t. 2, p. 689.

et que leurs tombeaux sont comme des ports, où le peuple fidèle vient se reposer de ses peines et puiser une sainte joie [1]. »

Un ministère ainsi rempli devait être fécond, et il le fut. Des païens, des Marcionites embrassaient la vérité. Le nombre des Chrétiens augmentait; mais Jean ne trouvait pas que l'esprit chrétien augmentât dans la même proportion. En dépit des témoignages d'affection qu'elle donnait à son apôtre, Antioche était toujours la frivole Antioche, tout entière aux spectacles et aux plaisirs; elle accourait du cirque et du théâtre écouter une voix aimée, et dès que l'orateur se taisait, elle revenait au théâtre et au cirque, sans attendre la fin de la liturgie. C'est pour l'apôtre de l'évangile une désolation qu'il ne cache pas. « Quand l'homme parle, s'écrie-t-il, l'homme qui n'est qu'un esclave comme vous, vous venez l'entendre avec empressement.... Et au moment où Jésus-Christ daigne paraître dans les mystères sacrés, l'église est déserte! Vous m'écoutez donc comme on écoute un joueur de lyre, sans emporter le moindre fruit de mes discours [2]! » Son zèle le trompait sans doute; car, si léger qu'il fût, ce peuple faisait sur lui-même des efforts qui n'étaient ni sans mérite ni sans résultat. Mais le plaisir, l'habitude, l'exemple l'entraînaient à l'oubli de ses promesses, à contrister, sans le vouloir, l'illustre et éloquent ami auquel il eût voulu ne donner que des consolations. De là une lutte avec lui-même, dont le contre-coup, sensible dans les discours de Chrysostôme, leur donne un intérêt dramatique et touchant.

Ce nom de Chrysostôme, Jean le reçut-il alors des enfants d'Antioche épris de son éloquence? Baronius n'en doute point [3]. Le silence de Pallade et de Socrate à cet égard ne

[1] Chrys., t. 3, p. 229.
[2] *Id.*, t. 1, p. 469.
[3] Baron., *ad ann.* 386, n° 57.

suffit pas à infirmer cette opinion. Ce que dit le P. Lebrun, que le surnom de Chrysostôme ne fut accolé au nom de Jean qu'au VIIe siècle, n'est pas exact. Cassiodore, Facundus d'Hermiane, Éphrem d'Antioche [1], dans le VIe siècle; Théodoret, le concile de Calcédoine, dans le Ve, le désignent par l'épithète de *Bouche-d'or* [2]. Proclus [3], son disciple et l'un de ses successeurs, l'appelle *Langue-d'or;* et le P. Stilting, d'une critique généralement si éclairée et si sûre, n'hésite pas à croire que le grand orateur reçut, dès sa mort même ou à peu près [4], un nom qui répondait si bien à l'idée qu'on avait de son éloquence. Mais ce nom, qui pouvait le populariser, si ce n'est le peuple lui-même? Non, ce n'est pas d'un écrivain obscur qu'il l'a reçu, mais de cette ville d'Antioche si fière de lui, qui ne l'entendait presque jamais sans faire éclater par des applaudissements son ardente admiration. Chrysostôme fut ainsi baptisé dans une acclamation populaire : c'est l'avis de Baronius et de plusieurs autres; et parce que Métaphraste l'a émis le premier et qu'il a peu de poids, est-ce une raison pour n'en tenir aucun compte?

[1] Cass., *de instit.*, c. 8. — Fac. Herm., l. 4, c. 2. — Phot., c. 229.
[2] Theod., dial. 2. — Conc., t. 4, p. 830. — Tillem., t. 11, p. 37.
[3] Procl., *de trad. div. miss.*
[4] Stilt., t. 4, Sept., p. 691.

CHAPITRE ONZIÈME.

Jean controversiste. — Les Anoméens. — L'Arianisme. — Semi-Ariens. — Doctrine d'Eunomius. — Sa position dans la secte. — Ses antagonistes. — Anoméens à Antioche. — Controverse de Jean avec les Anoméens. — Deux natures et deux volontés en Jésus-Christ. — Vision intuitive de Dieu. — Charité de Jean. — Efficacité de la prière publique. — Affluence et applaudissements aux discours de Chrysostôme. — Juifs à Antioche. — Chrétiens judaïsants. — Polémique de Jean contre les Juifs. — Caractère et portée de cette polémique. — Livre de la divinité de Jésus-Christ contre les Juifs et les Gentils.— Accomplissement des prophéties.— Établissement du Christianisme. — Tentative impuissante de Julien pour rebâtir le temple des Juifs. — Glorification de la Croix. — Signe et représentation de la Croix partout. — Travaux de Jean à cette époque. — Panégyriques de S. Mélèce, de S. Philogone et autres. — S. Lucien. — Fête de Noël. — Témoignage sur la présence réelle. — Schisme d'Antioche. — Sermon sur l'anathème.

On a voulu distinguer, étudier séparément dans Chrysostôme le controversiste, l'exégète, l'orateur. Mais évidemment l'exégète et l'orateur absorbent le controversiste. Ce n'est pas qu'il manquât des qualités nécessaires à la controverse. Cet heureux génie, souple et riche, possédait d'infinies ressources et prenait sans effort tous les tons. Mais, apôtre du peuple, il est tout à lui, et il regarde comme un faux emploi de ses facultés tout ce qui n'a pas pour objet immédiat l'instruction et l'amélioration du peuple. Ne cherchez pas son talent hors de cet orbite : les besoins intellectuels, l'intérêt moral du peuple sont la limite de son essor. Prêtre d'Antioche, évêque de Constantinople, de nombreux devoirs, de grandes sollicitudes pèsent sur sa pensée et l'empêchent de se déployer librement : il agit et il parle, ou, s'il écrit parfois, sa plume a la rapidité de

l'improvisation. Sans doute, on rencontre dans ses Homélies quelques attaques contre le polythéisme et la philosophie, et il a consacré un petit nombre de discours à combattre les Anoméens et les Juifs; mais sa controverse a toujours lieu devant le peuple, et ne dépasse jamais la portée d'intelligence et d'attention qu'on peut demander au peuple. Vous n'y trouverez ni une critique bien sûre, ni une argumentation bien savante, ni la sévère précision du langage philosophique, ni conception profonde, ni vues d'ensemble, ni le vol soutenu de la haute théologie. Il faut, à ce David de la tribune, une armure légère, et la fronde plutôt que le glaive. De vives et brillantes escarmouches, voilà sa polémique. Les combats en règle, les discussions suivies lui déplaisent. Il dédaigne trop ses adversaires pour les traiter sérieusement. Hérétiques ou philosophes ne sont à ses yeux que des ennemis vaincus : il célèbre leur défaite ; il rabat leur orgueil ; il ne descend guère à les réfuter. Que lui importent leurs raisonnements subtils et compliqués? Contre leurs sophismes, il a les saints livres, et c'est assez. Prouver le dogme, c'est l'affaiblir : il l'affirme, et son affirmation tient lieu de démonstration. Quelquefois il se contente de lancer une ironie, de pousser un cri de victoire, de faire à grands traits un tableau des rapides progrès de l'Évangile. L'exactitude chronologique l'inquiète peu. Si, de temps à autre, il croit devoir opposer des arguments à des arguments, les siens sont toujours d'une simplicité élémentaire. Pourvu que l'auditoire comprenne, il est satisfait. Les dissidents qui viennent l'écouter ne sont ni plus instruits ni plus exigeants que le gros des fidèles; et il n'a qu'à leur tendre la main de la charité pour les ramener à la vérité.

Telle est, si on peut l'appeler de ce nom, la controverse de Chrysostôme. Vous aurez à admirer le pieux et savant exégète, le grand, le puissant orateur, qui plaît, qui émeut,

qui entraîne, auquel nul n'est comparable pour la correction des mœurs et pour inspirer la charité. Mais quand il s'agit d'exposer la doctrine ou de réfuter l'erreur; quand il s'agit d'ouvrir à l'intelligence étonnée les grandes perspectives et les profondeurs de l'enseignement chrétien, il reste en arrière, et parfois bien loin d'Athanase, de Basile, de Grégoire, d'Augustin; et c'est ici principalement qu'on peut le trouver *trop simple et trop populaire* [1].

« Ce docte Père, dit Bossuet, ne le cède à aucun des autres en bon sens et en éloquence; mais de dire qu'on y trouve autant de principes et de profondeur, ou un corps de doctrine aussi suivi que dans S. Augustin, qui est l'aigle des docteurs, avec le respect et l'admiration qui est due à cette lumière de l'Église grecque, la vérité ne le permet pas [2]. »

La polémique de Jean porte surtout contre les Anoméens et les Juifs.

Les Anoméens n'étaient que des Ariens. Mais ils avaient la prétention de conserver seuls la doctrine du maître, altérée, disaient-ils, par de malheureuses concessions. Ils niaient non-seulement la consubstantialité, mais toute analogie entre le Père et le Fils dans la Trinité divine : d'où leur nom d'Anoméens, ou dissemblables. Issus du même tronc, les Ariens purs et les semi-Ariens se haïssaient les uns les autres autant qu'ils détestaient les Catholiques. Acace de Césarée, évêque sans foi, homme sans pudeur; Aëtius, surnommé *l'Athée*, chaudronnier d'abord, puis charlatan vendant des panacées sur les tréteaux, enfin évêque de Constantinople malgré les souillures de sa vie et le sang qui teignait ses mains [3]; Eunomius, son secrétaire, son

[1] Boss. dans Floq., t. 2, p. 521.

[2] Boss., Déf. de la trad., l. 9, ch. 14, t. 5, p. 501, éd. de Vers.

[3] S. Grégoire de Nysse l'accuse d'avoir eu part à la mort du préfet Domitien et à celle de Montius, que Gallus fit tuer en 354. — Socr., l. 4, c. 7. — Tillem., t 6, p. 409.

ami, l'émule de ses bassesses, qui renchérissait sur les vices et les impiétés de son maître, et qu'une intrigue arienne avait placé sur le siége épiscopal de Cyzique [1]; ces hommes, et quelques autres de la même valeur, gouvernèrent tour-à-tour le parti qui prit successivement le nom de chacun d'eux, du dernier principalement, car on disait également *Eunoméens et Anoméens*.

« Le fondement de l'Arianisme, dit le savant évêque de Grenoble, est incontestablement ce principe philosophique mi-païen, mi-gnostique, selon lequel Dieu n'a pu créer le monde directement et sans intermédiaire, soit qu'il fût indigne de Dieu d'agir immédiatement sur des êtres aussi inférieurs, aussi imparfaits, soit qu'ils n'eussent pas eux-mêmes été capables de supporter l'action divine.... De ce principe, combiné avec un monothéisme rigoureux, découle logiquement l'Arianisme tout entier.

» Dieu, voulant donc créer l'univers, et ne le pouvant par lui-même, a dû créer un être intelligent et actif d'un ordre supérieur, qui servît d'intermédiaire entre le monde et lui, et qu'il chargeât du soin de produire les autres créatures, soit qu'il lui communiquât sa puissance créatrice, soit que, s'étant réservé de produire les substances, il ne lui donnât que le pouvoir de former chaque créature en particulier. Cet être, élevé au-dessus de la création parce qu'il avait été avant elle, et qu'il a concouru immédiatement à sa formation, est le *Logos*, le *Verbe* ou la *Sagesse*, dont parlent en plusieurs endroits les Écritures des Chrétiens et d'anciennes traditions religieuses et philosophiques. Ce verbe, ou cette sagesse, qui a été l'instrument de Dieu dans la formation et le gouvernement du monde, l'est devenu plus tard de ses desseins pour la réhabilitation de l'homme, et, sans l'intermédiaire d'une

[1] S. Bas. *adv. Eunom.*, l. 1. — Tillem., t. 6, p. 501-512.

âme humaine, il s'est uni à un corps dans le sein de Marie, et a formé ainsi Jésus-Christ. Tel est l'ensemble de la doctrine arienne ; en voici le détail.

» Le *Logos*, ayant été créé avant tous les êtres, existait avant le temps qui mesure la durée du reste de la création ; mais il n'est pas coéternel à Dieu. Comme la création est une œuvre librement décrétée de Dieu, et que le *Logos* a été produit pour la création, il est l'effet de la volonté libre de Dieu. Il n'émane pas de Dieu, au sens des Gnostiques ; car Dieu est un être parfaitement simple. Il n'en est pas engendré, au sens des Catholiques ; car la substance divine est incommunicable, et toute génération implique une altération et une division de la substance qui engendre. Il est extérieur à Dieu, créé de Dieu, dans un ordre particulier et distinct, il est vrai, mais fait de rien comme les autres créatures. Étranger à la substance divine, il n'est ni bon par lui-même, ni indéfectible par nature ; mais Dieu, prévoyant qu'il serait bon, l'a investi de la gloire qu'il possède. C'est en ce sens seulement qu'il est immuable. Comme sa nature, sa connaissance est imparfaite ; non-seulement il ne voit et ne connaît pas parfaitement le Père, mais il ne connaît pas même sa propre essence.

» De ces assertions, qui, comme on le voit, sont rigoureusement enchaînées l'une à l'autre et au principe primitif que nous avons indiqué comme en étant le fondement, résultent les formules suivantes, si célèbres dans l'antiquité ecclésiastique : « Dieu n'a pas toujours été Père ; mais Dieu était seul et il n'était pas Père. » — « Le Fils n'était pas toujours ; il était (un temps) où il n'était pas ; il n'était pas avant d'être fait. » — « Le *Logos* n'est pas proprement la raison, le verbe, la sagesse même de Dieu. Il y a deux verbes et deux sagesses divines, l'un qui est incréé, l'autre qui est créé ; l'un qui est proprement le verbe et la sagesse de Dieu, l'autre qui n'en a que le nom. Il y a même un grand nombre

de vertus et de verbes de Dieu, et le *Logos*, le Fils, n'est qu'une de ces vertus, un de ces verbes. » — « Enfin, par la même raison, le Verbe n'est pas proprement le Fils de Dieu : c'est par grâce qu'il est appelé Fils ; il est simplement une chose faite et créée [1]....

» Malgré ces affirmations, qui tendaient à contester la vraie filiation et la nature divine de Jésus-Christ, les Ariens n'en persistaient pas moins à l'appeler le Fils de Dieu, le Fils unique de Dieu, et, ce qui semble plus étonnant, Dieu, Dieu véritable, Dieu parfait. Non contents de le regarder comme le créateur de toutes choses, ils lui attribuaient parfois les attributs de la nature divine, et entre autres l'immutabilité. Tout en professant qu'il n'était qu'une créature, ils déclaraient néanmoins qu'il devait être adoré comme Dieu, et ainsi, soit conviction systématique, soit qu'ils fussent dominés par la force de la tradition et par la coutume universelle de l'Église, ils reconnaissaient la divinité de Jésus-Christ, et proclamaient que le culte divin lui était dû [2]. »

Le système d'Arius sur le Fils de Dieu l'entraînait à un système analogue sur le Saint-Esprit ; car le Saint-Esprit, envoyé par le Fils, devait être inférieur au Fils, autant que le Fils, créé par le Père, était inférieur au Père, et ainsi « les hypostases du Père, du Fils, du Saint-Esprit, étaient par nature divisées, différentes, séparées, étrangères et incommunicables l'une à l'autre, et même infiniment dissemblables en substance et gloire [3]. »

Et cependant les Ariens n'hésitaient pas à dire qu'ils adoraient le Père, le Fils et le Saint-Esprit. D'où cette conclusion très-légitime : que l'Arianisme n'était, au fond, qu'une forme nouvelle du polythéisme, un polythéisme simplifié ;

[1] Ginoulhiac, Hist. du dogm., t. 2, p. 260 et suiv.
[2] *Id.*, *ibid.*, p. 267.
[3] Athan., or. 1, n. 6. — Ginoulh., *ibid.*, p. 264.

car, d'une part, les païens enseignaient que le Dieu suprême avait recours, pour la formation et le gouvernement du monde, à des êtres imparfaits, inférieurs, que nous devons honorer comme Dieu ; et, de l'autre, Arius ne se séparait d'eux qu'en substituant à cette multitude d'êtres intermédiaires un seul Dieu de second ordre, formateur du monde et chargé de le gouverner [1].

A l'appui de leur système, Arius et ses sectateurs invoquaient une tradition secrète, apanage de quelques hommes supérieurs, élus de Dieu et favorisés de ses lumières, dont ils se disaient les seuls héritiers et les vrais disciples. Attachant une grande importance aux arguments empruntés à la raison : « Il est évident, disaient-ils, que celui qui engendre doit précéder celui qui est engendré, et, par conséquent, si le Fils était coéternel au Père, il faudrait plutôt le nommer le frère que le fils de Dieu. Le Fils, ajoutaient-ils, existe ou par la volonté du Père, ou sans sa volonté. Dans la première supposition, il pourrait n'être pas; dans la seconde, on impose au Père une contrainte, on le prive de sa volonté. De plus, si le Fils est en tout l'image du Père, il doit avoir un fils, celui-ci encore un, et cela dans une succession sans fin. » C'étaient là leurs arguments familiers, par lesquels ils cherchaient à populariser leur doctrine. Des esprits légers, peu instruits, se laissaient embarrasser et séduire par ces raisonnements philosophiques, dont ils n'appréciaient pas le peu de solidité [2] ; d'autant plus que des textes de l'Écriture, mal interprétés, semblaient donner aux enseignements de la secte une consécration divine : tels étaient, entre autres, ce passage des *Proverbes*, où la Sagesse dit : *Le Seigneur m'a fondée au commencement de ses voies;* ou encore ceux-ci de S. Paul, où il appelle le Christ le *premier-né* de la création,

[1] Mœlh., Athan. t. 1, p. 300. — Ginoulh., Hist. du dogm., t. 2, p. 269. — Ritter., Hist. de la philosoph. chrét., l. 5, c. 2, sect. 1.
[2] Ginoulh., *ibid.*, p. 265.

où il dit que c'est à cause de *son obéissance jusqu'à la mort, que Dieu l'a élevé et lui a donné un nom au-dessus de tous les noms*, et plusieurs autres, où le Sauveur lui-même déclare que *tout lui a été donné par son Père* [1].

Poussés à bout par la puissante argumentation des docteurs catholiques, condamnés par le concile de Nicée, les Ariens, sous le nom d'Eusébiens, de semi-Ariens, distinguaient, subtilisaient, palliaient, et, par des équivoques, des finesses, des hypocrisies de langage et de conduite, s'efforçaient d'éluder les décisions du grand concile et d'envelopper la doctrine de formules à double entente propres à les couvrir, aux yeux des simples, d'une apparence d'orthodoxie. La souplesse de la langue grecque les servait admirablement. Ils déclaraient le Fils *semblable* (ὁμοιούσιος) au Père, en substance et en gloire, et anathématisaient ceux qui osaient dire, du Verbe, autre chose que ce que l'Écriture en dit [2]; et lorsque, à force d'astuce et de mensonge, ils avaient entraîné quelque pauvre évêque surpris à signer une profession de foi où ne figurait pas le tant redouté ὁμοούσιός, ils croyaient avoir remporté sur l'Église une victoire capitale.

Affectant un mépris souverain pour ces timidités et ces subterfuges, Eunomius entreprit d'arracher l'Arianisme aux voies tortueuses où il étouffait sous le masque, et de lui rendre une nouvelle vie en lui donnant une autre base. L'élément gnostique, employé par Arius, lui semblait trop contraire au Christianisme; il l'écarta donc, et ne voulut pour point de départ que le plus sévère monothéisme.

Dieu, disait-il, est sans propriétés comme sans dimensions [3]; il n'a point de forme [4]. Au-dessus des noms, puis-

[1] Athan., or. 1, 2, 3. — Ginoulh., Hist. du dogm., t. 2, p. 269. — Mœlh., Athan. t. 1, p. 318.
[2] Soc., l. 1, c. 8.
[3] Gr. Nyss., *cont. Eunom.* 12.
[4] Eunom., apol. 11.

qu'il est incréé, la multiplicité des mots s'anéantit dans l'unité de son essence, que nul verbe ne peut exprimer [1]. Donc, le nom de Père ne lui est applicable qu'improprement, et sert tout au plus à indiquer le rapport transitoire entre ce qui est produit par la volonté divine et Dieu lui-même [2]. Quant au Fils, il est l'instrument de la création, le créateur même, sans lequel nul individu dans le monde n'eût pu ni être ni connaître; car Dieu est simple d'une simplicité absolue, et ne peut avoir qu'une énergie simple comme lui-même. D'ailleurs, l'énergie de chaque chose doit avoir son correspondant, et la production d'ouvrages différents accuse des énergies différentes. Donc, la création des choses multiples qui composent le monde ne peut être rapportée à Dieu. Simple et un, il avait besoin d'un intermédiaire pour créer le monde, et cet intermédiaire, cet instrument créateur, c'est le Fils; le Fils qui dérive de la volonté, non de l'essence du Père, qui est un produit contingent et libre, une création, non une émanation. Son origine concorde avec l'origine du monde; son existence est aussi temporaire que celle du monde. Entre lui et le Père nulle égalité, nulle ressemblance, nulle analogie, si ce n'est l'analogie de la volonté [3].

Il y a opposition, disait encore Eunomius, entre l'incréé et le créé, l'infini et le fini, à ce point que le contraire de ce qui est essentiel à l'un est le propre de l'autre. Donc, si l'éternité appartient au Père, la contingence est le partage du Fils; si l'essence vraie appartient au Père, elle n'est que prêtée au Fils; si le Père est infini, le Fils a des limites : il est né, il a commencé, il doit finir. Dieu seul n'a point d'origine et n'aura pas de fin; mais le Fils, quoique

[1] Gr. Nyss., *cont. Eunom.* 12.
[2] Gr. Nyss., *ibid.*
[3] Eunom., apol. 24-28. — Greg. Nyss., *cont. Eunom.* 1. — Ritter., Phil. chrét., t. 2, p. 68.

dans le sein du Père, au commencement des choses, n'existe qu'à parler improprement, et en réalité n'existe pas[1]. Dieu ne peut lui départir son essence, et lui ne peut participer à Dieu; le prétendre, ce serait nier la simplicité et l'indivisibilité de Dieu[2]. Il est donc de la catégorie des créatures, et comme elles doit rentrer dans le néant. Instrument de la volonté divine pour créer les autres choses, il a été désigné avant elles, et ne renferme en lui aucune espèce de matière; cependant il n'est pas simple, puisqu'il produit le multiple; il n'est pas éternel, puisqu'il n'est pas simple, et que son existence, liée à celle du monde, n'a de raison d'être que dans la volonté libre de Dieu[3].

Et malgré cela, par une contradiction déjà signalée dans son maître, Eunomius, qui regardait le Fils de Dieu comme une créature, réclamait pour lui l'adoration comme s'il était Dieu; parce que, instrument de Dieu pour créer, il avait en effet créé tout ce qui était au-dessous de lui, et que l'homme lui devait l'existence aussi bien que le monde. Ainsi, un même culte était attribué à la créature et à Dieu, et l'on avait raison d'accuser Eunomius de polythéisme[4].

Il n'était pas difficile aux docteurs orthodoxes de ruiner cet échafaudage, car il reposait sur une seule idée, la simplicité de l'essence divine. Or, en quoi le système catholique de la Trinité est-il contraire à la simplicité de l'essence divine? Évidemment, une substance simple ne se compose pas de plusieurs substances, mais elle peut renfermer plusieurs principes : pourvu que ces principes ne soient ni des substances ni des fractions de substance. Les raisonnements d'Eunomius, très-concluants contre les semi-Ariens, étaient sans portée contre les orthodoxes qui attribuaient une seule et même essence au Père et au Fils.

[1] Gr. Nyss., *cont. Eunom.* 10 et 12.
[2] Eunom., apol. 9.
[3] *Ibid.* 27. — Greg. Nyss., *cont. Eunom.* 11.
[4] Ritter., Hist. de la phil. chrét., t. 2, p. 67.

Mais, répliquait le hardi dogmatiseur, non-seulement la coexistence de plusieurs personnes en Dieu, mais celle de plusieurs attributs, est une négation de la simplicité divine. La bonté, la justice, la sagesse ne sont que l'essence divine considérée sous divers aspects, des noms divers donnés à la même essence selon ses rapports avec les objets extérieurs. Dieu n'a ni propriétés ni forme [1]. A l'objection que, la substance divine étant infinie, nul ne peut dire qu'elle ne renferme pas en effet des principes divers qui ne soient ni des substances ni des parties de substance, et que, pour oser le dire, il faudrait connaître parfaitement l'essence de l'Être absolu: il répondait que Dieu peut être compris par la raison comme il se comprend lui-même, et que c'est se montrer indigne du nom de chrétien que de professer l'impossibilité de connaître la nature divine et la manière dont le Fils a été engendré [2]. En vain, disait-il, le Seigneur a été nommé *la porte*, si personne ne peut entrer ni arriver à l'intuition du Père; en vain il est appelé *la voie*, s'il n'ouvre pas à qui le désire une issue vers Dieu; en vain on a prétendu qu'il était *la lumière*, s'il ne manifeste pas à l'intelligence et le Très-Haut et lui [3].

Eunomius allait plus loin: il regardait comme insuffisante la révélation de Dieu par le monde et par le créateur du monde, et voulait que la raison du croyant s'élevât au-dessus de la création, au-dessus même du Fils, pour connaître en elle-même, immédiatement, l'essence divine. Sans doute le Verbe créateur est l'intermédiaire de notre connaissance, puisqu'il nous a créés, qu'il a créé la lumière, l'a communiquée à ses disciples, et qu'il est la lumière véritable qui éclaire tout homme dans le monde; mais par-delà cette lumière, si véritable qu'elle soit, il y a la lumière inacces-

[1] Eunom., apol. 11.
[2] Gr. Nyss., *cont. Eunom.* 11.
[3] *Ibid.* 10. — Ritter., Hist. de la phil. chrét., t. 2, p. 59.

sible du Père que rien de créé ne nous apporte. Les choses temporaires nous révèlent la volonté, l'énergie, non l'essence de Dieu; le phénoménal, non l'éternel. Les noms même des choses, quoique plus anciens que les choses, quoique exprimant l'idée ou l'essence des choses, ne peuvent dévoiler à nos yeux la simplicité éternelle et absolue de Dieu, antérieure et supérieure à toute dénomination. C'est donc le devoir de la raison pure, de monter plus haut que tous les êtres sensibles et intelligibles, et, sans s'arrêter même à la procession du Fils, d'aspirer directement à la connaissance du premier Être, non dans ses énergies, mais dans son essence[1]. Car cette connaissance immédiate et parfaite de Dieu n'est pas réservée exclusivement à la vie future: c'est un problème que l'homme peut et doit résoudre dès la vie présente[2]. Ce qu'Eunomius formulait par cette incroyable assertion: « Dieu ne sait de sa propre substance rien de plus que nous; nous en avons une connaissance aussi claire que lui; ce que nous en savons, il le sait; ce qu'il en sait, nous le trouvons immuable en nous[3]. »

Cette prétention est si étrange, que des théologiens catholiques ont cru[4] qu'elle avait été faussement attribuée à l'hérésiarque par ses adversaires, entraînés au-delà d'une exacte appréciation par l'ardeur de la polémique. Mais outre les témoignages formels de S. Épiphane, de S. Grégoire de Nysse, de S. Jérôme[5], outre que Socrate cite les propres paroles d'Eunomius, ce qui nous reste des écrits de celui-ci ne permet pas le doute sur ce point. Il est vrai qu'on trouve chez lui ces deux propositions qui semblent

[1] Ritter., Hist., de la phil chrét., p. 69 et 70. — Gr. Nyss., *adv. Eunom.* 12. — Eunom., apol. 20.

[2] Ritter., *ibid.*, p. 60 et 61.

[3] Socr., l. 4, c. 7.

[4] Vasquez, *in* 1 *part. disput.* 37, c. 3.

[5] S. Epiph. Hier. 76. — Greg. Nyss., *loc. cit.* 12. — Hieron. *in c.* 11 *S. Math.* — Nat. Alex., Hist. eccl., t. 4, p. 53.

se nier l'une l'autre : Dieu peut être parfaitement connu par la raison pure ; — Dieu ne peut être connu par l'homme, il est inexprimable. — Mais on l'a remarqué à bon droit, Eunomius distinguait en nous une double connaissance de Dieu : l'une qui vient de l'Être lui-même, fournie par la raison pure ; l'autre qui a pour intermédiaires les énergies, les œuvres. Il les sépare strictement l'une de l'autre. Rejetant la méthode ordinaire qui consiste à s'élever, au moyen de l'analogie, de l'œuvre à l'ouvrier, du monde créé à la puissance créatrice et à l'essence divine dont la notion, malgré les lumières de la foi, reste toujours imparfaite, il ne laisse subsister, comme satisfaisante, que la connaissance immédiate de Dieu, et il déclare que celle-ci, dans toute son étendue, est au pouvoir de la raison pure[1].

Eunomius, du reste, avait conquis sa haute position dans la secte, par son zèle ultra-sectaire et son importance vaniteuse, autant que par son talent et sa réputation de savoir. Sorti on ne sait d'où, il s'était attaché, après une jeunesse humiliée et orageuse, à Aëtius, et avait appris de lui l'art de torturer la parole et de manier le sophisme. Peu versé dans les lettres saintes, peu dans les profanes, il s'était occupé de spéculations philosophiques et en possédait assez bien la langue ; mais, malgré ses grandes prétentions et ses airs de haute portée intellectuelle, il n'avait rien de large dans l'esprit, aucune vue supérieure, aucune puissance réelle de synthèse. C'était un homme plein de lui-même, beau parleur, argumentateur infatigable, se faisant écouter avec plaisir quoiqu'ayant un défaut de langue, mais chargeant son discours de plus de mots que de choses. Sa taille, son geste, ses traits ajoutaient au prestige de sa parole. Quelques taches sur son visage, signalées par les Catholiques comme des traces de lèpre, relevaient sa beauté

[1] Ritter., Hist. de la phil. chrét., p. 64.—Greg. Nyss., *adv. Eunom.* 12.

aux yeux de ses fanatiques admirateurs. La secte le mettait en avant comme son plus grand orateur et estimait ses écrits à l'égal des évangiles. Les deux ouvrages que nous avons de lui[1], les fragments qui nous restent des autres, font peu regretter ce qui s'est perdu, et nous le présentent comme un écrivain pesant, confus, aspirant à la profondeur et n'arrivant qu'à l'obscurité[2]. Il acheva plutôt qu'il ne vivifia l'Arianisme.

Sa réputation d'éloquence était telle dans le parti, que les Ariens de Constantinople, l'ayant appelé à Calcédoine sur la côte d'Asie, en face de la ville impériale interdite à leurs réunions, une foule de gens traversaient la mer pour aller l'entendre. On exaltait en tous lieux et au-dessus de tout son esprit et le charme de sa parole. La secte se flatta, qu'ému de ses éloges, Théodose lui-même serait curieux de connaître un orateur si renommé, et qu'ainsi l'Arianisme pourrait se montrer de nouveau avec quelque faveur dans cette ville des Césars où il avait si long-temps régné. L'impératrice Flacilla, qui joignait les plus hautes vertus à la foi la plus pure, déjoua ces espérances et détourna l'empereur d'une démarche qui l'eût mis en contradiction avec lui-même : Eunomius reçut l'ordre de quitter Calcédoine, et il fut enjoint aux Ariens de n'avoir plus à se réunir ni à la ville ni à la campagne[3].

Du reste, l'audacieux novateur attaquait le système d'Arius presque autant que la doctrine catholique. Il disait que le Saint-Esprit est la créature du Fils, comme le Fils celle du Père, et faisait rebaptiser tous ceux qui venaient à lui, qu'ils vinssent de l'arianisme ou de l'orthodoxie. Il baptisait par une seule immersion, tantôt au nom de

[1] L'Apologie, et la Connaissance de la Foi. On a perdu, entre autres, sept livres de commentaires sur l'épître aux Romains.

[2] Socr., l. 4, c. 7. — Sozom., l. 6, c. 27. — Philost., l. 10, c. 6. — S. Hier. *adv. vigil.*, t. 4, alt. p. 285. — Tillem., t. 6, p. 510.

[3] Sozom., *ibid.*

la mort de Christ, tantôt au nom du *Père incréé*, du *Fils qui a été créé*, et de l'Esprit sanctifiant *créé par le Fils créé* [1]. Par une réminiscence inexplicable de Marcion et de Manès, il ne plongeait dans l'eau baptismale que la tête et la poitrine des baptisés, regardant le reste comme impur et infâme [2]. Était-ce la même préoccupation qui lui faisait dire qu'en Jésus-Christ le *logos* et la nature humaine étaient unis, non par la substance, mais par leurs facultés ? Il exagérait Arius et Apollinaire. Disciple d'Aëtius, il affectait un insolent mépris pour les prophètes et les apôtres, et refusait à leurs écrits toute autorité [3]. A ses yeux, le culte des reliques était une impiété; et ses partisans, qui eussent voulu l'adorer lui-même, fuyaient avec horreur, comme un lieu souillé, toute église consacrée aux martyrs [4]. Comprenant bien que pour faire secte il faut plus que des subtilités et des abstractions, Eunomius rejetait la foi et les œuvres, et enseignait que la connaissance du Père et du Fils conduit à la vie éternelle sans la vertu, et à quelques fautes qu'on s'abandonne [5]. S. Jérôme lui attribue la maxime des Épicuriens : *Mangeons et buvons, nous mourrons demain* [6]. Au dire de S. Grégoire de Nysse, il avait introduit dans la célébration des mystères des choses que la pudeur ne permet pas de raconter [7]. Sozomène, au contraire, assure qu'il s'efforçait de faire passer les nouveautés de ses enseignements sous les apparences d'une grande sévérité [8].

Les illustres Cappadociens, Grégoire de Nazianze, Basile, son frère Grégoire de Nysse, consacrèrent à la réfutation

[1] Theod., *hæres.* l. 4, c. 3.—Sozom., l. 6, c. 26 et 27, et l. 7, c. 17.—Philost., l. 10, c. 4.—Tillem., t. 6, p. 615.
[2] Theod., *ibid.* —Epiph., *hær.* 76.—Greg. Naz., *orat.* 23, t. 1, p. 615.
[3] Epiph., *hær.* 76.
[4] S. Hier., *adv. Vigil.*, t. 4, alt. part., p. 285.
[5] Epiph., *ibid.* — Nat. Alexand., *loc. cit.* — Greg. Nyss., 11.
[6] S. Hier. *in Ezech.*, c. 13, t. 3, p. 775.
[7] Gr. Nyss., *cont. Eunom.* 1, etc.
[8] Sozom., *ibid.*

d'Eunomius d'admirables travaux : le premier, dans quelques-unes de ses grandes homélies [1], le second dans un traité spécial [2], suivent pas à pas le sophiste dans le dédale de ses subtilités, et discutent un à un tous ses arguments. Eunomius attendit, pour répliquer, la mort de S. Basile; mais il se trouva inopinément devant un autre adversaire plus redoutable peut-être, quoique moins renommé. Plus jeune et moins éloquent que son frère, mais plus instruit, plus versé dans l'étude de la philosophie, Grégoire résolut de le venger, et reprit le combat avec l'hérésiarque. Dans ses douze livres contre Eunomius, où il déploie autant de pénétration que de savoir, autant d'élévation et de grandeur de vues que son antagoniste en avait peu, il se place sur le terrain de celui-ci, parle sa langue, et, restituant aux textes de l'Écriture leurs sens, aux termes scientifiques leur valeur, il montre que ses raisonnements ne sont que des pétitions de principe, et met à néant tout cet échafaudage d'idées fausses, d'assertions sans preuves, de formules creuses, de contradictions, qu'Eunomius appelait son système.

Abattus sous ses coups, les Anoméens furent achevés par les lois de Théodose. Il leur fut interdit d'avoir aucune église, de tenir aucune assemblée, d'ordonner aucun évêque, de discuter en public aucune question religieuse [3]. Mais les réunions clandestines remplacèrent les réunions au grand jour; et les mesures légales, sous lesquelles la secte déclina rapidement, ne l'empêchèrent pas de compter encore de nombreux adeptes dans certaines villes, à Antioche, par exemple, le pays d'Aëtius, où était un évêque anoméen.

La renommée de Chrysostôme attirait à l'église même les dissidents, charmés d'entendre, eux aussi, le grand orateur, dont la charité rehaussait si fort l'éloquence.

[1] Gr. Naz., drat. 29, 30, 31.
[2] Bas., l. 5, *in Eunom.*
[3] Sozom., l. 7, c. 12.

Il remarqua leur assiduité ; mais, craignant d'*éloigner la proie qui courait d'elle-même au filet* [1], il évita d'abord toute allusion blessante pour cette classe d'auditeurs. Le stratagème lui réussit au-delà de son espérance. Les Anoméens se laissèrent aller peu à peu à l'attrait de sa parole, si bien qu'il eut bientôt pris sur eux l'ascendant naturel d'un grand talent uni à une grande vertu.

Dès que Jean se crut assez avancé dans leur estime pour aborder la controverse sans les choquer, il attaqua la doctrine d'Eunomius, *non pour humilier ses partisans, mais pour les éclairer, non pour frapper des ennemis, mais pour relever des blessés. Les armes que j'emploie*, disait-il, *guérissent les blessures au lieu d'en faire* [2]. Il fut d'ailleurs provoqué à la lutte par les Anoméens eux-mêmes [3]. Nous avons neuf homélies prononcées à cette occasion, non de suite et sans interruption, mais assez rapprochées pour que la dernière entendue servît de préparation à celle qui suivait. L'orateur attaque par sa base le système d'Eunomius. Au lieu de le suivre pas à pas dans le dédale de ses subtilités, comme l'avaient fait S. Basile et S. Grégoire de Nysse, il ne s'applique qu'à établir l'incompréhensibilité de la nature divine. C'était là, en effet, le pivot de la discussion avec Eunomius, et tout l'échafaudage croulait devant cette seule observation qu'il est une foule de vérités, admises de tous, que la raison de l'homme n'explique ni ne comprend.

Cette thèse de l'impuissance de l'esprit humain à comprendre Dieu, à déterminer par lui-même son essence, est l'objet des cinq premiers discours contre les Anoméens. Jean la développe avec moins de méthode et de portée philosophique qu'Hilaire de Poitiers dans ses admirables livres

[1] Chrys., t. 1, p. 450.
[2] *Ibid.*
[3] *Ibid.*

sur la Trinité [1], avec moins de vigueur et d'élévation que Grégoire de Nazianze dans ses célèbres théologiques, avec moins de profondeur et de savoir que Grégoire de Nysse dans ses discours contre Eunomius; mais certainement d'une manière plus accessible au commun des intelligences, plus propre à faire impression sur l'auditoire qu'il a devant lui, unique objet de son zèle. Il n'écrit pas pour les doctes; il parle pour les masses. Il veut, non pas léguer à l'avenir un monument de science et de talent, mais détruire dans l'esprit de ceux qui l'écoutent des sophismes devenus populaires à force d'être répétés, affermir la foi des uns, ébranler l'orgueil des autres, faire aimer la vérité; et c'est pourquoi, loin de s'abandonner au vol de sa pensée en laissant à terre ses auditeurs étonnés ou distraits, il demeure au milieu d'eux, converse avec eux, ne songe qu'à eux.

« Un homme a osé dire, s'écrie-t-il: *Je connais Dieu comme il se connaît lui-même*. Est-ce la peine de réfuter? Est-ce la peine de prouver? Reproduire une pareille assertion, n'est-ce pas en découvrir toute l'absurdité? Ce n'est pas autre chose, en effet, qu'une folie évidente, une extravagance inexcusable, un nouveau genre d'impiété. Personne jamais n'eut une telle pensée, ne tint un pareil langage. Songe, malheureux, qui tu es et quel est celui que tu scrutes avec tant de curiosité! Homme, tu t'ingères dans les choses de Dieu. Ces deux noms rapprochés démontrent la grandeur de ta folie. L'homme n'est que cendre et poussière, chair et sang, herbe des champs et fleur de l'herbe, ombre, fumée, vanité, tout ce qu'il y a de plus chétif et de plus vil. Et ce n'est pas moi, ce sont les prophètes qui parlent ainsi, non pour déprécier la nature humaine, mais pour réprimer une arrogance insensée. Entendez ce que dit le patriarche; *Je suis terre et cendre* [2].

[1] Hil., *de Trin.*, l. 1, c. 13; l. 3, c. 54.
[2] Genes. 18.

Cependant il s'entretenait avec Dieu; mais cela même, loin de l'enorgueillir, le rendait plus modeste. Et des hommes qui ne sont pas l'ombre de celui-là, se regardent comme supérieurs aux anges ; n'est-ce pas la preuve d'une extrême démence? Quoi ! c'est Dieu que tu scrutes, lui qui n'a pas de commencement, l'immuable, l'incorporel, l'éternel, qui est partout, qui est au-dessus de tout !...

» Vois ce ciel si beau, si grand, couronné de ces innombrables chœurs d'étoiles. Il dure depuis cinq mille ans, et cette longue existence ne l'a pas vieilli; il conserve à jamais la fleur de la jeunesse. Eh bien! ce Dieu que tu soumets aux bornes de tes raisonnements, il a fait cela, comme qui bâtirait une cabane, en se jouant... Compte les nations qui habitent la terre : les Syriens, les Ciliciens, les Cappadociens, les Bythiniens, la Thrace, la Macédoine, la Grèce, les Iles, l'Italie, les Bretons, les Sauromates, les Perses, les Indiens, et tant d'autres dont nous ne savons pas même les noms. *Et tous ces peuples*, dit le Prophète, *sont en présence de Dieu comme une goutte d'eau*. Dis-moi quelle portion tu es de cette goutte d'eau, toi qui prétends comprendre Dieu ! Mais à quoi bon parler de la terre, de la mer, du genre humain? Montons au ciel par la pensée, abordons les anges. Un seul ange, vous le savez, vaut à lui seul plus que toute la création visible... Or, il y a là-haut des myriades de myriades d'anges, d'archanges, de trônes, de dominations, de principautés, de puissances, d'innombrables tribus, des peuples inénarrables de vertus incorporelles. Et tout cela, Dieu l'a fait avec une facilité qu'aucune parole ne peut exprimer. Il lui a suffi de vouloir, et le monde visible et le monde invisible ont reçu l'être de sa volonté... Et tu n'as pas honte de ton arrogance ! Et tu ne te caches pas sous terre, pour avoir osé dire que tu pouvais scruter et comprendre celui qu'il nous est permis à peine de

glorifier et d'adorer!... *Homme, qui es-tu pour répondre à Dieu* [1]?

» Nous sommes ici-bas comme des enfants. Un enfant voit, entend, dit beaucoup de choses; il n'en comprend aucune parfaitement. Ainsi, de moi: je connais beaucoup de vérités dont j'ignore la raison. Je sais que Dieu est partout, tout entier : comment? Je ne le sais pas. Je sais qu'il est sans commencement, inengendré, éternel : comment? Je ne le sais pas. La raison humaine ne peut comprendre comment une substance peut exister quand elle n'a reçu l'être ni d'elle-même ni d'un autre. Je sais que Dieu a engendré un fils : comment? Je l'ignore. Je sais que l'Esprit-Saint procède de lui : comment? Je l'ignore. Je prends des aliments : comment sont-ils changés en sang, en bile, en humeurs? Je l'ignore. Quoi! ces choses que nous voyons, que nous faisons tous les jours, nous en ignorons la nature, et nous prétendons scruter l'essence divine!

» Où sont-ils ceux qui se vantent d'avoir la plénitude de la science, et qui sont tombés par cela même dans un abyme d'ignorance [2]?... Demandez-leur ce que c'est que la substance de l'âme. Est-ce de l'air? du vent? un souffle? une flamme? Rien de cela, assurément; car tout cela est corps, et l'âme est incorporelle... Que dis-je? Non-seulement ils ne connaissent pas la substance de l'âme, mais nul ne peut dire comment elle est dans le corps. Est-elle répandue dans la masse? Il y aurait absurdité à le soutenir, car une telle manière d'être est le propre des corps. Cela ne peut se dire de l'âme, et en voici la raison : les mains et les pieds coupés, l'âme demeure entière; on mutile le corps, on ne mutile pas l'âme. Mais si elle n'est pas répandue dans le corps entier, a-t-elle son siège dans une partie du corps? Alors les parties qu'elle n'occupe pas

[1] *Ad Rom.*, c. 9.
[2] Chrys.. t. 1, p. 447

sont mortes, car ce qui n'est pas animé est mort. Cette supposition n'est pas plus soutenable que l'autre. Nous savons qu'il y a une âme dans notre corps : comment y est-elle? Nous l'ignorons. Dieu nous a dérobé cette connaissance, afin de rabattre nos prétentions, et de nous faire comprendre que nous devons rester à notre place et ne pas rechercher avec une orgueilleuse curiosité ce qui est au-dessus de nous [1]... Mais laissons les hommes, montons aux cieux. Y a-t-il là des êtres qui comprennent Dieu dans son essence? Il y en aurait, qu'ils n'ont rien de commun avec nous, car entre les anges et les hommes la distance est grande. Mais pour prouver surabondamment qu'il n'y a nulle part de puissance créée qui connaisse parfaitement l'essence divine, écoutons les êtres privilégiés qui habitent les cieux. Dissertent-ils sur la substance infinie? Nullement. Mais ils glorifient Dieu, ils l'adorent, et dans l'attitude d'une profonde humilité, ils font entendre sans fin autour de son trône les hymnes du triomphe, les chants mystiques. *Gloire à Dieu au plus haut des cieux!* disent les anges. *Saint, saint, saint!* s'écrient les séraphins, en baissant les yeux, car ils ne peuvent soutenir la splendeur voilée du Très-Haut. Et les chérubins : *Bénie soit la gloire du Seigneur, du lieu où il réside;* non que Dieu occupe un lieu, mais pour employer le langage humain, comme si nous disions : *en quelque lieu qu'il existe, de quelque manière qu'il existe*, si toutefois de telles paroles peuvent être dites de Dieu; mais nous n'avons qu'une langue d'homme. Voyez donc quelle crainte il y a là-haut, quel mépris ici-bas! Les anges adorent, les hommes scrutent; les anges bénissent, les hommes veulent tout savoir; les anges se couvrent le visage, les hommes osent porter un regard insolent sur la gloire ineffable. Qui ne gémirait d'une prétention si extravagante [2]? »

[1] Chrys., t. 1, p. 485.
[2] *Id.*, p. 450.

A l'appui de ces arguments, où l'orateur se montre avec plus d'éclat que le théologien, Chrysostôme apportait des textes de l'Écriture, précis et décisifs : tantôt ces paroles de Jésus-Christ : *Personne ne connaît le Fils si ce n'est le Père, et le Père si ce n'est le Fils et celui à qui le Fils veut le révéler* [1]; tantôt celles-ci de S. Paul : *Dieu habite une lumière inaccessible* [2], et ailleurs : *O profondeur des richesses de la sagesse et de la puissance de Dieu! que ses jugements sont impénétrables, et ses voies au-dessus de toute investigation* [3]! Ces textes et d'autres, il les discute, les commente, et en déduit une démonstration à laquelle ses adversaires n'ont rien à répliquer ou n'opposent que de pauvres objections, qui sont pour l'orateur un nouveau triomphe. « On me dit, s'écrie-t-il, que j'adore ce que j'ignore. — Certes, après avoir démontré par les saints livres que l'essence de Dieu ne peut être parfaitement connue de personne, je devrais ne pas relever une attaque pareille. Mais puisque ce n'est pas la haine qui me fait parler, mais le désir d'éclairer nos adversaires, montrons-leur qu'il y a plus d'ignorance dans leur prétention de connaître Dieu que dans l'aveu de notre ignorance. Supposons deux hommes qui se disputent sur la grandeur du ciel. L'un dit : Le regard ne peut en embrasser l'étendue; l'autre affirme qu'il le mesure de sa main ; je vous le demande, quel est celui des deux qui vous semble avoir la plus juste idée du ciel? Celui qui prétend qu'il en sait la mesure, ou celui qui déclare l'ignorer? Et pourquoi, quand il s'agit de Dieu, n'aurions-nous pas la même réserve [4]? »

Cette polémique, entremêlée de conseils et de félicita-

[1] Math., 11.
[2] I. *ad Timoth.*, 1.
[3] *Ad Rom.*, 11.
[4] Chrys., t. 1., p. 487.

tions aux orthodoxes, de paroles de charité à l'adresse des dissidents, avait le plus grand succès. Les premiers applaudissaient ; les autres revenaient avec plus d'affluence à chacun de ses nouveaux discours [1]. Ils faisaient connaître d'avance leurs objections, auxquelles l'orateur avait soin de répondre ; et il faut avouer que si les arguments de Chrysostôme manquent quelquefois d'élévation et de portée, ceux de ses adversaires sont d'une inconcevable faiblesse et indignes d'une sérieuse réfutation. — « D'après les Écri» tures, » disaient-ils, « *Dieu est esprit* [2], donc nous connais» sons sa substance. » — A quoi l'orateur daigne répliquer : « Mais les mêmes Écritures parlant de Dieu l'appellent » *un feu, une source d'eau vive*. Il sera donc dans son » essence et feu, et eau, et esprit ? Ne nous amusons » pas à de pareilles niaiseries, et, au lieu de discuter plus » long-temps avec de tels hommes, prions pour eux ; deman» dons avec ardeur qu'ils soient guéris de leur folie : ce » sera plaire à Dieu, *qui veut que tous les hommes soient* » *sauvés et arrivent à la connaissance de la vérité* [3]. »

Les derniers discours contre les Anoméens sont consacrés à la *consubstantialité* [4]. Écrite dans l'Évangile, enseignée par les Apôtres, professée, de siècle en siècle et dès l'origine du Christianisme, par tous les docteurs et par toutes les églises catholiques, éclairée récemment de la plus vive lumière par les magnifiques travaux des Athanase, des Hilaire, des Basile, des Grégoire de Nazianze, des Grégoire de Nysse, solennellement et irrévocablement définie dans le grand concile de Nicée et consacrée désormais par un mot impérissable qui la résume admirablement, la doctrine de la génération éternelle, de la parfaite divinité du Verbe,

[1] Chrys., t. 1, p. 525, 509.
[2] Joan., 4.
[3] 1. *ad Timoth.*, 2. — Chrys., t. 1, p. 487.
[4] *Id.*, p. 502.

la consubstantialité, avait eu à soutenir une longue et ardente lutte, moins contre les enseignements que contre les intrigues, les dissimulations, les violences de l'Arianisme aidé par le despotisme impérial, dont il s'était fait, à force de mensonges, d'adulations et de servilisme, un protecteur et un instrument; et, toutefois, c'est la remarque de l'éminent historien du dogme catholique, la secte fit plus de bruit qu'elle n'eut de succès. Le peuple, qui ne comprenait rien à ses artifices de langage, demeurait fidèle même sous des évêques ariens, et ceux-ci, d'ailleurs, étaient moins nombreux qu'on ne serait tenté de le croire. Les principales sympathies de l'Arianisme lui vinrent de cette foule de mauvais Chrétiens que l'intérêt, la politique, l'exemple du chef de l'État avaient poussés à embrasser l'Évangile sans conviction, sans préparation, et qui, restés, au fond de l'âme, incrédules ou indifférents à tous les cultes, étaient plus disposés à accueillir un système de croyances qui, dépouillant le Christianisme de ce qu'il a de plus surnaturel, le mettait davantage à leur portée [1]. Ce fut la faveur des princes qui fit la fortune de l'Arianisme; aussi, dès que cet appui lui manqua, il tomba d'une chute énorme. Ses derniers excès avaient précipité sa ruine. Un regard de Théodose le fit rentrer dans le néant; du moins il ne fut bientôt plus qu'une ombre pâle de lui-même. Les Eusébiens, les semi-Ariens s'ingéniaient, à qui mieux mieux, à se donner une apparence catholique; et, quant aux Anoméens, après avoir ravi à la doctrine d'Arius son caractère philosophique, ils ne tardèrent pas à la dépouiller de ses formes chrétiennes, pour en faire une espèce de rationalisme incohérent et grossier. Leurs arguments, chargés de paroles, étaient, au fond, ce qu'on peut imaginer de plus vulgaire et de plus faible.

[1] Ginoulh., Hist. du dogm., t. 2, p. 290, etc.

Contre des adversaires si déchus, Chrysostôme a peu d'efforts à déployer. Il ne leur fera pas l'honneur d'une réfutation approfondie qui passerait trop au-dessus de leurs chétifs raisonnements et de l'intelligence de ses auditeurs. « Nous demandons, dit-il, si le Fils a la même vertu, la même puissance, la même substance que le Père, ou plutôt nous ne le demandons pas, car, par la grâce de Jésus-Christ, nous le savons et le croyons fermement; mais nous voulons le démontrer à ceux qui ont l'impudence de le nier. En vérité, j'ai honte, je rougis d'aborder un pareil discours! Qui ne rirait de nous voir occupés à prouver des choses si claires? Qui ne condamnerait ceux qui cherchent si le Fils est consubstantiel au Père? Et, en effet, ils sont en contradiction non-seulement avec l'Écriture, mais avec l'opinion générale des hommes et la nature des choses. Que l'engendré soit de la même substance avec l'engendrant, cela se voit non-seulement pour les hommes, mais pour les animaux, pour les arbres même. N'est-il pas absurde, quand cette loi subsiste immuable dans les hommes, les plantes, les animaux, de vouloir la méconnaître et la renverser en Dieu seul [1]? »

Certes, ce raisonnement, qui pouvait satisfaire un auditoire peu instruit, n'est ni bien concluant ni bien digne, et S. Grégoire de Nysse ne s'en fût pas contenté. Mais la discussion se relève et devient sérieuse, quand elle roule sur les textes de l'Écriture que l'orateur oppose à ses adversaires, ou que ceux-ci lui objectent. « Parce que le Fils est fils, disent les Anoméens, vous le faites consubstantiel au Père : donc, nous aussi nous sommes consubstantiels à Dieu, car lui-même nous le dit dans les Écritures : *Vous êtes tous des dieux et des fils du Très-Haut* [2]. — O impudent orgueil! répondait Chrysostôme, ô souveraine folie!

[1] Chrys., t. 1., p. 502.
[2] Ps. 81.

Quand nous parlions de la substance incompréhensible de Dieu, ils s'arrogeaient ce qui est le propre de son Fils, et prétendaient connaître Dieu comme il se connaît lui-même. Et maintenant qu'il est question de la gloire du Fils unique de Dieu, ils s'efforcent de l'abaisser jusqu'à leur bassesse. Nous aussi, disent-ils, nous sommes fils, et nous ne sommes pas pour cela consubstantiels à Dieu. — Insensé ! les Écritures t'appellent fils, mais tu ne l'es pas : il l'est. D'un côté, ce n'est qu'un nom ; de l'autre, c'est la réalité. On t'appelle fils, mais non pas comme lui, Fils unique ; mais tu n'habites pas *le sein du Père ;* mais tu n'es pas *la splendeur de la gloire, ni la figure de la substance, ni la forme de Dieu* [1]. Puisque vous en appelez aux Écritures, cherchons-y ce que le Fils nous apprend lui-même de sa noble génération. Quand il dit : *Celui qui me voit voit mon Père* [2], ou encore : *Mon Père et moi nous sommes un* [3], n'exprime-t-il pas que le Fils ne diffère en rien du Père, quant à la substance ? Quand il ajoute : *Comme le Père ressuscite les morts et donne la vie, ainsi le Fils donne la vie à qui il veut* [4], n'exprime-t-il pas qu'entre le Fils et le Père il y a égalité de puissance ? Et n'est-ce pas enseigner que le même culte d'adoration est dû à l'un et à l'autre, que de dire : *Il faut que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père* [5] ? Enfin, ne montre-t-il pas qu'il possède la même autorité de législateur que le Père, dans ces paroles : *Mon Père agit, et moi aussi ?* [6] »

Le grand champ de bataille des Anoméens était dans ces passages de l'Évangile qui semblent indiquer une subordination du Fils au Père ; son langage, par exemple, au

[1] *Ad Hebr.*, c. 1.
[2] Joan., 14.
[3] *Id.*, 10.
[4] *Id.*, 5.
[5] *Id.*, 5.
[6] *Id.*, 5. — Chrys., t. 1., p. 593.

moment où il ressuscite Lazare, ses prières au Jardin des olives et ailleurs. Jean discute ces passages, les explique, en démontre le vrai sens, en signale la portée, en grand et profond exégète.

« Le Verbe fait chair, dit-il, voulait confondre d'avance deux sortes d'hérétiques : ceux qui nient sa parfaite divinité, ceux qui mettent en doute son incarnation. De là vient qu'il parle tantôt en Dieu et tantôt en homme. S'il n'eût jamais parlé qu'en Dieu, on n'eût vu que le Dieu, et l'économie de la rédemption était méconnue. Mais en entremêlant les langages et les rôles, il réfute par anticipation Marcion, Manès, Valentin, une foule d'autres, et il devient clair pour tous qu'il s'est fait homme, non pas en apparence seulement, en prenant la forme d'un homme, mais en s'unissant véritablement et réellement à la nature humaine. C'est pourquoi vous le voyez tour-à-tour prédire sa passion en Dieu et la redouter en homme; c'est pourquoi, après avoir dit : *Mon père et moi nous sommes un*, il s'écrie : *Que votre volonté, Père, soit faite, et non pas la mienne*, montrant ainsi en lui-même deux volontés; c'est pourquoi encore il n'a pas revêtu l'humanité dans la fleur de la vie, mais il a préféré naître, passer par l'enfance, s'abreuver du lait d'une mère, grandir et vivre long-temps comme nous, afin que cette longueur même de son séjour sur la terre et les circonstances qui l'ont accompagné, prouvent sans réplique qu'il est homme aussi réellement qu'il est Dieu [1]. L'homme prie : Dieu commande. Faut-il punir, récompenser, remettre les péchés, porter des lois, vous le verrez, non pas invoquer son père, mais procéder avec autorité. S'agit-il de guérir le paralytique? *Prends ton lit et marche*. De délivrer une âme du péché? *Aie confiance, mon fils, tes péchés te sont remis*. De chasser le démon? *Esprit mau-*

[1] Chrys., t. 1, p. 504, 511 *et passim*. — Des passages de ce discours ont été cités dans le sixième concile général.

vais, sors de cet homme. De réprimer la fureur de la mer? *Tais-toi, et fais silence*. De rendre la santé au lépreux? *Je le veux, sois purifié*. D'arracher une victime à la mort? *Jeune fille, lève-toi*. De juger le monde? *Venez, les bénis de mon Père... Allez, maudits, au feu éternel...* Voyez comme il fait tout avec une autorité souveraine. Il guérit les malades, pardonne les pécheurs, ressuscite les morts, commande aux tempêtes, donne le ciel, condamne à l'enfer, fait trembler d'un mot les démons eux-mêmes. N'est-ce pas d'un Dieu[1]? »

Un théologien catholique, le Père Vasquez[2], a prétendu qu'en combattant, dans ses adversaires, la prétention de connaître Dieu comme il se connaît lui-même, Chrysostôme non-seulement leur avait prêté une opinion absurde qu'ils n'avaient pas, mais s'était laissé entraîner par l'ardeur de la controverse, jusqu'à nier la vision intuitive de Dieu dans le ciel. Nous croyons que Vasquez s'est doublement trompé. D'abord, des témoins contemporains, éclairés et irrécusables, S. Épiphane, S. Grégoire de Nysse, S. Jérôme attestent que la doctrine[3] attaquée par le saint docteur était bien celle des Anoméens. En second lieu, n'est-il pas évident que celui-là n'a pas nié la vision intuitive, qui écrivait à son ami Théodore : « Pierre, sur la montagne, n'aperçoit qu'une image confuse des biens futurs, et la joie qu'il éprouve à cette vue lui fait tout oublier. Que sera-ce quand la réalité nous apparaîtra, quand le palais du roi s'ouvrira devant nous, et qu'il nous sera donné de voir le roi lui-même, non dans un miroir ni en énigme, mais face à face ; non plus par la foi, mais par la vision[4]? »

Ce que l'orateur d'Antioche refuse à l'homme, à l'ange,

[1] Chrys., t. 1, p. 532.

[2] Vasq., Disput. 37, in 1. *P. S. Thom.*, c. 2.

[3] Epiph., *hær.* 76. — S. Greg. Nyss., *adv. Eunom.* 12. — S. Hier., *in cap.* 11. *S. Math.* — S. Bas., *ep.* 168.

[4] Chrys., t. 1, p. 17. — Voir la note *V* à la fin du volume.

au séraphin lui-même, ce n'est pas la vision intuitive, mais la vision compréhensive, la connaissance adéquate de Dieu. Les mots dont il se sert à chaque instant dans cette controverse, limitent et précisent parfaitement sa pensée. Rien, ce nous semble, n'est moins équivoque que ceci :

« Quand vous entendez, dit Chrysostôme, l'Apôtre s'exprimer ainsi : *Personne n'a jamais vu Dieu*[1], comprenez qu'il n'est donné à personne de connaître Dieu dans sa substance d'une manière complète... Et de même quand le Prophète parlant des chérubins et des séraphins affirme qu'ils n'ont pu supporter la vue de Dieu, il entend dire uniquement la connaissance claire et absolue, la compréhension de la substance de Dieu[2]. »

Du reste, sur les lèvres de Jean, ces discussions n'avaient ni sècheresse ni amertume. La charité dominait la controverse. Il concluait la plupart de ses discours par des paroles comme celles-ci : « Parlez à vos adversaires avec modération et mansuétude... Leur erreur a son principe dans l'orgueil : ils sont malades d'une enflure de l'âme... Or, une plaie accompagnée d'enflure ne supporte pas un contact trop rude, et les médecins emploient pour la laver une éponge douce. Faisons comme eux, ayons recours à l'éponge imbibée d'une eau salutaire, et ne touchons que d'une main délicate à ces blessures faciles à irriter. Si les malades vous injurient, vous repoussent, ne vous découragez pas pour cela : leur colère même les rend plus dignes de pitié... Et prions Dieu qui aime les hommes, qui veut que tous se sauvent, que tous arrivent à la connaissance de la vérité, prions-le, supplions-le de les délivrer de l'erreur et des pièges du diable, et de les ramener à la lumière de la science[3]. »

[1] 1. Joan., c. 4.
[2] Chrys., t. 1, p. 475 *et alib. pass.*
[3] *Id.*, p. 461.

En combattant l'hérétique, Chrysostôme songe au fidèle. L'intérêt des âmes prime tout à ses yeux. On le voit s'arrêter au milieu d'une argumentation chaleureuse, pour signaler un abus, rappeler un devoir. Il avait remarqué, par exemple, qu'à peine le discours fini, les auditeurs sortaient sans attendre que l'office divin fût terminé. Nous prions chez nous, disaient-ils. — « Vous vous trompez vous-mêmes, répond le saint orateur. Chez vous, sans doute, vous pouvez prier, mais non avec la même efficacité que dans l'église, d'où la prière s'élève à Dieu comme le cri unanime de tout le peuple. Seul, tu ne seras pas aussi bien exaucé que dans l'assemblée de tes frères. Il y a ici quelque chose de plus, savoir : l'union des âmes, le lien de la charité, et la prière des prêtres. Les prêtres président afin que les prières plus faibles de la multitude, unies à leurs invocations plus puissantes, montent ensemble au ciel. Que sert le discours sans la prière? La prière d'abord, le discours ensuite. Pour prouver ce que peut une prière faite en commun, je vous citerai un exemple emprunté à l'histoire contemporaine. Il y a dix ans, vous ne l'avez pas oublié, on saisit quelques hommes qui aspiraient à s'emparer du souverain pouvoir. L'un d'entre eux, personnage éminent, convaincu de son crime, était traîné au supplice, une corde à la bouche [1]. La ville s'émeut, chacun quitte son travail, le peuple se précipite à l'hippodrome, et l'on arrache à la vengeance de l'empereur le coupable qui ne méritait pas le pardon. Ainsi vous procédez quand il s'agit d'apaiser un roi de la terre, vous accourez tous ensemble avec vos femmes et vos enfants; et quand il s'agit du Roi des cieux, de vous le rendre propice, d'arracher à son juste courroux, non pas un pécheur, ni deux, ni trois, ni cent, mais tous les pécheurs de l'univers... vous ne prenez pas la peine de vous déranger,

[1] Usage du temps pour empêcher les condamnés de parler.

de vous réunir, pour que Dieu, touché de votre concorde, vous fasse grâce, à eux et à vous!... Et qu'y a-t-il d'utile à votre salut, mes bien-aimés, que vous n'ayez le droit d'espérer pendant les divins mystères?... Alors les anges se prosternent devant le Seigneur, les archanges mêlent leurs prières aux vôtres: c'est pour eux le temps favorable, l'oblation puissante. De même que pour obtenir des rois un acte de clémence, on les aborde une branche d'olivier à la main; ainsi les esprits célestes, au lieu de rameaux symboliques, présentent le corps du Seigneur, et en son nom prient pour la nature humaine, comme s'ils disaient: Nous vous supplions, Seigneur, pour ceux que vous avez daigné aimer jusqu'à livrer votre vie pour eux; nous vous supplions pour ceux en faveur de qui vous avez répandu votre sang, immolé votre corps ici présent[1]. »

De vifs applaudissements accueillaient ces paroles[2]. Le lendemain, l'église était comble[3], et l'orateur interrompait sa controverse avec les Anoméens, pour féliciter et remercier l'auditoire. « J'aime cet Océan, disait-il; et comme le navigateur contemple avec plaisir la mer agitée, je me plais à cette houle de têtes[4]. » Mais souvent il avait à prendre le ton sévère pour obtenir une tenue convenable, même dans les moments les plus solennels de la liturgie, quand le diacre criait : *Soyez debout et attentifs*[5]! Parfois la foule était si compacte, que les filous trouvaient le moyen d'y exercer impunément leur industrie. Jean invite les fidèles à se débarrasser de leur bourse, avant d'entrer au saint lieu[6].

La polémique contre les Anoméens marchait de pair avec

[1] Chrys., t. 1, p. 470.
[2] *Id.*, t. 1, p. 471, 587.
[3] *Id.*, t. 1, p. 477.
[4] *Id.*, t. 2, p. 705.
[5] *Id.*, t. 1, p. 477.
[6] *Id.*, t. 1, p. 479.

une autre, à laquelle Chrysostôme semble attacher plus d'importance et se livre avec plus d'ardeur. Centre animé et célèbre d'un vaste commerce, Antioche avait attiré dans ses murs, depuis des siècles, une foule de Juifs. Ils formaient une partie notable de sa population. C'est parmi eux que Paul et Barnabé avaient recruté les premiers disciples de l'Évangile, ceux qui eurent l'honneur de porter les premiers le nom de Chrétiens : mais l'obstination et le fanatisme d'un grand nombre étaient pour l'Église un danger permanent, dont le pasteur s'inquiétait avec raison. Et, en effet, malgré les différences profondes qui séparaient le Judaïsme de l'Évangile, il y avait entre les deux de tels rapports, une telle parenté, que des fidèles novices et peu instruits en étaient troublés. Ils entendaient lire et chanter à l'église les prophéties, les psaumes qu'on lisait, qu'on chantait à la synagogue ; ils voyaient leurs prédicateurs citer, célébrer avec vénération les livres, les personnages, les symboles vénérés des Juifs ; ils savaient d'ailleurs que disciples du Christ et de Moïse, les uns et les autres s'accordaient dans l'adoration d'un seul Dieu, que la lumière de la foi était venue de Jérusalem apportée par des circoncis, et que plusieurs des fêtes chrétiennes avaient pris le nom des fêtes juives : c'était plus qu'il n'en fallait pour produire dans ces esprits faibles une confusion malheureuse et les incliner à judaïser. On les voyait fréquenter les enfants d'Israël, prendre part à leurs assemblées, à leurs cérémonies, à leurs jeûnes, et même faire avec eux la Pâque, sous prétexte que le Seigneur avait fait ainsi, et s'était soumis à toutes les prescriptions de la loi. Ils allaient se prosterner dans les synagogues, y chercher des oracles, y prêter des serments, et il leur semblait qu'un engagement juré sur les livres saints des Juifs était plus solennel et plus inviolable. Un jour, Jean lui-même rencontra une pauvre chrétienne que, malgré ses protestations et ses pleurs, un impitoyable

créancier traînait à la synagogue pour lui faire jurer ce qu'il voulait. Le prêtre indigné vint à l'aide de la victime et la délivra de son oppresseur. Mais s'étant enquis du motif de cette violence exercée par un chrétien sur une femme de sa religion, et de cette idée aussi absurde que coupable chez un adorateur de Jésus-Christ de choisir comme le lieu le plus saint l'antre des ennemis de son Dieu, il apprit que ce honteux préjugé était une opinion générale à Antioche[1].

A cette révélation, une grande honte saisit l'âme de Chrysostôme. Il n'avait pas mesuré jusqu'à cette profondeur l'ignorance dont il était entouré; mais s'affermissant par la charité contre le découragement, il résolut d'attaquer au plus tôt, dans leur source, ces déplorables abus. De là, les huit discours contre les Juifs, prononcés à quelque distance les uns des autres, et dont le premier dut l'être au mois d'août 386. Ce sont les philippiques de Chrysostôme: on y trouve la dialectique et la véhémence de Démosthène avec quelque chose de la manière de Cicéron dans ses réquisitoires contre Verrès.

Le but immédiat de l'orateur est d'éloigner les Chrétiens des observances judaïques. Aussi frappe-t-il à coups redoublés sur les Juifs, et, en dépit du prestige qui les entoure et des merveilles de leur histoire, il les flagelle de sarcasmes, les poursuit d'invectives; les anathèmes de leurs prophètes n'eurent rien de plus terrible. Quelquefois cette immense infortune le touche, sa voix s'attendrit. « Ils sont malheureux, s'écrie-t-il, et très-malheureux, eux qui ont rejeté les dons célestes qu'ils avaient dans leurs mains. Pour eux, tout d'abord, le soleil de la justice s'était levé, et ils ont repoussé ses rayons: ils se sont assis dans les ténèbres. Et nous, dont les ténèbres étaient le partage, nous avons attiré la lumière à nous, nous avons secoué la

[1] Chrys., t. 1, p. 588, 590, 591 et 610.—Albert, Thèse, p. 190.

nuit de l'erreur. Ils étaient le rameau de la racine sacrée, et ils ont été brisés ; nous, nous ne tenons pas à cette racine, et nous avons porté des fruits de piété. Ils ont lu les prophètes dès l'origine, et ils ont crucifié celui qu'annoncèrent les prophètes : nous, qui ne savions pas un mot des Saints Livres, nous l'avons adoré. Oui, ils sont malheureux d'avoir laissé prendre par d'autres les biens qui leur étaient envoyés, et vraiment les plus malheureux des hommes ; car ils n'ont jamais su que tourner le dos au salut, méprisant la loi quand il fallait l'observer, s'obstinant à l'observer quand elle n'existe plus, aussi coupables par l'obéissance que par la transgression [1]. »

Mais tout-à-coup le ton change, la voix devient acerbe, les accusations s'accumulent, et l'on dirait qu'il se plaît à traîner dans la boue les restes déchus d'une race si grande et si malheureuse. « Leurs jeûnes, accompagnés de danses ridicules, sont pis que des orgies [2] ; leurs fêtes tumultueuses sont impures et abominables [3] ; leur synagogue est un lieu de débauche, un antre de voleurs et de bêtes fauves, l'auberge des démons ; ils y emmènent des troupes de femmes perdues, d'hommes infâmes, ce que le théâtre a de plus vil [4]. Aucun Juif n'adore Dieu [5]. Ils ne connaissent pas le Père, ils ont crucifié le Fils, ils repoussent le Saint-Esprit [6]. Ils sont riches [7], mais intrigants, querelleurs [8], superstitieux [9] ; ils trafiquent de la crédulité publique au moyen d'amulettes et d'enchantements pour guérir tous les maux [10] ;

[1] Chrys., t. 1, p. 588.
[2] *Id.*, t. 1, p. 590, 593, 674.
[3] *Id.*, t. 1, p. 597, etc.
[4] *Id.*, t. 1, p. 590 et 592.
[5] *Id.*, *ibid.*
[6] *Id.*, *ibid.*
[7] *Id.*, t. 1, p. 581.
[8] *Id.*, *ibid.*
[9] *Id.*, t. 1, p. 681.
[10] *Id.*, t. 1, p. 598, 683 et suiv.

brocanteurs, vils marchands, hommes sans conscience [1], ennemis de Dieu [2], quels crimes n'ont-ils pas commis? Ils ont mis à mort leurs prophètes, immolé au démon leurs fils et leurs filles, foulé aux pieds toutes les lois de la nature. On ne sait ce qui l'emporte chez eux de l'impiété ou de la cruauté. Ils ont dépassé en luxure les animaux eux-mêmes. *Chacun d'eux*, dit le Prophète, *a poursuivi avec une passion furieuse la femme de son prochain* [3]. Adonnés au ventre, avides des biens présents, ils ne sont supérieurs en rien aux porcs et aux boucs, tant ils sont lascifs et gourmands! Ils ne savent qu'une chose, être esclaves de leur gloutonnerie, s'enivrer, se battre pour des danseurs, se blesser les uns les autres pour des cochers [4]; leurs âmes sont la demeure des démons [5]. Si on voulait raconter leurs rapines, leur avarice, leurs trahisons, leurs misérables industries, un jour n'y suffirait pas [6]. »

Ce langage, si choquant pour nous, excitait à Antioche les plus vifs applaudissements [7]. « Et c'est avec de pareilles gens, s'écriait l'orateur indigné, que vous voulez prier et jeûner: eux qui ont demandé la mort de votre Sauveur; eux qui disaient: *Crucifiez-le, crucifiez-le! Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants!* Si vous saviez que tels ou tels sont condamnés pour crime de haute trahison, voudriez-vous vous mettre en rapport avec eux? Oseriez-vous leur adresser la parole? Je ne le crois pas. N'est-il donc pas absurde de fuir avec tant de soin des hommes coupables envers un homme, et de faire alliance avec ceux qui ont outragé Dieu lui-même? Vous adorez le crucifié, et

[1] Chrys., t. 1, p. 656.
[2] *Id.*, t. 1, p. 591, 596, etc.
[3] Jérém., 5. — Chrys., t. 1, p. 596.
[4] *Id.*, *ibid.*, p. 592.
[5] *Id.*, *ibid.*, p. 596.
[6] *Id.*, *ibid.*, p. 597.
[7] *Id.*, *ibid.*, p. 592.

vous allez partager les fêtes de ceux qui l'ont attaché à la croix! Ce n'est pas folie seulement, c'est la plus extrême folie.

» La synagogue est vénérable, dites-vous, car on y garde les livres de la loi et des prophètes. — Quoi! des livres confèrent-ils à un lieu la sainteté? Pour moi, j'en déteste d'autant plus la synagogue: car ils ont des prophètes et ils n'y croient pas; ils ont des livres sacrés, et ils en repoussent le témoignage. Supposez qu'un homme distingué, honorable, soit traîné dans un cabaret, dans un antre de voleurs, pour y être accablé d'injures et de coups, voudriez-vous fréquenter ce cabaret, cet antre, parce que cet homme honorable y a été bafoué et insulté? Vous le fuiriez, je pense, d'autant plus. Qu'importe donc que les Saints Livres soient gardés à la synagogue? Au temps des persécutions, les bourreaux tenaient dans leurs mains les corps des martyrs; ils les frappaient, les déchiraient à coups de lanières. Leurs mains étaient-elles saintes, pour avoir touché les corps saints?.... Les livres des Juifs ne font que les convaincre de plus d'impiété. Fuyez donc leurs réunions où vous seriez un scandale pour vos frères, un sujet d'orgueil pour nos ennemis. Car, en vous voyant, vous, les adorateurs de Jésus-Christ qu'ils ont crucifié, rechercher et pratiquer leurs cérémonies, que peuvent-ils penser, sinon que ce qu'ils ont fait est bien fait et que nos croyances n'ont pas la moindre valeur, puisque, vous qui les professez, vous courez à eux qui les attaquent et les détruisent? Non, les livres sacrés ne doivent pas vous attirer à la synagogue, ils doivent vous la faire prendre en horreur[1]. N'est-ce pas là que s'assemblent les bourreaux de Jésus-Christ? Là que la croix est insultée, Dieu blasphémé, le Père méconnu, le Fils outragé, la grâce de l'Esprit rejetée? Ils ont beau se vanter

[1] Chrys., t. 1, p 593, 594, 595.

de repousser les idoles et d'honorer les prophètes, ce sont des paroles bonnes à tromper les simples : au fond, leur impiété n'est pas moindre que celle des païens; mais en l'enveloppant de mensonges, ils la rendent plus dangereuse. Mon ami, si tu admires les Juifs, qu'as-tu de commun avec nous? car, si leurs croyances sont grandes et vénérables, les nôtres sont fausses. Mais, si nous avons la vérité, et nous l'avons, il n'y a chez eux qu'imposture [1]. »

Chose étrange, et qui prouve combien ces Chrétiens de fraîche date étaient encore ignorants et superstitieux ! ils allaient aux synagogues pour s'y faire guérir de leurs maux au moyen de procédés surnaturels [2]. Chrysostôme est obligé de combattre sérieusement ce préjugé ridicule. Il loue, il exalte comme des héros de la vertu ceux qui résistent à cet attrait. «Courage, serviteur de Jésus-Christ, athlète de la piété, homme inébranlable, tu as préféré souffrir que de trahir la foi ; au jour de Dieu tu seras accueilli avec les martyrs. Et toi aussi, tu t'es dévoué à la mort, plutôt que de te souiller par ces impiétés d'enchantements et d'amulettes [3]..... Mais, poursuit-il, pouvez-vous croire que le démon vous guérira? Écoutez ce que dit de lui Jésus-Christ : *Il était homicide dès le commencement* [4]. Quoi! Dieu le traite d'homicide, et tu recours à lui comme à un médecin [5] ! Que tout cela est absurde ! Les démons savent tendre des pièges, faire du mal : ils ne savent pas guérir. Ils ravagent l'âme, et tu crois qu'ils s'intéressent au corps! Ils travaillent à te ravir le bonheur, et tu veux qu'ils s'attachent à te soulager dans tes maux [6] !... Garde-toi donc, mon ami, de te laisser entraîner par ces

[1] Chrys., t. 1, p. 595, 596.
[2] *Id., ibid.*, p. 683 et suiv.
[3] *Id., ibid*, p. 684.
[4] Joan., 8.
[5] Chrys., t. 1, p. 686.
[6] *Id., ibid.*, p. 598.

impostures. Reste ferme dans la crainte de Dieu... Si elle ne t'arrête pas, crains au moins les Juifs. De quel œil oses-tu les regarder? Qu'oses-tu leur dire, toi qui fais profession du Christianisme et cours implorer leur aide? Ne vois-tu pas que tu deviens pour eux un objet de risée, et qu'au fond de leur cœur, si ce n'est ouvertement, ils se moquent de toi et te méprisent [1]?

» J'emprunte les paroles de Moïse, disait l'orateur en terminant l'une de ces Homélies, *et je prends à témoin contre vous aujourd'hui le ciel et la terre* [2]. Si quelqu'un des nôtres, absent ou présent, fréquente le temple de la *Matrone* ou la synagogue des Juifs, s'il participe à leurs jeux, à leurs sabbats, à leurs fêtes, qu'il sache que je suis innocent de sa perte. Au jour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ces enseignements nous seront rappelés, à vous et à moi. Si vous avez obéi, ils seront pour vous un grand motif de confiance. Si vous avez désobéi, si vous avez protégé, en les cachant, ceux qui osent de pareilles choses, vous n'y trouverez que de terribles accusateurs; *car je n'ai point négligé de vous faire connaître les ordres de Dieu* [3]. A vous maintenant de cultiver le trésor qui vous a été confié, et de faire servir le fruit de ce discours au salut de vos frères [4]! »

Le peuple qui suivait avec un intérêt soutenu cette polémique ardente, se rendit aux arguments, aux prières de l'orateur, et rompit ses absurdes relations avec les ennemis les plus acharnés de sa foi. Les Juifs, confondus, n'entraînèrent personne, cette année du moins, et furent contraints de faire leur pâque entre eux. Chrysostôme, dès le cinquième discours [5], célèbre ce triomphe avec un pieux

[1] Joan., p. 687.
[2] Deuter. 30.
[3] Act. 10.
[4] Chrys., t. 1, p. 599.
[5] *Id.*, *ibid.*, p. 627. — Ce discours, un des plus beaux de Chrysostôme, fut long et animé; il y contracta un enrouement (*id.*, p. 649).

orgueil. Mais il avait un autre but plus élevé : ruiner les bases du Judaïsme; et ce but, il le poursuit avec autant d'ardeur que d'éloquence. Ici, son accent s'élève, sa logique est pressante; il accumule les autorités et les arguments pour démontrer à ces enfants dégénérés de Jacob que les oracles sont accomplis, que le Messie attendu est depuis longtemps arrivé, que dès-lors leur mission est finie, leur histoire close, qu'ils n'ont plus de raison d'être, ni comme société religieuse, ni comme peuple, et par conséquent plus de chef, plus de sacerdoce, plus de patrie; tandis que l'univers tout entier se courbe avec empressement sous le sceptre adoré de celui qu'ils ont mis à mort. A cette argumentation si simple, mais si puissante, ses adversaires ne pouvaient rien opposer; car elle avait pour pivot leurs livres sacrés, ces textes immortels, où des hommes, objets de leur plus grande vénération, ont retracé d'avance les destinées d'un peuple dont les fautes et les malheurs les touchaient si profondément. Ces prophètes, disait Chrysostôme, vous ont prédit diverses épreuves qui toutes devaient être suivies de glorieuses restaurations, et les évènements ont donné raison sur tous les points à la prophétie. Or, ces mêmes oracles, si vrais dans leurs prévisions, vous ont annoncé une dispersion suprême et sans retour, une proscription éternelle : ils en racontent les circonstances, ils en fixent l'époque ; et l'orateur rappelle les paroles célèbres de Daniel : *Après soixante-et-dix semaines, l'onction sainte sera abolie; on ne rendra plus de jugement dans Jérusalem ; un peuple avec son chef détruira la ville et le sanctuaire; tout périra comme dans un déluge, et la désolation s'étendra jusqu'à la consommation des siècles*[1]. Il discute, il commente ces paroles[2], et s'écrie : « Si tout ce qui est prophétisé ici n'est pas arrivé, si vous n'êtes pas aujourd'hui

[1] Dan., c. 9.
[2] Chrys., *orat.* 5, t. 1, p. 614 *et passim*.

dégradés, dépouillés de tous les privilèges de vos pères, si votre ville n'a pas été renversée, votre temple détruit, si vos malheurs ne sont pas au-dessus des calamités les plus tragiques, ô Juifs! moquez-vous de mes discours. Mais si les faits eux-mêmes parlent hautement, si les prédictions des prophètes sont accomplies, pourquoi cette obstination impudente et vaine? Où sont maintenant vos cérémonies augustes, et votre souverain pontife, et la robe d'hyacinthe, et l'éphod, et le rational? Ne me donnez pas pour vos patriarches, ces cabaretiers, ces marchands, ces hommes pleins d'iniquité! Y a-t-il un prêtre, dites-moi, quand il n'y a ni sacrifice, ni autel, ni culte, quand l'ancienne onction et les cérémonies saintes n'existent plus [1]? »

Chrysostôme rappelle la destruction du temple, et les efforts impuissants tentés plusieurs fois pour l'arracher à ses ruines; mais il insiste particulièrement sur les prophéties qui annoncent un nouveau culte répandu sur toute la terre, et établit, dans un magnifique langage, que *ce sacrifice pur* dont parle Malachie, *et qui doit être offert en tous lieux, du lever du soleil jusqu'à son coucher,* est l'hostie spirituelle des Chrétiens, remplaçant à jamais les sacrifices sanglants et l'oblation isolée d'un peuple, par l'offrande unanime et sainte de l'humanité [2]. D'où il conclut que la destinée de la nation juive est finie, et que le Judaïsme n'est plus qu'une lutte coupable contre la Providence qui a brisé les anciennes barrières, et convié tous les hommes à la vérité et au salut.

Il est vrai qu'à côté de ce judaïsme si rudement traité par l'orateur, un autre s'était formé sous l'influence de la philosophie, s'efforçant de concilier Moïse et Platon, et de créer ainsi comme un nouveau terrain, où philosophes et peuples pussent se rencontrer dans la pure adoration d'un seul Dieu.

[1] Chrys., t. 1, p. 656.
[2] *Ibid.*, t. 1, p. 647.

Mais si l'exégèse de Philon ralliait à son drapeau un certain nombre d'esprits cultivés, la masse des Juifs restait la même, attachée à ses vieilles observances, enfermée dans l'Ancien-Testament, et nourrissant d'espérances obstinées son fanatisme étroit et jaloux, sa haine implacable du nom chrétien. C'est à ceux-là, comme aux plus nombreux, que Chrysostôme s'adresse, et ses discours ont autant d'actualité que de force.

Il n'en avait pas clos la série, quand il publia son livre de la *Divinité de Jésus-Christ contre les Juifs et les Gentils*. « La plupart des hommes, dit-il, ou paresse, ou préoccupation de leurs affaires, ou peut-être ignorance, aiment peu les longs discours. Je veux donc leur en épargner l'ennui, et, pour qu'ils se portent à cette lecture avec plaisir, me réduire à peu de mots. Laissant de côté toutes les parures du langage, je m'adresserai aux esclaves, aux laboureurs, aux matelots, aux servantes, et m'appliquerai à être aussi simple que court, afin qu'on puisse me comprendre sans effort et tirer de ceci quelque fruit. C'est avec les partisans de l'idolâtrie que j'engage d'abord le combat[1]. »

Chrysostôme entreprend de prouver aux Gentils la divinité de Jésus-Christ. Or, les Gentils repoussent également et l'Évangile et les prophètes. Par où les convaincre? Par un fait avoué de tout le monde, que nul ne puisse contester. Ce fait, c'est l'existence du Christianisme. « Est-ce un homme qui aurait pu, en si peu de temps et malgré des oppositions de toute nature, pénétrer le monde de sa pensée, l'élever à de si grandes choses, quand ce monde était engagé depuis tant de siècles, et si profondément, dans l'erreur et le mal? Jésus-Christ a persuadé aux nations de renoncer à la religion de leurs pères, à leurs lois, à leurs habitudes si anciennes et si enracinées, pour adopter de nouvelles mœurs, les vertus les plus difficiles; et il l'a fait pendant que de

[1] Chrys., t. 1, p. 558.

toutes parts on se déchaînait contre lui, après avoir subi un supplice infâme, une mort ignominieuse. Personne n'osera le nier : les Juifs ont crucifié Jésus-Christ, et cependant l'Évangile s'est répandu sur la terre; il grandit chaque jour; il pénètre chez les barbares, jusque dans la Perse, qui donne à l'Église des essaims de martyrs. Et tout cela s'est accompli, non par les armées, non par les batailles, non par la puissance de l'argent, mais au moyen de onze hommes, sans naissance, sans lettres, sans nom, pauvres, méprisés, déchaux, n'ayant qu'une tunique, ne parlant pas même la langue de leurs auditeurs, pêcheurs de poisson, fabricants de tentes. Temples, autels, sacrifices impurs, ils ont balayé tout cela, comme le vent balaie un peu de poussière ou de fumée, et, en dépit de toutes les haines, en dépit des rois et des peuples, ils ont entraîné l'univers à se prosterner devant le Crucifié. On les a traités comme les ennemis communs du genre humain, eux et leurs sectateurs; on les a incarcérés, exilés, bafoués, coupés à morceaux, livrés aux flammes, aux bêtes, aux plus affreux supplices; et le monde, qui les repoussait, a partagé leur croyance. Le sang des Chrétiens coulait à torrents, et le Christianisme prenait tous les jours plus d'expansion et de puissance. Comment cela s'est-il fait? Par la vertu de cette parole : *Je bâtirai mon Église*. Qui pourrait en douter? Celui qui l'a prononcée est le même qui avait dit : *Que le ciel existe! que la lumière soit!* et qui d'un mot a créé le ciel, la lumière et tout ce qui est [1]. »

Cette démonstration avait quelque chose de particulièrement saisissant pour des hommes encore voisins de la naissance du Christianisme, et presque contemporains de cette transformation merveilleuse du monde. Chrysostôme la reproduit plusieurs fois, et toujours avec une grande magni-

[1] Chrys., t. 1, pp. 559, 574, 575, 576.

ficence oratoire. Mais, à cause des Juifs, il insiste sur les prophéties, et le fond de son livre est un rapprochement soutenu entre les oracles de l'Ancien-Testament et les évènements qui leur répondent dans le Nouveau. S. Athanase a fait quelque chose d'analogue dans son *Traité de l'Incarnation;* mais Athanase est plus nerveux, plus profond; il écrit pour des lecteurs d'élite. Chrysostôme est plus éloquent; il écrit ou il parle pour tout le monde. Il prend donc ce qu'il y a de plus saillant dans les prophètes, et le montre accompli avec tant d'exactitude, avec une vérité si frappante dans la personne de Jésus-Christ, par sa naissance, par ses abaissements, par sa mort, par la diffusion de son Évangile, qu'il est impossible de ne pas voir, dans l'établissement du Christianisme, la réalisation de la plus grande pensée de Dieu. Quoi de plus propre à manifester la divinité de Jésus-Christ que les prophéties faites par lui-même et si visiblement accomplies sur Jérusalem [1] !

« *Voyez-vous tout cela?* s'écriait le Sauveur en montrant le temple du doigt, *en vérité, je vous le dis, il n'en restera pas pierre sur pierre* [2]. Nulle part ce temple n'avait de rival, ni pour la beauté de l'édifice, ni pour la magnificence du culte. Les Juifs s'y rendaient de tous les points de la terre pour y porter leurs offrandes et le décorer de toutes les richesses de l'univers. Aucun monument n'avait la célébrité de celui-là. Une parole du Christ l'a réduit en poudre. Ce saint des saints, où le grand-prêtre seul entrait une fois l'an, avec la robe d'hyacinthe, la mitre sur la tête, dans la pompe la plus auguste; aujourd'hui des prostituées, des infâmes le foulent aux pieds, et il en reste à peine assez pour indiquer la place où il fut. Voyez-vous cela? Ce que le Christ a élevé, nul ne peut le détruire; ce qu'il a détruit, nul n'a pu le relever. Il a élevé l'Église, et elle brave la

[1] Chrys., t. 1, *ibid.*, p. 559 à 574.
[2] Math., 24.

colère des rois; il a détruit le temple, et les rois sont impuissants à le rebâtir [1]. »

Ici, Chrysostôme [2] rappelle en quelques mots ce qu'il avait raconté plus au long dans son cinquième discours contre les Juifs [3], la restauration du temple, entreprise par Julien et miraculeusement empêchée : témoignage précieux à recueillir! Le saint orateur parle, en effet, d'un évènement considérable arrivé de son temps, dont le théâtre était à deux pas de lui ; il en parle comme S. Grégoire de Nazianze [4], comme S. Ambroise [5], comme Ammien Marcellin [6], comme Julien lui-même [7]. L'officier de l'empereur chargé de diriger les travaux était d'Antioche [8], et peut-être vivait-il encore, car il y avait à peine vingt-quatre ans de cela. Chrysostôme, en citant ce fait, l'un des pivots de son argumentation, prend toute la ville à témoin de ce qu'il avance. « Il espérait, cet insensé, s'écrie-t-il, rendre vaine la prédiction de Jésus-Christ. Mais *celui qui surprend les sages dans leurs propres artifices* [9] montra sur-le-champ que les décrets de Dieu ont une force que rien n'arrête. On avait mis la main à cette œuvre criminelle, on commençait à découvrir les fondements, on avait fouillé bien avant dans la terre, et l'on s'apprêtait à bâtir, quand le feu, s'élançant des profondeurs du sol, tua la plupart des ouvriers, rejeta au loin les pierres, et fit renoncer à un projet téméraire. Lorsque Julien apprit cette nouvelle, bien qu'il se fût porté avec ardeur à l'entreprise, il craignit, s'il la poursuivait, d'attirer sur sa tête le feu du ciel, et, vaincu, il céda aussi bien que la

[1] Chrys., t. 1, p. 580.
[2] *Id.*, *ibid.*, p. 580.
[3] *Id.*, *ibid.*, p. 646.
[4] Greg. de Naz., *orat.* 5, t. 1, p. 149.
[5] S. Amb., *ep.* 40, n. 12.
[6] Amm., l. 23, c. 1.
[7] Jul., œuvr., p. 295.
[8] Amm., *loc. cit.*
[9] Job., 5.

nation juive. Allez à Jérusalem, et vous verrez encore les fondements mis à nu, sans pouvoir en assigner d'autre cause. Nous sommes témoins de ce fait, arrivé sous nos yeux il y a peu de temps. Et voyez-vous l'éclat de cette victoire? Ceci s'est passé, non sous des empereurs chrétiens, de peur qu'on ne vît là une machination des nôtres; mais lorsque nous étions nous-mêmes persécutés, quand nos vies étaient en péril, que toute liberté nous était ravie, et que le paganisme, triomphant, contraignait les fidèles à se cacher : c'est alors que cet évènement a eu lieu, de manière à ne laisser aucune excuse à l'obstination des Juifs [1]. »

Un peu plus bas, Jean revient sur ce double fait, l'établissement du Christianisme et l'impuissante tentative de Julien, et se résume ainsi : « Je ne vous parle ni de lépreux guéris, ni de morts ressuscités..... Je n'allègue que des choses patentes, plus claires que le jour, qui remplissent le monde aujourd'hui, et que Dieu seul a pu faire. Que venez-vous me dire : Le Christ n'a pas ressuscité les morts? Direz-vous aussi que l'Église n'existe pas? Qu'elle n'a pas subi les plus violents assauts, qu'elle n'est pas victorieuse? Il serait moins absurde de nier la clarté du soleil. Est-ce, d'ailleurs, que les ruines du temple de Jérusalem ne sont pas là sous les yeux de l'univers? Si Jésus-Christ n'était pas Dieu, et le Dieu tout-puissant, ses disciples auraient-ils grandi sans cesse sous le coup de la proscription, et le peuple qui l'a condamné, qui l'a crucifié, serait-il déchu au point de n'être plus sur la terre qu'un vagabond, sans autel, sans patrie? Lui qui lutta jadis, non sans gloire, contre l'empire romain, lui, si riche, si fort, après avoir vaincu tant d'ennemis, ne peut relever son temple. Il construit çà et là des synagogues; mais ce temple qui donnait à l'État son autorité, au culte

[1] Chrys., t. 1., p. 646, 647.

son centre, au Judaïsme sa raison d'être, ce temple, il n'a jamais pu le rebâtir[1]. »

Un autre fait, qui inspire à Chrysostôme d'éloquentes réflexions, c'est la glorification de la Croix. Commentant ces paroles d'Isaïe : *Et son sépulcre sera glorieux*[2], il s'écrie : « Avec la vie de l'homme finit sa puissance ; ceux même qui commandaient des armées, qui d'un signe de tête bouleversaient les villes et les peuples, qui exerçaient le droit de vie et de mort sur leurs semblables, une fois descendus dans la tombe, leurs lois sont abrogées, leurs images effacées, leurs adulateurs méprisés, leur mémoire ne tarde pas à s'éteindre, tout est fini pour eux. Pour Jésus-Christ, c'est le contraire. Judas le trahit, Pierre le renie, les siens l'abandonnent aux mains de ses ennemis, il rend le dernier soupir sur le gibet. Mais alors, afin que vous sachiez bien que ce Crucifié n'est pas un homme, toutes ses humiliations se changent en gloire. Avant la croix, le prince des apôtres n'ose avouer son maître devant une servante ; après la croix, cette grande initiation, il ose le faire connaître et le prêcher à la terre entière. Rois et peuples, savants et ignorants, esclaves et hommes libres, nous adorons tous le Crucifié... Le lieu où il fut enseveli, si chétif qu'il soit, est plus auguste que la demeure des rois, que les rois eux-mêmes ; *Et son tombeau sera glorieux!* Chose plus étonnante encore ! ses disciples, des hommes proscrits, méprisés, voués aux supplices, ont maintenant un nom qui efface les plus grands noms. Pour ne citer qu'un fait : à Rome, la ville souveraine, les empereurs, les consuls, les généraux accourent à la tombe d'un pêcheur de poissons, d'un fabricant de tentes ; à Constantinople, ceux qui portent le diadème demandent à être ensevelis, non pas à côté des apôtres, mais à la porte de leurs églises.

[1] Chrys., t. 1, p. 582.
[2] Isaïe, c. 11, v. 10.

Les monarques deviennent les portiers des pêcheurs; c'est pour eux, comme pour leurs héritiers, un titre de gloire : *Et son tombeau sera glorieux!....* Que dis-je? Le symbole maudit d'une mort ignominieuse est devenu un objet aimable et cher à tous les cœurs. Rien ne pare mieux la couronne impériale que la croix. Objet d'horreur pour tous, elle plaît maintenant à tous; tous en recherchent l'image: princes et sujets, hommes et femmes, vierges et épouses, tous en retracent le signe sur leur front. On voit la croix à la table sainte, dans l'ordination des prêtres, dans la scène mystique, dans nos maisons, sur les places publiques, sur les routes, sur les montagnes, au bord de la mer, sur les navires qui bravent les flots, sur nos lits, sur nos vêtements, sur nos armes, sur nos vases d'or et d'argent, sur les bijoux, sur les peintures murales, sur la couverture des livres [1], sur la pourpre, sur le diadème, partout; elle brille de plus d'éclat que le soleil : *Et son tombeau sera glorieux* [2]! Loin de rougir d'une chose naguère infame, nous y attachons le plus grand prix : nous l'aimons, nous l'invoquons. Que le Gentil se lève et me dise comment il a pu se faire que l'instrument d'un honteux supplice soit l'objet le plus révéré de l'univers! Qui donc voudrait garder chez soi les horribles outils du bourreau : gibets, ongles de fer, lanières armées de plomb? Qui voudrait prendre dans sa main la main de cet homme, s'approcher de lui, quand il fait son métier? On fuit jusqu'à son regard. Telle fut la croix dans les temps anciens. D'où vient qu'aujourd'hui tout le monde l'honore, tout le monde se prosterne devant le bois sur lequel souffrit et mourut Jésus-Christ? On s'estime heureux d'en posséder une parcelle; et quand on l'a, on l'enchâsse dans l'or, on la porte à son cou, on s'en fait une parure [3]. »

[1] Chrys., pp. 570, 571.
[2] *Id.*, p. 569.
[3] Chrys., *ibid.*, 571.

Malheureusement, ce livre de Chrysostôme, tel que nous l'avons, n'est pas complet. Serait-ce que les dernières pages ont été perdues, comme tant d'autres œuvres du Saint? Ou lui-même, voyant dans ce travail un double emploi avec les homélies qu'il projetait et qu'il ne tarda pas de faire contre les Juifs, a-t-il renoncé à le publier et à le finir? Dans tous les cas, il a vu le jour sans que l'auteur y ait mis la dernière main; ce qui n'empêche pas qu'il ne renferme, outre de précieux détails sur ces temps antiques, si intéressants à connaître, une belle exposition des prophéties concernant Jésus-Christ et l'établissement du Christianisme. On croit généralement qu'il fut écrit en 387, vers le mois d'août, avant les cinq derniers discours contre les Juifs [1].

Du reste, les attaques répétées de Jean contre le Judaïsme prouvaient qu'il y avait là pour les Chrétiens un péril sérieux. Sans doute l'expansion triomphante, le règne du Christianisme, au milieu d'un monde vieilli dans les corruptions de l'idolâtrie, était un fait aussi éclatant que merveilleux; cependant le spiritualisme délicat de l'Évangile pénétrait difficilement les mœurs et les âmes chez des peuples tout pleins de souvenirs païens, dont la pente à la fois superstitieuse et sensuelle condamnait les apôtres du Christ à des efforts sans cesse renouvelés et trop souvent impuissants. La vie entière de Chrysostôme est une lutte qui redouble, au lieu d'épuiser, son zèle, et grandit son talent. Il quittait à peine la tribune sacrée. Les besoins et l'affection de ce peuple bien-aimé étaient pour lui une douce mais écrasante tyrannie : il fallait, pour n'y pas succomber, sa charité qui le multipliait, et la facilité prodigieuse de son génie. Sans compter les homélies que nous venons d'analyser, ni celles sur Ozias et les Séraphins, dont la

[1] Montf., *in vit. S.*; — et *in monit.*, t. 1, Chrys., p. 457.— Stilting, *Compend. chronolog.*, t. 4, sept.

date est un sujet de discussion entre les critiques[1], on peut rapporter au premier temps de son ministère, de 386 à 387, outre ses admirables discours des statues, les panégyriques de S. Mélèce, de S. Philogone, de S. Lucien, de S. Babylas, des martyrs Juventin et Maximin, les homélies sur la Nativité du Seigneur, sur l'Épiphanie et le baptême de Jésus-Christ, sur les calendes, sur l'anathème, sur la résurrection des morts, sur Lazare et le Mauvais Riche, sur un tremblement de terre, contre les quartodécimants, sur Anne, sur David et Saül, sur le devoir d'aimer nos ennemis, sur celui de ne pas divulguer les fautes des autres, sur l'aumône, sur le psaume quarante-et-unième, sur divers passages de S. Paul, sur la parabole des talents, sur la préparation au baptême, et d'autres encore, entre lesquelles plusieurs sont perdues.

Les panégyriques de Chrysostôme ne ressemblent guère aux discours que les modernes ont appelés de ce nom. On n'y trouve pas davantage ce que voulait Fénélon : *un récit concis, pressé, vif, plein de mouvements, représentant au naturel celui qu'on veut louer, tel qu'il fut dans tous les âges, dans toutes les conditions et dans les principales conjonctures où il a passé*[2]. Un trait saillant de la vie d'un martyr ou d'un grand pontife, une circonstance de sa mort, un hommage à sa mémoire, avec quelques réflexions éloquentes sur le culte des Saints et leur médiation près de Dieu, et une exhortation morale plus ou moins étendue en forme de péroraison : voilà à peu près, pour le fond et la forme, tous les panégyriques qui nous restent de Chrysostôme. Ce sont des homélies semblables aux autres, avec plus de grandeur et de pompe dans la diction. L'orateur y

[1] D'après le P. Montfaucon (Chrys., t. 6, p. 93), aucune de ces homélies n'a été prononcée avant 388. Selon Tillemont (not. 17, 18 et 19, t. 11, p. 559 et suiv.) et le Père Stilting, la 2e, la 3e, la 5e et la 6e auraient été prononcées dès 386 ; il est difficile de se faire là-dessus une opinion bien motivée.

[2] Fénél., Dial. sur l'éloq., p. 120, t. 21.

déploie volontiers les richesses de sa belle imagination; mais, plus qu'ailleurs, il manque de sobriété et de mesure, et par moments le discours se traîne sous le poids des hyperboles et d'un luxe qui plaisait à l'auditoire et qui fatigue le lecteur

L'éloge de S. Mélèce fut prononcé devant la châsse qui renfermait ses reliques, au mois de mai 386, le jour anniversaire de sa mort, d'après les uns [1]; au 12 février 387, jour aniversaire de sa translation à Antioche, d'après les autres [2]. Mélèce avait initié le fils d'Anthusa aux saintes lettres et au sacerdoce : il l'avait aimé comme un fils. Homme de conciliation et de dévouement, aussi ferme dans l'orthodoxie qu'admirable par la charité, ni la haine des hérétiques, ni la répulsion des Eusthatiens n'avaient pu aigrir cette belle âme, en qui respirait la mansuétude de Jésus-Christ. Le connaître, c'était l'aimer. Il y avait cinq ans alors qu'Antioche l'avait perdu, et sa mémoire était aussi vivante dans la mobile cité que s'il avait disparu d'hier. Sa tombe continuait la popularité de son nom. Aussi, pour son panégyrique, Chrysostôme n'eut qu'à mêler ses sentiments à ceux de son auditoire : son discours n'est qu'une effusion de cœur entre amis qui bénissent ensemble le nom vénéré d'un ami.

L'éloge de S. Philogone n'est ni plus complet ni mieux étudié, et cependant son pontificat, placé entre ceux de Vital et de S. Eusthate [3], de 318 à 323, a été mêlé à de grandes choses. Car, d'abord, on sortait à peine de la persécution de Dioclétien, et celle de Licinius se déchaînait soudaine et terrible comme un ouragan. Philogone eut à réparer les désastres de l'une et fit tête à l'autre [4]. De plus,

[1] Montfaucon, *in monit.*, t. 2, Chrys., et *in vit. S.*, t. 13, op.
[2] Stilt., *in compend. chronolog.*
[3] Paulin tint le siège d'Antioche quelques mois après la mort de Philogone.
[4] Chrys., t. 1, p. 497.

l'Arianisme naquit à cette époque, et se propagea rapidement d'Alexandrie à Antioche, où il trouvait, dans son école, un terrain propice et une espèce de paternité. S. Philogone partagea, avec S. Alexandre, l'honneur de combattre au premier rang pour la consubstantialité du Verbe. Engagé dans le monde et attaché au barreau, il s'était fait une telle réputation de talent et d'intégrité, que la communauté chrétienne ayant perdu son pasteur, tous les regards se tournèrent vers lui, et, comme Ambroise à Milan, une acclamation unanime le fit évêque d'Antioche. Il changeait de tribunal, dit Chrysostôme [1], sans changer de rôle, car il continua d'être l'avocat et le refuge des pauvres et des malheureux. Son pontificat, illustré par son courage apostolique et ses grandes charités, le fut aussi par la reconstruction de *la Palée*, que son prédécesseur avait entreprise, et que Philogone eut le bonheur de terminer dans de nouvelles et magnifiques proportions. Toutefois, Chrysostôme ne lui consacre que la moindre partie de son discours, et laissant à l'évêque Flavien, qui devait parler après lui, le soin de louer par ses paroles, dit-il, celui qu'il imite par ses vertus [2], il entretient le peuple de la fête de Noël, nouvellement établie en Syrie, et qu'on allait célébrer dans quelques jours. La foi de l'Eucharistie, qui brûlait dans son âme, éclaire de ses feux tout ce discours. « J'aime cette fête, s'écrie-t-il, et je vous en parle afin de vous faire participer à ses joies. Je vous en supplie tous, venez avec empressement, venez voir le Seigneur couché dans la crèche, enveloppé de langes : spectacle étonnant et qui inspire une sainte horreur! Quelle excuse alléguer, si lui descendu du ciel pour nous, nous trouvions trop pénible de quitter nos maisons pour aller à lui! Des étrangers, des barbares arrivent de la Perse pour le voir dans l'étable ; et toi, qui es

[1] Chrys., t. 1, p. 495.
[2] *Id.*, t. 1, p. 497.

chrétien, tu redoutes de faire un pas pour jouir de ce spectacle heureux! Approchons avec foi, et nous le verrons ici. L'autel, en effet, tient lieu de la crèche. Là aussi sera déposé le corps du Seigneur, non plus couvert de langes, mais tout vêtu du Saint-Esprit. Ceux qui sont initiés aux mystères comprennent ce que je dis. Aux mages, il ne fut permis que de l'adorer; toi, si ta conscience est pure, tu peux le prendre et l'emporter avec toi. Viens donc avec des cadeaux plus saints que ceux des mages. Ils offraient l'or : offre ta sagesse et ta vertu; ils offraient l'encens : offre de pures prières, parfums spirituels; ils offraient la myrrhe : offre l'humilité, et avec l'aumône un cœur soumis..... Que personne ne dise : Je porte sur ma conscience un poids énorme de péchés; car nous avons cinq jours, et ils suffisent, si tu pries, si tu veilles, si tu es sobre, à alléger ton fardeau. Ne songeons pas à la brièveté du temps : pense à la miséricorde infinie de ton Dieu [1].»

Le panégyrique de S. Lucien eût pu jeter quelque lumière sur un problème d'histoire ecclésiastique non résolu, savoir : si l'illustre martyr de ce nom est le même Lucien que S. Alexandre d'Alexandrie a compté parmi les précurseurs de l'Arianisme, et qu'en effet, Eusèbe de Nicomédie, Maris de Calcédoine, Astérius, Léonce, les grands coryphées de la secte, se vantaient d'avoir pour maître [2]. Mais Chrysostôme, qui célèbre en termes magnifiques la mort héroïque du martyr [3], ne dit pas un mot de sa vie [4].

Passons sous silence les autres discours, quelque intérêt qu'ils aient, et donnons une mention spéciale à l'homélie sur l'*anathème*. Nous avons dit ailleurs par suite de quelles

[1] Chrys., t. 1, p. 497.
[2] Voir la note *X* à la fin du volume.
[3] Chrys., t. 2, p. 527.
[4] Il garde le silence sur cette circonstance célèbre, rapportée dans les actes de S. Lucien, que dans sa prison il offrit le saint-sacrifice sur sa poitrine, en guise d'autel.

circonstances les catholiques d'Antioche s'étaient divisés en deux partis, l'un sous la houlette de Mélèce, l'autre sous celle de Paulin. Ce malheureux schisme n'avait fait qu'empirer par l'élévation de Flavien à l'épiscopat. Les partisans de Paulin avaient pour eux l'inappréciable avantage d'être en communion avec Rome; mais on reprochait à leur chef, fort injustement d'ailleurs, d'avoir les doctrines d'Apollinaire. Rien dans les enseignements ni dans la conduite de Paulin n'autorisait une pareille accusation. Il avait souscrit au concile d'Alexandrie, présidé en 362 par S. Athanase; concile qui établissait la vraie doctrine de l'Incarnation, tout en ménageant Apollinaire encore voilé du manteau de l'orthodoxie. Mais l'hérésiarque jeta le masque, et la condamnation qu'il avait éludée d'abord à force de mensonges, ne tarda pas à l'atteindre. L'adhésion de Paulin au concile était donc un acte irréprochable, et ses adversaires manquaient de loyauté en l'accusant de conniver à l'hérésie. Néanmoins, ils lançaient contre lui les plus durs anathèmes.

Jean, par son ordination, appartenait à la communion de Mélèce, mais par son cœur il était l'homme de tous. Il déplorait hautement un état de choses contraire à la charité, funeste à l'orthodoxie dont les divisions ne profitaient qu'à l'Arianisme. Fils de Mélèce, ami de Flavien, il devait le baptême à l'un, le sacerdoce à l'autre, et tenait à leur communion par des liens délicats et chers: mais il tenait encore plus à la charité, et ne négligeait aucune occasion de la faire prévaloir contre un zèle aveugle et amer. Dans le discours qui nous occupe, après avoir cité la touchante parabole du Samaritain, il montre que lancer à ses frères l'anathème, ce n'est pas seulement une grande témérité de la part de gens peu instruits des choses de Dieu, mais une coupable opposition à l'esprit de l'Évangile, qui est tout

[1] Chrys., t. 1, p. 691.

dans cette parole du Sauveur: *On connaîtra que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres*[1].

Ce discours, où la charité exprime des sentiments dignes d'elle, est, comme style, inférieur à beaucoup d'autres. On s'est demandé s'il était vraiment de Chrysostôme, ou si tout au moins il n'avait pas subi de graves altérations. Aucune de ces suppositions n'est justifiée. L'homélie sur l'anathème a été donnée au public sans être revue par l'orateur, moins heureux peut-être ce jour-là que d'ordinaire: mais, à travers les négligences et les incohérences de sa diction, l'âme de Jean s'y révèle toute entière[2]. Sans doute, en réprouvant l'anathème, arme dangereuse aux mains du simple fidèle, il n'entend pas contester à l'Église un droit sans lequel elle ne serait plus la gardienne assurée de la foi; mais il veut que le culte de la vérité, aimée pour elle-même, soit pur d'orgueil, de haine, de violence, des passions qui compromettent sa cause, et qu'on s'applique à conserver avec autant de soin la charité que la vérité, *puisque c'est par la charité qu'on entre dans la vérité et qu'on y fait entrer les autres*[3].

« Étends, s'écrie le saint orateur, étends le filet de la charité, afin que ce qui boite soit guéri et non renversé. Montre, à force d'affection, que tu veux rendre commun le bien qui t'est propre. Jette le doux hameçon de la miséricorde, et arrache à l'abyme celui que l'erreur avait submergé. Fais-lui comprendre que la prévention et l'ignorance le trompent, que ce qu'il prend pour bien est contraire à la tradition apostolique. S'il se rend à tes observations, il vivra, suivant la parole du Prophète, et toi tu délivreras ton âme. S'il résiste, s'il s'obstine, discute avec lui; mais

[1] S. Jean, c. 13.

[2] Chrys., t. 1, p. 689, *in monit.* — Stilt., p. 457, n. 274. — Tillem., not. 106.

[3] Tillem., t. 11, p. 364.

avec patience et mansuétude. Garde-toi de le haïr, de le persécuter; témoigne-lui de ton mieux une charité sincère. Tu n'obtiendrais pas autre chose, que c'est déjà un gain immense de pratiquer la charité et de l'enseigner. Sans elle, ni la science des mystères, ni la foi, ni la prophétie, ni la pauvreté volontaire ne servent de rien..... Regardez S. Paul au milieu des Athéniens : il les voit plongés dans l'idolâtrie, et, au lieu de les attaquer par des paroles injurieuses, au lieu de leur dire : Vous êtes des athées, des impies, toutes choses pour vous sont Dieu, excepté Dieu lui-même, il leur parle ainsi : *En parcourant votre ville, j'ai trouvé au milieu de vos idoles un autel avec cette inscription : Au Dieu inconnu! Or, celui que vous honorez sans le connaître, je viens vous l'annoncer*[1]. O bonté! ô entrailles de père! Il sait que les Grecs sont idolâtres, que leur conduite est impie, et il leur dit qu'ils honorent Dieu.... Je vous exhorte à l'imiter, je m'y exhorte moi-même... Pourquoi agis-tu autrement, toi qui fréquentes l'église et offres le sacrifice du Fils de Dieu? Ne sais-tu pas qu'il n'a pas brisé le roseau ébranlé ni éteint la mèche fumante? Il n'a pas abandonné dans leur chute Judas et ses semblables; ce sont eux qui ont voulu s'éloigner de lui et persévérer dans l'erreur. N'offrons-nous pas des supplications pour les ignorances du peuple? Ne sommes-nous pas obligés de prier pour nos ennemis, pour ceux qui nous haïssent et nous persécutent? Quant à nous, le devoir de notre ministère est de vous exhorter. L'imposition des mains, qui nous a faits prêtres, ne nous a pas élevés au-dessus de vous, ne nous a donné aucun droit de domination sur vous : nous avons reçu tous le même esprit, nous sommes tous les fils adoptifs du Père; ceux à qui le Père a donné la puissance ne l'ont que pour servir leurs frères.

[1] Act. 17.

Nous ne faisons donc que remplir notre tâche de serviteur, en vous priant, en vous conjurant de renoncer à une habitude mauvaise. En effet, celui que tu frappes d'anathème est mort ou vivant. S'il vit, tu agis d'une manière impie, en condamnant une âme qui peut changer et se corriger. S'il est mort, l'homme n'a plus sur lui de pouvoir. N'y a-t-il donc aucun péril à vouloir prononcer sur ce qui est réservé au juge des siècles, qui seul a la mesure de la science et de la foi? Savons-nous comment l'homme que nous condamnons s'accusera ou se défendra au tribunal de Dieu? *Les jugements du Seigneur sont impénétrables, ses voies échappent à toute investigation* [1].... Abstenez-vous d'une faute si grande; car je vous le dis en présence de Dieu et de ses anges, et je les prends à témoin qu'au jour du jugement cela vous perdra... Je vous en supplie donc, ne négligez pas mes avis. Les dogmes hérétiques, contraires à ceux qui nous furent enseignés, les dogmes impies, il faut les anathématiser, les réfuter. Quant aux hommes, il faut les pardonner et prier pour leur salut. Et plaise au Ciel que tous, pleins de l'amour de Dieu et du prochain, fidèles au précepte divin de la miséricorde, nous puissions, au jour de la résurrection, en nous présentant au céleste époux, lui présenter en grand nombre ceux que nous aurons sauvés par la douceur et la charité [2]! »

[1] Is., 40.
[2] Chrys., t. 1, p. 694 et suiv.

CHAPITRE DOUZIÈME.

Théodose. — Son portrait. — Sédition d'Antioche. — Sanglantes représailles du pouvoir. — Consternation du peuple. — Discours et conduite de Chrysostôme. — Départ de Flavien pour Constantinople. — Commissaires impériaux à Antioche. — Intervention et remontrances des solitaires. — Nouveaux discours de Chrysostôme. — Flavien devant Théodose. — Harangue du pontife. — Réponse de l'empereur. — Amnistie et joie d'Antioche. — Retour de Flavien et discours de Chrysostôme. — Prétention de Libanius. — Influence du sacerdoce chrétien.

Il y avait neuf ans à peine qu'une inspiration sublime de Gratien avait été prendre dans la disgrâce et l'exil le fils d'un proscrit, un homme suspect, pour en faire un empereur. C'était une de ces heures suprêmes dans la destinée des peuples, où la Providence, prête à frapper un grand coup, suspend sa main comme pour inviter l'homme à un grand et dernier effort pour la désarmer. L'empire blessé au cœur par le désastre d'Andrinople, se débattant à peine contre la mort, glissait dans la tombe sanglante de Valens. La ligne de l'Euphrate était forcée ; les Alains, les Taïfales, les Huns se promenaient impunément à travers l'Illyrie et la Thrace ; les Goths venaient marauder aux portes de Constantinople, et leur insolence, qui n'avait plus de mesure, affectait une insultante pitié pour les vaincus si long-temps vainqueurs. Nous sommes las, disaient-ils, d'égorger ces Romains comme des moutons [1]. De Thessalonique à Byzance, d'Antioche à Alexandrie, la terreur et le deuil étaient partout. Le glas de l'empire sonnait.

Théodose se trouva donc, dès son arrivée au pouvoir,

[1] Chrys., *ad vid. jun.*, n. 4, t. 1, p. 344.

en face d'une situation désespérée. Il l'envisagea d'un œil ferme, et l'aborda d'un grand cœur. Temporisateur de génie, Fabius sous les traits de Trajan, il mit l'héroïsme à éviter le combat, la sagesse à user le temps. Reconstituant l'armée, relevant la discipline, il rendait aux légions leur confiance en elles-même par de petits engagements ménagés à propos, dont l'heureuse issue prouvait à tous que la victoire et le labarum n'étaient pas à jamais brouillés. Son quartier général à Thessalonique, l'œil ouvert sur les pas des barbares, ses lieutenants sous sa main et prêts à lui porter au besoin toutes leurs forces, abrité par une triple ligne de forteresses de la Propontide à l'Adriatique, il attendait dans un formidable repos, avec une patience qui était du génie, que la débauche, les maladies, les désordres, résultant d'une inaction prolongée chez des hommes en qui la fièvre des champs de bataille tenait lieu de discipline et d'unité, lui livrassent l'armée ennemie démoralisée, décomposée, incapable d'autre chose que de tomber sous ses coups; ou que les Goths, découragés et séduits, vinssent lui demander eux-mêmes une alliance qui, les asservissant à l'empire, mettrait leurs meilleurs combattants à la solde de l'empereur. Ce calcul du grand capitaine sauva le monde, qu'une téméraire vaillance eût perdu. Il est vrai que ces hordes de barbares à qui de vastes terres étaient livrées, prenant pied dans l'empire, pouvaient lui créer, d'un instant à l'autre, de sérieux embarras. On donnait au voleur la garde de la maison. Mais en ce moment tout cédait, tout pliait sous l'ascendant de Théodose; sa gloire masquait les périls. Peut-être aussi pressentait-il le prochain remaniement de l'humanité par la Providence, et il préférait devenir l'instrument éclairé d'une révolution inévitable que de la combattre en désespéré. Quoi qu'il en soit, les barbares, frémissants et soumis, n'osaient remuer sous sa main, ou si de temps à autre un bruit d'armes se faisait entendre quelque part, en un

clin d'œil l'empereur était accouru et la victoire avec lui [1]. Le Ciel se déclarait ouvertement pour cet homme de cœur, et le monde rassuré s'abandonnait à sa sagesse.

Ainsi, au-dehors, le nom romain retrouvait son prestige; au-dedans, les dissensions étaient apaisées, l'ordre et la confiance commençaient à renaître partout. Grand administrateur non moins que grand soldat, Théodose relevait les finances, rétablissait la justice, réparait les routes, consolait la religion [2]. On n'avait pas à lui reprocher encore cet horrible guet-apens de Thessalonique, qui laissa sur sa gloire une large tache de sang. On admirait, on bénissait un pouvoir aussi doux que fort. L'empereur ne semblait régner que pour donner de plus haut l'exemple du respect des lois et de la vertu. Il rappelait de l'exil les victimes des règnes passés, relevait par de nobles libéralités les familles déchues, abolissait de fait la confiscation [3], et répudiait pour son compte et celui des siens la part honteuse que, sous le nom de *codicille* ou *fidéi-commis* [4], la fraude et la captation faisaient à la cour dans les testaments des grands et des riches. On répandait de bouche en bouche un mot heureux sorti de la sienne dans une circonstance solennelle, au moment où les prisons s'ouvraient par son ordre : *Que ne puis-je*, avait-il dit, *ressusciter aussi les morts* [5]! Et ce cri d'une âme généreuse, connu partout, lui faisait des amis partout.

Il comptait trois ans de règne et pas une condamnation à mort : la clémence était montée au trône avec lui [6]. On s'honorait de servir un maître qui n'avait d'autre sceptre que la bonté. Un panégyriste, son contemporain, a dit de lui que,

[1] Chrys., t. 6, p. 25, *in Isaïam*.
[2] Montfauc., Mém. des inscript. et belles-lettres, t. 13, p. 486.
[3] *Cod. Theod.*, l. 9, tit. 42, leg. 89. — Themist., *orat.* 15, 16, 17, 19
[4] Symmach, l. 2, ep. 13.
[5] Chrys., t. 2, p. 76.
[6] Themist., *ibid.*

si Brutus fût revenu sur la terre, il eût abjuré devant Théodose la haine des rois[1]. Théodose méritait l'estime du monde, et il l'avait.

Au surplus, ce n'était pas seulement un grand empereur, c'était une grande âme. La pourpre ne l'avait pas ébloui. Il ne voyait de son rang élevé que la grandeur de ses devoirs, convaincu que pour tout le reste le dernier des hommes était son égal. Aux titres fastueux, décoration obligée de la dignité impériale, il préférait ceux de bon père et de bon époux. Sa table frugale ne brillait que par l'élégance et la gaîté. Dévoué à ses parents, fidèle à ses amis, protecteur attentif de tous les droits, rémunérateur généreux de tous les services, il ne laissait aucun mérite sans récompense, aucun grief sans le redresser. Économe comme chef de famille, magnifique comme prince, rien n'égalait la simplicité de ses goûts, ni rien non plus la grandeur de ses libéralités. Il aimait le talent, surtout le talent utile, et savait l'encourager. Son palais était ouvert à toute heure à tous ses sujets. Il sortait seul, sans gardes, sans escorte, visitait les ouvrages publics, entrait familièrement chez les particuliers, s'entretenait avec le premier venu, parlant à chacun le langage de sa situation et de son âge. Vainqueur de Maxime, il reçut à Rome les honneurs du triomphe : on portait devant lui les emblèmes brillants des batailles gagnées, des villes prises; mais tandis que tous les yeux cherchaient le triomphateur sur le char doré, il marchait à pied, mêlé à la foule, prenant la main de l'un, interrogeant l'autre, écoutant avec gaîté les chansons folâtres et satiriques dont il était l'objet, vieux souvenir, et presque le seul, de la liberté romaine. Ses loisirs, quand il en avait, étaient consacrés à de longues promenades à pied, et aux lectures historiques qu'il affectionnait. Les grandes figures de l'antiquité attiraient

[1] Pacat., *Paneg. vet.* 12, 20.

son regard; mais il ne parlait qu'avec horreur des Marius, des Sylla, de tous ces ennemis de la liberté, entre les mains de qui la puissance n'avait servi qu'au malheur des hommes. Il n'estimait de la sienne que la facilité de faire le bien. Ses vertus grandirent en proportion de sa fortune, et, chose rare! le trône le rendit meilleur. Son âme, ouverte à tous les nobles sentiments, était toujours prête à venger les injures par les bienfaits. Il prit sous sa protection la mère et les enfants de Maxime, et pourvut magnifiquement à l'éducation des uns, à l'existence de l'autre. Les Occidentaux opprimés et pillés par l'usurpateur reçurent de Théodose avec les biens qu'on leur avait pris, des indemnités qu'ils n'attendaient pas. Homme de guerre, habile et heureux, il aimait peu la guerre, et ne tira le glaive que pour la défense et l'honneur de la patrie : ses lois, dans leur ensemble, sont empreintes de l'esprit chrétien dont il était pénétré; mais sa religion, quoique sincère et profonde, ne domina pas assez les terribles emportements d'un sang trop impétueux. Cependant sa colère s'évaporait vite, et souvent les rigueurs qu'elle inspira, contremandées à propos, donnèrent lieu à de sages rescrits. Après le massacre de Thessalonique, il s'humilia à la face du monde et se soumit comme le dernier des Chrétiens aux dures conditions de la pénitence publique. L'édit qui prescrivait un délai de trente jours entre la sentence et l'exécution, fut un fruit de cette pénitence, qui honore à la fois l'évêque et le souverain [1]. *Les colères des rois,* disait Chrysostôme, *sont des colères de lion :* mais du moins la religion contenait sous sa main ce lion frémissant. Un jour que Théodose, commettant des juges pour informer dans une affaire de conspiration, les exhortait à procéder avec équité : *Notre devoir,* s'écria l'un d'eux, *c'est de songer à votre conservation.* — *Songez plutôt à ma*

[1] Tillem., *Emp.*, t. 5, p. 271. — Gibbon, t. 6, p. 437

réputation, répliqua le prince : *il s'agit moins de vivre que de bien vivre* [1].

Un grand prestige rehaussait aux yeux des masses les mérites de Théodose : il était le plus bel homme de l'armée et peut-être de l'empire. Sa taille, sa démarche, sa voix, son regard, sa magnifique tête imposaient le respect. Son œil pénétrant et doux scrutait et fascinait. Sur son noble visage respiraient la bravoure et la loyauté. Sublime sur le champ de bataille, il était dans la vie intime d'une bonhomie spirituelle et charmante. Sa modestie égalait sa gloire. Chaste, intègre, désintéressé, il unissait aux vertus guerrières les plus brillantes toutes les vertus privées. Bon, affable, confiant, il accueillait avec tant de cordialité, avait dans ses manières et son langage tant de simplicité et d'abandon, se montrait en toute circonstance si heureux de faire le bien, qu'il était impossible de l'approcher et de le connaître sans l'aimer. Tout en lui indiquait l'homme supérieur et prédestiné à régner sur les hommes. « Ce qui est étonnant, dit un historien, c'est qu'il s'est trouvé des païens qui, plus frappés de ses vertus que soumis à ses ordres, ont fait de ce prince un objet d'idolâtrie, et l'ont mis au rang des dieux dont il avait proscrit le culte [2]. »

Zosime [3], ennemi déclaré de tous les princes chrétiens, nous représente Théodose comme un empereur violent et faible, adonné au plaisir de la table et gouverné par ses eunuques. Mais Zosime est seul de son avis, et l'on sent, d'ailleurs, que ses invectives ne sont que le cri du poly-

[1] Pacat., *Paneg. vet.* 12, 20. — Themist., *orat.* 19. — Aurel., *Vict. epit.* — Soc., l. 5, c. 14 et 26. — Chrys., t. 12, p. 354. — S. Ambr., *de obit. Theod.*, t. 2, p. 1197, et ep. 40 et 51. — Claudian., *in cons. Honor.* — — Zosim., l. 4. — Tillem., Vie de Théod. — Fléchier, Hist. de Théod. — Lebeau, Hist. du Bas-Emp., t. 5. — Philost., l. 11, c. 2. — Gibb., c. 27, t. 6, p. 412 et 460.

[2] Lebeau, Hist. du Bas-Emp., l. 25, t. 5, p. 490.

[3] Zosim., l. 4.

théisme vaincu [1]. Des historiens plus calmes ont reproché à l'illustre ami de S. Ambroise la multiplicité des emplois militaires créés par lui au grand détriment du trésor, une confiance trop aveugle à ses ministres, et surtout l'introduction des barbares dans l'armée romaine, où ils portèrent l'indiscipline et une perpétuelle agitation [2]. Il n'y a, il ne peut y avoir qu'une manière de juger ces malheureux emportements, si courts mais si terribles, pendant lesquels un mot tombé des lèvres du maître, avidement recueilli par les flatteurs, qui se trouvent toujours là pour le malheur des princes avec leur éternel sophisme de leçon à donner, de force à déployer, pouvait devenir l'arrêt de mort d'un homme, et le devint, en effet, pour les sept mille infortunés de Thessalonique. Théodose pleura toute sa vie un ordre arraché à la colère, rétracté dans la réflexion, exécuté malgré lui avec une horrible perfidie; il n'en reste pas moins sur sa gloire comme une ombre funeste. Cependant l'histoire lui a décerné et lui conserve le nom de *Grand;* et, en vérité, nous ne voyons pas qu'entre les personnages célèbres qu'elle a honorés de ce nom, il y en ait beaucoup qui l'aient mérité plus que lui. La vraie gloire de Théodose est d'avoir mis son génie et son pouvoir au service de la plus noble des causes, la rénovation du monde par l'Évangile.

Au mois de janvier 387, il y avait quatre ans révolus que l'empereur avait donné à son fils Arcadius le titre d'Auguste. Soit tendresse, soit politique, il voulait que le cinquième anniversaire de cette espèce de consécration impériale fût célébré dans tout l'empire avec le plus grand éclat; et, pour rendre plus magnifiques ces *quinquennales* d'Arcadius, il résolut d'avancer d'une année ses propres *décennales*, heureux de confondre son nom dans une même fête avec celui

[1] Lebeau, Hist. du Bas-Emp., t. 5, p. 8.
[2] Lebeau, *ibid.*, p. 9.

de son fils. L'usage était, en pareille occurrence, de faire à l'armée une grande distribution d'argent; car, en définitive, l'empire reposait sur elle, et il ne fallait que la révolte d'une légion pour ébranler le pouvoir le plus fort. Ces largesses, nécessaires et funestes, qui devaient racheter sans cesse la stabilité du trône et la paix du monde, épuisaient le trésor, et, pour en combler le vide, il fallait exagérer les contributions et pressurer les contribuables. Les peuples payaient cher leur éphémère sécurité. Théodose donc, afin de pourvoir aux grandes fêtes qu'il projetait, peut-être aussi pour couvrir les grandes dépenses de la guerre contre les Goths, se décida à décréter un nouvel impôt.

Les provinces murmuraient et payaient; dans quelques villes les murmures allèrent jusqu'à la sédition. Le peuple d'Alexandrie, turbulent et désœuvré, insulta les magistrats au théâtre. On parla de rompre avec Constantinople et de livrer l'Égypte à Maxime: boutades d'enfants, fureurs sans portée, que le gouvernement était habitué à dédaigner. Alexandrie jouait à l'émeute.

Dans la métropole de la Syrie, les mêmes causes produisirent les mêmes effets. Le 26 février, le gouverneur, ayant convoqué le sénat, donna lecture de l'édit arrivé la veille. Il n'avait pas fini, que les sénateurs se lèvent, protestent, foulent aux pieds les insignes de leur dignité, puis se répandent dans la ville en criant que tout est perdu, que c'en est fait d'Antioche, que l'empereur exige une somme qu'en vendant tous leurs biens, en se vendant eux-mêmes, les citoyens ne pourront jamais acquitter.

Il en fallait moins pour remuer et soulever une pareille ville, volcan de colères, toujours à la veille d'une éruption. En un instant, les plaintes imprudentes des sénateurs ont mille échos dans les rues. Le peuple prend feu; et tandis que les sages courent chez l'évêque pour le prier d'inter-

venir près du monarque, la foule, après avoir saccagé les thermes, se jette sur le palais du sénat, où le gouverneur, qui ne l'a pas encore quitté, tremble pour sa vie. La porte s'ébranle sous l'effort des assaillants; des cris de mort se font entendre.

Surpris et déconcertés par la soudaineté de l'orage, les officiers impériaux voient l'émeute, enhardie par leur hésitation, gagner de quartier en quartier, ramassant sur sa route cette populace oisive et turbulente qui vit au fond de toutes les grandes cités et sert d'appoint à toutes les séditions. On couvre de boue les portraits en pied de l'empereur peints sur la facade des monuments publics; on abat sa statue équestre érigée sur la grande place; on s'en prend aux bronzes de ses enfants et de Flacilla sa femme, que ses vertus et ses bienfaits devaient protéger contre ces lâches insolences. On les arrache de leurs piédestaux, et, traînés dans la fange, mutilés, souillés, ils sont jetés dans l'Oronte. Seul entre tous, un sénateur avait refusé de s'associer aux fureurs des autres : on incendie sa maison. Le mouvement commence à prendre des proportions inattendues, sans que le gouverneur ni le comte d'Orient se montrent nulle part, quand tout-à-coup on voit la sédition s'affaisser sur elle-même, soit que chez un peuple plus mobile que violent de tels paroxysmes ne puissent dépasser une certaine mesure, soit qu'à la lassitude se fussent joints chez les meneurs le pressentiment et la peur du lendemain. Dès midi, cette lave mugissante, qui menaçait d'engloutir tout, se réduisait à un peu d'écume balayée sans effort par quelques archers.

Le silence de la stupeur régna bientôt dans la ville. Les audacieux du matin mesuraient d'un œil consterné l'abyme ouvert sous leurs pas. Les courriers expédiés à l'empereur partaient l'un sur l'autre, et les imaginations troublées ne voyaient que gibets, échafauds, terribles et sanglantes représailles. On se racontait à l'oreille qu'un noir fantôme, au

visage sinistre, à la taille monstrueuse, avait été vu la nuit précédente, courant à travers la cité, en faisant claquer un long fouet semblable à ceux avec lesquels on excitait les bêtes féroces dans le cirque [1]. Riches, pauvres, femmes, enfants se sauvaient à la hâte dans les bois, dans les montagnes, où plusieurs trouvèrent la mort qu'ils fuyaient [2] ; car, des troupes de brigands étant accourues sur leurs traces pour exploiter l'alarme publique, les assassinats se multiplièrent, et chaque jour l'Oronte roulait sous les murs d'Antioche les restes mutilés de quelques malheureux fugitifs.

Cependant, honteuse de sa faiblesse du matin, l'autorité cherchait à la racheter par les excès du soir, d'autant plus implacable qu'elle avait été plus lâche. On entassait pêle-mêle dans les prisons les citoyens les plus honorables et les hommes les plus tarés. Une nuit d'angoisse pesa sur les cœurs, suivie d'un jour plus sinistre. Les magistrats impériaux, de bonne heure à leur tribunal, dans le plus redoutable appareil, faisaient comparaître un à un, chargés de chaînes, tous ceux qu'on avait arrêtés, pour les interroger, pour leur arracher, à force de tortures, un aveu ou une révélation. Le terrible chevalet, les hideuses tenailles, les lanières armées de plomb, tous ces supplices préventifs qui forçaient l'innocence elle-même à se dire coupable, étaient mis en œuvre pour faire parler. Des archers gardaient la porte du prétoire, devant laquelle se pressaient en pleurant ceux des citoyens qui n'avaient pas fui ou n'étaient pas encore arrêtés. Ils venaient, le désespoir dans l'âme, demander grâce pour des parents, pour des amis. Les femmes, enveloppées de leurs grands voiles, se traînaient aux pieds des soldats pour obtenir d'entrer. Repoussées, tenues à distance, elles entendaient les cris des victimes entre les mains des bourreaux, et y répondaient par des cris

[1] Sozom., l. 7, c. 23.
[2] Chrys., t. 2, p. 220.

déchirants. Cette journée fut terrible et longue. Le soir venu, elles attendaient encore, agenouillées sur le seuil, pâles, muettes, les yeux levés au ciel, implorant comme une grâce suprême, et l'espérant peut-être, que l'affaire fût déférée à l'empereur, quand tout-à-coup les portes s'ouvrent, et l'on voit défiler un à un, à la lueur des flambeaux, entre deux haies de prétoriens, les plus nobles habitants d'Antioche, les mains liées derrière le dos, une corde à la bouche, le visage en sang, et pouvant se traîner à peine à la suite des bourreaux : on les menait à la mort. Un cri terrible se fait entendre. Les mères, les filles tombent évanouies, se relèvent pour courir au lieu des exécutions, voient rouler à terre les têtes de leurs fils, de leur père, de leur époux, s'évanouissent de nouveau et voudraient mourir. On les apporte sans connaissance chez elles : mais déjà leurs maisons sont scellées du sceau public et confisquées, et il faut que des femmes naguère opulentes et enviées mendient de porte en porte un asile, à la merci de la pitié que la peur étouffe [1]. Cinq jours durant, ces interrogatoires et ces supplices furent continués. Innocents ou non, tous s'avouaient coupables dans les tortures; et l'aveu entraînait la peine capitale. Les uns périrent par le glaive, d'autres par le feu, plusieurs sous la dent des bêtes féroces. On fut sans pitié même pour les enfants.

Antioche était une ville de plaisirs et de fêtes. Mais, le malheur réveillant dans les âmes le sentiment religieux, on remplit les temples, on assiégea les autels. Les pensées se tournaient aussi vers Chrysostôme, invoqué dans cette crise publique comme l'ange de la consolation. Il se taisait. Tout entier à sa douleur, il avait renoncé à la chaire pour courir, tantôt au prétoire plaider la cause des victimes [2], tantôt dans les familles mêler ses pleurs à leurs pleurs. L'église,

[1] Chrys., t. 2, p. 45, 134.
[2] *Ibid.*, p. 135.

depuis sept jours, ne l'avait pas revu, décidé qu'il était, dans le découragement de son âme, à garder le silence à jamais. A la fin cependant, ne pouvant plus soutenir le poids qui l'oppresse, ni résister plus long-temps aux désirs d'un peuple affligé, il reparaît sur l'ambon. Ses yeux étaient baissés, son front plus pâle que de coutume : une foule immense remplissait le temple, recueillie et consternée, attendant la parole du prêtre comme l'arrêt du Ciel.

« Que vous dirai-je? s'écria-t-il. De quoi puis-je vous entretenir? Ce sont des pleurs qu'il faut aujourd'hui, non des paroles; des lamentations, non des discours; des vœux au ciel, non des harangues au peuple. Tant nous avons été coupables! Tant nos malheurs sont grands et supérieurs à tout remède humain! Ainsi Job, après avoir tout perdu, était assis sur un fumier; et ses amis accourus au bruit de son infortune, d'aussi loin qu'ils le virent, déchirèrent leurs vêtements, se couvrirent la tête de cendres et poussèrent des cris lamentables. Voilà ce qu'auraient dû faire toutes les villes d'alentour : accourir vers la nôtre, et partager nos douleurs. Job alors était assis sur un fumier : aujourd'hui notre ville est enveloppée d'un vaste filet. Le démon alors avait exercé sa rage sur les troupeaux, sur tous les biens du juste : aujourd'hui il s'est déchaîné contre notre ville toute entière. C'est Dieu qui dans l'une et l'autre circonstance a laissé faire l'esprit mauvais, alors pour donner plus d'éclat à la vertu du juste par la grandeur des épreuves, aujourd'hui pour nous rendre plus sages par l'excès de l'affliction. Qu'il me soit donc permis de pleurer sur nos maux : je me suis tu sept jours, comme les amis de Job, et maintenant je ne romps le silence que pour déplorer avec vous notre commune infortune. Qui donc, mes bien-aimés, a porté envie à notre bonheur? D'où a pu venir un tel changement? Rien n'égalait la splendeur de notre cité : rien n'est plus misérable aujourd'hui. Ce peuple si bon, si

doux, qui obéissait à la voix des chefs comme un coursier généreux et docile à la main de l'écuyer, s'est emporté tout-à-coup jusqu'à des excès au-dessus de toute expression. Je gémis, je pleure, moins sur le sort qui nous menace, que sur la fureur de nos emportements. Quand l'empereur ne serait pas irrité contre nous, quand il ne songerait pas à nous châtier, dites, pourrions-nous supporter la honte de nous être rendus si criminels? La douleur m'empêche de poursuivre le cours de mes instructions; je puis à peine ouvrir la bouche et proférer quelques mots, tant l'affliction, comme un frein, enchaîne ma langue et arrête mes paroles! Quoi de plus heureux que notre cité avant ceci? Quoi de plus triste à présent? Ainsi que des abeilles qui bourdonnent autour de leur ruche, la foule des citoyens remplissait tous les jours la place publique, et tout le monde félicitait la ville privilégiée qu'animait une si nombreuse et si belle population. Maintenant la ruche est déserte; la frayeur a dispersé les habitants comme la fumée chasse les abeilles, et nous n'avons qu'à répéter ce que le Prophète disait en pleurant sur Jérusalem : *La ville est semblable à un térébinthe qui a perdu ses feuilles, à un jardin sans eau* [1]. La patrie si douce est devenue amère. Tous fuient le sol qui les a portés, comme on fuit un piège; ils s'en détournent comme d'un goufre, ils s'en éloignent comme d'un incendie..... Notre calamité a cela d'étrange, que sans avoir combattu nous prenons la fuite, sans que la ville ait été saccagée, nous l'abandonnons. Nous n'avons vu ni le feu des barbares ni le visage de l'ennemi, et nous sommes en proie aux mêmes souffrances que de malheureux captifs. Tous les peuples apprennent maintenant nos disgrâces : nos pauvres exilés, reçus dans leurs murs, les instruisent du coup funeste qui nous accable. Mais je ne

[1] Isaïe, 1, v. 30, vers. des Sept.

rougis pas de cette circonstance, je n'en suis pas humilié. Puissent toutes les villes voisines connaître les périls de la nôtre, et, s'associant à notre affliction, élever de concert leurs voix vers le roi des cieux pour lui demander le salut de celle qui est la mère commune et la nourrice de toutes! Antioche, il n'y a pas long-temps, éprouvait les secousses d'un tremblement de terre; maintenant ce sont les cœurs qui sont violemment secoués. Alors les fondements des maisons étaient ébranlés; maintenant ce sont les âmes des habitants qui sont bouleversées par d'horribles inquiétudes. La mort est sans cesse devant nos yeux; nous vivons dans de perpétuelles terreurs; nous subissons la peine du fratricide Caïn; nous sommes plus misérables que des criminels dans leurs cachots.... Il n'est plus sûr pour personne de sortir de sa maison, de paraître en public, à cause de ces hommes qui partout sont à l'affût des coupables comme des innocents, et les enlèvent, les traînent pêle-mêle devant les tribunaux. Maîtres et esclaves, cachés et comme enchaînés au fond de leurs demeures, se demandent avec inquiétude : Qui a été arrêté aujourd'hui? Quelle tête est tombée? et, tout en déplorant le sort des autres, ils tremblent pour eux-mêmes et mènent une vie plus triste que la mort... La terre que nous habitons, l'air que nous respirons, semblent avoir changé de nature; on dirait que le soleil lui-même partage notre deuil et ne répand qu'une lumière terne... De quelque côté que nous portions les yeux, ce n'est plus qu'une nuit profonde. Partout la tristesse, partout un morne silence, une solitude pleine d'horreur,... le calme lugubre qui suit les ravages de l'ennemi, quand le fer et la flamme ont tout détruit. C'est bien aujourd'hui qu'il faut s'écrier avec le Prophète : *Appelez les pleureuses, et qu'elles fassent entendre leurs lamentations* [1]!

[1] Jerem., 9, 17.

Que tous les yeux, comme des fontaines, s'ouvrent pour verser des larmes! Collines, prenez le deuil; montagnes, pleurez avec nous! Invitons toutes les créatures à prendre part à nos disgrâces. Une ville si grande, la capitale de tout l'Orient, est à la veille d'être effacée de dessus la terre. Celle qui comptait de si nombreux enfants, les a tout-à-coup perdus, et personne ne lui vient en aide. Nous avons outragé celui qui n'a point d'égal ici-bas; car l'empereur est le chef et la tête de tous les hommes sur la terre. C'est pourquoi recourons à celui qui règne dans les cieux; implorons son assistance. Si le secours d'en-haut nous manque, il n'y a pas de réparation possible de nos torts [1]. »

Jean continue ainsi, mêlant la compassion aux reproches, les larmes aux conseils, s'efforçant de consoler, de fortifier, de corriger ce peuple inconsistant et excessif, tombé des folies de l'émeute dans le délire de la peur, éperdu, désespéré, et capable, dans son désespoir, de toute espèce de lâcheté. L'orateur le ramène aux pensées sérieuses, lui rappelle les devoirs dont l'oubli a fait son malheur, l'entretient d'espérance, et, par la gravité de la situation, lui fait mieux sentir le néant des choses d'ici-bas, le prix que des âmes faites à l'image de Dieu doivent attacher à la destinée immortelle et à la vertu. Il termine ce discours par quelques mots remarquables au point de vue de la tradition catholique.

« En tout, mes bien-aimés, réglons-nous par la sagesse; et la pauvreté, loin de nous nuire, nous procurera de grands biens.... Je vous le demande, qu'y avait-il de plus pauvre qu'Élie? Mais il l'emportait sur tous les riches, par cela même qu'il était pauvre, et que c'était la richesse de son âme qui lui avait fait embrasser par choix la pauvreté... Le roi d'Israël recourait à cet indigent, et celui qui possédait

[1] Chrys, *hom. 2. ad popul. Antioch.*, t. 2, p. 20 et suiv.

des monceaux d'or écoutait respectueusement l'homme qui n'avait pour toute fortune qu'un manteau ; tant ce manteau était plus éclatant que la pourpre des rois, tant la caverne du juste était plus belle que les palais des princes ! Aussi le Prophète, montant au ciel, ne laissa-t-il à son disciple que son manteau.... et son disciple le reçut comme un riche héritage : c'était, en effet, un riche héritage, plus précieux que tous les trésors ensemble. Élie, dès-lors, exista doublement : il était à la fois dans le ciel et sur la terre. Je sais que le bonheur du juste Élisée vous semble digne d'envie, et que vous eussiez voulu être à sa place. Mais je puis vous le démontrer, nous tous qui participons aux saints mystères, nous avons reçu de Jésus-Christ infiniment plus. Élie a laissé son manteau à son disciple ; le Fils de Dieu, en montant au ciel, nous a laissé sa propre chair. Élie s'est dépouillé, Jésus-Christ a emporté avec lui ce qu'il nous laissait. Ainsi, ne perdons pas courage ; cessons de nous lamenter et de craindre le malheur des temps. Celui qui après être mort pour nous sur la croix, nous communique encore sa chair et son sang, que ne fera-t-il pas pour nous sauver? Espérons en lui, invoquons-le, livrons-nous à la prière et aux supplications, songeons sérieusement à pratiquer désormais la vertu ; et ainsi, nous échapperons au péril présent, et nous mériterons les biens futurs [1]. »

Le lendemain, à la même heure, au milieu du même concours, Jean vint annoncer le départ de Flavien pour Constantinople. Le bruit s'était répandu que les courriers expédiés à l'empereur avaient été retardés par divers accidents, et forcés de quitter les chevaux de poste pour prendre des voitures publiques [2]. On espérait les prévenir. C'est pourquoi le saint vieillard se mit en route sans délai, faisant, malgré ses quatre-vingts ans, les plus grandes diligences,

[1] Chrys., t. 2, p. 84.
[2] Chrys., *ibid.*, p. 75 et 76

afin que l'expression du repentir arrivât, s'il était possible, avant la nouvelle du forfait. Nul plus que lui n'était propre à ce rôle d'intercesseur; car, outre l'autorité de son ministère et de ses vertus, Théodose l'honorait d'une estime particulière. « Quand je regarde vers ce siège, dit Chrysostôme en débutant, et que je le vois vide et privé du maître qui nous instruisait, je me réjouis et je pleure. Je pleure de ne plus voir ici notre père; je me réjouis qu'il soit parti pour nous sauver, pour arracher cette grande ville à la colère de l'empereur. C'est votre honneur, à vous, d'avoir mérité un tel père; c'est sa couronne, à lui, de se montrer si bon pour ses enfants, et de confirmer par les œuvres cette parole de Jésus-Christ : *Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis*[1]. Il est parti, prêt à donner sa vie pour nous tous, quoique bien des choses s'opposassent à son départ : son âge avancé, sa faiblesse, la rigueur de la saison, la solennité qui approche, et son unique sœur malade et près de mourir; il a tout négligé, les affections de la famille, la vieillesse, les infirmités, les fatigues du voyage; il a préféré à tout votre salut, et il s'en va comme un jeune homme, la grandeur de son âme lui donnant des ailes[2]. »

Puis, pour alléger le poids qui oppresse les cœurs, il suit pas à pas le généreux pontife, pèse les chances favorables à la cité, les espérances qui lui restent encore, et raconte par anticipation l'audience impériale et le discours de Flavien. « Le seul aspect de cet homme vénérable, dit-il, touchera le maître du monde; car la grâce du Saint-Esprit respire non-seulement dans les paroles, mais sur le visage des Saints. Il lui dira ce que Moïse disait à Dieu : *Ou pardonnez à ce peuple son crime, ou faites-moi mourir*[3]. Telles sont, en effet, les entrailles des Saints, que mourir avec leurs enfants

[1] Joan., 10.
[2] Chrys., t. 2, p. 35.
[3] Exod., 32, 32.

leur est plus doux que de vivre sans eux. Il lui parlera aussi de la Pâque qui approche, de ce temps où Jesus-Christ fit grâce à tout l'univers, et il l'exhortera à imiter son maître, en lui rappelant les paraboles des dix mille talents et des cent deniers. Je connais le courage de notre père; il n'hésitera pas à dire au prince : Prends garde, toi aussi, d'entendre un jour cette parole : *Serviteur méchant, puisque je t'ai remis, sur ta demande, ta dette entière, ne devais-tu pas remettre leurs dettes à tes frères* [1]? et il ajoutera cette prière, que ceux qui l'ont initié aux saints mystères lui ont appris à adresser à Dieu : Pardonnez-nous nos offenses comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés [2]! Il lui démontrera que l'attentat commis est moins le crime de la ville que celui de quelques étrangers, incapables d'agir avec sagesse, qui mêlent à tout ce qu'ils font la sottise et le crime; et que, d'ailleurs, quand tous auraient péché, ils ont été assez punis, dévorés qu'ils sont de craintes, obligés de fuir, de se cacher, traînant une existence plus misérable que des condamnés, portant le sang dans leurs mains, et sans cesse tremblants pour leur vie. « Pense, lui dira-t-il, à la grandeur de cette ville, et qu'il s'agit non de deux, de trois, de dix hommes, mais d'une immense population, de la tête de l'univers. C'est ici que les Chrétiens ont reçu leur nom. Honore Jésus-Christ, en respectant une ville qui, la première, a prononcé ce nom si doux et si beau; elle fut la demeure des Apôtres, le séjour des Saints. C'est le premier et seul attentat contre des princes qui ait été commis dans ses murs [3].... C'est aux approches de Pâques, et en considération de la solennité, que l'empereur autrefois envoya dans toute l'étendue de l'empire une lettre d'amnistie, par laquelle il ordonnait l'élargissement de tous les prisonniers.

[1] Math. 18.
[2] Math. 6.
[3] Chrys., t. 2, p. 36.

Notre pontife lui présentera et lira cette lettre, et, lui rappelant ses propres édits, il dira : Il n'est besoin que personne t'exhorte : souviens-toi de toi-même ; ta propre conduite t'offre un exemple de clémence. Tu n'as pas voulu verser un sang coupable, et tu verserais le sang innocent! Tu as épargné, par respect pour la fête, des criminels convaincus et condamnés, et tu livrerais à la mort, sans souci de la solennité sainte, des hommes qui n'ont commis aucun crime! Non, tu ne le feras pas ; car c'est toi qui disais, dans ce rescrit adressé à toutes les villes : *Plût à Dieu que je pusse aussi rappeler les morts à la vie!* Nous recourons à ces sentiments, nous implorons cette parole. La gloire des monarques consiste moins à vaincre leurs ennemis qu'à vaincre leur colère ; car les autres victoires, tu les dois en partie à tes capitaines et à tes soldats. Mais le triomphe sur toi-même n'appartient qu'à toi seul, et personne ne partagera avec toi la gloire de ta modération. Tu as subjugué les barbares, subjugue aussi l'orgueil du rang suprême, et que les infidèles apprennent qu'il n'est pas de puissance qui ne puisse être refrénée par la crainte de Jésus-Christ. Glorifie ton maître, en pardonnant ceux qui partagent avec toi la qualité de ses serviteurs [1]. »

Mais l'orateur veut surtout que la confiance du peuple remonte à Dieu. « C'est lui, dit-il, qui se placera entre le pontife et le monarque, pour inspirer l'un, pour apaiser l'autre ; car, de toutes les villes, la nôtre est la plus chère au Seigneur, soit à cause de nos ancêtres dans la foi, soit à cause de vos vertus ; et de même que Pierre, le premier des Apôtres, a prêché Jésus-Christ, ainsi, Antioche, la première, a prononcé ce mot : *chrétien*, qui est sa couronne et sa gloire. Si Dieu ne demandait que la présence de dix justes pour faire grâce à un peuple coupable ;

[1] Chrys., t. 2, p. 76.

ici, où nous comptons, non pas dix, ni vingt, ni le double, mais un grand nombre d'âmes qui servent Dieu avec ferveur, comment ne pas espérer? J'entends dire avec un grand abattement : *Les menaces des rois ressemblent à celles des lions.* Oui, mais Dieu peut changer les lions en brebis.. Supplions-le donc; adressons-lui une ambassade, et il touchera le cœur du prince; il nous délivrera de notre angoisse. Tandis que notre père accomplit sa mission auprès du roi terrestre, aidons-le de nos prières, invoquons le roi des cieux. La communion de l'Église peut beaucoup [1]. »

Le peuple écoutait, applaudissait [2], oubliait ses peines, et s'en retournait soulagé et réconforté. Le lendemain, il revenait avec le même empressement se ranger autour de la tribune consolatrice. Le théâtre, l'hippodrome, les thermes étaient abandonnés. On ne se plaisait qu'à l'église [3]. Jean était là, dès le matin, démentant les fausses nouvelles, combattant les vaines alarmes, ranimant le courage, apaisant les colères, faisant espérer le pardon, s'efforçant de raffermir contre la terreur de la mort toutes ces âmes abattues, grondant ou excusant tour-à-tour, et toujours mêlant aux grandes pensées du moraliste les tendres effusions du père et de l'ami. « Ce Démosthène chrétien, dit Bossuet [4], prononça alors des homélies dignes, par leur éloquence, de l'ancienne Grèce, dignes, par leur piété, des temps apostoliques. »

Cependant, malgré les diligences de Flavien, les nouvelles de la sédition l'avaient devancé près de l'empereur. Théodose s'emporta d'abord aux plus sinistres projets; mais, après avoir parlé de brûler, de massacrer, de ne laisser [5]

[1] Chrys., t. 2, p. 37.
[2] *Ibid.*, p. 25 et 61.
[3] *Ibid.*, p. 49.
[4] Boss., t. 21, p. 404.
[5] Chrys, t. 2, p. 149, 175. — Liban., or. 15. — Zosim., l. 4. — Theod., l. 5, c. 20. — Sozom., l. 7. c. 23.

subsister ni un citoyen ni un vestige d'Antioche, il se contenta d'ajouter aux magistrats locaux, qui avaient commencé à instruire et à sévir, deux commissaires choisis parmi ses principaux officiers, avec l'ordre de fermer le cirque, les bains, le théâtre, d'ôter à la ville ses privilèges et son titre de métropole, de la réduire à la condition d'un simple bourg soumis à Laodicée, et de lui retrancher les distributions annuelles de grains, établies à Antioche comme à Constantinople et à Rome. Le choix des deux commissaires était d'un heureux augure; car ils n'eussent consenti, ni l'un ni l'autre, à n'être que les aveugles instruments d'une atroce vengeance, et l'un d'eux, Hillibicus, était lié d'amitié avec S. Grégoire de Nazianze [1]. Toutefois, leur arrivée redoubla les frayeurs. Les bruits les plus sinistres se répandirent [2]. Ce fut un sauve-qui-peut général; on voyait déjà la ville en proie au pillage, aux flammes, à toutes les fureurs d'une soldatesque ivre de débauche et de sang. Le gouverneur dut se rendre à l'église, et, quoique païen, y prendre la parole pour rassurer la multitude éperdue.

Chrysostôme, qu'une indisposition avait retenu quelques jours chez lui [3], accourut le lendemain. « J'ai loué, dit-il, la présence du préfet, qui, voyant la ville agitée de nouveau, et vous tous prêts à fuir, est venu, vous a consolés, vous a rendu l'espérance. Mais je rougis pour vous, qu'après tant de discours de cette tribune sacrée, vous ayez besoin d'une consolation étrangère. J'ai souhaité que la terre s'ouvrît sous mes pas et m'engloutît, quand j'ai entendu le gouverneur calmer tour-à-tour et blâmer vos frayeurs intempestives et déraisonnables. Ce n'est pas de lui que vous devez recevoir la leçon; c'est vous qui devez la donner aux infidèles. De quel œil oserez-vous les regarder après vous être

[1] Gr. Naz., *epist.* 128.
[2] Chrys., t. 2, p. 181, 214.
[3] Chrys., *ibid.*, p. 188, hom. 19.

montrés si poltrons? Quel langage leur adresser, comment leur parler de fermeté dans le malheur, quand nous sommes devenus plus timides que des lièvres? Mais que faire? dites-vous; nous sommes des hommes. Et précisément, parce que vous êtes des hommes, non des brutes, vous devez être plus inaccessibles à de telles frayeurs. Les brutes n'ont pas de raison: le moindre bruit les épouvante; mais toi, homme, qui es gratifié de la pensée et de la réflexion, comment peux-tu tomber dans leur lâcheté? Voyez le navigateur: la mer est furieuse, les nuages se croisent, la foudre éclate, tout le monde s'agite dans le navire; lui, impassible, il reste au gouvernail, occupé de remplir son devoir et de conjurer le péril. Imitez-le, et, prenant l'ancre sacrée de l'espérance en Dieu, demeurez calmes et dignes. *Quiconque*, dit le Seigneur, *écoute mes paroles sans les mettre en pratique, ressemble à un insensé qui bâtit sa maison sur le sable; et la pluie est descendue, et les fleuves se sont débordés, et les vents ont soufflé, et ils ont fondu sur cette maison, et elle est tombée, et la ruine en a été grande* [1]. Eh bien! nous, nous avons agi comme cet insensé; que dis-je? nous sommes tombés plus misérablement que lui; avant la pluie, avant la tempête, avant le péril, un mot a suffi pour nous renverser et nous faire perdre tout ce que nous avions de sagesse. Quel courage voulez-vous que j'aie maintenant? Combien je suis humilié! Combien je souffre! Sans l'insistance de nos Pères, je n'eusse point paru ici, je n'eusse pas pris la parole; tant je suis offusqué de votre lâcheté, tant la tristesse et l'indignation remplissent mon âme! Et peut-il en être autrement, quand je songe qu'après tant d'instructions, il a fallu qu'un païen vienne vous exhorter au courage? Priez donc, afin qu'il me soit donné d'avoir un mot à vous dire, et que je puisse, secouant ma tristesse,

[1] Math., 7.

réveiller un peu mes idées; car la honte de votre pusillanimité a singulièrement abattu mon esprit [1] »

Mais déjà les commissaires impériaux s'étaient mis à l'œuvre. La déchéance de la ville était prononcée, d'innombrables arrestations opérées, un tribunal militaire établi qui devait juger en trois jours, sans appel ni sursis, tous les inculpés; et le nombre de ceux-ci était tel, que les prisons ne suffisant pas à les contenir, on les avait enfermés dans un vaste enclos sans toit. La ville était consternée. Le troisième jour venu, avant l'aube, les commissaires se rendaient à cheval au lieu ordinaire de leurs séances, quand tout-à-coup ils se voient entourés d'hommes inconnus, que leurs vêtements lugubres et leurs pâles visages font ressembler à des spectres. C'étaient les solitaires des montagnes voisines qui volaient au secours d'Antioche. Aucun bruit du monde, aucun écho de ses fêtes ne montait à eux au sommet de ces rochers, au fond de ces grottes où ils n'entendaient que le mugissement des torrents dans les gorges de la montagne et la grande psalmodie des vents à travers les pins et les cèdres. Mais au cri d'une ville en détresse ils accourent, et, se précipitant au-devant des mandataires de la Cour, ils demandent la grâce d'Antioche, ou, s'il faut à tout prix des victimes, à mourir à la place des inculpés. Envoyez-nous à l'empereur, disaient-ils, il est chrétien, il est pieux, il écoutera nos prières. Non, vous ne souillerez pas son épée. Vous ne couperez pas une tête, ou ce sont les nôtres que vous ferez tomber [2]. Et en même temps ils menaçaient d'arracher les condamnés aux mains des bourreaux [3].

Plus impétueux que les autres, l'un de ces hommes saisit par leurs manteaux les délégués impériaux et leur enjoint de mettre pied à terre. C'était un petit vieillard d'un aspect

[1] Chrys., t. 2, p. 161 et suiv.
[2] Chrys., *ibid.*, p. 172.
[3] Chrys., *ibid.*, p. 173.

misérable. Les officiers levaient la main sur lui, mais à son nom crié dans la foule ils descendent de cheval et se jettent à ses genoux. Tout l'Orient connaissait et vénérait ce pauvre ermite sans lettres, qui passait jours et nuits à prier sur la cime des hautes montagnes, et ne se nourrissait que de farine d'orge trempée dans l'eau. Macédonius, c'était son nom, repoussa les hommages des commissaires et leur dit : « Allez, mes amis, allez porter cet avis à votre maître. Tu es empereur, mais tu es homme ; et au lieu de ne songer qu'à ta dignité, songe à ta nature. Homme, tu commandes à des hommes de la même nature que toi, et comme toi faits à l'image de Dieu ; crains la colère du Créateur si tu détruis cruellement son image. Tu es irrité qu'on ait abattu des statues de bronze : Dieu le sera-t-il moins qu'on abatte des statues vivantes ? Les bronzes, d'ailleurs, il est aisé de les relever, et pour un d'en avoir plusieurs. Mais quand tu auras tué des hommes, comment réparer cette perte ? Pourras-tu ressusciter ceux qui ne sont plus, et faire rentrer les âmes dans les corps privés de vie [1] ? »

Le langage, le regard de cet homme qui semblait être le messager d'un monde mystérieux, firent impression sur les commissaires ; ils promirent d'en référer à l'empereur. La foule les porta plus qu'elle ne les suivit au prétoire, où déjà les prévenus, rangés autour du tribunal, attendaient leur arrêt de mort. Mais là une nouvel obstacle arrête les juges. Des évêques, des prêtres, Chrysostôme en tête [2], obstruent la porte et déclarent qu'on n'entrera qu'en passant sur leurs corps, à moins qu'on ne promette la grâce des accusés ; et ils embrassaient les genoux des officiers impériaux, s'efforçant de faire prévaloir la pitié dans leurs âmes, tantôt par d'humbles supplications, tantôt par de nobles et sévères remontrances [3].

[1] Theod , l. 5, c. 19. — Chrys , t. 2, p. 172.
[2] Chrys., *ibid.*, p. 172, n. 2.
[3] Chrys., *ibid.*, p. 175.

Vaincus, ceux-ci firent un signe d'acquiescement, auquel répondit aussitôt une clameur immense. Peuple, moines, prélats se jettent sur les commissaires pour les remercier, les bénir, leur baiser les mains. Les gardes cèdent sous la pression de la foule : le tribunal est envahi. Une femme, la tête nue, les cheveux épars, s'était attachée à la bride du cheval d'Hillibicus et venait d'entrer dans le prétoire avec lui. Le premier objet qui frappe son regard, c'est son fils enchaîné, entre deux soldats; elle court à lui, l'arrache aux gardes, le traîne vers le représentant de l'empereur, et avec des larmes, des prières à déchirer l'âme la plus ferme, elle conjure Hillibicus d'épargner l'unique soutien de sa vieillesse, d'avoir pitié d'une mère au nom de sa mère, et s'il ne peut lui rendre son fils, de l'immoler elle-même avec lui[1]. Tout le monde pleurait. Il fut sursis à tout, et les commissaires s'apprêtèrent à partir immédiatement pour aller solliciter, eux-mêmes, la clémence impériale. Les solitaires voulaient les suivre; mais, pour épargner à des vieillards exténués les fatigues d'un long voyage, il fut convenu qu'ils se contenteraient d'une requête qui serait mise sous les yeux de Théodose et appuyée par les commissaires. La requête, rédigée incontinent, était aussi ferme que respectueuse, et, tout en faisant appel à la pitié de l'homme, citait le monarque au tribunal de Dieu. Les pieux intercesseurs ajoutaient que, s'il fallait du sang pour expier l'émeute, ils étaient prêts à donner le leur[2].

Tandis qu'Hillibicus restait à Antioche pour la calmer et la contenir, son collègue, Césarius, partit pour Constantinople en toute hâte, s'arrêtant à peine aux relais et ne descendant de voiture ni pour boire ni pour manger[3]. Déjà les détenus avaient été transférés des prisons, où ils étaient

[1] Chrys., t. 2, p. 172.
[2] *Id.*, *ibid.*, p. 174.
[3] Liban., or. 22. — Sozom., l. 7, c. 23. — Theod., l. 5, c. 19.

entassés, dans un vaste édifice avec portiques et jardins, où, gardés à vue pour la forme, ils purent recevoir tous les jours la visite de leurs parents et les adoucissements réclamés par leur position. Avec sa mobilité ordinaire, la ville passa de l'extrême terreur à la joie la plus indécente [1].

Pour les gens sensés, pour Chrysostôme surtout, ce fut un surcroît de chagrin. « Nos malheurs ne sont pas réparés, s'écria-t-il, la sentence de l'empereur est encore incertaine ; ceux qui géraient les affaires de la cité sont tous dans les fers; et des hommes qui habitent cette ville avec nous, courent au fleuve se baigner, se livrer à l'orgie, folâtrer et danser avec des femmes ! Comment les pardonner ? comment les excuser ? Ou plutôt quel châtiment ne mérite pas une telle conduite ? La tête de la ville est en prison, ses membres sont dans l'exil, leur sort est encore en suspens, et toi, tu peux danser, t'amuser, te livrer à une folle gaîté ! — Mais nous ne pouvons pas nous passer de bains. — Sottise ! mauvaise plaisanterie ! Depuis combien d'années ou de mois êtes-vous privés de bains ? Depuis vingt jours à peine, et vous vous plaignez comme si c'était depuis un an ! Pensiez-vous à vous baigner quand vous trembliez pour vos jours, quand l'invasion militaire vous menaçait, quand vous fuyiez au désert et dans les montagnes ? Si quelqu'un vous eût dit alors : Renoncez au bain, et vous serez délivrés de vos maux, auriez-vous hésité ? Et maintenant qu'il faut rendre grâces au Seigneur pour nous être venu en aide, vous l'outragez, vous vous amusez, et, la crainte passée, vous tombez dans une torpeur plus grande ! Les bains seraient ouverts, que le malheur de tant de gens placés en face de la mort devrait nous faire oublier toute espèce de plaisir. Il s'agit de la vie, et vous songez aux bains, et vous vous occupez de fêtes ! Prenez-garde qu'en méprisant les périls passés, vous ne vous en

[1] Chrys., t. 2, p. 187.

attiriez de plus grands.... Je sais, quant à vous, que vous êtes étrangers à ces folies, mais réprimez donc, punissez, châtiez ceux qui s'y livrent [1]. »

La dégradation d'Antioche, la perte de ses privilèges inspirent à Chrysostôme de belles réflexions. « Vous vous plaignez, dit-il, que la ville ait été dépouillée de sa dignité? Apprenez en quoi consiste sa dignité, et vous saurez alors, qu'à moins d'être trahie par ses habitants, elle ne peut la perdre. En effet, ce n'est pas son titre de métropole, ni la grandeur de son enceinte, ni la beauté de ses édifices, ni le grand nombre de ses colonnes, ni ses vastes portiques et ses promenades, mais la vertu et la piété des citoyens qui font la gloire, la dignité, la force de la cité; que ceci lui manque, les Césars auraient beau la combler d'honneurs, elle n'en serait pas moins la plus méprisable des villes. Voulez-vous savoir quelle est la dignité, la noblesse originelle de votre patrie? *C'est à Antioche que les disciples furent d'abord appelés Chrétiens* [2]. Voilà un avantage que ne peut vous disputer aucune cité, même celle de Romulus, et qui nous permet de lever la tête en face de l'univers. Voulez-vous que je vous dise une autre de nos gloires? On était menacé d'une grande famine, et, s'oubliant eux-mêmes, les habitants d'Antioche résolurent de secourir, selon leur pouvoir, les saints de Jérusalem. Voilà une seconde dignité, la charité dans la détresse..... En voici une troisième : Quelques Juifs étant venus ici troublaient la prédication, s'efforçant d'introduire les observances mosaïques. Vos pères n'acquiescèrent pas à cette innovation, mais, s'étant réunis, ils députèrent Paul et Barnabé à Jérusalem, afin que l'enseignement apostolique restât pur de toute faiblesse judaïque. Voilà la suprématie, l'excellence de notre ville, ce qui la fait métropole, non sur la terre, mais dans le ciel. Tous les

[1] Chrys., t. 2, p. 187.
[2] Act. 11.

autres honneurs sont caducs et périssables, ils finissent avec la vie et bien des fois avant elle; vous le voyez aujourd'hui. Pour moi, une ville où n'habite pas la piété, est moins qu'un village, qu'une caverne.... Si tu es chrétien, tu n'as pas de patrie ici-bas. Le fondateur et l'architecte de notre cité, c'est Dieu. Nous possèderions l'univers, nous n'y sommes que des hôtes et des étrangers. Citoyens du ciel, inscrits sur ses registres, n'allons pas, comme des enfants, mépriser ce qui est grand, pour admirer ce qui est petit. Si tu mets la dignité de la ville dans son étendue, songe combien d'hommes perdus, infâmes, couverts de crimes, participent à cette dignité, et apprends enfin à n'en faire aucun cas. Il n'en est pas de même de la dignité que donne la vertu.... J'entends dire de toutes parts: Malheur à toi, Antioche! Et je ris de la puérilité de ceux qui parlent ainsi. C'est quand vous verrez des hommes qui mentent, qui jouent, qui se parjurent, qui blasphèment, qui s'enivrent, c'est alors qu'il faudra dire: Antioche, malheur à toi! Qu'es-tu devenue? Ah! mes bien-aimés, ne nous arrêtons pas aux opinions de la foule, mais comprenons bien quelle est la prééminence de la ville, et ce qui la fait métropole. Et si je tiens ce langage, ce n'est pas que je désespère de la voir reprendre ses titres et sa puissance; car l'empereur est pieux et humain. Mais je veux que si elle retrouve ses privilèges, vous n'en soyez pas plus orgueilleux pour cela. Quand vous voudrez la vanter, ne parlez ni des belles eaux ni des grands cyprès de Daphné, ni de la population qui remplit vos murs, ni de la richesse de vos marchés, ni de la facilité de circuler sur les places et dans les rues bien avant dans la nuit; attestez la douceur, la charité, les vertus, la ferveur de ses habitants, leurs veilles pieuses: c'est ainsi que vous donnerez d'Antioche une haute idée[1]. »

[1] Chrys., t. 2, p. 176.

Le saint orateur se plaît surtout à célébrer le dévouement des solitaires chrétiens: cette noble preuve de courageuse affection qu'ils viennent de donner à leurs frères, et qu'il fait contraster avec la lâcheté des philosophes. « Où sont maintenant, s'écrie-t-il, ces porteurs de vieux manteaux, qui font parade de leurs longues barbes, qui tiennent un bâton dans la main droite, les philosophes des Gentils, méprisables cyniques, plus vils que les chiens qui mangent sous la table de leurs maîtres, qui ne font rien que pour assouvir leur ventre? Ils ont tous déserté la ville, ils ont tous fui, ils sont allés se cacher dans les cavernes. Seuls, ceux qui montrent la vraie philosophie dans les œuvres ont paru courageusement sur la place publique, comme aux temps les plus calmes de la cité. Les habitants de la ville se sont retirés au désert et sur les montagnes : les habitants du désert sont accourus à la ville, et ont prouvé, par leurs actes, ce que je n'ai cessé de vous dire ces derniers jours, qu'à l'homme vertueux rien ne peut nuire, tant la sagesse spirituelle est supérieure à tout, bonheur ou malheur! L'un ne peut l'amollir, ni l'autre l'abattre; mais, toujours égale à elle-même, elle montre partout la force qui lui est propre. Qui n'eût pas été découragé par les difficultés de notre situation? Les chefs de la cité, les hommes qui exerçaient le pouvoir, qui jouissaient d'une grande fortune, d'un grand crédit près de l'empereur, ont abandonné leurs maisons, cherchant le salut dans la fuite, oubliant amitié et parenté, affectant de ne pas connaître ceux qu'ils connaissaient le plus et d'en être inconnus. Les solitaires, ces pauvres gens qui n'ont pour tout avoir qu'un vêtement usé, qui vivent dans une simplicité rustique au fond des bois et sur les montagnes, ces hommes de rien, tels que des lions doués d'un grand et noble sentiment, se sont levés au milieu de la terreur universelle, et en un instant ils ont tout sauvé. Et, comme des guerriers qui n'ont qu'à paraître pour dissiper les ennemis,

en un seul jour, ils sont descendus, ils ont parlé, ils ont mis fin à nos maux et sont rentrés chez eux. Telle est la philosophie apportée par Jésus-Christ au genre humain!.... Nous n'avons pas besoin de discours pour démontrer la vanité du paganisme, la pusillanimité des philosophes eux-mêmes : les faits disent assez haut que tout, chez les païens, est fiction, comédie et parade [1]. »

Pendant que la mobile Antioche, trop tôt rassurée, s'abandonnait inconsidérément à la confiance, à Constantinople, Flavien sollicitait une audience sans l'obtenir. Théodose s'obstinait à ne pas le voir, à défendre qu'on lui parlât de la ville coupable, quand Césarius, qui avait franchi en six jours les trois cents lieues de l'Oronte au Bosphore, entra chez l'empereur sans être annoncé ni attendu. Il raconta, en la réduisant à ses vraies proportions, l'échauffourée d'Antioche suivie d'un si prompt et si grand repentir, les sanglantes représailles des magistrats, la terreur, le désespoir de la cité, l'intervention, les remontrances des solitaires et des évêques, dont il présenta la requête tachée de leurs larmes qu'il avait senties sur sa main, et, se mettant à genoux, il fit appel à la haute clémence du prince. Aux prières du maître des offices, le sénat de Constantinople, les députations de Laodicée [2] et d'autres villes, joignirent leurs instances. Théodose hésitait encore. Ce fut alors que Flavien parut devant lui [3]. Il avait

[1] Chrys., t. 2, p. 173 et suiv.

[2] La conduite de Laodicée en cette circonstance avait d'autant plus de mérite, qu'il y avait entre elle et sa voisine une rivalité ancienne, et portée si loin que les habitants d'Antioche eussent préféré, disaient-ils, être exterminés jusqu'au dernier que de rien devoir à l'intervention de ceux de Laodicée. (Chrys., t. 11, p. 376.)

[3] Sozomène raconte que Flavien, pour incliner à la clémence l'âme de Théodose, fit chanter, pendant le repas de l'empereur et par les jeunes enfants de la musique impériale, des chansons lugubres, où les habitants d'Antioche exprimaient leur repentir et leur désespoir. (Sozom., l. 7, c. 23.) Il n'y a là qu'une réminiscence ridicule de Plutarque *(In Lysandr.)*

les yeux baissés, et se tenait à distance sans dire mot; l'empereur s'avança vers l'évêque, et, d'une voix plus émue que sévère, il énuméra les témoignages d'intérêt prodigués sous son règne à la ville séditieuse. Et voilà, s'écria-t-il, leur reconnaissance : ils ont outragé même les morts ! Flavien, relevant sa noble tête où respirait, avec la majesté de la vieillesse et de la sainteté, une douleur sincère et profonde, parla ainsi :

« Nous l'avouons, prince, nous ne pouvons le nier, tu témoignas toujours à notre patrie une grande affection ; et c'est pourquoi nous éprouvons un chagrin extrême d'être devenus, par l'envie du démon, ingrats envers notre bienfaiteur, et d'avoir irrité contre nous celui qui nous aimait tant. Détruis, brûle, massacre Antioche : quelque sort que tu nous fasses subir, nous ne serons pas assez punis. Prévenant ton courroux, nous nous sommes infligé à nous-mêmes un supplice pire que mille morts. Car que peut-il y avoir pour nous de plus amer que d'avoir exaspéré sans motifs un prince qui nous comblait de tant de bienfaits, qui nous portait tant d'affection, et de sentir que toute la terre connaît et condamne l'excès de notre ingratitude? Si les barbares, fondant sur notre ville, eussent renversé nos murs, incendié nos maisons, emmené de nombreux captifs, ce serait un moindre mal. Pourquoi? Parce que, toi vivant et plein de bonté pour nous, nous aurions l'espoir de voir cela finir, et de recouvrer avec notre liberté une plus grande splendeur ; au lieu qu'à présent, privés de ta bienveillance, ayant perdu tes bonnes grâces qui étaient notre plus sûr rempart, à qui désormais aurions-nous recours? De quel côté porter nos regards, après avoir offensé un maître si doux, un père si indulgent? Si donc l'attentat de nos concitoyens est horrible, la peine qu'ils subissent ne l'est pas moins : ils n'osent regarder personne, ni jouir de l'éclat du jour, tant la honte tient leurs pau-

pières baissées et les contraint à fermer les yeux. Plus misérables que des prisonniers, toute liberté leur est ravie : rien n'égale leur humiliation ; ils ne pensent qu'à la grandeur de leur faute et de leur malheur, et n'en respirent pas, croyant voir la terre entière s'élever contre leur crime avec plus de force que celui qu'ils ont offensé.

» Mais, si tu le veux, prince, il est possible de guérir ces blessures et de porter remède à ces maux. Souvent, entre particuliers, de grandes injures sont devenues la matière d'une grande charité : c'est ce qui eut lieu aussi dans la nature humaine. Lorsque le Seigneur eut créé l'homme, qu'il l'eut placé dans le paradis et comblé de privilèges, le démon, jaloux de tant de bonheur, le fit déchoir de sa dignité. Non-seulement Dieu ne l'abandonna pas, mais au lieu du paradis il nous ouvrit le ciel, et prit occasion de cette chute pour nous donner de nouvelles preuves de son amour et punir davantage l'ennemi de notre salut. Agis, prince, d'après cet exemple. Les démons ont mis tout en œuvre pour enlever ta bienveillance à une ville que tu chérissais au-dessus de toute autre. Toi qui le sais, inflige-nous la peine que tu voudras ; mais ne nous exclus pas de ton affection, et même, s'il est permis d'exprimer une pensée qui peut étonner, remets Antioche au nombre des villes que tu aimes le plus, si toutefois tu veux châtier les démons, les vrais auteurs de ces désordres. Songe qu'en la détruisant, en la ruinant de fond en comble, tu ne feras qu'accomplir ce qu'ils ont voulu ; au lieu qu'en apaisant ton courroux, en nous rendant tes bonnes grâces, tu leur porteras un coup mortel, tu tireras d'eux la plus éclatante vengeance, tu leur feras voir que leur perfidie n'aboutit qu'à produire le contraire de ce qu'ils avaient désiré. Il est juste que tu m'exauces et que tu aies pitié d'une ville à laquelle ils n'ont porté envie que parce que tu la chérissais. Si tu l'avais moins aimée, ils lui auraient fait moins sentir

les effets de leur jalousie. Quelque surprenant que cela soit, je puis le dire avec vérité, c'est à cause de toi, à cause de ton affection qu'elle a souffert tous ces maux.

» L'incendie, la ruine de la cité nous seraient chose moins amère que les reproches que tu m'adressais tout-à-l'heure. Tu dis avoir été outragé plus qu'aucun prince avant toi; mais, si tu le veux, ô le plus clément, le plus sage et le plus pieux des hommes! cet outrage te procurera une couronne plus brillante que ton diadème. Car si ton diadème atteste ta valeur, il rappelle aussi la munificence du prince qui te le donna. Mais la couronne tressée par ta clémence sera le mérite de ta seule sagesse, et l'on sera moins frappé de l'éclat des pierreries sur ton front que de la victoire remportée sur toi-même. On a abattu tes statues : tu peux t'en ériger de plus belles. Pardonne aux coupables, et ton image sera dressée, non sur la place publique, non en bronze ou en or, avec des pierres d'un grand prix, mais dans les cœurs, et parée de ce qu'il y a de plus précieux au monde: la bonté et la miséricorde; et tu auras autant de statues qu'il y a, qu'il y aura jamais d'hommes sur la terre. Car, non-seulement nous, mais nos enfants, et tous nos descendants, apprendront ce trait de ta clémence, et tous t'admireront, t'aimeront comme s'ils en eussent eux-mêmes ressenti les effets.

» Et pour te prouver que ce n'est point une flatterie, mais la vérité que je dis, je vais te rappeler une ancienne parole qui montre que les armées, les trésors, la multitude des sujets, et autres choses de ce genre, illustrent moins les princes que la modération et la bonté. Le bienheureux Constantin, apprenant un jour qu'on avait lapidé sa statue, et la plupart autour de lui l'exhortant à tirer vengeance de cet outrage, qui avait défiguré, disaient-ils, à coups de pierre sa face auguste, passa la main sur son front et répondit en souriant : Je ne sens aucune blessure; ma

tête est intacte. Confus, les courtisans se désistèrent de leur avis ; et ce mot est encore célèbre par tout le monde, sans que le temps ait pu affaiblir ou éteindre la mémoire d'une telle sagesse, plus glorieuse que bien des trophées. Ce prince a fondé plusieurs villes, vaincu beaucoup de barbares; on ne s'en souvient plus. Cette parole, au contraire, est dans toutes les bouches jusqu'à ce jour, et les descendants de nos descendants l'apprendront tous. Que dis-je, l'apprendront? Ceux qui la rapportent, et ceux à qui on la redit, s'accorderont à l'admirer, à la louer, et il n'en est aucun qui puisse, en l'entendant, garder le silence et ne pas glorifier et bénir le mort illustre qui l'a prononcée. Et si elle lui a valu tant de gloire auprès des hommes, quelles couronnes ne lui a-t-elle pas méritées de la part de Dieu?

» Qu'est-il besoin de citer Constantin et des exemples étrangers, quand il suffit de te rappeler à toi-même tes propres actions? Souviens-toi de cette lettre envoyée dans tout l'empire aux approches de la solennité pascale, et par laquelle tu ordonnais d'élargir tous les prisonniers, d'accorder à tous les coupables leur pardon; et comme si cela eût été trop peu pour signaler ta clémence, tu ajoutais : *Plût à Dieu qu'il me fût possible de rappeler les morts à la vie!* C'est le moment de te souvenir de cette parole, et d'arracher les morts au tombeau; car mes concitoyens sont déjà comme morts, et même, avant la sentence, Antioche est descendue aux portes de l'enfer. Tire-la de cet abyme; il ne faut ni argent, ni dépenses, ni temps, ni travail. Dire un mot te suffit pour ranimer une ville ensevelie dans les ombres du trépas; fais que désormais elle prenne son nom de ta clémence. Certes, elle sera moins redevable à son premier fondateur qu'à ton pardon. Son fondateur, après de faibles commencements, l'a livrée à elle-même; toi, tu la relèveras lorsque, d'un grand état de splendeur, elle est tombée dans une affreuse ruine. L'arracher à l'en-

nemi, la délivrer des barbares, eût été moins admirable que de lui faire grâce à présent. Cela, beaucoup de rois l'ont fait; ceci, tu seras le seul à le faire et le premier, contre l'attente de tous. Protéger tes sujets n'a rien que de naturel, c'est ton œuvre de tous les jours; mais après tant d'outrages déposer ton courroux, c'est un effort qui surpasse la nature humaine.

» Songe qu'il s'agit non pas seulement d'une ville, mais de ta gloire, et même du Christianisme tout entier. A cette heure, les Juifs, les Grecs et les barbares eux-mêmes, car ils ont appris notre faute, ont les yeux tournés vers toi, et attendent l'arrêt que tu vas prononcer sur nous. S'il est doux et humain, ils te loueront, ils rendront gloire à Dieu, et se diront les uns aux autres : Ciel! qu'elle est grande la puissance du Christianisme! Un homme qui n'avait pas d'égal sur la terre, maître de tout perdre et de tout détruire, elle l'a dompté, elle l'a soumis, et lui a inspiré une modération dont un simple particulier serait à peine capable. Oui, il est grand le Dieu des Chrétiens, qui des hommes fait des anges, et les élève au-dessus de toutes les passions de la nature!

» Ne t'abandonne pas à une crainte vaine, n'écoute pas ceux qui te disent que l'impunité d'Antioche rendra les autres villes plus insolentes et fera mépriser ton autorité. Sans doute, si tu étais impuissant à te venger, si nos concitoyens eussent opposé la force à la force et triomphé de toi, tes alarmes, à cet égard, pouraient être fondées; mais s'ils sont tremblants et à moitié morts de frayeur, s'ils sont prosternés à tes pieds dans ma personne, s'ils attendent chaque jour le dernier supplice, si, les yeux levés au ciel, ils prient en commun le Seigneur pour qu'il se joigne à moi et appuie mes sollicitations, si, comme des hommes à leur dernière heure, ils font leurs recommandations suprêmes, ta crainte, à cet égard, n'est-elle pas superflue?

Aurais-tu donné l'ordre de les égorger, leur situation ne serait pas pire. Livrés, depuis de longs jours, à des frayeurs continuelles, ils n'espèrent pas, le soir venu, de revoir l'aurore, ni, quand le jour paraît, d'arriver au soir. Plusieurs, en cherchant pour s'y cacher des lieux déserts et inaccessibles, sont tombés sous la dent des bêtes féroces. Non-seulement les hommes, mais de jeunes enfants, des femmes libres et nobles passent les jours et les nuits dans les bois, dans les cavernes, et la ville subit une espèce nouvelle de captivité. Ses murs et ses édifices debout, elle est plus malheureuse que d'autres qui ont été la proie des flammes; et sans que l'ennemi paraisse, sans que les barbares se montrent, ses habitants sont plus misérables que des captifs aux mains des vainqueurs: une feuille qui s'agite suffit à les faire trembler. Tout le monde le sait, et la destruction de la cité ne serait pas pour les peuples une plus grande leçon que le triste état où ils apprennent que nous sommes réduits. Ne crains donc pas que notre exemple rende les autres villes moins soumises; car, renversées de fond en comble, elles seraient moins sévèrement punies que ne le sont maintenant les coupables, par cette incertitude de l'attente, plus cruelle que le supplice.

» Ne prolonge pas plus long-temps les angoisses d'Antioche; permets-lui de respirer. Châtier des inférieurs, les punir de leurs fautes est une chose facile et commune; mais faire grâce quand on a reçu des outrages, pardonner des excès indignes de pardon, c'est un effort dont un ou deux hommes à peine sont capables, surtout quand c'est un empereur qui a été outragé. Il est aisé aussi de contenir une ville par la crainte; mais gagner l'affection des peuples, leur persuader le dévouement, les amener à faire des vœux, non-seulement en commun, mais en particulier, pour celui qui les gouverne, c'est à quoi l'on réussit difficilement. On aurait beau dépenser des sommes énormes, déployer de

grandes armées, on aurait de la peine à se concilier les cœurs de tant d'hommes; et tu le peux aujourd'hui sans effort; car, par un seul acte, tu te rendras favorables et ceux qui auront été l'objet de ton indulgence et tous ceux qui en entendront parler. A quel prix, par quels travaux ne voudrais-tu pas acheter l'avantage d'acquérir en un instant tout l'univers, d'entraîner tous les hommes présents et à venir à offrir au Ciel pour toi les mêmes prières qu'ils font pour leurs enfants?

» Si ta clémence peut avoir tant de prix aux yeux des hommes, songe à la récompense que Dieu te réserve, non-seulement pour ta noble action, mais pour les actions pareilles que ton exemple inspirera par la suite; car, si jamais, ce qu'à Dieu ne plaise! un évènement semblable à celui que nous déplorons avait lieu, et que des princes outragés voulussent tirer vengeance de l'outrage, ta modération et ta bonté seraient pour eux une leçon qu'ils rougiraient de ne pas suivre. Tu seras donc le modèle de tous tes successeurs, et si haut qu'ils portent la vertu, ils devront te céder la palme; car ce n'est pas la même chose de donner le premier exemple d'une pareille douceur, ou d'imiter ceux qui déjà l'ont donné.... Personne maintenant ne peut partager avec toi le prix d'une magnanimité dont le mérite n'est qu'à toi; mais tu pourras partager, avec tes imitateurs, s'il en est, le mérite de leurs sentiments généreux, et avoir à leur gloire la même part que des maîtres à celle de leurs disciples. Nul roi ne marchât-il sur tes traces, les éloges et les hommages de la postérité te seront assurés de génération en génération.

» Considère quel honneur ce sera pour toi, dans la postérite, que l'on puisse dire: Une grande ville était vouée aux supplices et à la vengeance; tous, les généraux, les préfets, les juges, tremblaient de frayeur et n'osaient dire un mot en faveur des coupables; un vieillard s'est avancé portant le

sacerdoce de Jésus-Christ, et son seul aspect, quelques paroles de sa bouche ont fléchi le monarque : une grâce que personne n'avait obtenue de lui, il l'a accordée aux prières d'un vieillard, par respect pour les lois de Dieu. En effet, prince, mes concitoyens ne t'ont pas peu honoré en me choisissant pour cette mission ; car ils ont eu de toi cette excellente et très-belle idée, qu'entre tous ceux qui relèvent de ton sceptre, tu distingues les prêtres de Dieu, même les plus faibles. Mais je ne viens pas seulement de la part des habitants d'Antioche ; je viens aussi et surtout, au nom de celui qui est le maître des anges et le nôtre, dire à ton âme miséricordieuse : *Si vous remettez aux hommes leurs offenses, Dieu vous remettra les vôtres*. Souviens-toi de ce jour où chacun de nous rendra compte de ses actions, et songe que si tu fus offensé, tu peux, par une sentence de pardon, effacer toutes tes fautes, sans peine, sans effort.

» D'autres t'apporteront de l'or, de l'argent, des offrandes de ce genre ; moi, je me suis approché de ton trône avec nos saintes lois, que je te présente au lieu de tous les dons, et je te supplie d'imiter ton maître, qui, chaque jour, outragé par nous, ne cesse de nous combler de bienfaits.

» Ne confonds pas nos espérances ; ne rends pas vaines nos promesses. Je veux que tu le saches : si tu consens à te laisser fléchir, à renoncer à ta juste vengeance, si tu rends à Antioche ton affection première, j'y reviendrai plein de confiance. Mais si tu l'as bannie de ta pensée, je n'y rentrerai pas, je ne reverrai plus son territoire, je la renierai à jamais, je deviendrai citoyen d'une autre cité. A Dieu ne plaise que j'accepte pour ma patrie une ville à laquelle, toi le plus clément, le meilleur des hommes, tu n'a pas voulu faire grâce [1] ! »

[1] Chrys., t. 2, p. 217 à 222.

Ce discours, un peu long peut-être[1], fut écouté par l'empereur avec une religieuse attention. Son émotion se trahissait malgré lui sur son visage[2]. A la fin, il s'écria : « Qu'y a-t-il d'étonnant que nous hommes, nous pardonnions à des hommes qui nous ont offensés, lorsque le maître du monde, descendu sur la terre, fait esclave pour nous, et crucifié par ceux qu'il avait comblés de faveurs, a prié son Père pour ses bourreaux, en disant : *Pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font*[3] ? » En même temps il pressa Flavien de partir et d'apporter au plus vite la bonne nouvelle à ses enfants. « Je sais qu'ils sont en proie à de cruelles inquiétudes : hâte-toi, va les consoler. En revoyant leur pilote, ils oublieront tous leurs maux[4]. » Et, comme le vieillard insistait, et demandait au prince d'envoyer son fils lui-même pour mieux assurer la ville de son pardon : « Priez Dieu, répondit Théodose, que les obstacles disparaissent, que la guerre cesse, et j'irai moi-même vous consoler[5]. »

Flavien se fit devancer par de rapides courriers[6], trop lents au gré de l'empereur, dont la généreuse impatience comptait maintenant les jours, les heures, qui devaient prolonger encore l'angoisse d'Antioche[7]. Hellébicus reçut dans la nuit le rescrit impérial, et, dès le point du jour, il

[1] « Je conviens, dit l'abbé Auger, que ce discours est réellement un peu long ; mais il faut observer qu'il a été prononcé en présence d'un grand nombre d'assistants, quoiqu'il ne fût adressé qu'au seul Théodose, et que les Grecs, en général, étaient plus patients que nous pour écouter de longues harangues. Nous voyons dans Démosthène et dans Eschine que les Athéniens avaient envoyé à Philippe, pour conclure la paix, dix députés, parmi lesquels étaient ces deux orateurs ; que les dix députés firent chacun leur harangue ; que celles de Démosthène et d'Eschine étaient fort longues. » (Aug., hom. de S. Jean Chrys., t. 1, p. 143.)

[2] Chrys., t. 2, p. 223.

[3] S. Luc., 23. — Chrys., *ibid.*

[4] Chrys., t. 2, p. 223.

[5] *Id.*, *ibid.*

[6] *Id.*, *ibid.*

[7] *Id.*, *ibid.*

réunit les détenus pour leur en faire la lecture. Théodose regrettait le sang versé, et révoquait les ordres donnés pour la punition de la ville et des habitants ; Antioche rentrait dans tous ses titres et privilèges : la grâce était sans condition ni restriction.

En un clin-d'œil la bonne nouvelle se répand dans la ville entière. On ouvre les bains publics; la grande place est parée de guirlandes et de fleurs [1] ; les prisonniers rendus à la liberté, et menés en triomphe par leurs familles, traversent les foules attendries ; on se félicite, on s'embrasse dans les rues, on bénit le ciel à haute-voix, on mêle dans la même effusion de reconnaissance et de joie les noms de Théodose, de Flavien, de Césarius. Le soir, la splendeur des illuminations égala la lumière des plus beaux jours. L'ivresse des cœurs gagnait les hommes les plus sérieux. Hellébicus lui-même s'associait aux banquets, aux jeux du peuple, et le peuple de son côté votait des statues [2] à Hellébicus.

Quand Flavien reparut au milieu de son troupeau, les témoignages de la plus affectueuse gratitude accueillirent son retour. On le reçut, moins comme un pontife et un père, que comme un ange chargé de porter à la terre la plus belle grâce de Dieu. Dieu lui-même parut acquitter la dette du peuple, en ménageant au pieux vieillard la consolation de revoir sa sœur dont il ne recueillit que plus tard le dernier soupir. Du reste, la religion, qui avait eu la plus grande part dans la délivrance d'Antioche, eut aussi le plus beau rôle dans la fête. Ces mêmes autels, assiégés naguère de supplications anxieuses, virent la foule ivre de joie leur porter, plusieurs jours de suite, les hommages fervents d'une reconnaissance profondément sentie. Le consolateur de ses frères affligés, fut l'organe éloquent de leur pieuse allégresse.

[1] Chrys., t. 2, p. 213 et 223.
[2] Lebeau, Hist. du Bas-Emp., l. 23, § 43.

C'était le jour de Pâques, 25 avril; l'éclat surnaturel du divin ressuscité resplendissait sur la ville, qui semblait, elle aussi, sortir du tombeau. Chrysostôme prit la parole: son discours fut un chant de triomphe. «Béni soit Dieu, s'écria-t-il, qui nous permet de célébrer avec vous cette solennité sainte dans la joie la plus grande, qui a rendu le chef à ses membres, le pasteur à ses ouailles, le maître à ses disciples, le général à ses soldats, le pontife à ses prêtres! Béni soit Dieu qui nous accorde au-delà de nos demandes et de notre espoir!... Rendons-lui grâces; admirons sa puissance, sa bonté, sa sagesse, le soin qu'il a pris de notre cité. Le démon a voulu la perdre en l'entraînant au crime; et Dieu, par nos malheurs même, a rendu plus illustres et la ville, et le pontife, et le prince[1]. » Puis, il rapporte tout au long la harangue de Flavien à Théodose, harangue qui était son ouvrage[2], et après avoir cité quelques mots heureux de l'empereur: « Que les Gentils soient confondus, s'écrie-t-il, ou plutôt qu'ils ne le soient pas, mais qu'ils soient instruits et que, renonçant à leurs erreurs, ils se tournent vers la vertu du Christianisme et apprennent du monarque aussi bien que du pontife la divine sagesse de notre loi!... Pour vous, ajouta-t-il en finissant, ce que vous avez fait aujourd'hui, dans l'élan de la fête, pour célébrer la renaissance de la cité, en couronnant la place publique, en illuminant les rues, en dressant devant vos portes des lits de gazon, faites-le tous les jours d'une autre manière; couronnez-vous, non de fleurs, mais de

[1] Chrys., t. 2, p. 213 et 214.

[2] « La fameuse harangue de Flavien à Théodose est l'œuvre de Chrysostôme. C'est le plus remarquable monument de l'éloquence dans ce siècle. La célèbre homélie sur Eutrope n'en approche pas. Ce discours est du nombre infiniment petit de ceux qui furent écrits, ou du moins entièrement composés, avant d'être prononcés. La gravité des circonstances, l'importance du sujet, la majesté du personnage ont donné au style de l'orateur cette élévation soutenue..... qu'on ne retrouve dans aucun de ses autres discours. » (Albert, Thèse, p. 39.)

vertus; allumez dans vos âmes le flambeau des bonnes œuvres, livrez-vous aux effusions d'une joie spirituelle, et ne cessons de rendre grâces au Seigneur, non-seulement pour nous avoir délivrés de nos maux, mais pour avoir permis que nous les ayons connus. La délivrance et l'affliction contribuent également à la gloire de la cité [1]. »

« Il y aurait, dit un critique moderne, un rapprochement intéressant à faire entre cette homélie et le discours composé par Libanius sur le même sujet [2]. » On trouve, en effet, dans les œuvres de celui-ci une harangue qu'il est censé avoir faite en présence de Théodose pour l'engager à la clémence, et une autre pour lui rendre grâces quand il eut pardonné. Zosime attribue à l'intervention du sophiste l'amnistie d'Antioche [3]. Mais l'historien païen se trompe ici doublement. Libanius ne quitta pas la Syrie [4], et son discours n'est qu'une déclamation faite après coup, ou, tout au plus, une requête adressée de loin à l'empereur. En tout cas, il n'eut sur les déterminations de celui-ci aucune influence. « C'est un tissu d'anachronismes et de maladresses [5]. »

Plus tard, sur la chaire de Constantinople, en face du palais d'Arcadius, Jean rappelait les souvenirs d'Antioche, et n'hésitait pas à dire : « Notre ville, autrefois, ayant offensé l'empereur, il résolut de la détruire de fond en comble,

[1] Chrys., t. 2, p. 223.
[2] Alb., Thèse, p. 49.
[3] Zosim, l. 4.
[4] Voir la note *Y* à la fin du volume.
[5] « C'est une longue, très-longue supplique avec tout l'appareil des divisions ordinaires, exorde, narration, confirmation, etc. Le chef-d'œuvre de la gaucherie est la narration. Rappeler à un prince irrité les outrages qu'il a reçus, les analyser, en faire l'inventaire, et chercher ensuite à les atténuer, quelle ignorance du cœur humain, et surtout du cœur d'un roi! Avec combien plus d'art Chrysostôme commence par avouer le crime d'Antioche, par l'exagérer même, pour ne faire appel ensuite qu'à la clémence! Le rhéteur grec instruit une cause, établit des preuves; l'orateur chrétien frappe droit au cœur, et arrache des larmes avec le pardon. » (Albert, Thèse, p. 39.)

maisons, hommes, enfants. Telles sont les colères des rois. Ils accordent au pouvoir tout ce qu'ils veulent, tant un pouvoir sans bornes est chose funeste[1] ! » Et le temps était éloigné encore où le Christianisme, devenu la loi et l'esprit du monde, devait poser ces bornes désirées et nécessaires au pouvoir, et lui donner son vrai caractère. En attendant, ce qu'il était possible de faire, il le faisait. Debout entre les rois et les peuples, il protégeait les uns, apaisait les autres, combattait avec le même dévouement intrépide et modeste la licence et le despotisme, et, tout en enseignant, tout en inculquant dans l'intérêt de tous le respect de l'autorité, il opposait à l'orgueil du trône, aux enivrements du pouvoir absolu, de sages remontrances et de saintes menaces souvent écoutées. Il faisait l'éducation du monde. Les vertus, le talent de ses pontifes, le grand caractère dont ils étaient revêtus, les hautes maximes de l'Évangile, toujours et éloquemment rappelées et commentées par eux, formaient le contre-poids salutaire, et seul possible alors, d'une société entraînée à la servitude par le poids immense de son passé. La seule barrière assurée contre les envahissements de la force, c'était leur courage : il ne fit point défaut à l'humanité.

[1] Chrys., t. 11, p. 375 : Τοσοῦτον ἡ ἐξουσία κακόν.

CHAPITRE TREIZIÈME.

Extension du Christianisme. — Lutte ardente de l'esprit chrétien contre les vices et les misères du siècle. — Superstitions populaires. — Ignorance et avilissement des grands — Domaines immenses. — Luxe effréné. — Tenue des femmes et des jeunes gens. — Eunuques. — Esclaves. — Thermes. — Gladiateurs. — Hippodrome. — Théâtre. — Oisiveté du peuple. — Découragement du travail libre. — Usure. — Impôts. — Chrysargyre. — Curiales. — Désespoir des contribuables. — Misère générale. — Paupérisme antique. — Assistance par l'État. — Créations charitables. — Abaissement des caractères. — Sublimes efforts du Christianisme — Admirable rôle de ses docteurs.

Le clergé d'Antioche s'était acquis, par sa noble conduite dans les épreuves de la ville, d'incontestables droits à la reconnaissance publique. Les païens eux-mêmes rendirent hommage à son dévouement, et quelques-uns en furent touchés jusqu'à se convertir au Christianisme. Jean célébra sans orgueil ce nouveau triomphe de la foi [1], auquel il avait une part si grande, et qui lui apportait un surcroît notable d'autorité morale et d'influence. Aux yeux d'Antioche chrétienne, il fut désormais la personnification du sacerdoce, le sacerdoce tout entier. Mais cette flatteuse popularité n'eut pour ce noble cœur aucune ivresse, il n'aima que les devoirs et le zèle qu'elle lui imposait; et, pendant les neuf ans qu'il resta attaché encore à la métropole de la Syrie, on le vit déployer, au point de vue de l'apostolat, la plus féconde activité. Ses nombreuses homélies sur la Genèse, sur les Évangiles de S. Jean et de S. Mathieu, sur les Épîtres de S. Paul aux Romains, aux Corinthiens, aux

[1] Chrys., *serm.* 1. *de ann.*, t. 4, p. 701.

Éphésiens, une foule d'autres non moins remarquables, sont de cette époque, et attestent autant d'éloquence que d'abnégation, de courage et de charité. Pour comprendre le mérite et la portée de ces travaux, il faut se reporter au siècle de l'orateur.

L'essor du Christianisme avait brisé toutes les entraves : il régnait sur le monde romain. Les édits de Théodose, en proscrivant les sacrifices, furent le coup de grâce du polythéisme. Sans doute l'illustre ami de S. Ambroise n'abusait de son pouvoir pour imposer ses croyances à personne[1]. Nul n'était inquiété pour avoir préféré la mythologie à l'Évangile. Libanius et Symmaque recevaient les faveurs du prince en restant fidèles aux dieux ; et non-seulement les païens occupaient des emplois à la cour, au sénat, dans l'armée, mais leurs écrivains jouissaient de la plus absolue liberté d'exposer leurs idées, de combattre, d'invectiver et même de calomnier leurs adversaires.

Cependant le paganisme s'en allait de sa belle mort : cadavre avant de mourir, rien ne pouvait ranimer cette défaillance suprême. En perdant, avec l'appui des Césars, le prestige du culte, il avait tout perdu; et, une fois le joug de l'habitude brisé, les âmes venaient en foule au Christianisme.

Mais l'expansion soudaine de son empire n'était pas pour celui-ci le complet triomphe de son esprit. Que d'hommes, en effet, il lui fallait accueillir parmi les croyants, qui, nouveaux venus du polythéisme, en gardaient les préjugés, et apportaient à l'Église plus de misères et d'embarras que de force et de gloire ! Une autre cause concourait inévitablement et incessamment à l'affaiblissement des mœurs chrétiennes. Ces mille relations de tous les jours, de tous les instants, par la parenté, par la politesse, par le com-

[1] Gibb., c. 28.

merce, par la réciprocité des besoins et des services entre des hommes qu'abrite la même cité, souvent le même toit, permettaient aux disciples du Christ d'exercer sur les Juifs et les païens une influence qu'à leur tour, Juifs et païens faisaient subir aux disciples du Christ. Ceux-là n'avaient qu'à gagner, ceux-ci qu'à perdre à ce contact : les mœurs et la foi, tout en souffrait. Comme ces plantes opiniâtres, fléaux de nos champs, dont les racines pullulent sous la charrue qui les déchire, le paganisme et le Judaïsme abattus et arrachés traçaient encore et drageonnaient sans fin au milieu des divins labours de l'Évangile. Cet inconvénient était surtout sensible à Antioche, où le climat amollissant, le goût du théâtre, l'habitude des fêtes, le caractère de la population ardente au plaisir, lâche au travail, inclinée à la superstition, formaient autant d'obstacles à défier, à désespérer le plus intrépide apostolat. La foule qui venait à l'église applaudir l'orateur sacré, délaissait le prêtre au milieu des saints mystères pour courir à l'hippodrome prodiguer d'autres applaudissements à ses écuyers favoris [1]. Des préjugés absurdes, de ridicules pratiques contrastaient dans la vie d'un grand nombre de Chrétiens avec la pureté, la sainteté de l'esprit chrétien, presque étouffé dans les cœurs sous une couche épaisse de paganisme. Chrysostôme attristé, sans être découragé, dut croire bien des fois que sa parole impuissante charmait plus qu'elle ne corrigeait ses frivoles auditeurs.

Malgré la diffusion de l'Évangile, malgré l'incontestable progrès de son spiritualisme divin, la superstition prenait encore une grande place dans la vie et les pensées des hommes de ce temps. Romains ou Hellènes, riches ou pauvres, beaucoup, dans le sein même du Christianisme, croyaient aux présages, aux sortilèges, à la divination, à l'astrologie,

[1] Chrys, t. 4, p. 730.

employaient les sorciers, les philtres, les amulettes, la magie [1]. Mêlant bizarrement le nom d'Alexandre le Grand à leurs absurdes pratiques, ils portaient au cou ou au pied des médailles d'argent ou d'or à l'effigie du héros macédonien [2]. L'Évangile servait aussi à ces misérables usages. Avoir sur sa poitrine quelques feuillets du saint livre, roulés dans un sachet ou un étui, était contre les accidents de la vie un préservatif infaillible, et l'on faisait même avec des mots du texte sacré de merveilleux talismans [3].

Un enfant venait-il à naître, on allumait autour de son berceau grand nombre de lampes, portant chacune le nom de quelque personne connue par sa longévité ; l'enfant devait s'appeler comme la lampe qui mettait plus de temps à s'éteindre : c'était le présage d'une longue vie [4], qu'on rendait plus assuré en suspendant à son cou un lambeau d'un livre d'Évangiles, à ses petites mains des sonnettes ou des fils de laine écarlate [5]. Les nourrices, recueillant dans les bains publics la boue déposée au fond des cuves, en couvraient le front de leurs nourrissons pour les préserver du *mauvais œil*, du *sort* jeté par la jalousie. On employait de la même manière et dans le même but de sales mélanges de suie, de cendres et de sel; et l'on écrivait sur les bras des jeunes enfants, sur leurs poitrines, des noms de fleuves et de rivières [6].

C'était pitié de voir des personnages considérables par la naissance, par la fortune, accréditer de leurs exemples cette stupide crédulité. De puériles terreurs assiégeaient les âmes. On tenait pour infaillibles les indications des astrologues décorés du nom de mathématiciens, et l'on se fût accusé

[1] Chrys., t. 1, p. 682; t. 2, p. 243; t. 7, p. 84.
[2] *Id.*, t. 1, *ibid.*; t. 2, *ibid.*; t. 10, p. 32 et 669.
[3] *Id.*, t. 2, p. 197; t. 7, p. 703; t. 10, p. 669.
[4] *Id.*, t. 10, p. 207.
[5] *Id.*, t. 2, p. 197; t. 10, p. 107; t. 11, p. 386; t. 13, p. 195.
[6] *Id.*, t. 10; *ibid*, t. 11.

d'une coupable imprudence si l'on eût entrepris quoi que ce soit, sans avoir préalablement consulté ces gens-là. Même pour quitter le repas ou le bain, on interrogeait les tables astrologiques. Partir du pied gauche, tourner en bas l'œil droit en sortant de sa maison, rencontrer au premier pas un aveugle, un estropié, entendre un coq chanter, un âne braire, quelqu'un éternuer, étaient de sinistres menaces pour tout le jour [1]. Les païens allaient jusqu'à croire que l'âme d'un homme qui avait péri de mort violente était changée en démon; et de là leur antipathie contre le culte des martyrs, et l'atroce usage de plusieurs d'égorger de petits enfants pour avoir à leur service des démons plus dociles [2]. Les doctrines de Manès, de Valentin, de Marcion, avaient laissé leur empreinte dans les mœurs comme dans les esprits, et augmentaient le chaos moral. De malheureux sectaires, fanatiques de cette idée que la chair mauvaise ne produit que le mal, pratiquaient [3], à titre de vertu, d'infames mutilations.

Les calendes de janvier étaient l'époque solennelle des grands pronostics. Passer dans la joie la première nouvelle lune promettait une année heureuse; et là-dessus on décorait de fleurs, de guirlandes, de lampes, l'*agora* pompeusement illuminée. Des tables dressées devant les portes des maisons rappelaient les *lectisternia* des anciens. Hommes, femmes, enfants buvaient à pleines coupes le vin de Chypre et de Chio, et passaient la nuit à danser en plein air, avec grand mélange de quolibets et de propos obscènes [4]. Les vrais Chrétiens se tenaient à l'écart de ces orgies; mais les foules étaient toujours païennes les jours de fête.

Quant au luxe d'alors, rien dans nos magnificences

[1] Chrys., t. 2, p. 243; t. 7, p. 728; t. 11, p. 94; t. 12, p. 23 et 28.
[2] *Id.*, t. 1, p. 727; t. 7, p. 326.
[3] *Id.*, t. 10, p. 717.
[4] *Id.*, t. 1, p. 697. — Tertul., apol. 35.

modernes ne saurait en donner l'idée. Au lieu de cette propreté élégante que le progrès des arts a rendue presque universelle, la fortune concentrée dans un petit nombre de mains leur permettait d'étaler un faste excessif, d'autant plus insolent qu'il était plus stérile, et qu'employant surtout à ses satisfactions le travail des esclaves, ne donnant que peu à gagner au travail libre, il ne faisait pas circuler un denier de plus dans une société où quelques-uns possédaient tout, où les autres n'avaient que deux carrières ouvertes pour vivre : l'esclavage et la mendicité. Une poignée d'hommes avaient accaparé le monde. Des villes, des fleuves, des provinces leur appartenaient. Sous Néron, six propriétaires possédaient la moitié de l'Afrique ; et les choses n'avaient guère changé depuis. Mélanie la Jeune, qui fit vendre ses biens au profit des pauvres, possédait, au moment de cette grande résolution, huit mille esclaves et d'immenses domaines en Campanie, en Sicile, en Aquitaine, en Espagne. La famille Anicia avait des propriétés partout. La ville de Nicopolis appartenait à Ste. Paule [1]. Le mot de Pline était toujours vrai : les grands domaines perdaient l'empire [2]. Un revenu de plusieurs millions semblait peu de chose, pour soutenir leur rang, à des parvenus d'hier, eunuques ou valets, qui devaient tout à la bassesse, au crime, à l'usure, à la concussion, à la délation. Leurs palais, leurs villas renfermaient, dans leur vaste enceinte, des temples, des thermes, des hippodromes, des bois. De superbes aquéducs, sur leurs grands arceaux, amenaient de loin des rivières dans les jardins de ces sybarites maîtres du monde Là se déployaient de hautes galeries, de riches colonnades ; les bois, les métaux précieux, les marbres rares étaient prodigués ; d'admirables mosaïques, des fresques splendides décoraient les plafonds

[1] S. Hier., *præf. in epist. ad Tit.*
[2] Plin., 18, 7.

et les murs ; l'or et les pierreries étincelaient aux lambris, aux portes de cèdre incrustées d'ivoire ; les belles colonnes, les beaux groupes étaient passés des temples des dieux dans ces voluptueuses demeures de l'orgueil et de l'égoïsme ; on y comptait par centaines les statues d'albâtre, d'argent, de bronze doré. De somptueux rideaux de soie aux broderies éclatantes, ou de pourpre de Laconie au tissu transparent, tombaient des hautes fenêtres garnies déjà de vitres coloriés ; et le toit de ces palais, digne de leur magnificence intérieure, était formé de grandes lames de cuivre doré reposant sur une charpente de cyprès ou de bronze [1]. L'argent massif et ciselé était la matière des sièges, des lits, où d'indolentes matrones restaient étendues jour et nuit sur de moelleux tapis de la Perse et de l'Inde, au milieu des roses, dans un nuage de parfums ; tandis que de jeunes esclaves agitaient sur leur front l'éventail doré aux franges de soie, ou versaient des essences sur leurs pieds nus chargés de bijoux [2]. Le soleil ne pénétrait jamais dans leurs chambres d'été, dont les peintures ne pouvaient être vues qu'au flambeau [3] ; l'or leur servait aux plus vils usages [4].

C'était la manie de ces nobles improvisés de se poser comme les protecteurs des lettres et des sciences : de là, le luxe des bibliothèques, *sépulcres fermés* [5], où sur des tablettes de cèdre, dans de précieuses cassettes, reposaient, sans être lus, d'admirables manuscrits aux lettres d'or [6].

[1] S. Aster., *de Lazar. et Divit.*— Chrys., t. 1; p. 324 et 717; t. 3, p. 178 et 388; t. 2, p. 27 et 657; t. 5, p. 516 et 520; t. 7, p. 795, 551, 692, 261 et 509; t. 6, p. 45; t. 8, p. 188, 520 et 487; t. 10, p. 189 et 539; t. 11, p. 15, 279, 284 et 327. — S. Bas., *hom. in divit.*, t. 2.

[2] Chrys., t. 11, p. 100; t. 10, p. 189; t. 5, p. 521. — Am. Marc., l. 28.

[3] Amm., l. 14.

[4] Chrys., t. 1, p. 717; t. 3, p. 388; t. 5, p. 521; t. 7, p. 79 et 261; t. 10, p. 189 et 539; t. 11, p. 377.

[5] Amm., l. 14, c. 6.

[6] Chrys, t. 8, p. 188.

« Le peu de maisons, dit Ammien, où le culte des choses sérieuses était en honneur, sont envahies par les plaisirs chers à la paresse. On n'y entend que voix qui modulent, qu'instruments qui résonnent. Les chanteurs ont chassé les philosophes, les comédiens ont remplacé les orateurs..... L'art s'ingénie à fabriquer des orgues hydrauliques, des lyres grandes comme des chars, des flûtes et autres instruments de musique gigantesques, pour accompagner sur la scène la pantomime des bouffons [1]. »

Généralement, la table avait plus d'attrait que les livres; on engloutissait dans un seul repas des sommes énormes [2]. D'innombrables services composaient ces dîners éternels, dont un poisson monstre était toujours le plat capital : on le pesait, balances sur table, et des notaires mandés prenaient acte de la merveille [3]. Au centre de la salle à manger s'élevait une grande amphore d'or, que deux hommes remuaient à peine, vaste réservoir d'où le *Thasos* écumant coulait dans les coupes ciselées de cristal enchâssé dans l'or [4]. On n'admettait à l'honneur de servir que de jeunes et beaux esclaves, vêtus d'un large pantalon et d'une riche tunique, serrée au cou par une agrafe d'or, aux reins par une ceinture dorée [5].

S'ils venaient à se montrer en ville, ces hauts personnages ne marchaient qu'avec une nombreuse escorte de clients, de parasites, d'esclaves, d'eunuques, de monstres, de nains et de fous [6]. Un crieur, en avant, proclamait d'une voix sonore le nom et les titres du seigneur, qui s'avançait

[1] Amm., l. 14, c. 6.
[2] Amm., l. 14, c. 6. — Chrys., t. 7, p. 692.
[3] Amm. Marc., l. 28, c. 4.
[4] Chrys., t 11, p. 327 et 377; t. 5, p. 263 et 516; t. 2, p. 423; t. 1, p. 72 et 32; t 4, p. 586; t. 7, p. 261, 692, 509, 501 et 544.
[5] Chrys., t. 2, p. 657; t. 7, p. 261; t. 11, p. 327; t. 5, p. 521.
[6] Chrys., t. 11, p. 565. — Wallon, Hist. de l'esclav., t. 3, p 351. — Amm. Marc., l. 14, c. 6.

l'éventail en main, un parasol sur la tête, tantôt à cheval, tantôt sur un grand char doré aux roues d'argent. Un riche attelage de mules blanches, caparaçonnées de pourpre et d'or, promenait dans les rues l'efféminé triomphateur, ridiculement occupé à faire valoir les franges de son manteau et le curieux travail de sa tunique, où la broderie avait entremêlé à de bizarres figures de fantastiques animaux les paraboles de l'Évangile et les légendes des Saints [1].

Le cortège des dames, quand elles paraissaient en public, n'était ni moins nombreux ni moins ridicule : elles préféraient au carrosse élevé des hommes ce qu'on appelait *la basterne*, c'est-à-dire une litière fermée de rideaux, et portée par des mules blanches magnifiquement harnachées. Là, sur de riches coussins étincelait, comme un bouquet de diamants, l'orgueilleuse matrone. Son visage était encadré de pierreries, ses cheveux en étaient pleins; une murène d'or aux mouvants anneaux enlaçait son cou et jouait sur sa gorge [2]; des plaques d'or couvraient ses mains [3]; sa tunique était de brocard d'or [4]; sur ses souliers d'un noir brillant, terminés en pointe longue et recourbée, la peinture figurait des fleurs aux plus vives teintes [5]; ses yeux, ses joues, ses lèvres étaient fardés de blanc, de rose, de noir [6]; elle portait à ses oreilles *la nourriture de cent familles* [7]. Dans cet état, elle courait la ville, de l'amphithéâtre à l'église, de l'hippodrome au bain, suivie d'une foule d'eunuques [8], dont elle recevait sans scrupule les

[1] S. Aster., *de Lazar. et Divit.* — Chrys., t. 5, p. 520; t. 8, p. 188.
[2] S. Hier,, ep. 24, n. 3. — *Id.*, *in Isaï.* 3, 18. — Chrys, t. 7, p. 836.
[3] Chrys., t. 11, p. 153; t. 5, p. 512.
[4] Chrys., t. 4, p. 152.
[5] *Id.*, t. 11, p. 591.
[6] *Id.*, t. 7, p. 835, 354 et 355; t. 11, p. 591.
[7] *Id.*, t. 7, p. 836.
[8] Claudian. *in Eutrop.*, 1, 105. — Chrys., t. 3, p. 176; t. 11, p. 153. — S. Hier., *ep. ad Salvinam*, t. 4, p. 2, p. 667 et 668. — *Id.*, *ibid.*, p. 587. — *Id.*, *ep. ad Furiam*, *ibid.*, p. 559. — *Ep. ad Lætam*, *ibid.*, p. 595.

soins les plus intimes. S. Jérôme raille avec une éloquente amertume cette *armée de semi-hommes* qui devance la basterne, où s'étale une jeune veuve au visage vermeil, dans une toilette qui déshabille ce qu'elle a l'air de vêtir[1]; et Jean s'indigne que l'on porte dans le saint lieu cette pompe efféminée et théâtrale : *Venez-vous ici,* s'écrie-t-il, *pour danser ou pour prier*[2]?

Les jeunes gens rivalisaient avec les femmes. Couverts de parfums, de pierreries, de robes brodées, avec des souliers peints et des manteaux transparents, la mollesse et l'insolence étaient leur seule distinction[3]. Une visite dans leurs terres, une partie de chasse, dit Ammien, une promenade en gondole d'Averne à Gaëte, est pour ces hommes efféminés une expédition digne d'Alexandre et de César[4]. Et devant ces risibles grandeurs tout devait se courber! Un riche passait-il dans la rue, vite de se ranger à son approche. Entrait-il au bain, tout le monde était délaissé pour lui. Prétendait-on le saluer, il détournait la tête et n'offrait que la main ou le genou au baiser de l'humble client[5].

Le grand scandale du temps, c'était le pouvoir des eunuques. Introduite à Rome avec le luxe et les mœurs de l'Asie, cette horrible invention de l'Orient se propagea dans l'empire avec une honteuse rapidité[6]. Les lois essayèrent en vain d'en arrêter le progrès[7]. En plein IVe siècle, sous les yeux de l'Église et malgré ses réprobations, elle continua de faire d'innombrables victimes. L'Afrique seule en jetait plus de vingt mille par an sur les marchés de chair

[1] S. Hier., t. 4, 2. par., p. 559, 595, 667 et 668.
[2] Chrys., t. 11, p. 591.
[3] Chrys., t. 7, p. 510; t. 3, p. 156; t. 1, p. 704.
[4] Amm. Marc., l. 28, c. 4.
[5] *Id., ibid.*
[6] Gibb., c. 19.
[7] Suet. *in Domit.*, c. 7. — Dion. Cass., l. 67 et 68.

humaine. Instruments commodes de toutes les infamies [1], les eunuques étaient partout, dans le cortège des hommes comme dans les chambres des femmes [2]. Les maisons des grands en étaient pleines [3]. Ils devinrent les confidents, puis les ministres, enfin les maîtres des princes. Claude leur avait prostitué les titres et les honneurs [4]. Dioclétien leur confia le service ou plutôt le gouvernement de son palais [5]. Constance leur livra son âme et l'état [6]. Théodose lui-même ne s'en affranchit qu'à demi [7]. Valens et plus tard Arcadius furent les dociles exécuteurs de leurs volontés [8]. On les fit sénateurs, patrices, consuls, et l'histoire a pu dire de tel empereur qu'il fut le premier favori de l'eunuque qui gouvernait [9]. L'Arianisme se plaça dès sa naissance sous leur patronage, et leur dut ses plus grands succès. Soit haine instinctive de toute paternité, même de celle de Dieu, soit rancune contre l'Église qui les écartait comme un opprobre de ses autels, ils se firent les persécuteurs du catholicisme, et employèrent à l'opprimer tout ce que l'intrigue et la bassesse leur donnaient de puissance. A part de rares exceptions [10], ils semblaient avoir pris à tâche de justifier par leurs vices le mépris général dont ils étaient l'objet. Aussi insolents que rampants, ennemis de la vérité autant que de la vertu, au point de faire dire à S. Grégoire de Nazianze qu'être eunuque ou impie c'était

[1] Juvén., *satir*. 6. — S. Hier., 1. *adv. Jovin.*, n. 47.
[2] Amm., l. 14, c. 6.— S. Hier., t. 4, 2. par., p. 587.—Chrys., t. 3, p. 176.
[3] Chrys., t. 8, p. 163.
[4] Suet. *in Claud.*, c. 28 — Juvén., *satir*. 14.
[5] Gibb., c. 13 — Lamprid. *in Alex. Sev*, c. 65.
[6] S. Athan., *Hist. arian.* 37 et 38, t. 1, p. 366. — Amm., l. 18, c. 5, et l. 21, c. 16. — Liban, *orat*. 10.
[7] Zosim., l. 4, éd. Oxon., p. 237.
[8] Claudian. *in Eutrop*. — Zosim., l. 2 et 4. — Tillem., Vie de S. Léon.
[9] Amm., l. 18, c 5.
[10] Euthérius auprès de Constant (*voy*. Amm., l. 16, c. 7), et Narsès sous Justinien.

tout un [1], ils n'eurent pour moyen de gouvernement que l'astuce, la trahison, la vénalité, la rapine, l'assassinat. Vendant tout, les honneurs, la justice, la vie des grands citoyens, la patrie et le prince, ils souillèrent et ensanglantèrent les règnes malheureux auxquels ils furent mêlés. Et cependant, des êtres abjects, *qui n'avaient de viril que leur impiété* [2], abattaient à leurs pieds les plus hautes têtes de l'empire, jetaient la désolation dans l'Église et faisaient trembler le monde.

Les maximes de fraternité prêchées par l'Évangile, les enseignements des Pères sur l'unité et la dignité des races humaines, sur les fruits et la portée de la Rédemption divine, avaient heureusement modifié la condition des esclaves. L'Église, dont les doctrines devaient conduire à l'abolition de l'esclavage, mais qui n'était pas en mesure d'opérer de longtemps une si grande révolution, travaillait du moins à alléger les fers qu'elle ne pouvait encore briser. Des hommes auxquels elle rappelait sans cesse que maîtres ou esclaves étaient au même titre et au même degré les disciples et les serviteurs de Jésus-Christ, leur commun Rédempteur et Seigneur; qu'objets des mêmes grâces, héritiers des mêmes espérances, admis au même banquet sacré, ils ne différaient devant Dieu que par leurs vertus, qui pouvaient donner au dernier des sujets la supériorité sur le plus grand des monarques; ces hommes voyaient dans leur serviteur non plus un esclave, mais un frère, non plus une chose livrée par le droit à la merci du propriétaire, mais une âme immortelle et libre, faite à l'image de Dieu, rachetée de son sang, appelée à partager sa gloire, en qui peut-être il avait déjà mis ses complaisances; et ils se sentaient l'obligation et le besoin de ménager leurs esclaves, de les respecter, de les aimer, et, à l'exemple du Seigneur qui lava les pieds à ses disciples,

[1] S. Greg. Naz., t. 1, p. 658.
[2] *Id.*, t. 1, p. 806.

de faire disparaître, à force d'abnégation, d'humilité et de charité, l'énorme distance que la loi et les habitudes sociales avaient mise entre le riche et les malheureux dévoués à le servir. Des femmes de la plus haute naissance, Léa, Paula, Fabiola, aimaient à se confondre avec les pauvres, et ne paraissaient dans la foule de leurs serviteurs que leurs sœurs et même leurs servantes [1]. Sous l'empire de ces idées, les émancipations se multipliaient indéfiniment chez les Chrétiens. Dès que l'Église eut des revenus, elle en consacra la meilleure part au rachat des captifs [2]; et, même sous le glaive de la persécution, on vit les S. Hermès, les S. Chromace se présenter au baptême, suivis l'un de quatorze cents, l'autre de douze cent cinquante esclaves, qui furent tous affranchis en sortant de l'onde sacrée. *Ceux qui commencent à être enfants de Dieu,* disait Chromace, *ne doivent plus être esclaves des hommes.* Ces pensées gagnaient du terrain; les familles vraiment chrétiennes se faisaient un devoir d'affranchir leurs serviteurs, dès que, suffisamment instruits et éprouvés, ils étaient trouvés dignes de l'initiation. On les dotait en les affranchissant. De nobles matrones dépensaient leur fortune à acheter des esclaves pour les préparer au baptême et les émanciper, quand ils l'avaient reçu. C'est ainsi que les petites-filles des Scipion, des Fabius, des Marcellus, des Paul-Émile, rendaient à la liberté ceux qu'avaient asservis leurs pères, et que la charité restituait au monde les rapines de la conquête.

Cependant le nombre des esclaves était encore très-grand. S. Chrysostôme nous dit que certaines familles en possédaient jusqu'à deux mille [3]. Selon S. Basile, il y en avait pour tous les genres d'offices, pour tous les besoins du luxe,

[1] S. Hier., t. 4, part. 2, p. 670, 678, 587 et 662.
[2] Euseb., *in vit. Constant.*, l. 4, c. 27.
[3] Chrys., t. 7, p. 633.

pour toutes les fantaisies de l'orgueil [1]; et le zèle indigné des Pères nous trace de l'état de ces infortunés un tableau navrant. On était loin sans doute de ces tristes temps [2] où, pour un vase cassé, pour le caprice d'un despote, on jetait un homme aux poissons. Mais il suffisait que l'esclavage subsistât avec sa vieille organisation pour qu'il gardât la plupart de ses misères. Pour un maître humain et doux, selon l'Évangile, il y en avait dix impitoyables et durs comme des païens [3]. De jeunes dames jalouses de leurs servantes leur faisaient expier, par les plus mauvais traitements, le crime d'être plus belles que leurs maîtresses. « Il y a des femmes si cruelles et barbares, dit Chrysostôme, qu'elles frappent de verges leurs esclaves, et que le soir ne met pas fin au supplice..... Elles dépouillent les jeunes filles, les attachent nues aux litières, et, plaçant là leurs stupides maris, elles s'en servent comme de licteurs [4].... On les a vues se jeter furieuses sur leurs victimes et les traîner par les cheveux [5]. »

Les bains, le théâtre, l'hippodrome, le jeu remplissaient l'existence des pauvres et des riches. Mais le bain, utile au peuple comme hygiène, avait un effet moral désastreux. Les thermes étaient des écoles publiques d'impudicité. La politique des empereurs, en les multipliant avec une magnificence perfide, n'avait voulu qu'amoindrir le peuple en le corrompant, l'enchaîner à la servitude par le plaisir. Dans ces vastes piscines alimentées à grands frais, ils avaient noyé la liberté du monde, la dignité humaine. Le bain était devenu une de ces habitudes impérieuses auxquelles tout est sacrifié. Pour une pièce de cuivre, le

[1] S. Bas., *hom. in divit.*, § 2, et Clem. Alex., *pædag.* 3, 4.
[2] Plin., *Hist. nat.*, 9, 39. — Sénèq., *de Clem.* 1, 18 et *epist.* 47. — Juvén. *satir.* 6, v. 219 et 551.
[3] Amm., l. 28, c. 4.
[4] Chrys., t. 11, p. 113.
[5] *Ibid.*, p. 114.

plus vil plébéien pénétrait dans ces splendides palais et partageait avec le riche patricien une jouissance estimée au-dessus de toutes. Rien n'égalait la somptuosité de ces demeures populaires : Néron, Titus, Caracalla, Dioclétien, Constantin, Constance avaient employé des masses d'or à bâtir des thermes au peuple. De riches particuliers rivalisaient avec les Césars, et des villes d'une médiocre importance avaient des bains d'une incomparable splendeur, avec des fresques et des mosaïques de premier ordre, et une profusion de vases, de colonnes, de statues, de groupes en marbre, en bronze, en porphyre. L'eau tombait dans les bassins par de larges embouchures d'argent ou d'or massifs. Les thermes d'Antioche, d'Alexandrie, de Constantinople, de Rome, comptaient jusqu'à trois mille sièges de marbre blanc, et des nuées d'esclaves de l'un et de l'autre sexe pour servir les baigneurs. De riches bibliothèques, de longues galeries pour la promenade, des salles de conversation et de jeu complétaient ces merveilleux établissements sans analogue de nos jours. Ouverts dès la huitième heure, ils ne désemplissaient pas jusqu'au soir. Les grands, les riches, les sénateurs, en dépit de leur orgueil et de leur cortège, s'y rencontraient avec le peuple déguenillé, qui sortait de là ébloui, enivré, mais toujours sale, pour courir aux tavernes, au cirque, au théâtre, aux lieux de débauche [1]. Du reste, il n'y avait plus entre prolétaires et grands seigneurs d'autre rivalité que celle de la dégradation. Chrysostôme leur reproche à tous le vice infame maudit par S. Paul [2], déifié par Héliogabale et Néron [3]. Le mal devait être bien grand pour arracher au saint orateur des mots à faire frémir et qu'il est impossible de traduire [4]. La souil-

[1] Amm. Marc., l. 14, c. 6; l. 28, c. 4.
[2] *Ep. ad Rom.*, c. 1.
[3] Lamprid., *in Elag.* — Suet., *in Ner.* — Lucian. *amor.*
[4] Chrys., t. 1, p. 88 et suiv.

lure païenne était entrée dans l'humanité jusqu'à la moelle des os : plus facile était à Dieu de créer un autre monde que de purifier celui-là.

On sait l'invincible passion des Romains pour les jeux de l'amphithéâtre. Voir des hommes s'entre-égorger ou broyés sous la dent des bêtes, ce fut long-temps la volupté suprême du peuple-roi. Princes, consuls, patriciens, édiles, candidats aux honneurs mettaient l'habileté et la munificence à flatter à qui mieux mieux ces goûts sanguinaires, et c'était, en effet, le plus sûr moyen de gagner la foule, le meilleur titre à ses suffrages. Aussi les combats des gladiateurs se multiplièrent à l'infini ; la province les imita de la ville ; Persée les introduisit en Macédoine, Hérode en Judée ; Athènes les adopta après Corinthe ; l'usage en devint aussi constant que général [1]. Aucune restriction légale n'en put arrêter le funeste essor [2]. Pline [3] et Cicéron [4] les regardent comme la meilleure éducation du peuple, rien ne leur paraissant plus propre à fortifier les âmes contre la crainte de la douleur et de la mort. Commode donna plus de mille combats de gladiateurs [5]. Gordien le Vieux, avant son élévation à l'empire, en donnait douze par an de cent cinquante à cinq cents couples chacun [6]. Titus, si vanté pour sa clémence, fit durer cent jours les fêtes de son triomphe, c'est-à-dire que, cent jours durant, des milliers d'hommes s'égorgèrent dans l'arène pour le plus grand plaisir du peuple et la plus grande gloire du prince [7]. Trajan, le plus sage des Césars, jeta dans l'amphithéâtre, en une seule occasion, dix mille captifs [8]. « Nous détestons Caligula, Néron,

[1] Wallon, Hist. de l'esclav., t. 2, p. 132.
[2] Plin., *Panegyr.* 33.
[3] Cicer., *Tuscul.*, 2, 17, § 41.
[4] Just. Lips., *Saturn.*, c. 12.
[5] Jul. Capitol., *in Marc. Aur.*, 19.
[6] *Id.*, Gord., 3.
[7] Just. Lips., *Saturn.*, c. 11.
[8] Dion. 68, 15. — Just. Lips., *ibid.*

dit Juste Lipse, pour avoir mis à mort, par colère ou par peur, quelques centaines d'hommes; et voilà qu'un *éditeur* de jeux publics en faisait périr plus de mille en moins d'un jour. Et cela s'appelait un spectacle, un divertissement; et cela se faisait, non par le caprice cruel d'un despote, mais avec la sanction de la loi, comme la chose la plus légitime du monde!.... Il y eut tel mois où vingt mille hommes périrent pour distraire, pour égayer d'autres hommes [1]! » Au moment même où le Christianisme allait régner sur le monde, l'orateur Eumène, complimentant Constantin encore idolâtre, le remercie d'avoir ressuscité l'ancien usage de faire servir la mort des vaincus à l'amusement des vainqueurs. « Trop perfides, s'écrie-t-il, pour être employés dans l'armée, trop fiers pour rester esclaves, ces prisonniers ont fatigué par leur multitude la férocité des bêtes [2]. » Plus tard, sous un prince chrétien, Symmaque, préfet de Rome, tient en réserve, pour célébrer la questure de son fils, une troupe choisie de vingt-neuf Saxons destinés à combattre dans l'arène : ils s'étranglent de leurs propres mains pour échapper à cette honte, et le magistrat philosophe se désole d'avoir à les remplacer par des ours [3].

Grâce à l'esprit de mansuétude qui leur était propre, les disciples de l'Évangile montrèrent tout d'abord une profonde horreur pour ces scènes impies et cruelles [4]. Pouvaient-ils oublier que c'était là, dans ces amphithéâtres, que leurs frères servaient de pâture aux lions, de jouet aux fureurs de la populace? Même quand de vrais criminels descendaient dans l'arène, les Chrétiens se détournaient de ce spectacle de sang; ils auraient cru abjurer leur foi que d'y prendre part. Constantin, loué de ses fatales complaisances aux

[1] Just. Lips., *Saturn.*, c. 12.
[2] Eum., *paneg. Const.*, 12. — Ozan. Germ., p. 353.
[3] Sym., *epist.* 2, 4, 7 et 10. — Wallon, Hist. de l'escl., t. 3, p. 423.
[4] Tertull., *apolog.* 9, 38. — S. Cypr., *ep.* 1. *ad Donat.* — *Id.*, *de Spect.*

goûts de la multitude, n'eut pas plutôt embrassé la loi du Christ, qu'il s'efforça d'arrêter, par ses rescrits, les féroces usages encouragés naguère par ses exemples; et, dès l'an 325, il porta ce célèbre décret qui proscrit les jeux sanglants, même comme peine des condamnés, y substituant pour ceux-ci le travail des mines, *afin*, disait-il, *que le crime fût expié sans répandre le sang* [1]. Mais la puissance du maître du monde échoua devant une habitude si invétérée [2]. Les plaintes de S. Hilaire, de S. Ambroise, de S. Cyrille de Jérusalem, de S. Grégoire de Nazianze, attestent assez que ces funestes spectacles étaient fort courus de leur temps [3]. S. Grégoire s'indigne contre les malheureux qui font métier de ces combats, vendant leur sang pour assouvir leur gloutonnerie [4]. « Fuyez, s'écrie-t-il, ces détestables jeux, dont les cruels spectateurs n'expriment d'intérêt qu'en faveur des bêtes féroces, plus mécontents qu'elles quand la proie humaine s'échappe et fuit, heureux au contraire et battant des mains si l'homme est saisi, s'ils entendent son dernier gémissement, s'ils voient ses dernières convulsions sous la dent qui le déchire et l'arène inondée de sang. Bienveillants au tigre, ils excitent sa fureur, jouissent quand elle s'assouvit, comme si eux-mêmes ils allaient se rassasier avec lui de la chair et du sang de l'homme [5]. » Tout le monde ne connaît-il pas ce passage des *Confessions* de S. Augustin, où il raconte qu'Alypius fut entraîné malgré lui à l'une de ces fêtes sauvages, avec la ferme résolution de tenir ses yeux fermés et son âme absente? « Mais tout-

[1] Cod. Theod., 25, 12, *de Gladiat.* — Socr., l. 1, c. 14. — Sozom., l. 1, c. 8.

[2] Il y eut un combat de gladiateurs à Antioche en 328. (Liban., *de vit. S.*)

[3] Hilar., *in ps.* 140, n. 14. — Ambr. *Hexaem*, l. 1, § 5, t. 1, p. 34, et *in ps.* 118, n. 27, t. 1, p. 1026. — Cyrill., *Catech.* 19. — Greg. Naz., *orat.* 36 *in fin.*

[4] Gr. Naz., *Carm.*, t. 2, p. 1097.

[5] *Id.*, *ibid.*, p. 1096.

à-coup un immense cri du peuple le remua profondément. Il regarda, et fut frappé au cœur d'une blessure plus grave que l'infortuné dont la chute soulevait les clameurs de la foule ; car, aussitôt qu'il eut vu ce sang, il en fut enivré lui aussi, et, loin de se détourner de ces sanglantes horreurs, il y fixa ses regards, il en savoura la volupté, il cria, il s'enflamma comme les autres et sortit de là avec une ardeur folle d'y retourner [1]. »

Ainsi, en face de la Croix, sous des empereurs chrétiens, le meurtre de l'homme est toujours une jouissance pour l'homme. Théodose, qui avait défendu qu'on forçât personne à prendre la charge de certains jeux, n'empêchait pas qu'on ne la prît volontairement [2] ; et ses employés, à son insu, usèrent souvent de contrainte envers les pauvres curiales, afin qu'ils eussent à contenter, n'importe à quel prix, les féroces désirs du peuple [3], les hommes et les bêtes de combat continuaient à être recherchés. Symmaque, qui remercie l'empereur d'avoir fait paraître dans l'arène, pour l'amusement des Romains, ces barbares qui leur avaient fait tant de peur, se félicite d'avoir eu la police de ces jeux, d'en avoir donné même pendant son consulat; et sa plus grande sollicitude est de réunir, pour les fêtes populaires, les animaux et les combattants les mieux choisis [4]. Sous Honorius, Prudence en est réduit à implorer comme une grâce ce que Constantin avait établi comme un droit, et il supplie en beaux vers le fils de Théodose d'achever l'œuvre de son père, d'abolir les sacrifices humains [5]. Il fallut qu'un martyr de l'humanité, le magnanime Télémaque, tombât dans l'arène sous les coups du peuple, pour

[1] S. Aug., *Confess.*, l. 6, c. 8, t. 1, p. 125.
[2] Wallon, Hist. de l'esclav., t. 3, p. 454.
[3] *Ibid.*
[4] Symm., *ep.* 10, 61. — Wallon, *ibid.*, note 93.
[5] Prudent., *in Symm.*, 2. 1121, — S. Aug., *de Catech. rudib.*, c. 16, t. 6, p. 280.

acheter de son noble sang la fin de ces criminels holocaustes [1]. Même après les prohibitions qui suivirent la mort de cet homme généreux, les habitants de Constantinople osèrent demander à leur maître un athlète pour lutter dans le cirque avec les bêtes féroces [2]; et Salvien nous apprend que, de son temps, c'est-à-dire aux derniers jours de l'empire, quand les barbares sont aux portes de Rome, quand le sol tremble sous leurs pas, le peuple accourt avec frénésie à l'amphithéâtre voir des hommes mourir sous la dent des tigres [3] : l'ivresse du sang faisait tout oublier, malheurs et périls.

En Orient, il est vrai, les combats des gladiateurs avaient cessé dès le règne de Théodose [4]; mais ceux des bêtes duraient toujours [5]. On en célébrait à Antioche en 386, l'année même où Chrysostôme fut ordonné prêtre [6]. Le saint orateur s'élève avec véhémence contre ces odieux spectacles, qui ne sont propres qu'à éteindre dans le peuple tout sentiment d'humanité; et il s'en prend à la fausse sagesse des législateurs païens, qui ont introduit, dit-il, cette peste morale dans les sociétés qu'ils avaient mission de fonder [7]. Hélas! sous le règne même de l'Évangile, les législateurs chrétiens n'osent que faiblement combattre un mal enraciné qui défie leur puissance. On en trouve des traces au temps de Justinien [8]. La soif du sang, héréditaire et inextinguible dans le vieux monde, ne devait disparaître qu'avec lui.

Une autre passion populaire, moins odieuse, mais non

[1] Théod., l. 5, c. 26.
[2] Socr., l. 7, c. 22.
[3] Salv., *de Gubern. D.* 4, 2. — S. Augustin parle aussi des combats des bêtes (*de Catech. rudib*, c. 16, t. 6, p. 280).
[4] Wall., Hist. de l'escl., t. 3, p. 427.
[5] Chrys., t. 11, p. 403.
[6] Wall., *ibid.*, p. 428.
[7] Chrys., t. 10, p. 104.
[8] Wall., *ibid.*, p. 429. — Procop., Hist. arc., p. 40; édit. de 1623.

moins ardente, c'était l'hippodrome. Survivant à l'amphithéâtre, il absorbait la faveur publique, long-temps partagée avec celui-ci. Les Chrétiens s'y précipitaient avec la même fureur que les païens. Il n'y avait, à certaines époques [1], de conversation possible que sur le cirque : on eût dit que d'une lutte équestre dépendait le sort de l'empire et du monde. Des journées se passaient à discuter sur les mérites, les défauts, les succès probables des concurrents. On savait le nom de chaque coursier, son pays, son âge, sa généalogie, son histoire. Les auriges, distingués et groupés par les couleurs de leur costume, formaient autant de partis ou *factions*. Les empereurs ne rougissaient pas d'appartenir à telle ou telle de ces factions, et se mêlaient à leurs cabales jusqu'à l'indécence et à la fureur. Caligula passait la moitié de sa vie et mangeait souvent dans les écuries des *verts;* Vitellius fit mourir des citoyens pour avoir mal parlé des *bleus* [2]; et, plus tard, Théodoric interposait son autorité royale en faveur des verts contre un consul dévoué aux bleus [3]. La querelle des bleus et des verts troubla plusieurs règnes et ensanglanta de grandes cités. Sous Anastase, les verts massacrèrent traîtreusement trois mille bleus dans une fête [4]. Sous Justin et Justinien, les crimes des bleus impunis ne connaissent plus de bornes. Les barbares, saccageant Antioche et Constantinople, n'y eussent pas fait plus de mal, ni inspiré plus de terreur. La capitale de l'Orient, abandonnée cinq jours à leurs fureurs, vit ses plus beaux monuments engloutis dans les flammes et faillit y périr elle-même [5]. La livrée d'un cocher était le drapeau de la guerre civile et faisait trembler l'état. Les empereurs menacés venaient au

[1] Chrys., t. 1, p. 790.
[2] Suet., *in Calig.* 55. — *Id. in Vitell.* 14.
[3] Gibb., c. 40.
[4] Marc., Chron., p. 47.
[5] Procop., Hist. arc., c. 7. — Gibb., c. 40.

cirque implorer la grâce du peuple et traiter avec lui; Justinien y fonda sa puissance sur trente mille cadavres. Même avant cette époque de complète décadence, sous la forte administration de Théodose, un cocher de l'hippodrome occasionna la sanglante sédition de Thessalonique et les terribles représailles qui la suivirent [1]; et déjà l'illustre ami de S. Basile pouvait dire des jeux équestres de son temps: « Moins inhumains que ceux de l'amphithéâtre, ils sont aussi funestes aux âmes; ils brouillent les amis, les parents, divisent les cités, enflamment les séditions, poussent aux luttes sanglantes, déshonorent les vieillards, remplissent de fureur les jeunes gens, oppriment les lois, donnent du crédit aux magiciens; car chaque parti appelle à son aide ces hommes qui, à leur tour, s'adressent à la malice des démons, lesquels se plaisent aux collisions et aux meurtres. Ainsi, ce spectacle, doux en apparence, produit la perte des âmes et la ruine des fortunes. Que de maisons opulentes ont abattues ces jeux! Que de riches ils ont réduits à la mendicité! Que de cités heureuses sous le régime des lois, ils ont troublées de fond en comble! Que de fois la sédition, éclatant au milieu des fêtes, a souillé du sang des grands la main du peuple, et, le meurtre appelant le meurtre, le massacre punissant le massacre, livré des villes malheureuses au fer et au feu [2]! »

Ce n'est donc pas sans raison que les Pères tonnaient contre le cirque. Outre les querelles tumultueuses et sanguinaires qui le troublaient à chaque instant, outre les paris ruineux dont il était l'occasion, il avait, aux yeux des pasteurs, un autre inconvénient : celui d'arracher les fidèles aux assemblées religieuses, et de détruire en quelques heures les fruits d'un long apostolat. Les jours de fête à

[1] Théod., l. 5, c. 17. — Sozom., l. 7, c. 24.

[2] Gr. Naz., *carm. ad Seleuc.*, t. 2, p. 1096. — *Voir* aussi S. Augustin, serm. 198, t. 5, p. 908.

l'hyppodrome, tout était oublié : l'église, la synaxe, les travaux, les devoirs, la famille, les intérêts[1]. Antioche qui aimait tant Chrysostôme et sa parole, les sacrifiait, sans hésiter, à une course de chars. Dès la veille, les avenues du cirque étaient encombrées, on passait la nuit pour attendre l'heure; cinquante, cent mille spectateurs se précipitaient dans l'enceinte, et restaient là tout le jour, bravant le froid, le vent, le soleil, l'œil fixé sur les chars et leurs conducteurs, l'âme alternativement agitée de crainte et d'espoir. Les toits voisins[2] étaient couverts de gens auxquels les vastes gradins n'avaient pu donner place. Le cirque était le temple, le forum, le sénat, la patrie de ce peuple dégénéré. Rome tombe sous les coups des barbares, et les fugitifs de la ville éternelle recueillis à Carthage y passent le temps à se disputer pour des cochers et des histrions[3]. Trèves a été quatre fois saccagée, et les rares citoyens qu'a épargnés le glaive, du milieu des cadavres et des ruines, ne demandent aux empereurs que des jeux : « Où donc voulez-vous les célébrer? s'écrie Salvien. Sur les cendres, sur les ossements, dans le sang de vos frères[4]! » Carthage, à son tour, va succomber, et voilà que ses lâches habitants s'amusent, comme aux plus beaux jours, au théâtre et à l'hippodrome. « Au-dehors le fracas des armes, dit encore Salvien, au-dedans le bruit des jeux ; la voix des mourants se confond avec la voix d'une populace ivre de plaisir, et c'est à peine si le cri des victimes de la guerre peut se distinguer des acclamations de la foule au cirque[5]. »

A côté du cirque s'élevait le théâtre, autre ennemi non moins funeste de l'Évangile. Le paganisme chassé des autels régnait au théâtre, y tenait école de lubricité, et, par un

[1] Chrys., t. 6, p. 272.
[2] Chrys., t. 4, p. 730.
[3] S. Aug., *de Civit. Dei*, l. 1, c. 32.
[4] Salv., *de Gubern. D.*, l. 6, p. 215 et 218 ; édit. de Paris, 1645.
[5] *Id.*, *ibid.*, p. 210.

incessant appel aux souvenirs mythologiques et aux passions humaines, contre-balançait, ruinait les progrès de l'esprit chrétien. Les derniers champions de l'idolâtrie plaident la cause du théâtre [1] avec le même zèle que celle des dieux : il leur semble qu'elles n'en font qu'une ; et c'est aussi la pensée des Pères [2]. Mais ce que les écrivains polithéistes admirent, exaltent le plus sur la scène, ce n'est ni la tragédie ni la comédie, alors assez négligées, mais la pantomime, objet privilégié de la faveur publique. Ce genre de représentation qui consistait à figurer le drame par la danse, à exprimer par le geste, par le pas, par l'attitude, au son de la flûte et des cymbales, tous les sentiments, toutes les passions de l'âme [3], par cela même qu'il mettait en spectacle la grâce et l'élégance des formes, plaisait particulièrement à des hommes sensuels qui adoraient la beauté et divinisaient le plaisir. On sait quelle fureur les pantomimes firent à Rome, dès leur apparition, au temps d'Auguste ; combien ils furent goûtés, recherchés, adulés, imités. Les plus nobles matrones leur demandaient des leçons ; les plus hauts personnages étaient à leurs pieds. Aucune rémunération ne semblait digne de leur génie : des hommes, infames devant la loi, effaçaient par leur opulence et leurs prodigalités les consuls et les sénateurs [4]. Le Christianisme, dès qu'il put élever la voix, tonna contre ces spectacles immoraux. *Ils détournent des joies et des devoirs de la famille ; ils sont un outrage public à la dignité de la femme ; ils ruinent la pudeur : gestes, chants, paroles, tout y est lubricité et obscénité. Le Chrétien ne peut y voir que la pompe et le culte de*

[1] Liban., *pro saltat.*, t. 2, p. 474.

[2] Liban., *ib.*, p. 477. — Chrys., *passim*. — Salv., *de Gubern. D.*, l. 6, p. 206.—Lact., *Instit.*, l. 6, c. 20.

[3] Chrys., t. 5, p. 77. — Juvén., *satir.* 6, v. 63. — Martial. 3, 86. — Suet. *in Ner.*, 54, et Burette, Acad. des inscript., t. 1.

[4] Sénèq., *Natur. quæst.*, 7, 33.— *Ad Helv.* 12, *ep.* 47. —Tacit., *Ann.*, l. 1, 77, — Macrob. 2, 17. — Ovid., *Trist.*, l. 2, v. 515. — Plin. 7, 39.

Satan. S'il y participe, il viole ses vœux, il retourne aux idoles, il fait acte d'apostasie, il est sacrilège[1]. Ainsi parlent tous les Pères, depuis S. Cyprien jusqu'à S. Chrysostôme, depuis S. Basile jusqu'à Salvien. Mais rien ne détournait les masses de cette source de corruption : la licence des pantomimes allait croissant. Des femmes nageaient nues[2] dans les bassins du théâtre. L'affreuse comédienne, qui fut plus tard l'impératrice Théodora, obtint une vogue immense par les incroyables scènes de nudité et d'obscénité qu'elle étalait en plein théâtre[3]. Tout ce qui n'était pas barbarie et cruauté, était débauche et souillure[4]. « Ah ! du moins, s'écrie Salvien, les barbares ne connaissent pas ces horreurs[5] ! » Rome, qui leur abandonnait le monde, gardait le sceptre de la luxure, et sous ce rapport ne voulait point de rivale. « On ne rencontre dans ses rues, dit Ammien, que des femmes aux longs cheveux bouclés, dont toute l'existence consiste à balayer du pied les planches de la scène, à pirouetter sans fin sur elles-mêmes, à exprimer par leurs évolutions et leurs attitudes toutes les fictions du théâtre[6]. » La crainte d'une disette ayant fait chasser de Rome tous les étrangers, on excepta de la mesure, brutalement appliquée aux maîtres des arts libéraux, quiconque était de la suite des mimes ou passait pour en être, et l'on souffrit, sans les inquiéter d'une seule question, la présence de trois mille danseuses et d'autant de

[1] Chrys., t. 2, p. 267 ; — t. 4, p. 41, 770 ; — t. 5, p. 77 ; — t. 6, p. 275 ; — t. 7, p. 421-673 ; — t. 8, p. 6 ; — t. 11, p. 465. — S. Aug., *de fid. et oper.*, § 33, t. 6, p. 317. — S. Cyp., *epist* 61. — Sal., l. 6, p. 206. — Minut. Felic. Octav., p. 343. *Lugd. Batav.*

[2] Chrys., t. 7, p. 101, 113, 114, 115, t. 11, p. 464.

[3] Gibbon, c. 40. — Les premiers éditeurs de l'histoire secrète de Procope ont cru devoir retrancher du texte grec les passages où ces hideuses infamies sont racontées.

[4] Salv., *de Gubern. D.*, l. 6, p. 206.

[5] *Id.*, *ibid.*, p. 195.

[6] Amm. Marc., l. 14, c. 6.

choristes, figurants ou directeurs[1]. Le peuple dégénéré n'estimait plus que les agents ou les complices de sa bassesse. Il quittait tout pour le théâtre[2]. Les femmes, en Occident du moins[3], s'y mêlaient aux hommes, et savouraient, applaudissaient, sans rougir, les farces les plus obscènes[4]. Les spectacles publics ne suffisant plus, on appela, comme aux temps païens, les bouffons, les mimes, les courtisanes, tout l'appareil de la scène, dans le sanctuaire de la famille, aux festins solennels et aux nôces[5]. Des troupes d'histrions et de danseuses allaient au-devant de la jeune mariée, et la conduisaient chez son époux avec des chants lascifs[6]. S. Augustin nous apprend qu'aux fêtes des martyrs, l'église elle-même était envahie par une populace en délire, qui y passait la nuit à danser, en chantant les choses les plus infames[7]. Les saintes colères des évêques se brisaient contre les habitudes d'un peuple corrompu de longue main par une religion mauvaise et par des gouvernements dont la plus grande force était la dégradation et la bassesse des gouvernés. Les spectacles étaient l'opium de la liberté : les empereurs le versaient au peuple d'une main prodigue et traîtresse, et le peuple enivré s'enivrait encore en bénissant ses empoisonneurs[8]. Les sanglants désastres de l'invasion apaisèrent à peine cette fièvre fatale. Quand les théâtres

[1] Amm. Marc., l. 14, c, 6.

[2] Chrys., t. 7, p. 99, 100, et t. 6, p. 272 — Salv., *ibid.*, l. 6.

[3] Voir la note *Z* à la fin du volume.

[4] S. Aug., *de Civit. Dei*, l. 2, c. 4.

[5] Chrys., t. 7, p. 500; t. 5, p. 133; t. 4, p. 490, 539; t. 8, p. 291, *inter spur.*; t. 3, p. 295; t. 10, p 104; t. 11, p. 417, 430.— Greg. Naz., t. 2, p. 1094.—S. Hier., *ep.* 47 *ad Furiam*, t. 4, p. 2, p. 559 et p. 668.

[6] Chrys., *ibid.*

[7] S. Aug., *in nat.* — S. Cypr., t. 5, p. 1252.

[8] Une loi d'Honorius reconstitue les spectacles que la prise de Rome avait suspendus. Elle annulle toute libération de faveur accordée aux femmes de la scène, et charge du soin de les y ramener le tribun des plaisirs : *Ut voluptatibus populi.... solitus ornatus deesse non possit.* (Cod. Theod., 15, 17, *de scenicis*. 43. — Wall., Hist. de l'esclav., t. 3, p. 432.

furent tombés, comme tout le reste, sous les coups des barbares; quand, dans les villes en cendres, les spectacles publics eurent cessé faute de spectateurs.[1], la spéculation exploita les familles, et les histrions passèrent de la scène aux salons[2].

Cette incorrigible fureur d'amusements et de jeux trouvait un perpétuel aliment dans l'oisiveté du peuple, détestable et inévitable résultat de la dépréciation et du découragement qui frappait depuis long-temps le travail libre. Ce n'est pas que la population industrielle ne fût encore assez nombreuse dans les grandes villes. S. Basile abrège ses discours en faveur de cette portion de son auditoire qui gagne péniblement sa vie par le travail[3]. S. Chrysostôme parle avec intérêt de ces infatigables ouvriers qui, après les rudes labeurs du jour, passent encore la nuit à battre le fer sur l'enclume[4]; il se plaint qu'une ardeur immodérée pour le gain lui ravisse, le dimanche, une partie de ses auditeurs[5]; et quelques-unes de ses comparaisons sont prises dans les conditions d'apprentissage souscrites par les pères de famille au nom de leurs enfants[6]. On sait d'ailleurs qu'artisans et marchands formaient dans chaque ville autant de corporations que de professions et de métiers. Ces corporations, qui portaient le nom de *collèges*, étaient reconnues par la loi, traitées comme personnes civiles, et à l'instar des corps politiques organisées en décuries et centuries, avec des chefs ou maîtres qui s'appelaient *duumvirs* ou *quinquennales*, des questeurs ou curateurs pour la comptabilité et la gestion

[1] Salv., *de Gubern. Dei*, p. 297.
[2] Müller, *de Genio*, etc., *ævi Theod.*, p. 141.
[3] S. Basil., *Hexaem*, hom. 3, § 1.
[4] Chrys., *in act.*, hom. 26, t. 9, pp. 213, et t. 3, p. 52 et 53.
[5] *Id.*, hom. *de Bapt. Christ.*, § 1, t. 2, p. 368, — et *de Ann. serm.* 4, 4, p. 730.
Id., *ibid.*, et t. 1, p. 108, *adv. opp. vit. monast.*, l. 3. — Hom. 58 *Ioan.*, t. 8, p. 343.

des affaires communes, des secrétaires, des décurions, des adjudants, et même des affranchis et des esclaves : et chacune avait un patron choisi parmi les plus grands personnages de l'empire pour la protéger de son nom et de son influence. Ce qui est mieux, les membres des corporations pouvaient parvenir aux magistratures de la cité et même au rang de comtes, dont les princes leur assuraient les avantages, à moins qu'ils ne préférassent, aux honneurs et aux charges qui en étaient la suite, les profits de leur simple *milice* [1].

De son côté, le Christianisme apportait à la grande cause du travail libre l'irrésistible puissance de ses doctrines. La réhabilitation du travail lui semblait, à bon droit, le préalable nécessaire de l'émancipation des esclaves, et il poursuivait ce double but avec un zèle éclairé et soutenu, comme la déduction logique de ses enseignements. En effet, le travail, selon lui, n'est pas le lot humiliant de quelques malheureux, mais la loi de l'humanité, loi non pas d'expiation seulement, mais de progrès, la continuation de l'œuvre de Dieu dans le monde, un préservatif contre les entraînements du péché, une source de joies pures et de vertus, d'avantages temporels et de richesses spirituelles [2]. Où donc le Fils de Dieu fait homme avait-il passé les plus nombreuses années de sa vie terrestre, si ce n'est dans un atelier? Qui avait-il choisi pour confidents de ses divines pensées, pour apôtres de son Évangile, si ce n'est des pêcheurs, des corroyeurs, des artisans? La classe la plus rapprochée du cœur de Jésus-Christ, c'était donc la classe ouvrière. L'Église s'en occupe avec une pieuse sollicitude, et de toutes ses forces elle plaide la cause du travail et

[1] Wall., Hist. de l'esclav., p. 242, 249. — Symm., *ep.* 5 et *ep.* 10 : *Vir clarissimus comes et mecanicus.*

[2] Chrys., *ad Stagyr.*, t. 1, p. 159, et hom. *in illud : Salut. prisc.*, t. 3, p. 178 et suiv.

du salaire contre la dureté et l'improbité des riches [1]. Sauf les professions déshonorantes, toutes les autres sont protégées par elle. Dès l'époque des catacombes, elle avait fait des *fossores*, c'est-à-dire des fossoyeurs des cimetières chrétiens, une corporation religieuse, presque un ordre ecclésiastique [2]. Les veuves qu'elle entretient sont appliquées au service des malades sans famille, et de nobles matrones, d'augustes impératrices, renonçant aux distinctions de la naissance et de la fortune, se vouent aux plus humbles fonctions de la vie domestique [3], deviennent dans les hôpitaux les servantes des malheureux [4]. Partout dans les monastères, le travail des mains figure au premier rang entre les règles fondamentales de la vie parfaite [5]. Il a sa part de gloire et sa couronne dans le séjour des Saints ; et d'obscurs artisans, parvenus des plus viles professions au trône de Jésus-Christ, patronnent du haut du ciel leurs pauvres successeurs dans les métiers de la terre.

On était loin sans doute de ces vieux préjugés romains, qui regardaient tout métier comme sordide, toute industrie comme vile, tout salaire comme un contrat de servitude, qui tournaient en ridicule ces villes *barbares* où les artisans prenaient part aux délibérations publiques [6], et faisaient prononcer la peine de mort contre un sénateur déchu jusqu'à diriger une manufacture. Et cependant, malgré les encouragements du prince et l'influence des idées chré-

[1] S. Ambr., *de Tob.*, 24, t. 1, p. 622. — Chrys., *hom.* 63 *in Math.*, t. 7, p. 614.

[2] Dans un ouvrage faussement attribué à S. Jérôme, mais qui lui est contemporain, les fossoyeurs, *qui à l'exemple de Tobie ensevelissaient les morts*, sont regardés comme un cinquième ordre mineur, après celui des portiers (S. Hier, t 5, p. 100), et recommandés aux évêques comme des frères.

[3] S. Hier., *ad Pammach.*, t. 4, alt. part., p. 587. Il parle de Paule et d'Estochium ; — et *ibid.*, p. 660.

[4] Theod., l. 5, c. 19, à propos de l'impératrice Flaccilla.

[5] S. Hier. *ad Rust.*, t. 4, alt. part., p. 775. — S. Bas., *reg. fus. tract.* — S. Aug., *de Op. monach.*, t. 6, p. 797.

[6] Cicer., *de Offic.*, 1, 42 ; — *pro Flacco*, 7, 8.

tiennes, malgré son organisation sage et forte, le travail libre reste frappé de défaveur et d'atonie.

Une double concurrence ferme à ses produits les plus larges issues : d'un côté, celle de l'esclavage, puissante encore bien qu'amoindrie ; de l'autre, celle des fabriques impériales, où les hommes libres eux-mêmes sont enrôlés et retenus héréditairement [1]. Ajoutez à cela les lourdes charges dont le fisc ne cesse de le grever depuis Caligula et Vespasien [2], et surtout cet odieux impôt du *chrysargyre* [3], qui désespère l'ouvrier en lui disputant une à une les miettes de pain, fruits de ses sueurs. Les bras se retirent de ces labeurs ingrats qui ne les peuvent nourrir. La production décline ; tout renchérit. Des lois de *maximum*, des tarifs obligatoires sous peine de mort [4] essaient d'arrêter le mal, et l'aggravent : le découragement pousse à l'oisiveté qui produit la misère ; le paupérisme fait de hideux progrès. Une populace de lazzaroni encombre Antioche, Rome, Alexandrie, Byzance. En vain les orateurs chrétiens flétrissent la paresse, rien ne peut ranimer cette fatale torpeur. Le travail sans sécurité, sans bénéfices, dévoré par le fisc, tombe dans une décadence toujours plus profonde. Les foules aiment mieux recevoir le pain sans rien faire que de travailler pour mourir de faim ; et leur vie se passe aux thermes, à l'amphithéâtre, à l'hippodrome, devant les tréteaux des saltimbanques et des funambules [5]. « Le grand mal de notre temps, disait Chrysostôme indigné, la source de tous les maux, c'est la persuasion d'un grand nombre que le travail et les métiers sont un déshonneur. Ils n'ont pas honte de pécher, d'offenser

[1] Naudet, Adm. de l'emper., 3e part., c. 3, art. 6.—Wall., hist. de l'escl., t 3, p. 253.

[2] Sueton., *in Calig.*, n. 40, et *in Vesp.*, n. 23.

[3] Voir la note *A* [1] à la fin du volume.

[4] Voir la note *B* [1] à la fin du volume.

[5] Chrys., t. 2, p. 197 et 549 ; t. 4, p. 48 ; t. 6, p. 114 ; t. 7, p. 402 ; t. 11, p. 125 ; t. 12, p. 162. — Amm. Marc., l. 14, c. 6, *in fin.*

Dieu : ils ne rougissent que de gagner honnêtement leur vie, et on les voit se traîner à la porte des autres, importuns à tout le monde, plus vicieux, plus méprisables de jour en jour [1]. »

Du reste, l'exemple du vice descendait de haut. Les palais des grands étaient, la plupart, des maisons de jeu, où d'habiles fripons, sous les yeux du maître et de compte à demi avec lui, exploitaient les clients et les visiteurs [2]. Cupides et prodigues, orgueilleux et vils, ces hauts possesseurs de la richesse, s'inquiétaient peu des moyens de la maintenir ou de l'accroître. De là, les hardies invectives de la chaire chrétienne contre les riches, c'est-à-dire contre des fortunes souillées, qui n'avaient d'autre source que la délation, l'usure, la concussion, le pillage des provinces, d'autre emploi que le vice [3]. L'usure était *une vieille maladie de Rome* [4]. La république avait fait, pour la combattre, d'inutiles efforts. Après plusieurs essais malheureux, on s'était arrêté à un taux légal d'un pour cent par mois [5]. Mais cette énorme concession ne suffit pas à la cupidité patricienne, et l'on en vint à ne plus prêter qu'à vingt-quatre, à quarante-huit, à soixante pour cent [6]. Sylla, Pompée, Antoine, Cassius, Brutus, Caton lui-même, tous grands citoyens, mais grands usuriers, ne livraient pas leur argent à un autre prix. Sous l'empire, Sénèque criait philosophiquement contre les *calendaires*, la vente du temps, les *sanglantes centésimes* [7], et l'usure n'avait pas de plus impi-

[1] Chrys., *in illud : Salut. prisc*, t. 3, p. 179.

[2] Amm. Marc., l. 28, c. 4.

[3] Amm. Marc., l. 22, c. 4 ; l. 28, c. 4.— Claud., *in Eutrop.*— S. Ambr., t. 2, p. 113 et 22.

[4] Tacit., *Annal.*, l. 6, c. 16 : *Vetus urbi fœnebre malum.*

[5] Tite-Live, 7, 27. — Tacit., *Ann*, *ibid.*

[6] *Centesimæ*, 1 p. % par mois ; *binæ centesimæ*, 24 p. % par an ; *quaternæ centesimæ*, 48 p. % par an, *quinæ centesimæ*, 60 p. % par an. — *Voir* Cicéron, *in Verrem orat.* 3. n. 70 ; — *et ep. ad Attic.*, l. 6, ep. 2. — Hor., *satir.* 2 du l. 1, v. 14.

[7] Sen., *de Benef.*, l. 19, c. 7.

toyable vautour [1]. La loi romaine, qui avait des soins protecteurs pour les panthères et les lions, qui défendait d'attenter à leur vie [2], permettait au créancier de s'emparer de son débiteur, de le mettre en pièces, de le faire pourrir au fond d'un cachot; et, en effet, un cachot existait dans chaque maison de patricien pour ces tristes victimes de l'usure, qu'elle avait le droit de tuer après les avoir ruinées [3]. Vivement attaqué par le Christianisme, le chancre social défia les efforts du Ciel, comme il avait défié ceux de la terre, et s'étendit avec le malheur et la décadence du temps. « L'usure, s'écrie S. Augustin, est devenue un métier, une profession : on la regarde comme une *corporation* nécessaire à la cité; elle paie *patente* [4]. » « De nos jours, dit S. Chrysostôme, on a imaginé un nouveau genre d'usure, réprouvé par les lois mêmes des païens, une exécrable usure, qui consiste à prendre pour intérêt la moitié même du capital, et cela quand le malheureux dont on l'exige est pauvre, qu'il est obligé de nourrir une femme et des enfants, et que de ses travaux il a rempli l'aire et le cellier de ces riches sans cœur [5]. » Les fidèles eux-mêmes, en dépit des prohibitions épiscopales, prêtent à douze pour cent, et prennent l'intérêt de l'intérêt [6]. Certes, l'Église faisait d'admirables efforts pour arracher à la cupidité ses victimes, et près d'elle les débiteurs désespérés étaient toujours sûrs de trouver un asile, une protection, un secours efficace. Les évêques empruntaient eux-mêmes pour libérer de pauvres malheureux poursuivis à outrance; puis, pressés à leur tour, ils demandaient à leurs ouailles de leur venir en aide pour les dégager, eux aussi, des mains impi-

[1] Tacit., *Ann.*, l. 13, c. 42.
[2] Chateaubr., Étud. hist., t. 3, p. 52, 5e disc., 2e part.
[3] Tit.-Liv., l. 2, c. 23; l. 6, c. 36.
[4] S. Aug., *in ps.* 54, § 14, t. 4, p. 509.
[5] Chrys., *in Math. hom.* 61, t. 7, p. 614.
[6] Chrys., t. 4, p. 650; t. 7, p. 573, 574 et 608.

toyables du créancier [1]. Mais l'usure se moquait de la charité et poursuivait ses affreux ravages. « J'ai vu, écrivait S. Ambroise, — et S. Basile, de son côté, trace le même tableau, — j'ai vu un spectacle lamentable, des enfants conduits à la vente pour la dette de leur père, héritiers de ses malheurs sans l'être de ses biens. Et cet horrible attentat ne fait pas rougir le créancier! Il presse, il pousse, il consomme la vente. Ils ont été nourris de mon argent, dit-il; qu'ils subissent la servitude pour me payer leurs aliments, qu'ils soient vendus pour me faire rentrer dans mes avances [2]! »

Rien, du reste, n'égalait la misère et le désespoir des campagnes [3]. « Il est des hommes, s'écrie notre saint orateur, qui travaillent toute leur vie sans gagner de quoi assouvir leur faim; on leur impose des charges intolérables et perpétuelles, toute sorte de corvées; on se sert de leurs corps en guise d'ânes, de mulets, de pierres même; on leur refuse un moment pour respirer. Que la récolte abonde ou qu'elle manque, on les pressure également; pas la moindre concession; et, chose plus triste encore! ces infortunés, après avoir travaillé tout l'hiver au milieu des pluies et des neiges, restent non pas seulement les mains vides, mais accablés de dettes, et livrés aux exactions, aux rapines, aux mauvais traitements des procurateurs plus redoutables que la misère et la faim. Qui pourrait dire ce que gagnent ces hommes sans entrailles sur les malheureux travailleurs? Quand ceux-ci ont rempli caves et greniers du fruit de leurs sueurs, ceux-là ne leur laissent pas un boisseau, et se contentent de leur jeter pour toute rémunération quelque peu d'argent!..... Le

[1] S. Aug, *epist.* 268, t. 2, p. 901.

[2] S. Ambr., *de Tob.*, c. 8, t. 1, p. 600. — S. Bas., *de divit. et pauper*, t. 3, p. 479; édit. de Seb. Cramoisy, 1638.

[3] S. Bas, *hom. temp. fam. et siccit.*, t. 1, p. 350.

Prophète a raison de s'écrier : *Cieux, étonnez-vous! Terre, frémis!* A quelle horrible férocité le genre humain en est-il venu [1] ! »

Le plus cruel usurier, le plus insatiable vampire, c'était l'État. Ce n'est pas que le système d'impôts alors en vigueur différât beaucoup de celui qui fonctionne avec succès dans nos sociétés modernes. Mais une foule d'abus en dénaturaient l'application, et ne justifiaient que trop les plaintes amères qui remplissent les écrits du temps. D'ailleurs, l'administration romaine posait en principe que le territoire de l'empire était la propriété de l'empereur. Donc, en dehors du prince, plus de propriétaires, mais des fermiers, des colons, autorisés à jouir du sol à condition d'une redevance, débiteurs de l'État, traités au besoin comme la loi traitait tous les débiteurs, c'est-à-dire emprisonnés, flagellés, torturés, vendus, et même parfois mis à mort [2]. Il est vrai que l'influence des idées chrétiennes avait modifié ce régime. Sous l'inspiration de l'épiscopat, de sages édits se préoccupent des souffrances du peuple, ordonnent d'épargner les laboureurs, veillent à la juste répartition des impôts, répriment la rapacité des exacteurs, font à des villes, à des provinces la remise entière des contributions arriérées [3], et proclament hautement que les droits du domaine sont moins chers au souverain que la protection de ses sujets [4].

Mais quand la guerre, la politique, le faste, la prodigalité, avaient vidé les coffres de l'État, et qu'il fallait

[1] Chrys., t. 7, p. 614, *hom* 61 *in Math.*, n. 3. — Voyez la lettre 247 de S. Augustin (t. 2, p. 874), où il plaide vivement la cause de pauvres colons menacés de payer une double redevance.

[2] *Ubi debitorum aliquem egestate obstrictum nihil reddere posse dicebatur, interfici debere pronunciabat.* (Amm. Marc. sur Valentin, l. 27, c. 7)

[3] Euseb., l. 4, c. 2. — Aurel. Vict., 44. — Cod. Theod., 7, t. 1, l. 4; 11, t. 1, l. 1, et t. 8, l. 3.

[4] Cod. Theod., 10, t. 5, l. 2.

venir en aide au trésor, le prince, en contradiction avec lui-même, après avoir professé la modération et la sagesse, multipliait les surtaxes, imaginait de nouveaux tributs, pressait les rentrées, commandait les rigueurs, livrait le contribuable à bout de ressources à la merci du collecteur, ouvrant ainsi la porte à tous les excès, à toutes les audaces de l'arbitraire, de l'injustice, de la concussion, de la violence, de l'exaction. Aucun impôt ne donna lieu à plus d'abus et de plaintes que ce maudit *chrysargyre*. Frappé sur une foule d'industries aux abois, il en précipitait la ruine; et lorsque, de quatre en quatre ans, venait la fatale échéance, un spectacle de douleur et de désespoir s'offrait partout dans les villes de commerce : les mères vendaient leurs fils, les pères prostituaient leurs filles, et l'impitoyable exacteur employait le fouet et la torture pour arracher au pauvre ouvrier son dernier écu. Pallade raconte l'histoire d'une jeune femme fuyant d'asile en asile les terribles poursuites du fisc. Tombée aux mains d'un voleur, qui lui demande la cause de son désespoir : « Mon mari, dit-elle, n'ayant pu payer à l'époque voulue sa dette publique de trois cents deniers d'or, on l'a flagellé et mis en prison, et mes trois enfants ont été vendus. Moi, fugitive, j'erre de tous côtés, changeant chaque jour de demeure et n'étant en sûreté nulle part. Les agents du trésor m'ont rencontrée plusieurs fois, et chaque fois flagellée ; et me voilà depuis trois jours dans ce désert sans un morceau de pain. » Le voleur, moins barbare que l'État, donna à la pauvre femme les trois cents deniers d'or, et, l'ayant reconduite chez elle, racheta ses enfants et fit mettre son mari en liberté [1].

De semblables horreurs avaient lieu tous les jours et partout. Que le colon qui cultivait un champ, que l'in-

[1] Hist. Lausiac., c. 63. — *Vit. patr.*, p. 578.

dustriel qui vivait péniblement de son métier, ne payât pas sa quotité d'impôt, on vendait ses bœufs, sa charrue, ses outils, ses enfants ; on le vendait lui-même. Pour échapper à la prison ou à la vente, le malheureux s'enfuyait chez les barbares, se faisait bandit [1]. Les champs étaient abandonnés, des terrains cultivés naguère se couvraient de bois [2], les villes elles-mêmes se dépeuplaient [3], l'industrie et le commerce dépérissaient de jour en jour : on ne voyait que mendiants sur les places publiques, que brigands dans les campagnes.

Si à plaindre que fût le contribuable, il n'était pas plus malheureux que le percepteur. Rome, en effet, tout en courbant le monde sous son joug, avait laissé à chaque ville, à chaque *municipe*, son administration intérieure et la libre disposition de ses deniers, moyennant l'acquittement régulier des sommes exigées, à titre d'impôt, par le pouvoir central. Les bourgeois aisés de la cité, sous le nom de *curiales* ou *décurions*, formaient une *curie*, c'est-à-dire un conseil municipal, lequel choisissait dans son sein un pouvoir exécutif composé de plusieurs magistrats chargés, sous sa direction, de veiller aux intérêts et de gérer les affaires de la petite république. L'État ne connaissait que les décurions : ils lui répondaient de la ville et surtout de l'impôt. Quand le gouverneur de la province avait fixé la quotité de chaque municipe, il en signifiait le chiffre aux décurions ; et ceux-ci, à leurs risques et périls, devaient faire le recouvrement de la somme exigée et la verser dans les caisses de l'État. Dans une situation prospère, rien de plus simple, et le titre de décurion fut long-temps honorable et recherché. Mais quand les fautes des princes, le malheur des temps, une foule de circonstances déplorables

[1] Theod., *ep.* 42 et 45.
[2] Lact., *de Mort. persec.*, 7.
[3] Amm. Marc., 28, 5. — Cod. Theod., *de Indulg. trib.*, 13.

eurent appauvri l'industrie et l'agriculture, que l'argent devint rare, et que le contribuable ruiné ne put acquitter son rôle, les décurions, toujours tenus aux charges du municipe et responsables de l'impôt, se virent réduits à pressurer leurs pauvres concitoyens ou à subvenir de leurs propres deniers au déficit des recettes publiques. Alors les fonctions de curiale devinrent onéreuses et détestées : on ne songea qu'à échapper aux honneurs municipaux, à ne pas figurer sur les registres de la cité. La loi dut intervenir, et força les bourgeois à rester dans leur curie. Tout homme possédant vingt-cinq arpents fut condamné à être curiale, avec défense d'aliéner le fonds de terre sur lequel reposait ce titre odieux, et même de prétendre à aucune fonction ou dignité qui pût l'appeler hors de la curie : on lui interdisit la milice, on lui ferma la porte du sacerdoce; ordonné clerc, on l'arracha de l'autel; on l'emprisonna dans sa charge maudite, que, pour comble d'injustice, il était obligé de transmettre comme un patrimoine à ses enfants. Il ne resta plus aux infortunés décurions que le désespoir. On les vit s'enfuir des villes, se cacher dans les bois, envier le sort des esclaves, se vendre comme tels : rien n'égala le malheur de cette classe d'hommes, et c'était toute la bourgeoisie de l'empire [1] !

L'invasion des barbares, les tremblements de terre alors si fréquents étaient de moins terribles fléaux que cette misère générale et désespérée. Les esclaves, du moins, quelle que fût la bassesse de leur sort, avaient du pain et des vêtements chez leurs maîtres. Mais l'indigence des prolétaires dépassait tout ce qu'on peut imaginer. S. Basile dépeint en paroles navrantes les angoisses d'un père obligé de choisir entre ses enfants celui qu'il doit vendre pour faire vivre les autres « Il vient à vous tout en larmes, s'écrie-t-il, vous

[1] Fauriel, Hist. de la Gaule méridionale, t. 1, p. 372. — De Broglie, De l'égl. et de l'emp., t. 2, p. 247.

offrir pour un morceau de pain une tête si chère. Et vous exploitez son désespoir, vous lui marchandez son sang et sa vie [1] ! » L'Église, il est vrai, avait fait et ne cessait de faire des prodiges de charité; elle avait créé des hospices pour les malades, des asiles pour les orphelins, des maisons de retraite pour les vieillards et les incurables; elle distribuait tous les jours des masses d'aumônes. Mais ses ressources moins grandes que son zèle étaient peu de chose devant cette extension progressive de la pauvreté ! Les mendiants encombraient les rues, les parvis des églises, les péristyles des palais, et faisaient métier de la misère. Chants obscènes, jongleries, impertinences, insultes, tout leur était bon pour ramasser autour d'eux les foules oisives et extorquer aux badauds quelques sous. On les voyait, simulant le désespoir, s'enfoncer des clous dans la tête, dévorer des lambeaux de vieilles chaussures ; quelques-uns mutilaient leurs propres enfants, leur crevaient les yeux, pour s'en faire des instruments de pitié et de lucre [2]. D'autre part, de saints pontifes, d'admirables solitaires, en étaient réduits à donner les vases sacrés, leurs livres, leurs vêtements, leur liberté même, afin de procurer quelques faibles secours aux membres de Jésus-Christ souffrants et abandonnés. S. Sérapion, surnommé *le Sindonite*, se vendit plusieurs fois lui-même au profit des pauvres, et à la fin il se donna à une vieille femme sans ressources, qui le brocanta pour un peu de pain [3].

Et toutefois, on était déjà loin des monstrueuses proportions du paupérisme sous l'ère païenne, quand Rome seule, même après la distribution des terres par Jules César [4],

[1] S. Bas., *hom. de avarit. id illud : Destruam horrea*, t. 1, p. 332; édit. de Paris, 1638.

[2] Chrys., t. 1, p. 175; t. 7, p. 402; t. 10, p. 187 et 219; t. 11, p. 506.

[3] Pall., hist. Lausiac., c. 23. — Bolland, t. 2, p. 507.

[4] Suet., *in Jul. Cæs.*, 41.

comptait trois cent vingt mille citoyens inscrits sur la liste des indigents? Ces fiers Romains n'étaient que d'orgueilleux mendiants, qui se croyaient les maîtres du monde, et qui vivaient sans honte de l'aumône de l'État et des restes de festin que, sous le nom de *sportules*, de fastueux patrons leur faisaient distribuer par des esclaves à la porte de leurs palais. La mendicité, sous diverses formes, existait chez eux à tous les degrés de la hiérarchie sociale, et les gueux en prétexte n'étaient ni moins effrontés ni moins rampants que ceux en guenilles.

Il est vrai, le Christianisme avait profondément modifié cet état de choses. S'épanchant de son sein comme un fleuve, la charité avait noyé sous ses flots divins bien des hideurs du paupérisme antique et une foule d'atrocités caractéristiques des mœurs païennes. Mais l'ancien système de l'assistance par l'État subsistait toujours, et perpétuait, aggravait la misère qu'il prétendait soulager. On a tout dit sur les secours publics chez les Romains [1]. C'étaient d'abord des distributions de blé. Sévère ajouta de l'huile, Aurélien du lard. Ce dernier substitua au blé, distribué tous les mois, le pain distribué tous les jours; il parla de donner aussi du vin. *Pourquoi pas des poulets?* dit un préfet du prétoire. Et ce mot fit reculer l'empereur, qui se contenta d'ordonner qu'une certaine quantité de vin serait vendue au peuple au-dessous du cours. Mais Constantin supprima les ventes à prix réduit et n'admit que les distributions gratuites. Étendant à la nouvelle Rome les privilèges de l'ancienne, il octroya à sa chère Byzance le pain, le vin, l'huile, la viande, le lard. Une *annone* spéciale fut établie pour la fournir de toute sorte de denrées. Dès le règne de Constance, on y distribuait quatre-vingt mille boisseaux de blé apportés

[1] Naudet, Mém. sur les sec. publ. — Wall., Hist. de l'esclav., t. 3, p. 256. — Mounier, De l'assist., c. 2. — De Broglie, L'égl. et l'emp., t. 2, p. 180.

d'Égypte[1]. Là, comme à Rome, les approvisionnements se faisaient par des corporations privilégiées de marins, de boulangers, de marchands, dont les charges étaient obligatoires et héréditaires. Antioche, Alexandrie, Carthage, sollicitèrent comme un honneur l'aumône de l'État[2].

Mais ces ventes à vil prix, ces distributions gratuites, si onéreuses au Trésor, portaient-elles du moins un réel soulagement aux souffrances du peuple? En voulant le sauver du désespoir, on le poussait à la paresse. Certes, si le gouvernement se proposait comme but suprême de sa bienfaisance la soumission des masses à son despotisme, il avait parfaitement réussi. Ses libéralités funestes avaient éteint dans les âmes la dernière étincelle d'activité libre. L'assistance publique n'était qu'une prime à l'oisiveté et à la crapule. Tous les jours, à heure fixe, chaque citoyen alimenté montait, muni d'un billet, l'escalier assigné à son quartier, à sa division, et recevait, ou gratis ou à très-bas prix, un pain de trente-six onces en forme de couronne, et qu'on appelait le *pain de l'escalier*[3]. A Rome, comme ailleurs, les grands édifices destinés à l'aumône officielle étaient entourés de cabarets et de mauvais lieux. On passait de l'escalier du pain à l'antre de la débauche. Or, l'État, qui faisait manger ce peuple de mendiants, ne s'inquiétait pas d'autre chose, et pourvu que la multitude assouvie et abrutie obéît et se tût, il fermait les yeux à tout. Il arriva que ces infames maisons cachèrent des mystères d'horreur. A peine les misérables qu'y attirait le vice avaient-ils mis le pied dans le cabaret, que, le plancher

[1] Socr., l. 2, c. 13. — S'agit-il d'une distribution par an ou par jour? Dans la première hypothèse, Constantinople était traitée plus parcimonieusement que Rome; dans la seconde, nous arrivons à un chiffre fabuleux. Peut-être faudrait-il adopter une distribution de 80 mille boisseaux par mois.

[2] Euseb., Hist. eccl., l. 7, c. 21. — Wall., *loc. cit.*, t. 3, p. 259.

[3] Cod. Theod., l. 24, t. 3.

s'affaissant sous eux, ils se trouvaient prisonniers dans une espèce d'atelier souterrain, où, sans espoir de délivrance, perdus pour leur famille, ils passaient la vie à tourner la meule. Un soldat de Théodose, pris à ce piège, usa de son poignard et s'échappa. Le prince fit raser ces affreux repaires[1]; mais il ne supprima ni la misère ni la paresse, ces hauts pensionnaires de l'État entretenus à grands frais.

Du reste, le gouvernement qui avait pris à sa charge la nourriture des pauvres, leur laissait le souci de se loger. Bon nombre n'avaient d'autre demeure que la rue, d'autre couche que le pavé de marbre sous le portique des édifices publics. Les palais des riches, avec leurs immenses jardins, occupaient presque tout le sol de Rome. A peine restait-il un peu de place pour les chétives habitations des plébéiens, appelées *insulæ*, îles, le nom de maison, *domus*, étant exclusivement réservé à la demeure des grands. Entassés dans ces *îles* malsaines, les prolétaires s'en partageaient les différents étages et les mauvaises chambres sans lumière et sans air[2]; et ces tristes taudis se louaient à des prix fous, genre d'usure auquel l'indigence elle-même ne pouvait échapper. En vain les édits souverains avaient défendu d'élever plus haut que soixante pieds ces fragiles bâtiments construits à la hâte avec de mauvais matériaux; l'espace manquant, les prohibitions tombèrent en désuétude, et l'on eut à déplorer chaque jour de nouveaux et terribles accidents.

Plus heureuse en apparence, l'aristocratie n'était que la première victime du despotisme impérial. Ses membres jouissaient d'immunités et de privilèges considérables, les titres les plus pompeux leur étaient prodigués, on les appelait *grands, parfaits, perfectissimes, illustres,*

[1] Socr., l. 5, c. 18.
[2] Vitruv., 2, 8. — Juven., *satir.* 3, v. 199, 223. — Just. Lips., *de Mag. urb. Rom*, 3, 4.

très-illustres [1]. Mais la délation acharnée à leur précaire existence pouvait, d'un instant à l'autre, les jeter du faîte des grandeurs dans la plus affreuse misère. Leur nom, leur fortune, leur famille, étaient à la merci d'un décret. Devant un pouvoir qui pose en principe que tout lui appartient, hommes et choses, ils passent leur vie à trembler, à dissimuler, à ramper, et il n'y a que leur insolence vis-à-vis des faibles et des petits qui égale leur bassesse vis-à-vis du maître. Être admis le matin dans la chambre de César pour adorer l'astre à son lever, être invité le soir à sa table, leur semble la plus haute faveur de la Providence, le comble de la gloire. Aplatissement et lâcheté sont devenus synonymes d'aristocratie, grandeur signifie bassesse. Pour trouver un caractère, une âme, une conscience, la sainte fierté du devoir et du droit, il faut se tourner vers l'Église. Là palpitaient des cœurs généreux ; là parlaient d'incorruptibles oracles ; là des hommes saintement courbés sous la pensée de Dieu se dressaient de la hauteur de cette pensée contre toute oppression humaine. L'Église était la seule force ici-bas que César n'avait pu ni absorber, ni briser, ni plier. Aussi ne voyait-il en elle qu'un rival détesté et contre lequel tout était bon, les usurpations ouvertes et les concessions perfides, la persécution et la corruption. Car ces pitoyables autocrates, qui ne savaient pas se garder contre les barbares, eussent voulu étendre leur ignoble despotisme sur les âmes, sur les consciences, sur Dieu lui-même comme sur tout le reste. Et il est vrai qu'ils s'étaient créé des complicités dans le sanctuaire. A côté des grands docteurs, des grands saints, des grands pontifes, on ne comptait que trop déjà d'evêques mondains et vendus, de prêtres ambitieux et serviles. Il n'y a guère que le désert et son peuple d'ascètes qui restent

[1] Naudet, Chang. dans l'emp., t. 2, c. 3, art. 2 — *Notitia dignit.*, etc.

inaccessibles au souffle fatal qui énerve tout : de là, pour les âmes viriles et chrétiennes l'attrait de la solitude. Ceux-là seuls restent dans le monde que le devoir y enchaîne. Les autres s'estiment heureux de fuir le plus loin possible ce spectacle de dissolution et de honte, ils cherchent au fond des Thébaïdes, au sommet des montagnes, un coin de terre qu'il n'ait pas souillé, où ils puissent respirer, loin des hommes et de leurs bassesses, dans la prière et le travail, la sainte liberté des enfants de Dieu.

Ainsi, d'une part, la rapide et merveilleuse extension de la foi chrétienne, ses enseignements glorifiés par les plus beaux génies et triomphant du philosophisme païen et de l'hérésie, l'élan des plus nobles vertus, les plus admirables dévouements, les touchantes créations de la charité, l'Évangile pénétrant peu à peu de son esprit le vieux droit romain, de sages édits favorisant l'émancipation des esclaves, relevant la condition de la femme, replaçant la famille sur sa base véritable ; l'indissolubilité du mariage, l'adoucissement progressif des mœurs, un irrésistible courant d'idées fortes et généreuses, un travail visible et puissant de rénovation sociale, la solitude peuplée de Saints, le sacerdoce, malgré quelques ombres, rayonnant de la gloire des Hilaire, des Ambroise, des Martin, des Basile, des Astère, des Epiphane, des Chrysostôme et d'une foule d'autres moins illustres sans être moins grands, partout des splendeurs intellectuelles et morales d'un incomparable éclat; et, d'autre part, décadence profonde, horrible dissolution, le travail découragé, le commerce défaillant, l'agriculture ruinée, la population amoindrie, la bourgeoisie désespérée, la noblesse déshonorée, les frontières envahies, les villes saccagées, une misère immense, et, au milieu des ruines et des flammes, des fêtes et des joies dégoûtantes, l'anarchie sous le despotisme, le mépris de toute autorité et le relâchement de tous les liens dans la plus complète servitude,

le monde s'écroulant sous le double poids de sa pourriture et des Césars: tel est le tableau d'une époque qui saisit autant par sa grandeur que par sa bassesse, où les plus vives clartés d'une aurore brillante et glorieuse se mêlent aux ombres lugubres d'un soir sinistre.

Un de ses traits saillants, c'est l'effacement des caractères, la lâcheté! En dehors de la solitude et du sanctuaire, le sentiment de la dignité humaine n'existe plus. Cet antique orgueil du citoyen, qui y suppléait quelquefois, a fait place à une prodigieuse aptitude à se prosterner, à ramper devant tous les pouvoirs qu'un caprice de prétoriens, une intrigue d'eunuques fait surgir on ne sait d'où, et jusqu'aux pieds de tous les favoris, de tous les valets de cette fragile grandeur qui passe du trône à l'égout en un jour. On ne sait plus qu'une chose: s'abandonner corps et âme au despotisme, encourager ses usurpations, lui livrer au-delà de ses désirs, étonner par l'audace de la servilité l'audace de la tyrannie. Le monde est insatiable de servitude. Mais cette lâche abdication de la responsabilité humaine, cette muette adoration de la force et du succès, ne donnent ni plus d'assurance au pouvoir, ni plus de sécurité aux esclaves. Jamais l'autorité ne fut plus absolue, ni le monde plus misérable.

Et cette fange de vingt siècles, le Christianisme eût voulu, comme le Créateur autrefois, la pétrir de ses mains divines, la pénétrer d'un souffle de vie! Chaque jour, à sa voix, surgissent de grandes vertus et de grandes âmes, d'admirables météores éclairent d'une vive lumière l'horizon moral, mais ce ne sont que des météores. En vain les prodiges succèdent aux prodiges, en vain de sublimes efforts sont déployés de toutes parts, le monde reste plongé dans ses hontes, couché dans sa boue: il n'a pas assez d'énergie pour être chrétien. La centralisation romaine si savante et si puissante, en se substituant partout à l'activité individuelle et locale, a déshabitué chacun de sa responsabilité

personnelle, de toute espèce d'initiative et de spontanéité. D'un bout d'empire à l'autre, elle pèse comme un niveau de fer sur une population énervée, servile, impuissante, qui se regarde elle-même comme la chose d'un homme chargé de penser, de vouloir pour elle, et ne donne signe de vie que pour acclamer tour-à-tour, avec la même ivresse, tous les maîtres qui lui font l'honneur de la gouverner. A Rome, à Byzance, à Alexandrie, à Antioche, c'est partout le même spectacle, la même lâche insouciance, le même peuple.

Il n'y a plus là qu'un monde vieilli dans la mollesse et l'esclavage, usé, décrépit, gangréné, bon à parer les gradins d'un amphithéâtre, à couronner des pantomimes, à proclamer des empereurs, à manger entre deux débauches le pain *de l'escalier*. Comment trouver dans cet affaissement général, dans cette lâcheté, dans cette abjection, le ressort, l'élan nécessaires à l'intelligence sérieuse, à la pratique vraie de l'Évangile ? La Providence n'a qu'à balayer cette pourriture. Et en effet, ses cataractes sont ouvertes; le flot monte d'heure en heure ; Alaric est là !

Une chose toutefois repose le regard attristé, et console l'âme de ce spectacle de ruines et de mort : c'est la lutte ardente, intrépide, infatigable, sublime des docteurs de l'Église, contre cette bassesse, cette ignorance, cet égoïsme, cette corruption des mœurs publiques et privées, lâches, viles, rapaces, honteuses, contre ce mal si ancien, si profond, si incurable ! Noé du monde moral, en prophétisant le déluge, ils bâtissent l'arche, ils y appellent, ils y recueillent les âmes d'élite, toutes celles que Dieu destine à la rénovation du monde, les grands germes de vie que le vaisseau mystique doit sauver du cataclysme et auxquels se rattachent l'avenir de l'humanité et les desseins de la Providence !

CHAPITRE QUATORZIÈME.

Principal objet de la prédication de Jean. — Appréciation d'un critique moderne. — Efforts de l'orateur pour arracher le peuple à l'ignorance et à la superstition.—Homélie sur les Calendes.—Libre arbitre de l'homme. — Graves abus dans la célébration des noces. — Enseignements répétés sur la sainteté et l'indissolubilité du mariage. — Conseils aux époux chrétiens. — Devoirs des pères et mères. — Éducation de l'enfance.— Livres païens. — Les jeunes gens doivent être mariés de bonne heure. — Discours sur le choix d'une épouse — Mariage d'Isaac. — Applaudissements de l'auditoire.

Si le but du chapitre précédent a été atteint, le lecteur peut se faire une idée exacte de la situation respective du Christianisme et du polythéisme à la fin du IVe siècle, sur ce champ de bataille où se heurtaient alors, d'un choc suprême, l'ancien et le nouveau monde. Au plus fort de cette mêlée, entre les plus vaillants et les plus illustres, apparaît Chrysostôme, soldat, héros, martyr bien plus qu'écrivain et docteur. Un ennemi surtout attire son attention, occupe son courage ; celui-là, il le poursuit avec une ardeur implacable, et contre lui toutes les armes lui sont bonnes : la raison, la passion, l'ironie, le sarcasme, l'invective, l'anathème. Qu'il explique un texte sacré, qu'il célèbre un martyr, au fond presque tous ses discours sont des philippiques, et il n'en est pas de plus véhémentes. Mais le tyran objet de ses haines, l'adversaire auquel s'acharnent ses coups, c'est le péché, quel que soit d'ailleurs le masque ou le nom qu'il porte. Confondre ses sophismes, signaler ses bassesses, mettre à nu ses laideurs, le livrer au mépris public, obtenir d'un auditoire ému un cri de

repentir, et, en face des misères et des ignominies du siècle, poser en souveraine la parole de la Croix, c'est le but qu'il poursuit fièrement, sans regarder ni aux inimitiés qu'il soulève, ni aux blessures qu'il fait, avec la liberté et la force que donnent un noble caractère et de hautes convictions unies à un grand talent.

On a dit qu'indulgent à l'excès et d'une partialité visible pour les classes inférieures, il frappait sur les grands, sur les riches avec une violence de langage plus digne d'un tribun que d'un prêtre; et nous ne nions pas qu'une première lecture ne puisse vous laisser sous cette impression. Devenu de bonne heure, et par la nature même de ses devoirs, le confident et le témoin assidu des douleurs du peuple, l'orateur d'Antioche en éprouve une tristesse qui le suit partout, qu'il ne sait pas dissimuler, et qui, s'allumant en passion au fond de son âme aimante et généreuse, fait de lui l'avocat éloquent et opiniâtre des pauvres et des petits. Mais la pitié de leurs maux ne l'aveugle par sur leurs vices; en brûlant d'alléger le fardeau des uns, il veut aussi briser le joug des autres; et s'il tonne contre l'avarice, le luxe, l'orgueil, s'élève-t-il moins souvent, avec moins de force, contre la paresse, l'ivrognerie, la superstition, l'amour effréné du cirque et de l'amphithéâtre, et toutes ces erreurs, toutes ces habitudes grossières, honteuses, déplorables d'un peuple enfant pour lequel il n'hésite pas à descendre aux plus petits détails de l'enseignement, à la réfutation terre à terre des plus absurdes préjugés, à se faire, lui le grand orateur, humble et patient catéchiste? Mais, convaincu que l'ignorance et les vices de ce peuple tiennent, en grande partie, à sa misère, à l'abandon où il gémit, au coupable dédain des classes élevées, s'il le plaint en le grondant, s'il évite d'irriter par des reproches trop amers des plaies déjà trop envenimées, si l'accent affectueux du père et de l'ami tempère à propos les incrépations de

l'apôtre, qui oserait lui en faire un crime? Celui dont il est le ministre n'aima-t-il pas à s'entourer de pauvres et de petits?

Quant aux riches, c'est vrai, Jean les rudoie, et plus d'une fois peut-être la véhémence de ses sorties, en les écartant de sa chaire, le priva d'un concours précieux. Lui si indulgent, dont la main, tendue à tous ceux qui tombent, dispense sans mesure les pardons célestes, il se montre impitoyable aux riches, comme s'ils n'étaient tous que des pécheurs endurcis, d'incorrigibles pharisiens défiant les colères du Christ, et l'on dirait par moments qu'il n'a compris de l'Évangile que le terrible anathème : *Væ vobis divitibus!* Ne l'oublions pas, l'esclavage et le Césarisme étaient alors les deux pôles du monde. Sous un maître dont le regard seul les faisait trembler, des milliers de maîtres répétaient, en l'exagérant, sa dure tyrannie dans les cités, dans les campagnes, dans la famille. Le vol, l'usure, la délation, les concussions étaient la source de la plupart des fortunes, à ce point que Chrysostôme ose se demander à haute voix s'il en est une d'honorable et de légitime autour de lui [1]. Et ces biens, fruits honteux du crime, étaient honteusement dépensés en orgies, en débauches, en folies! Scandales de parures et d'ameublements, ridicule étalage de nains, de fous, d'eunuques, de parasites, affreux traitements infligés aux esclaves, moins affreux que les services exigés d'eux [2], vente aux enchères, sur la place publique, des fermiers et des débiteurs insolvables, pantomimes obscènes, fureur du jeu, profanation du mariage, orgueil, égoïsme, mollesse, perfidie, vénalité, mépris des pauvres, idolâtrie de l'argent, insolence dans la bassesse, sordidité dans le luxe, avarice dans la prodigalité, perversité froide, lâcheté hideuse, infamies sur infamies : c'était le spectacle

[1] Chrys., *in ep. ad Eph.*, hom. 2, t. 11, p. 14.
[2] Salv., *de Gubern. Dei*, l. 4, c. 6 ; l. 8 c. 3.

tous les jours offert par la richesse et la puissance aux regards désolés des âmes honnêtes et chrétiennes. Qu'y a-t-il d'étonnant que cette désolation éclate par la bouche de Chrysostôme ? Son silence nous eût bien plus étonnés. Dans une société ainsi faite, où il n'y a que des oppresseurs et des opprimés, des spoliateurs et des victimes, des cœurs sans entrailles et des malheureux sans pain, faut-il tant regretter qu'une voix sévère et puissante proteste de temps à autre au nom de la Providence et de l'Évangile, qu'elle imprime une solennelle flétrissure au vice impudent, à l'orgueil impie, qui affectent de se placer au-dessus des lois ? Et pourquoi des iniquités choyées à la cour, applaudies dans le monde, n'auraient-elles pas trouvé leur châtiment dans le temple, devant l'autel du Christ ? Que la douleur de Jean, en présence de ces indignités et de ces scandales, n'ait pas toujours une parfaite mesure de langage, que son indignation et même sa charité s'exhalent quelquefois en paroles acerbes et dures, il se peut : c'est la noble douleur, la sainte colère d'un intrépide ami de la vérité et de la vertu. Il subira les conséquences de son courage, les haines qu'il soulève aujourd'hui l'écraseront demain ; mais il aura vengé la Providence, glorifié l'Évangile, consolé l'humanité, et s'il y a en tout cela imprudence, c'est la généreuse imprudence de l'héroïsme qui se jette tête baissée dans le devoir. Oui, peut-être, on dirait par moments la voix d'un tribun ; mais le tribun transfiguré en apôtre n'a qu'une passion et qu'un but, la charité.

Pour ce qui est de la hardiesse du langage, Chrysostôme avoue qu'il préfère la correction des coupables à la noblesse des expressions [1]. Il ne faut donc pas être surpris que la critique ait relevé, dans ses nombreuses homelies, « des détails étranges et d'une crudité énergique, des invectives

[1] Chrys., *in ep.* 1 *ad Corinth.*, hom. 37, t. 10, p. 348.

près desquelles pâlissent les plus violentes diatribes de Cicéron contre Antoine [1]. » Mais cette langue et ce temps ne sont pas les nôtres. N'y a-t-il pas injustice à juger un orateur populaire du IVe siècle comme un prédicateur du roi au XVIIe ? Jean s'adresse, non pas à quelques esprits d'élite, mais aux masses ; et pour soutenir leur attention, pour exciter leur sensibilité, il lui faut plus que les ressorts ordinaires. Pas de ménagements, pas de voiles : ils ne sont pas de mise ici. D'ailleurs il improvise presque toujours, l'improvisation est une nécessité de sa position ; son talent est à la merci de son zèle, son zèle à la merci de la circonstance; la tribune l'inspire, l'auditoire fait l'orateur. Un tel homme ne peut être jugé qu'au pied de sa chaire, au milieu de la foule qui l'entoure, au moment où la parole jaillit de son âme avec ce prestige, cette émotion, cette autorité qu'y ajoutent le regard, le geste, l'accent, la personnalité de l'orateur et cet immense amour de Dieu et des hommes qui embrase sa vie et déborde dans son discours. Le lecteur peut le trouver diffus, monotone, inégal : il peut être blessé de l'âpre liberté de son langage ; l'auditeur battait des mains, versait des larmes, et, pour quelques heures au moins, il sortait meilleur de ses discours.

Nous aimons à le redire, il n'y a aucune analogie à établir entre l'éloquence méthodique de la chaire moderne et l'éloquence désordonnée et si puissante de Chrysostôme. Bourdaloue et Bossuet encore plus avaient étudié l'orateur d'Antioche ; ils le possèdent à fond, et le citent à tout instant avec bonheur. Mais appliquer le même critérium à la prédication de l'un et à celle des autres, ce serait s'exposer aux plus grossières méprises. On ne peut rapprocher ces grands noms, que pour constater une dissemblance profonde entre les génies et les travaux qu'ils rappellent. « Bourdaloue, dit un critique moderne qui ne flatte pas Chrysostôme, est

[1] Alb., Thèse, p. 332.

un dialecticien serré et pressant, bien qu'un peu lourd. Il déconcerte le pécheur, prévient et ruine toutes les objections, établit sur le roc inébranlable de la logique les vérités du dogme, les principes de la morale. Massillon agit sur les âmes par la sensibilité; il remue et trouble son auditoire plus qu'il ne le pénètre et ne le convainc. C'est aussi par la passion que Chrysostôme exerce tout son empire sur la volonté. Il ne bannit point le raisonnement, mais il semble y avoir peu de confiance; il le dissimule, il le déguise sous la magnificence des descriptions, l'éclat des images, l'abondance intarissable du langage. Sous le rapport de l'ordre, de la méthode, il est bien inférieur à Massillon; mais, par la science des mœurs, la véhémence, la splendeur, la facilité du style, je ne sais si Bossuet lui-même l'emporte sur lui. Malheureusement ces qualités tournent en défaut dès que la mesure manque. Le moraliste profond devient peintre de mœurs et bientôt peintre satirique.... La véhémence du langage dégénère en invectives, en personnalités blessantes. Ce style plein d'éclat et de facilité est souvent d'une intempérance qui fatigue, d'une familiarité qui choque. Ce luxe tout oriental de récits, de comparaisons, de descriptions, dissimule trop bien l'austère rigueur de l'enseignement.... Mais de ces longues et diffuses homélies (improvisées généralement, ne l'oublions pas), il se dégage un si pur parfum de franchise et de vertu, on y sent un souffle si puissant de charité, une si tendre et si active compassion pour tout ce qui souffre, l'âme de l'homme y apparaît si visiblement avec sa pureté, son courage héroïque, ses élans passionnés vers Dieu, la justice, la liberté, que l'on oublie les défauts de l'orateur qui furent avant tout ceux de son siècle et de son pays, et qu'on l'admire et qu'on l'aime comme si l'on était à Antioche sous la séduction de sa parole et le charme vainqueur de sa vertu [1].»

[1] Alb., Thèse, p. 357.

Ici, du reste, des citations deviennent nécessaires; et, bien qu'elles ne puissent donner qu'une pâle idée de cette grande éloquence et surtout de cette grande âme, cependant elles feront mieux connaître Chrysostôme que toutes nos réflexions et tous nos discours. Suivons-le dans quelques-unes de ses attaques contre les erreurs et les vices du temps. Et d'abord, traduisons, en partie du moins, l'homélie sur les Calendes, où il combat, avec une sublime patience, des croyances populaires aussi ridicules que tenaces [1].

« Nous avons à livrer bataille, dit-il, non aux Amalécites comme les anciens Hébreux, non aux barbares envahissant nos frontières, mais aux démons qui déploient aujourd'hui leur puissance au milieu de la place publique. Car les veilles diaboliques de ce jour, ces quolibets, ces sarcasmes échangés entre vous, ces danses nocturnes et toute cette comédie ridicule, jettent la ville dans une pire captivité que le plus cruel ennemi. Et quand vous devriez tous vous recueillir au-dedans de vous-mêmes, pleurer et rougir soit sur vos fautes personnelles, soit sur celles de vos frères, la cité ne pense qu'à se réjouir, à se couronner de fleurs, et, comme une femme élégante et somptueuse, l'*agora* se pare avec prétention et se revêt d'or, d'étoffes précieuses, de mille objets étalés aux yeux, chacun dans son magasin s'appliquant à l'emporter par la beauté de ce qu'il vend sur les rivaux de son industrie. Cette espèce de lutte, bien que puérile, et accusant des âmes dont les pensées ne sont ni grandes ni élevées, n'a pourtant rien de très-funeste.... Ce qui a lieu dans les tavernes depuis ce matin, m'afflige plus vivement; car tout cela est plein d'impiété et d'intempérance : d'impiété, puisque ceux dont je parle observent les jours, croient aux augures, et sont persuadés que s'ils passent dans la joie et le plaisir le premier jour du mois, ils

[1] S. Augustin combat les mêmes erreurs et les mêmes abus. (*Serm. de kalend.*, t. 5, p. 904 et suiv.)

passeront de même toute l'année; d'intempérance, puisque dès l'aurore hommes et femmes sont occupés à remplir et à vider sans cesse des flacons et des coupes de vin. Ce sont là des choses indignes de votre profession de chrétiens, et vous devez non-seulement ne pas les faire, mais en détourner vos serviteurs, vos amis, vos voisins. N'avez-vous donc pas entendu ces mots de S. Paul : *Vous observez les mois et les jours, les saisons et les années; je crains d'avoir travaillé en vain au milieu de vous* [1]? D'ailleurs, c'est le comble de la folie que de vouloir augurer de l'année entière par un seul jour, et non-seulement c'est folie, mais il faut reconnaître l'inspiration et l'action du diable dans une pensée qui fait dépendre votre vie non de votre prudence et de votre activité, mais de certaines révolutions des astres. L'année sera heureuse pour toi, si au lieu de passer le premier jour dans l'ivresse, tu le consacres, lui et les autres, à faire ce qui plaît à Dieu. Les jours sont bons ou mauvais, non par une propriété naturelle à chacun, car un jour ne diffère pas de l'autre, mais par notre activité ou par notre lâcheté. Fais le bien, le jour sera bon : quand tu feras mal, il sera mauvais et présagera malheur. Si, pénétré de cet enseignement et appliqué à y conformer ta conduite, tu sanctifies chaque jour par la prière et l'aumône, tu auras une année toute heureuse; mais si tu négliges la vertu pour faire dépendre le bonheur de ton âme des débuts des mois et d'autres circonstances de cette espèce, tu resteras privé de tous les avantages auxquels tu avais droit. Voilà ce que le diable a vu, et parce qu'il voudrait éteindre en nous l'amour du bien, décourager nos bonnes résolutions, il nous persuade d'attribuer à l'influence des jours l'heureuse ou malheureuse issue de nos affaires. Car celui qui croit que les jours sont bons ou mauvais par eux-mêmes, ne s'inquiète pas plus de faire

[1] *Ad Gal.*, c. 4, v. 10.

le bien les jours mauvais que d'éviter le mal les bons jours, convaincu que, dans le premier cas, la fatalité rend ses efforts inutiles, et que, dans le second, son inertie ne peut nuire en rien à un succès assuré d'avance : et ainsi, dans les deux cas, il trahit son salut, et comme si toute tentative de sa part était impuissante ou superflue, il passe sa vie dans l'oisiveté et le vice. Sachant cela, déjouons les ruses de l'ennemi, déposons ces tristes erreurs, cessons de préférer un jour à l'autre et d'avoir foi à ces vaines observances.... Tenons pour certain que rien n'est mauvais, si ce n'est le péché; que rien n'est bon, si ce n'est la vertu et le culte perpétuel de Dieu. La joie de l'âme, ce n'est pas l'ivresse qui la produit, mais la prière spirituelle ; ce n'est pas le vin, mais la parole divine : car le vin n'engendre que les tempêtes, la parole divine crée la sérénité et la paix ; l'un obscurcit l'intelligence, l'autre dissipe les ténèbres; l'un crée des chagrins qu'on n'avait pas, l'autre console de ceux qu'on avait. Non, rien ici-bas ne communique à l'âme tant d'allégresse que ces principes de notre sainte philosophie : mépriser les choses présentes, aspirer aux futures, regarder comme très-fragile tout ce qui est humain, richesses, puissance, honneurs, clientelle ! Sois plein de ces idées, et tu verras le riche sans éprouver les atteintes de l'envie, tu supporteras la pauvreté sans découragement, tu vivras dans une fête perpétuelle. Pour le Chrétien, en effet, il s'agit de fêter, non les nouvelles lunes, ni les entrées de mois, ni même le jour du Seigneur, mais la vie toute entière. Écoutons S. Paul quand il dit : *C'est pourquoi célébrons notre fête, non avec le vieux levain, ni avec le levain de la malice et de l'iniquité, mais avec les azymes de la sincérité et de la vérité* [1]. Si donc ta conscience est pure, tes jours seront tous des fêtes, muni que tu seras de

[1] I. *ad Corinth.*, c. 5, v. 8.

la bonne espérance et paré de l'attente des biens futurs. Si, au contraire, tu manques d'énergie et t'abandonnes au péché, tu vivrais au milieu des plus grandes joies, que tu ne serais pas dans une meilleure situation que ceux qui sont plongés dans le deuil. Et que m'importe à moi la splendeur du jour, si ma conscience est enfoncée dans les ténèbres du vice? Si tu veux de la nouvelle lune tirer quelque fruit, fais ceci: Dès que tu vois l'année finir, rends grâces au Seigneur qui a prolongé ton existence jusqu'à cet âge; excite ton cœur à la componction; rends-toi compte du temps que tu as vécu; dis en toi-même: Les jours s'en vont, les années s'écoulent, ma course est à peu près finie. Partirai-je de ce monde les mains vides de toute justice? Le jugement de Dieu est à nos portes, et le reste de notre vie tourne à la vieillesse !... Observer les jours est une erreur du paganisme qu'un Chrétien ne peut partager. Tu es enrôlé dans la cité d'en-haut, tu fais partie de la république des cieux, ta vie est mêlée à celle des anges, là où règne, non pas cette lumière qui fait place aux ténèbres, ni ce jour auquel succède la nuit, mais un jour sans fin, une lumière éternelle. Tournons de ce côté tous nos regards. *Cherchez,* dit l'Apôtre, *ce qui est dans le ciel, où Jésus-Christ est assis à la droite de Dieu* [1]. Tu n'as plus rien de commun avec cette terre où le soleil se montre pour disparaître; mais si tu vis saintement, la nuit pour toi vaudra le jour. Pour qui vit mal, au contraire, pour qui s'abandonne à l'intempérance, au vin, à la débauche, il n'y a que la nuit, même en plein jour, non par l'absence de l'astre lumineux, mais parce que l'ivresse remplit de ténèbres l'entendement. Donc, attacher de l'importance à certains jours, attendre d'eux le bonheur, et à cette fin illuminer la place publique et tresser des couronnes, est

[1] *Ad Coloss.*, c. 3, v. 1.

chose puérile et peu sensée. Affranchi de ces niaiseries, devenu homme et citoyen de la patrie céleste, ne t'amuse plus à allumer des lampes autour de l'*agora*, mais allume dans ton âme la lumière spirituelle. *Que votre lumière*, a dit l'Évangile, *luise devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et glorifient votre Père qui est aux cieux* [1]. A quoi bon couronner de festons la porte de ta demeure? Vis de manière à recevoir un jour des mains de Jésus-Christ la couronne de la vertu [2] ! »

Dans un autre discours, Chrysostôme poursuit une autre erreur de ce genre, non moins absurde, et plus odieuse.

« Je veux extirper de vos âmes, dit-il, une funeste maladie. Bon nombre de gens portent la simplicité jusqu'à croire que les âmes de ceux qui meurent de mort violente deviennent des démons. Non certes, non, il n'en est pas ainsi. Ce n'est pas une fin tragique, mais une vie coupable, qui change une âme en démon, non par une altération de sa substance, mais par une dépravation de sa volonté qui la porte à imiter le démon. C'est dans ce sens que Jésus-Christ disait aux Juifs : *Vous êtes les fils du diable* [3]; non que chez eux la nature humaine fût transmuée en celle du diable, mais parce qu'ils faisaient les œuvres de celui-ci ; et c'est pourquoi le Sauveur ajoute : *Vous voulez accomplir les désirs de votre père;* et S. Jean, de son côté, s'écrie : *Race de vipères, faites de dignes fruits de pénitence, et ne dites pas : Abraham est notre père* [4]. L'Écriture regarde comme parents, non pas seulement ceux que lient entre eux les liens du sang, mais ceux-là aussi qui se ressemblent par une certaine conformité de vices et de vertus : celui qui reproduit dans sa vie les mœurs d'un autre, est appelé son fils ou son frère. Mais pourquoi donc le diable a-t-il introduit parmi les hommes

[1] Chrys, t. 1, p. 698 et suiv.
[2] Joan. 8. 44.
[3] Luc, c. 3, v. 7.

cette fausse croyance? Pour déshonorer et abolir le culte des martyrs. Car les martyrs sont les victimes d'une mort violente, et il a voulu répandre sur eux un affreux soupçon. Mais il n'a pas réussi, et les témoins de Jésus-Christ continuent à jouir de leur gloire. Par là, toutefois, il a obtenu quelque chose de plus funeste : il a poussé des hommes pervers, ses adorateurs, à massacrer de jeunes enfants, dans l'espoir que ce serait autant de démons attachés à leur service[1]. Mensonge que tout cela, mensonge! — Mais les démons eux-mêmes ne disent-ils pas : *Je suis l'âme d'un tel moine?* — C'est précisément parce qu'ils le disent que je ne le crois point, car ils se moquent de ceux qui les écoutent. S. Paul leur imposait silence, même quand ils disaient la vérité[2],... et Jésus-Christ les gronda vivement pour avoir osé dire : *Nous savons qui tu es*[3].... Gardons-nous de croire à l'esprit mauvais; y eût-il du vrai dans ses paroles, fuyons-le, détestons-le. Ce n'est pas de lui, mais des divines Écritures que nous pouvons apprendre les dogmes salutaires et sûrs. Afin donc que vous sachiez que l'âme séparée du corps ne peut tomber sous la tyrannie de Satan, écoutez l'Apôtre : *Celui qui est mort*, dit-il, *est justifié du péché*[4], c'est-à-dire, ne pèche plus. Car, si Satan ne peut faire violence à l'âme quand elle demeure dans le corps, évidemment il le peut moins encore quand elle en est sortie. — Comment pèchent-elles, direz-vous, si elles ne subissent pas de violence? — Volontairement, spontanément, elles se livrent au mal, sans qu'aucune oppression

[1] La Cour d'assises de la Haute-Marne a condamné à la peine de mort Jean Vautrin, pour avoir coupé la tête à un jeune enfant de onze mois, dans le but de s'en faire un talisman. Vautrin était convaincu que la tête d'un jeune enfant assassiné a la propriété de rendre invisible celui qui la porte, et il comptait s'en servir pour voler impunément les châteaux du voisinage. (*Messager du Midi*, 4 février 1857.)

[2] Act. 16. 17.

[3] Luc, c. 4, v. 34.

[4] *Ad Rom.*, c. 6.

les y contraigne. Ainsi le déclarent tous ceux qui ont vaincu par leur courage les machinations de l'ennemi; et nous voyons qu'il eut beau s'acharner à Job en toutes manières, il ne put lui arracher un blasphème. D'où il suit clairement que nous avons en nous-mêmes la puissance de résister ou d'obtempérer à ses insinuations, et que nous n'avons à subir de sa part ni coaction ni nécessité[1]. »

On souffre de voir un tel homme condamné à descendre à chaque instant des hauteurs de sa pensée à des explications si élémentaires. Mais en vérité l'abnégation du génie est-elle moins admirable que le génie? Jean ne se pose pas cette question. Disputer une âme au vice, la rendre à la vérité et à Dieu, est à ses yeux la plus belle palme, et la seule qu'il aime à poursuivre. A ce point de vue, rien n'est petit; et d'ailleurs, n'excelle-t-il pas à relever les détails pratiques en les rattachant à ces grands principes de la morale chrétienne, que personne n'a plus magnifiquement exposés que lui? On voit qu'il puise aux sources les plus élevées de la doctrine. Sous la simplicité, l'élévation et la profondeur.

Citons encore, sur le même sujet : « Jésus-Christ, pour nous racheter, a versé son sang, et en retour il n'a exigé de nous ni cautions ni signatures : il s'est contenté d'un seul mot, et pourvu que tu dises du fond du cœur : *Je renonce à toi, Satan, et à tes pompes,* Jésus-Christ te reçoit au nombre des siens. Prononçons-le, ce mot, et gardons-en la vérité, comme un dépôt dont nous aurons à rendre compte un jour. Or, les pompes de Satan, ce sont les théâtres, le cirque, le péché, l'observance des jours, les sortilèges, les augures. Et quels augures! Un homme sortant de sa maison en rencontre un autre qui est boiteux, qui n'a qu'un œil, et il en tire un présage : voilà la pompe de satan ; car ce n'est pas la rencontre d'un homme qui fait le jour mauvais, mais de vivre dans le mal. Quand tu sors de chez

[1] Chrys., t. 1, p. 727 et suiv.

toi, prends garde à une seule chose : le péché. Lui seul peut te nuire, en dehors de lui le démon même ne peut rien sur toi. Comment ! la vue d'un homme est un présage menaçant à tes yeux, et tu n'aperçois pas le piège du tentateur qui te remplit de haine contre un de tes frères duquel tu n'as reçu aucune offense ! Dieu nous ordonne d'aimer même nos ennemis, et tu vas regarder de mauvais œil, détester le plus inoffensif de tes semblables ! Que c'est ridicule ! Que c'est déplorable et funeste ! Signalerai-je une autre absurdité non moins énorme ? J'en ai honte, j'en rougis, mais l'intérêt de votre salut m'oblige à parler. Si je rencontre une vierge, dit-on, le jour sera stérile ; si je rencontre une courtisane, il m'apportera grand bénéfice..... » — Les auditeurs, à ces mots, courbent la tête, et cachent leurs fronts dans leurs mains ; l'orateur indigné poursuit : — « Vous courbez la tête, vous vous frappez le front, vous voudriez vous dérober à mon regard ; mais ce n'est pas à présent, quand je vous parle, qu'il faut rougir, c'est quand vous agissez d'après ces malheureuses croyances. Voyez comme le diable est habile ; il nous porte à détester la femme chaste, à regarder avec plaisir, à aimer l'impudique. Car il a entendu cette parole du Sauveur : *Celui qui regarde une femme avec un désir criminel, a commis le crime dans son cœur* [1], et sachant que plusieurs d'entre nous ont vaincu les passions mauvaises, il cherche à les ramener au mal par une autre voie, en leur faisant attacher un présage heureux à la rencontre d'une femme perdue. Que voulez-vous qu'on dise de gens qui emploient les charmes et les ligatures, qui portent, attachées à leur cou ou à leurs pieds, des médailles d'or d'Alexandre le Macédonien ? Dis-moi, sont-ce là nos attentes, après le Calvaire, après la mort du

[1] Matth., c. 5, v. 28.

Seigneur, de mettre l'espoir de notre salut dans l'image d'un roi païen? Ignores-tu les œuvres de la Croix? Elle a vaincu la mort, éteint le péché, rendu l'enfer inutile, brisé la puissance du diable, et tu n'as pas foi en elle quand il s'agit de la santé de ton corps! Elle a ressuscité le monde, et tu doutes de sa vertu! Quels châtiments tu mérites! Tu recours aux ligatures, aux enchantements, tu fais venir chez toi de vieilles sorcières chancelantes sous le poids du vin, et tu n'as pas honte, tu ne rougis pas, toi élevé dans cette grande discipline du Christianisme, de descendre à de pareilles inepties! Ce qui est pire encore, c'est que tu crois t'excuser, répondre à nos reproches, en disant que ces femmes sont chrétiennes, et qu'elles ne prononcent d'autre nom que celui de Dieu. Eh bien! c'est pour cela même que je les déteste davantage; car elles font servir à outrager le Seigneur en son propre nom, et en se disant chrétiennes elles font les œuvres des païens. Les démons aussi proféraient le nom du Très-Haut, et ils n'en étaient pas moins démons; ils disaient à Jésus-Christ: *Nous savons que tu es le saint de Dieu*, et Jésus-Christ leur imposa silence et les chassa. Je vous en supplie donc, soyez purs de ces erreurs.... Et de même que vous ne descendriez pas sur la place publique sans chaussure et sans vêtements, ainsi ne mettez pas le pied hors de chez vous sans avoir prononcé ces mots: *Je renonce à toi, Satan, et à ta pompe, et à ton culte, et je m'unis à vous, Jésus-Christ!* Non, mon frère, ne sors pas sans cette parole, qui sera ton bâton, ton armure, ton boulevart; ne sors pas non plus sans imprimer sur ton front le signe de la croix, et, sois-en sûr, il n'y aura dès-lors ni homme ni démon qui puisse te nuire[1]! »

Un grave abus déshonorait la célébration du mariage. Pour rendre à cette grande institution sa puissance et

[1] Chrys., t. 2, p. 243

sa sainteté, le Christianisme en avait fait un sacrement ; mais ici encore les souvenirs païens troublaient l'action de l'Évangile. Non-seulement le bonheur des unions conjugales était sacrifié, comme toujours, aux vues grossières de la cupidité; mais la fête des nôces, même dans les familles chrétiennes, avait un caractère licencieux et, au dire de Chrysostôme, diabolique[1]. Le soir, quand la nuit enveloppait la cité, la fiancée, couverte de bijoux, le visage fardé, montait sur un char qu'escortaient des femmes, de jeunes filles, de jeunes hommes, des pantomimes, des danseuses, des joueurs de flûte. La troupe bruyante et avinée parcourait les rues, à la lueur des torches, en chantant des hymnes à Vénus, au milieu des éclats de rire et des plaisanteries impudiques de la foule accourue de toutes parts pour voir passer le folâtre cortège. On arrivait ainsi à la maison de l'époux, qui, debout sur sa porte, une couronne sur la tête, recevait sa jeune épouse des mains de sa mère, et, soulevant son voile, disparaissait avec elle, tandis qu'au-dehors la fête continuait, toute la nuit et le lendemain, par des jeux, des danses, des chants obscènes[1].

« De quel droit, s'écrie Jean, exiges-tu la chasteté de ta femme, lorsque toi-même, dès le premier jour de votre union, tu lui donnes de telles leçons d'impudeur, tu prends soin qu'on dise, qu'on fasse en sa présence des choses qu'une esclave honnête ne voudrait pas entendre? Pendant si long-temps son père a pris tant de précautions pour que jeune fille, sous l'œil de sa mère, elle ne dît ni entendît un mot imprudent; il l'a tenue dans sa chambre, au fond du gynécée, avec des portes, des verroux, des servantes commises à sa garde, lui défendant les promenades du soir et de se montrer à personne, même à ses parents; et toi, en un seul jour, tu as détruit l'œuvre paternelle, et versé,

[1] Chrys., t. 3, p. 195.
[2] *Id.*, t. 10, p. 105-106.

par cette pompe déshonnête, la dépravation dans l'âme de ta fiancée ! N'est-ce pas de-là que viendront plus tard la jalousie, l'adultère, tous les malheurs? S'il y a tant d'unions stériles, tant de viduités précoces, tant d'orphelins, la cause n'en est-elle pas là? Quand par ces chants lubriques tu as invité les démons à ton mariage, quand tu as repu leur obscénité de paroles impures, quand tu as introduit chez toi des mimes, des efféminés, tout le théâtre, rempli ta maison de courtisanes, et disposé ta demeure pour que le chœur tout entier des puissances infernales y prenne ses ébats, que peux-tu désormais attendre de bon? Et pourquoi, je t'en prie, appeler des prêtres la veille, si le lendemain tu dois te livrer à de tels désordres? Tu veux te montrer magnifique? Appelle donc les pauvres. — Mais ils te feraient honte? — Quelle absurdité! Tu ne crois pas faire une chose honteuse en attirant le diable chez toi, et tu rougirais d'ouvrir ta porte à Jésus-Christ! Car Jésus-Christ vient avec les pauvres, comme le diable avec ces comédiens et ces danseuses. D'ailleurs, des dépenses que tu fais pour de telles gens, nul avantage, beaucoup d'inconvénient; de celles, au contraire, que tu ferais pour les pauvres, tu tirerais bientôt grand profit. — Mais personne dans la ville n'agit ainsi. — Commence, et tu seras l'auteur de cette heureuse innovation, et la postérité t'en rapportera l'honneur [1].... Quand même il n'y aurait contre ceux qui pratiquent ces infamies ni peine ni supplice dans l'avenir, n'est-ce pas déjà un grand supplice que d'être l'objet des plus sales quolibets, de la part d'hommes ivres et perdus, en présence de tout un peuple qui les entend? Les pauvres, du moins, quand ils reçoivent de nous quelque chose, nous bénissent, nous souhaitent toutes sortes de biens; vos conviés, une fois repus, jettent à la tête des nouveaux époux les plus dégoûtantes injures, et

[1] Chrys., t. 3, p. 195.

c'est entre eux une émulation diabolique à qui dira les choses les plus obscènes, et fera monter le rouge au front de la femme et du mari. Faut-il d'autres preuves que tout ici, actes et paroles, est inspiré par l'enfer? Qui pourrait en douter encore? Personne, à coup sûr; car ce sont bien là les récompenses du diable : sales plaisanteries, ivresse, délire de l'âme. Que s'il est des personnes qui s'imaginent que l'admission des pauvres à leurs nôces soit un présage funeste, une menace de malheur, qu'elles sachent qu'il n'y a pas de plus sûr indice, de plus certain présage de chagrins et de calamités, que de négliger les pauvres et les veuves pour nourrir des hommes infames et des femmes perdues. Souvent, en effet, on a vu dès le premier jour la prostituée séduire et enchaîner l'époux, éteindre son amour pour l'épouse, et jeter dans son cœur les semences de l'adultère. De pareilles conséquences, alors même qu'elles seraient les seules, devraient être redoutées des chefs de famille, et faire exclure des nôces de leurs enfants les danseuses et les comédiens; car le mariage a été institué pour favoriser, non la débauche et la prostitution, mais la chasteté[1]. »

A propos de mariage, Chrysostôme avait à combattre non-seulement la licence païenne qui en accompagnait la célébration, mais surtout les vieilles et fausses idées qui en altéraient l'essence, et malheureusement avaient pour elles la double sanction des mœurs et des lois. Il avait à établir, à inculquer dans les âmes, à faire prévaloir le grand principe chrétien de l'unité, de l'indissolubilité du mariage : de là ses fréquentes sorties contre l'adultère, qu'il définit autrement que le droit romain.

« Je n'ignore pas, dit-il, que plusieurs ne voient l'adultère que dans la faute commise avec une femme

[1] Chrys., t. 3, p. 196.

mariée. Moi, je vous dis qu'il y a adultère toutes les fois que vous, homme marié, vous péchez avec une femme : qu'elle soit courtisane, esclave, libre, peu importe ; le crime se mesure, non par la condition seule de la personne séduite, mais par celle aussi du séducteur. Ne m'objectez pas les lois civiles, qui traînent en justice et frappent d'une peine les femmes coupables d'adultère, tandis qu'elles laissent l'homme impuni quand sa licence n'a que des esclaves pour victimes [1]. A de pareilles lois j'oppose la loi de Dieu, qui ne traite pas autrement l'homme que la femme. En effet, après avoir dit : *Que chaque femme vive avec son mari*, l'Apôtre ajoute : *et que le mari rende à sa femme ce qu'il lui doit* [2]. Qu'entend-il par-là? Que l'époux doit veiller sur les revenus de l'épouse? Lui conserver sa dot intacte? Pourvoir à sa table, à sa toilette, à son service? Que dis-tu, Paul? Tout cela sans doute, le mari le doit à sa femme. — Ce n'est pourtant pas de cela que je parle, répond-il, mais de la chasteté, de la fidélité conjugale. Le corps de l'époux n'est plus à lui, mais à son épouse. Qu'il lui en conserve donc la possession intacte, sans l'altérer, sans la souiller, comme un serviteur fidèle conserve à son maître, sans en rien détourner, les sommes qu'il en a reçues. Et l'Apôtre nous explique sa pensée, quand il ajoute : *Le corps de la femme n'est plus en sa puissance, mais en celle de son mari ; et de même le corps du mari n'est plus en sa puissance, mais en celle de sa femme* [3]. Quand donc tu verras la

[1] S. Jérôme opposait de même la loi de J.-C à celle des princes, les apôtres aux jurisconsultes : « *Aliæ sunt leges Cæsarum, aliæ Christi. Aliud Papinianus, aliud Paulus noster præcipit. Apud illos, viris impudicitiæ frena laxantur, et solo stupro atque adulterio condemnato, passim per lupanaria et* ancillas *libido permittitur ; quasi culpam faciat dignitas, non voluntas.* » *Ep.* 84, *ad Ocean. de mort. Fabiol.*, t. 4, part. 2, p. 658.

[2] I. *ad Corinth.*, 7, 3.

[3] I. *ad Corinth.*, 7, 4.

courtisane s'approcher, t'entourer de ses pièges, te parler d'amour, dis-lui : Mon corps n'est plus à moi, il est à ma femme ; et je n'ai pas le droit d'en disposer, ni de livrer ce qui lui appartient à une autre qu'elle... Car, enfin, si elle a quitté le toit paternel, et son père, et sa mère, si elle est venue à toi, ce n'est pas pour être accablée d'outrages, pour se voir préférer une vile servante, pour être querellée sans cesse par celui qui doit être son protecteur, mais pour être la compagne de ta vie, pour être traitée par toi comme une femme libre et d'un rang égal au tien. Quoi ! s'il s'agissait de sa dot, tu te reprocherais de ne pas la gérer avec soin, de l'amoindrir le moins du monde ; et ce qui est plus précieux que toutes les dots, ton affection, ta fidélité, ton corps qui lui appartient, tu serais le maître de les profaner, de les souiller ? N'est-ce pas absurde ? Si tu touches à la dot de ta femme, son père t'en demandera compte ; si tu manques de fidélité, c'est Dieu qui te punira, Dieu qui a institué le mariage et t'a donné ton épouse ! Et que ceci soit vrai, tu peux le conclure de ces mots de S. Paul, à propos des adultères : *Qui méprise ces règles, méprise, non un homme, mais Dieu, qui vous a donné son Saint-Esprit* [1]. Vois-tu comme par toutes les paroles de l'Écriture on arrive à établir qu'un homme marié est coupable d'adultère, non-seulement quand il débauche une femme mariée, mais alors même qu'il pèche avec une courtisane..... Ne négligeons pas notre salut : n'allons point par ce crime détestable livrer notre âme au démon. C'est de là, en effet, que viennent tant de procès, la ruine de tant de familles ; par là que toute affection est détruite, la charité anéantie. Car, de même qu'il ne peut se faire qu'un homme chaste néglige et méprise sa femme ; ainsi n'est-il pas possible qu'un homme débauché aime la sienne, fût-elle la plus belle des

[1] I. *ad Thessal.*, 4, 8.

créatures. Car l'amour naît de la chasteté, et de l'amour naissent toutes sortes de biens..... Rien de plus honteux d'ailleurs qu'un homme qui manque aux engagements du mariage. Il a à rougir devant son beau-père, devant ses amis, devant ses serviteurs eux-mêmes : sa demeure lui devient aussi odieuse qu'une prison. Veux-tu comprendre tout ce qu'il y a de mal en cela? Pense quelle vie mène celui qui suspecte la fidélité de sa femme : le boire, le manger lui déplaisent; il lui semble que tout est empoisonné sur sa table; il ne voit que pièges dans sa maison, et il la fuit comme on fuit la mort. Pour lui, plus de sommeil, plus de nuit paisible, il redoute la rencontre de ses meilleurs amis : les rayons même du soleil le fatiguent, la lumière blesse son regard; et pour le rendre ainsi malheureux, il n'est pas nécessaire qu'il ait vu le crime, il ne faut qu'un soupçon ! Or, le supplice de la femme est le même, si elle apprend de qui que ce soit, si elle se doute le moins du monde que son mari l'abandonne pour une prostituée..... Songe à cela, évite le mal, évites-en même l'apparence. Que si ta femme te suspecte à tort, calme-la par tes paroles, amène-la à d'autres pensées; car ce n'est ni l'orgueil ni la haine qui la poussent, mais une trop grande tendresse, trop de sollicitude pour ce qui lui appartient, pour cette affection qui est son droit et qu'elle estime au-dessus de tout. Garde-toi donc de la blesser dans une chose si délicate, ne lui porte pas ce coup mortel. Si tu la dédaignes, elle, crains du moins le Dieu vengeur du crime, qui le menace d'un supplice éternel! De ceux qui osent le commettre, il a été dit : *Leur ver ne mourra point, leur feu ne s'éteindra jamais*[1] ! Si l'avenir ne peut t'effrayer, prends en considération le présent. Que d'hommes ont misérablement péri victimes de ces infâmes

[1] Marc., 9, 45.

courtisanes!..... Redoute-les, mon ami, redoute leurs enchantements! Car, une fois que la luxure aura éteint dans ton esprit la lumière céleste, qu'elle t'aura dépouillé de la grâce de Dieu, cette funeste créature s'emparera audacieusement de toi; et, appelant ses démons en aide par les sortilèges et les amulettes, elle t'enlacera de ses pièges, et te livrera comme un objet de risée à la ville entière. ... Je passe sous silence les pertes d'argent, les soupçons continuels, cette tyrannie, ces insolences, ces affronts qu'il te faut dévorer. Toi, qui le plus souvent ne supporte pas un mot un peu vif de ta femme, tu adores la prostituée qui te soufflette! Et tu n'as pas honte? Et tu ne rougis pas? Et tu ne demandes pas à la terre de t'engloutir? Et tu peux venir à l'église élever tes mains vers le ciel? Quoi! tu oses invoquer Dieu, de la même bouche qui tout-à-l'heure baisait la courtisane? Et tu ne crains pas que la foudre du ciel écrase cette tête qui porte si loin l'impudence?... Les lèvres de la femme impure distillent le miel, mais ce miel se change vite en une affreuse amertume; ses baisers sont empoisonnés. Pourquoi donc rechercher une volupté criminelle qui n'engendre que des maux irrémédiables, quand tu pourrais être heureux, sans dommage aucun, et goûter, près d'une épouse honnête et digne, le plaisir avec la sécurité, avec l'honneur, avec la paix d'une bonne conscience [1]? »

Jean revient à plusieurs reprises sur ce sujet, auquel il consacre une série de discours [2]. C'est qu'en effet la sainteté du mariage n'était pas seulement en butte aux mauvaises passions, intéressées de tout temps à la combattre, mais aussi à l'influence des lois païennes, maintenues en grande partie par les empereurs chrétiens. Combien de fidèles, sans prétendre renier l'Évangile, usaient du droit

[1] Chrys., t. 3, p. 198, 202.
[2] *Id., ibid.*, p. 193, 203, 211, et *in ps.* 43, etc.

romain en matière de divorce[1] ! « Mes enfants, s'écriait le saint orateur, *n'agissez pas ainsi. J'entends dire de vous des choses affligeantes*[2] ! Ce n'est point à tous que ces paroles s'adressent : je sais à qui ! Où se montre la blessure est appliqué le remède ! Pourquoi violes-tu le mariage? Pourquoi outrages-tu le lit conjugal? Pourquoi infliges-tu cette tache à ton nom[3] ? » — Et toutes les fois qu'il en a l'occasion, Chrysostôme insiste pour établir, à l'encontre de toutes les objections, l'indissolubilité absolue du mariage, instituée à l'origine du genre humain par Dieu lui-même, promulguée de nouveau sans exception par Jésus-Christ, et restée à jamais le principal pivot du bonheur des familles et d'une société bien ordonnée. N'est-ce pas à cette occasion qu'il dit cette belle parole : *L'adultère n'est la femme de personne*[4]?

Du reste, ces discours produisaient une salutaire impression. « Il y a quelques jours, disait le prédicateur satisfait, je vous parlai longuement du mariage, et vous enseignai que c'est un véritable adultère de répudier son épouse, ou d'épouser, son mari vivant, une femme répudiée ; je vous citai la loi de Jésus-Christ si formelle sur ce point. J'ai vu alors plusieurs de vous baisser la tête et se frapper le visage, et à cette vue, levant les yeux au ciel, j'ai dit : Béni soit le Seigneur ! Il fait que je ne crie pas à des oreilles mortes, et que mes paroles touchent les cœurs de ceux qui m'écoutent ! — Certes, il serait mieux de s'abstenir du péché ; mais c'est encore un bonheur que de condamner le mal dès qu'on le connaît, et de réformer avec soin sa conscience[5]. »

A côté de ces graves enseignements, Chrysostôme a des

[1] S. Hier., *ad Ocean. de mort. Fabiol.*
[2] I. *Reg.*, 2, 24.
[3] Chrys., t. 5, p. 159, *in ps.* 43.
[4] *Id.*, t. 3, p. 207.
[5] *Id.*, *ibid.*, p. 211.

conseils pleins de charme. L'orateur est descendu de l'ambon, le prêtre a quitté l'autel, pour venir s'asseoir au foyer de ses frères ; et là, comme l'ange chez Tobie, entouré d'une tendre vénération, il traite des intérêts les plus intimes de la famille, avec un abandon délicat et une grâce incomparable. On voudrait tout citer.

« Que le mari ne croie pas inconsidérément et à la légère ce qu'on lui dit contre sa femme ; que celle-ci ne scrute pas avec curiosité les allées et venues de son mari, qui de son côté ne doit donner matière à aucun soupçon. Dis-moi, crois-tu qu'en te livrant tout le jour à tes amis, et ne paraissant que le soir auprès de ta femme, tu pourras contenter son affection, écarter de son esprit les pensées qui la troublent? Si elle se plaint, ne t'en fâche pas ; car ses plaintes prouvent sa tendresse, non son exigence : ce sont les cris d'un amour ardent, qui craint qu'une autre ne lui ravisse son bonheur..... Que l'un des époux, s'il est plus riche, ne reproche pas à l'autre sa pauvreté. L'amour de l'argent perd tout. Que la femme ne dise pas à son mari . Homme timide et lâche, esprit paresseux et somnolent, tel autre à côté de toi, malgré la bassesse de sa naissance et de sa position, à force de périls bravés et de voyages entrepris, est parvenu à ramasser de grandes richesses : sa femme couverte d'or parcourt la ville dans un beau char attelé de mules blanches, traînant après elle une troupe d'esclaves et d'eunuques ; et toi, tu n'es qu'un poltron, et ta vie est complètement inutile ! — Non, que la femme ne tienne pas ce langage ; car le corps est fait pour obéir, non pour commander à la tête ! — Comment ferai-je, réplique-t-elle, pour supporter la pauvreté? Qui me viendra en aide? — Eh bien ! qu'elle songe à de plus pauvres qu'elle, à tant de nobles femmes et d'une haute naissance qui non-seulement n'ont rien reçu de leurs maris, mais leur ont abandonné, ont sacrifié pour eux tous leurs biens ! Qu'elle songe aux périls qui naissent de la for-

tune, et qu'elle embrasse sans se plaindre une vie qui a du moins l'avantage d'être exempte d'agitations. Au surplus, si elle aimait son mari, elle préfèrerait sa présence avec la pauvreté à dix mille talents, au prix des sollicitudes et des soucis de l'absence. — Mais, d'autre part, que le mari vexé de ces reproches ne se livre pas à l'emportement: qu'il l'exhorte, qu'il l'avertisse, qu'il ménage sa faiblesse, et la ramène par le raisonnement à d'autres pensées. Surtout qu'il se garde de lever la main sur elle : loin d'une âme libre de tels procédés! Point d'outrages, point d'injures; qu'il se souvienne qu'elle est douée d'une raison moins forte, et que doucement il l'éclaire et l'apaise. Qu'il lui apprenne que la pauvreté n'est pas un mal; qu'il lui apprenne, non-seulement par ses paroles, mais par sa conduite, à mépriser la vaine gloire, et la femme ne dira, ne désirera rien de semblable. Que, l'entourant d'un pieux respect dès le premier soir qu'elle a mis le pied chez lui, il lui enseigne la tempérance, la modestie, la douceur, à mener toujours une vie honnête, à ne pas aimer l'argent, à pratiquer la philosophie chrétienne, à ne pas charger d'or ses oreilles, son visage, son cou, à ne pas thésauriser en secret, à préférer une simplicité élégante aux vêtements somptueux et dorés, au luxe insolent. Loin de toi cet étalage théâtral! Orne ta maison avec décence et bon goût, et qu'on y respire, en entrant, au lieu de parfums, la modération et la sagesse... Profite des premiers temps de votre union, quand ta jeune épouse éprouve encore vis-à-vis de toi une crainte pudique et respectueuse, pour lui tracer les règles qu'elle doit suivre, pour former son âme et sa vie. Montre-toi aussi réservé qu'elle, lui expliquant ta pensée en peu de mots, mais pleins de sens et de portée. Dis-lui avec la grâce la plus parfaite : Chère petite fille, je t'ai choisie pour la compagne de ma vie, j'ai associé mon existence à la tienne, dans les choses les plus importantes et les plus nécessaires

d'ici-bas : l'éducation des enfants et le gouvernement de la famille.... Je pouvais épouser une femme plus riche, d'une naissance plus illustre, je ne l'ai pas voulu ; j'ai aimé ta douceur, ta modestie, ta vertu.... La fortune ne m'a pas attiré ; je savais qu'elle n'est pas un bien, mais une chose méprisable, et qui échoit souvent aux voleurs, aux courtisanes, aux profanateurs des tombeaux. Aussi ai-je tout dédaigné pour ne voir que les qualités de ton âme, que j'estime au-dessus de tous les trésors ; car une fille sage, de sentiments élevés, et pieuse, vaut le monde entier. Voilà pourquoi je me suis attaché à toi ; voilà pourquoi je t'aime et te préfère à ma propre vie, car la vie présente n'est rien ; mais je t'adresse mes prières, mes recommandations, et je fais tout pour qu'il nous soit donné, après avoir passé la vie actuelle dans un mutuel amour, d'être encore réunis et heureux à jamais dans la vie future. Tout ce qui est d'ici-bas est court et fragile : mais si nous avons su nous rendre dignes de la bonté de Dieu, au sortir de ce monde, nous serons éternellement avec Jésus-Christ, éternellement l'un avec l'autre, au sein d'une félicité parfaite. Ton affection me plaît par-dessus tout, et rien ne me serait aussi pénible que d'avoir en quoi que ce soit une autre pensée que la tienne. Quand il me faudrait tout perdre, devenir plus pauvre qu'Irus, encourir les plus extrêmes périls, tout souffrir, rien ne me coûtera, rien ne m'effraie pourvu que je possède ton amour, et c'est toi encore que j'aimerai dans nos enfants..... L'Écriture a dit : *L'homme quittera son père et sa mère pour s'attacher à sa femme ;* qu'il n'y ait donc entre nous aucune espèce de dissentiment. Je renonce volontiers à l'argent, aux esclaves, aux honneurs : ton amour est préférable à tout [1].... »

[1] Chrys., t. 11, p, 152 à 156. — Hom. 20, *in ep. ad Eph.*

« Ne crains pas, mon ami, que ce langage donne à ta femme trop de prétention; avoue-lui que tu l'aimes. Une courtisane abuse des sentiments qu'on lui exprime pour devenir insolente; une personne bien née n'en est que plus soumise. Montre-lui que tu fais grand cas de sa société; que tu préfères rester près d'elle à ton foyer que d'aller discourir sur la place publique; préfère-la ouvertement à tes amis, même aux enfants qu'elle t'a donnés, et que ceux-ci te soient chers surtout à cause d'elle. Ce qu'elle fait de bien, n'hésite pas à le louer, à l'admirer. S'il lui échappe une inconséquence propre à son âge, avertis et conseille. En toute occurrence, élève-toi contre l'amour de l'argent et les grandes dépenses; inspire-lui le goût de cette parure qui vient de l'honnêteté, de la modestie, de la beauté de l'âme.

» Que les prières vous soient communes. Allez ensemble à l'église, et au retour entretenez-vous l'un l'autre de ce qu'on a lu et prêché. Si vous êtes pauvres, cite-lui S. Pierre et S. Paul, plus honorés que tous les monarques, bien que leur vie se soit écoulée dans une parfaite indigence. Enseigne-lui qu'il n'y a rien de redoutable ici-bas, si ce n'est l'offense de Dieu.....

» Qu'aucun de vous, bien-aimés, n'ambitionne de se marier avec une femme plus riche que lui; mieux vaudrait la choisir plus pauvre. Une femme riche vous apportera moins de jouissances par la fortune que d'ennui par ses exigences, ses prétentions, ses grandes dépenses, ses paroles hautaines et méprisantes. Elle dira peut-être : Je n'use rien qui soit à toi, je m'habille à mes dépens et sur les revenus qui me viennent de ma famille. Que dis-tu-là? Ton corps ne t'appartient plus, et tu t'appropries tes biens! Une fois mariés, l'homme et la femme ne font plus qu'un; et vous auriez non pas une fortune commune, mais deux fortunes distinctes! O fatal amour de l'argent! Vous n'êtes qu'un même être, une même vie, et vous parlez encore

du *tien* et du *mien!* Parole exécrable et criminelle, inventée par l'enfer! Dieu nous a rendu communes des choses plus nécessaires que les richesses; il n'est pas permis de dire: La lumière est à moi, le soleil est à moi, l'eau est à moi; les biens les plus importants nous sont communs; l'argent seul ne le serait pas entre deux époux! Périsse mille fois l'argent, ou plutôt non, mais périsse cet attachement à l'argent, qui ne sait pas en user et qui l'estime au-dessus de tout!

» Apprends ces choses-là à ta femme, mais avec une grande bonté. L'exhortation à la vertu a par elle-même quelque chose de trop sévère, surtout si elle s'adresse à une jeune personne délicate et timide. Quand donc tu t'entretiendras avec elle de notre philosophie, mets-y beaucoup de grâce, et cherche principalement à arracher de son âme le *tien* et le *mien*. Si elle dit: Ceci est à moi, réponds aussitôt: Que réclames-tu comme étant à toi? Je l'ignore; car, pour moi, je n'ai rien en propre; et ce n'est pas telle ou telle chose, c'est tout qui t'appartient. Passe-lui donc cette parole. Ne vois-tu pas comme on fait avec les petits enfants? Quand l'un d'eux nous a pris un objet de la main et veut en avoir encore un autre, nous les lui abandonnons tous les deux, et nous disons: Oui, cela est à toi, et cela aussi. Faisons de même pour la femme, car c'est une âme d'enfant. Si elle dit: Ceci est à moi, dis-lui: Oui, tout est à toi, et moi aussi, tout le premier, je suis à toi. Et ce ne sera pas flatterie, mais sagesse. Ainsi, tu pourras tour-à-tour apaiser sa fougue et guérir son abattement..... Et tu l'enchaîneras à toi par ce langage, bien plus que l'esclave acheté deniers comptant.....

» Ne lui parle jamais à la légère, mais toujours avec douceur, avec respect, avec amour. Entoure-la de tes hommages, et elle n'éprouvera pas le besoin d'en recevoir d'autres; elle n'ambitionnera pas une estime étrangère, si

elle jouit de la tienne. Préfère-la à tout et en tout, et pour la beauté, et pour la sagesse ; prends soin de la louer, et, sois-en sûr, son cœur ne s'inclinera vers personne, elle dédaignera tout pour toi. Apprends-lui surtout la crainte de Dieu, et toutes les joies découlant de là comme d'une source vive rempliront ta maison. En poursuivant les biens éternels, tu obtiendras aussi les biens passagers, car le Seigneur l'a dit : *Cherchez le royaume de Dieu, et tout le reste vous sera donné par surcroît.* Quels fils auront de tels époux ! Quels serviteurs, de tels maîtres ! Leur bonheur se répandra sur tout le monde autour d'eux [1] ! »

Avec les devoirs des époux, l'éducation des enfants : autre thème sur lequel Chrysostôme revient avec une insistance qui prouve tout le prix qu'il y attache. On sent dans tout ce qu'il en dit comme un retentissement des leçons et de la tendresse de sa mère ; et sans doute l'image vénérée de cette noble femme était présente à son regard, l'écho de cette voix grave et douce vibrait dans son cœur, quand il célèbre, dans un style si ému, le martyre et l'héroïsme de la mère des Machabées [2], la sage prévoyance, le pieux dévouement de celle de Samuel, cette femme *qui fut,* dit-il, *père et mère à la fois* [3], *et dont je ne peux m'ôter le souvenir ; tant j'admire la forme et la beauté de son âme ! tant j'aime ces yeux qui mêlaient quelquefois des larmes à la prière, ces lèvres, ce visage que le fard ne toucha jamais, et dont l'unique parure fut la reconnaissance envers Dieu* [4] ! Le souvenir d'Anthusa lui inspire aussi ces belles paroles : « Ce n'est pas l'enfantement qui fait la mère, mais l'éducation ; car l'enfantement est l'œuvre de la nature, l'éducation est l'œuvre de la volonté [5]. »

[1] Chrys., t. 11, p, 156.
[2] Chrys., *de Machab.*, serm. 1, t. 2, p. 626.
[3] *Id.*, *de Ann.*, serm. 2, t. 4, p. 711.
[4] *Id.*, *de Ann.*, serm. 4, t. 4, p. 732
[5] *Id.*, *de Machab.*, serm. 1, n. 3, t. 2, p. 626.

Devoir commun du père et de la mère, l'éducation appartient surtout à celle-ci; à elle, sous ce rapport, la plus grande part du mérite, comme la plus grande part du labeur; et Chrysostôme rappelle à tout instant, sous toutes les formes [1], que le salut de la femme est attaché, d'après S. Paul, à la bonne éducation de ses enfants [2]. Comparant la maternité au sacerdoce [3], il veut que chaque mère professe pour le fruit de son sein un respect pieux, à l'exemple de la mère de Samuel, pour qui son jeune fils était comme ces vases d'or consacrés au Seigneur, auxquels on ne peut toucher à la légère [4]. « Mères, s'écrie-t-il, imitez cette mère; hommes, rivalisez avec cette femme; ayons pour nos enfants la même sollicitude, élevons-les avec la même vigilance dans la pratique des vertus et surtout de la chasteté. Les mœurs, voilà ce qui doit nous préoccuper le plus quand il s'agit du jeune âge; car de ce côté-là sont les plus grands périls, c'est le côté le plus vulnérable. Certes, quand nous voyons l'une de nos servantes aller et venir, une lampe à la main, nous lui recommandons d'éviter les lieux où serait du foin, de la paille, toute autre chose semblable, le moindre souffle pouvant, à son insu, incendier la maison. Ne soyons pas moins précautionneux pour nos fils; gardons-nous de les conduire au milieu de filles coquettes, effrontées, impudiques; et s'il y a chez nous ou dans notre voisinage quelque créature de ce genre, défendons-lui de se présenter à eux, de leur adresser la parole, de peur qu'une malheureuse étincelle tombant dans ces âmes sans défiance n'y cause un embrasement général et une perte irréparable. Détournons-les non-seulement des spectacles, mais des chants efféminés et lascifs, propres à les énerver;

[1] Chrys., t. 4, p. 705; t. 11, p. 160.
[2] *Ad Timoth.*, 1, c. 2, v. 15.
[3] Chrys., t. 4, p. 726.
[4] *Id.*, *de Ann.*, serm. 3, t. 4, p. 724.

ne les conduisons ni aux théâtres ni dans les orgies, et gardons-les avec le même soin que de jeunes filles qui ne quittent pas leur chambre. Le plus bel ornement de la jeunesse, c'est la couronne de la chasteté [1]. »

« Il y a des pères, dit encore le saint orateur, qui font tout pour que leur fils ait un beau cheval, une superbe maison, un riche domaine ; qu'il soit honnête et pieux, peu leur importe. Et voilà une négligence aussi insensée que coupable, et qui produit le bouleversement du monde. Car, en vain, votre fils possèdera une magnifique fortune, s'il est incapable de l'administrer avec sagesse, ses richesses périront et s'évanouiront avec lui, non sans grand dommage pour son âme. Cherchons donc à rendre nos enfants riches, non point en or et en argent, mais en vertu, afin qu'ils éprouvent moins de besoins et n'estiment pas si haut les biens du siècle et les passions de la jeunesse. Observons attentivement leurs allées et venues, avec qui ils se font, quels sont leurs amis, et comprenons bien que notre insouciance à cet égard sera sans excuse devant le Seigneur. Car, s'il doit nous punir de n'avoir pris aucun soin du prochain, selon cette parole de l'Apôtre : *Que personne ne cherche sa propre satisfaction, mais le bien des autres* [2], combien plus sera-t-il sévère envers nous, si nous n'avons aucune sollicitude de nos enfants ! — Ce fils, dira-t-il, ne l'ai-je pas dès sa naissance placé dans ta maison? Ne t'ai-je pas fait son guide, son précepteur, son maître, son juge? Ne t'ai-je pas donné tout pouvoir sur lui? Ne l'ai-je pas confié tout jeune à ta direction? A quelle grâce as-tu droit, si tu as négligé de le corriger? — Que répondras-tu? Qu'il était difficile à conduire? Mais il fallait le prévoir au début, quand la chose était aisée, et tout petit encore, le soumettre au frein, l'habituer au devoir,

[1] Chrys., *de Ann.*, serm. 1, t. 4, p. 709.
[2] 1. *ad Corinth.*, c. 10, v. 24.

le guérir bon gré mal gré. Alors que la culture avait moins d'obstacles à vaincre, que l'âge était tendre, il fallait arracher les épines ; tu le pouvais sans peine, et les passions enhardies et furieuses ne braveraient pas aujourd'hui tes efforts! C'est pourquoi il est écrit : *Instruis tes fils et accoutume-les au joug dès l'enfance* [1]. L'Écriture ne se borne pas à te donner un ordre, elle entreprend l'œuvre avec toi. Comment ? Quand elle dit : *Celui qui maudira son père ou sa mère sera puni de mort* [2]. Vois-tu quelle crainte elle cherche à leur inspirer ? Quelle suprématie elle te donne sur eux ? Que nous sommes inexcusables ! Si nos fils se rendent coupables envers nous, Dieu venge notre injure aux dépens même de leur vie ; et quand ils outragent Dieu, nous ne songeons pas même à les en reprendre. Moi, dit le Seigneur, je n'hésite pas à punir de mort celui qui t'offense; et toi, tu crains de contrister, même par quelques mots, celui qui viole mes lois! Quelle indulgence peut-il y avoir pour une pareille conduite [3] ?... Il ne s'agit pas seulement de donner des avis, il faut corriger avec force, et si la gravité du mal l'exige, recourir aux remèdes violents. Ne vous bornez pas à parler ; inspirez la crainte, afin de secouer la lâcheté. Un père trop indulgent devient parricide..... Je vous en prie donc, je vous en supplie, prenons grand soin de nos enfants, et par tous les moyens préparons leur salut. Tu es le docteur et le maître de la famille, et Dieu t'a donné une épouse et des fils pour les guider et les éclairer. C'est pourquoi S. Paul a dit en parlant des femmes : *Si elles veulent savoir quelque chose, qu'elles le demandent à leurs maris chez elles* [4] ; et en parlant des jeunes gens : *Elevez-les dans*

[1] Eccli., c. 7, v. 24.
[2] Exod., 21.
[3] Chrys., t. 3, p. 316, 317, etc.
[4] I. *ad Corinth.*, c. 14, v. 35.

la discipline et la correction du Seigneur[1]. Regarde tes fils comme des statues d'or que tu as à finir, à perfectionner, en t'appliquant tous les jours à former, à orner leur âme. Si tu les élèves bien, ils élèveront de même leurs enfants ; et, pour ainsi dire, une chaîne d'excellents principes s'étendra sur tous tes rejetons à partir de toi comme d'une source et d'une racine, et tu recueilleras indéfiniment les fruits de ta sollicitude. Si tous les pères faisaient leur devoir, il ne serait besoin ni de lois, ni de tribunaux, ni de châtiments, ni d'exécutions publiques; car, dit l'Apôtre, *la loi n'est pas établie pour le juste*[2]. Mais faute de remplir notre mission envers eux, nous jetons nos enfants dans les plus grandes misères, nous les poussons aux abymes... *Celui qui traite son fils avec trop de délicatesse, aura plus tard à bander ses plaies*[3]. Ainsi parle le Saint-Esprit, et de qui parle-t-il ? De celui qui ménage, qui flatte, qui porte l'indulgence à l'excès. Or, si je dis cela, ce n'est point pour que vous soyez trop sévères, mais pour que vous sachiez vous faire respecter. Ne répliquez pas que vous ne pouvez dompter la fougue de l'adolescence. Tout le mal vient de nous et de ce que, dès le premier âge, nous n'avons pas formé ces jeunes cœurs à la piété. Les rendre habiles dans les lettres profanes, les pousser dans l'armée, c'est notre unique ambition; pour cela, nous donnons de l'argent, nous implorons nos amis, nous faisons mille démarches ; de les bien poser dans l'estime du Roi des anges, nul souci. Ils ont la liberté de fréquenter le théâtre et le cirque, nous ne les poussons jamais à l'Église ; ou, si jeunes encore ils y viennent quelquefois, c'est par hasard, sans recueillement et sans fruit. Portons-leur plus d'intérêt ; et, de même que nous leur

[1] *Ad Eph.*, 6, v. 4.
[2] I. *ad Thessal.*, 1, 9.
[3] Eccl. 30, 7. — Gr. — La Vulgate présente un autre sens.

demandons compte de leurs travaux dans les écoles, ainsi, quand nous les envoyons à l'Église, ou plutôt quand nous les y menons, — car c'est notre devoir de ne pas les confier à des mains étrangères et de les conduire nous-mêmes au saint lieu, — nous devons les interroger sur ce qu'ils ont entendu et appris, et c'est ainsi que, sans trop d'efforts, nous les ferons arriver à la pratique de la vertu [1] !..... »

Du reste, tous les avis de Chrysostôme sur cette matière importante et délicate se réduisent à un seul : que l'éducation soit chrétienne. De là, ses recommandations répétées d'éloigner des mains de l'enfance les livres païens.

« Je vous en prie, dit-il, n'habituez pas vos enfants aux fables des Grecs ; mais apprenez-leur, dès l'âge le plus tendre, la crainte de Dieu [2]. »

Et ailleurs : « Veux-tu que ton fils soit obéissant ? *Élève-le dans la discipline et la correction du Seigneur*. Garde-toi de regarder comme une chose superflue qu'il soit instruit des lettres divines, car c'est là qu'il apprendra tout d'abord à honorer son père et sa mère. Une telle éducation est surtout dans ton intérêt. Ne dis pas : C'est bon pour des moines; est-ce que je veux faire un moine de mon fils? Non, certes, il n'est pas nécessaire qu'il soit moine : fais-le chrétien. Ce sont les gens du monde qui ont le plus besoin des enseignements sacrés, les enfants plus que personne. A cet âge il y a un grand manque de sens; or, ce manque de sens s'accroît par l'usage des livres païens où l'on apprend à admirer ceux qu'on y appelle des héros, alors qu'ils sont les esclaves des passions et des vices, et qu'ils redoutent la mort, comme Achille, qui se livre à son ressentiment et meurt pour une concubine, ou tout autre qui s'abandonne au vin et à l'orgie. Il faut

[1] Chrys., *In illud : Vidua eligat*, t. 3, p. 316 et suiv. — *Voir* aussi *hom.* 9 *in I. ad Timoth.*, t. 11, p. 596, etc.

[2] Chrys., *hom.* 2 *in ep. I. ad Thessal.*, t. 11, p. 525.

aux enfants le contre-poison de nos livres. Quoi ! n'est-il pas absurde de les envoyer aux écoles de belles-lettres, et de ne pas les élever dans la discipline et les enseignements de Dieu ? Aussi sommes-nous les premiers à recueillir les fruits de cette éducation, et nous avons des fils présomptueux, intempérants, indociles, grossiers. Croyez-moi, procédons autrement, et, suivant l'avis de l'Apôtre, instruisons-les dans la science du Seigneur. Donnons-leur l'exemple, et que, dès l'âge le plus tendre, ils lisent, ils étudient nos divines Écritures. Hélas ! à force de vous répéter cela, je vous parais radoter. N'importe, je ne cesserai d'accomplir mon œuvre [1]. »

Et il continue en effet ; les recommandations suivent les recommandations. Plusieurs portent sur le choix du précepteur. « On dirait que nous faisons moins de cas de nos enfants, s'écrie-t-il, que de nos esclaves ; — que dis-je? de nos esclaves, — de nos ânes et de nos chevaux. Car, qu'il s'agisse d'avoir pour ceux-ci un palefrenier, nous le voulons aussi bon que possible, nous voulons un homme honnête, qui ne soit ni voleur ni ivrogne, et qui sache son métier. Mais s'il faut donner un précepteur à nos fils, nous prenons au hasard, et sans choix, le premier venu. Et cependant, il n'est pas de fonction dans le monde qui ait l'importance de celle-là. Qu'y a-t-il, en effet, de comparable à cet art de former et de régler l'esprit et le cœur d'un jeune homme? A celui qui l'exerce, il faut plus d'habileté et d'application qu'au statuaire et au peintre. Mais nous n'y songeons pas, et la seule chose à laquelle nous tenions dans l'éducation de nos enfants, c'est qu'ils apprennent à bien parler ; encore n'y tenons-nous que dans des vues grossières de fortune et d'argent [1]. »

[1] Chrys., *hom.* 21, *in ep. ad Eph.*, t. 11, p. 159. — *Voir* aussi *hom.* 9, *in I. ad Thessal.*, *ibid.*, p 596.

[2] Chrys., *hom.* 60, *in Math.*, t. 7, p. 605, et t. 11, p. 597.

Chrysostôme est d'avis que les jeunes gens soient mariés de bonne heure, « quand ils sont purs encore de toute souillure, que la débauche n'a pas flétri leur cœur, et qu'ils peuvent apporter à leur femme un corps sans tache. Alors l'amour est plus ardent, la confiance plus parfaite. L'épouse a plus d'attraits pour l'époux. Si le jeune homme fut chaste avant son mariage, il le sera plus facilement après; s'il a vécu dans la débauche, il y retombera. D'ailleurs, pourquoi placer la couronne sur la tête du nouveau marié [1], si ce n'est comme symbole de la victoire remportée sur ses passions? Mais s'il a cédé aux entraînements du vice, s'il s'est livré aux courtisanes, la couronne n'a plus de sens : c'est un mensonge [2]. »

C'est ainsi, avec cette familiarité paternelle, et sans que l'abandon de la parole affaiblît jamais la gravité de l'enseignement, que Chrysostôme instruisait et dirigeait ce peuple d'Antioche, groupé par la confiance et l'amour autour de sa chaire. Ce n'est point un orateur, c'est un ami qui répand son âme dans le sein de ses amis, c'est le bon pasteur au milieu du troupeau qu'il aime, auquel il a voué sa vie et dont le bonheur est son unique ambition; mais l'ami, le pasteur puise dans sa tendresse une éloquence à part, aimable, affectueuse, d'un abandon délicieux, qui charme et ravit ceux qu'elle corrige. Écoutez encore : Nous avons dans l'homélie *sur le choix d'une épouse*, un autre spécimen remarquable de cette prédication saisissante et inimitable qui unit ce que la parole oratoire a de plus élevé et de plus puissant au laisser-aller d'une conversation pleine de mouvement, d'imprévu, de grâce, où tout plaît et captive les récits, les allusions, les tableaux, et jusqu'à la négligence elle-même. Qu'on nous permette de citer :

[1] Usage des Églises grecques maintenu jusqu'à présent.

[2] Chrys., *serm. 4 de Ann.*, t. 4, p. 710 ; et *hom. 9 in I. ad Timoth.*, t. 11, p. 597.

« Décidé à te marier, dit-il, tu cours chez les hommes de loi prendre des conseils : tu veux savoir ce qui adviendra si ta femme vient à mourir sans enfants, si elle n'en laisse qu'un, si elle en laisse deux ou trois ; ou encore comment elle jouira de ses biens pendant la vie et après la mort de son père ; quelle doit être, dans la succession de celui-ci, la part des fils, la part du gendre ; dans quels cas il est permis au dernier de garder tout ce qui vient de sa femme, dans quels autres il est contraint de rendre tout à la famille. Tu poses avec sollicitude mille questions de ce genre, t'assurant par tous les moyens que rien de ce qui fut à ta femme ne fasse retour à ses parents ; et quoiqu'il ne s'agisse en tout cela, si tes prévisions sont en défaut, que d'une perte pécuniaire, tu ne négliges aucune espèce de précaution. N'est-il pas absurde d'attacher tant de prix à l'argent, et de dédaigner le sort de notre âme, le compte qu'il en faut rendre au dernier jour, quand c'est elle surtout qui devrait être l'objet de tous nos soucis? Pour moi, je conseille à ceux qui veulent se marier de consulter d'abord S. Paul, de lire attentivement ce qu'il a écrit du mariage, et de ne pas aller en avant sans savoir de lui ce qu'on peut faire si on a le malheur d'être uni à une femme méchante, sujette au vin, mal embouchée, dépourvue de sens. S'il permet de la renvoyer pour l'un de ces vices et d'en prendre une autre ; courage, tu ne cours pas grand péril. Mais s'il ne le permet pas, s'il ordonne, au contraire, de l'aimer, quels que soient ses défauts, l'impudicité exceptée, arme-toi de force, sois prêt à supporter à jamais sa méchanceté. Cela te paraît difficile, impossible? Applique-toi donc à te choisir une épouse douce, complaisante, d'un caractère égal, certain que si tu la prends méchante, tu seras réduit à cette alternative, ou d'en subir la charge toute ta vie, ou, en la renvoyant, de te rendre coupable d'adultère. Il est écrit, en effet, que *celui qui chasse sa femme hors le cas de for-*

nication, la rend adultère, et que *celui qui épouse la femme ainsi renvoyée devient adultère lui-même*[1]. Si, avant de nous marier, nous nous pénétrions de ces pensées, si nous avions une exacte connaissance de ces lois, nous porterions tous nos soins à nous donner une femme d'un naturel heureux et, dès le premier jour, en harmonie avec le nôtre. Il en résulterait que non-seulement nous n'aurions jamais à la renvoyer, mais que nous l'aimerions d'une grande affection, ainsi que l'ordonne S. Paul quand il dit : *Maris, aimez vos femmes*[2]. Et il ne s'arrête pas là, mais il prescrit la mesure de l'amour, et ajoute : *Aimez-les comme le Christ a aimé son Église.* Or, je te le demande, comment le Christ a-t-il aimé son Église? *Jusqu'à se livrer à la mort pour elle.* Ainsi, s'il faut mourir pour ton épouse, tu n'hésiteras pas un instant[3].

» L'Apôtre a dit encore : *C'est un grand mystère que le mariage*[4]. En quoi, s'il vous plaît? Le voici : Une jeune personne élevée dans la plus grande réserve, et qui, jusqu'au jour de ses noces, ne vit jamais son fiancé, de ce jour s'attache à lui et l'aime plus que sa propre vie. De son côté, l'homme qui n'a jamais parlé à la jeune fille, qui ne la connaît pas, du moment où elle est sa femme, la préfère à tout, à ses amis les plus intimes, aux membres de sa famille, aux auteurs de ses jours. Et ceux-ci, qui dans toute autre circonstance, si on leur prenait quelque argent, en éprouveraient un vif chagrin, traîneraient en justice le ravisseur, livrent leur fortune, sous le nom de dot, à un homme souvent inconnu, et, avec la dot, leur propre fille. Et ils le font avec plaisir, ne croyant pas en souffrir dommage; et l'éloignement de leur enfant, dont ils ne s'étaient jamais séparés, ne leur cause aucune peine, ne leur arrache

[1] Math., 5, 32.
[2] *Ad Eph.*, 5, 26.
[3] Chrys., t. 3, p. 212.
[4] *Ad Eph.*, 5, 32.

pas une plainte; ils en témoignent de la reconnaissance, et regardent comme une chose heureuse que celle qu'ils entouraient de tant de tendresse leur soit enlevée avec leur argent. Aussi l'Apôtre, considérant tout cela, et comment les époux quittent leurs parents pour se lier entre eux des liens les plus étroits, par une nouvelle affection dont la force est supérieure à toutes les autres, pensant, d'ailleurs, que ce n'est pas là une chose de l'homme, mais que de tels amours viennent de Dieu : *C'est un mystère,* s'est-il écrié, *un grand mystère!* De même que l'enfant nouveau-né, même avant de savoir dire un mot, connaît son père et sa mère à leur visage, ainsi l'époux et l'épouse, sans que personne les y pousse, dès qu'ils se sont vus, s'attachent l'un à l'autre. Et S. Paul, ayant remarqué quelque chose de semblable dans les rapports de Jésus-Christ avec son Église, n'a pu contenir son admiration. Comment cela a-t-il lieu en Jésus-Christ et dans son Église? Ainsi que l'époux quitte son père pour aller à son épouse, ainsi Jésus-Christ a quitté le trône paternel pour venir à son Église; et il ne nous a pas élevé au ciel avec lui, il est descendu jusqu'à nous sur la terre... Donc, puisque tu sais quel mystère il y a dans le mariage et de quelle grande chose il est le symbole, garde-toi d'en traiter à la légère, et dans le choix d'une femme ne cherche pas l'accroissement de ta fortune; car il s'agit ici non de trafic et de bénéfice, mais de la communauté de la vie pour toujours [1].

» J'entends dire : Un tel qui n'avait rien est devenu riche depuis son mariage, et grâce à sa femme il vit dans l'opulence et les délices. Que dis-tu là, brave homme? Tu veux bénéficier sur ta femme ! Et tu ne rougis pas ! Et tu ne vas pas de honte te cacher sous terre pour avoir pensé à de pareils lucres ! Est-ce là le langage d'un homme? L'office

[1] Chrys., t. 3, p. 216. — Le même sujet est traité dans l'homélie 73 sur S. Mathieu, t. 7, p. 713.

de la femme est de conserver les biens déjà acquis, de veiller sur les revenus, de soigner les affaires de la famille ; Dieu nous l'a donnée, afin qu'elle soit notre aide en cela comme dans tout le reste. Car, notre vie ayant deux choses à faire marcher de pair, les affaires publiques et les affaires privées, Dieu a assigné à chaque sexe son rôle : à la femme les soins de l'intérieur; à l'homme les intérêts publics, le forum, les tribunaux, le sénat, l'armée. La femme ne peut manier la lance ni darder le javelot; mais elle peut prendre la quenouille, faire de la toile, et s'occuper avec zèle de tout ce qui intéresse la maison. Elle ne peut opiner dans le sénat; mais elle peut donner son avis sur les choses de la famille, et souvent avec plus de sagesse que le mari. Elle ne peut convenablement administrer la cité; mais elle peut élever parfaitement ses enfants, qui sont sa principale richesse, corriger ses servantes, maintenir tout le monde autour d'elle dans le devoir, procurer à son mari une liberté douce, en lui épargnant les sollicitudes du ménage, et s'occupant de l'office, de la cuisine, du travail de la laine, de la propreté des vêtements, et d'une foule de choses auxquelles l'homme ne peut s'appliquer ni facilement ni convenablement. La Providence a voulu que l'être qui a l'aptitude des grandes choses eût moins celle des petites, afin que l'aide de la femme lui fût nécessaire ; et, en effet, si l'homme excellait en tout, il se laisserait aller au dédain de la femme, et si la femme avait une part principale aux grandes affaires, elle en prendrait trop d'orgueil. C'est pourquoi Dieu a partagé entre les deux sexes les devoirs et les attributions, non d'une manière égale, afin d'éviter des contestations de prééminence, mais de telle sorte que l'homme ayant la part la plus importante et la plus utile, et la femme la moindre et l'inférieure, le mari fût plus honorable aux yeux de sa femme, et la femme plus soumise au mari. Donc, puisque nous savons cela, cherchons, avec la vertu, un caractère heureux, afin de

goûter les charmes d'une aimable concorde et d'une affection inaltérable. Car l'homme qui prend une femme plus riche que lui se donne un tyran plutôt qu'une épouse... Au contraire, celui qui la prend d'une fortune égale ou inférieure à la sienne, se donne une compagne et une aide, et introduit, avec elle, dans sa demeure toute sorte de biens... C'est la paix, c'est le bonheur, non l'argent, qu'il faut chercher dans le mariage. Il a été institué, non pour remplir la maison de disputes, non pour enfanter les procès, non pour que les époux vivent dans une perpétuelle discorde, de manière à s'ennuyer de la vie, mais pour nous faire jouir d'un secours précieux, pour nous assurer un port, un refuge dans les tempêtes, pour nous rendre plus léger le fardeau des peines, pour que nous puissions être récréés par les doux entretiens de l'épouse [1].... La beauté corporelle, si elle n'est jointe à la vertu, peut captiver vingt, trente jours : mais bientôt le vice apparaît, et l'attrait s'évanouit. Mais quand une femme possède la beauté de l'âme, elle embrase le cœur de son mari d'une flamme d'autant plus vive que le temps a mis plus en lumière ses mérites ; et une fois qu'un attachement de ce genre, ardent et sincère, existe, plus d'infidélité à redouter. La pensée même d'un plaisir illégitime ne vient pas à l'homme qui aime ainsi sa femme : il se complaît dans son amour, et sa vie irréprochable lui attire la faveur de Dieu, sous les auspices duquel les époux jouissent d'un bonheur aussi pur que durable. C'est ainsi qu'ils procédaient dans le choix de leurs épouses, ces hommes vénérables des temps antiques, qui demandaient à la compagne de leur vie, non l'argent, mais la richesse de l'âme [2]. »

Pour être mieux compris, pour saisir plus puissamment l'attention de son auditoire, l'orateur recourt à un exemple,

[1] Chrys., t. 3, p. 217.
[2] *Id.*, *ibid.*.

celui d'Abraham occupé du mariage de son fils. Il met en scène le vieux patriarche, et, s'affranchissant des formes sévères du discours, il raconte avec une verve naïve et piquante la mission donnée à Éliézer, le voyage du fidèle serviteur, son arrivée dans la ville de Nachor, sa prière à Dieu. « Voyez-vous, s'écrie-t-il, la sagesse de cet homme? Il ne dit pas : Celle que je verrai sur un char ou dans une litière, entourée d'eunuques et d'esclaves, resplendissante de jeunesse et de beauté, ce sera l'épouse que vous destinez à mon jeune maître. Mais quoi? *Celle à qui j'aurai dit : Donne-moi ta cruche afin que je boive*[1]. — Excellent homme, que fais-tu? Ce que tu veux pour Isaac, c'est donc une femme d'assez basse condition, pour être employée à porter de l'eau et converser avec toi? — Oui, répond-il, car j'ai reçu la mission de lui trouver, non pas une épouse riche ou illustre, mais d'une belle âme. Bien souvent de jeunes filles occupées aux plus humbles travaux possèdent des vertus solides, tandis que d'autres, dans la splendeur des palais, se montrent lâches et méchantes. — Et comment sauras-tu que celle-ci est douée de ces précieuses qualités que tu cherches? — Au moyen d'un signe, réplique-t-il, certain et infaillible, celui que j'indiquais tout-à-l'heure ; car il annonce une âme qui aime et pratique l'hospitalité... Mais, poursuit la Sainte-Écriture, il avait à peine fini de parler, que Rébecca sortait de la ville. Telles sont les prières des hommes de bien : avant même de les achever, ils sentent qu'elles sont exaucées. Donc, toi aussi, quand tu voudras te marier, ne t'adresse point aux hommes, encore moins à ces misérables femmes qui exploitent les infortunes d'autrui et ne songent qu'à obtenir le prix de leur courtage; mais recours à Dieu, qui ne dédaignera pas d'être l'entremetteur de ton mariage; tu

[1] Genès., 24, 13.

connais sa promesse : *Cherchez le royaume des cieux, et tout le reste vous sera donné par surcroît* [1]. Ne dis pas : Comment puis-je voir Dieu, m'entretenir avec lui, l'interroger? C'est le langage d'une âme que n'éclaire pas la foi ; car Dieu peut faire en un instant et sans paroles tout ce qu'il veut, et nous le voyons bien ici. Éliézer, en effet, n'entendit rien, n'aperçut rien ; mais debout sur le bord de la fontaine, il pria, et fut exaucé. *Il n'avait pas cessé de parler,* disent les saints Livres, *que s'avança, portant sur ses épaules un vase d'eau, Rébecca, fille de Bathuel, fils de Melcha, vierge parfaitement belle et à tout homme inconnue* [1]. — Mais pourquoi célébrer la beauté de son corps? — Afin que tu remarques davantage la beauté de son âme et sa chasteté ; car la chasteté est une chose admirable, surtout si elle est jointe à la beauté. C'est pourquoi l'écrivain sacré, ayant à nous entretenir de Joseph et de sa vertu, parle d'abord de sa beauté avant de parler de sa continence; car la beauté n'est pas toujours une cause de chute, pas plus que la laideur une cause de chasteté. Que de femmes célèbres par la beauté l'ont été plus encore par la vertu! Que d'autres d'une figure hideuse ont souillé de toute sorte d'impuretés une âme plus hideuse encore [2] ! »

Ici, l'orateur s'étend, avec complaisance, sur la modestie et les mérites de Rébecca, sur l'accueil plein de grâce qu'elle fait à l'envoyé d'Abraham, sur le prix que Dieu lui-même attache à l'hospitalité bien exercée, et il continue :

« Maintenant qu'Éliézer a reçu la fiancée, voyons comment il dispose la fête des noces. Appelle-t-il les cymbales, les flûtes, les danses, les tambours, et tout ce bruyant appareil? Non, certes, il prend la jeune fille seule, et part sous l'escorte de l'ange que Dieu, sur la demande d'Abraham, avait attaché à ses pas. Ainsi, la nouvelle

[1] Math., 6, 33.
[2] Chrys., t. 3, p, 219, 220, etc.

épouse marchait, sans être accompagnée ni de chants ni d'instruments de musique, la tête ornée de divines bénédictions, couronne plus précieuse qu'aucun diadème; elle marchait vêtue, non de robes dorées, mais de modestie, de piété, d'hospitalité, de toutes les vertus; elle marchait, non dans un char fermé, mais sans aucun appareil, assise sur un chameau. Car, autrefois, avec les grandes qualités de l'âme, les jeunes filles possédaient la meilleure santé du corps : leurs mères ne les avaient pas élevées, comme aujourd'hui, au milieu des bains, des parfums, du fard, des vêtements douillets, et de ces mille délicatesses qui les énervent et les amollissent; mais leur éducation était sévère et dure. C'est pourquoi, sans recourir à aucun artifice, leur beauté resplendissait de son éclat naturel, et leur santé égalait leur beauté, affranchies qu'elles étaient de toutes ces indispositions qui sont le fruit de la mollesse. Les travaux même auxquels elles se livraient étaient un excellent moyen d'écarter les maladies, de les rendre bien portantes et vigoureuses, et d'autant plus agréables et aimables à leurs maris : l'âme y gagnait autant que le corps. Donc, lorsque portée par son chameau, Rébecca fut arrivée au pays qui devait être sa demeure, elle leva les yeux, aperçut Isaac et sauta à terre. Voyez-vous sa vigueur, sa belle santé? Elle saute à bas de son chameau : tant elle unit la force à la modestie! Et, s'adressant au serviteur qui l'accompagnait: *Quel est cet homme,* dit-elle, *qui vient dans la campagne à notre rencontre? — C'est mon maître,* répondit le serviteur ; *et alors elle prit son voile, et se couvrit*[1]. — Remarquez combien elle est prudente et pudique! Tout atteste la pureté de son âme. *Et Isaac la prit pour épouse, et l'affection qu'il eut pour elle fut si grande, qu'elle tempéra la douleur que la mort de Sara, sa mère, lui avait*

[1] Genès., 24, 65.

causée [1]. Or, ce n'est point sans motif qu'il est dit que son mari l'aima, et que son amour le consola de son deuil, mais afin que vous appreniez par quels moyens, par quels charmes elle avait réussi à se faire aimer. Et qui n'aimerait une telle femme, si modeste, si sage, si hospitalière, si charitable, si douce, d'une âme si virile dans un corps si sain [2] ? »

A ces mots, un tonnerre d'applaudissements interrompit l'orateur. Dès que sa voix put dominer les acclamations et le bruit, il termina ainsi son discours :

« J'ai dit ces choses, non pour le plaisir d'être écouté ou applaudi, mais afin qu'elles soient pour vous un objet d'émulation. Pères, imitez la sagesse de ce patriarche dans le choix qu'il fait pour son fils, et ne vous attachez, ni à la fortune, ni au rang, ni à la beauté, mais seulement aux richesses de l'âme : mères, appliquez-vous à élever vos filles sur ce modèle. Que les jeunes hommes qui doivent être leurs maris, les épousent avec la même décence, et qu'ils écartent de la célébration de leurs nôces les danses, les rires bruyants, les propos obscènes, les flûtes, les cymbales et tout cet appareil diabolique ; que la prière remplace la dissipation, et obtienne de la bonté de Dieu qu'il soit le médiateur de toute leur vie. Si nous procédons ainsi, plus de divorce, plus de soupçons d'adultère, plus de jalousie, plus de disputes, mais une paix profonde, une parfaite union et avec elle toutes les vertus. De même, en effet, que le mari et la femme ne s'entendant pas rien n'est bien, même dans la maison la plus prospère ; ainsi, l'union et la paix régnant entre eux, rien ne leur sera pénible, même quand ils auraient mille épreuves à traverser. Que les mariages soient ce que nous souhaitons, et il n'y aura rien d'aisé comme de bien élever les enfants. Car, une

[1] Genès., 67.
[2] Chrys., t. 3, p. 226.

femme douée de cette sagesse, de cette parfaite décence, dévouée à tous ses devoirs, captivera son mari, s'en fera un aide plein d'ardeur pour l'œuvre commune, et en même temps elle attirera le regard et la faveur de Dieu sur sa famille, en sorte que tout y sera dans l'ordre, tout y sera parfaitement heureux; et chacun avec sa femme, ses enfants, ses serviteurs, passera dans le calme et la sécurité la vie d'ici-bas, en méritant la vie immortelle des cieux [1] ! »

[1] Chrys., t. 3, p. 237.

CHAPITRE QUINZIÈME.

Prédication de Chrysostôme plus morale que dogmatique. — Caractère militant de son éloquence. — Grandeur de l'homme. — Sa dégradation par le péché.—Vices attaqués par l'orateur. — Orgies. — Avarice. — Portrait de l'avare. — Usure. — Immoralité du théâtre. — Luxe des femmes. — Toilette des jeunes gens. — Mendicité. — Dons à l'église. — Corruption générale. — Douleur de Chrysostôme. — Il croit à la fin prochaine du monde.

Nous avons multiplié et nous multiplierons encore les citations; elles nous semblent d'une indispensable utilité pour faire connaître Chrysostôme. Ses œuvres, en effet, discours au jour le jour et pour la plupart improvisés sur une foule de sujets divers, ne sont pas de celles qu'on analyse ou qu'on résume en quelques mots; aucune vue philosophique ne les coordonne, aucune synthèse n'y préside. Sage commentateur, moraliste éminent, catéchiste sublime, grand et puissant orateur, apôtre avant tout, n'attendez de lui ni les controverses savantes, ni les discussions approfondies, ni les hautes spéculations, ni la gravité imposante et sévère de la parole théologique. Vous ne le verrez guère planer avec Grégoire ou Basile dans les régions transcendantes de l'ontologie divine; il n'a ni le génie précis et vigoureux d'Athanase, ni le regard d'aigle d'Augustin : son œil redoute les éblouissements du mystère. Quand il expose le dogme, c'est moins pour le venger de l'erreur qui l'insulte, moins pour en montrer la divine économie, que pour le faire aimer et goûter dans les vertus qui en découlent; généralement, son éloquence est morale plus que dogmatique.

Deux choses avaient contribué à imprimer aux travaux

de Jean cette direction : d'abord le caractère positif et pratique de son esprit, ensuite une science profonde et compatissante de la société et des maux au milieu desquels il vivait. Jeune, il avait connu au désert les joies sublimes et les extases de la contemplation, et, six ans durant, il s'était abreuvé avec délices, par la prière et l'étude, aux sources les plus pures de la vérité. Mais, soit impuissance de sa nature à se maintenir long-temps à ces hauteurs surhumaines où le vertige saisit si vite, soit ce généreux besoin d'une âme que la foi consume de ses ardeurs et qui ne peut se résoudre à garder pour son seul usage les trésors dont elle jouit, il s'arracha de bonne heure à la solitude et vint se mêler aux hommes pour les instruire, les consoler, et leur apporter, avec un sentiment plus parfait de l'Évangile, une plus grande part des biens qu'il promet à ses sectateurs. Aux yeux de Jean, toute science est vaine qui ne tend pas au bonheur de l'humanité ; de-là, son mépris hautement professé pour les superbes inutilités de la philosophie. « Quel profit, s'écrie-t-il, le monde a-t-il retiré de cette prétendue sagesse? Diogène n'est pas plus admirable que ces charlatans qui avalent des clous et mangent des souliers ; car tout travail qui ne produit aucun fruit, n'a droit à aucune louange. C'est le devoir de l'homme de bien de régler toutes ses actions sur l'utilité publique et de travailler à l'amélioration de ses semblables[1]. » Ce but, Chrysostôme, revenu du désert, ne le perd plus de vue; c'est sa passion; il y consacre toute son existence ; les livres, les études, les méditations, tout lui devient indifférent hors ce peuple pressé autour de sa tribune et palpitant sous sa parole ; et plus il s'approche de lui par sa vie, plus il s'aperçoit de ses misères et de ses besoins, plus il se dévoue à l'éclairer et à l'affranchir. C'est pourquoi son auditoire

[1] Chrys., t. 2, p. 549, *de S. Bab.*

l'absorbe, le prend tout entier. Il ne lui vient pas à l'idée que ses discours puissent avoir un retentissement lointain, que la postérité puisse l'écouter, elle aussi ; il ne voit que son auditoire, que ce peuple qui l'appelle son pasteur, dont il a sondé les plaies, dont il veut briser les chaînes.

Or, ce peuple, incapable de suivre avec profit un exposé purement dogmatique, ne permettait pas à Jean d'être philosophe ou théologien à son gré. Son génie l'eût-il emporté vers les hautes régions de la pensée, que la charité l'eût ramené bien vite à terre et plié aux exigences de l'auditoire. Rester à la portée de ces âmes qu'il aimait, qu'il voulait guider et sauver ; ne s'en séparer jamais, ni dans le choix des sujets, ni dans la manière de les traiter, ce fut la loi qu'il s'imposa et qu'il garda fidèlement. Homme d'action même à la tribune, il se porte comme dans un incendie, comme dans une bataille, où le péril est plus pressant ; et tout ce que le Ciel lui donna de talent, de courage, de fermeté, il l'emploie à combattre ces préjugés, ces superstitions, ces ignorances, ces bassesses, ces vices dont il a sous les yeux le désolant spectacle. Que d'autres s'occupent d'explorer les trésors de doctrine cachés dans chaque parole de Jésus-Christ ; lui, ce qu'il veut avant tout, c'est de pénétrer de l'esprit de l'Évangile ces masses frivoles, désœuvrées, voluptueuses, accroupies dans une servitude indolente, et toutes pleines encore de souvenirs païens ; c'est de saisir ce pauvre peuple qu'un pouvoir ombrageux s'applique à tenir loin de toute préoccupation sérieuse, dans une enfance éternelle, de l'arracher à ce grabat pourri où il gît dans l'abandon, comme le paralytique de la piscine, de lui rendre le mouvement et la vie, de lui donner une autre pensée, un autre cœur, une autre existence. C'était là, sans doute, la mission de tous les pontifes, de tous les apôtres de Jésus-Christ, à cette grande époque de rénovation sociale ; ce fut plus particulièrement celle de Chrysostôme ; et certes, elle

ouvrait à sa parole, à son talent, une assez vaste carrière. Ne regrettons pas qu'il s'y soit enfermé.

A ne prendre que le point de vue littéraire, nous dirons avec un critique plusieurs fois cité : « Il fallait à cette éloquence un grand théâtre et la liberté ; le Christianisme donna l'un et l'autre à l'orateur. Mais comme la cité politique n'existait plus, comme les orages des assemblées publiques étaient tombés devant la morne tranquillité du despotisme, comme le Christianisme ne connaît d'autres combats que ceux de l'homme contre lui-même, d'autres tempêtes que celles des passions ; Chrysostôme fut l'orateur de ces luttes nouvelles dont chaque homme est le théâtre et l'acteur. Comme à Démosthène, aux Gracques, à Cicéron, il lui fallait des amis à défendre, des ennemis à attaquer : il en trouva. Ces ennemis, ce furent les vices, les erreurs, les préjugés, les misères du corps et celles de l'esprit ; tout ce qui, dans cette triste société, pouvait attrister le cœur ou révolter la conscience. Il était né, non pour la controverse, mais pour la guerre. Ardent et opiniâtre, il ne quittait point son adversaire dès qu'il l'avait saisi. Cet adversaire, en d'autres temps, eût été Philippe, Antoine, le Patriciat ; ce fut Satan, le péché, souvent le pécheur. Guerre acharnée, mais interminable ; qui pourrait énumérer les formes que revêt l'ennemi ? Avarice, orgueil, luxure, envie, colère et tant d'autres fléaux de l'âme ; superstitions, préjugés et tant d'autres fléaux de l'esprit ; tous les maux qui dégradent la nature humaine. Voilà les adversaires qui appellent les coups de l'orateur chrétien [1]. »

Dans ce grand combat de tous les jours, de tous les instants, où l'ennemi cent fois terrassé se relève cent fois pour défier son vainqueur, Chrysostôme déploya non-seulement le talent, l'éloquence, le courage d'un grand orateur

[1] Albert, Thèse, p. 310.

populaire, mais aussi et surtout les grandes vues d'un moraliste profond, l'âme d'un bienfaiteur de l'humanité, le dévouement sublime d'un apôtre, le désintéressement, la constance, la charité héroïque d'un saint. Qu'importent la vivacité de quelques saillies, l'âpreté de certaines images, les audaces parfois étranges de sa parole ? Qu'importe qu'un noble courroux l'entraîne par moments au-delà de ce que nous appelons le bon goût, les convenances sociales, ou que des amours-propres froissés, des vices bafoués se révoltent contre tel ou tel mot tombé de ses lèvres ? Lui, il est aux prises avec un ennemi opiniâtre, perfide, insolent, fatal à ceux qu'il aime, et il s'inquiète peu de le poursuivre avec le glaive ou avec la boue ; ce qu'il veut, c'est de lui arracher ses victimes, et, s'il le peut, de le déshonorer en le brisant. Ses apparentes violences ne sont que les élans de sa charité ; et qu'il gronde, qu'il menace, qu'il caresse, qu'il lance la foudre ou le sarcasme, qu'il fasse rire ou pleurer, qu'il passe d'un portrait satirique à une effusion de tendresse, de l'éclat et de la majesté des prophètes à l'abandon d'un entretien familier, d'un mot sublime à une image grossière, c'est toujours son grand cœur qui parle, toujours la haine du mal, la passion du bien, l'ardent amour des âmes, l'invincible désir d'éclairer, de convertir, de sauver. Ses défauts comme orateur lui sont imposés par son auditoire ; ils peuvent choquer aujourd'hui les esprits délicats, ils charmaient autrefois le peuple qui l'entendait ; heureux défauts, tribut payé par la charité aux besoins des âmes, ils étaient, eux aussi, un élément d'apostolat.

Écoutons-le parler. Après quelques mots à la façon de Bossuet sur le néant des richesses, sur la vraie grandeur de l'homme : « Laisse-là, s'écrie-t-il, l'ombre, la fumée, la paille, la toile d'araignée ; car je ne trouve pas de mot pour exprimer, comme il faudrait, la vileté des choses que tu estimes le

plus. Viens, sois homme, et que cette dénomination de ta nature ne soit pas un mensonge. Comprenez-vous ce que j'ai dit? — Je suis homme, dit celui-ci. — Souvent on est homme de nom, on ne l'est pas de sentiments; car, quand je te vois vivre en dehors des lois de la raison, pourquoi t'appellerai-je homme, et non bœuf? Quand je te vois livré à la rapine, pourquoi t'appellerai-je homme, et non loup? Quand je te vois abandonné à la fornication, pourquoi t'appellerai-je homme, et non pourceau? Quand je te vois recourir à l'astuce, pourquoi t'appellerai-je homme, et non serpent? Quand je te vois plein de venin, pourquoi t'appellerai-je homme, et non aspic? Quand je te vois faisant tant de sottises, pourquoi t'appellerai-je homme, et non pas âne? Quand je te vois corrupteur de femmes, adultère, pourquoi t'appellerai-je homme, et non étalon? Quand je te vois désobéissant et stupide, pourquoi t'appellerai-je homme, et non pierre? Tu as reçu de Dieu une nature noble, et tu ne sais que la dégrader! Il est des hommes qui s'ingénient à faire participer les animaux, autant que possible, à la dignité de l'homme : ils font parler les perroquets, ils apprivoisent les lions: Quoi! tu peux adoucir la férocité du lion, et tu deviens toi-même plus féroce qu'un loup! Ce qui est pis encore : ces brutes n'ont chacune qu'un vice, le serpent est rusé, l'aspic venimeux, le loup rapace; l'homme méchant a souvent tous les vices à la fois. Comment pourrai-je t'appeler homme, toi qui as dépouillé les insignes de la royauté, le diadème et la pourpre? *Faisons l'homme à notre ressemblance,* a dit le Seigneur [1]; souviens-toi, homme, de cette parole et de celui dont tu es l'image, et ne te réduis pas à la condition des brutes!.... Comment deviendrai-je un homme, me diras-tu?—En subjuguant ces pensées charnelles, absurdes, en t'arrachant à la fornica-

[1] Genès., c. 1.

tion, à l'avarice, cette tyrannie détestable. Viens ici, nous fabriquons des hommes..... Loup ou serpent, je ferai de toi un homme; je changerai, non ta nature, mais tes sentiments [1]. »

A côté de cette sortie, dont la rudesse qui nous choque devait saisir puissamment l'auditoire, une autre homélie sur le même psaume célèbre en termes magnifiques la dignité de la nature humaine. « Inférieur par les forces physiques à la plupart des animaux, l'homme, dit-il, les surpasse tous par l'intelligence qui le rapproche de Dieu, et lui donne avec l'auteur de son être une sorte de parenté : c'est là le titre principal de sa grandeur. Par là, en effet, il a fondé les villes, sillonné les mers, cultivé la terre, inventé les arts, dompté les bêtes féroces, et, ce qui est préférable et plus beau, il a pu connaître celui qui l'a créé, s'élever à la vertu, savoir ce qui est bien, ce qui est mal. Seul entre tous les êtres que nous voyons, il prie Dieu; seul aussi, il en reçoit des révélations; il a appris une foule de choses secrètes, ineffables, les choses même du ciel. Pour lui, la terre et le firmament; pour lui, le soleil et les astres, les phases de la lune et l'harmonie des saisons; pour lui, les fruits, les arbres et mille espèces d'animaux, et la nuit et le jour. Pour lui ont été suscités les apôtres et les prophètes; pour lui les anges sont descendus souvent ici-bas. Pour lui, le Fils unique de Dieu s'est fait homme, il a été crucifié, enseveli, il a opéré ces grands prodiges qui ont suivi sa résurrection. Pour lui, la loi; pour lui, le paradis; pour lui, le déluge; car c'est aussi un grand honneur pour le genre humain que Dieu ait employé pour le rendre meilleur et les châtiments et les bienfaits. Qu'il doive paraître un jour au tribunal de Dieu, c'est encore une preuve de la dignité de sa nature. Pour lui, le Seigneur reviendra avec

[1] Chrys., *in ps.* 48, p. 505, t. 5.

une multitude de biens. Certes, il a daigné nous en conférer beaucoup par le baptême, par les sacrements, par cette autre initiation mystique de l'Eucharistie, par les miracles dont il a rempli la terre, et cependant il nous en a promis beaucoup plus encore; il nous a promis le royaume des cieux, la vie éternelle, de nous traiter comme ses héritiers, de nous faire régner avec lui. C'est pourquoi le Prophète indigné parle avec un mépris souverain des hommes qui trahissent par le péché cette noblesse auguste, et par leurs sentiments descendent jusqu'à la brute [1]. »

Dans une autre circonstance, expliquant l'Évangile de S. Mathieu, après avoir rappelé le meurtre de Jean-Baptiste, il s'écrie : « Il y a encore aujourd'hui des festins semblables à celui-là. On n'y égorge pas Jean, mais les membres mêmes de Jésus-Christ, et bien plus cruellement. Ce n'est pas une tête sur un plat que demandent ceux qui dansent à ces fêtes : ce sont les âmes des conviés. Quand ils les ont enchaînés à eux, quand ils les ont poussés à des amours coupables, quand ils introduisent les courtisanes, ce n'est pas leur tête qu'ils leur enlèvent, mais leurs âmes qu'ils égorgent ; car ils en font des débauchés, des adultères, des infames. Et ne viens pas me dire qu'une fois pris de vin, appesanti par l'ivresse, tu vois une courtisane mêler à la danse des propos obscènes, sans rien éprouver pour elle, sans être vaincu par la séduction et poussé à la débauche. Tu éprouves du moins ceci, qui est horrible : c'est que les membres de Jésus-Christ deviennent les membres d'une prostituée. La fille d'Hérodiade n'est pas là ; mais le diable, qui dansa dans sa personne, danse aussi dans la personne de ces misérables ; il prend les âmes des convives, il les prend et les emporte avec lui. Mais supposons que vous évitiez l'ivresse : évitez-vous un autre péché bien plus

[1] Chrys., t. 5, p. 215.

grand ? Ces festins sont le fruit d'une foule de rapines. Regardez, non les viandes, non les gâteaux qui sont sur la table, mais d'où viennent toutes ces choses. Elles viennent de l'avarice, du vol, de la violence. — Non, dites-vous; telle n'est pas leur origine; à Dieu ne plaise ! — Soit : je ne demande pas mieux. Mais si, de ce côté, ces grands repas sont irréprochables, le luxe que vous y déployez l'est-il aussi ? Entendez en quels termes le Prophète condamne ce luxe, même quand la source n'en est pas impure : ***Malheur à vous qui buvez des vins recherchés et qui vous parfumez des premiers parfums*** [1] ! Voyez-vous comme il s'élève contre ces délices ! Ce qu'il attaque, ce n'est point l'avarice, mais la sensualité. Quoi ! tu manges outre mesure quand le Christ n'a pas même le nécessaire ! On te sert à profusion les pâtisseries, lui n'a pas même un morceau de pain ! Tu bois le vin de Thasos, et tu ne lui as pas offert même un verre d'eau froide quand il avait soif ! Tu t'étends sur un lit moelleux, richement paré, et lui grelotte à l'air froid de la nuit ! Admettons que ta fortune ne soit pas le fruit du crime, tout cela n'en est pas moins inutile; et à Jésus-Christ tu refuses le nécessaire, à lui qui te donne de quoi vivre dans l'abondance. Si, tuteur d'un enfant, administrant son patrimoine, tu le laissais dans la misère, mille voix s'élèveraient pour t'accuser, les lois même te puniraient. Et tu as pris les biens du Christ, tu les prodigues en folles dépenses, et tu crois n'avoir pas de compte à rendre ! Je parle ainsi, non pour ceux qui introduisent des prostituées dans leurs fêtes : à de telles gens je n'adresse pas la parole, pas plus qu'à des chiens, ni à ceux qui dépouillent les uns pour remplir le ventre des autres, je n'ai rien de commun avec eux pas plus qu'avec des porcs et des loups. Il s'agit de ceux qui jouissent de leurs richesses sans en

[1] Amos. 6.

faire part aux pauvres, de ceux qui dissipent follement l'héritage paternel. Non, ceux-là non plus ne sont pas innocents. Et comment pourrais-tu échapper aux accusations, être sans reproches, quand un parasite se gorge à ta table, comme le chien qui est là, et que Jésus-Christ te paraît indigne de s'y asseoir ; quand ce misérable qui te fait rire est comblé de tes dons, et que celui qui te promet le royaume des cieux n'en reçoit pas la moindre parcelle ; quand l'un n'a qu'à dire un bon mot pour s'en aller repu, et que l'autre, qui nous enseigne des choses sans lesquelles nous ne diffèrerions en rien des animaux, ne mérite pas à tes yeux le même bienfait ! — Vous frémissez de ce que je dis ; frémissez donc de ce que vous faites [1]. »

Le vice le plus scandaleux alors, le plus incurable, celui qui défiait avec plus d'audace l'apostolat chrétien, c'était la cupidité, l'avarice, l'idolâtrie de l'argent, traînant à sa suite la rapine, l'usure, l'exaction, tous les crimes, tous les maux qui désolaient la société. C'est aussi, entre tous les ennemis de l'Évangile, le plus odieux à Chrysostôme, celui qu'il poursuit à outrance, à qui il ne laisse ni trève ni merci, contre qui tout lui est bon, l'anathème, le sarcasme, l'injure. C'est ici qu'on peut le trouver parfois vulgaire, trivial, emporté même et violent. Mais ces images qui choquent, ces plaisanteries qui étonnent sont aussi le cri de la charité indignée ; ces trivialités, qui fustigent l'égoïsme insolent et cruel, ont un côté sublime ; ces colères sont d'un prophète, non d'un tribun, et cette ironie, parfois si amère, fait penser à la terrible ironie qui attend les pécheurs au tribunal de Dieu.

« L'avarice, s'écrie le saint orateur, est une idolâtrie ; elle veut des sacrifices, elle égorge les âmes par la faim, par le désespoir ; ses autels sont abominables. Approchez

[1] *Hom.* 48 *in Math.*, t. 7, p. 500.

de ceux des idoles, vous les trouverez imprégnés du sang des chevreaux et des bœufs ; venez à l'autel de l'avarice, vous sentirez une forte odeur de sang humain. On n'y brûle pas des ailes d'oiseaux, il n'en sort ni vapeur ni fumée; ce sont des êtres humains qui y périssent. Les uns, en effet, se précipitent dans des gouffres; d'autres se pendent, d'autres se coupent la gorge.... C'est peu encore : il faut à l'autel de l'avarice, outre le corps, l'âme de l'homme ; il lui faut l'âme du sacrificateur avec celle de la victime [1]....»

«Avec raison, poursuit-il, le sage a dit qu'*il n'y a rien de plus détestable que l'avare* [2]. Un avare vendrait son âme, il est l'ennemi commun de tous les hommes. Il voit avec peine que la terre ne produit pas de l'or au lieu d'épis, que les fleuves ne roulent pas de l'or au lieu d'eaux, que les montagnes ne sont pas couvertes d'or au lieu de pierres. Il s'afflige de l'abondance des récoltes : la prospérité publique le rend malheureux. Prêt à tout pour gagner deux oboles, il se refuse à tout quand il n'a rien à gagner. Il hait tous les hommes, pauvres et riches : les pauvres, de peur qu'ils ne viennent l'importuner de leurs demandes; les riches, parce qu'il n'a pas les biens qui leur appartiennent ; il en veut à tous, comme si tous l'avaient volé ; jamais il n'est content, jamais il ne dit : C'est assez. Il est le plus malheureux des mortels, comme celui qui ne connaît pas cette cruelle passion est le plus fortuné des sages [3].»

«Quoi de plus misérable, dit ailleurs Chrysostôme, que l'homme méchant et cupide ! Il a beau se vanter avec insolence, affecter la joie,... il est toujours troublé, soit par les maux qui arrivent, soit par ceux qu'il appréhende. Jamais de calme, jamais de sécurité : son âme est plus tourmentée

[1] Chrys. ad Eph., *hom.* 18, t. 11, p. 129.
[2] Eccles. 10, 9.
[3] Chrys., *in Math. hom.* 80, t. 7, p. 770.

que la mer la plus orageuse ; la nuit ne lui apporte pas plus de repos que le jour. Il est tiraillé de tous côtés, et même quand personne ne l'attaque, il sent au-dedans de lui-même une guerre intestine. Ce qu'il possède ne lui donne aucune jouissance, et le désir de ce qu'il n'a pas le consume et le dévore. Il épie les affaires des autres; il s'enquiert avec curiosité de la fortune de chacun ; il pense comment il gagnera celui-ci par la persuasion, celui-là par la crainte, un autre par la flatterie, un autre par la violence ; il ne roule dans sa tête que chicanes, ventes, achats, testaments, intérêts, capitaux, et c'est lorsque tout lui vient en abondance qu'il est le plus inquiet[1].... Notre ville fut affligée, il y a quelque temps, par une grande sècheresse. Les habitants consternés adressaient à Dieu les plus vives prières. Comme au temps de Moïse, le ciel était d'airain, et l'on n'avait en perspective qu'une affreuse mort. Dieu se laissa toucher : une abondante pluie tomba du ciel. Toute la ville se livrait à l'allégresse, on se réjouissait comme si l'on fût revenu des portes du tombeau. Mais, dans ce bonheur universel, un seul homme, un riche, était triste ; il marchait sombre, pâle comme un mort, dans les rues. On lui demanda la cause de son chagrin au milieu de la joie commune, et il ne put cacher au fond de son cœur le motif de ce honteux désespoir : J'ai, dit-il, une grande quantité de mesures de froment, dont je ne sais plus que faire. Je vous le demande, cet homme était-il heureux ? Ne méritait-il pas d'être lapidé comme une bête féroce, comme l'ennemi commun de l'espèce humaine ? Misérable, tu t'affliges de ce que tout le monde ne meurt pas de faim ! Ne sais-tu pas ce qu'a dit Salomon : *Celui qui fait renchérir le blé est maudit du peuple ?* Ainsi, esclave de l'argent, le bonheur public t'attriste, la bonté divine t'indigne ! N'eût-il pas mieux valu

[1] Chrys., *in ps.* 142, t. 5, p. 453.

arracher ta langue, briser ton cœur, que de prononcer de telles paroles[1] ? »

Pour mieux exprimer l'horreur que ce vice odieux lui inspire, l'orateur appelle à son secours la peinture. « Tâchons, dit-il, de nous représenter l'avare tel qu'il est. Otons à cette bête féroce ses chaînes, et voyons jusqu'où ira sa fureur.... Ne craignez rien ; c'est une image et non une réalité. Figurez-vous donc un homme noir ; des flammes lui sortent des yeux ; des dragons en guise de bras pendent de ses épaules ; sa bouche au lieu de dents est garnie d'épées ; une source de venin coule de son gosier ; son ventre plus dévorant qu'une fournaise absorbe en un instant tout ce qu'on y jette ; ses pieds ont des ailes ; son visage tient du chien et du loup ; sa voix n'est pas une voix d'homme, mais une espèce de hurlement à faire peur ; ses mains sont armées de torches brûlantes... Il égorge, il déchire, il dévore tout ce qu'il rencontre. Tel et pire encore est l'avare. Comme l'enfer, il engloutit tout : c'est l'ennemi déclaré de l'humanité. Il voudrait qu'il ne restât pas un homme ici-bas, afin de posséder tout lui seul. Sa passion ne s'arrête pas là : après avoir détruit le genre humain dans sa pensée, il voudrait détruire aussi la substance de la terre et la changer en or... Supposez qu'il ne craigne ni lois ni tribunaux, et vous le verrez, l'épée à la main, égorger tout ce qui se présente, amis, parents, frères, son père lui-même. Ou plutôt laissons les suppositions, demandez à cet homme si son esprit ne roule pas tous les jours de semblables idées, s'il ne forme pas sans cesse des souhaits de mort contre ses proches, contre ceux dont il tient la vie. Qu'est-il besoin de l'interroger ? Personne n'ignore que ceux qui sont attaqués de ce mal horrible voient à regret se prolonger la vieillesse de leur père, et regardent l'avantage d'avoir des enfants,

[1] Chrys., *in 1 ad Corinth. hom.* 39, t. 10, p. 373.

avantage si doux et si cher aux autres, comme une charge odieuse. Aussi plusieurs ont préféré ne pas en avoir, et, frustrant les vœux de la nature, ils ont empêché les enfants de naître, s'ils ne les ont pas étouffés après leur naissance [1]...»

Comme si ce tableau n'était pas assez chargé, Chrysostôme le reprend en sous-œuvre dans un autre discours. «Rien, s'écrie-t-il, n'est stupide, dénué de sens, fou, violent, comme le péché. Partout où il se jette, il brouille tout, il renverse tout, il perd tout, hideux à voir, détestable..... Mais pourquoi des tableaux du péché, quand je puis traduire en public le pécheur? Qui donc voulez-vous que je vous représente? L'avare, le ravisseur? Quoi de plus impudent que ses yeux, de plus effronté, de plus cynique? Le chien lui-même ne l'est pas autant que lui. Quoi de plus scélérat que ses mains? Quoi de plus insolent que sa bouche qui dévore tout et n'est jamais rassasiée? Vous voyez ses yeux, son visage : il a l'air d'un homme; mais un homme n'a pas ce regard. Lui, il ne voit pas les hommes comme des hommes, le ciel comme le ciel, il n'y contemple pas le Maître de tous; il lui semble qu'il n'y a rien dans le monde si ce n'est l'argent. Les yeux des hommes, en voyant la détresse du pauvre, en sont touchés; les siens, dès qu'ils voient le pauvre, deviennent féroces.... Ils sont moins ceux d'un homme que d'une bête fauve. Les yeux des hommes ne supportent pas de voir nu leur propre corps; lui, s'il n'a pas dépouillé les autres, emporté dans sa demeure leurs biens, il n'est pas satisfait. Les ours, les loups, une fois leur faim assouvie, lâchent la proie et s'en vont; l'avare jamais n'est rassasié. Dieu nous a donné des mains non pour accabler nos frères, mais pour les aider : si elles ne devaient servir qu'à nuire, mieux vaudrait les arracher. Quoi! si tu voyais un loup déchirer une brebis, ce spectacle te ferait horreur;

[1] *In Math.* 18, t. 7, p. 340.

et quand tu en fais autant à ton semblable, tu crois n'être pas cruel! Es-tu donc un homme? Nous ne voyons l'homme que là où nous trouvons la pitié et l'humanité. Ce qui est cruel, nous l'appelons inhumain... Parcourez en détail toute la personne de l'avare, vous verrez comment sa dureté, d'un être humain, a fait un animal carnassier! Mais si vous pénétrez au fond de son âme, ce n'est plus avec les animaux, mais avec les démons qu'il faut le comparer. Comme eux, il est sans pitié, il n'éprouve à l'égard des hommes qu'une haine implacable. Point de désir du ciel, point de crainte de l'enfer, aucun respect de ses semblables, aucune sensibilité, aucune compassion. Impudent, audacieux, il brave les conséquences de sa conduite. Les oracles de la foi ne sont à ses yeux que des fables; il se moque des menaces et de la justice de Dieu. Démon au-dedans, bête féroce au-dehors, quel rang lui donnerons-nous? Il est pire que les bêtes féroces, car celles-ci sont naturellement ce qu'elles sont; lui, il a reçu du ciel la douceur, et il fait violence à sa nature en se donnant de tels goûts, de telles inclinations. D'autre part, les démons attaquent les hommes, ils ne s'attaquent pas entre eux; lui, il vexe en toutes manières ses proches, ses parents même, il ne respecte ni les affections ni le sang[1]....

«Quelqu'un va me dire peut-être : Tu parles tous les jours de l'avarice. Et plût à Dieu que je pusse en parler aussi toutes les nuits! Plût à Dieu que je pusse vous suivre pour vous en parler encore sur la place publique, chez vous, à votre table! Plût à Dieu que vos femmes, vos enfants, vos serviteurs, vos amis, vos voisins, que le pavé même et les murailles de votre maison pussent vous tenir le même langage! Cette fatale maladie a envahi le monde entier : la terrible tyrannie de l'argent opprime toutes les âmes. Jésus-

[1] Chrys., *in* I. *ad Corinth. hom.* 9, t. 10, p. 78.

Christ nous a rachetés, et nous sommes esclaves de l'or! Nous célébrons un Maître, et nous obéissons à un autre qui nous fait faire tout ce qu'il veut. Pour celui-ci, nous oublions tout : la naissance, l'amitié, la nature, les lois. Personne ne regarde au ciel, personne ne songe à l'avenir[1].....

» Je sais, poursuit l'orateur, que mes discours blessent certaines personnes et me font haïr d'elles; moi, je ne les hais point, je les plains, je pleure sur leur sort. Si elles veulent me frapper, je m'offre à leurs coups avec plaisir, pourvu qu'elles veuillent se corriger[2]. »

Mais, hélas! on préférait se plaindre, et l'on ne se corrigeait pas. En dépit de l'Évangile, des enseignements et des prodiges de la charité, l'usure exerçait en plein Christianisme ses hideux ravages. C'était, suivant le mot de Tacite, la vieille maladie de la République : elle avait infecté l'empire et le monde. Fatiguée d'inutiles efforts, la loi, vaincue, impuissante, s'était résignée à régulariser ce qu'il lui fallait tolérer, et avait fixé à douze pour cent l'intérêt qu'on ne devait pas dépasser et qu'on dépassait toujours. La plupart de ces illustres Romains, vantés comme de grands hommes, étaient surtout de grands usuriers. Le chancre fatal avait poussé de telles racines, pris un tel développement, que l'apostolat chrétien ne trouva rien de plus difficile à extirper. L'Évangile avait abattu les dieux, subjugué les empereurs, refait l'esprit humain, couvert le monde de sublimes vertus ; mais l'usure lui résistait avec une insolente ténacité. S. Basile, S. Ambroise, S. Augustin[3] nous font de ces excès et du malheur de ses victimes des peintures épouvantables. Jean signale, parmi les

[1] Chrys., *in Joann. hom.* 76, t. 8, p. 449.

[2] Chrys., *in* I *ad Corinth. hom.* 9, t. 10, p. 78.

[3] S. Ambr., *de Tobiâ*, III, 10 et 11; V, 16 et 20; VI, 23 et 24. — Greg. Nyss., *orat. contr. usurarios*, t. 2, p. 225. — S. Bas., serm. 5, *de divit. et paupert.* — S. Aug., *in ps.* 54, § 14; *in ps.* 128, § 6; t. 4, p. 724 et 2067.

chrétiens, des misérables qui prennent pour intérêt la moitié du capital[1]. Certes ce n'était pas la faute de l'Église si de telles horreurs attristaient son regard et souillaient l'humanité. Elle n'avait cessé d'attaquer, de poursuivre de l'autorité de ses enseignements, du zèle de ses ministres, de ses plus sévères anathèmes, le monstre odieux qui vit de la substance du pauvre. L'offrande de l'usurier était repoussée de l'autel[2], l'usure condamnée sous ses formes les plus adoucies, tout profit du prêt, en vertu du prêt, absolument interdit. Laissons parler Chrysostôme : tous les Pères, du reste, ont parlé comme lui[3].

« Ne trafiquons pas du malheur de nos frères, ne changeons pas en lucre la charité. Je sais que bien des gens ici ne m'entendent qu'avec peine sur ce sujet; mais de quel avantage serait mon silence? Vous sauverait-il du supplice éternel?..... Au contraire, il aggraverait vos périls, et, vous et moi, nous en serions également victimes. A quoi bon des ménagements qui, loin de produire aucun bien, ne peuvent que nuire? Quoi! Vous aduler en paroles et vous perdre en réalité! Caresser vos oreilles et précipiter vos âmes! Il faut que vous soyez affligés dans ce monde, pour n'être pas punis dans l'autre. Un mal, en effet, un terrible mal et qui a besoin d'un puissant remède, a envahi l'Église. Des hommes auxquels il est défendu d'accumuler les profits même légitimes de leurs travaux, à qui il est ordonné de faire part aux indigents de leur bien-être, cherchent à s'enrichir de la pauvreté de leurs frères; ils ont inventé un vol déguisé, une manière de colorer l'avarice. Ne m'objectez pas les lois civiles. Le publicain s'y conforme, et n'en est pas moins condamné. Nous aussi nous le serons,

[1] Chrys., *in Math. hom.* 61, t. 7, p. 614.
[2] Constit. apost., 4, 6.
[3] S. Bas., *ad Amphil.*, c. 14. — S. Greg. Naz., *orat.* 15. — S. Aug., *ep.* 153. — S. Hier., *in c.* 18 *Ezechiel.*

si nous ne cessons d'écraser le pauvre, et, à l'occasion de sa détresse et de ses besoins, d'exercer une impudente usure. Ton argent, tu l'as pour alléger le fardeau du malheur, non pour l'aggraver; et voilà qu'en ayant l'air de lui porter secours, tu ne lui apportes, en réalité, qu'un surcroît de peine· tu lui vends ta libéralité. Vends, je n'y fais pas obstacle, mais pour le royaume des cieux. L'intérêt du centième est trop peu, demande la vie immortelle. Pourquoi t'appauvrir? Pourquoi avoir l'âme si basse que de vendre à vil prix, et donner contre un argent périssable les plus grandes choses? Pourquoi laisser Dieu et recourir à l'homme, laisser le riche et tourmenter le pauvre, celui qui est généreux pour traiter avec un ingrat? L'un est empressé à rendre, l'autre ne paie qu'à contre-cœur. L'un te donne à peine un pour cent [1], l'autre cent pour un et le ciel en sus. L'un te maudit, l'autre te comble de bénédictions. L'un tâche d'attirer sur toi la haine publique, l'autre te prépare des couronnes brillantes. L'un a de la peine à s'acquitter dans cette vie, l'autre s'acquitte dans celle-ci et dans la vie à venir. Vraiment, n'est-ce pas stupide de s'entendre si mal faire valoir son argent? Combien, pour obtenir de plus gros intérêts, ont perdu le capital! Combien, par une incroyable rapacité, se sont jetés eux-mêmes, avec beaucoup d'autres, dans la dernière indigence! Ne me dis pas que celui à qui tu prêtes ton argent, le reçoit avec plaisir et t'en sait gré! S'il en est ainsi, c'est ta dureté qui en est cause... Tu refuses de l'obliger gratuitement, et voilà comment il est réduit à te remercier de ta cruauté. Je puis donc croire que si tu sauvais la vie à un de tes semblables, tu lui demanderais le salaire de ce service. — A Dieu ne plaise! diras-tu. — Quoi! tu rougirais d'être payé pour tirer un homme d'un grand péril, et tu te montres si

[1] Il s'agit de 1 pour $^0/_0$ par mois.

exigeant quand il s'agit d'un moindre service ! Ne sais-tu pas quel châtiment Dieu réserve à l'usure, et combien elle était prohibée, même dans l'Ancien Testament? Mais quelle est l'excuse de la plupart des usuriers? — Avec les intérêts que je reçois, disent-ils, je donne aux pauvres. — Tu parles bien, brave homme, mais Dieu rejette de pareilles charités. Ne cherche pas à éluder la loi par tes finesses : il vaut mieux ne rien donner aux pauvres que de puiser à cette source pour leur donner. D'un argent fruit de travaux honnêtes, tu fais souvent un argent criminel par des bénéfices illégitimes, comme si tu forçais des entrailles saines ét pures à enfanter des scorpions. Qu'ai-je besoin de citer la loi de Dieu, quand vous-même vous regardez l'usure comme une infamie? Or, si vous la condamnez, vous qui en profitez, pensez au jugement que le Seigneur portera de vous. Interrogez ceux qui ont établi les lois humaines, vous les entendrez flétrir tous l'usure. Aussi n'est-il pas permis à ceux qui sont constitués en dignité, qui font partie du grand sénat, de se dégrader par de semblables gains : la loi le leur défend. N'est-il pas affreux que vous traitiez la cité céleste avec moins de respect que les législateurs romains n'ont traité le sénat, et que vous ne rougissiez pas d'un commerce aussi infame ?

» Quoi de plus absurde que de vouloir moissonner sans terre, sans pluie, sans charrue? C'est pour cela que les partisans de cette culture coupable ne recueillent que l'ivraie, qui doit être livrée au feu. Et n'est-il pas mille moyens légitimes d'augmenter votre avoir : les champs, les troupeaux, les bœufs, le travail, la sage administration de vos revenus? Pourquoi te fatiguer follement à cultiver des épines? — Tu diras que les fruits de la terre sont sujets à trop d'accidents : à la grêle, aux brouillards, aux pluies torrentielles; — oui, et cependant à beaucoup moins de risques que l'usure. D'un côté, quelque dommage que l'on

éprouve, on ne perd que la récolte, le champ demeure; de l'autre, on perd souvent le capital lui-même; et avant cette perte, que de sollicitudes pour l'usurier! Il ne jouit point de ce qu'il possède, n'est jamais content de ce qu'il a. Quand on lui apporte ses intérêts, il s'applaudit moins des produits de son argent qu'il ne s'afflige de n'en avoir pas doublé la somme. Et en attendant que cette production de l'iniquité soit parfaite, il tire intérêt de l'intérêt, et contraint la funeste vipère à lui donner des fruits avant terme. J'appelle l'usure vipère, parce qu'elle fait plus de mal que le venimeux reptile. Vos contrats sont injustes, vos conventions iniques. Je donne, dit l'usurier, non afin que tu reçoives de moi, mais afin que tu me rendes plus que je ne donne. Or, Dieu ne veut pas que vous redemandiez même ce que vous avez donné: *Donnez,* dit-il, *à ceux dont vous n'espérez rien recevoir* [1]; et toi, ce que tu n'as pas donné, tu le réclames comme une dette, et tu penses augmenter ainsi ta fortune! Tu ne fais qu'allumer l'inextinguible feu de ton supplice [2]. »

Ces accusations éloquentes, ces vives sorties blessaient, écartaient quelques auditeurs. Mais le mal était grand, et l'apôtre, défié dans son zèle, se sentait poussé à frapper de plus rudes coups. La charité qui lui commandait la véhémence lui interdisait les ménagements. Sans doute, et l'on ne saurait assez le redire, au sein même de cette décomposition sociale, pêle-mêle infect de tant de débris et d'éléments divers, d'admirables vertus écloses au soleil de l'Évangile attestaient la sainteté du principe qu'il révèle à la terre et sa divine puissance sur les âmes. Mais ces beaux résultats de l'esprit chrétien rendaient d'autant plus hideux, par le contraste, les désordres et la corruption des masses. On eût dit que ce vieux monde imprégné de quarante siècles

[1] S. Luc, 6, 30.
[2] Chrys., *in Math. hom.* 56, t. 7, p. 573.

d'erreurs ne consentait à subir la vérité qu'à condition de sauvegarder contre elle tous ses vices. C'était pour les pontifes de Jésus-Christ, pour les âmes saintement impatientes de voir son règne s'établir ici-bas, le sujet d'une vive douleur. Chrysostôme ne cache pas la sienne à sa chère Antioche, si croyante et si frivole, et toujours entraînée aux plaisirs bruyants qui la détournent de l'Évangile. L'amphithéâtre, le cirque, le théâtre, entretenaient au milieu des Chrétiens dégénérés la corruption et presque la férocité des mœurs païennes. Le théâtre surtout, depuis que la pantomime l'avait envahi, était la plus affreuse école d'immoralité. Des femmes nues se disputaient sur la scène le prix de l'obscénité [1], et ce prix fut une fois l'empire du monde [2]. C'était là, sans aucun doute, un ancien legs du paganisme. Aussi, tandis que les Pères interdisent aux disciples de l'Évangile la fréquentation du théâtre comme une apostasie et un retour aux idoles [3], des sophistes païens [4] exaltent la mimique comme un art supérieur qui se rattache au culte des dieux et qu'il faut conserver pour le charme de l'esprit et le délassement des honnêtes gens, « qui sait même, pour le bien de la morale, en donnant à ces juges des beautés que la danse met à nu, l'occasion de s'élever au-dessus des passions [5]. » Malheureusement beaucoup de

[1] Chrys., t. 7, p. 101, 113, 114, 115; t. 11, p. 464.

[2] Théodora, courtisane et comédienne, surpassa toutes ses émules en impudicité, et devint la femme de l'empereur Justinien. (*Procopii anecdot.*)

[3] Chrys., *de Diab. tentatore*, t. 2, p. 267. — *In Joann. hom.* 1, t. 8, p. 6. — « *Etenim illa dæmonia delectantur canticis vanitatis, delectantur nugatorio spectaculo, et turpitudinibus variis theatrorum, insaniâ circi, crudelitate amphitheatri, certaminibus animosis eorum qui, pro pestilentibus hominibus, lites et contentiones usque ad inimicitias suscipiunt, pro mimo, pro histrione, pro pantomimo, pro aurigâ, pro venatore. Ista facientes, quasi thura ponunt dæmoniis de cordibus suis.* » (S. Aug., serm. 198, t. 5, p. 908.)

[4] Liban., *pro Saltat.*

[5] Wallon, Hist. de l'escl., t. 3, p. 372.

Chrétiens pensaient comme ces sophistes. Le public des théâtres ne se composait guère que de Chrétiens [1]. On sacrifiait tout à ces plaisirs dépravés [2]. Ni la voix des pasteurs, ni le cri du devoir, ni les malheurs de l'invasion, ni la détresse générale, rien ne pouvait tempérer cette soif fiévreuse et impie [3]. Jean réfute avec une douleur indignée les sophismes mis en avant pour justifier des divertissements coupables qui détournent des saintes joies de la famille [4], outragent la femme et la nature [5], où tout, d'ailleurs, est combiné avec un art infernal pour enivrer les sens et pervertir les cœurs [6]. Comme S. Augustin, comme S. Ambroise [7], à ces spectacles corrupteurs il en oppose d'autres : les chants sacrés, les fêtes des martyrs, les scènes sublimes de nos mystères, les grandes beautés de la nature, la vue si touchante des misères du pauvre soulagées par la charité [8].

Citons encore :

« Je pense, disait-il en commençant une de ses homélies à la Palée, je pense que beaucoup, parmi ceux qui nous avaient abandonné l'autre jour pour courir aux spectacles de l'iniquité, sont présents aujourd'hui. Je voudrais bien les connaître afin de les exclure de l'enceinte sacrée, non pour les laisser dehors à jamais, mais pour qu'ils y rentrent plus tard corrigés. Souvent les désordres d'un fils obligent son père à l'écarter de sa table, de sa demeure, pour quelque temps du moins, et jusqu'à ce que, rendu meilleur par cette correction, il puisse reprendre honorablement sa place

[1] S. Aug., serm. 88, n. 17, t. 5, p. 478.

[2] S. Aug., *in ps.* 80, n. 2, t. 4, p. 859, et t. 5, p. 282. — Chrys, t. 6, p. 272; t. 7, p. 99; t. 8, p. 342. — Salv., l. 6, n. 7.

[3] Salv., l. 6, n. 12.

[4] Chrys., t. 6, p. 275; t. 4, p. 770.

[5] Chrys., *in Math. hom.* 37, t. 7, p. 422. — *Ib.*, p. 113, 114 et suiv.

[6] Chrys., t. 7, p. 421, 202; t. 4, p. 41; t. 8, p. 6.

[7] S. Aug., t. 5, p. 282; t. 5, *tract.* 7 *in Joan.*, n. 6; t. 4, *in ps.* 147, n. 8. — Voir la note C^1 à la fin du volume.

[8] Chrys., *in Joan. hom.* 60, t. 8, p. 358.

dans la famille. Ainsi encore font les bergers quand ils séparent des brebis saines les brebis galeuses, de peur que la maladie de quelques-unes n'infecte toutes les autres. C'est pourquoi j'eusse désiré connaître les transgresseurs; mais si mes yeux ne peuvent les discerner, ma parole peut les atteindre, saisir leur conscience, et leur persuader de sortir volontairement d'un lieu où ceux-là seuls doivent rester qui y portent un esprit digne des saints exercices auxquels on s'y livre.... Mais, dira-t-on, quel si grand crime ont-ils commis pour leur interdire l'église? Et moi je dis : Quel crime plus grand que le leur, lorsque, souillés comme ils le sont d'adultère, ils osent se précipiter sans pudeur, et comme des chiens enragés, vers cette table sainte! Si vous voulez savoir quel est ce genre d'adultère que je leur reproche, écoutez des paroles qui ne sont pas de moi, mais de celui qui jugera la vie entière de l'homme : *Quiconque*, dit Jésus-Christ, *regarde une femme avec un mauvais désir, a déjà commis l'adultère dans son cœur*[1]. Mais, si une femme rencontrée par hasard et mise sans prétention a souvent, par sa seule vue, allumé la passion dans l'âme d'un homme qui la regarde indiscrètement; des hommes qui assistent aux spectacles, non par hasard, mais avec empressement et tant d'empressement qu'ils quittent l'église pour courir là; qui y passent des journées entières, les yeux attachés sur des femmes méprisables, de quel front pourront-ils dire qu'ils les ont regardées sans un mauvais désir? Comment le dire, quand tout, dans ces assemblées, provoque les mauvais désirs: les voix langoureuses, les chants obscènes, les paroles lascives, les couleurs empruntées pour relever l'éclat des yeux et du visage, la forme et la recherche des vêtements, le prestige des poses et des attitudes, et mille manœuvres mises en jeu pour séduire les spectateurs?

[1] Math. 5. 28.

Ajoutez la confusion et la mauvaise tenue de ceux-ci, le lieu même qui invite à la volupté, tout ce qu'on entend avant que ces femmes paraissent et après qu'elles ont paru; ajoutez le son des instruments de diverses espèces, le charme d'une musique qui amollit l'âme et la dispose à se laisser prendre plus facilement aux pièges des courtisanes. Ici même, où l'on n'entend que des psaumes, des prières, des oracles divins, où règne avec la crainte de Dieu une piété sincère, il arrive souvent au désir coupable de se glisser comme un voleur subtil. Se peut-il qu'au théâtre, des hommes qui ne voient, qui n'entendent rien de bon, qu'entourent toutes sortes de turpitudes et de crimes, qui sont assiégés de tous côtés par les yeux et par les oreilles, triomphent des mauvais désirs? Et s'ils n'en triomphent pas, comment sont-ils exempts d'adultère? Et s'ils n'en sont pas exempts, comment pourraient-ils, sans avoir fait pénitence, franchir ce seuil sacré, participer à nos saintes réunions [1]? Là où le Saint-Esprit a versé ses parfums, nous apporterions les pompes diaboliques, les fables de Satan, les chants de l'impudicité! Tu ne trembles pas, homme, de regarder des mêmes yeux ce lit impur où l'on reproduit sur la scène les plus abominables actions, et cette table sainte où s'accomplissent de si redoutables mystères; d'écouter des mêmes oreilles les infamies qui sortent des lèvres de la prostituée, et la voix du prophète et de l'apôtre t'initiant aux secrets de nos livres; de recevoir dans le même cœur les mortels poisons du vice, et cette hostie auguste qui commande un si profond respect! N'est-ce pas de là que viennent le renversement de la vie, les profanations du mariage, les dissensions domestiques? Quand tu sors de ces lieux, affaibli, amolli, les sens émus, devenu l'ennemi de toute pudeur, et que tu rentres chez toi, ta femme, quelle qu'elle soit,

[1] Chrys., *de David. et Saül.*, hom. 3, t. 4, p. 768 et suiv.

te paraîtra sans agrément. Brûlant de cette flamme allumée au théâtre, épris des charmes étrangers qui t'ont tourné la tête, tu dédaigneras la chaste et modeste compagne de ta vie, tu l'accableras d'injures, non qu'elle mérite le moindre reproche, mais parce que, n'osant avouer le mal intime qui te ronge, la blessure reçue ailleurs, tu cherches toutes les occasions, tous les prétextes de quereller tout ce qui t'entoure. En proie à cette passion dévorante, le cœur plein de cette voix, de ce regard, de ces traits, de cette pose, de toutes ces images enivrantes, tu ne trouveras rien dans ta maison qui ne te déplaise. Que sera-ce de l'église, où tu n'entends parler que de modestie et de vertu? Tout ce qu'on dit là sonne à tes oreilles, non comme un enseignement, mais comme une accusation, te fatigue, te pousse au désespoir, et tu finiras par rompre avec cette grande discipline instituée pour le bonheur de tous [1]....

» Quel est donc tout ce bruit? Quels sont ces cris et ces attitudes sataniques? Là, un jeune homme, les cheveux rejetés en arrière, efféminé sa virilité par les vêtements, la tenue, la démarche, et se donne les airs et l'apparence d'une jeune fille; là, un vieillard, les reins ceints, les cheveux rasés, l'âme dépouillée de tout sentiment honnête plus que la tête de cheveux, se tient debout pour recevoir des soufflets, prêt à tout dire, à tout faire; là, des femmes, la tête découverte, toute pudeur mise sous les pieds, parlent au peuple et n'ont en vue que de verser dans le cœur des autres leur propre corruption, d'y détruire jusqu'au dernier vestige de chasteté, d'outrager la nature, de satisfaire le démon dans ses désirs les plus affreux; là, les propos obscènes, les gestes ridicules, la chevelure, les costumes, les pas, la mollesse des poses, les regards, la voix, la musique, le sujet mis en scène, tout respire l'impudicité.

[1] Chrys., hom. 3, *de David. et Saül.*, t. 4, p. 770.

De quel côté te tourneras-tu, sans rencontrer la main de l'ennemi qui présente à tes lèvres la coupe des voluptés criminelles? Car il n'est question là que de fornications, d'adultères, de femmes prostituées, de jeunes gens efféminés, de débauches contre nature, d'infamies indicibles, d'iniquités monstrueuses : toutes choses qui devraient faire, non rire, mais gémir et pleurer. — Quoi! me direz-vous, faut-il fermer les théâtres et, par ton ordre, renverser tout? — Certes, tout est renversé maintenant; mais ceux qui déshonorent la couche de leurs frères, ceux qui rendent leurs épouses malheureuses, d'où viennent-ils, si ce n'est du théâtre? S'il y a tant de femmes dédaignées par leurs maris, tant de maris infidèles, d'où cela vient-il, si ce n'est du théâtre? C'est la fréquentation du théâtre qui perd tout. — Non, dites-vous; car des lois sages l'ont établi, et ravir des femmes, outrager des enfants, abattre des maisons, c'est le propre de ceux qui prennent les villes d'assaut[1]. Qui donc ces spectacles ont-ils rendu adultère? — Et moi, je dis : Qui n'ont-ils pas rendu adultère? S'il m'était permis de citer des noms, vous verriez combien ces plaisirs indignes ont enlevé de maris à leurs femmes, combien ces courtisanes si applaudies ont entraîné et perdu d'hommes, les uns détournés du lit conjugal, les autres du mariage! Non, proscrire le théâtre ce n'est pas renverser les lois, c'est mettre un terme aux transgressions des lois; car, enfin, s'il y a des émeutes, des séditions, des troubles funestes aux cités, le théâtre en est le foyer. Ceux qu'il nourrit, ceux qui vendent leur voix pour manger, qui n'ont d'autre tâche que de crier et de faire les choses les plus absurdes, voilà ceux qui excitent le peuple et le poussent au désordre. C'est là qu'une jeunesse désœuvrée contracte des habitudes tumultueuses qui la rendent plus difficile à conduire qu'une bête

[1] Τῶν τὰς ἀκροπόλεις κατειληφότων.

féroce; là, que de misérables charlatans exploitent la paresse du peuple, s'enrichissent à ses dépens, et que de viles courtisanes font négliger les femmes honnêtes; de là que viennent, avec l'impudicité, tous les maux qu'elle engendre. Ne le vois-tu pas? C'est ta passion pour ces spectacles qui est une cause de désordre et de renversement : cette cause, je pense qu'il faut la détruire. — Détruire le théâtre! répliques-tu. — Et plût à Dieu que je le pusse! Cependant je ne vais pas si loin : qu'il subsiste, pourvu que vous n'y alliez pas; ce sera plus beau que de le détruire. Imitez, sinon de plus nobles exemples, au moins les barbares, à qui la turpitude de ces spectacles est inconnue. Quelle excuse apporter, nous, les citoyens des cieux, les collègues des anges, affiliés au chœur des chérubins, si nous nous montrons en cela inférieurs à des barbares, quand d'ailleurs il nous est facile de nous procurer mille jouissances plus grandes que celles-là? Si tu ne cherches que le délassement de l'esprit, n'as-tu pas la campagne, et le fleuve, et les lacs? Contemple la beauté des jardins, écoute le chant des cigales, visite les tombeaux des martyrs, où tu puiseras les biens de l'âme avec la santé du corps. De tels spectacles ne laissent après eux ni dommage ni repentir. Tu as ta femme et tes enfants : quel plaisir est comparable à celui-là? Tu as ta maison et tes amis : voilà d'agréables choses et qui portent avec elles de grands avantages. Pour l'homme qui veut être chaste, quoi de plus doux que ses enfants, de plus aimable que sa femme? On attribue à un barbare un mot plein de sens. Entendant parler de ces impurs théâtres et de leurs funestes plaisirs : « Les Romains, s'écria-t-il, n'ont donc ni femmes ni enfants pour avoir inventé de pareils divertissements [1] ! »

Une autre fois, expliquant le second chapitre de saint

[1] Chrys., *hom.* 37 *in Math.*, t. 7, p. 428 et suiv.

Mathieu, après avoir développé, avec le charme ordinaire de son langage, le merveilleux et touchant récit de l'arrivée des mages à Bethléem, Jean s'écrie : « Qui donc parmi vous, vous qui avez reçu tant de bienfaits de Jésus-Christ, a entrepris pour lui un si long voyage?.... Et que parlé-je de voyage? Il y a chez nous des femmes tellement délicates, qu'elles ne traverseraient pas la rue pour aller voir le Sauveur dans sa crèche, si elles n'étaient traînées par des mules. Que d'hommes ayant bien la force de se promener préfèrent les embarras des affaires et les théâtres à nos saintes réunions! Des barbares, avant de voir Jésus-Christ, firent un long chemin ; toi, même après l'avoir vu, tu ne les imites pas : tu l'as vu, et tu l'abandonnes pour courir à un mime ! J'insisterai de nouveau sur ce sujet. Tu laisses le Christ couché dans son étable, pour aller voir des femmes sur la scène : quelles foudres ne mérite pas une telle conduite! Si quelqu'un te promettait de t'introduire dans le palais impérial et de te montrer l'empereur sur son trône, je te le demande, préfèrerais-tu le théâtre à ce spectacle, en supposant même que tu n'eusses aucun avantage à en espérer? Eh bien! voilà ici, aux pieds de cette table sacrée, une source jaillissante de feu spirituel; et tu la dédaignes, et tu cours au théâtre voir des femmes nager, tandis que Jésus-Christ demeure abandonné auprès de la source. Il est là, en effet, parlant, non plus à la Samaritaine, mais à la cité toute entière : que dis-je? maintenant aussi, il ne parle guère qu'à la Samaritaine. A peine quelques-uns l'entourent, encore leur corps seul est ici; les autres ne sont pas même présents de corps. Lui, cependant, ne s'en va pas : il demeure, nous demandant à boire, non pas l'eau, mais la sainteté; car aux Saints il donne les choses saintes, et ce n'est pas l'eau qu'il nous offre ici, mais son sang vivant, symbole de mort et principe de vie. Et toi, tu laisses la fontaine de sang,

le calice adorable, et tu vas à la fontaine diabolique, pour voir une prostituée qui nage et perdre ton âme! Car cette eau est un océan de débauche, non pour submerger les corps, mais pour le naufrage des âmes. Tandis que la courtisane nage toute nue, toi qui la regardes, tu sombres dans l'abyme du vice [1]..... Au sortir de là, les désirs sont en feu : on se sent percé de mille blessures; on ressemble à une mer agitée ; ce regard, ces paroles, cette démarche, cette tenue, tous ces souvenirs obsèdent l'esprit. Celui qui vient de visiter les prisonniers n'éprouve rien de semblable : il jouit d'une paix profonde. Ce spectacle douloureux le pénètre d'une componction salutaire qui éteint dans son cœur la flamme des mauvais désirs..... Et c'est pourquoi le Sage disait, lui qui avait connu toutes les joies d'ici-bas : *Il vaut mieux aller dans la maison du deuil que dans celle du rire* [2]..... Non, ne négligeons pas une œuvre si sainte; et si nous ne pouvons porter aux prisonniers ni pain ni argent, du moins tâchons de relever par nos paroles leurs âmes abattues, aidons-les de notre mieux, soit en intercédant ceux qui les ont fait jeter en prison, soit en adoucissant leurs gardiens. Ne dis pas que ce sont des hommes sans honnêteté, des homicides, des profanateurs de tombeaux, des voleurs, des adultères, des infames, des scélérats; car c'est une preuve de plus qu'il les faut visiter. Il ne nous est pas commandé, en effet, de compatir aux bons et de punir les méchants, mais d'exercer envers tous la charité. Le Seigneur a dit : *Soyez semblables à votre Père céleste, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants* [3]. Ne sois donc pas plus sévère que lui, mais montre-toi doux et humain ; car, si nous n'avons à nous reprocher ni vol, ni adultère, ni profanation de tombeaux,

[1] Chrys., *in Math. hom.* 7, t. 7, p. 113. 114, etc.
[2] *Eccl.* 7.
[3] *Math.* 5.

ne sommes-nous pas sujets à d'autres vices, mille fois dignes de la colère de Dieu? Et, en effet, ou nous avons injurié notre frère, ce qui mérite la géhenne; ou nous avons regardé les femmes d'un œil impudique, ce qui est un adultère; ou, chose bien plus grave! nous avons participé indignement aux saints Mystères, ce qui nous rend coupables du corps et du sang de Jésus-Christ. Au lieu donc de scruter rigoureusement la conduite des autres, pensons à nos propres fautes : ce sera le moyen de corriger ce qu'il y a en nous de dureté et d'inhumanité [1]. »

Ces derniers mots révèlent la pensée dominante de Chrysostôme, celle qui remplit ses discours et sa vie : la charité. Sans doute son zèle est grand contre le théâtre, cette vieille passion d'un peuple trop semblable à ces Romains dégénérés, qui ne désiraient que deux choses ici-bas : du pain et des jeux au cirque. Mais plus véhémentes encore sont ses attaques contre les vices des grands, contre leurs rapines, leurs scandales, leurs orgies, leur luxe effréné et insensé. Pour une âme, en effet, comme la sienne, embrasée de ce feu que le Dieu fait homme était venu porter ici-bas, quel spectacle triste à contempler que cette société qui se dissout hideusement sous le souffle même qui devait la vivifier, où quelques parvenus de la délation et de l'usure, gorgés d'or, gonflés d'orgueil, accapareurs de toutes les terres et maîtres de toutes les situations, semblent ne posséder la richesse que pour insulter l'Évangile et désespérer la pauvreté! Sa douleur, difficile à maîtriser, s'exhale dans presque tous ses discours. Quel noble et saint courroux l'inspire contre cet abus de la fortune, contre cet odieux sybaritisme, poussé jusqu'à la folie chez quelques-uns, jusqu'à la cruauté chez beaucoup! Les arguments que le luxe produit en sa faveur, tirés de

[1] Chrys., *in Joan. hom.* 60, t. 8, p. 357.

l'impulsion qu'il donne au commerce, à l'industrie, aux beaux-arts, à l'activité de l'esprit humain, de l'aisance que, par le travail largement alimenté, il fait refluer sur la classe ouvrière; arguments vrais dans une certaine mesure, et à condition qu'il ne sera pas ce qu'il est trop souvent, exagéré, ruineux, égoïste, corrupteur, insolent, mais qu'alliant la décence et la modestie avec l'utilité et la charité, en même temps qu'il entourera d'éclat certaines positions, il répandra le bien-être sur toutes les autres; ces arguments ne viennent pas et ne peuvent venir à la pensée de Jean; car il n'a devant lui qu'un luxe ridicule, pernicieux, immoral, détestable, nourri de rapines et de vices, sans entrailles comme sans goût, n'ayant d'autre objet que l'orgueil et la sensualité, propre seulement à perpétuer l'esclavage que le Christianisme venait abolir. Aussi le poursuit-il à outrance, tantôt par l'ironie, tantôt par l'anathème, toujours avec une éloquente indignation.

Citons de nouveau. Il vient de rappeler et de commenter le récit évangélique de la résurrection du Sauveur; et, à cette occasion, il a signalé le pieux courage qui valut à quelques femmes dévouées l'insigne honneur d'être les premiers témoins du plus grand des prodiges. Tout-à-coup il s'interrompt, et s'écrie : « Vous, femmes couvertes d'or, qui venez de voir le voyage de ces bienheureuses servantes de Jésus-Christ, renoncez enfin à cette passion des parures, dépouillez ces vains ornements pour vous parer de vos aumônes. Quelle utilité vous revient-il de ces pierres précieuses, de ces étoffes brodées d'or? — Mon âme, dites-vous, se plaît à ces magnificences. — Quoi! je vous demande le bien que vous en retirez, et vous me répondez par le dommage qu'elles vous causent; car rien n'est pire que de s'y plaire et de s'y attacher! La plus fâcheuse servitude est celle dont on s'applaudit. Une femme qui met sa joie à se charger de chaînes d'or, pourra-t-elle s'occuper

d'exercices spirituels, dédaigner, comme il le faut, les choses d'ici-bas? Celui qui aime sa prison, ne cherche pas à en sortir : ainsi, l'esclave de ces vanités, loin de pratiquer les œuvres de la foi, ne pourra pas même entendre avec l'attention convenable nos saintes exhortations. Quelle utilité donc dans ces ajustements, dans cette mollesse? — Mon plaisir, me dites-vous encore. — C'est m'affirmer de nouveau le préjudice que vous en recevez. — Cela me fait admirer de ceux qui me voient. — Mais n'est-ce pas la preuve d'un cœur corrompu que cet orgueilleux désir d'être remarqué? Eh bien! puisque vous ne pouvez me citer les avantages de votre luxe, je vais vous en exposer les inconvénients. D'abord, vous y trouverez plus de sollicitude que de plaisir.... J'ajoute qu'il tient l'esprit dans l'abjection et vous expose de toute part aux traits de l'envie..... On consume son temps en frivolités; on perd tout souci des choses spirituelles. Une femme de ce genre est pleine de vanité, d'orgueil, d'arrogance, toute attachée à la terre; elle a perdu ses ailes; d'aigle elle est devenue chien et pourceau [1]. Car, au lieu de porter vos regards, de prendre votre essor vers le ciel, vous ne savez plus, comme l'animal immonde, que regarder en bas, fouiller dans la terre pour y trouver le métal aimé et avilir votre âme.—Mais, dès que je parais sur la place publique, tous les yeux se tournent vers moi. — Et précisément, c'est pour cela que vous devriez dépouiller cet or, afin de n'être pas donnée en spectacle, de ne pas armer la médisance. Car, ne vous faites pas illusion, nul de ceux qui vous regardent ne vous admire; on se rit de vous comme d'une femme coquette, hautaine, toute charnelle. Venez-vous à l'église, vous n'en sortirez qu'accablée de quolibets et de malédictions, non-seulement de la part de ceux qui vous voient,

[1] Ἀντὶ ἀετοῦ γενέσθαι κύνα καὶ χοῖρον

mais de la part du Prophète. Dès qu'il va vous apercevoir, le véhément Isaïe vous criera : *Voici ce que dit le Seigneur aux superbes filles de Sion : parce qu'elles ont marché la tête haute, avec des regards et des pas affectés, traînant leurs longues robes, le Seigneur les dépouillera de leurs vains ornements; une vile poussière succèdera aux parfums, une corde grossière aux ceintures d'or* [1]. Après Isaïe, Paul vous accuse à son tour, quand il rappelle à Timothée que vous ne devez vous *parer ni avec des cheveux frisés, ni avec des ornements d'or, ni avec des perles, ni avec des vêtements somptueux.* Cette recherche, ces vanités sont déplorables en tout lieu, mais surtout lorsque vous entrez dans le temple du Seigneur, à travers la foule des indigents; car si vous aviez dessein de les soulever contre vous, pourriez-vous faire mieux que de prendre ce masque d'inhumanité? Songez combien de ventres affamés, combien de corps nus vous voient passer avec cette pompe satanique ! Qu'il serait mieux de nourrir ceux qui manquent de pain que de percer le bout de votre oreille et d'y suspendre la nourriture de mille pauvres [2] ! Mettez-vous votre gloire à être riche, votre mérite à vous couvrir d'or? Quand votre fortune serait le prix légitime de vos travaux, vous seriez très-coupable de la prodiguer; mais si elle est le fruit de l'injustice, quel crime n'est-ce pas d'en user ainsi? Aimez-vous les louanges? Dépouillez ce luxe ridicule; alors tout le monde vous admirera et vous jouirez d'une volupté pure..... Et comment pourriez-vous, ainsi parée, embrasser et baiser les pieds de Jésus-Christ? Il déteste de pareils ajustements; c'est pourquoi il voulut naître dans la maison d'un artisan, ou plutôt dans une étable, dans une crèche. Oserez-vous vous présenter à lui, n'ayant rien de ce qui lui plaît, avec une parure qui lui est odieuse? Qui-

[1] Isaïe, c. 3, v. 4.
[2] Μυρίων πενήτων τροφάς.

conque approche de ce divin Sauveur, doit être orné, non de magnifiques vêtements, mais de vertus... Qu'est-ce donc que cet or? Rien, si ce n'est terre et cendre. Ajoutez de l'eau, ce sera de la boue; et cette boue, — pouvez-vous y penser sans rougir? — vous en faites votre idole, vous négligez tout pour vous en occuper, vous l'étalez et portez partout. Du moins, faudrait-il vous en dépouiller quand vous venez ici. L'église n'est pas faite pour de pareilles exhibitions, on ne doit y montrer que des richesses spirituelles; et vous, comme si vous alliez vous donner en spectacle, vous arrivez parées avec affectation, à l'instar des comédiennes, et, comme elles, portant avec grand appareil de ridicules colifichets [1]. Aussi ne paraissez-vous dans le saint lieu que pour la perte de vos frères; au sortir de l'assemblée, chez eux, à table, ils parlent de vos vanités, et, oubliant le prophète et l'apôtre, ils ne s'entretiennent que de riches étoffes, de grosses pierreries, et de mille choses également inconvenantes. C'est l'attache à ces frivolités qui cause votre négligence et celle de vos maris à faire l'aumône: quelle femme consentirait à détacher une parcelle de cet or pour apaiser la faim d'un malheureux? Et comment les employer au soulagement des autres, quand vous-même, plutôt que de vous en priver, vous vous résignez à vivre dans la plus grande gêne? Il en est qui chérissent ces vains ornements, comme s'ils avaient une âme, et non moins que leurs propres enfants. — Fi donc! criez-vous. — Eh bien! témoignez par vos œuvres que cela n'est pas. Or, je vois précisément le contraire. Est-il une des femmes en proie à cette passion, qui ait sacrifié ses parures pour arracher son fils à la mort? Que dis-je? en est-il une qui veuille acheter à ce prix le salut de son âme? Hélas! on en voit beaucoup qui vendent

[1] Nous rendons mal: Μετὰ δαψιλείας τὸν καταγέλαστον αὐτῶν τοῦτον βασταζεις φορυτόν.

leur âme pour ces vains ajustements.... Quoi! vous mettez sur votre personne dix mille talents, et un membre de Jésus-Christ manque de la nourriture nécessaire! Le Maître commun de tous, et du ciel et de ce qui est au ciel, a préparé pour vous une table spirituelle; et vous, plutôt que de partager avec lui des biens périssables, vous préférez garder ces chaînes pesantes! De-là, des maux sans nombre; de-là, la jalousie; de-là, l'infidélité, lorsqu'au lieu de porter votre époux à la modestie, vous l'habituez à aimer la toilette des courtisanes, à ne plus redouter leurs pièges. Si vous lui aviez appris à dédaigner tout cela, à goûter la chasteté, l'humilité, la piété, il cèderait moins vite à l'attrait du crime. La prostituée peut se couvrir d'or et de diamants, vous seule pouvez vous parer de vertus. Accoutumez-donc votre mari à aimer en vous ce qu'il ne trouvera jamais dans ses femmes perdues, et dépouillez au plus tôt ces vanités. Alors il jouira d'une entière sécurité, vous serez entourée de respects, et les hommes vous admireront autant que Dieu vous sera propice [1].... Je vous en supplie, laissez ces dissimulations et ces feintes au théâtre. On ne se rit pas de Dieu. Ce luxe théâtral n'est fait que pour les comédiennes et les danseuses; il ne convient pas à une femme honnête, dont la plus belle parure doit-être la modestie. Pourquoi imiter de malheureuses créatures qui ne songent qu'à attirer les hommes dans leurs filets?.... L'apôtre qui rejette l'or et les perles, repousse plus encore l'art détestable de se peindre les joues et les yeux, et d'affecter cette démarche si molle, ces sons de voix si langoureux, ces regards si lascifs [2].... »

Plus vivement encore, le saint orateur poursuit de ses invectives les toilettes ridicules des hommes. « Je crains, s'écrie-t-il, que peu à peu nos jeunes gens n'adoptent la

[1] Chrys., *in Math. hom.* 89, p. 836 et suiv.
[2] Chrys., *in I. ad Timoth. hom.* 8, t. 11, p. 590.

chaussure des femmes, et cela sans rougir!... Les pères sont témoins des folies de leurs fils, et au lieu d'en être indignés, ils voient tout cela d'un œil d'indifférence. Voulez-vous quelque chose de plus grave? Ces vanités, on les déploie au moment même où une foule de gens sont écrasés par la misère. Faut-il produire ici le Christ affamé, nu, chargé de fers? Quels anathèmes ne méritez-vous pas quand vous le laissez manquer de pain, et que vous ornez avec tant de soin le cuir de vos souliers?... Quoi de plus absurde! Quoi de plus ridicule!... C'est bien la preuve d'un homme efféminé, cruel, frivole, du plus vain des hommes. De quelle chose sérieuse est-il capable, celui qui s'applique à de telles futilités? Peut-il penser à son âme, se souvenir même qu'il en a une?... Celui qui met tout son esprit à considérer la beauté de ces fils, la couleur de ces fleurs, la finesse de cette broderie, aura-t-il un regard vers le ciel? Saura-t-il admirer cette splendeur d'en-haut, celui qui, courbé vers la terre, admire tout le jour l'éclat des peaux qui enveloppent ses pieds? Dieu déploie le firmament sur ta tête, il allume le soleil, il appelle en haut tes regards; et toi, faisant violence à ta nature, tu ne regardes qu'en bas à l'instar des pourceaux, et tu te plais à obéir au démon; car c'est lui, cet esprit mauvais, qui a inventé toutes ces vanités indécentes pour te détourner de la céleste beauté et t'incliner vers la terre..... Ainsi, un jeune homme s'en va à travers les rues, plus occupé de ses pieds que de nobles pensées, plus fier d'être bien chaussé que de bien vivre, effleurant à peine le sol de ses pas, et tremblant qu'un peu de boue l'hiver, un peu de poussière l'été, ne ternisse l'éclat de sa chaussure... Homme, dis-moi, as-tu, au moyen de ce luxe absurde, jeté ton âme dans la boue? Faut-il l'y laisser avec dédain pour ne songer qu'à tes souliers? Ceux-ci, jusqu'à présent, étaient faits pour fouler la poussière et la boue; mais puisque tu ne peux te faire à cette

idée, suspends-les à ton cou, et qu'ils soient l'ornement de ta tête. — Vous riez ! Moi, j'ai envie de pleurer, en voyant la folie de ces hommes et de pareilles sollicitudes. Ils aimeraient mieux, je crois, voir leur corps tout couvert de fange qu'une tache sur leurs pieds. Aussi ne savent-ils dire que des frivolités, et ils aiment l'argent par-dessus tout. Il en faut beaucoup, en effet, pour satisfaire des goûts insensés. Celui dont le père aime le faste n'a lui-même que plus de vanité; celui dont le père est avare est contraint de recourir à des moyens honteux pour subvenir à ses dépenses. Nous avons vu de jeunes hommes vendre leur beauté, devenir les parasites des riches, se prostituer aux rôles les plus vils, pour contenter, au prix de tels opprobres, leur passion de la toilette [1] ! »

C'est ainsi que l'éloquence militante de Chrysostôme poursuivait, avec un zèle implacable et saint, sa guerre contre le péché, c'est-à-dire contre la rapacité et l'usure, contre l'immoralité du théâtre, la paresse du peuple, l'insolence des grands, la dureté des riches, leurs toilettes efféminées, le luxe monstrueux de leurs tables, leur prodigalité scandaleuse qui employait l'or aux plus vils usages et refusait le pain au pauvre désespéré, et cet odieux égoïsme repu de luxure et d'orgies, sur des lits d'ivoire et d'argent, au milieu d'une foule d'esclaves et d'eunuques tremblants sous son regard [2]. Jean tient à la main le fouet du Christ, et pas un vice, pas un ridicule n'échappe à ses coups. On se plaint de la hardiesse de son langage ; on tremble d'être reconnu dans ses portraits ; on s'éloigne de sa tribune. Mais la masse des fidèles ne cesse de l'entourer, attirée et retenue par cette parole tour-à-tour incisive et harmonieuse, sévère et indulgente, populaire et

[1] Chrys., *hom.* 49 *in Math.*, t. 7, p. 510, etc.

[2] Chrys., t. 1, p. 324; t. 2, p. 27-657 ; t. 5, p. 516-521 ; t. 7, p. 509-796; t. 8, p. 188-520; t. 11, p. 15-279-397.

sublime, venant du ciel à travers son cœur, et toujours inspirée par un ardent et généreux amour de Dieu et des hommes. Ses ennemis eux-mêmes le vénèrent autant qu'ils le redoutent. Lui, insoucieux de louange et de blâme, étranger à tous les bruits qui se font autour de lui, planant dans le firmament de son génie au souffle de la foi, il semble ne comprendre qu'une chose d'ici-bas : la souffrance du pauvre, n'avoir reçu d'en-haut qu'une mission : l'apostolat de la charité. Toutes les cordes de sa voix, toutes les fibres de son cœur vibrent : charité.

Tant de courage et de talent n'étaient pas dépensés en vain. Quoique tombée dans un sol couvert d'une végétation païenne encore luxuriante[1], au milieu des racines entrelacées de vieilles erreurs, la divine semence prenait sa large part de terre et de soleil, et la moisson montait riche et belle sous l'œil du grand semeur. Toutefois, il s'en fallait de beaucoup que la charité des fidèles répondît toujours à celle de l'apôtre. La doctrine chrétienne, au milieu même des plus grands succès, restait souvent fort au-dessus de la pratique des Chrétiens. De là, malgré les admirables efforts de l'Église et ses créations déjà multipliées en faveur de l'indigence, l'affligeante quantité de nécessiteux et de mendiants. On les rencontrait réunis par troupe le long des chemins, afin de mettre en commun, avec leurs plaies, la compassion que cette vue leur attirait [2]. Ils avaient remplacé à la porte des palais la foule empressée des anciens clients; ils formaient le cortège habituel des patriciens que distinguaient leur bienfaisance et leur piété [3], et l'on n'entrait dans l'église qu'en traversant des groupes nombreux de vieillards « courbés sous le poids des ans, couverts de haillons misérables, quelquefois privés de la vue, perclus de tous leurs membres [3]...

[1] S. Greg. Nyss., *de Pauper. amandis*, *orat.* 2, t. 2, p. 55 et suiv.
[2] Voir la note *D*[1] à la fin du volume.
[3] Chrys, t. 3, p. 289.

Comme des fontaines sont établies près des lieux consacrés à la prière pour l'ablution des mains que l'on va tendre vers le ciel; ainsi, disait Chrysostôme, les pauvres sont placés près de la porte des églises afin de purifier nos âmes par l'aumône avant de nous adresser à Dieu [1].»

Mais la pitié du saint orateur pour les délaissements de l'infortune n'abrita jamais les vices de l'indigence. Il puisait à la même source, dans son ardente charité, ses anathèmes contre l'abus de la richesse, et ceux contre la fainéantise et les désordres qu'elle engendre. Avec quelle indignation mêlée de dégoût il signale les honteuses industries, les infames pratiques de ces misérables, qui recouraient à la prestidigitation, aux tours de force, aux chants obscènes pour arracher à la stupide curiosité des passants ce qu'ils n'obtenaient pas de la charité, ou, pour mieux exploiter celle-ci, jouaient le désespoir, se meurtrissaient la tête, se mettaient le visage en sang, et, chose horrible à penser! mutilaient leurs propres enfants, leur crevaient les yeux [2]. Il n'a pas plus de complaisance pour la grossière illusion de quelques riches qui pensaient légitimer une fortune mal acquise en faisant, pour ainsi dire, la part de l'autel au moyen d'un don plus ou moins fastueux, comme si l'on pouvait corrompre Dieu avec un peu d'or et lui extorquer le ciel pour un pot-de-vin.

« Non, disait-il, ne croyez pas que vous avez assez fait pour votre salut, quand, après avoir dépouillé la veuve et l'orphelin, vous apportez à cette table sacrée une coupe d'or enrichie de pierreries. Si tu veux honorer le sacrifice du Christ, offre ton âme pour laquelle le Christ s'est immolé : fais qu'elle soit d'or; car, si elle vaut moins que le plomb ou l'argile, à quoi te sert ta coupe d'or? Songeons, non pas à la magnificence des objets que nous

[1] Chrys., t. 3, p. 289.
[2] Chrys., t. 10, p. 187; t. 11, p. 3 et 506.

donnons, mais à la source d'où ils proviennent. Ceux-là sont plus précieux que l'or, qui ne sont le fruit ni de l'avarice ni de la rapine. L'église n'est pas une boutique d'orfévrerie, mais l'assemblée des anges. Ce sont vos âmes qu'il faut y porter, et Dieu n'admet le reste qu'à cause de vos âmes. Elle n'était pas d'argent la table de Jésus-Christ; il n'était pas d'or le calice où il donna son sang à boire à ses disciples; et cependant, comme tout cela était précieux et vénérable, parce que tout cela était plein de l'esprit de Dieu! Veux-tu honorer le corps du Seigneur, ne le méprise pas quand il est nu. Après l'avoir décoré ici d'étoffes de soie, ne le laisse pas transir de froid dans la rue; car celui qui a dit : *Ceci est mon corps....*, a dit aussi : *Vous m'avez vu ayant faim, et vous ne m'avez pas donné à manger; ce que vous avez refusé à un seul de ces malheureux, c'est à moi que vous l'avez refusé* [1]. Certes, ce n'est pas sur l'autel que son corps a besoin de vêtements, mais dans la personne des pauvres [2]. »

Est-il besoin d'en faire la remarque? L'intention de Jean, dans ce qui précède, n'est pas de rabaisser la majesté du culte divin, d'en réprouver les pompes augustes. Il ne repousse que le vol fait à la charité par l'orgueil, sous le masque de la piété. Écoutons, en effet, ce qu'il ajoute :

« Si je parle ainsi, ce n'est pas que je prohibe les dons pieux faits au sanctuaire, mais je demande qu'avec eux et avant eux le devoir de l'aumône soit accompli. Dieu accepte ceux-là, mais surtout celle-ci... Les uns peuvent être un sujet d'ostentation; dans l'autre il n'y a que bonté et charité. Quel avantage, d'ailleurs, que la table de Jésus-Christ soit chargée de calices d'or, si lui-même est en proie à la faim? Apaise d'abord le cri de ses entrailles; puis, de la surabondance de l'aumône, tu pareras son autel. Tu lui

[1] Math., 25, 42.
[2] Chrys., *hom.* 50 *in Math.*, t. 7, p. 518.

donnes un calice d'or, et tu lui refuses un verre d'eau ! Qu'est-il besoin de suspendre à sa table des voiles brodés d'or, et de le laisser, lui, sans le vêtement nécessaire ? Dis-moi, si tu voyais un malheureux manquer de pain, et que, sans songer à ses besoins, tu te bornasses à couvrir d'or une table placée devant lui, te rendrait-il des actions de grâces ou s'indignerait-il contre toi ? Ou, si tu le voyais avec des vêtements en lambeaux, tremblant de froid, et qu'au lieu de le vêtir, tu ne fusses occupé qu'à dresser en son honneur des colonnes d'or, le prendrait-il pour autre chose que pour une insulte à sa misère ? Fais la même réflexion par rapport à Jésus-Christ. Il est sans asile, sans toit; et tandis que tu lui refuses l'hospitalité, tu décores le pavé du temple, et ses murailles, et les chapiteaux des colonnes ! Captif, tu dédaignes de le visiter dans sa prison, et tu suspens à des chaînes d'argent les lampes du sanctuaire ! Non, je ne condamne pas l'emploi de ces ornements, mais je veux que les soins de la charité marchent avec eux et même l'emportent sur eux. Nul, en effet, n'a été condamné pour avoir négligé les uns ; à celui qui néglige les autres, Dieu réserve la géhenne, le feu inextinguible, le supplice avec les démons. Garde-toi donc, décorant la maison du Seigneur, d'oublier ton frère dans l'infortune ; car le temple vivant est plus précieux que le temple de pierres. Des rois infidèles, des tyrans, des voleurs peuvent dépouiller ce dernier ; mais ce qu'on fait avec charité pour son frère nu, sans pain, sans asile, le démon lui-même ne saurait le ravir [1]. »

Ainsi, toute contradiction à la charité, quel qu'en fût le motif ou le prétexte, était pour Jean une douleur. Mais qu'il devait souffrir, en voyant tant d'obstacles debout sur la route de l'Évangile et tous les désordres contre

[1] Chrys., *in Math. hom.* 50, t. 7, p. 518.

lesquels son âme et sa voix se brisaient tous les jours ! Lui, qui a de si beaux accents pour célébrer les triomphes de la foi, tombe par moments dans de profondes tristesses et pousse des cris d'épouvante : Jérémie n'a pas de plus sombres lamentations.

« Si quelqu'un, dit-il, embrassait du regard, comme du plus haut gradin du théâtre, la scène entière du monde, — que dis-je ? ne considérons, s'il vous plaît, que la ville ; — si donc un homme voyait d'un poste élevé ce qui se passe parmi les hommes, quelles sottises il découvrirait ! quelles larmes il verserait ! comme il éclaterait de rire ! quelle haine s'allumerait dans son cœur ! Et que faisons-nous, en effet, sinon des choses dignes de larmes, de moquerie, de colère, de haine ? Celui-ci élève des chiens pour aller à la chasse des bêtes fauves, et il est arrivé lui-même à l'état de bête fauve. Celui-là nourrit des ânes et des taureaux pour charrier des pierres, et il ne s'inquiète pas que des hommes meurent de faim. Il dépense un argent fou pour donner au marbre les traits de l'homme, et les vrais hommes, il les dédaigne. L'un couvre de lames d'or les murailles de sa maison, et il voit la nudité des pauvres sans en être touché. L'autre imagine de nouveaux vêtements pour les ajouter à ses vêtements, tandis qu'à ses côtés son semblable n'a pas de quoi couvrir son corps nu. Au barreau on se mange les uns les autres. Celui-ci dissipe son bien en courtisanes et en parasites, celui-là en mimes et en danseurs ; un troisième ne songe qu'à bâtir de splendides édifices ; un quatrième, qu'à acheter des terres et des maisons. Tel s'occupe à supputer les intérêts de son argent et les intérêts des intérêts ; tel note sur ses tablettes des projets de meurtre, et la nuit même il veille pour le mal. Dès l'aube, chacun reprend son œuvre, qui ses rapines, qui ses débauches, qui ses concussions. Des choses inutiles ou défendues, grand souci ; de celles qui sont néces-

saires, point de cas. Les juges ne le sont que de nom; en réalité, ce sont des voleurs et des assassins. Procès et testaments, tout cela n'est que fraude, trahison, brigandage. La vie des hommes est toute là : des choses spirituelles qui s'en occupe[1] ? »

On dirait l'acte d'accusation de la société. Cette parole vengeresse n'épargne ni le pouvoir ni le sacerdoce. « Voyez l'étrange renversement. Ceux à qui une vie pure pourrait donner plus de confiance, ont gagné le sommet des montagnes; ils se sont éloignés de la ville comme d'un pays ennemi, ils se sont arrachés à leur propre corps comme s'il leur était étranger. Au contraire, des hommes pervers, souillés de tous les vices, se sont jetés sur les églises: les dignités sont devenues vénales. De là, des maux infinis. Personne ne réprime les abus, personne ne punit les coupables, mais on a mis un certain ordre dans le désordre. Quelqu'un a-t-il péché, est-il accusé, il ne cherche pas à établir son innocence, mais à trouver des complices de son crime. Et pourtant, il y a un enfer! Croyez-moi, si Dieu n'avait réservé ses vengeances à la vie future, vous verriez tous les jours au milieu de nous des châtiments plus tragiques que toutes les calamités qui ont écrasé la nation juive. Que personne ne se fâche, je ne désigne personne. Si quelqu'un avait reçu le don de lire clairement dans la vie des autres, et qu'entré dans l'église il eût à se prononcer sur ceux qui la remplissent en ce moment avec vous, — que dis-je? en ce moment, — sur tous ceux qui, le jour de Pâques, reçoivent le baptême, il y trouverait des crimes plus grands que ceux des Juifs, des gens qui croient aux augures, aux charmes, aux sortilèges, qui emploient les maléfices, des fornicateurs, des adultères, des médisants, des ivrognes. Je passe sous silence les avares et ceux qui retiennent

[1] Chrys., *in Joan. hom* 82, t. 8, p. 487.

le bien des autres, de peur de blesser quelqu'un ici. Si l'homme dont je parle scrutait les cœurs de tous ceux qui approchent de nos autels dans le monde entier, quelles horreurs ne verrait-il pas? Et pour ne parler que de ceux qui sont à la tête, il les trouverait avides de gain, trafiquant des charges publiques, jaloux, vaniteux, fourbes, mangeurs, esclaves de l'argent. L'impiété étant si grande, quels châtiments n'avons-nous pas à redouter?... Ne voyez-vous pas la guerre multiplier ses ravages? N'entendez-vous pas le cri des malheurs publics? N'est-ce pas assez pour vous instruire? Des cités, des nations entières disparaissent du monde; des milliers d'hommes libres sont esclaves chez les barbares. Si la crainte de l'enfer ne nous corrige pas, que ces cruels fléaux du moins nous avertissent et nous corrigent. Sont-ce de pures menaces? Ne sont-ce pas des faits réels? D'autres ont été gravement punis; nous le serons plus qu'eux, nous à qui leurs malheurs n'ont pas servi de leçon [1]. »

C'était un terrible moment, en effet, une terrible crise de l'humanité. Les champs d'Andrinople fumaient encore; Valentinien II venait d'être assassiné; la guerre civile ajoutait ses horreurs à l'invasion étrangère; Eugène disputait la pourpre à Théodose sur des monceaux de cadavres; les Huns se montraient aux frontières; de nouveaux ennemis, s'abattant chaque jour sur l'empire, l'étreignaient d'un cercle de feu: vagues déferlant sur des vagues, emportant tout dans leur écume sanglante; l'air était plein de choses sinistres; les villes s'écroulaient; le monde branlait sur ses vieux fondements. Ainsi, les cris des barbares, l'incendie des cités, les populations égorgées ou menées en esclavage comme des troupeaux de moutons, les oscillations du sol, le choc des armées, les tempêtes d'hommes et d'éléments mêlaient leur bruit

[1] Chrys, *hom.* 6 *in ep. ad Ephes.*, t. 11, p. 44 et 45.

formidable et lugubre aux accents du saint prêtre[1] et leur donnaient la solennité sombre des terribles *Væ* du Prophète. Le sentiment des maux publics, plus profond dans une grande âme, assiégeait de funèbres images la pensée de Chrysostôme. Il voyait l'empire condamné s'affaisser dans la honte, son agonie insultée par des bandes d'hommes inconnus dont la renommée disait des choses étranges : exécuteurs des hautes justices de Dieu qui les emmenait on ne sait d'où, le Christianisme lui-même, qui venait porter à la terre la paix et une vie nouvelle, frustré de son but par la criminelle apathie des siens, souillé des vices qu'il reprochait au paganisme, et attirant, lui aussi, les colères du Ciel qu'il devait apaiser par l'oblation pure de toutes les vertus. Alors son cœur se serrait, et comme si la dernière heure du monde sonnait à son oreille, il s'écriait :

« Le Seigneur est à nos portes. Nous touchons à la consommation, le monde penche à sa fin. Tout l'annonce, et ces guerres, et ces calamités, et ces tremblements de terre, et la charité qui s'éteint. De même que, pour chacun de nous, il est des signes avant-coureurs du trépas, et que les toits, les murs d'une maison qui va s'écrouler menacent ruine, ainsi de l'univers. La catastrophe approche, et c'est pourquoi tant de maux s'abattent sur lui..... Si nous disons que l'an 400 doit être sa dernière année, nous tromperons-nous[2] ? »

Sans doute, il se trompait, mais avec un grand nombre d'esprits recueillis et sérieux de cette époque agitée et toute pleine de sinistres pressentiments. Comme eux, il sentait le sol trembler sous ses pas, il voyait le flot monter en grondant, des cataractes de sang prêtes à tout noyer, et, derrière les grands nuages qui enveloppaient l'horizon, la

[1] Chrys., t. 2, p. 304.

[2] Chrys., *hom.* 34 *in Joan.*, t. 8, p. 200. — Voir aussi *hom.* 21 *in ep. ad Hebr.*, t. 12, p. 198.

main de Dieu excitée à la destruction par les crimes du genre humain. Dans la pensée de ces hommes, l'empire et le monde ne faisaient qu'un [1]. Le Samson romain entraînait l'univers dans sa chute ; mais il tombait sans honneur, il tombait dans une orgie. Car aucun avertissement du Ciel ne profitait à ce peuple frivole et dégradé, auquel l'Évangile lui-même ne pouvait rendre un peu d'énergie, et qui, loin de conjurer le péril par la noblesse de son attitude, n'était occupé que de spectacles et de plaisirs, et courait à la mort en chantant des obscénités [2].

[1] Le monde s'écroule, disait S. Jérôme (*in Ezech.*, l. 8, *præfat.*, t. 3, p. 867). Mes enfants, disait Ste Mélanie, c'est l'heure dernière : le jour de l'antéchrist approche (*Pall. hist. Lausiac.*). Bien des gens étaient persuadés que le monde devait finir en l'an 400. S. Aug., *de Civit. Dei*, l. 18, c. 53. — Voir la note *E* [1] à la fin du volume.

[2] Salv., *de Gubern. Dei*, l. 6 et l. 7 *passim*.

CHAPITRE SEIZIÈME.

Précepte chrétien de la charité. — Mission de Chrysostôme. — Esclavage. — Enseignement du Christianisme — Unité des races humaines. — Fraternité de tous les hommes en Jésus-Christ. — Du véritable esclavage et de la vraie liberté. — Doctrine de Chrysostôme et des Pères sur l'origine de l'esclavage. — L'esclave égal de son maître dans l'Église. — Le maître compagnon d'esclavage de son serviteur. — Efforts pour adoucir le sort des esclaves, — pour en diminuer le nombre, — pour en supprimer l'usage. — Chrysostôme docteur de la charité. — Mot d'un ancien hagiographe. — Rôle de la charité dans le monde. — Exorde d'un discours de Chrysostôme. — Excellence de l'aumône. — Donner au pauvre, c'est prêter à Dieu. — Aumône plus utile au riche qu'au pauvre. — Jésus-Christ dans la personne du pauvre. — Célèbre prosopopée. — Applaudissements de l'auditoire. — Pauvreté et richesse. — Doctrine de Chysostôme et des Pères sur la charité. — Bourdaloue. — Paroles hardies de Chrysostôme, et explication de ces paroles. — Le riche est l'économe de la Providence. — Droit de propriété. — Affreuse misère au IVe siècle. — Source impure d'un grand nombre de fortunes à cette époque. — Lutte des Pères de l'Église en faveur de l'humanité. — Succès de Chrysostôme. — Progrès de l'esprit chrétien.

Le lecteur en a déjà fait la remarque : tous les textes, tous les sujets, toutes les circonstances ramènent Chrysostôme à son thème de prédilection, la charité. C'est la gravitation de son âme. On ferait un livre remarquable en recueillant ensemble ce qu'il a dit de mieux sur ce sujet, et ce livre serait le plus beau commentaire de ces divines paroles du Sauveur : *Je vous laisse un commandement nouveau : Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés* [1].

Oui, c'était une loi nouvelle que cette loi d'amour. Nul doute, cependant, qu'en créant l'homme à son image,

[1] Joan., c. 13, v. 34.

Dieu ne lui eût mis au cœur la compassion, la bienfaisance, une heureuse disposition à s'intéresser, à venir en aide à ses semblables. Le précepte de l'aumône est une loi sociale aussi ancienne que l'humanité[1]. Mais tant de siècles d'erreur et de paganisme étaient passés là-dessus, ils avaient tant piétiné, ravagé ce noble visage de l'homme, qu'à peine gardait-il quelques traits mutilés et souillés de la ressemblance divine. L'égoïsme et la haine régnaient sur le monde. On traitait la pitié de faiblesse; le pauvre n'inspirait que l'horreur; l'homme tuait l'homme par forme d'amusement; une moitié de l'univers était esclave de l'autre; le cœur humain avait contracté quelque chose d'impitoyable et de farouche: il se délectait à l'odeur du sang. Il est vrai que les mots d'humanité et de charité se trouvent dans les langues des anciens; mais les vertus exprimées par ces mots n'existent guère dans leurs mœurs, et c'est beaucoup si, en cherchant avec attention, on en découvre une ou deux étincelles dans leurs livres[2]. Dans tous les cas, il y a, de la bienfaisance antique à la charité chrétienne, la distance de la terre au ciel. Il a fallu que le Fils de Dieu se fît homme, qu'il mourût sur le gibet, pour que l'homme comprît enfin ce que vaut l'homme et commençât à l'aimer. La charité est venue du ciel par le Calvaire; aussi ne fut-elle pas mieux accueillie que la croix. Elle trouva les cœurs fermés, les volontés rebelles; son nom même était un scandale. On la couvrit de risée; et si, après bien des efforts et des luttes, elle s'établit sur la terre, ce fut, non par un élan, non par une conquête de la nature humaine, mais par une transformation qui tenait du miracle, ou, pour parler plus exactement, qui était une série de miracles.

[1] On le trouve « inséparablement uni, dans les traditions de tous les peuples, même sauvages, au souvenir du bienfaiteur suprême, père de la famille humaine. » (Gerbet, Dogme générat. de la piété, c. 7, p. 154.)

[2] Voir la note F^1 à la fin du volume.

Vous voyez dans Chrysostôme l'un des instruments privilégiés de cette œuvre divine. Nul entre les docteurs du Christianisme n'a reçu aussi visiblement la mission et la puissance de populariser la charité, de la faire entrer dans les esprits et dans les mœurs, d'abattre devant elle les haineuses résistances de l'orgueil et de l'égoïsme, ses éternels adversaires. Nul, du moins, n'a poursuivi ce résultat avec plus d'ardeur, de talent, d'intrépidité. Sous ce rapport, il a droit, de notre part, à une étude spéciale.

On l'a dit avec raison : Il y a dans les doctrines chrétiennes un souffle de liberté [1]. Ce n'est pas assez dire ; le principe même du Christianisme est incompatible avec le principe de l'esclavage. Comment concilier, en effet, la foi en Jésus-Christ, Dieu-homme, avec l'étrange prétention de posséder comme une chose, de traiter comme une brute l'homme que Jésus-Christ a racheté de son sang, qu'il a marqué du sceau des élus, qu'il appelle à partager le ciel avec lui ? Le seul nom d'esclave est un blasphème contre la croix. Quels plus audacieux contempteurs de Jésus-Christ que ces marchands de chair humaine, continuant, sous la loi d'amour et de *liberté parfaite* [2], cet infame commerce qui consiste à vendre l'âme de l'homme et le sang de Dieu ! S. Paul a résumé l'Évangile quand il a dit : « Plus de Juif ni de Grec, plus d'homme ni de femme, plus d'esclave ni de libre ; vous êtes tous une même chose en Jésus-Christ [3]. » Ne sont-elles pas aussi une déduction rigoureuse du dogme de la rédemption, ces autres paroles du grand Apôtre : « Nous avons été baptisés dans le même esprit, pour n'être tous qu'un même corps [4]. » Et celles-ci encore : « Où est l'esprit du Seigneur, là est la liberté [5]. » Proclamer ces principes ou

[1] Wall. Hist. de l'esclav., introd., p. LXXI.
[2] *Ep. S. Jac.*, c. 1, v. 25.
[3] *Ad Gal.*, c. 3, v. 28.
[4] I. *ad Corinth*, c. 12, v. 13.
[5] II. *ad Corinth.*, c. 3, v. 17

abolir l'esclavage, c'était tout un. Les féroces théories des anciens, fondées sur le mépris de l'homme, devaient à jamais disparaître, le jour où le sceau d'une auguste fraternité avec le Fils de Dieu rayonnait sur le front de chaque homme.

Toutefois, avant que de pareilles idées pussent régner dans les lois, il fallait qu'elles fussent entrées dans les mœurs. Renverser brusquement l'ordre social établi, n'était ni au pouvoir ni dans l'esprit du Christianisme. Ses efforts furent dirigés vers un seul but: persuader aux hommes que Jésus-Christ avait effacé dans son sang toutes les distinctions d'origine et de condition, que régénérés tous en lui, ils étaient tous ses frères, les membres mêmes de son corps [1], et qu'étant tout en tous [2], s'il pouvait avoir une préférence, ce serait plutôt pour les pauvres, pour les ouvriers, pour les esclaves; car il avait voulu naître dans la demeure du pauvre, travailler dans l'atelier de l'artisan, mourir sur le gibet de l'esclave. Aux serviteurs, l'Église disait: « Obéissez à vos maîtres selon la chair, avec crainte et respect, dans la simplicité de votre cœur, comme à Jésus-Christ même. Ne les servez pas seulement sous leur regard comme si vous ne pensiez à plaire qu'aux hommes, mais comme étant les serviteurs de Jésus-Christ, faisant de bon cœur la volonté de Dieu [3].... » De leur côté, les maîtres étaient avertis de témoigner de même de l'affection à leurs serviteurs et de leur épargner les menaces: « Car, sachez, leur disait-on, que vous aussi, vous avez un maître au ciel, et que devant lui il n'y a point acception de personnes [4]. »

Ainsi, ne pouvant briser les chaînes, l'Évangile les allégeait. Il faisait plus, il recommandait, il opérait même

[1] I. *ad Corinth.*, c. 6, v. 15; c. 12, v. 27; — *ad Eph.*, c 5. v. 30.
[2] *Ad Coloss.*, c. 3, v. 11.
[3] *Ad Eph.*, c. 6, v. 5.
[4] *Id.*, c. 6, v. 9.

parfois la libération des esclaves. S. Paul avait donné l'exemple, quand, après avoir reçu le fugitif Onésime et l'avoir engendré à la foi, il le rendait à son maître, non plus, disait-il, comme un esclave, mais comme un frère bien-aimé [1]. Émules de l'Apôtre, une foule de maîtres chrétiens affranchissaient leurs serviteurs et consacraient à les doter une partie de leurs biens. Ainsi, entre autres, avaient fait S. Hermès sous Trajan, S. Chromace sous Dioclétien; ainsi, les illustres martyrs Cantius et Cantinianus de la famille Anicia, et plus tard, Ste. Mélanie, Ste. Paule et beaucoup d'autres. Des femmes d'une haute fortune l'employaient sans réserve à acheter sur les marchés d'esclaves tout ce qu'on y trouvait de jeunes garçons ou de jeunes filles pour les instruire, les préparer au baptême et les émanciper, en les dotant, dès qu'ils étaient instruits et baptisés. « Telles furent, dit admirablement un savant historien, les dogmes de l'Église naissante et sa règle de conduite. Elle pose le principe de l'égalité, de la liberté, sur les bases mêmes de la foi; elle l'environne de toutes les influences qui peuvent le féconder, et attend qu'avec leur concours, la foi elle-même en développe la bienfaisante action dans les âmes. Mais son attente n'est point passive. Comme le Christ, avant sa résurrection, descendait vers les limbes pour consoler les âmes saintes et captives qu'il allait introduire avec lui dans le ciel, l'Église descendit vers l'esclavage pour soulager ses misères jusqu'à l'heure de la délivrance. Elle relevait les espérances et soutenait les courages; elle effaçait la trace des flétrissures, elle ôtait leur amertume aux humiliations. Dans cette tête demi-rasée du laboureur enchaîné au travail [2], elle voyait le Christ et la trouvait assez belle ainsi marquée du sceau divin [3]. »

[1] *Ad Philem.*, v. 16.
[2] S. Cyprian., *epist.* 77.
[3] Wallon, Hist. de l'esclav., t. 3, p. 11.

Cependant, bien que le signe de l'esclavage fût placé comme un signe d'honneur sur l'étendard des rois [1], bien que les idées chrétiennes eussent déjà fait du chemin et qu'on en trouvât l'influence dans la philosophie et dans la jurisprudence de l'empire [2], le jour de l'affranchissement n'était pas venu. L'esclavage, sapé dans son principe, modifié dans ses formes, subsistait toujours, et même dans quelques maisons opulentes le nombre des esclaves était encore très-grand [3]. Leur condition, sans doute, n'était plus la même que sous le paganisme. Mais quelques réformes qu'elle eût subies, l'institution mauvaise continuait à produire de mauvais fruits. A côté d'un maître doux, humain, plein de bonté pour ses serviteurs, d'autres traitaient leurs esclaves comme des bêtes de somme. Des femmes hautaines ou jalouses se portaient vis-à-vis de leurs servantes aux plus horribles excès. Plusieurs se montraient en public, environnées de jeunes et beaux esclaves [4] ou tout au moins d'une foule d'eunuques [5]. On eût cru déroger si, dans l'apparat d'un festin, on ne produisait pas autour de soi un essaim de serviteurs richement parés [6]. Sortir sans traîner à sa suite un interminable cortège, c'était mauvais ton. On avait des esclaves pour tous les genres d'offices [7]. Les palais, les villas en fourmillaient. S. Jérôme se moque des solitaires, des vierges consacrées à Dieu, qui, cherchant les douceurs d'une vie mondaine sous le manteau de la

[1] Wallon, Hist. de l'esclav., t. 3, p. 11.

[2] *Ibid.*, p. 12.

[3] Chrys., *in ps.* 48, t. 5, p. 516; *in Joan.*, *hom.* 28, t. 8, p 163; *in ep. ad Coloss.*, *hom.* 1, t. 11, p. 327; *in Math.*, *hom.* 63, t. 7, p. 633.

[4] S. Hier., *ep.* 85, *ad Salv.*, t. 4, *alter. part.* p. 667, etc.

[5] Chrys, *in illud : Salut. Prisc.*, t. 3, p. 176. — S. Hier., *ep.* 47, t 4, *alter. part.*, p. 559; et *ep.* 57, *ibid.*, p. 595. — Claud. *in Eutrop.* 1, v. 105.

[6] Chrys., *in ps.* 48, t. 5, p. 221; et *in ep. ad Coloss.*, t. 11, p. 327. — Müller, *Dissert. historic.*, 1, 5.

[7] S. Basil., *hom. in divit.*, § 2, t. 2, p. 53.

piété, remplissaient leur prétendue solitude d'un peuple de valets [1].

Mille fois, dans ses homélies, Chrysostôme relève ces abus, et en prend occasion d'exposer nettement la doctrine chrétienne sur l'esclavage. D'abord, le nombre des esclaves l'indigne. «Pourquoi tant de serviteurs? s'écrie-t-il. De même que pour les vêtements et la table, on doit, en fait de serviteurs, se régler sur le besoin. Or, où est ici le besoin? Je ne le vois pas. Un seul serviteur suffit parfaitement à un maître, et même deux ou trois maîtres peuvent se contenter d'un seul serviteur. Si cela te paraît dur, songe à ceux qui n'en ont pas, et qui n'en sont que plus agréablement et plus promptement servis; car Dieu nous a fait tels que nous pouvons nous suffire à nous-mêmes et venir en aide à notre prochain. Si tu ne me crois pas, écoute S. Paul: *Mes mains*, dit-il, *m'ont servi moi et ceux qui sont avec moi* [2]. Ainsi, le docteur de l'univers, cet homme digne des cieux, ne rougissait pas de servir d'autres hommes; et toi, tu te crois déshonoré si tu ne traînes à ta suite un troupeau d'esclaves, ignorant que c'est là ce qui te déshonore; car Dieu nous a donné des pieds et des mains pour nous affranchir des services étrangers. Ce n'est donc pas le besoin qui a introduit dans le monde la race des esclaves: sans cela, en créant Adam, Dieu n'eût pas manqué de lui créer un serviteur. L'esclavage est la peine du péché, le châtiment de la désobéissance; donc Jésus-Christ par sa venue a détruit aussi l'esclavage. Que signifient ces essaims d'esclaves? On les voit, ces riches, tels que des vendeurs de brebis ou des trafiquants de chair humaine, se promener dans les thermes et sur les places. Mais je ne veux pas m'en tenir au droit strict. Donne-toi un ou deux

[1] S. Hier., 1. *ep.* 95, *ad Rust. monach.*, t. 4; *alter. part.*, p. 775; *ep.* 89; *ibid.*, p. 732, etc.
[2] Act. 20. 24.

serviteurs; quand tu en réunis davantage, ce n'est plus que pour ton plaisir. Si un sentiment d'humanité t'animait, tu apprendrais à tes esclaves des métiers avec lesquels ils pussent se suffire à eux-mêmes, et les renverrais libres. Mais, puisque tu les frappes de verges, puisque tu les jettes dans les fers, ce n'est pas là une œuvre de philanthropie. Je sais bien que je déplais à mes auditeurs; mais que faire? Je remplis ma mission, et ne cesserai de la remplir. Qu'est-ce donc que cette façon orgueilleuse de paraître en public? Marches-tu au milieu de bêtes fauves, qu'il faille leur donner la chasse à ton approche? Sois sans crainte : ils ne te mordront pas, ces hommes qui passent à tes côtés.... Celui-là est au-dessous de tout esclave qui étale un tel faste, il ne verra pas la vraie liberté. Si tu veux chasser quelqu'un devant toi, chasse, non ceux que tu rencontres sur tes pas, mais ton orgueil; chasse-le, non par ton esclave, mais par toi-même.... Descends de ton cheval, marche à pied avec modestie; alors l'humilité te servira de char, et celui-là te portera aux cieux, car il a des chevaux ailés [1]. »

Évidemment, l'objet des vœux de Chrysostôme, c'est l'abolition radicale de l'esclavage. Ce qu'il a sous les yeux n'est qu'un état provisoire que le Christianisme accepte comme tel, avec l'obligation et la certitude d'y mettre un terme. Dans l'attente de ce jour désiré de l'émancipation générale, l'Église poussera de toutes ses forces aux émancipations particulières, et tous ses ministres, comme sur un mot d'ordre, attaqueront à la fois et l'institution de l'esclavage en elle-même, et les abus, les périls, les maux de toute espèce qu'elle entraîne. De là, les vives sorties de Jean contre la multiplicité des serviteurs et contre la dureté des maîtres; car, si généralement la situation de l'esclave était moins intolérable qu'aux temps païens, si même dans

[1] Chrys., *in* I. *ad Corinth. hom.* 40, t. 10, p. 584, 385.

certaines maisons il était traité plutôt comme un domestique dévoué et cher à la famille que comme un esclave dans d'autres, et trop nombreuses encore, on retrouvait, comme en plein paganisme, la brutalité du commandement, l'oubli de toute pitié, tous les caprices du despotisme, les coups pour la moindre faute [1], la torture et le fouet appliqués à chaque instant, et souvent pour le bon plaisir d'une femme ridicule ou jalouse. A la pensée de ces humiliations infligées à la nature humaine sous les yeux et par la main des disciples de Jésus-Christ, l'âme de Chrysostôme se révolte et s'indigne, son accent s'empreint d'une indicible amertume; on dirait qu'il veut rendre affront pour affront, outrage pour outrage à ces impies contempteurs de l'humanité, et flageller à son tour les maîtresses cruelles qui osent flageller leurs servantes.

« Quoi donc! s'écrie-t-il, la pensée de l'enfer ne te vient pas à l'esprit pendant ce temps-là? Tu mets à nu cette jeune enfant, tu la livres dans cet état aux regards de ton mari; et tu ne crains pas qu'il te condamne? Au contraire, tu te plais à l'irriter, en menaçant d'enchaîner la pauvre malheureuse, en l'accablant de mille injures, en l'appelant sorcière [2], fugitive, prostituée, car la colère ne te permet pas de respecter ta propre bouche, et tu ne songes qu'à te venger, même en te déshonorant; puis, comme un tyran, tu présides au supplice entourée de tous tes esclaves, et ton stupide mari, debout à tes côtés, remplit les fonctions de licteur. De telles scènes devraient-elles se passer dans les maisons des Chrétiens? — Mais, dis-tu, c'est une mauvaise race, insolente, effrontée, incorrigible. — Je le sais; néanmoins on peut la réformer et la corriger par des moyens plus efficaces et moins honteux. En disant de sales mots, toi, femme libre, tu flétris moins ta servante que toi-même.

[1] Chrys., t. 11, p. 113, 114; et *hom. in Kalend.*, t. 1, p. 703.
[2] Θεσσαλίδα — *Thessalienne*, synonyme de *sorcière*, *magicienne*.

— Mais, répliques-tu, ces gens-là sont intolérables dès qu'on est indulgent. — Je le sais aussi : emploie donc pour les changer, non la crainte et les coups, mais les caresses et les bienfaits. Cette jeune fille est ta sœur, si elle est chrétienne. — Mais elle se conduit mal. — Marie-la, ôte-lui les occasions de pécher. — Mais elle vole. — Garde-la, surveille-la — O exagération ! Je serais la gardienne de mon esclave ! — O folie ! Pourquoi ne le serais-tu pas ? N'a-t-elle pas la même âme que toi ? N'a-t-elle pas reçu de Dieu les mêmes grâces ? N'est-elle pas admise à la même table ? N'a-t-elle pas la même noblesse d'origine ? — Mais elle est médisante, querelleuse, bavarde, ivrogne. — Que de femmes libres le sont aussi ! Dieu ordonne à leurs maris de les supporter avec leurs vices et leurs fautes ; pourvu qu'elle ne soit pas adultère, a-t-il dit, résigne-toi. Serait-elle ivrogne, médisante, bavarde, jalouse, orgueilleuse, prodigue, c'est la compagne de ta vie.... Voilà la vraie sagesse. Et maintenant, des femmes en viennent à ce degré de cruauté et de folie, qu'elles découvrent la tête de leurs servantes et les traînent par les cheveux. » Il y eut, à ces mots, un frémissement dans l'auditoire. Toutes les femmes courbaient la tête. « Pourquoi rougissez-vous ? s'écria l'orateur. Ceci ne s'adresse qu'à quelques-unes, à celles qui se portent à de telles horreurs [1]. » Et il continua avec plus de force.

Ailleurs, commentant les paroles de l'apôtre : *Laissons les menaces, et sachant que votre Maître et le leur est au Ciel,* Chrysostôme s'écrie : « Oh ! quelle grande chose, et qu'elle est effrayante ! Cela veut dire qu'il nous appliquera la mesure dont nous aurons usé pour les autres. N'entendez-vous pas : *Méchant serviteur, je t'avais remis toute la dette,....* — et ailleurs : *Il n'y a point d'acception de personnes devant lui ?* Ne croyez pas que ce qu'on fait contre

[1] Chrys., *in ep. ad Eph. hom.* 15, t. 41, p. 113 à 114.

les esclaves sera pardonné comme fait contre les esclaves. Les lois du monde connaissent la différence des deux races, la loi de Dieu, l'ignore; car Dieu bienfaiteur de tous, ouvre le ciel à tous [1]. »

Hélas! ces hautes censures ne faisaient pas plus que les avis paternels. En vain disait-il aux maîtres : « Si vous voulez nous écouter, nous vous dirons de vos esclaves ce que nous avons dit de vos fils : Apprenez-leur à être pieux, et tout le reste suivra. Mais aujourd'hui, qu'on aille au théâtre ou au bain, on traîne après soi tous ses serviteurs; pour l'église, il n'en est pas de même. On ne fait rien pour qu'ils viennent écouter la parole. Et comment l'esclave écouterait-il, quand toi, le maître, tu as ton esprit ailleurs [2] ? » Mais les maîtres n'aimaient pas à pousser les esclaves bien avant dans la religion; car elle avait sans cesse à la bouche la fraternité d'origine de tous les hommes, et leur commun affranchissement en Jésus-Christ [3]. C'étaient là des dogmes malsonnants à l'oreille des riches, et plutôt que d'y appliquer celle des esclaves, ils les laissaient aux champs sans oratoires [4], à la ville sans instructions, au risque de trouver chez eux tous les vices de l'esclavage : le mensonge, le vol, la paresse, l'insolence, l'insubordination. Les maîtres s'en prenaient à la race; Chrysostôme s'en prend aux maîtres, et n'hésite pas à signaler publiquement leur influence corruptrice. « C'est une chose généralement admise, dit-il, que la race des esclaves est effrontée, peu maniable, peu propre à recevoir les enseignements de la vertu, non par un vice de nature, à Dieu ne plaise, mais par la négligence et par la conduite des maîtres. Comme les maîtres ne leur demandent que des services, et qu'à part l'intérêt per-

[1] Chrys., *in ep. ad Eph. hom.* 22, t. 11, p. 167.
[2] Chrys., *ibid.*, p. 168.
[3] Chrys., *in Act. hom.* 18, t. 9, p. 149.
[4] Wall., *loc. cit.*, p. 345.

sonnel qu'ils peuvent quelquefois y avoir, ils ne s'inquiètent pas que leurs esclaves se livrent à la débauche, au vol, à l'ivresse, il arrive que ces infortunés, sur lesquels personne ne veille, s'enfoncent dans l'abyme du vice. Si, en effet, malgré l'active surveillance d'un père, d'une mère, d'un précepteur, malgré l'heureuse influence de nos égaux et du sentiment même de la liberté, nous évitons difficilement la contagion des méchants, que sera-ce de ceux qui, privés de tous ces secours, vivent dans la plus mauvaise compagnie, personne ne s'occupant de leurs relations? Aussi est-il mal aisé aux esclaves d'être bons; car ils ne reçoivent d'instruction ni chez nous ni ailleurs, et n'ont point de rapport avec les hommes libres et bien élevés qui attachent du prix à la considération publique [1].»

Il y avait, sans doute, des exceptions, et le saint orateur parle de maisons, en grand nombre, où l'exemple d'esclaves vertueux avait exercé sur les maîtres une salutaire influence [2]. Les noms des Blandine, des Potamiène, des Félicité, d'une foule d'autres, n'étaient-ils pas inscrits aux fastes des Saints, parmi les plus illustres noms des martyrs? Mais, somme toute, ce que Jean dit ici et ailleurs de la corruption générale des esclaves n'était que trop vrai. Un siècle plus tard, Salvien nous les peint sous les mêmes traits, menteurs, dissimulés, gourmands, voleurs, impudiques [3]; et, comme l'orateur d'Antioche, il voit la principale cause de ces désordres dans la dureté, l'irreligion, l'avarice, la vie scandaleuse des maîtres, et même, en fait d'impudicité, dans leurs influences directes et le plus infâme abus de pouvoir [4]. D'autre part, les vices des classes serviles passent, à leur tour, aux classes libres, et l'esclavage

[1] Chrys., *in ep. ad Tit. hom.* 4, t. 11, p. 753.
[2] Chrys., *in ep. ad Thessal. hom.* 5, n. 5, t. 11, p. 543.
[3] Salv., *de Gubern. Dei*, IV. 3. 5. p. 67, etc. — Chrys., *de Virg.*. t. 1, p. 313.
[4] Salv., *ibid*, VII. 3, et IV. 6.

devient pour les familles un hideux foyer de corruption. Il pervertit l'enfance confiée trop imprudemment à ses mains [1], fournit à la luxure un quotidien et facile aliment [2], trouble par la jalousie la paix des mariages, pousse à l'orgueil, à la barbarie, au mépris de l'humanité; et ainsi, la dépravation des maîtres engendre celle des esclaves, la dépravation des esclaves augmente celle des maîtres, et le sens chrétien, le sens moral lui-même s'affaiblissent également chez les uns et les autres.

Voilà ce que Jean signale et déplore mille fois. Rien n'était plus évident que l'immoralité et l'iniquité de l'esclavage, et cependant rien n'était moins facile à extirper. Ce crime, universellement réprouvé aujourd'hui, qui exproprie l'homme de sa famille, de son nom, de son cœur; qui le réduit à l'état d'animal domestique, de chose que l'on vend, que l'on troque, que l'on profane à plaisir; qui arrache la fille à sa mère, la femme à son mari, le père à ses enfants, et trafique à la face du ciel des larmes, des déchirements, des plus saintes choses de l'âme humaine; ce crime, plus affreux que l'homicide, blasphème impie contre le Créateur, contre la Providence, contre Jésus-Christ, ne réveillait pas un remords dans la conscience de l'humanité. L'Église dut revenir tous les jours, pendant des siècles, sur les idées les plus élémentaires à cet égard, sur des idées qui nous semblent innées, instinctives, et qui n'entraient que lentement et péniblement dans les âmes, qui ne sont entrées dans la circulation du monde moral que par le travail le plus opiniâtre des docteurs du Christianisme. Or, entre ces docteurs, nul après S. Paul, dit Mœlher, n'a recueilli dans la question de l'esclavage une plus riche moisson de mérites que Chrysostôme [3].

[1] S. Hier., *ep.* 98, t. 4, *alt. p.*, p. 798, et *ep.* 47, *ib.*, p. 595.
[2] Chrys., *in illud : Propt. fornic.*, t. 3, p. 198.
[3] Mœlh., De l'esclav., c. 5.

Disons-le d'abord : dans ce long plaidoyer en faveur d'une vérité méconnue et de l'humanité outragée, pas un mot n'échappe au grand avocat des pauvres et des opprimés, qui puisse augmenter dans le cœur de l'esclave l'amertume de sa situation ou l'impatience de son joug. Avec le même zèle qu'il prêche aux maîtres la modestie et la charité, il recommande aux serviteurs l'obéissance, cette soumission spontanée et digne qui fait que l'esclave vertueux est plus libre dans les chaînes que le maître orgueilleux au milieu des plaisirs et des vices [1]. « Il serait digne de reproches, dit-il, celui qui, sous prétexte de continence, détournerait les femmes de leurs maris, ou enlèverait les serviteurs à leurs maîtres.... Que les esclaves obéissent donc, sans résister, sans tromper, et que, montrant en tout leur bonne foi, ils honorent par leur conduite la doctrine du Dieu sauveur..... Si cette doctrine, en effet, ne réprime ni notre langue ni notre main, comment voulez-vous que les païens l'admirent? Mais, au contraire, s'ils vous voient, pleins de la philosophie du Christ, pratiquer la tempérance plus que leurs philosophes, obéir de bonne volonté, avec une modestie parfaite, ils rendront hommage à la puissance de la prédication; car ce n'est pas sur leur énoncé qu'ils jugent nos dogmes, mais sur les résultats et par notre vie [2]. »

Mais en rappelant à la classe asservie ses devoirs, Jean n'en poursuit pas avec moins d'ardeur l'abolition de la servitude. Ses idées, à cet égard, tiennent une grande place dans ses écrits et forment à elles seules un corps de doctrine : essayons de les résumer.

L'unité et la dignité des races humaines sont écrites aux premières pages de la Genèse. Adam est le père de tous les

[1] Chrys., *de Lazar.*, serm. VI, t. 1, p. 784. — S. Ambr., *epist.* 37, l. 1. — S. Aug., *de Civit. Dei*, XIX. 15.

[2] Chrys., *in ep. ad Tit.*, *hom.* 4, t. 11, p. 752.

hommes; et parce que Dieu l'a créé à son image et placé au-dessus de toute la création, tout ce qui est issu de lui participe de cette ressemblance divine et de cette royauté. Nous avons la même nature, la même raison nous éclaire, la même loi morale nous gouverne, nous aspirons au même ciel; aucun de nous n'a été fait pour être l'esclave de l'autre [1]. Dieu, qui avait dit à l'homme : Tu domineras sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel et les animaux de la terre [2], n'avait pas voulu qu'il dominât sur les hommes. Adam et Ève sont également libres; nul esclave n'est destiné à leur service, pas plus qu'à celui d'Abel, de Seth, de Noë [3]. Chacun se sert soi-même : entre eux point de subordination, tous jouissent d'une égale liberté. Mais le péché du premier homme, transmis à ses descendants, a frappé de déchéance la nature humaine, et nous a réduits à l'incapacité de nous gouverner nous-mêmes. De là, trois espèces de servitude : la première est celle de la femme dans le mariage; la seconde, celle de l'esclave sous le joug du maître; la troisième, celle des sujets dans l'État. Mais la femme a trouvé dans l'amour un refuge contre le despotisme [4]..... La domination du souverain est la plus redoutable de toutes, car elle entraîne l'emploi du glaive, du bourreau, des supplices, de la peine de mort. Mais notre perversité la rendait nécessaire. « Il y a des chefs pour que nous ne soyons pas comme des reptiles, il y a des princes pour que nous ne nous mangions pas les uns les autres comme des poissons. Il faut aux maladies des remèdes, et aux crimes des châtiments [5]. »

[1] Chrys., *in ps.* 48, t 5, p. 215. — Serm., *in Lazar.*, t. 1, p. 782.
[2] Genès. 1. 26.
[3] Chrys., *hom.* 22 *in ep. ad Eph.*, t. 11, p. 167; t. 4, p. 659.
[4] Chrys., t. 4, p. 660. — Il dit ailleurs que, malgré la sujétion à l'homme, la femme est un roi dans sa maison. Choisissez bien le roi, ajoute-t-il, et tout ira bien (t. 11, p. 168).
[5] Chrys., t. 4, p. 661.

Quant à la seconde espèce de servitude, il n'en est pas question dans les saints livres, avant que le patriarche Noë n'eût flétri du titre d'esclave son coupable fils. Cham manque de respect à son père, et, frappé de malédiction, il cesse d'être l'égal de ses frères pour devenir leur serviteur. Son crime le dégrade de sa dignité, le dépouille de sa liberté, et c'est ainsi que l'esclavage est entré dans le monde : il est la conséquence et la peine du péché. L'homme, en péchant, a abdiqué sa noblesse originelle, il s'est infligé à lui-même un cruel affront; puis sont venues les guerres et les batailles, et l'on a fait des prisonniers [1]. La guerre est une autre source de l'esclavage; mais Jean, comme S. Augustin, la rattache à la source commune du péché [2]. Si l'on demande pourquoi les fils de Cham portèrent la faute de leur père et le genre humain celle d'Adam, pourquoi tant d'esclaves qui ne méritèrent jamais l'anathème paternel, il répond que l'esclavage dérive de la culpabilité qui s'étend à tous les hommes, et non de tel ou tel fait en particulier, et que le péché est une servitude qui les engendre toutes [3].

Mais cette explication était plus propre à rassurer qu'à inquiéter les possesseurs d'esclaves. Car, disaient-ils, si d'une part l'esclavage est la punition du péché, et si de l'autre le péché des pères passe aux enfants, ne sommes-nous pas dans l'ordre de la justice divine en continuant sur les fils la servitude qui a frappé les pères? Et n'est-ce pas la Providence elle-même qui nous livre des races coupables et maudites à châtier? Non, s'écrie le saint docteur; car Dieu, qui tire le bien du mal, a voulu que le péché trouvât un châtiment dans l'esclavage, mais il n'est pas

[1] Voir la note *G*[1] à la fin du volume.

[2] Aug., *de Civit. Dei*, l. 19, c. 15. — Chrys., *in ep. ad Eph. hom.* 22, t. 11, p. 167.

[3] Chrys., *in Genes.*, serm. 5, t. 4, p. 664-665.

plus l'auteur de l'un que de l'autre. « Et si vous me demandez, poursuit-il, comment la servitude s'est établie dans le monde, — car je sais qu'un bon nombre ici questionnent volontiers et désirent être éclairés là-dessus, — je dirai que c'est l'avarice, la jalousie, l'insatiable cupidité qui l'ont engendrée [1]. » Mais la grande réponse : c'est la rédemption par Jésus-Christ. Si l'homme, en effet, a été condamné à l'esclavage pour son péché, le Fils de Dieu fait homme pour détruire le péché a détruit aussi cette conséquence du péché. Par lui, et au prix de son sang, tous les hommes ont été rachetés; et désormais, libres ou esclaves, tous sont ses obligés, ses serviteurs, ses affranchis [2], ses cohéritiers, ses frères, les frères du Fils de Dieu ; ils reviennent tous à la primitive égalité. « Adam et Cham, dit-il, ont introduit par leurs transgressions, l'un la mort et les maux qui la précèdent, l'autre l'esclavage. Mais, venu après eux, le Christ, notre Seigneur, a réduit tout cela à ne plus exister que de nom. La mort a perdu ses terreurs, elle n'est plus la mort, elle est un sommeil [3].... De même de l'esclavage.... La preuve que Jésus-Christ en a brisé le joug, qu'il ne lui permet plus d'être autre chose qu'un nom, et que ce nom même il l'a aboli, c'est le mot de S. Paul : *Que ceux qui ont des maîtres fidèles ne les méprisent pas, car ils sont leurs frères* [4]. Ainsi, du moment qu'on n'est plus soumis au péché, on n'est plus esclave, on entre dans la fraternité commune [5]... L'Église ne met pas de différence entre le maître et le serviteur : elle ne les distingue l'un de l'autre qu'à leurs bonnes ou mauvaises actions [6]... Ces noms : *esclave, libre,*

[1] Chrys., *hom.* 22 *in ep. ad Eph.*, t. 11, p. 167.
[2] Joan., c. 11, v. 11.
[3] I. *ad Timoth.*, c. 6, v. 2.
[4] Chrys., *hom.* 29 *in Genes.*, t. 4, p. 190.
[5] Chrys., *in ep. ad Philem. hom.* 1, t. 11, p. 775.
[6] Chrys., *hom. habit. in templ. S. Anast.*, t. 12, p. 346.

ne sont que des noms sans réalité. Ce qui fait la servitude, c'est le vice ; ce qui fait la liberté, c'est la vertu [1]. Celui-là seul est libre qui a la liberté dans son âme, comme celui-là seul est esclave qui s'abandonne à ses folles passions [2]... Ne me dis pas, poursuit Chrysostôme, que ton père a été consul. Que m'importe? C'est d'après la noblesse du caractère que je donne à l'esclave le nom de patricien, au patricien celui d'esclave..... Qu'est-ce qui est esclave, si ce n'est le pécheur? L'esclavage du péché tient à l'intérieur de l'homme, d'où toute servitude est venue ; l'autre est extérieur et accidentel [3].... Onésime était un esclave méprisé, fugitif : il recourt à S. Paul, reçoit le baptême avec le pardon de ses fautes, et voilà que l'Apôtre s'écrie : *Accueille, comme moi-même, Onésime, qui te fut inutile autrefois, qui maintenant nous est utile à tous deux.—Pourquoi? qu'est-il arrivé? — Je l'ai engendré dans mes liens* [4]. — Voyez-vous par quelle vie on mérite la dignité d'homme libre?.... Qu'est-ce qu'un esclave? Un simple nom. Que de maîtres ivres gisent sur leur lit, pendant que des esclaves tempérants sont debout et pleins de vigueur! Lequel des deux appellerai-je esclave : celui qui est ivre ou celui qui ne l'est pas? L'un est lié à l'intérieur, l'autre ne l'est qu'à l'extérieur. Je dis cela, et ne cesserai de le dire, afin que vous appreniez à juger des choses sur leur véritable valeur, non par la fausse opinion du vulgaire, et que vous sachiez, avec précision, ce que c'est qu'esclavage, pauvreté, bassesse, bonheur [5]..... »

Ailleurs, commentant ces paroles de S. Paul : *Celui qui, étant esclave, est appelé au service du Seigneur,*

[1] Chrys., *in* I. *ad Timoth. hom.* 18, t. 11, p. 656.
[2] *Id. in* I. *ad Corinth. hom.* 19, t. 10, p. 164; et *in ep. ad Eph. hom.* 22, t. 11, p. 167.
[3] Chrys., *in Lazar.*, serm. 6, t. 1, p. 782.
[4] *Ad Philem.*, vers. 10 et 11.
[5] Chrys., *in Lazar.*, serm. 6, t. 1, p. 784.

devient affranchi du Seigneur; et, de même, celui qui est appelé, étant libre, devient esclave de Jésus-Christ [1], Jean s'écrie : « Oui, dans les choses du Christ, vous êtes tous les deux égaux. Ton maître et toi, vous êtes, au même titre, serviteurs du même Dieu. Comment donc, restant esclave, es-tu devenu affranchi? Parce que le Sauveur qui t'a délivré du péché, t'a délivré aussi de la servitude extérieure, alors que tu portes encore son joug; car il ne permet pas que le serviteur soit esclave, même quand il ne cesse pas d'être serviteur... *Vous avez été achetés d'un grand prix, ne vous rendez pas esclaves des hommes* [2] !.... Tel est le Christianisme : au sein de l'esclavage, il fait jouir de la liberté [3]. »

N'est-il pas évident que s'exprimer ainsi, c'est établir qu'au point de vue le plus élevé et le plus vrai, qui est précisément le point de vue chrétien, toute inégalité radicale de la nature humaine disparaît? Ce n'est point assez : ces définitions abstraites en font naître de plus positives, et Chrysostôme est emmené, par le développement logique de ses pensées, à inculquer dans ses discours que le maître et l'esclave se doivent des services réciproques, une mutuelle soumission, même dans leurs rapports extérieurs. N'est-ce pas abolir l'esclavage? Laissons parler le saint docteur.

« Qu'il y ait, dit-il, un échange mutuel de servitude et de soumission, et il n'y aura plus d'esclavage; que l'un ne prenne pas rang parmi les libres, et l'autre parmi les esclaves; il vaut mieux que maîtres et esclaves se servent les uns les autres. Une telle servitude est préférable à une autre liberté : je vais vous le faire comprendre. Supposons un propriétaire de cent esclaves dont aucun ne le sert, puis cent amis se servant mutuellement; où sera la vie la

[1] I. *ad Corinth.*, c. 7, v. 22.
[2] *Ad Corinth.*, c. 7, v. 23.
[3] Chrys., *in* I. *ad Corinth. hom.* 19, t. 10, p. 164.

plus agréable, le contentement, le bonheur? Ici, point de colère ni d'emportement; là, l'inquiétude et la crainte; d'un côté c'est par force, de l'autre par affection et reconnaissance, que se fait le service. Tel est l'ordre du Seigneur, et *c'est pour cela qu'il a lavé les pieds à ses disciples*. Si l'on veut y faire attention, la servitude, telle qu'elle existe, nous présente des choses analogues..... L'esclave est obligé de servir son maître, mais en revanche celui-ci contracte des obligations à l'égard de son esclave : il doit le nourrir, l'habiller, le chausser ; s'il lui refuse ces services, il n'y a plus de loi qui force l'esclave à être esclave, il est libre [1]. »

Ainsi, pour Chrysostôme, la position relative des maîtres et des esclaves doit être une alliance de famille entre des amis et des frères sous le même toit. Cette alliance, il la montre réalisée admirablement dans la maison de Philémon, devenue, sous l'inspiration de S. Paul, une communauté pieuse d'où toute inégalité a disparu, où règne sans restriction cette parole de l'Apôtre : *En Jésus-Christ, il n'y a plus ni libre ni esclave* [2]. Il dit ailleurs que si Abraham, cet homme d'une piété si pure, eut des esclaves, il ne les traita jamais comme tels [3], et qu'en tous cas, S. Luc, parlant de cette primitive Église de Jérusalem, où tout était commun entre les fidèles, ne mentionne pas les esclaves, soit qu'il n'y en eût point parmi les Chrétiens, soit qu'on les eût rendus à la liberté [4]. Passant de ces souvenirs et de ces enseignements aux conclusions pratiques, Jean censure sévèrement, nous l'avons déjà vu, l'orgueil des maîtres qui gardent à leur service une foule d'esclaves, et les presse d'instruire ces malheureux dans les arts pour leur donner

[1] Chrys., *in Eph.*, *hom.* 19, t. 11, p. 141-142.
[2] Chrys.. *in ep. ad Philem. hom.* 1, t. 11, p. 775.
[3] Chrys., *in ep. ad Eph. hom.* 22. t. 11, p. 167.
[4] Chrys., *in Act. hom.* 11, t. 9, p. 93.

la liberté dès qu'ils auront le moyen de gagner leur vie [1].

Pouvait-il s'avancer davantage? « Après de tels discours, dit encore Mœlher [2], il ne lui restait plus qu'à ordonner l'affranchissement. Une telle initiative eût dépassé les limites de ses pouvoirs. »

Sans doute, Chrysostôme, dans cette question, ne fait que reproduire l'enseignement unanime des Pères ; sa voix est l'écho de leurs voix, auxquelles, il faut le reconnaître, la philosophie mêla plusieurs fois la sienne [3]. La gloire propre du saint docteur, c'est d'avoir prêté à cet enseignement la puissance de sa parole, d'avoir contribué, plus que personne peut-être, à le propager, à l'établir profondément et solidement dans les âmes. Mais alléger, briser le joug des esclaves, était-ce tout pour la charité? Elle avait sous les yeux trop et de trop grandes misères pour n'en être pas émue. Pouvait-elle oublier qu'elle est *le précepte du Seigneur,* le premier devoir de la loi nouvelle, le signe caractéristique des disciples de Jésus-Christ? Cette parole du Maître : *Il y aura toujours des pauvres au milieu de vous* [4], loin de décourager, stimulait ses ardeurs, et, convaincue qu'il n'y avait pas à changer les conditions de l'humanité ici-bas, elle s'appliquait d'autant plus à les modifier, à les rendre moins dures pour les uns, moins corruptrices pour les autres, à créer aux pauvres dans le cœur des riches un refuge contre le désespoir. Qui pouvait briser les fers des esclaves, si ce n'est elle? Qui pouvait tarir l'une des sources les plus fécondes de l'esclavage, si ce n'est elle? En dehors d'elle, y a-t-il un remède sérieux contre l'indigence? Quoi qu'on dise, quoi qu'on fasse, la

[1] Chrys., *in* 1. *ad Corinth.*, *hom.* 40, t. 10, p. 385.

[2] Mœlh., Hist. de l'esclav., c. 5.

[3] Voir, entre autres, Lactance, *Instit. div.*, l. 5, c. 15 et 16. — Voir aussi Sénèque, *epist.* 47.

[4] Marc., c. 14, v. 7.

charité est le contre-poids nécessaire de l'égoïsme, un appoint précieux de l'équilibre du monde ; c'est la force cachée qui ressoude la chaîne à chaque instant brisée entre le riche et le pauvre, le fort et le faible; c'est l'huile mystérieuse qui empêche les frottements trop rudes entre les engrenages sociaux. Ce que l'attraction est aux astres, l'affinité aux éléments, la charité l'est aux hommes. Elle ne menace pas la propriété, n'absorbe pas l'individualité, n'éteint pas l'activité; elle n'est ni la spoliation, ni la contrainte, ni la dégradation, mais l'amour; elle ne nivelle pas les têtes, elle rapproche les cœurs. Elle n'a qu'une loi formulée en deux mots : *Aime ton prochain comme toi-même pour l'amour de Dieu.*

Chrysostôme est vraiment le docteur de la charite. Nous ne dirons pas, avec un ancien hagiographe, que faute d'un homme comme lui dans le monde, il eût fallu que le Fils de Dieu rachetât le monde une seconde fois [1]; mais nous affirmerons, sans crainte d'être démenti, qu'après S. Paul et S. Jean, le précepte divin de la charité n'a pas eu de plus éloquent interprète que Chrysostôme. Cet exorde d'un de ses discours pourrait être regardé comme le programme même de son ministère.

« Je viens remplir près de vous aujourd'hui une mission juste, honorable : je ne l'ai reçue d'aucun autre que des pauvres de cette ville. Ce ne sont ni des décrets, ni la délibération d'un sénat qui m'envoient; mais le plus triste, le plus cruel spectacle. Traversant tout-à-l'heure pour venir ici la place publique et le carrefour, j'ai vu couchés par terre une foule de malheureux, les uns sans mains, les autres sans yeux, les autres tous pleins de plaies et d'ulcères incurables, et montrant à découvert précisément cette pourriture qu'il faudrait le plus cacher. J'ai donc pensé qu'il y

[1] Joann., *episc. Euchaït.*

aurait inhumanité extrême à ne pas vous parler de ces misères, quand d'ailleurs, outre ce qui a été dit, la saison où nous sommes m'y pousse plus vivement. Sans doute, il convient toujours de recommander l'aumône, puisque nous avons toujours besoin de la miséricorde du Seigneur qui nous a créés; mais il la faut surtout à cette époque de l'année, quand le froid est si rigoureux. En été, le beau temps apporte aux pauvres un grand soulagement; ils peuvent sortir presque nus, les rayons du soleil leur tenant lieu de vêtement, dormir sur le pavé et passer les nuits en plein air; ils n'ont besoin ni de chaussures, ni de vin, ni d'une nourriture aussi abondante ; ils ont assez de l'eau des fontaines; quelques herbages communs et des légumes secs leur suffisent, la nature elle-même dressant pour eux une table facile. Un autre avantage non moins grand, la possibilité de travailler, existe alors pour eux. Ceux qui bâtissent des maisons, ceux qui fouillent la terre, ceux qui naviguent sur mer ont besoin surtout des bras des pauvres. Ce que sont aux riches leurs champs et leurs autres propriétés, le corps du pauvre l'est pour lui : c'est son revenu, il n'en tire pas d'ailleurs. C'est pourquoi, si l'été procure quelque allègement à l'indigence, l'hiver lui fait, à tous les points de vue, une rude guerre : il l'assiège de deux côtés, il l'attaque au-dedans par la faim qui dévore les entrailles, au-dehors par le froid qui gèle la chair et la rend comme morte. Alors il faut aux pauvres une nourriture plus substantielle, un vêtement plus chaud, un toit, un lit, des chaussures et tout le reste ; et ce qui est plus fâcheux, ils n'ont pas même la ressource du travail, la saison s'y oppose. Donc, puisque c'est alors qu'ils ont plus de besoins, qu'ils manquent de plus de choses nécessaires, et que personne ne leur donne d'ouvrage, personne ne leur fait rien gagner, allons, tendons-leur la main de la commisération, mettons-nous à la place des entrepreneurs, et prenons

pour collègue dans cet emploi Paul, le vrai protecteur et tuteur des pauvres [1] ! »

Les pauvres ! L'aumône ! Jean n'a que ces deux mots à la bouche. On dirait que ces deux mots sont pour lui tout l'Évangile. « Nul moraliste, dit M. Villemain, nul orateur de la chaire moderne, n'a jamais égalé la vivacité persuasive et l'inépuisable abondance que Chrysostôme portait dans cette exhortation. Jamais on n'a su mieux recommander à l'homme les misères de l'homme, ni émouvoir le cœur, pour exciter à la bienfaisance et à la vertu [2]. » Toutefois, ce n'est pas un simple sentiment de pitié naturelle, un élan plus ou moins généreux de bonté qu'il cherche à produire dans l'âme du riche ; il veut y établir, y développer cette grande conviction que la charité est le devoir fondamental du chrétien, la condition indispensable de son salut, en sorte que l'aumône lui est demandée bien plus dans son intérêt que dans celui du pauvre, et qu'en dédaigner l'heureuse obligation, c'est une dureté impie envers Jésus-Christ, c'est s'exclure soi-même du bienfait divin de la Rédemption.

Le lecteur réclame ici la parole de Chrysostôme ; il a raison. Quant à nous, l'embarras n'est pas de citer, mais d'avoir trop à citer, même en nous bornant aux passages les plus frappants. Nous voudrions du moins que nos citations fussent assez bien choisies et groupées pour représenter, dans sa portée et sa force, l'enseignement du grand docteur, sur le sujet capital de la charité.

D'abord, il célèbre, il exalte l'excellence de l'aumône. Les images affluent sur ses lèvres ; sa verve est intarissable ; ce n'est plus seulement un orateur, c'est un poëte et un grand poëte. « L'aumône, dit-il, rend les hommes semblables à Dieu. Rien n'égale sa puissance. C'est la plus grande des vertus. A ceux qui l'aiment, elle donne la place la

[1] Chrys., *serm. de Eleemosynâ*, t. 3, p. 248.
[2] Villem., Tabl. de l'éloq. chrét., art. *Chrys.*

plus rapprochée à côté du roi, et certes avec raison, car la virginité, le jeûne, la pénitence ne servent qu'à celui qui les pratique; mais l'aumône se répand sur tous les membres de Jésus-Christ... Elle est la mère de la charité, de la charité qui est le plus bel ornement des Chrétiens, le signe auquel on reconnaît les vrais disciples de l'Évangile; elle est le grand remède de nos péchés, l'échelle dressée entre la terre et le ciel, le lien qui réunit ensemble les diverses parties du corps du Seigneur[1]... C'est une grande chose et d'un très-grand prix, qu'un homme appliqué à faire l'aumône. Cette grâce vaut plus que celle de ressusciter les morts. Nourrir Jésus-Christ quand il a faim, n'est-ce pas plus parfait que de tirer un homme de la tombe au nom de Jésus-Christ? Dans le premier cas, tu donnes à Dieu; dans le second, tu reçois de lui. Or, la récompense est promise, non pas à ceux qui reçoivent, mais à ceux qui donnent[2]... Donne aux pauvres, dit-il ailleurs, et voilà ton juge apaisé. La pénitence sans l'aumône est morte, ou du moins elle n'a point d'ailes, elle ne peut voler en haut[3]... Faire l'aumône, c'est exercer le meilleur des commerces: on achète à bas prix pour revendre très-cher; car qu'y a-t-il de meilleur marché qu'un peu de pain, quelques vêtements communs? En les donnant à ton semblable, tu les vends à Dieu[4]... Celui qui prête veut un gage, une hypothèque, une caution. Mais où serait l'hypothèque du pauvre? il ne possède rien. Son gage? le pauvre est nu. Sa caution? il est sans crédit. Or, Dieu voyant le pauvre en péril à cause de son indigence, le riche à cause de sa dureté, se place entre les deux: au pauvre il s'offre comme garant, au riche comme gage. Tu ne veux pas prêter à cet homme, dit-il,

[1] Chrys., *in ep. ad Tit.*, *hom.* 6, t. 11, p. 768.
[2] Chrys., *in* II. *ad Corinth.* *hom.* 16, t. 10, p. 556.
[3] Chrys, *de Pœnit.* *hom.* 7, t. 2, p. 336.
[4] *Ibid.*

à cause de sa misère, eh bien! prête-moi à cause de mon opulence[1]... Ne crains rien, ton argent est entre mes mains... Que gagnerais-tu à le livrer à d'autres? Douze pour cent, si tu restes dans les limites de la loi. Moi, au contraire, je vais au-devant de ton avarice, je veux assouvir ta cupidité, je veux que mes largesses dépassent tes désirs. Au lieu de douze pour cent, je te donne cent pour un[2]. Et veux-tu savoir le jour où le débiteur divin s'acquittera vis-à-vis de toi, écoute : *Lorsque le Fils de l'homme sera assis sur son trône de gloire, il mettra les brebis à sa droite, les boucs à sa gauche, et il dira à ceux qui seront à droite : Venez les bénis de mon Père, j'avais faim et vous m'avez donné à manger ; j'avais soif et vous m'avez donné à boire*[3] *; j'étais nu et vous m'avez vêtu...* Chose admirable! Le juge terrible ne parlera ni des autres vertus, ni des autres crimes; il ne mentionnera ni la virginité des uns, ni l'impudicité des autres, ni la vie évangélique de ceux-ci, ni les parjures de ceux-là; il pèsera surtout la charité omise ou accomplie, parce que toute vertu est moins grande que la charité, et tout crime moindre que la dureté de cœur et l'inhumanité. . Que vos promesses sont belles, ô mon Dieu! Que votre royaume est magnifique! Mais quelle est redoutable cette géhenne dont vous nous menacez!... Donc, prêtons au Seigneur notre aumône : prêtons pour avoir en lui un débiteur au lieu d'un juge[4]... Tu n'as qu'une obole? Donne-la, tu achèteras le ciel. Ce n'est pas que le ciel se vende pour si peu, mais c'est que notre maître est clément et qu'il aime les hommes[5]. Tu n'as pas une obole? Donne un verre

[1] Chrys., *de Pœnit.*, t. 2, p. 337.
[2] *Ibid.*, p. 338.
[3] Math., 25. 31.
[4] Chrys., *de Pœnit*, t. 2, p. 338.
[5] Οὐχ ὅτι εὔωνος ὁ οὐρανὸς, ἀλλ'ὅτι φιλάνθρωπος ὁ δεσπότης. — *Id.*, t. 2, p. 297.

d'eau, donne un morceau de pain; donne aux pauvres, et quand tu te tairais devant Dieu, des milliers de bouches parleront pour toi, ton aumône étant là, debout à tes côtés et te couvrant de son patronage, car l'aumône est la rançon de l'âme [1]... L'aumône est le plus beau, le plus utile des arts; sans effort et par un seul acte, elle nous bâtit au ciel, si nous le voulons, une demeure splendide et permanente [2]. Elle est un sacrifice pur et l'un des plus parfaits que l'homme puisse offrir à Dieu: le pauvre en est l'autel, le riche en est le pontife [3]. Faire l'aumône vaut mieux que d'être roi et de porter le diadème [4]... Plus secourable à celui qui l'exerce que l'amitié la plus dévouée [5], l'aumône lui procure une joie douce et sainte [6]. Sa puissance est telle, même quand il s'agit des pécheurs, qu'elle brise leurs liens, écarte d'eux les ténèbres, éteint le feu sous leurs pas, tue le ver qui devait les ronger; les portes du ciel s'ouvrent devant elle. Quand une reine entre dans son palais, nul garde ne lui demande qui elle est ni d'où elle vient, mais tous les fronts s'inclinent sur son passage: ainsi l'aumône, car elle est véritablement reine. Colombe aux yeux calmes et doux, plus belle qu'aucun oiseau du ciel, elle regarde toujours en haut; son vol plaît aux anges; une gloire pure l'environne. Vierge modeste, candide, dont tous les traits respirent la mansuétude, qui a des ailes d'or, elle est toujours près du trône de Dieu, et quand nous comparaissons pour être jugés, elle nous couvre de ses ailes et nous arrache au supplice... Il n'y a rien qui caractérise le chrétien autant que l'aumône, rien que les infidèles admirent en nous autant que la charité [7].

[1] Λύτρον ψυχῆς ἐστίν ἐλεημοσύνη. — Chrys., t. 2, p. 297.

[2] Chrys., *in ep. ad Hebr. hom.* 32, p. 299; et *hom.* 52 *in Math.*, t. 7, p. 534.

[3] Chrys., *in* II. *ad Corinth. hom.* 20, t. 10, p. 58.

[4] Chrys., *hom.* 52 *in Math.*, t. 7, p. 534.

[5] Chrys., t. 1, p. 751.

[6] Chrys., t. 8, p, 242.

[7] Chrys., *in ep. ad Hebr. hom.* 32, t. 12, p. 299, etc.

Le saint orateur ne se borne pas à célébrer l'excellence de l'aumône : il en établit le devoir qu'il rattache à la fois au précepte de la charité qui résume tous les préceptes, à l'intérêt personnel du riche qui n'a pas de plus sûr moyen d'expier ses fautes et de fléchir Dieu, à l'amour que le chrétien doit à Jésus-Christ, qui s'est fait pauvre, qui se plaît toujours dans les pauvres, qui se regarde comme secouru ou délaissé dans la personne des pauvres, enfin à la loi providentielle et constitutive de la société. En vain, répète-t-il avec tous les Pères, vous observerez les commandements et vous pratiquerez les plus hautes vertus : sans la charité tout est vide. En vain vous implorerez le ciel avec ferveur, ajoutant les supplications aux supplications : la prière ne monte au ciel qu'en compagnie de l'aumône. Les pauvres, dit-il fréquemment, ont moins besoin du riche que le riche n'a besoin d'eux [1] ; ils sont les médecins des âmes [2]. Par eux, la fortune devient un instrument de sainteté, l'or ouvre les portes du ciel, nous thésaurisons en paraissant nous appauvrir. Ils sont d'excellents médiateurs entre Jésus-Christ et nous. Que de fois, avec quelle verve, Chrysostôme développe ces idées et commente ces paroles de l'Évangile : *Faites vous des amis avec les richesses du monde ;* ou celles-ci de S. Paul : *N'oubliez pas la charité, car c'est par de telles hosties qu'on mérite Dieu !* Qu'il est éloquent, qu'il est admirable, quand il montre le Sauveur lui-même tendant la main dans la personne des pauvres !

« Ni Jésus-Christ, s'écrie-t-il, ni ce qui est de Jésus-Christ, ne nous détourne des choses du siècle ; mais comme des serpents, des vipères, des pourceaux, nous nous vau-

[1] Chrys., *in* I. *ad Corinth. hom.* 34, t. 10, p. 316.—*In Math. hom.* 66, t. 7, p. 659. — *In Joan. hom.* 39, t. 8, p. 234; et *ib.*, 350 et 459. — *In ps.* 48, t. 5, p. 514 et *passim*.

[2] Chrys., t. 3, p. 289. — *De Verb. apost.*, t. 3, p. 278. — *In Genes. hom.* 42, t. 4, p. 434, et *hom.* 50, *ib.* p. 498. — T. 2, p. 29.

trons dans la boue. En quoi sommes-nous meilleurs que ces bêtes, nous, qui ayant sous les yeux tant et de si grands exemples, restons toujours courbés vers la terre sans avoir un regard pour le ciel? Dieu a livré son fils et tu ne donnes pas un morceau de pain à ce fils qui a été livré, immolé pour toi! Le père l'a frappé sans ménagement à cause de toi, bien qu'il fût vraiment son fils, et toi tu le laisses mourir de faim, quand, d'ailleurs, ce que tu lui donnerais vient de lui, et que tu le donnerais dans ton intérêt! Y a-t-il une iniquité plus criante? Il a été crucifié pour toi, il est mort pour toi, il souffre la faim à cause de toi, tu ne lui donnerais que ce qui est à lui et pour en tirer profit toi-même, et tu refuses de le donner! Ne sont-ils pas plus durs que la pierre, ceux qui, poussés par tant de motifs à être bons, persévèrent dans cette diabolique inhumanité? Ce n'est pas assez pour Jésus-Christ d'avoir expiré sur le gibet, il veut être pauvre, nu, vagabond; il veut être prisonnier et malade, afin de te gagner au moins par là. Si tu n'as point de retour pour ma tendresse, dit-il, prends pitié de ma pauvreté! Si tu es insensible à ma pauvreté, ne le sois pas à mes maladies, à ma prison. Si les maux que je souffre ne peuvent amollir ton cœur, considère le peu que je sollicite et ne refuse pas. Je ne te demande aucune libéralité somptueuse, mais du pain, un abri, la consolation de quelques paroles. Si tu es encore impitoyable, deviens plus humain en songeant au royaume des cieux, aux récompenses que j'ai promises. Si tout cela ne te fait rien, laisse-toi toucher en me voyant nu, en te rappelant ma nudité sur la croix. J'étais nu, je le suis encore; j'étais prisonnier, je le suis encore. Que l'un ou l'autre de ces états fasse impression sur ton âme. Pour toi j'ai souffert la faim, et je la souffre encore. J'ai eu soif au Calvaire, et j'ai soif dans la personne des pauvres, afin que mes maux passés et mes maux actuels t'attirent à moi et te

rendent miséricordieux dans l'intérêt de ton salut. Quoique tu me sois redevable de mille bienfaits, ce n'est pas une dette que je réclame, c'est une couronne que je t'offre : je te promets le ciel pour une modique aumône. Je ne te dis pas, délivre-moi de la pauvreté, livre-moi tes richesses, bien que je sois pauvre à cause de toi; je ne te demande qu'un peu de pain, un vêtement, un secours dans ma détresse. Captif, je ne te demande pas de rompre mes fers, mais de faire une visite à celui qui fut enchaîné pour toi : je me contente de cette grâce pour laquelle je t'assure le ciel. J'ai brisé tes chaînes, les plus lourdes des chaînes ; en échange, il me suffit que tu viennes me voir en prison. Je pourrais sans tout cela te couronner, mais je veux être ton débiteur, afin qu'en recevant la couronne, tu aies la confiance de l'avoir méritée. C'est pour cela que pouvant me nourrir moi-même, je mendie ma nourriture. Me voilà, debout à ta porte, tendant la main et te priant de m'assister parce que je t'aime. J'aime ta table comme c'est l'usage entre amis; je mets ma gloire à recevoir de toi mon pain, je dirai devant toute la terre, j'annoncerai à tous les hommes que c'est toi qui as soulagé ma faim. Nous rougissons, nous, de vivre aux dépens d'un autre; nous cachons un pareil bienfait. Jésus-Christ, au contraire, nous aime de telle sorte, qu'alors même que nous tenons secrète notre aumône, il la publie partout avec de grandes louanges et ne rougit pas de dire qu'il était nu et que nous l'avons vêtu, qu'il avait faim et que nous lui avons donné à manger [1]. »

L'auditoire, à ces mots, éclate en transports, en applaudissements prolongés. Jean parvient avec peine à rétablir le silence. « A quoi me servent, dit-il, ces cris et tout ce bruit ? Je ne vous demande qu'une chose, l'exemple des bonnes œuvres, votre docilité prouvée par des faits. Voilà

[1] Chrys., *in epist. ad Rom. hom.* 15, t. 9, p. 601-602.

ma louange et votre avantage. Voilà qui vaut mieux pour moi que le plus beau diadème. Ce diadème, vous et moi, efforçons-nous de le recevoir de la main des pauvres [1]. »

Certes, il est difficile de mettre plus d'éloquence au service de la charité; mais Chrysostôme va plus loin. L'aumône, à ses yeux, n'est pas seulement un précepte de l'Évangile : c'est une loi sociale. Avec S. Ambroise, avec S. Basile, avec S. Cyprien, avec S. Jérôme, avec tous les Pères, il enseigne que le riche est plutôt le dispensateur que le maître de sa fortune, et que la consacrer exclusivement à son usage personnel, sans souci de ses semblables dans l'indigence, c'est de sa part un détournement coupable et un vol [2]. Gardons-nous de donner à cet enseignement une portée qu'il n'a pas, qu'il ne peut avoir. La charité édifie, elle ne détruit point Sans doute, dans la pensée de Jean et de tous les docteurs du Christianisme, le genre humain est une famille dont Dieu est le père commun et la terre le commun patrimoine. D'une part, il y a entre les hommes, comme entre les membres d'une famille, réciprocité de besoins et de services, de sorte qu'aucun ne peut s'affranchir de l'aide des autres, et que le sort des autres ne peut être étranger à aucun. D'autre part, si le Père de tous a voulu que l'héritage de tous fût inégalement réparti entre quelques-uns, c'est pour donner aux plus favorisés les moyens de s'associer [3] à sa providence et de porter ses bienfaits où le besoin s'en fait sentir. Ainsi, la division de l'humanité en races, le partage de la

[1] Chrys., *ibid.*

[2] S. Cyprian., *de oper. et eleemos.*, p. 237, etc. — S. Basil. *hom. in divit.*, t. 1, p. 337, etc., et *hom. in avar. ibid.*, p. 328 (éd. de Paris, 1638). — S. Aug., *in ps.* 147, n. 12, t. 4, p. 1658. — S. Greg. Naz., *or.* 14, t. 1, p. 285. — S. Aster., *hom. de Lazar.* — S. Hier., *ep.* 54 et *ep.* 49, t. 4, *alter. part.*, p. 585-566. — S. Greg. Nyssen., *de pauper. et beneficent. orat.* 1. — Chrys., *Conc.* 1 et 2 *in Lazar.*, t. 1, p. 725, 730, 733. etc.

[3] S. Basil., *hom. in avar.*, t. 1, p. 328.

terre en propriétés, ont pour correctif et pour condition la charité, la charité qui, en présence de toutes ces distinctions d'origine, de toutes ces inégalités de fortune, doit ramener sans cesse à l'unité. L'Évangile vint remettre en lumière cette loi méconnue; il vint l'inscrire dans la conscience humaine avec le sang de Jésus-Christ; et non-seulement il la plaça en tête de son code divin, mais il voulut que tout dans ses enseignements et dans ses symboles la rappelât puissamment aux fidèles. *Mon père*, disait le Dieu fait homme, avant de quitter le séjour des hommes, *je vous demande qu'ils soient un comme nous sommes un*[1]. L'unité non-seulement d'origine, mais d'esprit et de cœur, l'unité par la charité, l'unité en Jésus-Christ qui est charité[2], voilà la fin. L'assujettissement de tous au bien de chacun par l'aumône, qui est une forme importante de la charité, voilà le moyen. La charité, communion des âmes, est aussi la communion sociale; tous versent dans ce grand trésor et tous y puisent, le riche comme le pauvre, le pauvre comme le riche; tous en vivent, et celui que son égoïsme exclut de cette grande communion, est également l'ennemi de Dieu, de lui-même et de la société.

Mais la charité qui impose des devoirs à tous ne crée des droits à personne. Le salut du riche est dans le bon emploi de la richesse, celui du pauvre dans le bon emploi de la pauvreté; et comme l'un doit sanctifier la fortune par l'aumône, l'autre doit sanctifier l'indigence par la résignation. Apprendre aux malheureux dénués des biens d'ici-bas à aimer leur dénûment[3], paraît aussi capital à Chrysostôme que d'apprendre aux privilégiés de la terre le détachement et la charité. Mais, témoin désolé et souvent indigné des misères et des scandales du siècle, il élève la voix et fait

[1] Joann., c. 17, v. 11, v. 22.
[2] Wall., Hist. de l'esclav., t. 3, p. 395.
[3] Chrys., *in ep. ad Philipp. hom.* 2, t. 11, p. 208.

entendre de sévères avertissements. Ce qu'il n'obtient pas de la pitié, il le réclame de la conscience; car, et il ne cesse de le rappeler, la richesse dans les mains du riche n'est qu'un dépôt, un fidéicommis reçu à la charge d'en rendre compte et d'en user chrétiennement[1]. Non, certes, que la propriété ne soit pas à ses yeux un droit certain, irrévocable, perpétuel, ou qu'il y ait dans son esprit une objection quelconque contre une loi fondamentale de tout ordre social. A coup sûr, il ne tient pas la propriété pour illégitime, lui qui ordonne à l'esclave la plus parfaite soumission à son maître[2], lui qui interdira l'entrée du saint lieu à l'impératrice Eudoxie pour avoir usurpé la vigne d'une veuve opulente. Il veut seulement établir dans l'esprit du riche cette conviction, que sa fortune, si honorable qu'en soit la source, si assurée qu'en soit la possession, si incontestable qu'en soit le droit, n'en est pas moins grevée d'une servitude en faveur du pauvre, servitude qui est la clause tacite apposée par la Providence elle-même au titre primordial de la propriété; en sorte que le mépris de cette clause, sans rendre la propriété moins légitime, sans lui rien ôter de son inviolabilité, la charge d'un crime devant Dieu, et fait qu'au tribunal du grand monarque des âmes le possesseur sans entrailles est traité comme le voleur[3]. Cette servitude générale de la propriété, c'est l'aumône. Mais si elle crée un devoir au riche, elle ne donne aucun droit au pauvre, et le suprême propriétaire, le Maître du ciel, s'est réservé à lui seul d'en exiger la fidèle exécution. Il semble qu'on traduirait la pensée de Chrysostôme en disant que la propriété est une espèce d'usu-

[1] Chrys., *Conc.* 1 et 2 *in Lazar.*, t. 1, p. 725, 730, 732, 735.

[2] Chrys., *in Genes.*, serm 5, t. 4, p. 666; — *in I. ad Corinth. hom.* 19, t. 10, p. 164; — *in ep. ad Eph. hom.* 22, t. 11, p. 166; — *in ep. ad Tit. hom.* 4, t. 11, p. 752. Il va jusqu'à recommander à l'esclave de ne point rechercher le bienfait de l'affranchissement.

[3] Voir la note *H*[1] à la fin du volume.

fruit transmissible et irrévocable, un fief mouvant de Dieu, qui le garantit, de génération en génération, à celui qui l'a légitimement acquis, mais à certaines clauses de vasselage, à certaines charges en faveur des membres souffrants de la société; en sorte que l'aumône est la taxe de la suzeraineté divine, et qu'en négliger le devoir, ce n'est pas seulement une dureté de frère à frère, mais une félonie à l'égard de Dieu, un attentat contre la Providence dont les vues sont méconnues, un attentat contre la propriété elle-même dont la condition morale et le titre primordial sont faussés; mais un attentat que personne, ni individu, ni communauté, ni état, ni genre humain, n'a le droit de poursuivre, parce qu'il ressortit au seul tribunal de Dieu. C'est la pensée que Bourdaloue exprimait en ces termes : « Ces richesses que vous possédez ne sont pas proprement à vous;... vous n'en êtes, par rapport à Dieu, que les dépositaires et les dispensateurs;... vous devez lui en rendre compte un jour;... en vertu de l'obligation indispensable de l'aumône, vous en êtes redevables aux pauvres[1]... » Et ailleurs : « Dieu est le souverain maître de vos biens, il en est le seigneur, il en est même absolument le vrai propriétaire, et, par comparaison de vous à lui, vous n'en êtes, à le bien prendre, que les économes et les dispensateurs : c'est ce que la raison et la foi vous démontrent. Or, puisque vos biens sont à Dieu par droit de souveraineté, vous lui en devez le tribut, l'hommage;... et puisqu'il en a la propriété, il doit en avoir les fruits. Que fait Dieu? Il affecte ce tribut et ces fruits à la subsistance des pauvres; c'est-à-dire qu'au lieu d'exiger ce tribut par lui-même et pour lui-même, ce qui ne convient pas à sa grandeur, il l'exige par les mains des pauvres..... Tellement que l'aumône qui, par rapport au pauvre, est un devoir de charité et de miséricorde, est, par rapport à

[1] Bourdal., serm. pour le jeudi de la 2e semaine de carême, 2e part., t. 3, édit. de Besan., p. 33.

Dieu, un devoir de justice, un devoir de dépendance et de sujétion... Un riche qui refuse au pauvre l'aumône, est un sujet rebelle qui refuse le tribut à son souverain, un vassal orgueilleux qui, par un esprit d'indépendance, ne veut pas reconnaître son seigneur [1]. »

Mais laissons parler Chrysostôme :

« Oui, s'écrie-t-il, ne pas faire l'aumône, c'est un vol. Ce que je dis vous semble étonnant. Que votre étonnement cesse : je vais produire un témoignage tiré des divines Écritures, où vous verrez que, non-seulement prendre le bien d'autrui, mais ne pas communiquer aux autres votre propre bien, c'est rapine, fraude, spoliation. Quel est ce témoignage? Le Seigneur, accusant les Juifs par la bouche du Prophète, dit : *La terre a donné ses produits, et vous n'avez pas apporté vos dîmes; mais la dépouille du pauvre est dans votre demeure* [2]. Parce que, dit-il, vous n'avez pas fait les offrandes ordinaires, vous avez volé ce qui est aux pauvres. Et, en parlant ainsi, il déclare aux riches qu'ils possèdent le bien des pauvres, quelle que soit d'ailleurs l'origine de leur fortune, qu'ils la tiennent par succession de leur famille ou qu'ils l'aient acquise de toute autre manière. L'Écriture dit encore : *Ne vole pas la vie du pauvre* [3]. Qui vole, vole autrui : il y a vol quand on retient le bien d'autrui. En conséquence, sachons bien que chaque fois que nous aurons refusé de faire l'aumône, nous serons punis comme des voleurs. Nos richesses, en effet, d'où qu'elles viennent, sont à notre maître qui est Dieu... Or, Dieu t'a permis de posséder plus, non pour le dépenser en festins, en orgies, en débauches, en vêtements somptueux,... mais pour le distribuer aux indigents. De même

[1] Bourdal., serm pour le 1er vendredi du carême, 1 part., t. 2, p. 154, 155, 156.

[2] Malach. 3, v. 9 et 10. — Isaïe, 3, v. 14.

[3] Eccl. 4. v. 1.

qu'un percepteur des deniers royaux, qui, au lieu d'en faire l'emploi prescrit, les applique à ses propres plaisirs, est puni et mis à mort; ainsi le riche est une espèce de receveur des sommes destinées aux pauvres. Et puisqu'il lui est ordonné de distribuer ses richesses à ses frères dans le malheur, s'il dépense pour lui au-delà du nécessaire, il sera puni très-sévèrement; car ce qu'il possède n'est pas à lui, mais à ses frères. Donc, administrons nos biens avec économie, comme s'ils n'étaient pas nos propres biens, afin qu'ils le deviennent. Comment cela? En les partageant avec les pauvres, au lieu de les dépenser en superfluités et pour notre usage exclusivement personnel. Quelle que soit ton opulence, si tu absorbes pour toi plus qu'il ne faut, tu rendras compte des sommes qui te furent confiées. Ainsi fait-on dans les maisons des grands. Beaucoup se déchargent sur leurs serviteurs de l'administration de leurs revenus, et ceux-ci, loin d'abuser de la confiance dont ils sont l'objet, gardent fidèlement ce qui leur a été livré et le distribuent suivant les ordres du maître. Fais cela, toi aussi, car tu as reçu plus que les autres, non pour consumer tout seul ce que tu as reçu, mais pour en être, vis-à-vis des autres, un sage dispensateur [1]. »

« Lazare et le Riche, dit ailleurs Chrysostôme, meurent en même temps. Mais la mort du riche est vraiment la mort, celle du pauvre est le passage d'un état de souffrance à un état de bonheur, des agitations de la mer au calme du port, des périls de la bataille aux joies du triomphe. Tous les deux sont entrés dans ce séjour où il n'y a plus que la vérité. La pièce est finie, les masques sont tombés. Voyez le théâtre à midi, il est tout couvert de tentures; les acteurs paraissent, le masque sur le visage, et représentent une vieille fable, un évènement quelconque. L'un joue le

[1] Chrys., *Conc.* II. *in Lazar.*, t. 1, p. 732-733.

philosophe sans être philosophe; l'autre porte le diadème et parle en roi sans être roi; celui-ci fait le médecin, te il ne saurait pas traiter un morceau de bois, mais il a le costume de médecin; celui-là remplit le rôle d'esclave quoiqu'il soit homme libre, ou pose en docteur quoiqu'il connaisse à peine les lettres. Aucun ne paraît sous ses traits véritables, ils ont tous un visage emprunté.... Tant que la pièce dure, et que les spectateurs joyeux garnissent les gradins, les masques restent; mais le soir venu, quand le spectacle est fini et que tout le monde s'en va, chacun jette son masque; ce roi de tout-à-l'heure n'est plus qu'un forgeron, cet homme libre n'est plus qu'un esclave: l'illusion a fait place à la vérité. Ainsi de la vie humaine et de la fin de la vie. Les choses présentes sont une pièce de théâtre; la richesse et la pauvreté, le prince et le sujet, sont les acteurs d'une comédie. Quand le jour sera écoulé, et que viendra cette terrible nuit, ou plutôt ce jour qui sera la nuit pour les pécheurs, le jour pour les justes, quand la représentation sera terminée, quand les masques seront jetés, chacun sera appelé avec ses œuvres au grand examen, non pas chacun avec ses richesses, non pas chacun avec ses titres, non pas chacun avec ses dignités, non pas chacun avec sa puissance, mais chacun avec ses œuvres, prince et empereur, homme et femme, et Dieu s'enquerra, non du faste, non de la pauvreté, non de l'élévation, mais de l'honnêteté de notre vie et de nos bonnes œuvres. Esclave, montre-moi des œuvres meilleures que ton maître; femme, montre-moi des œuvres plus courageuses que ton mari. Plus de masques, on sait maintenant qui est le riche et qui est le pauvre; et de même qu'au sortir du théâtre, quelqu'un qui verrait passer les acteurs s'écrierait : Tiens, n'est-ce pas lui qui était le philosophe? C'est un forgeron. — N'est-ce pas lui qui était le roi? C'est un homme de rien. — N'est-ce pas lui qui était le riche?

C'est un misérable. De même au dernier jour... Qu'importe à l'homme d'avoir ce qui appartient aux autres, s'il n'a pas ce qui lui appartient? Qu'importe qu'il possède des trésors, s'il ne possède pas la vertu? Pourquoi prends-tu le bien d'autrui, quand tu laisses perdre ton propre bien? J'ai une campagne fertile, dis-tu; qu'est-ce que cela? Ton âme est d'une affreuse stérilité. J'ai de nombreux esclaves, mais tu n'as pas une vertu; j'ai de somptueux vêtements, mais tu n'as pas la moindre piété. Ce qui est à autrui, tu l'as; ce qui est à toi, tu ne l'as point. Si quelqu'un te confiait un dépôt, pourrais-je te croire riche? Nullement; car tu ne possèderais dans ton dépôt que le bien d'un autre. Or, les richesses sont un dépôt, et plût à Dieu qu'elles fussent seulement un dépôt, et non une source de damnation pour toi [1]. »

Au fond, et sous l'abondante diversité des développements oratoires, c'est toujours la même pensée. La terre appartient à Dieu, il en est le suprême propriétaire. S'il agrée le partage que les hommes s'en font entre eux, et s'il a reconnu sur le Sinaï le droit de propriété, quand il a dit : *Tu ne déroberas point,* il n'est pas moins vrai qu'à ses yeux le possesseur légitime d'une portion quelconque de la terre n'est qu'un dépositaire, un usufruitier. La condition de ce dépôt, la charge de cet usufruit, c'est le soulagement des pauvres. Le souverain Maître de tous et de tout affecte au soulagement des pauvres une partie des biens du riche; et, sans créer un droit à ceux-là, il impose une dette à celui-ci. Exercer la charité, c'est acquitter cette dette; s'affranchir des devoirs de la charité, c'est se conduire en débiteur de mauvaise foi, en dépositaire infidèle; non que le pauvre ait à revendiquer une obole dans la fortune du riche, ni que l'aumône soit jamais autre chose que l'aumône, c'est-à-dire

[1] Chrys., *Conc.* VI. *in Lazar.*, t. 1, p. 780, 781, 784.

l'offrande spontanée de la pitié, mais parce que le riche doit à Dieu ce qu'il donne au pauvre, et qu'en repoussant le pauvre il lèse les droits de Dieu. Sous une forme ou une autre, Jean ne dit pas autre chose. Y a-t-il tant de mal à rappeler au riche qu'il a reçu du Ciel la noble mission d'être le bienfaiteur de ses frères, de représenter, de suppléer la Providence ici-bas? Est-ce lui faire injure que de l'appeler économe de Dieu, dispensateur de ses bontés? Et puisque nous passons si vite sur la terre, et que nous n'emportons de ce monde, en le quittant, qu'une absolue nudité, qu'est-ce en vérité que la propriété la mieux assurée, sinon un rapide usufruit? Dieu, qui la donne comme un précieux moyen de nous associer à sa miséricorde, en punira l'emploi égoïste comme une opposition à ses desseins et un coupable détournement.

Il est vrai que les termes employés par l'orateur sont quelquefois très-vifs, et certainement outrent sa pensée.

« Dis-moi, s'écrie-t-il, quelle est la source de ta richesse? De qui la tiens-tu?..... De mon aïeul, de mon père. — Remonte la série de tes ancêtres, et montre-moi que cette possession est légitime; tu ne le pourras jamais. Inévitablement, le principe et la racine de ces biens, c'est l'injustice. Pourquoi? Parce que Dieu dans l'origine n'a pas créé celui-ci riche et celui-là pauvre; il n'a pas prodigué des trésors à l'un, tandis qu'il les refusait à l'autre, mais il leur a donné à tous la même terre, qui est commune à tous. Pourquoi donc possèdes-tu tant d'arpents, quand ton voisin n'a pas même une motte? — C'est mon père, dis-tu, qui me les a légués. — Et lui, de qui les avait-il reçus? — De ses ancêtres. — Il faut toujours remonter au principe. Jacob fut riche, mais sa richesse était la juste rémunération de ses travaux. Cependant je ne veux pas scruter cela trop sévèrement. J'admets que la fortune est légitime et pure de toute injustice. Après tout, si ton père a ravi le

bien des autres, la faute n'en est pas à toi. Tu possèdes le fruit du vol, mais tu n'as pas volé. Accordons même que ton père n'ait pas mérité le reproche de ravisseur, et qu'il n'ait eu qu'à recueillir l'or qui s'épanchait du sein de la terre, s'ensuit-il que les richesses sont quelque chose de bon? Nullement. — Mais, diras-tu, elles ne sont non plus rien de mauvais. — Sans doute, mais pourvu qu'elles n'aient pas pour origine la rapine et l'avarice, et que, d'ailleurs, on y fasse participer les indigents. Sans la charité, elles sont mauvaises et funestes. — Celui qui ne fait pas le mal, répliques-tu, n'est pas mauvais, quoiqu'il ne fasse pas le bien. — A merveille. Mais n'est-ce pas un mal de garder exclusivement pour soi les biens du Seigneur, de jouir seul des biens communs? *La terre et tout ce qu'elle contient est au Seigneur* [1]. Si donc les biens que nous possédons appartiennent à Dieu, le Maître commun de tous, ils appartiennent aussi à nos frères, qui sont autant que nous les serviteurs de ce Maître... C'est parce que quelques-uns essaient de s'approprier ce qui est à tous, que les querelles et les guerres éclatent, comme si la nature s'indignait de ce que l'homme, au moyen de cette froide parole, *le tien, le mien,* mette la division où Dieu avait mis l'unité. Voilà le principe des discordes; voilà la source de mille ennuis. Là où rien de semblable n'existe, il n'y a que la paix. Ainsi, la communauté, plus que la propriété, fut notre lot, et est conforme à la nature [2]. »

Mais ce langage, faut-il le prendre au pied de la lettre? Pas plus que celui de S. Ambroise quand il dit : « La terre a été donnée en commun à tous les hommes. Pourquoi quelques-uns ont-ils la prétention de se l'approprier exclusivement [3]? » Non, ni le grand évêque de Milan, ni le grand

[1] Ps. 23. v. 1.
[2] Chrys., *in ep. I. ad Timoth. hom.* 13, t. 11, p. 615-616.
[3] Voir la note *I* [1] à la fin du volume.

orateur d'Antioche ne contestent aux riches la légitime possession de leurs biens : ils ne condamnent pas le principe de la propriété. De tels hommes ne peuvent être pris pour des utopistes. Ils ne prêchent d'autre doctrine que celle de l'Église, et l'Église avait déjà frappé de ses anathèmes et les *Apotactites* et le moine Eusthate, qui faisaient du renoncement aux richesses un devoir strict [1], qui ôtaient tout espoir de salut à quiconque possédait quelque chose ici-bas. Jamais le décevant mirage de la popularité ne fascina l'âme de Jean; jamais l'intrépide avocat des pauvres ne leur sacrifia un *iota* de l'Évangile. La charité était un trésor dans son cœur, elle ne fut jamais une arme dans sa main. Mais il avait sous les yeux, et le monde offrait alors un douloureux spectacle. L'usure, le pillage des provinces, l'infame délation avaient créé la plupart des fortunes, et leur emploi était aussi scandaleux que leur origine malsaine. L'agriculture, le commerce, le travail libre étaient désespérés; les paysans, les colons, les ouvriers mouraient de faim; la mendicité avait pris de lugubres et effrayantes proportions; l'invasion ajoutait ses sanglants ravages à ceux de la famine et de la misère; et, en présence de la détresse universelle, quelques individus, possesseurs tarés et insolents de presque tout le sol de l'empire, dépensaient des sommes immenses en orgies, en débauches, en courtisanes, déployaient un luxe sans grandeur, sans utilité, aussi stupide que ruineux et immoral, prodiguaient l'or aux harnais de leurs chevaux, aux toits de leurs maisons, aux plus vils usages, et n'avaient pour leurs fermiers, pour leurs débiteurs, pour les pauvres, qu'une impitoyable dureté. S. Jérome et S. Ambroise s'expriment à cet égard comme S. Basile, S. Astère et S. Chrysostôme [2]. Est-il donc étonnant qu'à la vue de tant de hontes et d'injustices, ces grands

[1] Voir la note J^1 à la fin du volume.
[2] Voir la note K^1 à la fin du volume.

cœurs si généreux, si profondément chrétiens, laissent échapper un cri de douleur, fassent entendre une protestation, un anathème contre les cruels excès de l'orgueil, de l'égoïsme, de la rapacité ? S'arrachant aux réalités qui blessent leur regard, ils aiment à se réfugier dans l'idéal, à aspirer comme un lointain parfum de l'Éden où tout fut innocence et bonheur, à se retracer en touchantes images les beaux jours de l'Église naissante, alors que les fidèles n'avaient tous qu'un cœur et une âme, à opposer aux tristes choses dont ils sont les témoins le consolant tableau de la paix, de l'union, des joies pures qui règnent dans les monastères, là où nul n'est pauvre parce que nul n'est riche et que le *tien* et le *mien* en sont exclus. Le rêve de cette égalité sainte à établir partout ici-bas traverse un instant ces nobles cœurs, et il leur semble que la charité, qui peut tout sur eux, peut aussi changer la face du monde, ramener sur la terre le paradis, et, en rendant tous les hommes bons, les rendre tous heureux. Mais de ces pieuses aspirations à des théories insensées, il y a l'infini. Vienne un novateur faire un devoir de la pauvreté, mettre en question la propriété, ces intrépides apôtres du dépouillement seront les plus énergiques défenseurs de l'ordre social, les plus ardents ennemis de ces funestes et criminelles témérités.

Qui donc s'est élevé avec plus de force que Chrysostôme contre l'usurpation du bien des autres, de quelque nom, de quelque prétexte qu'elle voulût se couvrir? « Rien, dit-il, n'est plus honteux que le vol [1], les lois divines le condamnent autant que les lois humaines [2]; on ne le répare pas avec des aumônes [3]; les offrandes qui viennent de cette source impure sont indignes d'être agréées à l'autel [4]. » Ailleurs, il

[1] Chrys., t. 8, p. 309.
[2] *Id.*, t. 7, p. 528.
[3] *Id.*, t. 7, p. 536.
[4] *Id.*, t. 7, p. 518.

s'écrie : « Vous vous scandalisez de voir sur la terre des riches et des pauvres, et vous en prenez occasion d'accuser Dieu d'injustice. Je dis, au contraire, que l'inégalité des conditions parmi nous est une preuve de plus de sa Providence. Qu'il n'y ait pas de pauvres, et vous n'aurez ni matelots, ni pilotes, ni laboureurs, ni forgerons, ni boulangers. Qui voudra exercer un art mécanique quelconque? Tout sera confusion et désordre. La pauvreté est une grande institutrice des hommes : elle les pousse et les contraint au travail et à la pratique des arts. Si nous étions tous riches, nous nous endormirions tous dans la paresse : l'économie du monde serait troublée, la société ne pourrait subsister[1].»

Que de fois le saint orateur se plaît à redire qu'il condamne, non la possession, mais l'abus de la fortune[2] ; et qu'au surplus Abraham et Job ont prouvé par leur vie que l'opulence et la sainteté étaient loin d'être ennemies l'une de l'autre[3]. «On m'accuse, disait-il, de tomber toujours sur les riches ; mais eux, ne sont-ils pas toujours sur les pauvres? Non, je n'attaque pas les riches, mais ceux qui usent mal de leurs richesses. Je ne cesse de le répéter : je blâme, non le riche, mais le spoliateur. Or, autre chose le riche, autre chose le spoliateur; autre chose l'opulence, autre chose l'avarice. Distinguez donc ce qui ne saurait être confondu. Es-tu riche? Je n'y mets pas obstacle. Es-tu spoliateur? Je t'en fais un crime. Ce que tu possèdes t'appartient-il? Tant mieux, tu as le droit d'en jouir. Mais t'es-tu approprié le bien d'autrui? Je ne puis garder le silence. Tu veux me lapider? Je suis prêt à donner mon sang, pourvu que je t'empêche d'être coupable. Que m'importent les haines et les attaques? Une seule chose me préoccupe, le progrès de mes auditeurs. Si tu es l'ennemi du pauvre, je t'accuse ;

[1] Chrys., serm. 5, *de Ann.*, t. 4, p. 543-544.
[2] *Id.*, t. 5, p. 508; t. 7, p. 269.
[3] *Id.*, t. 3, p. 52-345; t. 4, p. 634.

mais comprends bien que la dureté du riche est plus funeste à lui-même qu'au pauvre[1]. »

Du reste, la voix éloquente qui rappelait aux riches leurs devoirs, n'excitait dans le cœur des pauvres d'autres sentiments que la résignation, un humble et pieux abandon aux desseins de la Providence. Dans les discours du prêtre bien-aimé qui plaidait leur cause avec un dévouement si pur, ils apprennent, non à jalouser, non à maudire les heureux du siècle, mais à supporter, à bénir, à sanctifier la pauvreté. Le pauvre, répétait-il sans cesse, est plus heureux que le riche. Il a moins de soucis, il court moins de périls, il dort d'un sommeil plus doux[2]. Plus apte à comprendre l'Évangile[3], il a plus de facilités pour pratiquer la vertu[4] et faire son salut[5]. Préférable à l'opulence[6], la pauvreté sert à mater le corps, à corriger l'âme[7]; elle engendre la sécurité et la liberté[8]; elle est la mère de la sagesse[9]. Élie, Élisée, Jean-Baptiste, tous les apôtres l'ont pratiquée[10], Jésus-Christ l'a ennoblie et consacrée, et, loin d'humilier le chrétien[11], elle est pour lui un titre de gloire[12]. Elle mérite d'être acceptée avec reconnaissance et même d'être désirée[13].

L'auditoire ne se méprenait pas sur la portée de ces enseignements. Les riches, tout en se plaignant de l'insistance de l'orateur, n'adressaient aucun reproche à sa doctrine, et ne se défendaient que par de vulgaires et misérables excuses.

[1] Chrys., t. 3, p. 389.
[2] *Id.*, t. 2, p. 32-33; t. 3, p. 188; t. 4, p. 745; t. 8, p. 456.
[3] *Id.*, t. 9, p. 109.
[4] *Id.*, t. 3, p. 256; t. 5, p. 106.
[5] *Id.*, t. 10, p. 535.
[6] *Id.*, t. 2, p. 60; t. 3, p. 188.
[7] *Id.*, t. 5, p. 25.
[8] *Id.*, t. 10, p. 359.
[9] *Id.*, t. 5, p. 25.
[10] *Id.*, t. 7 p. 844.
[11] *Id.*, t. 7, p. 135.
[12] *Id.*, t. 10, p. 928.
[13] *Id.*, t. 9, p. 70; t. 5, p. 95 et 267.

Leur objection favorite, c'était l'indigne conduite des pauvres ; et il faut convenir que chez un grand nombre de ceux-ci les misères morales l'emportaient de beaucoup sur les misères physiques. Cette pauvreté épousée par Jésus-Christ, ils la déshonoraient par la paresse, la fourberie, la gourmandise, le vagabondage, le mépris de Dieu et des lois, les vices les plus crapuleux. On les voyait, couchés à la porte des églises, sur les places, dans les galeries publiques, feindre des souffrances qu'ils ne sentaient pas, étaler des plaies qu'ils s'étaient faites volontairement, se livrer à de honteuses jongleries et parfois même mutiler, aveugler leurs propres enfants pour exciter et exploiter la pitié. Ces désordres affligeaient leur généreux protecteur. Il les attaque avec force, mais il ne veut pas que la bassesse des uns serve de prétexte à la dureté des autres, et il s'élève éloquemment contre cette hypocrisie de l'égoïsme qui se fait de la vertu elle-même une arme contre la charité. Comme ceux de son divin maître, ses bras sont ouverts à toutes les infortunes.

« Le pauvre, s'écrie-t-il, n'a pas à vous rendre compte de sa vie, mais vous avez à pourvoir à son indigence, à lui venir en aide dans sa nécessité. Il n'a qu'un titre à faire valoir, son indigence même et sa nécessité ; ne lui demandez pas autre chose. Serait-il le plus pervers des hommes, que, s'il n'a rien à manger, nous devons apaiser sa faim. Ainsi l'a ordonné Jésus-Christ, quand il a dit : *Soyez semblables à votre Père céleste qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et qui fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes* [1]. L'homme charitable est le port de l'infortune. Or, le port est ouvert à tous les naufragés : bons ou mauvais, tous, dans le péril, y trouvent asile. Toi donc, si tu vois un homme qui a subi le

[1] Math., 5, v. 45.

naufrage de la pauvreté, ne recherche pas sa vie, ne le juge pas; mais occupe-toi de soulager sa misère. Pourquoi te donner tant de peine? Dieu t'a épargné cette sollicitude, il t'a déchargé de cette surveillance. Que de paroles on dirait, que de difficultés on élèverait, si Dieu avait prescrit d'examiner d'abord exactement la vie et les actions de chacun, et après cela seulement d'exercer la charité! Nous sommes affranchis de cette enquête. Pourquoi donc se donner un souci superflu? Autre chose est un juge, autre chose un homme qui fait l'aumône. L'aumône ne s'appelle ainsi, que parce que les indignes eux-mêmes en sont l'objet. De là, cette exhortation de S. Paul: *Ne nous lassons pas de faire du bien à tous, principalement à nos frères dans la foi* [1]. Si nous recherchions avec tant de sévérité quels sont ceux qui doivent être exclus de nos secours, ceux-là même qui les méritent nous tomberaient difficilement sous la main; au contraire, en n'excluant personne, nous verrons venir à nous des hommes dignes, dont la vertu compense l'indignité des autres. Ainsi arriva-t-il au bienheureux Abraham, qui, ne s'enquérant pas trop sévèrement de ceux qui lui demandaient l'hospitalité, eut le bonheur de recevoir des anges chez lui. Imitons-le, imitons Job son petit-fils. *Ma porte*, disait ce généreux émule de la magnanimité de son aïeul, *est toujours ouverte au voyageur* [2]. Et il ne l'ouvrait pas à l'un pour la fermer à l'autre : il ne repoussait personne. Conformons-nous à ces exemples; ne poussons pas nos investigations au-delà de ce qu'il faut. Pour que le pauvre ait droit à l'aumône, c'est assez de sa pauvreté. Si quelqu'un vient à nous avec cette recommandation, ne demandons pas autre chose. Nous assistons l'homme, nous ne récompensons pas ses actions. nous sommes touchés, non de ses vertus, mais de ses malheurs,

[1] *Ad Galat.*, c. 6, v. 9 et 10.
[2] Job., c. 31, v. 32.

et nous cherchons à attirer sur nous, quoique fort indignes aussi, les infinies miséricordes de Dieu. Car, si nous voulons discuter les mérites et la vie de ceux pour lesquels nous ne sommes, après tout, que des compagnons de servitude, Dieu agira de même à notre égard; et tandis que nous leur ferons rendre compte de leur conduite, nous serons repoussés nous-mêmes par la justice divine ; car l'Évangile a dit : *Vous serez jugés comme vous aurez jugé* [1]..... Je vous exhorte donc à garder avec soin le souvenir de nos enseignements, et surtout à ne pas oublier que, refuser aux pauvres l'aumône, c'est se rendre coupable de vol à leur égard [2]. »

Cette objection de l'immoralité, de l'indignité des pauvres, était souvent reproduite, et nous ne pouvons que le constater de nouveau : pour plusieurs d'entre eux, l'indigence n'était qu'un hideux métier. Chrysostôme ne dissimule pas ce que de tels désordres lui inspirent de dégoût, mais il s'en prend aux riches de la dégradation des pauvres. Il s'écrie :

« Ce misérable, dis-tu, simule le froid et la maladie. — Et tu ne crains pas que la foudre t'écrase à l'instant où tu prononces ce mot? L'indignation m'emporte. Pardonnez-moi... — Toi, qui donnes à ton ventre tout ce qu'il veut, toi gros et gras, qui prolonges jusque dans la nuit tes orgies, étendu sur de moelleux tapis, penses-tu que Dieu laissera impuni cet indigne abus de ses dons? Le vin ne nous est pas donné pour nous enivrer, ni les aliments pour assouvir notre gloutonnerie. Ce pauvre, cet infortuné, dont la condition n'est pas meilleure que celle d'un mort, tu lui demandes un compte sévère de sa conduite, et tu ne crains pas pour toi ce formidable tribunal de Jésus-Christ. Car, si ce pauvre use de feinte, il y est contraint, par

[1] Math. 7. 2.
[2] Chrys., *Conc.* II. *in Lazar.*, t. 1, p. 734, 735, 736.

l'horreur de sa situation, par ta dureté, qui la rend nécessaire, par ta barbarie que rien ne peut fléchir. Quel homme, en effet, sans y être forcé par le besoin, se dégraderait ainsi pour un peu de pain? Sa dissimulation accuse ton inhumanité. C'est peut-être parce qu'il a vu ses prières, ses supplications, ses larmes, ses cris impuissants, et qu'il a erré tout le jour, de porte en porte, sans obtenir les quelques aliments dont il a besoin pour ne pas mourir, qu'il a imaginé ces expédients, qui sont une humiliation, un déshonneur pour toi plus encore que pour lui. Plaignons-le d'en être réduit à une telle nécessité; mais nous qui l'y avons réduit, nous sommes dignes de mille supplices. Si nous étions plus accessibles à la pitié, descendrait-il à de pareilles bassesses? Que parlé-je de froid et de nudité? Chose cent fois plus horrible! des pères ont été poussés à cette extrémité de crever les yeux à leurs enfants, afin de nous toucher au moins par l'aspect d'une si profonde infortune. A tant d'autres maux, ils ont ajouté celui-là, le plus lamentable de tous, afin de nous arracher un morceau de pain, regardant comme un moindre mal la privation de la lumière, de ce rayon du ciel dont tous les hommes jouissent, que la lutte perpétuelle avec la faim, avec la plus affreuse des morts. Parce que vous ne savez pas avoir pitié de l'indigence, et que ces maux font vos délices, ils cherchent à satisfaire vos insatiables désirs, et ainsi ils allument pour vous, comme pour eux, une flamme plus terrible que la géhenne. Que ces choses arrivent par votre faute, en voici une preuve que personne ne contredira. D'autres indigents, plus vains, plus orgueilleux, préfèrent tout endurer plutôt que la faim, et, convaincus par expérience que leurs supplications sont inutiles, se livrent à la pire espèce de jonglerie : on les voit ronger le cuir des vieilles chaussures, s'enfoncer des clous dans la tête, se plonger nus dans l'eau glacée, et

se livrer à mille autres pratiques plus absurdes et plus atroces, pour attirer sur eux les regards. Et tu ris, tu applaudis à ces farces ignobles, et la dégradation de la nature humaine est un spectacle, un jeu pour toi! Que ferait de plus un cruel démon? Pour encourager ces infamies, tu donnes volontiers de l'argent. Le pauvre qui t'aborde avec modestie, qui t'implore au nom de Dieu, tu ne daignes pas lui répondre, tu ne le regardes pas, tu le repousses avec des paroles injurieuses. — Un tel homme, dis-tu, n'est pas digne de vivre; est-il permis à de pareilles créatures de respirer l'air, de voir le soleil? — Et ta main fermée à la pitié s'ouvre pour récompenser la bassesse! On te dirait le rémunérateur et l'*agonothète* de ces jeux sataniques, où le ridicule le dispute à la honte. En vérité, c'est de toi et de tous ceux qui encouragent ces turpitudes, qui ne savent rien donner s'ils ne voient faire le mal, qu'il faudrait dire: Méritent-ils de vivre, de jouir de la clarté des cieux, des hommes qui outragent à la fois et la nature et le Créateur? Quand Dieu dit: Fais l'aumône, et je te donne mon royaume, tu restes sourd; quand le diable te présente une tête percée de clous, tu deviens à l'instant généreux. Une farce de l'ennemi de ton âme te touche beaucoup plus que les promesses et les bontés de ton Dieu. Alors qu'il faudrait donner ton or, ne rien négliger, tout faire pour empêcher de telles sottises, tu ne négliges rien, tu fais tout pour qu'elles aient lieu, et devant de nombreux spectateurs. Et, après cela, demande-moi pourquoi il y a un enfer; demande plutôt pourquoi il n'y a qu'un enfer[1]. »

Chrysostôme reprend ailleurs la même objection, et la repousse avec plus d'énergie encore. « Ce pauvre, dit-il, est homme comme toi, il a une âme comme la tienne, et tous les deux vous avez le même maître, vous participez aux mêmes

[1] Chrys., in I. ad *Corinth. homi.* 21, n. 5 et 6, t. 10, p. 186, 187, 188.

mystères, vous êtes appelés au même ciel. Il a, d'ailleurs, pour se présenter à toi un grand titre : sa pauvreté, le manque du nécessaire. Quoi ! tu ne regrettes pas ton argent pour payer de misérables bateleurs couverts de suie, qui n'ont à la bouche que des impertinences ; tu n'hésites pas à encourager leur déplorable industrie ; et, quand un pauvre te demande le pain dont il a besoin, tu l'accables d'outrages, tu lui reproches son oisiveté, sans penser que, toi aussi, tu es oisif, et que pourtant Dieu ne te refuse pas ses bienfaits. Ne me dis pas que tu t'occupes : montre-moi que tu t'occupes à quelque chose d'utile. Soigner ta fortune, faire valoir ton argent, exercer ton négoce, ce n'est pas là ce que Dieu te demande ; il veut l'aumône, la prière, la défense des opprimés, autant de choses dans l'oubli desquelles nous passons toute notre vie. Cependant il ne nous dit pas : Puisque tu vis dans l'oisiveté, je n'allumerai pas pour toi le soleil ; puisque tu ne fais rien de ce qui est indispensable, j'éteindrai la lune, je rendrai la terre stérile, je tarirai les sources, j'empêcherai la pluie. Non, il prodigue ses trésors même aux paresseux, même aux méchants. Souvent, à l'aspect du pauvre, tu te mets à dire : Je suffoque de voir cet homme jeune, vigoureux, qui veut qu'on le nourrisse sans travailler, c'est peut-être un esclave fugitif. Ce sont là des reproches qu'il faut t'adresser à toi-même. Que dis-je ? Permets à celui que tu condamnes si lestement de te parler avec liberté, et il te dira : Je suffoque, moi aussi, de te voir, plein de santé, passer tes jours dans la paresse, dans le dédain des ordres de Dieu, et, déserteur d'un maître si parfait, vagabonder dans le vice, te vautrer dans la crapule, ne t'occuper qu'à tendre des pièges à tes frères, à les voler, à ruiner leur bonheur ! Tu m'accuses de mon inaction ; moi, je t'accuse de tes œuvres perverses, de tes mensonges, de tes parjures, de tes trahisons, de tes rapines. — En parlant ainsi, poursuit l'orateur, je n'entends

pas favoriser la paresse; car elle est l'école de tous les vices. Je désire que tout le monde travaille; mais je désire aussi que vous ne soyez ni durs ni inhumains..... Si vous ne voulez pas aider le malheureux, du moins ne l'insultez pas, n'écrasez pas une âme déjà si humiliée; si vous ne savez pas être secourables, du moins ne soyez pas cruels [1]. »

Comme S. Basile [2], Chrysostôme repousse toute excuse de rang à soutenir, d'enfants à élever, de charges à acquitter. « Je rougis, s'écrie-t-il, de vous parler encore de l'aumône, après l'avoir fait si souvent, sans beaucoup de fruit. Sans doute vous avez fait des efforts, mais non pas autant que j'aurais désiré. Je vois que vous semez, mais d'une main parcimonieuse, et je crains par suite que vous ayez peu à recueillir. Pour vous démontrer que nous semons avec trop d'économie, examinons s'il y a dans cette ville plus de pauvres que de riches, et combien il y a d'habitants qui, n'étant ni riches ni pauvres, vivent dans une condition moyenne. On peut compter un dixième de riches, un autre dixième de pauvres extrêmement pauvres; tout le reste est de gens qui tiennent le milieu entre la richesse et la pauvreté. Partageons les pauvres entre toute la ville, et vous verrez combien nous avons à rougir. Le nombre des riches est assez petit, il est vrai, mais la classe qui vient après est très-nombreuse; il y a en comparaison peu d'indigents. Eh bien! quoique nous soyons tant pour soulager la misère, combien de pauvres se couchent le soir sans avoir mangé, non qu'il fût difficile de leur fournir le nécessaire, mais parce que nous sommes durs et inhumains; car si les hommes opulents et ceux d'une fortune moyenne se partageaient les malheureux qui manquent de pain et de vêtements, cinquante ou même cent personnes auraient

[1] Chrys., *in Math. hom.* 35, n. 3 et 4, t. 7, p. 401, 402, 403.
[2] S. Basil., *hom. in divit.*, t. 2, p. 55, 59.

à peine un pauvre à leur charge [1]. Et cependant, au milieu de cette grande facilité à leur venir en aide, ils sont réduits à gémir inutilement sur leurs maux. Considérez ce que fait l'Église : elle a les revenus d'une famille riche et d'une famille aisée ; et avec ces modiques ressources, que de veuves et de vierges elle nourrit tous les jours ! Le nombre porté sur nos registres s'élève à trois mille, sans compter les prisonniers, les malades, les estropiés, les étrangers, ceux qui servent l'autel, et tant d'autres qu'elle accueille, qu'elle vêtit, qu'elle fait manger. Si dix riches voulaient en faire autant, il n'y aurait plus dans la ville un seul pauvre [2]. »

Ce langage de Chrysostôme, si ferme, si pressant, quelquefois si hardi, toujours si vrai, si évangélique, faisait d'autant plus d'impression qu'il était appuyé d'une vie plus sainte. Le cri du mauvais riche implorant, du sein des flammes vengeresses, l'assistance du pauvre Lazare couronné dans le ciel, retentissait avec la voix du saint docteur au fond des consciences et troublait leur fausse sécurité. Une salutaire terreur faisait de l'égoïsme lui-même un instrument de miséricorde. Le peuple d'Antioche, aux mœurs frivoles mais douces, s'abandonnait de plus en plus aux inspirations d'une sainte pitié. On entendait bien çà et là quelques murmures contre l'infatigable apôtre de l'aumône ; mais, en dépit de ces murmures, la pensée chrétienne faisait son chemin, le règne de la charité s'étendait. Du reste, ce que la parole de Jean obtenait dans la métropole de la Syrie, d'autres voix, moins éloquentes mais non moins puissantes, l'obtenaient ailleurs. Le monde se sentait mourir et renaître. Partout les ruines et la dissolution ; mais partout aussi,

[1] Il est difficile d'admettre qu'il n'y eût à Antioche qu'un pauvre pour cinquante et même pour cent riches. « Évidemment, dit M. Wallon, le saint évêque ne faisait pas de la statistique. » (Wall., Hist. de l'esclav., t. 3, p. 541, note 88.

[2] *Hom.* 66. *in Math.*, t. 7, p. 657.

au souffle de l'Évangile, au contact de la Croix, d'admirables phénomènes de résurrection et de vie. Comme le divin Sauveur autrefois, le sacerdoce catholique pouvait dire avec une légitime assurance : *Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent, l'Évangile est annoncé aux pauvres*[1]. Seul debout dans l'affaissement général, il protégeait les petits, contenait les forts, enseignait les devoirs, proclamait les droits, versait sur la terre désolée des trésors de consolation, d'espérance et d'amour. Seul, dans le silence de toutes les voix, il parlait, aux hommes opprimés et découragés, de dignité humaine; et par-dessus les débris amoncelés et sanglants de la société ancienne, au-delà de l'immense tempête qui enveloppait l'horizon, il voyait l'étoile divine, qui se cache aux Pharisiens et aux Hérode, resplendir d'un éclat sans tache sur le berceau d'une nouvelle humanité: les yeux fixés sur elle, il traçait au monde la route de l'avenir et du progrès.

[1] Math., c. 11, v. 5.

FIN DU TOME PREMIER.

NOTES.

(*A*) *Page* 38.

Selon Baronius, Jean serait né en 355; selon Blondel, Hermant, Tillemont, Baillet et autres, en 347. La première de ces dates est inadmissible, la seconde souffre des difficultés.

Acceptant les données de Georges, Baronius croit que le Saint avait cinquante-deux ans huit mois quand il mourut, le 14 septembre 407. C'est pourquoi il le fait naître en 355, quelques mois plus tard que le grand évêque d'Hippone. Au milieu de ces supputations incertaines, nous avons un point de départ incontesté : c'est que Jean fut fait évêque de Constantinople en février 398. Or, il n'est pas moins avéré qu'à cette époque il avait rempli douze ans le ministère sacerdotal dans sa ville natale ; qu'avant d'être prêtre, il était resté cinq ans diacre, et qu'avant sa promotion au diaconat, il avait passé six ans dans les montagnes de Syrie, au milieu des anachorètes qui les peuplaient. Donc, en supposant qu'il ne s'écoula aucun intervalle entre son retour du désert et son ordination comme diacre, il faut placer son départ pour la montagne au commencement de l'année 375 ou à la fin de 374. S'il naquit en 355, il n'avait alors que vingt ans. Mais ne nous apprend-il pas lui-même (*ad vid. jun.*, t. 1, p. 340) que son père était mort depuis vingt ans, quand il commença d'étudier sous Libanius? Après des travaux littéraires assez remarquables pour que le maître songeât à lui pour en faire son successeur (Sozom., liv. 8, c. 2), après quelques essais au barreau, il s'éloigna du monde, et, se plaçant sous la direction de l'évêque de Mélèce, il s'appliqua trois ans durant à l'étude des saints livres, avant d'être attaché à l'église d'Antioche comme lecteur. Ainsi, en ne donnant qu'une année aux travaux littéraires et au barreau, chose difficile

à admettre, il y a quatre ans qui ne peuvent trouver place dans la supputation qui le fait naître en 355.

Il est vrai que Pallade (*Dial.*, c. 5) nous le montre quittant le monde dès dix-huit ans. Mais, outre que ce chiffre ne nous fait gagner que deux ans quand il nous en faut quatre, il est certain que Pallade se trompe. Jean lui-même nous assure qu'il n'avait pas moins de 20 ans quand il commença de suivre les leçons de Libanius (*loc. cit.*). C'est donc une chose évidente qu'il était âgé de 24 ans au moins en 375, quand il quitta la ville pour aller partager au désert la vie des ascètes. Ceci porte la date de sa naissance en 351.

Mais, dans cette supputation, Chrysostôme eût été fait lecteur en 375. Or, dit avec raison Tillemont, cela ne se peut; car S. Mélèce, banni d'Antioche vers la fin de 370 ou au commencement de 371, n'a pu y rentrer qu'en 378. On ne peut pas dire que ce fut à son retour de l'exil qu'il a fait Jean lecteur, ce qui ne laisserait que deux ans et quelques mois jusqu'à son diaconat, quand nous savons qu'il s'en écoula six. On ne peut pas admettre non plus ce que rapporte Socrate (liv. 6, c. 3), que ce fut je ne sais quel Zénon de Jérusalem qui ordonna lecteur notre Saint, en l'absence de Mélèce; car Pallade affirme le contraire, et il est autrement instruit et digne de foi que Socrate (Pall., *Dial.*, c. 5). C'est donc avant le bannissement de Mélèce, c'est-à-dire en 370 au plus tard, que Jean devint lecteur, et s'il avait alors vingt-quatre ans, comme il est imposible d'en douter, nous devons placer sa naissance en 346.

Cette date elle-même, plus convenable que celle de 347, est susceptible d'objections. Tillemont le sent si bien, qu'il voudrait la remplacer par celle de 345 (t. 11, p. 548), et s'il ne s'arrête pas à cette opinion, c'est par respect pour Hermant. Nous ne pouvons le suivre jusque-là.

Remarquons, en effet, avec le P. Stilting, que ce fut avant le départ de Jean pour la solitude, par conséquent avant 375, qu'il fut question de lui pour l'épiscopat, fardeau redouté de sa modestie, auquel il eut de la peine à se dérober (*de Sacerd.*, 1). Ceux qui le font naître en 347 sont obligés de dire qu'il avait alors de vingt-quatre à vingt-sept ans. Or, le concile de Néo-Césarée (en 314) avait défendu d'ordonner prêtre, même le plus digne des hommes, avant trente ans. Comment admettre qu'une assemblée d'évêques tienne

assez peu compte des lois de l'Église, pour vouloir élever à la plénitude du sacerdoce un jeune homme encore éloigné de l'âge canoniquement exigé pour la prêtrise ? Chrysostôme devait donc avoir trente ans à cette époque, et nous voilà ramenés à la date de 344, sagement adoptée par le P. Stilting.

On objecte que le Saint, d'après lui-même (*Hom. in Act.* 38), était un *tout jeune homme* (μειράκιον) quand Valens sévissait à Antioche contre les adeptes des sciences occultes, c'est-à-dire en 374. Chrysostôme, qui, dans notre supputation, avait alors trente ans, pouvait-il se traiter de tout jeune homme ? Nous répondrons que, bien des années plus tard, élevé au sacerdoce, et prêchant pour la première fois dans la métropole de la Syrie, il s'appelle lui-même un tout petit jeune homme, un adolescent (μειρακίσκος) ; et le moins qu'il pût avoir alors, dans tous les cas, c'était trente-cinq à trente-six ans. Il n'y a donc rien à induire de l'emploi de ce mot, que Jean ne prend pas dans le sens rigoureux, contre la date de 344 à laquelle nous nous attachons avec le P. Stilting. (*Collect. Bolland.*, t. 4, sept., p. 422, n. 101.)

(*B*) *Page* 50.

On a fait de savantes dissertations pour savoir si Jean avait réellement exercé la profession d'avocat. Socrate (l. 6, c. 3.) et Sozomène (l. 8, c. 2.) disent qu'il se détourna du barreau au moment où il se préparait à y entrer. Pour les suivre, il faut dire que l'homme du nom de Jean, auquel écrit Libanius, est un autre que Jean Chrysostôme. Il faut aussi tourmenter quelque peu les expressions de notre Saint, quand il parle de son assiduité au barreau (*de Sacerd.*, l. 1, n. 4, t. 1, p. 363). Voir la note X du 1er livre de la traduction *du Sacerdoce*, par Giacomelli.

(*C*) *Page* 50.

Cette production de Chrysostôme n'est connue que par quelques mots élogieux de Libanius, en sorte qu'on ne sait pas trop de quels princes il était question dans ce discours. S'agit-il de Constantin et de ses enfants ? Alors le travail du jeune écrivain n'était qu'un pur exercice littéraire. Veut-on que ce fût un hommage à Valentinien Ier ? Jean dut composer sa déclamation en 367 au plus tard. Les jeunes

princes loués ne peuvent être, dans cette hypothèse, que Gratien, déclaré Auguste en 367, et Valentinien, dit *le Galate*, fils de Valens, né en 366 et consul en 369. Mais tout ceci concorde assez mal avec ce que dit Libanius. (Voir Tillem., t. 11, p. 549.)

(*D*) *Page* 54.

Alde Manuce l'a dit le premier, et on n'a cessé de le redire sans preuves. Moins qu'aucun autre païen, Aristophane devait être goûté de Chrysostôme. Comment la licence extrême du comique grec aurait-elle plu à un homme qui n'eût pas supporté, dans sa conversation, un mot s'écartant de la gravité chrétienne? (Pall., c. 19.) On a voulu voir un hémistiche d'Aristophane dans une ligne du chap. IV du second livre *du Sacerdoce* (p. 376, t. 1.). En admettant le fait, que prouverait-il? Une coïncidence de hasard, ou tout au plus une réminiscence involontaire de jeunesse. On a allégué aussi la manière dont l'orateur sacré d'Antioche attaque les vices et les ridicules de son temps. Autant vaudrait dire que le ciel et la terre n'en font qu'un, que de voir une analogie entre la satire du saint prêtre, sérieuse, austère, souriant à peine quelquefois, et les plaisanteries si souvent obscènes d'un poëte qui porte à l'excès toutes les licences du théâtre. Que Bengélius, Ménage et autres aient adopté (Fabric., *Biblioth. græc.*, liv. 2, c. 21, t. 11, p. 705) sans examen l'assertion de Manuce, supposant qu'il n'avait parlé que sur le témoignage de quelque ancien auteur dont il tait le nom, cela peut ne pas étonner. Mais comment comprendre le P. Le Vavasseur *(de ludicrâ dict.)* quand il se fait l'écho de ces affirmations sans fondement et sans vraisemblance, et qu'il va jusqu'à dire que Jean avait lu et étudié vingt-huit comédies d'Aristophane, dont il ne nous reste que onze, qu'il tenait les œuvres de ce poëte sous le chevet de son lit, et qu'il y avait puisé ce nerf et cette véhémence qu'il déploie dans la peinture et la censure des mœurs? Le P. Le Vavasseur connaissait mieux Aristophane que Chrysostôme. (Voir la note 11 du 2e livre *du Sacerdoce*, trad. du Giacomelli.)

(*E*) *Page* 63.

S. Grégoire de Nazianze, dans son panégyrique de S. Athanase *(orat.* 21, n. 35), s'exprime ainsi : « Pour formuler la distinction

entre la nature de la Divinité et les attributs des trois personnes, nous disions : *une essence unique, trois hypostases*. Les Latins l'entendaient de même; mais, à cause de l'indigence de leur langue qui n'offre pas de terme correspondant, ils ne pouvaient distinguer l'hypostase de l'essence; de sorte que, pour ne pas sembler reconnaître trois substances, à notre mot *hypostase* ils substituaient le mot *personne*. Que résulta-t-il de là? Une querelle ridicule, ou plutôt déplorable. Cette vide et creuse dispute de mots sembla recouvrir une différence dans la foi. Des esprits avides de discordes imaginèrent que le Sabellianisme était caché sous les *trois personnes*, et l'Arianisme sous les *trois hypostases*. L'aigreur s'en mêla, une minutie devint un monstre. Le monde se vit sur le point d'être mis en lambeaux pour des syllabes. »

(*F*) *Page* 65.

Cette position anormale de Mélèce, en dehors de la communion de Rome, contraste avec le titre de saint qu'il a toujours porté; aussi est-elle devenue, sous la plume de certains écrivains, une objection contre la primauté du Saint-Siège. Les frères Ballerini, dans leur traité *De primatu Romani Pontificis* (cap. 10; — Migne, *Curs. theol.*, t. 5, p. 960), ont fort bien répondu à cette objection, en distinguant entre *communion médiate* et *communion immédiate*. S. Mélèce, par le malheur des circonstances, ne jouit pas de la communication immédiate du Saint-Siège : mais étant en communion avec S. Basile, S. Grégoire et une foule d'autres qui l'étaient eux-mêmes avec le Pape, on peut dire qu'il jouissait de la communion médiate du chef de l'Église. Rome ne pouvait le traiter comme évêque d'Antioche, puisqu'elle réservait ce titre à Paulin, et que de faux rapports la mettaient en défiance de la foi de Mélèce. Mais jamais il ne fut en dehors de l'Église, puisqu'il était en communion avec les plus saints hommes de l'Église, que ses lettres adressées aux Occidentaux ne furent pas rejetées (Tillem. — Mélèce, art. 10), qu'il ne cessa de déclarer qu'il professait la foi de Damase et qu'il lui était uni (Hier., *ep.* 16), et enfin que dans le concile d'Antioche, en 379, il fut le premier à recevoir et à signer les lettres et les décrets qui venaient de la chaire romaine.

(*G*) *Page* 202.

Socrate prétend que Chrysostôme évita la communion des Méléciens, sans entrer dans celle de Paulin, et passa trois ans dans une complète abstention. Rien n'est moins admissible. Comment admettre, en effet, qu'un homme de la ferveur de Chrysostôme, attaché en qualité de diacre au service des autels, *soit resté si long-temps sans participer à aucun sacrement, vivant comme s'il n'y avait point eu d'église au monde?* (Till., not. 13, t. 11, p. 555.) Socrate, dans ce chapitre, entasse bévue sur bévue. N'est-il pas absurde d'affirmer (Soc., l. 6, c. 3) que Jean a été ordonné prêtre par Évagre, successeur de Paulin? D'abord, Paulin vivait encore en 386, époque de l'ordination de Jean, et, de plus, nous avons le discours que Jean prononça le jour de son ordination, en présence même de Flavien, et à sa louange. Ce discours ne permet pas de croire que le disciple dévoué de Mélèce ait hésité un instant entre Flavien et Paulin. (Chrys., t. 1, p. 442.)

(*H*) *Page* 203.

Selon nous, c'est à Antioche, pendant son diaconat, que Jean écrivit ses livres à Stagyre. Nous avons suivi Hermant et Montfaucon, qui, eux-mêmes, ont suivi Socrate. (Socr., l. 6, c. 3. — Herm., l. 1, c. 21. — Montf., *op.*, Chrys., t. 1, p. 153.) Toutefois, cette opinion n'est pas sans quelques difficultés. « Stagyre, dit Tillemont, habitait une ville bien connue de Chrysostôme, où il y avait un hôpital pour les malades, des bains, et hors la ville un autre hôpital pour les pauvres. (Chrys., *ad Stagyr.*, l. 2, p. 1 et l. 3, n. 13.) Il est difficile de croire que cette ville soit autre qu'Antioche; et il n'est pas moins difficile de dire que le Saint fût dans la même ville que Stagyre, puisque la faiblesse de son corps et un mal de tête l'empêchaient de l'aller voir, en sorte qu'il lui était plus facile de composer trois grands livres pour le consoler; et, parlant de ce qu'il avait appris de son état, il se sert de ces termes : *On dit; j'apprends par le rapport de ceux qui viennent de là; ils ont touché ici beaucoup de monde par ce qu'ils nous ont rapporté de votre état.* Est-ce ainsi qu'on parle de ce qui se passe dans la même ville où l'on est? » (Till., t. 11, p. 555.)

La première difficulté n'en est pas une. Qu'y a-t-il d'extraordinaire à ce qu'une indisposition qui vous laisse la faculté de travailler, vous prive de celle de sortir? Chrysostôme dit positivement que ses souffrances l'obligent à garder la maison : Οἴκοι μένειν κατηναγκασάν. Stagyre eût vécu dans le voisinage de son ami, que celui-ci n'eût pu davantage le visiter (l. 1, c. 1).

La deuxième difficulté paraît d'abord plus sérieuse. Chrysostôme, en effet, parle des nouvelles qu'il reçoit de Stagyre comme si elles venaient de loin : Καὶ γὰρ τῶν ἐκεῖθεν ἐρχομένων ἀκούω. Conclure de là que les deux amis n'habitaient pas la même ville, c'est peut-être forcer la conclusion.

Antioche, en effet, se composait de quatre quartiers, dont chacun était une ville avec portes et murailles. Que Stagyre habitât un quartier éloigné de celui de Jean, qu'il habitât la campagne, une villa suburbaine, ce que l'état de sa santé peut parfaitement faire admettre, et le langage de Chrysostôme est expliqué.

Mais sur quoi se fonde-t-on pour affirmer que Stagyre résidait à Antioche? Nous voyons qu'il avait quitté le désert et établi sa demeure dans une cité qui possédait des thermes et deux hôpitaux.

Mais à combien de villes de Syrie ce signalement n'était-il pas applicable? Rien n'est donc moins certain que le séjour de Stagyre à Antioche. Au contraire, il est probable que, forcé de sortir de son monastère, le pauvre malade dut éviter avec soin la résidence d'Antioche, où son père, auquel il voulait cacher son état, pouvait plus facilement en être instruit. Pourquoi, de sa montagne, ne fût-il pas descendu à Laodicée, par exemple, ou dans toute autre ville voisine de la métropole? Il suffit que cette supposition ne soit pas invraisemblable pour ôter toute base à l'argumentation de Tillemont. Nous maintenons donc avec Hermant et Montfaucon le dire de Socrate : que les livres de Stagyre ont été écrits à Antioche, pendant le diaconat de Chrysostôme.

(1) *Page* 222.

Tillemont et le P. Montfaucon ont pensé, non sans vraisemblance, que les neuf empereurs indiqués ici sont : Constantin le Grand, ses trois fils Constantin, Constance et Constant, puis le césar Gallus,

Julien, Jovien, Valentinien Ier et Valens. Constant fut mis à mort par Magnence; Gallus, par ordre de Constance, qui l'avait élevé à la pourpre; Jovien, par ses gardes, accusés par la rumeur du temps et par quelques historiens d'avoir empoisonné leur maître. Julien, Constant, Valens périrent à la guerre, et la mort de Valentinien pourrait passer, à la rigueur, pour une mort violente. Dans cette opinion, le livre de Jean à une jeune veuve aurait été écrit en 382, avant la mort de Gratien, et les deux impératrices régnantes seraient Constancia, la femme de celui-ci, et Flacilla, la femme de Théodose. Il est vrai que l'écrivain parle de neuf empereurs *ayant vécu de son temps*, et que Constantin était mort avant 344, époque présumée de la naissance de notre Saint. Pour que l'objection fût sérieuse, il faudrait prendre les paroles de Chrysostôme dans un sens très-rigoureux.

Une autre opinion veut que le livre en question ait été écrit en 384 ou après. Par conséquent, les neuf empereurs auxquels il est fait allusion, seraient : Constance, Constantin et Constant ses frères, Gallus, Julien, Jovien, Valentinien Ier, Valens et Gratien, qui tous, Constance et Valentinien exceptés, ont péri de mort violente; les deux impératrices seraient : Flacilla, la première femme de Théodose, et Justine, mère de Valentinien II. Mais d'abord, il semble que l'expression de l'écrivain, en parlant des deux impératrices, ne puisse s'appliquer qu'à deux épouses d'empereur (συνοικουσῶν); ensuite, il dit assez clairement qu'à l'époque où il écrit, les Goths étaient menaçants et insolents, ce qui ne peut se rapporter qu'aux premiers temps de Théodose.

L'opinion qui recule jusqu'à l'épiscopat de notre Saint la composition de ce livre, nous paraît insoutenable.

(J) *Page* 227.

La suscription, la même dans tous les exemplaires, ne laisse point de doute à cet égard. Il est vrai que les conseils renfermés dans ce livre s'appliquent d'une manière générale à toutes les veuves chrétiennes; cela n'empêche pas que l'auteur ne les ait écrits pour une d'elles en particulier. De ce que l'ouvrage finit par l'espèce de doxologie qui termine habituellement les discours de Chrysostôme, on a

conclu que c'était une homélie plutôt qu'un livre ; mais cette doxologie n'existe pas dans tous les exemplaires, et peut n'être que l'addition d'un copiste. Généralement, le ton de ce ce travail n'est pas celui d'une homélie, et ce ton-là se montrât-il dans un ou deux passages, on ne pourrait rien en induire ; car le Saint, en donnant au public cette lettre, a pu la retoucher et la remanier. On sait d'ailleurs que, même la plume à la main, Chrysostôme est toujours orateur.

(*K*) *Page* 230.

C'est l'opinion de Dupin (Bibl. eccl., 5e siècle, 2e part., p. 112), d'Hermant (l. 2, c. 6), de Montfaucon (*in monit. op.*, t. 1, p. 267, et t. 13, p. 98), du P. Stilting (Boll., 4. sept., p. 437). Tillemont a objecté (not. 46, t. 11, p. 580) que Jean, dans ce livre, prend un ton d'autorité (Chrys., t. 1, *de Virg.*, n. 9) qui ne convient qu'à un évêque ; d'où il conclut, contrairement à la déclaration formelle du Saint lui-même, qu'il l'a écrit à Constantinople pendant son épiscopat. Mais, outre que dans le passage allégué Jean fait parler S. Paul, on sait que, même à Antioche, simple prêtre, il avait l'habitude de s'exprimer en homme investi par Flavien de tout pouvoir sur son troupeau, jusqu'à menacer d'exclure des saints mystères et de l'église ceux qui refusaient d'obtempérer à ses avis. (Chrys., t. 4, p. 42-768, *et alib. passim.*)

(*L*) *Page* 239.

S. Augustin, qui parle ainsi dans la *Cité de Dieu* (l. 14, c. 26), développe la même pensée, presque dans les mêmes termes, dans son livre du péché originel contre Pélage et Célestius : « *Nec, sicut nunc fit, virginitatis integritas vi turbidi vitiaretur ardoris, sed obsequeretur imperio tranquillisimæ caritatis, et eo modo non esset dolor et cruor virginis concumbentis, quomodò non esset etiam matris gemitus parturientis.* » (Lib. de pecc. orig. contrà Pel. et Celest., c. 35, n. 40, t. 10, p. 271. —*Voir* aussi l. 4 contre Jul., c. 4 et 14, et l. 9, *de Genes. ad litt.*, c. 3.)

(*M*) *Page* 244.

Le docteur Hermant voit, dans ce travail, une homélie prêchée à Antioche, vers 386. Cette opinion, peu méditée, a contre elle

Baronius, Dupin, Tillemont (t. 11, not. 15), Montfaucon (Chrys., t. 2, p. 530), et le P. Stilting (Boll., t. 4, sept., p. 440). La longueur de cette pièce indique assez qu'elle n'a pas été prêchée et n'a pu l'être. Jean dit positivement (n. 14, p. 560 du t. 2) qu'*il écrit* pour des témoins vivants. Il est vrai qu'en plusieurs endroits il parle en orateur plutôt qu'en écrivain. Mais c'était son faire habituel, et on n'en peut rien induire, surtout devant son affirmation précise : γράφω. D'ailleurs, ni le ton général du livre ni les phrases finales n'annoncent une homélie. Jean dit (n. 21) qu'il s'était écoulé vingt ans depuis Julien et l'incendie du temple d'Apollon à Daphné. Sans prendre ce nombre de vingt ans d'une manière rigoureuse, car en fait de nombres Chrysostôme se pique peu d'exactitude, ce serait faire fausse route que de ne pas tenir compte d'une pareille donnée. Or, l'empereur apostat était à Antioche en 362 : c'est donc de 382 à 384 que le saint docteur aurait écrit son livre sur *Babylas contre les Gentils*.

(N) Page 246.

Tout ceci n'est pas sans difficultés. Quel est cet empereur? Quel est cet enfant? Pour ce qui est du premier, on ne peut guère douter que ce ne soit l'empereur Philippe. Chrysostôme, il est vrai, tait son nom; mais, pour peu qu'on regarde à la manière dont il en parle, on voit qu'il s'agit d'un empereur qui professait le Christianisme. Or, Philippe, d'après Eusèbe (Hist. l. 6, c. 34), S. Jérôme (*Cat. scrip. eccl.*, c. 54, t. 4, alter. part., p. 116), Orose (Hist., l. 7, c. 20) et autres, était chrétien. D'ailleurs, Eusèbe (*ib.*) raconte de ce prince qu'ayant voulu assister avec le peuple aux prières qui se faisaient dans l'église, la veille de Pâques, l'évêque ne voulut pas le lui permettre, à moins qu'il ne se fût confessé de ses fautes et mis au rang des pénitents. « L'évêque qui le savait coupable de plusieurs crimes, dit l'historien, n'avait garde d'en user autrement. » Eusèbe ne nomme ni le pontife ni la ville, Chrysostôme ne nomme pas l'empereur. Mais n'est-il pas clair qu'ils parlent tous les deux du même fait et des mêmes personnages? La Chronique d'Alexandrie (p. 630) raconte, de son côté, que Philippe, étant arrivé à Antioche la veille d'une grande fête, se présenta avec l'impératrice, sa femme, pour entrer dans l'église des Chrétiens, dont la porte lui fut refusée par l'évêque

Babylas. (Rorhbach., *Hist. ecclésiast.*, t. 5, p. 416, nouv. édit.)

Mais qu'est-ce donc que cet enfant confié par un roi barbare à l'empereur des Romains qui devient l'affreux bourreau de son innocent protégé? Ce fait ne se trouve nulle autre part; et, en vérité, tel que Jean le rapporte, il paraît peu vraisemblable. Quel intérêt eût poussé Philippe, ou tout autre à sa place, à un pareil crime? Mais Philippe, soupçonné d'avoir fait périr par le poison Mysithée, le beau-père de Gordien, dont il convoitait la haute position, est certainement coupable du meurtre de Gordien, prince tout jeune, auquel il avait juré sa foi, qui lui donnait toute sa confiance, et dont il était le tuteur et le père plus encore que le lieutenant. N'est-ce pas ce fait, altéré par la rumeur publique, qui sert de thème à notre Saint? Le Père Montfaucon le pense ainsi, et nous n'hésitons pas à le suivre et à voir une méprise où des modernes ont osé imputer à Chrysostôme un mensonge et une calomnie (Alb. Thès. sur S. Chry., pag. 368). Ce mensonge n'eût servi en rien la cause chrétienne, puisque Philippe était chrétien.

Quelques-uns croient que l'empereur, à qui S. Babylas refusa l'entrée de l'église et que Jean ne nomme pas, fut plutôt Dèce que Philippe. Ils se fondent sur ce que dit Chrysostôme, quelques pages après (*ibid.*, n. 9, pag. 551): que le saint évêque d'Antioche fut mis à mort par celui-là même qu'il avait tâché de guérir de ses crimes et de sauver, en l'excluant de l'église. Or, on sait par Eusèbe que Babylas reçut la couronne du martyre sous le règne de Dèce. Selon le P. Stilting, Dèce, ayant été proclamé empereur dans la Pannonie, marcha d'abord contre Philippe, qui fut assassiné; il mena ensuite son armée en Syrie, où commandait Priscus, frère de Philippe. Enfin, il dissipa le parti de Jopatien qui avait pris la pourpre. Ce fut dans ce temps-là que Babylas lui refusa l'entrée de l'église.

Mais 1°, quoi qu'en dise le P. Stilting, rien n'établit que Dèce ait été à Antioche depuis sa promotion à l'empire; tout indique le contraire. 2° Eusèbe nous dit positivement que Philippe fut exclu de l'église par un évêque, et il n'est pas probable qu'il s'agisse ici d'un autre pontife que Babylas. 3° L'empereur exclu était chrétien. Chrysostôme ne le dit pas formellement, mais il est impossible de ne pas l'induire de son récit. Le coupable venait à l'église comme un homme

innocent, il n'oppose à l'évêque aucune résistance; on le sépare des autres brebis : Τῶν λοιπῶν προβάτων ἀφώρισε (*Ibid.*, p. 300), et on croit lui appliquer un remède salutaire ; etc..... Jean eût-il parlé ainsi d'un empereur idolâtre? Et celui-ci, à quel propos serait-il venu à l'assemblée des Chrétiens? Pour la disperser, sans doute. Dans ce cas, comment croire qu'une parole, un geste de l'évêque eût suffi pour l'arrêter?

L'hypothèse du P. Stilting a contre elle Eusèbe, la Chronique d'Alexandrie, et même le récit de Chrysostôme. Mais comment celui-ci a-t-il pu affirmer que Babylas avait été martyrisé par le prince qu'il avait chassé de l'église? Il nous en coûte de le dire, mais il nous semble que le saint orateur s'est trompé, pour n'avoir pas étudié suffisamment et sur des documents authentiques l'histoire du saint pontife dont il célèbre la vertu. Car, d'un côté, il est bien constant par Eusèbe, S. Jérôme et S. Épiphane, que c'est sous Dèce et à Antioche que Babylas est mort; et, de l'autre, que l'empereur exclu de l'église est Philippe, et non pas un autre. (*Voir* Tillem., Emper., Philip., n. 1, et mém., t. 3, p. 728.)

Mais voici une nouvelle difficulté. Les actes de S. Babylas le font mourir, non sous Dèce, mais sous Numérien en 284, et c'est sans doute pourquoi le nom de Numérien se trouve en marge d'un manuscrit de Chrysostôme, à côté de l'histoire de l'empereur chassé de l'église par Babylas (t. 2, p. 542 et note). Philostorge et Suidas ont suivi cette opinion; mais, dit Tillemont, de telles autorités doivent céder à Eusèbe, à S. Épiphane, à S. Jérôme.

Des critiques ont pris de là occasion de mettre deux Babylas, tous deux évêques d'Antioche et martyrs : l'un, mort en prison sous Dèce; l'autre, qui, après avoir chassé Numérien de l'église, aurait eu la tête tranchée. Mais 1° Eusèbe n'eût point oublié le second Babylas dans son catalogue des évêques d'Antioche, et Chrysostôme n'eût pas manqué d'y faire allusion. 2° On ne peut pas plus reporter à Numérien qu'à Dèce ce qui est dit de l'empereur exclu de l'église, car Numérien était idolâtre. 3° Numérien a régné quelques mois à peine, et n'a pas eu le temps de persécuter les Chrétiens. Dans le court intervalle qui s'écoula entre son élévation à la pourpre et sa mort, il ne fut occupé qu'à pleurer son père et ne parut jamais dans la métropole de la Syrie.

On peut regarder comme vraisemblable la conjecture de Baronius (*ad annum* 253, § 126), d'après laquelle on aurait attribué à l'empereur Numérien ce qui était le fait d'un lieutenant de Dèce appelé Numérius, lequel fut en Orient l'instrument de la haine impériale contre les Chrétiens, comme on le voit dans les actes de S. Isidore de Chio. (Tillem., t. 3 des mém., *ibid.*)

(*O*) *Page* 247.

Nous l'avons dit, Philippe est le prince exclu de l'église par Babylas ; mais celui qui fit mourir le saint évêque, c'est Dèce. Parvenu au pouvoir par la trahison et l'assassinat, il se déclara violemment contre l'Évangile. Bien des martyrs furent couronnés sous son règne : entre autres, S. Fabien de Rome et S. Alexandre de Jérusalem (Eusèb., *Hist. ecc.*, lib. 6, c. 39). Origène fut cruellement torturé et échappa à la mort (*ibid.*, 41 et 42).

Le martyre de S. Babylas offre aussi quelques difficultés. D'après Eusèbe, il mourut en prison des mauvais traitements qu'on lui fit subir (*ibid.*); d'après Jean, il eut la tête tranchée (*ibid.*, p. 554). S. Jérôme suit l'avis d'Eusèbe (S. Hier. *Script. ecc.*, c. 54 et 62). Sozomène (l. 5, c. 19) et Théodoret (l. 3, c. 10) laissent la chose en suspens, et se contentent de dire que S. Babylas obtint à Antioche la palme des martyrs. Philostorge (l. 7, c. 8) et Mélèce de Mopsueste, cité par Tillemont (*ibid.*, p. 728), ont adopté le récit de Chrysostôme. Philostorge, Théodoret (*loc. cit.*), ainsi que notre saint orateur (*Orat. in Ss. Juvent. et Maxim.*, t. 2, p. 78) parlent de jeunes enfants martyrisés avec S. Babylas et partageant sa sépulture. (Rorhback., t. 8, p. 423.)

(*P*) *Page* 254.

On a remarqué que l'auteur de cette *Synopse* ne compte que trois épîtres catholiques : une de S. Pierre, une de S. Jean, et celle de S. Jacques. Cependant S. Athanase, l'Église romaine, l'Occident presque entier, en comptaient, dès-lors, sept. Cela tient évidemment, et c'est une preuve de plus de l'authenticité de cet écrit, à ce que les Églises de Syrie, et en particulier celle d'Antioche, n'en admettaient à cette époque que trois (Montf., *ib.*, p. 309). Il en est de même de l'*Apocalypse* que Chrysostôme passe sous silence, non-seule-

ment ici, mais dans toutes ses homélies. S. Athanase, S. Basile, S. Grégoire de Nazianze et toutes les Églises d'occident la regardaient comme l'œuvre incontestable de l'apôtre S. Jean, et la classaient parmi les livres inspirés. Quelques Églises d'orient avaient, dans les premiers siècles, une autre manière de voir. (S. Hieron., *de Script eccl.*) Elles y ont renoncé, et depuis long-temps l'Église latine et l'Église grecque professent sur ce point la même opinion.

(*Q*) *Page* 257.

Pallade nous apprend que Jean, ordonné prêtre par Flavien, brilla douze ans dans l'Église d'Antioche (Dial., c. 5). Or, d'autre part, nous savons qu'il fut fait évêque en février 398. Sa promotion à la prêtrise remonte donc au commencement de 386. — Il est certain, en outre, d'après ses propres paroles (Chrys., *hom.* 16, *ad popul. Ant.*), qu'il était dans la deuxième année de ses prédications quand éclata la sédition d'Antioche, en mars ou avril 387. Donc, encore, il a été ordonné prêtre dans les premiers mois de 386, car il n'a jamais prêché qu'étant prêtre. — Cette date est adoptée par Baronius, Tillemont, Montfaucon, etc. Blondel et Hermant, qui préfèrent celle de 385, ont fait un calcul fautif. Jean ordonné diacre par Mélèce en 381, passa cinq ans (Pall., *ib.*) dans le diaconat et douze dans la prêtrise, avant d'être appelé à l'épiscopat en 398 : ce qui nous ramène toujours à l'année 386, et aux premiers mois de cette année, d'autant plus que nous avons des homélies prêchées par lui au début du carême de 386 (t. 4, p. 644).

(*R*) *Page* 257.

Au commencement de l'année 386, le pape S. Sirice tint, à Rome, un concile de quatre-vingts évêques. A la même époque, S. Ambroise, persécuté par l'impératrice Justine, institua à Milan les veilles et les chants ecclésiastiques, et, quelques mois plus tard, fit la précieuse découverte des reliques des Ss. Gervais et Protais. S. Cyrille de Jérusalem était mort le 18 mars 386. La conversion de S. Augustin est du mois d'août de la même année, et c'est dans le mois de novembre suivant que le futur évêque d'Hippone publia son livre *de la Vie bienheureuse*. Il venait de perdre sa mère à Ostie.

(*S*) *Page* 271.

De l'année 264 à 270, trois conciles furent tenus à Antioche et réunirent les évêques les plus considérés de la Syrie, de la Palestine et de l'Asie-Mineure. Dans le troisième, Paul de Samosate, démasqué par Malchion, fut déposé et excommunié. Comme il refusait de céder la maison épiscopale à Domnus, nommé à sa place, les Pères du concile provoquèrent cette célèbre décision de l'empereur Aurélien, d'après laquelle l'église et la maison épiscopale devaient être remises à celui que le pontife de Rome reconnaissait pour évêque.

(*T*) *Page* 276.

Quatre-vingt-dix évêques, selon les uns, quatre-vingt-dix-sept, selon les autres, assistaient à ce concile, et parmi eux un très-grand nombre d'Ariens. Les Catholiques durent se retirer dès les premières séances. On y dressa plusieurs formulaires de foi captieux pour tromper les simples et se donner quelque autorité. Quant aux règlements disciplinaires, généralement sages, attribués à cette assemblée, bien des auteurs croient qu'ils sont émanés de divers autres conciles. Le synode d'Antioche renouvela contre S. Athanase les vieilles calomnies du concile de Tyr, et voulut d'abord nommer Eusèbe (d'Émèse) à Alexandrie. La popularité d'Athanase fit peur à celui-ci, et c'est alors qu'on élut Grégoire de Cappadoce, dont l'installation, à main armée, fut accompagnée de mille horreurs.

(*U*) *Page* 278.

Il paraît qu'à Antioche il n'y avait guère qu'une assemblée publique en un même jour, tantôt dans une église et tantôt en l'autre; d'où vient, dit Tillemont (t. 11, p. 54), que S. Chrysostôme avait jusqu'à cent mille auditeurs. Mais le passage sur lequel le docte critique appuie son observation ne la justifie pas (*hom.* 86, *in Math.*, t. 7, p. 810). Quant aux cent mille auditeurs, inutile d'en démontrer l'impossibilité. « Par la grâce de Dieu, dit Chrysostôme, je pense que le nombre de ceux qui se réunissent ici peut s'élever à cent mille » : Τῇ τοῦ θεοῦ χάριτι εἰς δέκα μυριάδων ἀριθμὸν οἶμαι τοὺς ἐνταῦθα συναγομένους τελεῖν..... Ce qui veut dire seulement qu'il y avait cent mille Chrétiens dans la capitale de la Syrie.

(*V*) *Page* 334.

Dans le panégyrique de S. Philogone, Jean dit aussi clairement : « Les habitants du ciel voient Dieu perpétuellement, autant qu'il est permis de le voir, non pas seulement présent, mais remplissant de sa gloire le ciel tout entier. » (T. 1, p. 495.) Et ailleurs : « Si, sur la terre, la pensée de Dieu, quoique couverte de ténèbres, donne tant de joie, songez quel bonheur nous procurera la vision manifeste. » (*Hom.* 10, *in* II *ad Corinth.*) Et encore, expliquant ces paroles du Psalmiste : *Quand paraîtrai-je devant la face du Seigneur?* « Voyez, dit-il, l'ardeur de cet homme, la flamme qui l'embrase : sachant qu'au sortir de cette vie il verra Dieu, il n'attend pas même ce moment. » (*Hom. in ps.* 41, t. 5, p. 140.)

(*X*) *Page* 353.

S. Alexandre d'Alexandrie, dans sa lettre célèbre à S. Alexandre de Constantinople (Théod., l. 1, c. 4), dit que Lucien resta séparé de la communion de l'Église sous trois évêques consécutifs, et le présente comme le continuateur de Paul de Samosate. *Ceux qui enseignent que le Fils de Dieu a été fait du néant*, dit-il, *ont bu la lie de l'impiété* de ces hommes; *ils sont leurs rejetons*. D'autre part, Arius félicite Eusèbe de Nicomédie (Théod., l. 1, c. 5) d'être un *vrai Collucianiste :* c'est le nom que se donnaient entre eux Eusèbe de Nicomédie, Maris, Théognis, Eudoxe, Léonce, et les autres chefs de la secte, qui tous faisaient profession d'être les disciples de Lucien et de garder sa doctrine. Marius Victorinus appelle les Ariens des *Lucianistes* (*voir* Tillem., t. 5, p. 770).

D. Ceillier (t. 4, p. 51), l'abbé Rorhbacker et d'autres pensent que Lucien dont parle S. Alexandre, celui qui fut le disciple obstiné de Paul de Samosate, le maître d'Eusèbe de Nicomédie et le père de l'Arianisme (Epiph. 43, c. 1), était différent de S. Lucien le Martyr; car d'abord S. Alexandre ne lui donne ni le titre de prêtre, ni celui de martyr; ensuite S. Chrysostôme, S. Jérôme, Ruffin le louent sans restriction, et ne font aucune allusion à sa séparation de l'Église et à ses erreurs.

D'autres croient que Lucien le Martyr est le même dont les Ariens prétendaient avoir recueilli et gardé l'enseignement. Dans cette opi-

nion, il faut ou que S. Alexandre se soit trompé en le présentant comme un disciple de Paul de Samosate, un précurseur d'Arius, long-temps exclu de la communion de l'Église, ou que Lucien, après avoir erré de bonne foi, ait regretté ses torts et les ait noblement lavés dans son sang. On peut voir d'ailleurs une pure calomnie dans la prétention des Ariens d'avoir reçu leur doctrine de Lucien; d'autant plus que, dans une profession de foi, qui lui est attribuée par quarante évêques réunis à Antioche en 341 et qu'ils assurent avoir trouvée écrite de la main du martyr, l'hérésie de Paul de Samosate est condamnée, la divinité du Verbe établie.

(*Y*) *Page* 404.

Zosime assure *(loc. cit.)* que les décurions d'Antioche, ayant jugé à propos d'envoyer des députés à Théodose pour l'apaiser et lui porter les excuses du peuple, ils choisirent à cet effet Libanius et Hilaire, homme de noble race, dit-il, et recommandable par sa science. Mais en cela l'historien est démenti par le sophiste, qui se fait gloire dans sa harangue de s'être adressé à l'empereur de son propre mouvement (Lib., or. 12). D'ailleurs, dans sa vie écrite par lui-même, le vieux ami de Julien ne dit mot de cette députation, et certes il n'eût pas manqué de se prévaloir de ce témoignage flatteur de la confiance publique, s'il l'avait reçu; au contraire, il donne à entendre qu'il ne sortit pas d'Antioche.

(*Z*) *Page* 431.

En Orient, depuis les temps chrétiens, les femmes honnêtes s'abstenaient du théâtre et eussent rougi d'y paraître (Chrys., t. 4, p. 729; t. 11, p. 417); il en était autrement avant les temps chrétiens. Les témoignages de Tatien (*adv. Græc.*, 22), de Clément d'Alexandrie (*strom.* 3, 2) et de S. Chrysostôme (t. 11, p. 762) démontrent qu'à cette époque les femmes se mêlaient aux hommes dans les spectacles. En Occident, elles n'avaient pas cessé de le faire. (Müller, *de gen. morib. et lux. ævi Theodos.*; Wallon., t. 3, not. p. 540.)

(*A*[1]) *Page* 435.

Le *chrysargyre* était une espèce d'impôt des *patentes*. Zosime (l. 2. Constant., *in fin.*) en attribue l'établissement à Constantin.

Évagre le fait remonter plus haut (Ér., *loc. cit.*), et il est difficile de nier qu'il n'existât déjà au temps d'Alexandre Sévère (Lampr., *in Sev.*, n. 23). Cette taxe perçue sur les marchands, sur les plus vils détailleurs, sur tous les métiers, sur les mercenaires même, sur les chevaux, les bœufs, les chiens, se payait de quatre en quatre ans, en *argent* et en *or*, à la différence d'autres impôts qui ne se payaient qu'en or, d'où son nom de *chrysargyre*. Sa perception donnait lieu aux plus déplorables exactions : il fallait employer le fouet et les tortures pour arracher à la misère ce qu'elle n'avait pas. Cet impôt, tolérable en des temps ordinaires, ne l'était pas quand, outre les concurrences qui écrasaient le travail libre, la guerre civile, état permanent de l'empire, et l'invasion des barbares paralysaient l'élan du commerce et de l'industrie. (Naudet, *Administration de l'empire*, t. 2, p. 219.)

(*B*[1]) *Page* 435.

« La preuve que le mal ne date pas de Constantin nous est donnée par la mesure prise déjà par Dioclétien : je veux parler de cette loi du *maximum* qui est restée dans l'inscription fameuse de Stratonicée comme le cri de détresse du vieil empire païen et comme l'aveu de son impuissance. Pour arrêter ce renchérissement universel qui portait le prix de chaque chose à quatre et jusqu'à huit fois sa valeur, le prince en fixe la limite la plus haute par un tarif où il comprend toute chose vénale, journée de travail ou objet de consommation ; tarif unique, applicable à toutes les provinces de l'empire, sous peine de mort... Mais une telle loi, inutile en tant qu'elle règle les salaires, est impuissante en tant qu'elle veut limiter le prix des denrées... On cessait de vendre, on cessait encore bien plus de produire, et cette rareté de la marchandise en élevait encore plus la valeur. La loi devait donc être vaincue, et Lactance reconnaît qu'elle tomba en désuétude. » (*Voir* Lact., *de mort. persecut.* 7, 9.)

(*C*[1]) *Page* 518.

« *Omnes se invicem diligant*, disait S. Ambroise, *omnes se invicem foveant, et quasi unum corpus diversa se membra sustentent : quos non mortiferi cantus, et acroamata scenicorum quæ mentem emolliant ad amores, sed concentus ecclesiæ, et consona circà Dei*

laudes populi voca et pia vita delectet, quibus non purpurea peripetasmata, non aulæa pretiosa spectare voluptati sit, sed hanc pulcherrimam mundi fabricam, hanc distantium inter se elementorum copulam, cœlum sicut cameram extensum ut inhabitantes in hoc mundo tegat, terram ad operandum datam, diffusum aërem, clausa maria, populum hunc divinæ operationis organum, in quo divini modulamen resultet oraculi, et Dei spiritus intùs operetur, templum istud sacrarium Trinitatis, sanctitatis domicilium, ecclesiam sanctam in quâ refulgent aulæa cœlestia, de quibus dictum est : Dilata locum tabernaculorum tuorum et aulæorum tuorum... » (S. Ambr. Hexaëm, l. 3, n. 5, t. 1, p. 34.)

« *Sanguine agni victus est leo. Ecce spectacula Christianorum. Illi oculis carnis vident vanitatem, nos oculis cordis veritatem. Ne putetis, fratres, quod sine spectaculis nos dimisit Dominus Deus noster. Nam si nulla sint spectacula, cur hodiè convenistis? Ecce quod diximus, vidistis et exclamastis : non exclamaretis, nisi vidissetis. Et magnum hoc est spectare per totum orbem terrarum, victum leonem sanguine agni, educta de dentibus leonum membra Christi, et adjuncta corpori Christi...* » (S. Aug., *Tract. in Evang. Joann.*, n. 6, t. 3, p. 344).— « *Jerusalem dicta est pacis visio : Sion dicta est speculatio. Videte si aliud sonant ista nomina, nisi spectacula : ne putent gentes se habere spectacula, et nos non habere.* » (S. Aug., *in ps.* 147, n. 8, t. 4, p. 1656.)

(*D*[1]) *Page* 534.

S. Jérôme célèbre en ces termes la charité de Pammaque et de sa femme Pauline, ces admirables descendants de Camille et de Paul-Émile : « *Ardentes gemmæ, quibus ante collum et facies ornabantur, egentium ventres saturant. Vestes sericæ, et aurum in fila lentescens, in mollia lanarum vestimenta mutata sunt, quibus repellatur frigus, non quibus nudetur ambitio. Deliciarum quondàm supellectilem virtus insumit. Ille cæcus extendens manum, et, sæpè ubi nemo est, clamitans, hæres Paulinæ, cohæres Pammachii est. Illum truncum pedibus, et toto corpore se trahentem, teneræ puellæ sustentat manus. Fores quæ prius salutantium turbas vomebant, nunc a miseris obsidentur. Alius tumenti aqualiculo mortem parturit : alius elinguis et mutus, et ne hoc quidem habens unde roget, magis rogat,*

dùm rogare non potest. Hic debilitatus a parvo, non sibi mendicat stipem. Ille putrefactus morbo regio, supervivit cadaveri suo.

« *Non mihi si linguæ centum sint, oraque centum,*
» *Omnia pœnarum percurrere nomina possim.* »

» *Hoc exercitu comitatus incedit, in his Christum confovet, horum sordibus dealbatur. Munerarius pauperum, et egentium candidatus, sic festinat ad cœlum.* » (S. Hier., ep. 54, *ad Pammach.*, t. 4, *alt. part.*, p. 583.)

(*E*[1]) *Page* 542.

« Il y a pour nous, disait Tertullien (*Apol.*, c. 32), nécessité de prier pour les empereurs et même pour tout l'empire : car nous savons que la grande violence que l'univers doit éprouver et les maux horribles qui doivent accompagner la fin des siècles sont retardés par la durée de l'empire romain. » — « Alors, disait Lactance, une désolation affreuse se répandra partout, et la cause de ce ravage sera que le nom romain sera ôté de dessus la terre. » (Lact., *Inst. divin.*, l. 8, c. 15.) « L'antechrist viendra, s'écriait S. Cyrille, lorsque le temps de l'empire romain sera rempli. » (Cyrille, *Hier. catech.* 15.) « Que l'empire romain se retire, disait S. Jérôme, et cesse d'exister, et l'antechrist apparaîtra. » (*Ep. ad Algas.*) S. Chrysostôme exprime la même opinion dans son commentaire sur la deuxième épître aux Thessaloniciens : « Quand l'empire romain, dit-il, sera détruit, l'antechrist arrivera. » (*In 2. ad Thess. hom.* 4.) *Voy.* aussi S. Aug., *de Civit. Dei.*, l. 20, c. 19.

(*F*[1]) *Page* 544.

On sait qu'Aristote a employé le mot de *philanthropes* (Mor., l. 8, c. 1), et Cicéron celui de *charité* (*caritas generis humani*). Sénèque a dit aussi : « *Dùm sumus inter homines, colamus humanitatem* » (*de irâ*, 3) ; et ailleurs : *Homo, sacra res homini* (*ep.* 195). Mais Sénèque subissait, sans l'avouer, l'influence des idées chrétiennes déjà fort répandues autour de lui ; et, quant aux expressions de Cicéron et d'Aristote, il n'est pas clair qu'elles aient la vraie portée de nos mots : *humanité* et *charité*. Il est certain que les païens se moquaient fort du dévouement des Chrétiens pour les pauvres et de leur ardente affection les uns pour les autres (Tert., *Apol.* — Luci. *de mort. peregr.*)

(G[1]) Page 558.

Plusieurs Pères, et en particulier S. Augustin, expliquent de la même manière l'origine de l'esclavage. S. Augustin se sert presque des mêmes termes que S. Chrysostôme (*de Civit. Dei*, l. 19, c. 15). Cependant, dans ses questions sur la Genèse, il donne à ce célèbre passage un sens plus restreint, et n'y voit, avec S. Justin (*Dial. cum Tryph.*, c. 139), qu'une prophétie de la future domination des Juifs sur la terre de Chanaan (*in Genes. quæst.*, 17, t. 3, p. 382.)

(H[1]) Page 575.

Δεικνὺς τοῖς πλουσίοις, ὅτι τὰ τῶν πενήτων ἔχουσι, κἂν πατρῶν διαδέξωνται κλῆρον, κἂν ὅθεν δήποτε συλλέξωσι τὰ χρήματα... καὶ διὰ τοῦτό σοι πλείονα ἔχειν συνεχώρησεν ὁ θεὸς, οὐχ ἵνα εἰς πορνείαν, καὶ ἀδηφαγίαν, καὶ ἱματίων πολυτέλειαν, καὶ τὴν ἄλλην βλακείαν ἀναλώσῃς, ἀλλ' ἵνα τοῖς δεομένοις αὐτὰ διανείμῃς; .. ὁ πλούσιος ὑποδέκτης τίς ἐστι τῶν τοῖς πένησιν ὀφειλομένων χρημάτων διανεμηθῆναι... τὸ μὴ μεταδιδόναι πένησιν ἐκ τῶν οἰκείων χρημάτων, ἁρπαγὴ πενήτων ἐστὶ καὶ ἀποστέρησις τῶν ἐκείνων ζωῆς· καὶ οὐ τὰ ἡμέτερα, ἀλλὰ τὰ ἐκείνων κατέχομεν. (Chrys., t. 1, p. 733-736.)

Dans le même sens, S. Augustin a dit : « *Multa superflua habemus, si non nisi necessaria teneamus; nam si inania quærimus, nihil sufficit. Quærite quod sufficit operi Dei, non quod sufficit cupiditati vestræ. Cupiditas vestra non est opus Dei. Forma vestra, corpus vestrum, anima vestra, hoc totum opus Dei. Quære quæ sufficiant, et videbis quam pauca sint... Sed nec ipse Deus multa a vobis requirit. Quære quantùm tibi dederit, et ex eo tolle quod sufficit. Cætera quæ superflua jacent, aliorum sunt necessaria. Superflua divitum necessaria sunt pauperum.* Res alienæ *possidentur, cùm superflua possidentur.* » (S. Aug., *Enarrat. in ps.* 147, n. 12, t. 4, p. 1658-1659).—S. Ambroise s'exprime ainsi : « *Misericordia quidem justitiæ portio est..... Quia conformis tuus injustum est ut non adjuvetur a socio, cùm præsertim Dominus Deus noster terram hanc possessionem voluerit esse communem et fructus omnibus ministrari; sed avaritia possessionum jura distribuit. Justum est igitur ut si aliquid tibi privatum vindicas, quod generi humano, imò omnibus animantibus in commune collatum est, saltem aliquid indè pauperibus*

adspergas, ut quibus juris tui consortium debes, his alimenta non deneges. » (S. Amb., *in ps.* 118, n. 22, t. 1, p. 1064.)—S. Jérôme dit en deux mots la même chose : « *Jam non tua quæ possides, sed dispensatio tibi credita est.* » (S. Hieron., *ep. ad Paulin.*, 49, t. 4, *alt. part.*, p. 566.) Et ailleurs : « *Ubi videris fumare patinas, et phasides aves lentis vaporibus decoqui, ubi argenti pondus, ubi ferventes mannos, comatulatos pueros, pretiosas vestes, picta tapetia, ibi ditior est largitore cui largiendum est.* Pars sacrilegii est rem pauperum dare non pauperibus. » (S. Hieron, *ep.* 54, *ad Pammach.*, t. 4, *alt. part.*, p. 585.) Enfin, S. Basile parle ainsi : « Pourquoi es-tu riche quand ton frère est pauvre ? Il n'y a qu'une raison de cela : c'est que Dieu a voulu te ménager le mérite de la bonté et d'une fidèle administration, et préparer au pauvre le prix magnifique de la patience. Quand ton insatiable avarice saisit ce qui appartient à tant d'hommes, penses-tu ne léser personne ?..... Qui donc est voleur ? Celui qui s'arroge à lui seul ce qui est à tous..... Et tu prétends n'être pas voleur quand tu t'appropries ce que tu as reçu pour le distribuer ! Dépouiller celui qui est vêtu est un vol ; ne pas vêtir celui qui est nu, qu'est-ce autre chose ? Ce pain que tu gardes est la propriété de ton frère qui a faim. Ce vêtement que tu conserves dans tes armoires appartient à celui qui est nu. Ces chaussures qui pourrissent chez toi sont le bien du pauvre déchaussé..... » (S. Basil., *in illud :* Destruam horrea, t. 1, p. 336-337, éd. de Paris, 1638.)

(*I*[1]) *Page* 582.

S. Basile exprime ainsi la même pensée : « Ne dis pas : A qui fais-je tort en gardant ce qui m'appartient ? car qu'y a-t-il qui t'appartienne ? Tu fais comme un homme qui, entré au théâtre et s'étant bien placé, voudrait fermer la porte aux autres spectateurs et garder pour lui seul ce qui est à l'usage de tous. Il y a des riches comme cela : ils se sont emparés les premiers de ce qui est commun, et, par droit d'occupation, ils en ont fait leur propriété. Si nul ne prenait pour soi que ce qu'il lui faut pour vivre, donnant aux pauvres le superflu, il n'y aurait pas de riches, mais il n'y aurait pas d'indigents. » (S. Basil., *hom. in illud :* Destruam horrea, t. 1, p. 335, édit. de Paris, 1638.)

(*J*[1]) *Page* 583.

Les *Apotactiques* étaient une branche d'Encratites qui, aux erreurs de ceux-ci, ajoutaient la nécessité de renoncer aux biens de ce monde, et regardaient comme réprouvés tous ceux qui possédaient quelque chose ici-bas. Ils parurent dans la Cilicie et la Pamphilie, à la fin du IIe siècle : c'étaient les précurseurs et les ancêtres des Albigeois. — Eusthate, moine du IVe siècle, condamnait le mariage et la famille, poussait la femme à quitter son mari, l'esclave à se révolter contre son maître, le fils à secouer le joug de son père, et déclarait qu'on ne pouvait se sauver sans un entier renoncement à toute propriété. Il fut condamné par le concile de Langres, en 370.

(*K*[1]) *Page* 583.

Voir, en particulier, ce que dit S. Basile du désespoir des colons (*Hom. in dibit. temp. siccit.*, t. 1, p. 350). Ailleurs (*Hom. in illud :* Destruam horrea, *ib.*, p. 332), il met en scène un père obligé, pour vivre, de vendre l'un de ses enfants. S. Ambroise s'écrie : « L'histoire de Naboth se renouvelle tous les jours.... Tous les jours d'autres Achab disputent au pauvre son petit champ et le chassent de l'héritage paternel. Achab ne meurt jamais, et tous les jours Naboth est sa victime, tous les jours le pauvre est immolé. » (S. Amb., *de Naboth.*, c. 1, t. 1, p. 555.) Il cite, ainsi que S. Basile et S. Chrysostôme, des enfants vendus pour soulager la misère de leurs familles (Amb., *de Tobid V*, § 19, t. 1 ; — Basil., *loc. laudat.* ; — Chrys., *in* II *ad Corinth. hom.* 21, n. 5), ou par l'ordre d'un cruel usurier pour la dette de leur père (id., *de Tobid* 111, n. 10, 11).

FIN DES NOTES DU TOME I.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

CHAPITRE Ier. — Considérations préliminaires. — Situation respective du Christianisme et du polythéisme. — Néo-Platonisme. — Gnosticisme. — Manichéisme. — Arianisme. — Hérésies et schismes. — Empiètements des empereurs. — Pères de l'Église. — Chrysostôme. — Aperçu général. — Docteur de la charité. — Dignité humaine. — Liberté de l'Église. — Le sacerdoce et l'empire. — Tendances de l'Orient. — L'Église Romaine. — Caractère de Jean. — Portrait..... Pag. 1

CHAP. II. — Naissance de Jean. — Sa mère. — Ses premières années. — Débuts au barreau. — Succès littéraires — Le sophiste Libanius. — L'empereur Julien. — Martyrs à Antioche. — Valentinien. — Jean s'éloigne du monde. — Son ami Basile. — Bossuet. — S. Eusthate. — Intrigues des Ariens. — S. Mélèce. — Son discours devant l'empereur Constance. — Schisme d'Antioche. — Paulin et les Eusthatiens. — Lucifer de Calaris. — S. Jérôme. — S. Basile. — Recours à l'Église Romaine. — Questions des hypostases. — Popularité de Mélèce. — Études sacrées de Jean. — Son baptême. — Diodore et Flavien..... Pag. 38

CHAP. III. — Persécution des catholiques. — Chrysostôme *lecteur*. — Exil de S. Mélèce. — Affection du peuple d'Antioche pour son pasteur. — Souffrances des catholiques. — Aphraates. — Valens sévit contre les philosophes. — Mort de Théodore. — Antioche inondée de sang. — Perquisition des livres de magie. — Péril de Chrysostôme. — Il veut se retirer au désert. — Discours de sa mère. — Il reste auprès d'elle. — Voyages de Jean. — Ste. Mélanie. — La mer Morte. — Jérusalem. — Pèlerinages aux saints lieux. — Amis de Jean. — Maxime et Théodore. — Lettres de Jean à Théodore. — Théodore, évêque de Mopsueste. Pag. 70

CHAP. IV. — Jean et Basile appelés à l'épiscopat. — Sainte terreur qu'inspirait cette dignité. — S. Martin, S. Ambroise, S. Paulin. — Ordination de Basile. — Jean se dérobe au fardeau imposé à son ami. — Plaintes de celui-ci. — Réponse de Jean. — *Dialogues sur le sacerdoce*. — Date de ce livre. — Difficultés qui entourent l'épiscopat. — Vertus qu'il exige. — Pouvoir de lier et de délier. — Le prêtre à l'autel. — Abus dans les élections ecclésiastiques. — Paroles amères de S. Grégoire de Nazianze. — Science et éloquence nécessaires à l'évêque. — S. Paul. — Conclusion du livre *du Sacerdoce*. — Lettre de S. Isidore de Peluse. — Diverses opinions sur l'interlocuteur de ces dialogues..... Pag. 101

CHAP. V. — Jean quitte la ville et se retire au désert. — Mouvement général à cette époque vers la solitude et la vie monastique. — Cénobites. — Organisation du monastère. — Charité des solitaires. — Travail réhabilité. — Résultats sociaux. — S. Antoine. — Anachorètes. — Pierre le Galate. — Zénon. — Eusèbe de Télédan. — Siméon l'Ancien. — Macédonius. — Hésitations de Chrysostôme. — Luttes intérieures. — Sentiment de la nature. — Lettres sur la componction. — Providence. — Confession. — Peines éternelles..... Pag. 127

CHAP. VI. — Mort de Valentinien. — Valens persécute les catholiques. — Pierre successeur de S. Athanase. — Intrusion de Lucius. — Horreurs qui l'accompagnent. — Les solitaires attaqués dans le désert de Nitrie. — Le philosophe Thémistius. — Martyrs d'Édesse. — Quatre-vingts prêtres brûlés sur mer. — Guerre aux moines. — S. Basile. — Douleur et courage de Chrysostôme. — Livre *contre les ennemis de la vie monastique*. — Corruption générale. — Éducation chrétienne. — Services rendus par le monastère. — Bonheur du juste dans la solitude. — *Comparaison du solitaire et du roi*. — Les Goths menacent Constantinople. — Prophétie d'Isaac. — Bataille d'Andrinople. — Mort de Valens. — Son règne et son caractère. — Dangers de l'empire. — Gratien et Théodose. — Jean anachorète. — Attrait de la solitude. — Vision prophétique. Pag. 160

CHAP. VII. — Chrysostôme quitte le désert. — Situation de l'Église. — Retour de Mélèce. — Apollinaire. — Vitalis. — Concile d'Antioche. — Églises rendues aux Méléciens. — Engagements des chefs des deux partis. — Chrysostôme diacre. — Concile de Constantinople. — Prélats qui le composent. — Mort de Mélèce. — Ses funérailles. — Avis de S. Grégoire. — Élection de Flavien. — Continuation du schisme. — Chrysostôme s'attache à la communion de Flavien. — Stagyre. — *Consolation* ou *livres sur la Providence* à Stagyre..... Pag. 192

CHAP. VIII. — Jean catéchiste. — *Consolation* à une jeune veuve. — Évènements contemporains et tragiques. — Situation extrême de l'empire. — Découragement général. — Charité, source de consolation. — Livre de Sénèque à Marcia. — Conseils à une jeune veuve. — Secondes noces. — Avilissement du mariage chez les Romains. — Dignité de la femme. — Livre *de la Virginité*. — Pères de l'Église qui ont traité du même sujet. — But qu'ils se proposent. — Gloire de la virginité dans l'Église. — Objections. — La virginité ne tend pas à déconsidérer le mariage. — Elle ne nuit pas au progrès de la population. — Loi *Julia* contre le célibat. — La propagation de l'espèce humaine liée à la dignité des mœurs. — Le péché d'Adam a-t-il produit un changement radical dans les lois qui régissent la transmission de la vie? — Tableau de la vierge chrétienne. — Influence de l'enseignement de l'Église. — Livre *contre Julien et les Gentils*. — Histoire de S. Babylas. — L'empereur Philippe. — Dèce. — Translation des cendres de S. Babylas. — Julien. — Temple d'Apollon à Daphné. — *Synopse de l'Écriture-Sainte*. Pag. 246

CHAP. IX. — L'évêque Flavien. — Ordination de Jean. — Flavien lui confie le ministère de sa parole et une partie de son autorité. — Origine

de la ville d'Antioche. — Sa situation. — Son importance. — Mœurs et caractère de ses habitants. — Histoire de Pélagie, surnommée *la Perle*. — Église d'Antioche. — Maison de S. Paul. — Épiscopat de S. Pierre. — Premiers évêques d'Antioche. — École d'Antioche. — Ses hommes illustres. — Ses tendances. — Son opposition à l'École d'Alexandrie. — Paul de Samosate. — Attachement de l'Église d'Antioche à l'Église Romaine. — Richesses et juridiction de l'Église d'Antioche. — Décadence d'Antioche. — Premier discours de Chrysostôme. — L'église d'Or. — La Palée. — Concile de la Dédicace. — Jours de prédication.. Pag. 255

CHAP. X. — Carême de 386. — Explication des premiers chapitres de la Genèse. — Création de l'homme. — Triple servitude dans l'humanité. — Succès de Jean. — Applaudissements. — Prédication des Pères. — Prédication de Chrysostôme. — Qualités et défauts. — Sainte popularité. — Affection d'Antioche pour Chrysostôme. — Redites de l'orateur. — Longueur des exordes. — Variété et clarté. — Appréciation par MM. Villemain et Albert. — Science des Écritures. — Commentaires de Jean. — Soin qu'il donne à ses discours. — Son genre de vie. — Promenades. — Consolations et découragements. — Surnom de *Bouche-d'or*..... Pag. 279

CHAP. XI. — Jean controversiste. — Les Anoméens. — L'Arianisme. — Semi-Ariens. — Doctrine d'Eunomius. — Sa position dans la secte. — Ses antagonistes. — Anoméens à Antioche. — Controverse de Jean avec les Anoméens. — Deux natures et deux volontés en Jésus-Christ. — Vision intuitive de Dieu. — Charité de Jean. — Efficacité de la prière publique. — Affluence et applaudissements aux discours de Chrysostôme. — Juifs à Antioche. — Chrétiens judaïsants. — Polémique de Jean contre les Juifs. — Caractère et portée de cette polémique. — Livre de la divinité de Jésus-Christ contre les Juifs et les Gentils. — Accomplissement des prophéties. — Établissement du Christianisme. — Tentative impuissante de Julien pour rebâtir le temple des Juifs. — Glorification de la Croix. — Signe et représentation de la Croix partout. — Travaux de Jean à cette époque. — Panégyriques de S. Mélèce, de S. Philogone et autres. — S. Lucien. — Fête de Noël. — Témoignage sur la présence réelle. — Schisme d'Antioche. — Sermon sur l'anathème..... Pag. 307

CHAP. XII. — Théodose. — Son portrait. — Sédition d'Antioche. — Sanglantes représailles du pouvoir. — Consternation du peuple. — Discours et conduite de Chrysostôme. — Départ de Flavien pour Constantinople. — Commissaires impériaux à Antioche. — Intervention et remontrances des solitaires — Nouveaux discours de Chrysostôme. — Flavien devant Théodose. — Harangue du pontife. — Réponse de l'empereur. — Amnistie et joie d'Antioche. — Retour de Flavien et discours de Chrysostôme. — Prétention de Libanius. — Influence du sacerdoce chrétien..... Pag. 363

CHAP. XIII. — Extension du Christianisme. — Lutte ardente de l'esprit chrétien contre les vices et les misères du siècle. — Superstitions populaires. — Ignorance et avilissement des grands — Domaines immenses.

— Luxe effréné. — Tenue des femmes et des jeunes gens. — Eunuques. — Esclaves. — Thermes. — Gladiateurs. — Hippodrome. — Théâtre. — Oisiveté du peuple. — Découragement du travail libre. — Usure. — Impôts. — Chrysargyre. — Curiales. — Désespoir des contribuables. — Misère générale. — Paupérisme antique. — Assistance par l'État. — Créations charitables. — Abaissement des caractères. — Sublimes efforts du Christianisme. — Admirable rôle de ses docteurs..... Pag. 406

CHAP. XIV. — Principal objet de la prédication de Jean. — Appréciation d'un critique moderne. — Efforts de l'orateur pour arracher le peuple à l'ignorance et à la superstition. — Homélie sur les Calendes. — Libre arbitre de l'homme. — Graves abus dans la célébration des noces. — Enseignements répétés sur la sainteté et l'indissolubilité du mariage. — Conseils aux époux chrétiens. — Devoirs des pères et mères. — Éducation de l'enfance. — Livres païens. — Les jeunes gens doivent être mariés de bonne heure. — Discours sur *le choix d'une épouse*. — Mariage d'Isaac. — Applaudissements de l'auditoire..... Pag. 451

CHAP. XV. — Prédication de Chrysostôme plus morale que dogmatique. — Caractère militant de son éloquence. — Grandeur de l'homme. — Sa dégradation par le péché. — Vices attaqués par l'orateur. — Orgies. — Avarice. — Portrait de l'avare. — Usure. — Immoralité du théâtre. — Luxe des femmes. — Toilette des jeunes gens. — Mendicité. — Dons à l'église. — Corruption générale — Douleur de Chrysostôme. — Il croit à la fin prochaine du monde..... Pag. 497

CHAP. XVI. — Précepte chrétien de la charité. — Mission de Chrysostôme. — Esclavage. — Enseignement du Christianisme. — Unité des races humaines. — Fraternité de tous les hommes en Jésus-Christ. — Du véritable esclavage et de la vraie liberté. — Doctrine de S. Chrysostôme et des Pères sur l'origine de l'esclavage. — L'esclave égal de son maître dans l'Église. — Le maître compagnon d'esclavage de son serviteur. — Efforts pour adoucir le sort des esclaves, — Pour en diminuer le nombre, — Pour en supprimer l'usage. — Chrysostôme docteur de la charité. — Mot d'un ancien hagiographe. — Rôle de la charité dans le monde. — Exorde d'un discours de Chrysostôme. — Excellence de l'aumône. — Donner au pauvre, c'est prêter à Dieu. — Aumône plus utile au riche qu'au pauvre. — Jésus-Christ dans la personne du pauvre. — Célèbre prosopopée. — Applaudissements de l'auditoire. — Pauvreté et richesse. — Doctrine de Chrysostôme et des Pères sur la charité. — Bourdaloue. — Paroles hardies de Chrysostôme et explication de ces paroles. — Le riche est l'économe de la Providence. — Droit de propriété. — Affreuse misère au IVe siècle. — Source impure d'un grand nombre de fortunes à cette époque. — Lutte des Pères de l'Église en faveur de l'humanité. — Succès de Chrysostôme. — Progrès de l'esprit chrétien..... Pag. 543

FIN DE LA TABLE DU TOME I.

MONTPELLIER, IMPRIMERIE DE JEAN MARTEL AINÉ.